Eſt Abbatiæ Florentinæ
ad uſum D. Virginii
Valſecchi Abbatis

15. 5. 253

151.5

Digitized by Google

MEMOIRES

POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE
PORT-ROYAL.

PAR M. FONTAINE.

TOME SECOND.

A UTRECHT,
Aux dépens de la Compagnie.

M DCC XXXVI.

MEMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE PORT-ROYAL:

TROISIEME PARTIE.

PEu de tems après la mort de Madame le Maitre & celle de M. de Sericourt le defert de Port-Royal des champs eut de grandes tempêtes à ſoutenir pendant la ſeconde guerre de Paris, où l'on tâchoit pour la ſeconde fois d'éteindre cette lumiere du monde, & de faire périr par la faim tout le royaume, en faiſant périr une grande ville qui en étoit la capitale. On agita beaucoup ſi on transfereroit à Paris les Religieuſes qui étoient dans ce deſert. On ne l'avoit pas fait à la premiere guerre. La Mere Angelique qui étoit retournée là depuis peu, pour rétablir ce monaſtere & le repeupler de Religieuſes, avoit trop de douleur de le quitter au moment qu'elle y entroit. Sa grande foi lui fit regarder cela comme une tentation du démon qui vouloit ébranler cette mai-

ſon renaiſſante. C'eſt pourquoi elle voulut ſe roidir contre cet ennemi, & retenir au moins les plus anciennes auprès d'elle, aux Champs, d'où elle avoit ſoin, quoiqu'avec de très grandes peines, d'envoyer à ſa maiſon de Paris les ſecours de vivres qui y étoient très néceſſaires, à cauſe de la multitude de Religieuſes étrangeres qui étoient venues s'y retirer, comme dans un azile & une maiſon d'une très grande charité.

Il n'arriva néanmoins aucun mal à cette maiſon des champs, & cette Abbaye fut cette année-là plus heureuſe que celle de S. Ciran; car Monſieur de Barcos qui en étoit Abbé y étant allé depuis peu s'y établir pour y ſervir Dieu dans le ſilence, dans la retraite, & dans la pénitence, & pour former dans la piété ceux qu'il plairoit à Dieu de lui envoyer, des troupes voiſines courant le pays pour tirer des contributions, rencontrerent par hazard le cocher de M. Deſtouches qui étoit allé à S. Ciran s'y retirer avec M. l'Abbé. Il menoit deux chevaux pour aller quérir un chariot, & il avoit avec lui un autre homme à cheval. Lorſqu'il paſſa dans un village où ces troupes étoient arrêtées, quelques-uns de ces coureurs étant venus à lui, ils apprirent tout de ce cocher, qui nomma par nom & par ſurnom tous ceux qui étoient en ce lieu, ſans rien oublier; deſorte que l'eſpérance d'y trouver beaucoup à prendre les y fit aller en même tems. Ils y arriverent lorſque tout le monde achevoit de ſouper, & ils les ſurprirent, entrant ſans reſiſtance dans un lieu qui depuis pluſieurs années étoit ouvert, & que M. l'Abbé n'avoit encore pu faire fermer, ce qu'il étoit ſur le point de faire auſſi-tôt que ſa maiſon ſeroit achevée. Ils avouerent que s'ils euſſent cru ſeulement trouver un pont levi, ils ne ſe fuſſent point préſentés pour le forcer. Ils paſſerent là toute la nuit,

nuit, vivant à discretion, & prenant tout ce qu'ils voulurent. Ils emporterent tout l'argent que M. l'Abbé avoit préparé pour rétablir cette maison, tant au spirituel qu'au temporel. Ils ne lui laisserent que la chemise qu'il avoit sur le dos. Le pieux Abbé rendit graces à Dieu de ce qu'il sentoit si peu cette perte, & il croyoit même qu'on ne lui prenoit rien, puisque ce qu'on lui prenoit n'étoit pas à lui, l'ayant déja donné à Dieu, à la maison où il entroit, & aux pauvres du pays. Ces coureurs ne se contenterent pas de ce pillage, mais ils voulurent encore emmener M. l'Abbé avec eux afin de le mettre à rançon. Ceux d'entre eux qui étoient un peu moins brutaux s'y étant opposés, & les autres s'y opiniâtrant fortement, M. Destouches tout plein de zele & d'amour pour cet Abbé, & fort peu en peine pour lui-même, leur répondit de deux cent pistoles s'ils laissoient M. l'Abbé, qui s'y opposa, & qui dit résolument qu'il ne tiendroit pas cette parole, & que ce qu'on lui enlevoit valoit plus que sa rançon. Ainsi il demeura seul; on ne lui laissa pas même les draps de son lit: mais on ne put lui voler le cœur intrepide & tout plein de Dieu qui compta pour rien cette perte de deux mille francs. Il adora la profondeur des jugemens de Dieu, & le pria de purifier son cœur de ce qu'il y avoit d'humain dans ses bonnes résolutions, reconnoissant qu'il n'étoit capable que de les gâter par ses mouvemens. Il avoua qu'il s'estimoit heureux si, après cet accident, il pouvoit être plus pur pour commencer de nouveau à le servir d'une maniere plus sainte & plus divine, & qu'il béniroit toute sa vie le mal qui venoit de lui arriver.

La fermeté de son esprit étonna quelques-uns de ces voleurs à qui il prédit que ce qu'ils faisoient maintenant leur attireroit quelque mal-

heur, comme en effet ſa prédiction fut bientôt verifiée, les uns ayant été tués, les autres noyés, & étant péris preſque tous par quelque malheureuſe fin. Sa plus ſenſible douleur fut de voir enlever comme priſonnier de guerre M. Deſtouches & quelques autres Meſſieurs de ſes amis qui étoient dans cette Abbaye, qu'ils mirent en ſûre garde, juſqu'à ce qu'ils leur euſſent payé leur rançon, que par une folie extravagante ils vouloient faire monter juſqu'à la ſomme de cent mille livres. Ce fut là le plus ſenſible coup pour M. l'Abbé qui put bien voir piller ſes biens ſans être touché, mais qui ne put voir enlever ſes amis ſans en être percé juſqu'au fond du cœur. Il ne pouvoit ſe conſoler de voir ainſi entraîner des perſonnes qui étoient venues chercher un repos innocent dans cette maiſon retirée, pour y ſervir Dieu, & qui, au lieu de cette paix qu'ils ſe promettoient, y rencontroient d'abord une tempête fort rude & une dure captivité.

Tout ſon ſoin & toutes ſes applications ne tendoient qu'à leur délivrance. Il n'omettoit rien pour cela. Il ſollicitoit tous ſes amis, & donnoit lui-même les ouvertures pour leur procurer, au moins d'abord, quelque traitement favorable, en attendant une entiere liberté.

Ces pilleurs crurent faire plaiſir à M. l'Abbé, de lui laiſſer en partant quatorze tant bœufs que vaches qu'ils avoient volés, mais il leur déclara nettement qu'il n'en vouloit point, & qu'il les rendroit à ceux à qui ils appartenoient, comme il fit en effet, les ayant rendus gratuitement à l'homme de M. le Comte de Maure, à qui les beſtiaux appartenoient.

Tous les amis de M. de Barcos, ayant été extrêmement touchés de cet accident, lui en témoignerent leur douleur auſſi-tôt qu'ils en ſurent la nouvelle. Ils le conjurerent avec de très gran-

grandes inſtances de ſe retirer de-là, afin de n'être plus expoſé à de ſemblables inſultes. Il leur répondit qu'il les remercioit de leur charité, mais qu'il les ſupplioit de ne le point affoiblir par des conſeils humains, & qui naiſſent ſouvent d'une timidité & d'une baſſeſſe d'autant plus redoutable qu'elle eſt couverte du voile de l'amitié & de la charité; qu'il ne s'étonnoit pas que tous ſes amis le portaſſent à ſe retirer de ſon Abbaye; qu'il avoit prévu que cela arriveroit, & qu'ils l'affligeroient autant ou plus que les ennemis, ayant beaucoup de peine à leur reſiſter; qu'il étoit impoſſible qu'il en ſortît en l'état où étoient les choſes, à moins que de ſe réſoudre à laiſſer tomber cette maiſon dans des déſordres encore plus grands que ceux où elle avoit été, & dans une entiere confuſion, ce qu'il étoit obligé d'empêcher quand il devroit lui arriver encore une plus grande diſgrace; que pour M. Deſtouches & les autres amis, quand ils ſeroient en liberté, qu'ils feroient ce qu'il leur plairoit, & qu'il promettoit de leur dire qu'ils contentaſſent Meſſieurs leurs parens; qu'il ne pouvoit pas les chaſſer de cette maiſon, mais qu'il leur laiſſeroit prendre leur réſolution, ſe contentant de leur faire voir qu'ils lui feroient plus de plaiſir de ſe retirer, & qu'il ne leur conſeilleroit point d'y demeurer; que pour lui il ne penſeroit jamais qu'à s'acquitter de ſon devoir ſans rien craindre; qu'après quelques meſures qu'il avoit priſes pour ſe bien fermer il ne voyoit pas qu'il eût plus à apprehender là qu'en aucun autre lieu; que comme on y faiſoit bonne garde, il ne voyoit pas que la prudence humaine, non plus que la divine, voulût qu'il ſortît pour fuir des coureurs qui ne cherchoient qu'à piller en paſſant, & non à combattre ni à vaincre ceux qu'ils croyoient leur devoir reſiſter; que c'étoit-là ſa penſée;

qu'il croyoit que Dieu agréeroit qu'il ne ſe rendît pas aux violences du démon qui avoit été le premier auteur de cette entrepriſe, comme ces voleurs mêmes le lui avoient avoué. Car lorſqu'il leur diſoit que c'étoit à Dieu & non à lui qu'ils avoient fait tort, & qu'il auroit conſacré tout ce qu'ils prenoient pour rétablir ſon culte dans cette maiſon, un des plus jeunes lui répondit réſolument qu'il falloit viſiblement que ce fût le diable qui eût voulu empêcher, & traverſer par cet accident les bons deſſeins qu'il avoit ſur cette maiſon. M. l'Abbé ſurpris ne put s'empêcher de le regarder, & lui demanda où il avoit appris à parler de la ſorte. Il lui répondit ſur le champ que c'étoit dans ſon école même, quoique ce pieux Abbé ne ſe ſouvînt pas de l'avoir jamais vu auparavant.

M. de Barcos demeura donc ferme à prier ſes amis qu'on le laiſſât là & qu'on ne penſât plus qu'à retirer au plutôt ceux qu'ils avoient emmenés. Le feu de la charité qu'il ſentoit pour eux lui faiſoit preſque trouver que tout le monde à qui il en parloit, & qu'il ſollicitoit pour leur délivrance, étoit de glace. Toute ſa reſſource étoit d'écrire lettres ſur lettres afin que l'on agît auprès de M. le Marquis de Perſans, de qui cette affaire dépendoit.

Mais lorſqu'on negotioit à Paris cette liberté, M. de Barcos fut ſenſiblement touché de la penſée de quelques amis qui, étant bien aiſes de s'employer pour ceux d'entre ces priſonniers qui leur étoient liés par le ſang, étoient diſpoſés à ne point parler des autres. Il s'étonna comment on s'étoit pu réſoudre à demander la délivrance des uns, ſans parler de ceux qui avoient été pris en même tems. Il repréſenta que c'étoit rompre leur unité, & ne les connoître pas; qu'ils étoient tellement liés, non ſeulement par leur capti-

captivité, mais par le lieu où ils avoient été faits captifs, par la cauſe commune de leur détention, & beaucoup plus par l'affection & par le nœud de la charité qui les joignoit enſemble, que les ennemis mêmes qui l'avoient fort bien reconnu d'abord, n'avoient pas cru, lorſqu'ils les vouloient intimider, leur pouvoir faire une menace plus rude que celle de les ſéparer; qu'il étoit étrange aujourd'hui que les amis vouluſſent faire ce même mal; qu'un tel procédé ne pouvoit venir que de lacheté, & qu'il étoit viſible qu'il n'étoit pas plus difficile d'obtenir la liberté de tous enſemble que celle d'un ſeul; qu'au lieu d'avancer leur délivrance, cela la retardoit, & qu'eux-mêmes ne voudroient pas recevoir leur liberté en particulier, ſans la recevoir tous enſemble, comme il ſe donneroit bien de garde de faire lui-même autrement, s'il étoit en leur place. Enfin après mille difficultés, après avoir long-tems ſollicité les amis, inſpiré des meſures de ſageſſe, rompu celles qu'on avoit mal priſes, M. de Barcos eut ſes priſonniers, & long-tems après ſon argent.

A peine étoit finie cette affaire où Port-Royal prit la part que la charité l'obligeoit de prendre à ce qui touchoit ſi ſenſiblement des perſonnes avec qui il étoit lié par tant d'endroits, que l'on commença à y ſentir les dangers de la ſeconde guerre de Paris qui mit M. Singlin & les autres Meſſieurs dans une étrange inquiétude, de ce que deviendroient les perſonnes de Port-Royal des champs, doutant ſi on y demeureroit comme à la premiere guerre, ou ſi on l'abandonneroit pour éviter des accidens dont on avoit un exemple ſi touchant dans l'Abbaye de S. Ciran & dans les perſonnes qui s'y étoient retirées. Après pluſieurs déliberations, on réſolut de retirer les Religieuſes & de les mener dans leur

maiſon de Paris. Tous ces Meſſieurs auſſi qui logeoient au haut de la montagne qu'on appelle les granges déſcendirent dans l'Abbaye même.

Dieu pour ſecourir cette maiſon pendant un tems ſi fâcheux, venoit de lui ſuſciter tout recemment par ſa providence un appui conſidérable dans la perſonne de M. le Duc de Luines, qui avoit conçu le deſſein de ſe retirer en ce lieu avec Madame ſa femme qui ne le deſiroit pas moins fortement que ſon mari. Elle écrivit ſur cela des lettres qui témoignoient une ſainte impatience. Sa qualité de Ducheſſe, & les engagemens auxquels elle l'obligeoit dans le monde lui étoient à charge: & comme dans ſa volonté elle ſe regardoit déja comme étrangere & bannie au milieu de Paris, & citoyenne du deſert, elle prioit les perſonnes qui lui parloient ou lui écrivoient de ne lui rien faire ni dire qui la pût faire ſouvenir de ſa qualité. Elle ne ceſſoit point de conjurer les ſerviteurs & les ſervantes de Dieu, de le prier qu'il lui fît la grace de faire cette retraite avec un eſprit de ferveur & de zele qui étouffât en elle ces reſtes de foibleſſes & d'oppoſition qu'elle y ſentoit quelquefois, & qu'il rompît tous les obſtacles du dedans & du dehors, afin qu'elle commençât parfaitement une ſi grande entrepriſe. Elle ajoutoit qu'elle ſavoit que tout dépendoit des commencemens & qu'elle craignoit terriblement de regarder en arriere. Elle prioit quelquefois qu'on lui traduiſît quelques endroits des ſaints Peres, qui la puſſent fortifier dans ſon nouvel amour pour la ſolitude. Elle ſe contentoit même qu'on les marquât dans les originaux, parce qu'elle prioit Monſieur ſon mari de les lui expliquer enſuite; & l'un & l'autre étoient entretenus dans ces ſaintes réſolutions par les ſages conſeils de M. de ſainte Beuve qui étoit un homme de très grande reputation,

tation, & d'une érudition très profonde. Dès qu'ils eurent donc fait le projet de cette retraite, ils ne penſerent plus qu'à venir à Port-Royal des champs: mais comme il n'y avoit point de logement qui leur fût proportionné ils conclurent d'en bâtir un & de faire le Château de Vaumurier, à quoi l'on s'appliqua avec tant de diligence, que cet édifice s'élevoit preſque à vue d'œil. M. le Maitre étoit le principal ſolliciteur, & comme l'ame de cet ouvrage qu'il regardoit comme un ouvrage de piété. Il arriva fort à propos dans cette conjoncture que M. de Bel-air ſe mit ſous la direction de M. Singlin qui, voyant cet homme d'une douceur achevée & d'une vaſte capacité pour la ſcience, crut faire un grand préſent à M. le Duc de Luines, de ſe lui donner pour conduire ſes ouvrages.

Mais helas! M. de Luines ne prévoyoit pas que cette ſolitude qu'il ſe bâtiſſoit ſeroit plus grande qu'il ne s'y ſeroit attendu. Car Dieu tira Madame ſa femme de ce monde au milieu de ſes ferveurs, par une mort ſi chrétienne, qu'elle rend ſa mémoire prétieuſe à tous ceux qui ont eu l'honneur de la connoître. Elle s'étoit long-tems auparavant occupée l'eſprit des Ecrits des Peres qui portoient à la penſée de la mort. Le Traité de la mortalité de S. Cyprien étoit ſa lecture ordinaire à l'égliſe. Etant donc revenue à Paris, elle mourut dans ſon hôtel (le 13. Septembre 1651.) toute épuiſée de ſang par les ſaignées, mais toute remplie de ferveur qu'elle témoignoit dans les momens que ſon eſprit étoit dégagé. M. Singlin ne la quittoit pas. Il partageoit ſa charité entre la femme mourante & le mari touché au fond du cœur d'une mort ſi imprévue. Il ſavoit ce qu'il perdoit, & le ſavoit preſque ſeul, tant cette Dame avoit ſoin de tenir ſa piété cachée. On apporta ſon corps à Port-

Royal des champs, où il y avoit déja long-tems qu'étoit ſon eſprit. Les ſolitaires de ce lieu donnant leurs prieres à la défunte ne crurent pas devoir refuſer leur conſolation à M. de Luines. M. Singlin en pria même M. le Maitre, qui ne pouvant à cauſe de ſa profeſſion de ſolitaire ſe donner l'honneur de l'aller voir, lui écrivit pour l'aſſurer que ſon affliction étoit auſſi la ſienne; qu'il n'ignoroit pas combien l'eſprit de Dieu & l'amour de la verité l'avoit étroitement uni avec celle qu'il regrettoit; que l'honneur qu'elle lui avoit fait de ſe ſervir de lui pour la traduction de quelques ouvrages, lui avoit donné une affection & une révérence toute particuliere pour elle; que le parfait détachement, & l'humilité profonde qu'elle lui avoit témoigné dans les dernieres lettres qu'elle lui avoit écrites, & qu'il regardoit comme ſon teſtament ſpirituel, étant peut-être la derniere choſe qu'elle eût écrite, lui avoit fait lever les yeux au ciel pour remercier celui qui eſt l'unique auteur de ces dons ſi prétieux, & que l'admiration où il étoit d'une grace ſi extraordinaire dans une perſonne de ſon âge & de ſa condition lui avoit rendu cette ſéparation plus ſenſible; mais que quand il conſidéroit quelle étoit la majeſté de celui qui en étoit le ſeul auteur, & la puiſſance de celui qui la lui avoit ravie pour la rendre heureuſe, & qui les affligeoit par cette ſéparation, il baiſſoit les yeux pour adorer la main qui le frappoit, & pour dire avec un grand prince: Le Seigneur nous l'a donnée, le Seigneur nous l'a ôtée, ſon ſacré nom ſoit béni. Ces paroles, lui dit-il, ſont connues de tout le monde, & très communes; mais la grace par laquelle on les dit du fond du cœur, n'eſt pas commune. Il n'y a que le doigt de Dieu qui puiſſe nous les graver dans le cœur. Il ajoutoit que pour lui il les diſoit de cette ſorte,

te, puiſqu'il partageoit avec lui cette affliction, & que s'il avoit perdu une excellente femme il avoit lui perdu une excellente ſœur; qu'il ne devoit plus la regarder qu'entre les bras de Dieu, comme lui repréſentant ſon bonheur, de ce qu'elle étoit délivrée des incertitudes de cette vie, comme étendant ſa main charitable pour eſſuyer ſes larmes, & comme l'exhortant à accomplir ſon deſſein encore plus parfaitement qu'il n'avoit fait avec elle, à ſe conſacrer à Dieu dans la retraite & la ſolitude, & à ne différer pas, autant que la prudence & la diſcretion le peuvent permettre, de donner au ſervice d'un ſi grand maître une vie ſi courte, & qui paſſe ſi-tôt dans l'éternité qui ne paſſe point; que c'étoit ce qu'il lui ſouhaittoit, & que ſa ſolitude étoit le lieu où il deſiroit de l'embraſſer, en mêlant d'abord ſes larmes avec les ſiennes, mais en répandant quelques tems après d'autres larmes de joie en lui voyant fouler aux pieds le faſte des fauſſes grandeurs du monde.

M. le Duc de Luines touché extraordinairement de la piété & de la tendreſſe qu'il remarquoit dans ces nouveaux amis qu'il avoit commencé d'honorer de ſon affection, ſe retira promptement en une maiſon de campagne à une lieue de Port-Royal. Il perſiſta dans ſes bons deſſeins, & fit avancer ſon bâtiment. Il vint même occuper à Port-Royal un petit appartement, en attendant que ſon Château fût logeable, & à peine les chambres étoient à demi en état, que la chaleur de la guerre obligea de voir ſerieuſement ce que l'on avoit à faire. On conclut en premier lieu, comme j'ai dit, qu'il falloit tranſférer les Religieuſes à Paris. On prit le jour de S. Marc pour cette triſte proceſſion. Il me ſemble encore à préſent voir ce nombre de carroſſes qui les menerent, & je me ſouviens qu'on

ne

ne pouvoit ſe laſſer d'admirer la paix, l'ordre & le ſilence avec lequel ſe faiſoit tout le déménagement d'un monaſtere en un moment. La Reverende Mere Angelique y préſidoit, c'eſt tout dire. Il ne faut que cela pour marquer que nulle autre qu'elle ne parloit, que ſa préſence imprimoit du reſpect à tout le monde, & impoſoit ſilence à tous.

Auſſi-tôt, nous autres, nous quittâmes les granges, & nous nous retirâmes dans la maiſon que les Religieuſes abandonnoient. On crut qu'en faiſant de petites tours le long des murailles on pourroit tenir bon en ce lieu. Ainſi M. de Luines, par-tout accompagné de M. le Maitre, avançoit cette eſpece de fortifications, où M. le Maitre avoit toujours à propos le petit mot de l'Ecriture lorſqu'on le rencontroit dans ſes travaux. *Circumdate Sion & complectimini eam*, me dit-il un jour, *narrate in turribus ejus, ponite corda veſtra in virtute ejus.* Beaucoup de ſolitaires prenoient plaiſir à manier la truelle, & l'on ne pouvoit, en les voyant, ne pas ſe ſouvenir du tems d'Eſdras où le peuple de Dieu bâtiſſant Jeruſalem tenoit la truelle d'une main & l'épée de l'autre. Il eſt vrai que l'on eſt extrêmement redevable aux ſoins, aux fatigues, & aux dépenſes de M. de Luines; on ne doit jamais oublier les obligations qu'on lui a. Que Dieu lui rende au centuple ce qu'il mérite pour tant de travaux auxquels il ſe livroit ſans peine, & même avec une joie qui raviſſoit tout le monde, afin d'aſſurer par ſes périls mêmes notre repos & nos perſonnes. Son humilité lui faiſoit croire qu'il étoit indigne de rendre ſes ſervices à des perſonnes qui tâchoient de ſervir Dieu en eſprit & en verité. Une maladie l'ayant obligé d'aller à Paris, une impatience louable le preſſa de revenir au plutôt & avec un nouveau courage. Il fit voir par là fer-

fermeté avec laquelle il entreprenoit des réſolutions ſi généreuſes, & par la prudence avec laquelle il les exécutoit, que Dieu s'étoit voulu ſervir de lui alors pour rendre un ſervice ſi conſidérable à des perſonnes d'une profeſſion qui ne ſe trouve guéres expoſée à de ſemblables périls. On peut dire qu'il veilloit à tout, & qu'il avoit dans ce petit canton la vigilance d'un Général d'armée.

On avoit levé bon nombre de fuſilliers. Il y en avoit juſqu'à trois cens dans les avenues. Or comme il y en avoit de ramaſſés de toutes ſortes de profeſſions, & par conſéquent de fort mal adroits aux armes, M. de Luines fut un jour ſur le point d'être percé d'un coup de fuſil dans le dos, ſi la providence de Dieu n'eût aſſiſté promptement une perſonne pour lever le bout du fuſil d'un payſan qui alloit faire ſa décharge ſur ce Général. Comme la guerre s'échauffoit de plus en plus, on crut que pour plus de ſureté il falloit quitter l'Abbaye, en y laiſſant ſeulement quelques perſonnes, & ſe retirer dans le Château, parce qu'il étoit environné de foſſés. Ainſi M. de Luines nous retira tous chez lui avec une tendreſſe & une charité qu'on ne peut aſſez relever. Il veilloit à notre conſervation. Il faiſoit auſſi de fameux convois pour mener à Port-Royal de Paris les proviſions dont on y avoit grand beſoin. M. de Luines faiſoit ramaſſer les bleds dans l'égliſe. Il avoit ſoin qu'on les fît battre. Il prêtoit ſes moulins pour la farine: il étoit à tout. Pendant cela on faiſoit ſouvent faire l'exercice. On voyoit preſque tous les ſolitaires diviſés par brigades. Leur retraite étoit changée en corps de garde, & devenoit preſque une place forte contre des ennemis viſibles, elle qui juſques-là n'avoit eu que des ennemis inviſibles à combattre. De pauvres reclus étoient tout d'un coup traveſtis en gens de guerre, montoient

toient la garde, ſe partageoient en compagnies, & veilloient le jour & la nuit. Jamais on n'a vu des ſoldats ſi bien diſciplinés: & lorſqu'il ſembloit que la licence du tems & la confuſion de tant de perſonnes qui s'étoient mêlées avec ces ſolitaires pouvoit un peu altérer leur reglement accoutumé, la piété qui étoit ſi enracinée dans leur cœur, & l'amour de la pénitence qui avoit pénétré juſques dans la mouëlle de leurs os, impoſoit avec tant d'autorité ſilence au bruit des armes, & retenoit tout ſi fort à l'étroit, que ce qui paroiſſoit devoir être un relâchement de pénitence, en devenoit au contraire un nouveau ſurcroît. Les armes étoient ſurpriſes en quelque ſorte de ſe voir portées d'une maniere ſi nouvelle, & la pureté des mains entre leſquelles elles étoient, leur imprimoit plus de frayeur à elles-mêmes, qu'elles n'ont coutume d'en imprimer aux autres. Ces habits de pénitence étoient changés alors en caſaques militaires. Des habits couverts d'or & d'argent couvroient des haires & des cilices; & tout cet équipage de guerre étoit pour des ſoldats qui ne ceſſoient pas d'être pénitens. On vit alors que la corruption qui eſt ſi ordinaire aux gens de guerre ne vient point des armes en elles-mêmes, mais de la malignité de ceux qui les portent, & que c'eſt leur cœur & non leur profeſſion qu'ils doivent accuſer de leurs déſordres: c'eſt leur corruption propre qui fait leurs crimes, & non leur engagement. Qu'ils changent de mœurs & d'inclinations, & demeurant dans les mêmes emplois, mais n'y étant plus les mêmes, toute leur conduite ſera innocente.

On voyoit alors de vieux capitaines reprendre leur ton de commandement & un métier depuis long-tems enſeveli dans l'oubli. Ces vieux routiers, M. de Pontis, M. de Petitiere, M. de la Riviere, M. de Beaumont, M. de Beſſi & pluſieurs

ſieurs autres, faiſoient voir qu'ils ſavoient faire autre choſe que de manier une bêche, de garder des bois, ou de s'occuper à des ouvrages vils proportionnés à la profeſſion des pénitens. Ils étoient tout honteux de paroître dans un état & dans un emploi qui leur avoit couté tant de larmes: mais ils avoient la conſolation de ſavoir, qu'ils ne le faiſoient que pour défendre un lieu conſacré à Dieu depuis pluſieurs ſiecles. Qui n'auroit ri de voir un M. le Maitre l'épée au côté & le mouſquet ſur l'épaule, devenir l'effroi des ſoldats, lui qui n'avoit accoutumé que d'être la terreur du Palais, & dont la langue avoit toujours été plus redoutable que le bras, lorſqu'elle tonnoit dans le barreau, & qu'il y déployoit tout l'organe de ſa voix ?

Mais puis-je oublier l'état de M. de Saci, & combien il déploroit ces malheureuſes néceſſités? N'étant pas de ces paſteurs mercenaires qui fuyent lorſqu'ils voient venir le loup, il avoit conſenti de bon cœur de demeurer en ce lieu expoſé aux courſes des ſoldats, mettant plus ſa confiance en Dieu qu'il invoquoit ſans ceſſe, que dans les armes de ceux qui défendoient cette maiſon. Si jamais on a vu une perſonne tranquille au milieu des plus grands mouvemens, ç'a été ce ſaint Prêtre, & il ſuffiſoit de le regarder pour rentrer auſſi-tôt en ſoi-même, & pour revenir de la diſſipation où cet état expoſoit.

S. Jerôme qui voyoit les armes de plus loin, avouoit qu'il en étoit tout occupé, & qu'il lui étoit impoſſible de continuer ſes travaux ſur l'Ecriture; mais M. de Saci n'interrompit rien de ſes travaux ordinaires, & il diſoit la Meſſe à tous les ſoldats avec une paix admirable. C'étoit un autre Général & un autre ſurveillant qui ſe donnoit plus de garde des ennemis inviſibles que les autres ne faiſoient de ceux qui étoient viſibles;

bles. On peut dire auſſi d'un côté que Dieu avoit aſſemblé là tout le monde pour garder la ſeule perſonne de M. de Saci, & que de l'autre M. de Saci gardoit plus lui ſeul toutes ces perſonnes, qu'il n'en étoit gardé lui-même. Il travailloit toujours à faire enſorte que ſi leurs mains paroiſſoient être les mains d'Eſau, leur voix au moins fût toujours la voix de Jacob. Il leur repréſentoit continuellement que l'on n'avoit jamais plus d'engagement à prier que dans ces miſerables tems, afin de reſiſter au démon qui cherchoit toujours de nouvelles proies dans ces derniers tems d'obſcurité & de déſordre. Il exhortoit ces nouveaux ſoldats de n'oublier & de n'omettre rien de leur autre milice plus ſainte, de prêter ſeulement leurs mains au mouſquet & à l'épée, puiſqu'il le falloit ainſi, mais de donner tout leur cœur aux armes ſpirituelles, auxquelles Dieu les avoit inſtruits & exercés par ce long oubli de leurs anciennes armes. Sa prudence lui faiſoit voir combien de différens eſprits il avoit à menager. Il falloit retenir l'activité des uns, ôter aux autres la vaine confiance en leur adreſſe, imprimer à tous la crainte de Dieu & la dépendance de lui ſeul. Ainſi Dieu, au milieu de ces déſordres, ſe conſervoit là un homme pour retenir tout dans l'ordre, par ſa préſence, par ſes paroles, & par ſes prieres. Il détournoit plus lui ſeul les ennemis de ce lieu, par les ſacrifices qu'il offroit à Dieu dans la chapelle de cette petite fortereſſe, & par les larmes dont il les accompagnoit, que ne pouvoient faire les autres par tout le bruit des armes: & la protection de cet ange viſible étant jointe à celle des anges inviſibles qui n'avoient pas abandonné ce lieu, lorſque tant de ſaintes Religieuſes en étoient ſorties, le conſervoit ſans qu'il y arrivât aucun malheur.

Lorſque

Lorſque j'étois avec lui, ſeul à ſeul dans la ſolitude de ſa chambre, combien de choſes édifiantes ne me diſoit-il pas, qui montroient ſon extrême tendreſſe au ſujet des miſeres publiques? Le plus grand mal qu'il trouvoit en cela, eſt qu'on n'étoit pas touché de ces maux; & il ne doutoit pas que ſi alors les hommes entroient dans un vrai eſprit de pénitence, Dieu n'appaiſât bientôt ſa colere. L'endurciſſement du cœur, me diſoit-il, fait qu'on prend tout avec divertiſſement & avec amuſement. Tout cela ſe paſſe dans de vaines craintes. On eſt occupé de ſoi-même ou de quelques interêts humains. Les inſenſibilités, dans ceux qui font profeſſion de ſervir Dieu, l'irritent peut-être plus que les crimes du monde. Qu'ainſi il falloit penſer à ſe convertir de tout le cœur, & tâcher de faire que les incommodités où l'on pouvoit tomber alors, tinſſent lieu de pénitence, en prenant garde de ne point contribuer par ſes péchés particuliers, aux calamités publiques; que non ſeulement ceux qui penſoient plus particulierement à Dieu, mais en général tous les chrétiens devoient ſe retrancher beaucoup, les Saints s'étant pour l'ordinaire réduits au pain & à l'eau dans des miſeres ſemblables. C'eſt pourquoi il étoit touché juſqu'au fond du cœur, lorſqu'il voyoit quelquefois que l'on ſe faiſoit un jeu de ces revues & autres choſes qui lui faiſoient horreur, & dont il gémiſſoit continuellement, ne pouvant preſque ſe repréſenter ſans larmes qu'un lieu où l'on n'entendoit auparavant que les louanges de Dieu, fût retentiſſant alors du bruit des tambours, & du cliquetis des armes. Cela lui paroiſſoit tenir quelque choſe de l'abomination de la déſolation marquée par Daniel, & appliquée par le Fils de Dieu au temple de Jeruſalem.

Mais ce qui acheva de le percer de douleur

fut un cas de conſcience qu'on lui propoſa alors: Si on ne pouvoit pas tirer tout de bon ſur des coureurs qui viendroient ſe préſenter aux portes pour les forcer, ou qui approcheroient des murailles. Ce plus doux de tous les hommes fut effrayé lorſqu'il vit ceux que Dieu venoit de ſoumettre à ſa conduite, réſolus preſque de tirer ſur ceux qui ſeroient venus en ce lieu, ſans ſe faire aucun ſcrupule de leur mort. Lui qui par l'onction ſacrée qu'il venoit de recevoir il n'y avoit guéres qu'un an, ne penſoit plus qu'à offrir au Dieu de miſericorde & de paix une victime non ſanglante, eut horreur de cette idée de meurtre & de carnage que l'on mettoit en doute d'exercer à la face de ſes autels. Il eut quelque émotion de ce que l'on avoit tant tardé à s'éclaircir ſur cela, & rendit graces à Dieu de ce que, dans cette incertitude, l'avis qu'on lui demandoit n'avoit pas été prévenu de quelques accidens funeſtes. Il dit donc qu'il n'ignoroit pas ce que les loix humaines permettent dans ces rencontres; mais qu'il ſavoit auſſi qu'il y avoit un droit plus haut & plus ſacré, & que ceux qui ſe ſacrifient au ſervice de Jeſus-Chriſt doivent épargner un ſang conſacré par le ſien, & ménager des vies qu'il a rachettées par ſa mort; qu'on pouvoit travailler à repouſſer les ennemis, mais non à les perdre; qu'on pouvoit faire du bruit, qu'on pouvoit tirer pour faire peur, qu'on pouvoit intimider, mais qu'il falloit s'en tenir là, ſans paſſer outre.

Cela arrêta d'abord les eſprits: cependant peu à peu l'approche des périls que l'on enviſageoit de plus près, ou l'humeur martiale & la bravoure, c'eſt-à-dire, une certaine férocité qui eſt comme néceſſairement attachée au maniement des armes & inſéparable de la guerre, fit douter à quelques-uns de la ſolidité de ce ſentiment, qui n'étoit

n'étoit pas celui de M. de Saci ſeul, mais celui de M. Singlin & des autres Eccleſiaſtiques amis. On avoua bien que c'étoit le plus chrétien, mais on ſoutenoit auſſi que ce n'étoit pas le plus ſûr; que les ennemis s'accommoderoient extrêmement de cette modération & de la réſolution que l'on prenoit, & qu'ils n'auroient qu'à ſe préſenter en toute aſſurance devant eux, puiſqu'ils ſauroient qu'il n'attaqueroient que des ſtatues qui ſeroient ſans mouvement, & qu'ils n'auroient point à craindre des armes ſi ſcrupuleuſes & ſi innocentes. On diſoit même que ce conſeil étoit dangereux, puiſqu'il contribuoit en quelque ſorte à armer l'inſolence des gens de guerre par l'impunité de leurs excès qu'ils pouvoient commettre ſans rien craindre. On ne manquoit pas d'aller chercher dans l'Ecriture même des preuves pour ſe fortifier contre l'avis d'un homme qui puiſoit tous ſes ſentimens dans les pures ſources de l'Ecriture. On diſoit que les Machabées avoient bien fait voir que la piété n'étoit pas incompatible avec les armes; que l'on ne devoit pas condamner ce que la religion ne condamne point, & que ſi l'on ſe trouvoit dans la triſte néceſſité de détruire les creatures, on pouvoit interieurement adorer le createur, & avoir le cœur doux & charitable, lors même que les mains étoient ſanglantes. On ſe fortifioit inſenſiblement dans ces penſées; mais après les premieres chaleurs de ce petit ſoulevement, on ne put s'empêcher de conſulter de nouveau M. de Saci, & de lui propoſer tout ce que l'on vient de dire, & tout ce que l'on avoit de plus oppoſé à ſes ſentimens.

M. de Saci qui étoit très ignorant dans cette eſpece de Theologie qui dégénéroit en *Thuologie*, repréſenta que Jeſus-Chriſt avoit fait remettre l'épée dans le fourreau & avoit maudit à l'ave-

nir l'uſage que l'on en feroit, comme Tertullien l'obſerve. Il dit que la connoiſſance qu'il pouvoit avoir dans la Tradition, lui faiſoit voir clair comme le jour que ni les Eccleſiaſtiques ni les pénitens, ne pouvoient non pas tuer ou bleſſer, mais même porter les armes; que les Canons le défendoient en beaucoup d'endroits; que l'Egliſe a ſi peu permis à ceux qui font profeſſion de ſervir Dieu & de ſe conſacrer à ſon ſervice, de faire le métier de ſoldats, que les ſoldats mêmes qui avoient tué dans une guerre juſte & légitime euſſent été ſoumis à la pénitence; que l'on trouvoit dans les hiſtoires de l'Egliſe & dans les Ecrits des anciens, que des égliſes, des monaſteres entiers, & des maiſons de perſonnes eccleſiaſtiques ont été pillées & ſaccagées, & tous ceux qui y étoient, tués & égorgés; mais qu'on ne trouvoit point qu'ils ſe fuſſent défendus par les armes; que toute la défenſe que permettoit l'Evangile étoit la fuite & la retraite, qu'on la devoit préférer à tout, & que c'étoit peut-être cela qu'il auroit fallu faire d'abord, ſe retirant lorſque les Religieuſes s'en allerent à Paris; qu'ils jugeaſſent eux-mêmes quel ſcandale ce ſeroit s'il arrivoit qu'ils tuaſſent, ou que quelques-uns d'eux fuſſent tués, & que ce malheur tombât ſur quelques-uns des principaux, comme ſur M. le Duc de Luines qui n'y ſeroit pas moins ſujet que les autres; que tout ce qu'il pouvoit dire eſt qu'en cela il ne parloit point de lui-même, mais dans le ſentiment univerſel des Peres, & particulierement de S. Auguſtin en pluſieurs endroits, & dans celui de Jeſus-Chriſt & des Apôtres qui ont toujours parlé aux chrétiens de ſouffrir & de donner leur vie pour leurs freres, & jamais de la leur ôter, ſur-tout pour les commodités de ce monde qu'ils ont trop mépriſées pour les conſer-

ver

ver ſi cherement; que les chrétiens étoient obligés d'agir plus chrétiennement & plus ſaintement; qu'ils ne pouvoient s'expoſer à ces dangers pour des conſidérations temporelles & pour conſerver des choſes terreſtres & périſſables; que pour ce que l'on diſoit que la loi naturelle permettoit de repouſſer la force par la force, il prioit de conſidérer que ce n'étoit là que la loi naturelle des bêtes, & non pas celle que Dieu imprime dans la raiſon & dans la nature des hommes, & ſur-tout dans les cœurs des chrétiens: que ſi les loix civiles le permettoient, elles ne l'approuvoient pas, ſe contentant de ne punir pas ceux qui le font; qu'il ne falloit pas alléguer contre cela des inconveniens & des avantages humains, parce que ce ſeroit là le vrai moyen de ruiner toutes les maximes de la diſcipline & de loi de l'Evangile qui ſont toujours combattues par la prudence de la chair & par les raiſons de la terre; qu'il reconnoiſſoit qu'on pouvoit faire défendre ce lieu & les biens qui y ſont, avec l'ordre du prince, & avec l'autorité publique, & par des perſonnes de la profeſſion des armes, c'eſt-à-dire, par des ſoldats; mais que des perſonnes deſtinées à ſervir Dieu, comme des pénitens & des ermites, n'avoient point d'autres armes légitimes pour ſe défendre que la priere & la fuite.

Il dit pluſieurs choſes ſemblables qui firent rentrer tous ces ſolitaires en eux-mêmes, pour éviter un péril auquel ils étoient déja tous réſolus, & pour ſe faire une eſpece de morale militaire qui leur étoit propre, ne portant que des armes innocentes & ne connoiſſant plus d'autres ennemis à tuer que les péchés.

Puis-je paſſer cet endroit, ô mon Dieu, ſans conſidérer ici combien les jugemens que l'on a faits de vos ſerviteurs ont été injuſtes, & com-

bien la liberté que l'on s'eſt donnée de répandre contre eux des calomnies horribles a été abominable devant vos yeux? Au lieu de cette douceur, & de cet éloignement de toutes violences qui les rendoit comme de veritables agneaux qui tâchoient d'imiter de près la douceur toujours paiſible de leur paſteur, on les a repréſentés comme des loups altérés de ſang, comme des gens factieux qui couvroient le deſſein infernal de ſe fortifier en aſſez grand nombre pour pouvoir un jour troubler tout le royaume par les armes, & porter par tout le fer & le feu. On a dit d'eux que c'étoit des perſonnes qu'il falloit réprimer d'abord, pour étouffer dans leur naiſſance leurs conſpirations contre la religion & contre l'Etat. On alléguoit contre eux l'exemple de Luther & de Calvin, & on diſoit qu'il falloit bien ſe donner de garde de différer, comme on avoit fait à l'égard de ces hérétiques, de ſe rendre maîtres de leurs perſonnes, ni de leur donner le tems de procurer un progrès conſidérable à leurs héréſies. Quelle vraiſemblance pouvoit-il y avoir à des calomnies ſi atroces? Qu'on voie ce que je viens de remarquer de leur éloignement des armes. J'ai dit ce que j'ai vu & dont j'ai été témoin. Qu'on voie la douceur de leur cœur, la paix de leur eſprit, l'innocence de leurs mains, la pureté de leur conduite, & que l'on compare à cela cette idée cruelle qu'on a voulu donner d'eux dans le public, capable d'épouvanter tout le monde, & on comprendra difficilement comment l'eſprit des hommes a été ſuſceptible d'un ſi grand excès.

Si ce n'étoit que des médiſans de profeſſion qui euſſent répandu ces bruits, on s'en étonneroit moins: c'eſt leur métier. Ces ames baſſes, qui n'ont rien de noble, ces ames rampantes, ſans honneur & ſans conſcience, ne travaillent, com-

comme faiſoit autrefois le démon à l'égard des Saints, qu'à trouver des taches dans la plus belle vie, & à noircir comme des ſcelerats ceux dont la ſainteté ne mériteroit que des louanges. La vertu des bons les éblouit, & n'en pouvant ſouffrir l'éclat ils la changent en crime. Mais qui croira que les princes de l'Egliſe, & des perſonnes conſidérables par la dignité d'Archevêque *, dans la bouche deſquels on devroit rechercher la verité, & dont les paroles devroient être autant d'oracles, ſe ſoient portés à tant d'excès, & qu'en parlant à un prince ſi grand & ſi équitable, dans une requête imprimée avec leur nom, ils aient fait une effroyable peinture de ces humbles ſolitaires, les accuſant, ſans aucune crainte de Dieu, de former une cabale d'inviſibles, qui s'étoient ſéparés de l'Egliſe par leur rebellion, qui introduiſoient une nouvelle héréſie beaucoup plus dangereuſe pour l'Egliſe & pour l'Etat, que celles des ſiecles paſſés, qui la paroient de couleurs pour déguiſer leur malice, qui mettoient en uſage tous les inſtrumens de la vengeance, qui ne faiſoient que trop voir qu'ils vouloient ſuivre juſqu'au bout l'eſprit des hérétiques, & qui après avoir employé tous les argumens de la fauſſe éloquence & de la calomnie, tandis qu'ils étoient foibles, prendroient enfin les armes dès qu'ils ſe ſentiroient aſſez puiſſans pour établir leur ſecte par la force ?

Prince qui rempliſſez une ſiege auguſte dans l'égliſe gallicane, que dites-vous en parlant à un Monarque dont nous admirons le fond d'équité & le zele pour la religion ? Eſt-ce ainſi qu'étant aſſocié à la ſainteté du ſacerdoce de Jeſus-Chriſt, vous êtes devenu l'imitateur de Je-

* M. d'Aubuſſon de la Feuillade Archevêque d'Ambrun.

ſus-Chriſt ? Il ſuffit de haïr vos freres pour être homicide devant ſes yeux : que deviendrez-vous en voulant faire paſſer votre haine implacable dans le cœur royal d'un ſi grand prince ? Un Evêque peut-il tremper ſa plume dans le venin des plus noirs ſerpens, & s'emporter ſans ſujet avec tant de violence contre les perſonnes du monde les plus innocentes ? Prétendez-vous faire croire ce que vous dites ſans aucunes preuves par la ſeule aſſurance avec laquelle vous le dites ? Vous imaginez-vous qu'un emportement ſi violent ſera regardé comme un zele bien louable ? Pouvez-vous peindre par des couleurs ſi noires des perſonnes qui n'ont aucune de ces vues criminelles que vous leur prêtez, & qui ne manqueroient pas de couleurs vives pour peindre au naturel, s'ils le vouloient, ceux qui les flétriſſent par des peintures ſi monſtrueuſes ? Mais la même retenue, comme je viens de marquer, leur faiſoit épargner le ſang de ceux qui le leur vouloient ravir ; & s'ils ſe défendoient modeſtement contre vos Ecrits en reſpectant toujours votre caractere, ce n'étoit que pour l'interêt de leur reputation qui étoit néceſſaire, qu'ils ſe croyoient obligés de conſerver & qu'ils auroient trahie par le ſilence qu'on auroit aſſurément pris pour un aveu. Ils n'avoient garde de ſe rendre homicides ſans frapper de l'épée comme faiſoient leurs adverſaires, ni de tuer d'un trait de plume, pour ainſi dire, ceux qui s'efforçoient de les tuer ainſi de la langue. Ils avoient été trop bien inſtruits dans l'école de Jeſus-Chriſt. Ils conſidéroient moins ce que méritoient les emportemens de leurs perſecuteurs que ce qui étoit bienſéant à leur douceur propre. La verité ſeule les ſoutenoit contre ceux qui ne pouvant vaincre par la raiſon vouloient au moins devenir victorieux par leurs calomnies. O aveuglement déplorable ! Peut-on ainſi prévenir des

maux

maux imaginaires, & en commettre ſi hardiment de réels? faire les zelés pour la paix de l'Egliſe, & ſonner le tocſin contre ſes plus fideles enfans?

Vous ſavez, Seigneur, le profond reſpect que j'ai pour l'auguſte prince que vous faites ſi glorieuſement regner ſur nous. Vous avez vû qu'étant en priſon par ſon ordre, j'ai toujours baiſé la main qui me châtioit, ſans me laiſſer aller aux murmures, quelque témoignage que ma conſcience me rendît que je n'avois pas mérité de lui un tel traitement. Et de qui ai-je appris à reſpecter ainſi les puiſſances, ſinon de ces mêmes hommes qu'on décrioit comme des ſéditieux qui vouloient brouiller la religion & l'Etat, mais qui toujours ſoumis & toujours pleins de charité ſouffroient & apprenoient aux autres à ſouffrir ſans murmure? Au milieu des plus mauvais traitemens, ils ne conſidéroient dans le prince qu'on avoit prévenu contre eux que le deſir louable qu'il avoit de maintenir la pureté de la foi, & rejettoient le reſte ſur ceux qui par leurs artifices ſurprenoient ſa religion & lui déguiſoient le veritable état des choſes. Ils ſouffroient comme des agneaux tout ce qu'on leur faiſoit ſouffrir. Ils n'avoient ni plaintes dans la bouche, ni murmure dans le cœur. Ils enduroient les priſons, y édifiant ceux-mêmes qui les y gardoient. Ils alloient ſervir de modele de vertu & de patience aux villes éloignées qu'on leur marquoit pour le lieu de leur exil, & y ſecouroient de leurs aumones tous les pauvres qu'ils pouvoient. Ils prioient dans le ſecret des retraites où ils táchoient de trouver leur ſureté, pour la conſervation de ceux qui les forçoient de s'y retirer. Ils ſouffroient patiemment le dépouillement de leurs biens, de leur honneur, de leurs bénéfices. Que l'on compare cette con-

duite ſi chrétienne & ſi modérée, avec celle qu'ont tenue les vrais hérétiques, & que l'on en tire les conſéquences.

Mais je m'égare, & je préviens ici l'ordre du tems. La douceur & la delicateſſe de conſcience que je voyois en M. de Saci & dans les autres Meſſieurs au tems de la guerre de Paris, m'a fait venir dans l'eſprit les accuſations étranges de ſedition & de revolte, & les idées affreuſes que M. l'Archevêque d'Ambrun vouloit donner d'eux dans ſa requête au Roi, comme de perſonnes à craindre dans l'Etat. J'en dirai un mot, ſi Dieu me prête vie pour arriver juſques-là; car je ne puis écrire que jour à jour, & ſuis prêt de finir auſſi-tôt qu'il plaira au Seigneur. Je l'attends à tous momens.

J'ai donc marqué un mot de l'embarras où ſe trouvoit Port-Royal des champs pendant la ſeconde guerre de Paris. Il ne reſtoit plus pour comble d'affliction à ces Meſſieurs, dans de ſi malheureux tems, que de voir répandre dans le monde qu'ils en étoient les auteurs par leurs ſecretes intrigues, quoique cela fût ſans aucune vraiſemblance. Qu'importe? N'avoit-on pas dit cent choſes où il y en avoit auſſi peu? N'a-t-on pas voulu dans la ſuite établir dans le monde que ces Meſſieurs étoient d'intelligence avec M. Fouquet, & que c'étoit M. Arnaud qui étoit auteur des pieces qui ſe faiſoient pour ſa juſtification? Cela n'eſt-il pas allé ſi avant, que M. Arnaud fut obligé d'écrire cette lettre (en 1662.) à un de ſes amis, pour faire voir combien cette accuſation étoit contre les apparences?

[Il me ſemble, Monſieur, que depuis tant de tems qu'on emploie contre moi toutes ſortes de calomnies, il n'y en a point dont je duſſe être ſurpris. J'avoue néanmoins que je l'ai été du bruit que vous me mandez qui court, que

que je ſuis auteur des pieces que l'on publie pour la défenſe de M. Fouquet. On ne pouvoit inventer une fauſſeté plus hors d'apparence, ni m'attaquer par un côté où je fuſſe plus fort. On me cherche en vain où on ne me trouvera jamais. Rien au monde n'eſt plus oppoſé à mon eſprit que de me mêler des affaires de cette nature. J'en ſuis autant éloigné par inclination que par devoir; & ſi la peine étoit eſſentielle au mérite, je n'en aurois guéres à obſerver ce que les Canons recommandent à tous les Eccleſiaſtiques, de ne ſe point engager dans les affaires du monde. J'ai toujours cru que la ſeule part qu'un Prêtre & un Theologien devoit prendre en ce qui regarde l'Etat, c'étoit de prier Dieu ſelon le commandement de l'Apôtre pour les Rois & pour leurs Miniſtres, afin que nous menions une vie paiſible & tranquille dans toute ſorte d'exercices de piété & de vertu.

Mais quand on me ſoupçonneroit d'agir par des principes moins chrétiens, c'eſt cela même qui devroit convaincre davantage qu'il n'y a rien de plus mal fondé que l'imagination de ceux qui veulent que je travaille pour M. Fouquet. Car quelle raiſon aurois-je de m'intereſſer dans la cauſe d'un homme que je ſai avoir plus contribué que perſonne à empêcher que le Parlement ne me rendît juſtice dans l'affaire de la Cenſure *; que je ſai avoir pratiqué contre moi des voix, par des gratifications qu'il a faites à cette condition, & qui a été cauſe par là de ce qui me doit le plus affliger, qui eſt que tant de ſavans Docteurs ſont à mon occaſion exclus de la Sorbonne où ils pouvoient ſervir très utilement l'Egliſe & l'Etat. Je ne voudrois pas néan-

* La Cenſure de Sorbonne contre ſa ſeconde lettre à M. le Duc de Liancourt,

néanmoins, que l'on jugeât par cela ſeul, de la fauſſeté de ce qu'on m'impute. Car quelque injuſte qu'ait été cette conduite, il ne m'en reſte, graces à Dieu, aucun reſſentiment dans le cœur; & comme elle n'empêche pas que l'état où il ſe trouve maintenant ne me donne de la compaſſion, elle n'empêcheroit pas auſſi que je ne fiſſe pour le ſervir tout ce que je devrois ſelon Dieu & ſelon l'eſprit de l'Egliſe, dont la coutume a toujours été d'intercéder pour les miſerables, non ſeulement envers Dieu, mais auſſi envers les princes. Mais ce dernier, d'intercéder auprès du prince, étant diſproportionné à la condition d'un particulier, la charité d'un ſimple Theologien eſt enfermée dans celui d'intercéder auprès de Dieu, & il n'a que des prieres à lui offrir pour ceux qu'il veut que nous regardions comme de triſtes exemples de la viciſſitude des choſes humaines. Ce ſont les bornes que je me ſuis préſcrites en cette rencontre; & tout homme de bon ſens le croira d'autant plutôt, qu'il jugera facilement qu'il m'auroit été impoſſible de faire ce qu'on m'attribue, étant retiré comme je ſuis, n'ayant aucun commerce avec le monde, la Cour m'étant un pays inconnu, & étant très ignorant de toute cette chicanne de finances qui fait le plus grand embrouillement du procès dont il s'agit. Deſorte qu'il eſt également vrai que je n'aurois pas voulu faire ce qu'on m'impute, quand je l'aurois pu, & que je ne l'aurois pu quand je l'aurois voulu.

Ainſi il eſt difficile de trouver une calomnie plus mal concertée que celle-ci, ſi on en excepte deux qu'on n'a pas laiſſé de faire valoir en leur tems; l'une que j'avois aſſiſté à une aſſemblée de Déiſtes, pour détruire la religion chrétienne, lorſque par la ſupputation de mon âge il ſe trouva que je n'avois que dix ans; l'autre, qu'on n'a pas eu honte de porter juſqu'aux oreil-

les

les de la Reine mere, que j'avois une étroite intelligence avec Cromwel. J'ai ſujet de m'attendre que l'un de ces jours on publiera que j'en ai avec le grand Viſir, & que nous penſons à nous retirer en Hongrie ſous la protection du grand Turc. Car il faut avouer que ſi nous avons des ennemis aſſez peu conſcientieux pour avancer contre nous toutes ſortes d'impoſtures, nous avons auſſi cet avantage, qu'ils ſont très peu ingenieux pour les colorer, & qu'il ne paroit dans tout ce qu'ils inventent qu'une baſſe malignité. Cependant il eſt vrai que cela ne laiſſe pas de produire ſon effet. Il ſe trouve toujours des gens aſſez ſimples pour écouter ces menſonges, & quoiqu'ils ſe detruiſent d'eux-mêmes les uns par les autres, néanmoins la juſtification n'eſt jamais ni générale, ni nette, parce qu'ils ont ſoin, à meſure qu'une calomnie s'évanouit, d'en ſubſtituer une autre en la place, pour entretenir le monde. Une année l'aſſemblée de Bourgfontaine; l'autre, Cromwel; une autre, pluſieurs millions diſtribués aux ennemis de l'Etat; préſentement M. Fouquet; après cela on en forgera quelques autres; on nous fera bâtir des Forts & des Citadelles pour faire la guerre à tous les princes de l'Europe; & par cette ſuite de chimeres, il ne manquera jamais d'y avoir quelques ſujets qui animent les gens contre les prétendus Janſeniſtes. Car on leur fait cet honneur de les traiter à peu près comme on faiſoit les premiers chrétiens. Les payens s'en prenoient à eux quand il ne pleuvoit pas, & que leurs vignes étoient gelées. Ce ſont auſſi maintenant les Janſeniſtes qui font tout le mal du monde. Il n'y a point d'intrigues où on ne les mêle; & on ne manque jamais de les mettre du côté des perſonnes ou malheureuſes ou odieuſes. Tout ce que je conclus de là c'eſt qu'il ne faut guéres ſe met-

tre en peine de la biſarrerie du jugement des hommes & que, ſans s'arrêter à tous ces bruits, nous ne devons penſer qu'à nous rendre favorable celui devant qui on ne nous peut rien impoſer, & à qui auſſi nous ne pouvons rien cacher. C'eſt lui qui eſt le protecteur des innocens calomniés, & il y a ſujet d'eſpérer que s'il permet quelquefois que des perſonnes très ſages & très éclairées ſe laiſſent prévenir par ces ſuppoſitions, il ne ſouffrira pas qu'ils demeurent long-tems dans cette ſurpriſe, & qu'il fera voir au moins à leur égard, la verité de cette parole de S. Cyprien: *Quod mendacia non diu fallant, noctem tam diu eſſe quamdiu non illuceſcat dies, clarificato autem die luci tenebras & caliginem cedere, & quæ graſſabantur per noctem latrocinia, ceſſare.*]

Mais je reviens à Port-Royal des champs d'où je m'écarte par de petites digreſſions qui me viennent ſur le champ dans la mémoire. Je l'avois laiſſé dans l'horreur des armes: je retourne à lui lorſque Dieu lui a rendu la ſerénité de la paix en la redonnant à toute la France. Mais helas, Seigneur! A quoi reſerviez-vous cette maiſon pour l'avenir? Vous la défendiez alors contre des ſoldats paſſagers qui auroient peut-être voulu y trouver quelques dépouilles, & vous l'avez abandonnée quelques années après à des gardes impitoyables qui la gardoient, non pour la ſauver, mais pour la perdre *. Vous la ſauviez lorſque tout étoit comme un champ de bataille, & vous ſouffriez enſuite qu'elle devînt comme une terrible priſon où l'on vouloit ſe rendre maître des ames même des perſonnes qui y habitoient. Quelles inſultes permites-vous, ô mon Dieu, que l'on vous fît en quelque ſorte à vous-

* Le 3 Juillet 1665. on mit à Port-Royal des champs une garniſon qui y demeura juſqu'au 18. Fevrier 1669.

à vous-même en faiſant ſervir à l'impiété un lieu qui étoit tout ſanctifié par la piété de vos ſervantes ? Béni ſoyez-vous, de ce que le torrent d'impiété a paſſé, & n'a guéres duré que deux ans ! Béni ſoyez-vous, de ce que vous avez fait voir que des perſonnes qui n'étoient armées que de vous ſeul, ſont enfin devenues victorieuſes de toute la puiſſance des hommes & des démons ! Mais achevez votre victoire, mon Dieu, & écoutez les cris de cette terre bénie qui ſemble implorer votre miſericorde. Pourquoi, vous dit-elle en ſoupirant, ſouffrez-vous ſi long-tems notre déſolation ? Nous périſſons peu à peu, & vous ne nous ſauvez pas. Nous n'avons garde de ſonder la profondeur de vos impénétrables jugemens ; nous ſommes aſſurées que vous ne permettez rien que pour le bien de ceux qui vous ſervent ; mais ſouffrirez-vous toujours que nos ennemis croiſſent de plus en plus, & que nous diminuions tous les jours ? que leur nombre ſe fortifie, & que le nôtre s'affoibliſſe ? qu'ils fleuriſſent & que nous deſſechions dans notre ſterilité ? Mais Dieu voit tout : laiſſons-le agir, & reprenons l'hiſtoire de Port-Royal des champs.

Les troubles civils ayant été enfin terminés, tout redevint tranquille à l'ordinaire à Port-Royal des champs, où je vis de grandes réſolutions, que ſi jamais pareilles choſes arrivoient on ne s'expoſeroit plus aux mêmes périls, & qu'on iroit, comme les autres, chercher ſa ſureté à Paris. Mais ce deſert en paix de ce côté là, fut affligé d'une autre maniere. Il y eut une grande quantité de maladies, que le dérangement de la vie accoutumée & la fatigue avoient cauſées : enſorte que ce lieu étoit deſolé, & commençoit à devenir pénible à ceux qui aimoient un peu la vie, tant on y voyoit l'ombre de la mort regner de toutes parts. Mais M. de Saci & ceux

qui

qui étoient les plus pénétrés des mêmes verités, jugeant chrétiennement des choſes, trouvoient que c'étoit ce qui leur plaiſoit davantage. Il avoit ſoin de fortifier tout le monde dans ces penſées, & d'encourager ceux qui ſe portoient bien à ſecourir ceux qui étoient malades; & parce qu'il y avoit quelques maladies dangereuſes qui ſe pouvant aiſément gagner donnoient quelque apprehenſion à ceux qui n'étoient pas aſſez réſolus, il s'appliqua avec ces autres Meſſieurs, à dreſſer un Ecrit tiré des ſaints Peres, qui faiſoit voir admirablement que la mort où l'on tomboit pour avoir aſſiſté des malades, égalloit celle des martirs. Il donnoit lui-même l'exemple aux autres de ce qu'il leur diſoit. Il étoit préſent par tout, & quelque avare qu'il fût de ſon tems pour les lectures & les prieres qui étoient toutes ſes délices, il n'eut plus de tems à lui; & il ſe prodigua pour Jeſus-Chriſt en la perſonne des malades. On étoit ſurpris de voir à tout moment un homme que dans d'autres tems on voyoit ſi peu, & qui ne ſe trouvoit en aucun endroit que dans l'égliſe ou dans ſa chambre.

Mais que dirai-je ici de l'admirable M. Arnaud? Puis-je me ſouvenir de ce que je lui voyois faire, & de ce que je lui entendois dire alors, ſans être embraſé d'amour pour lui? Lui qui ſembloit devoir ſe menager pour conſerver tant de talens ſi rares, ſembloit au contraire être venu là pour ſe conſacrer à Dieu, en lui offrant ſa vie en ſacrifice; & à peine put-on obtenir de lui qu'en viſitant les malades, il tînt en main un citron qu'on lui avoit piqué de cloux de girofle. Puis-je oublier, ô mon Dieu, les preſſantes exhortations que ce ſaint Docteur nous faiſoit pour nous encourager à bien ſouffrir nos maux? Combien il appuyoit ſur ce que dit l'Ecriture, que c'eſt principalement alors qu'on doit faire voir

ce qu'on a de vertu, de foi & d'amour de Dieu ? Qu'une charité foible eſt ébranlée alors & diſparoit, mais qu'une charité forte & enracinée trouve au contraire ſa nourriture & ſes accroiſſemens dans les afflictions; que c'étoit la différence des perſonnes retirées qui ſervent Dieu, d'avec les perſonnes du monde; que les derniers craignoient les maladies, & néanmoins ſouvent y tomboient par leurs excès; que les ſerviteurs de Dieu au contraire craignoient ſi peu cet état qu'ils faiſoient, ce ſemble, tout ce qu'ils pouvoient pour y tomber. Ils ſont malades, diſoit-il, parce qu'ils veulent bien l'être. S'ils jouiſſoient d'une ſanté pleine & vigoureuſe, à peine ſe croiroient-ils ſerviteurs de Dieu. Plus le corps eſt en embonpoint, plus l'ame eſt languiſſante; & quand l'homme exterieur ſe porte bien, l'homme interieur n'en eſt pas mieux. L'affoibliſſement de la chair donne de la force à l'eſprit; & quand le corps eſt abattu par la maladie, la vigueur des membres qui ſe perd, paſſe & ſe change en la vigueur des vertus. Le feu brulant d'une fievre éteint un autre feu plus brulant qui eſt celui des paſſions, & amollit l'ardeur des deſirs terreſtres. L'ame alors ne penſe point à prendre les plaiſirs illicites. Elle fait rentrer toute ſa joie en elle-même, & elle triomphe du corps dans l'abattement, comme d'un ennemi vaincu & renverſé par terre. Il nous diſoit qu'après que tous les Saints, à l'imitation des Apôtres, ont recherché cet état d'affoibliſſement & d'infirmité, les perſonnes qui ſont à Dieu ne le devoient pas éviter; & que puiſqu'ils apprehendoient de voir leur chair trop vigoureuſe, ils devroient apprehender le trop de ſanté. Il diſoit tant de choſes de cette ſorte qu'on rougiſſoit de n'être pas malade & que la trop bonne ſanté nous paroiſſoit preſque une conviction manifeſte de peu de vertu.

C'eſt ainſi que M. Arnaud répréſentoit à ces humbles pénitens, qu'ils devoient ſe rejouir dans les maladies, & n'être pas différens en ſortant de cette vie de ce qu'ils avoient été pendant qu'ils vivoient; que Jeſus-Chriſt devoit trouver ſes ſerviteurs également à lui dans la ſanté ou dans la maladie; qu'il n'y a point un autre Jeſus-Chriſt pour les ſains, & un autre pour les malades, comme il n'y en a point un autre pour les jeunes & un autre pour les vieux; que la foi ne doit changer ni par l'âge, ni par la maladie. Comme Dieu ne change point, le cœur de l'homme auſſi ne doit point changer dans tous les évenemens qui changent le corps. Tout dépend de la perſévérance; & c'eſt principalement à la mort qu'on doit connoître & eſtimer la vertu d'un homme. C'eſt pour ce ſujet, diſoit-il, que l'Ecriture défend qu'on le loue avant la mort, parce qu'avant cela l'homme étant ſujet au changement, on ne pourroit le louer en aſſurance.

J'avoue que ſon exemple & ſes paroles nous animoient tous à rendre à nos freres toutes les aſſiſtances & les conſolations qu'ils pouvoient attendre de nous; & que nous étions ravis de les ſervir aux dépens de notre ſanté. Quels étoient auſſi nos ſentimens lorſque nous les voyions mourir! La paix du mourant donnoit de la joie à ceux qui en étoient témoins, & il n'y avoit perſonne qui jugeât ſainement des choſes, qui n'eût ſouhaitté d'être en ſa place. Nous nous diſions à nous mêmes, *Eamus & nos, & moriamur cum illo.* Quand ſerons-nous auſſi enſemble! C'étoit notre mot.

Mon Dieu, qu'a de ſemblable à cela la mort des perſonnes du monde? Dans ces derniers momens, étant ſur le point de paroître devant un juge terrible, & de lui rendre un compte redoutable

table, on n'eſt occupé pour l'ordinaire que de ceux qu'on laiſſe après ſoi, & du partage de ſes biens. On s'applique à donner des ordres pour faire vivre heureuſement les autres, & l'on ne voit pas que l'on meurt malheureuſement. Le tribunal du juge attend les coupables; les anges & les démons y ſont déja préſens pour exécuter la ſentence, & les mourans n'ont dans l'eſprit que le bonheur imaginaire de leurs héritiers. Ils ſe réjouiſſent de la ſotte grandeur où ils vont entrer. La mort préſente ne les reveille pas; l'enfer ouvert ne les retire pas de ces vanités; ils ſont en peine de la ſureté de leurs biens, & ils négligent la ſureté de leur ame. Quel aveuglement! S'occuper des autres & s'oublier ſoi-même! Toucher l'éternité du doigt, & y fermer les yeux pour ne regarder que la terre! Etre entre un ſouverain bien & un ſouverain mal, & ne pas trembler dans cette étrange incertitude! S'amuſer à ſe repaître l'eſprit & les yeux d'une foule d'héritiers, ſe laiſſer toucher de leurs larmes feintes & de leurs ſoupirs arrachés, être ſenſible à leur fauſſe triſteſſe lorſqu'on eſt inſenſible au haſard de ſon ſalut, ſe réjouir de ſe voir entouré de perſonnes qui, bien loin de deſirer votre ſanté, n'attendent que votre mort, qui tenant les yeux arrêtés fixement ſur un moribond, ſemblent l'accuſer d'être long-tems à partir, & qui croient en attendant ce moment avec une ſecrette impatience devoir du moins achetter par une douleur contrefaite le riche héritage qui les va mettre dans les delices, pendant que celui qui l'a amaſſé ſera peut-être dans les tortures! Voilà, diſoit M. Arnaud, la mort de preſque toutes les perſonnes du monde.

Je me ſouviens qu'un de ces ſolitaires malades lui diſoit un jour en ſe plaignant de ſon peu de diſpoſition à la mort: „Helas! On m'a dit qu'une

„ perſonne du monde (qu'il lui nomma) n'a eu „ que trois jours pour ſe préparer à la mort, & „ qu'il a fait une ſi belle mort; & moi il y a ſi „ long-tems que je tâche à m'y préparer, & je ne „ le ſuis pas encore." M. Arnaud laiſſa échapper un petit ſouris qui diſoit bien des choſes, & prenant enſuite la parole avec gravité, pour empêcher qu'on ne ſe laiſſât tromper par ce qu'on appelle *belle fin* des gens du monde, il dit au ſujet de ce qu'on venoit de lui rapporter, qu'il y auroit de la dureté à n'offrir pas à ces perſonnes quelques remedes dans une ſi grande extrémité, mais qu'il y auroit bien de la témérité à promettre une guériſon parfaite lorſqu'on a tant différé à la rechercher. „ Ces perſonnes, dit-il, ſe trou- „ vent alors & mettent les paſteurs éclairés dans „ un grand embarras. On ſait bien qu'il faut faire „ ce qu'on peut dans cette eſpece de léthargie où „ on trouve leur ame. On tente tout aux grands „ maux, plutôt que d'omettre rien. On a au moins „ quelques legeres eſpérances de ces remedes. „ N'en faire aucun, c'eſt une mort aſſurée; mais „ de bonne-foi que peut faire alors un homme qui „ n'a jamais penſé à connoître Dieu? & que lui „ offrira-t-il lui qui n'a jamais penſé à ſatisfaire à „ ſa juſtice? Il a perdu le tems que Dieu lui avoit „ donné pour faire pénitence, & il la voudroit „ faire lorſqu'il n'en a plus le tems. Un eſprit „ abattu du mal peut-il être un exact cenſeur con- „ tre lui-même? Un homme déja mourant eſt-il „ pour l'ordinaire capable d'offrir au ſouverain ju- „ ge qu'il attend rien qui puiſſe l'appaiſer? Je ſai „ que quelquefois Dieu fait des eſpeces de mira- „ cles; mais il eſt dangereux de s'y trop atten- „ dre, & toute perſonne ſage ne le fait pas."

Cette même perſonne qui avoit ainſi parlé à M. Arnaud, de la belle fin des gens du monde, s'ouvrit à lui peu de tems après en préſence de quel-

quelques-uns d'entre nous qui étions là, & lui avoua qu'il avoit un effroyable crainte des jugemens de Dieu, & que les péchés de ſa vie paſſée l'agitoient beaucoup. M. Arnaud le conſola, & lui promit ſes prieres afin qu'il plût à Dieu de le bénir, de le fortifier & de le ſoutenir dans les grandes frayeurs qu'il reſſentoit en ſe ſouvenant de ſes fautes. Ce n'eſt pas, ajouta-t-il, que j'oſe lui demander qu'il vous délivre entierement de ces deux choſes qui ne ſont pas mauvaiſes, pourvu qu'elles ſoient modérées, & ne paſſent pas les bornes; car la crainte n'eſt pas ſeulement le commencement de la ſageſſe, mais auſſi ſa perfection; & l'Ecriture appelle heureux celui qui craint toujours. C'eſt une grande miſere que de ne craindre pas; je ne ſaurois vous la ſouhaitter, & vous ne la pourriez point deſirer vous-même, ſans renoncer au ciel où l'on craint en un ſens encore plus que ſur la terre: deſorte que votre crainte eſt un préſage de votre bonheur éternel & elle commence déja à vous mettre en jouiſſance du Paradis. Ainſi elle doit vous donner de la conſolation, de la joie & du repos, au lieu de vous affliger & de vous décourager, puiſqu'elle vous fait voir que vous n'êtes pas du nombre de ceux qui ſont endurcis ou aveugles, n'y ayant que ceux là qui ne craignent point & qui puiſſent être en aſſurance au milieu de tant de maux & de dangers qui nous environnent interieurement & exterieurement.

Je ne doute pas, lui dit encore M. Arnaud, que votre crainte ne conſiſte en ce que vous apprehendez de n'être pas à Dieu, & de ne l'avoir pas véritablement dans le cœur; & c'eſt ce qui vous doit réjouir, puiſque cette crainte ne peut être ſans charité. Ceux qui n'aiment point Dieu ne craignent point d'être ſéparés de lui, & ceux qui l'aiment ne peuvent s'empêcher de

craindre de le perdre, ou de l'avoir déja perdu; ſoit par les efforts de leurs ennemis, ou par leur propre foibleſſe. Ainſi cette crainte étant l'effet de la charité, elle montre que Dieu eſt dans nous, & que nous le poſſédons veritablement, puiſque la charité eſt Dieu-même, & qu'il aime toujours réciproquement ceux qui l'aiment, puiſqu'il les a aimés éternellement avant qu'ils l'euſſent aimé. Je n'ai donc garde de lui demander qu'il vous ôte cette crainte, mais je lui demanderai plutôt qu'il vous l'augmente, comme il faut néceſſairement qu'elle croiſſe à meſure que la charité croîtra dans votre cœur, & qu'elle vous ſoutienne entre les peines & les dangers viſibles & inviſibles, & contre l'incertitude de votre état, dont vous ne ſauriez être délivré que dans le ciel. Et vous ne devez pas auſſi deſirer de l'être plutôt, puiſque vous ne pouvez avoir ce deſir ſans combattre l'ordre de la providence de Dieu, & de l'amour qu'il a pour vous & pour tous ſes élus à qui cette incertitude & le doute de leur ſalut eſt utile & néceſſaire durant cette vie, comme le contrepoids de l'élévement & de la vanité qui le ſuit toujours, & qui, comme vous me le marquez, vous afflige ſenſiblement. Mais vous n'avez pas ſujet de penſer, comme vous le dites, que cette vanité ſoit une marque de réprobation, & qu'elle vous doive ôter la confiance des élus: au contraire ce que vous éprouvez-vous la doit donner, & vous perſuader que vous êtes de ceux que Dieu a choiſis éternellement; & vous ſerez obligé de le croire tant que cette même vanité vous déplaira, & vous cauſera autant de douleur que vous m'en témoignez préſentement, puiſque le déplaiſir du péché eſt une preuve qu'on aime Dieu, & qu'on eſt aimé de lui. Dieu ne laiſſe ces défauts dans ſes ſerviteurs que pour les leur faire haïr, & les détrui-

détruire peu à peu par cette haine qui croît dans la vue & dans le ſentiment continuel qu'ils ont de leur infirmité. C'eſt ainſi que la vertu ſe fortifie dans l'infirmité, l'humilité dans l'orgueil, & la gloire de Dieu dans le rabaiſſement de la créature & dans le mépris qu'elle conçoit d'elle-même en voyant inceſſamment ſa corruption & ſa miſere. Je vous ſouhaitte donc, non que Dieu vous ôte cette peine, mais que plutôt il vous l'augmente, juſqu'à ce que vous ſoyez auſſi purifié que Dieu le deſire, & que j'eſpére que vous le ſerez à la fin de cette vie & à l'entrée de l'autre; l'approche de laquelle vous doit donner une joie continuelle, puiſque nous ne vivons ici que dans cette eſpérance, & ne travaillons que pour nous l'aſſurer de plus en plus.

Il lui dit pour le conſoler cent choſes ſemblables qui me charmoient en l'écoutant, & j'ai peur de les gâter en les rapportant. J'avoue que perſonne n'a jamais enviſagé ſi tranquillement la mort. La force avec laquelle il nous repréſentoit qu'elle étoit la fin des péchés, nous donnoit des deſirs qu'elle vînt bientôt. Les convaleſcens ne ſavoient s'ils devoient ſe réjouir de leur ſanté renaiſſante, ou plutôt regretter de n'être pas morts. „ Nous ne ſavons, diſoit M. Ar-
„ naud, ce qui nous eſt bon, ni ce que nous de-
„ vons deſirer. La tendreſſe humaine nous porte
„ naturellement à nous réjouir de la convaleſcen-
„ ce de nos amis; mais il y a quelquefois en cela
„ plus d'affection que de ſageſſe. Il faut pourtant
„ rendre graces à Dieu de toutes choſes, lorſque,
„ outre l'eſpérance de la vie future, il nous accorde
„ encore les biens de la vie préſente; il eſt ſi bon
„ qu'il prend ſoin de la vie de notre ame & de no-
„ tre corps, & fait ſouvent rejaillir l'une ſur l'au-
„ tre." Mais il étoit ferme à nous dire que bien loin de nous relâcher par la maladie, il falloit

faire voir au contraire que l'affoibliſſement de la chair avoit ſervi à fortifier l'eſprit, & que l'ame étoit engraiſſée quand le corps dépériſſoit; que la mort ayant épargné notre vie, une autre eſpece de mort ne devoit plus épargner la concupiſcence, & qu'en cela conſiſtoit la meilleure action de graces qu'on pouvoit rendre à Dieu de la guériſon.

Mais j'admirai une choſe qui arriva alors, & qui me fit voir combien M. Arnaud & M. de Saci étoient prodigues de leur vie, lorſqu'il s'agiſſoit de ſervir leurs freres. Ces gens que l'on décrioit partout comme des factieux qui ne penſoient qu'à troubler la religion & l'Etat, ne penſoient dans leur deſert qu'à ſacrifier leur vie à Dieu en la perſonne des malades. Une perſonne étant là tombée dans une maladie dangereuſe pour ceux qui en approchoient, le Medecin de Port-Royal qui étoit un très habile homme, & ami de ces Meſſieurs au delà de ce qu'on peut croire, eut une compaſſion qu'on pouvoit appeller humaine, qui lui faiſoit apprehender d'expoſer des perſonnes d'un ſi grand mérite pour donner les ſacremens à ce malade. Ainſi à leur inſu, il concerta comment il feroit, & eut la penſée de prier le Curé d'un village voiſin de venir adminiſtrer cet homme. Néanmoins pour ne rien faire de ſa tête ſeule dans une choſe de cette importance, il envoya promptement à Paris pour ſavoir de M. Singlin s'il approuveroit ce qu'il avoit projetté de faire. M. Singlin ſe ſentit ému juſqu'au fond des entrailles, lorſqu'il vit cette propoſition, & dans ſon zele brulant, il regretta de n'être pas ſur les lieux pour porter lui-même les ſacremens à ce malade. „ Quoy, dit-il à ce Médecin, comme firent enſuite M. Arnaud & M. de Saci lorſqu'ils furent informés des choſes, " ne ſeroit-il pas hon-
„ teux d'expoſer un Curé de campagne à une ma-
„ ladie

„ ladie dangereuſe, pour préſerver ceux qui ſont
„ naturellement chargés de ce ſoin? Notre vie
„ eſt-elle ſi prétieuſe, & les Curés nous ſont-ils
„ de ſi peu de conſidération, qu'ils doivent être
„ ſacrifiés au lieu de nous? Avouons que cela
„ nous touche ſenſiblement, tant nous y trou-
„ vons d'injuſtice. Surement ſi nous avions ſu les
„ choſes, rien ne nous auroit pu empêcher de
„ donner les ſacremens à ce malade, s'il eût été
„ en cet état, quand même il auroit été frappé
„ de peſte. Il faut mieux ſuivre l'ordre de Dieu
„ en toutes choſes, & expoſer notre vie volon-
„ tiers, quand notre devoir nous y engage, &
„ non pas en expoſer d'autres au lieu de nous."
Cet événement m'a touché toutes les fois que j'y ai penſé depuis, & une ſeule action de cette nature fait bien voir quels étoient ces Meſſieurs avec qui j'avois le bonheur de vivre.

M. de Saci, lorſqu'il alloit viſiter les malades, les fortifioit toujours le plus qu'il pouvoit contre l'impatience. Il leur conſeilloit pour cela de détourner les yeux de la longueur de leur maladie, & il leur diſoit avec cette douceur naturelle: „Pour moi quand je ſuis malade je ne de-
„ mande point à Dieu la grace pour la journée:
„ je me contente le matin de la demander pour la
„ matinée, à midi pour l'après-diné, le ſoir pour
„ la nuit. Il ne faut point compter le paſſé, mais
„ dire: Je ne ſuis malade que d'aujourd'hui." Il les ſoutenoit ainſi de ſes avis juſqu'à la mort, à laquelle il étoit toujours très ſenſible, quoiqu'il eſtimât heureux ceux qui mouroient, particulierement ceux qui étoient d'une médiocre vertu. Il diſoit toujours que la mort étoit bien plus à ſouhaitter pour ces ſortes de perſonnes.

Mais entre tant de maladies qui affligerent Port-Royal des champs enſuite de la guerre, je ne puis oublier un petit accident qui arriva alors en

ce lieu, & qui y cauſa une eſpece de petit trouble inteſtin, non pas ſi tumultueux en apparence que ceux qu'on venoit d'y eſſuyer, mais qui néanmoins étoit d'une conſéquence plus dangereuſe pour ruiner l'eſprit de pénitence que M. de Saci tâchoit ſur toutes choſes de conſerver en ce lieu.

On voyoit le long cours de ces maladies qui ne manquoient guéres de revenir tous les automnes. Chacun commença à raiſonner là-deſſus à ſa mode. Tout le monde s'échauffa, & tous étant intereſſés à cela, on chercha à ſe tirer de ces incommodités annuelles à moins de frais que l'on pourroit, c'eſt-à-dire, à avoir bonne compoſition pour les remedes qui paroiſſoient plus incommodes que les maladies mêmes. Ce qui donna lieu à ces petits murmures, fut le changement de Médecin qui ſe fit en ce lieu. On y étoit accoutumé au bon M. Palus dont j'ai preſque exprimé l'humeur, la taille, la douceur, & la conduite en ce ſeul mot. C'étoit un homme extrêmement facile, & qui n'ayant rien de guindé avoit beaucoup de complaiſance pour les malades, s'accommodoit à leurs petites infirmités, entroit dans leurs peines & preſque dans leurs deſirs, enſorte que nous le regardions tous plutôt comme un ami que comme un Médecin, & il nous divertiſſoit autant par l'agrément de ſes entretiens, en nous viſitant, qu'il nous plaiſoit par la facilité de ſes ordonnances.

Il n'en étoit pas de même de M. Hamon qui lui ſuccéda. Comme il avoit un bien plus grand fond de ſcience, & beaucoup plus de fermeté d'eſprit, il n'avoit pas de grands ménagemens pour les malades. Il ne falloit plus parler de délibérer avec le Médecin pour les maladies, ni de conſulter enſemble tête à tête pour s'en tirer au meilleur marché. Il ne falloit plus qu'obéir & atten-

attendre avec une humble ſoumiſſion tout ce qu'on ordonnoit. Dès qu'on ouvroit la bouche, ſelon la liberté qu'on avoit toujours eue du tems du défunt, pour repréſenter bonnement quelque choſe, & pour tâcher d'entrer en compoſition touchant quelque nouvelle ſaignée ou purgation dont il étoit fort liberal, épargnant tout auſſi peu le ſang que le ſené, on voyoit un homme ſourd & inflexible, qui prenant un air ſérieux & un ton grave, faiſoit ſonner la qualité de Docteur en médecine, & les 4000. livres qu'elle lui avoit couté. Ainſi on n'avoit plus à lui répliquer: mais en lui obéiſſant, on ne laiſſoit pas de regarder cela comme un petit joug dont on auroit été fort aiſe de ſe décharger.

On crut y avoir trouvé jour par un certain Médecin appellé M. Duclos qui étoit de la religion. M. d'Andilli qui étoit à Port-Royal des champs en avoit eu la connoiſſance par le moyen de ſes amis de Paris, avec qui il entretenoit toujours un grand commerce de lettres. Comme M. Duclos qui le venoit quelquefois voir dans ce deſert, trouvoit beaucoup d'honnêteté dans ces Meſſieurs les ſolitaires, & leur en témoignoit auſſi beaucoup, il s'inſinua doucement dans leurs eſprits. On prit plaiſir à voir un homme qui n'avoit rien de cette gravité auſtere, qui étoit de bonne compoſition, & qui par une petite pillule guériſſoit de toute ſorte de maux. On aima extrémement cette conduite qui paroiſſoit plus douce que celle de M. Hamon, & on ne parloit plus d'autre choſe dans ce lieu que des effets miraculeux des pillules de M. Duclos, dont M. d'Andilli relevoit l'effet avec beaucoup de louanges.

Ce ne fut pas encore là tout. M. le Duc de Luines qui étoit à Port-Royal, comme j'ai dit, avoit un certain M. Jacques, qui avoit quelques ſecrets,

ſecrets, & qui en effet lui avoit beaucoup adouci les douleurs de la goute. Cet homme avoit une poudre qui guériſſoit auſſi de tous maux; & chacun employoit tout ſon crédit pour en avoir quelque priſe en réſerve, comme une bonne proviſion contre les maladies qui ſurviendroient & que l'on préviendroit ſoi-même, ſans conſulter M. Hamon. Cela fit une grande diviſion. On ne parloit plus tant des pillules de M. Duclos. On ne vouloit plus que cette poudre, & comme M. Jacques qui la donnoit étoit toujours ſur les lieux, cette raiſon & l'autorité que M. de Luines lui donnoit, fit qu'il l'emporta ſur M. Duclos, & preſque ſur M. Hamon qui étoit ravi d'être laiſſé en grand repos dans ſa chambre, ſans autre pratique que celle du dedans du monaſtere, où les partialités n'avoient point d'accès, & celle de la campagne, où ſa charité brulante le faiſoit courir à jeun avec un zele infatigable pour le ſervice des pauvres qu'il viſitoit à pied, en faiſant tous les jours ſix ou ſept lieues. Car il faut lui rendre ce témoignage, qu'il étoit un excellent Médecin, mais encore meilleur chrétien & meilleur pénitent. Dieu ſe l'étoit reſervé pour la conſolation de ſes ſervantes, en un tems où elles n'en pouvoient recevoir que de lui, & vouloit les ſecourir par lui encore plus contre les foibleſſes de l'ame que contre l'infirmité du corps.

La fermeté de ſon eſprit fit qu'il fut long-tems à ſe rendre à la voix de Dieu qui l'appelloit. M. du Hamel, Curé de S. Mederic, avoua que pendant deux ans il lui avoit couté bien des peines pour l'enfanter à Jeſus-Chriſt. Mais ſi ſa converſion fut lente, elle n'en fut que plus fervente lorſqu'il eut enfin réſolu une bonne fois de ſe ſacrifier tout à Dieu, & au ſervice de ſes épouſes. Cet homme d'une capacité ſi profonde, vit donc

donc ſans rien dire ce ſoulevement contre lui, dans ce lieu auquel il s'étoit ſi charitablement dévoué. Il enviſagea avec une patience admirable qui étoient ceux qu'on lui préferoit. Encore pour M. Duclos, paſſe; c'étoit un homme poli; il ne faiſoit pas miſtere de ſes remedes. Il diſoit ce qui y entroit, & de quoi ils étoient compoſés. Mais pour M. Jacques qui eût mieux merité d'être boucher que Médecin, il faiſoit le miſterieux, & ſes miſteres affectés cachoient ſon ignorance. Comme donc tous les eſprits du dehors de Port-Royal étoient partagés pour ces deux Médecins empiriques, M. Hamon ne s'oppoſa point à ce torrent. Il laiſſa le monde fort libre. Seulement, comme ſa charité étoit grande, il pleura le malheur de ſes freres, & les ſuites qui pouvoient arriver de cét entêtement, comme, helas! on en vit une triſte expérience. Bientôt après cependant tout ce deſert retentiſſoit de cette diſpute. Ceux qui tenoient encore pour M. Hamon, ſe tuoient de rapporter mille accidens des empiriques, auxquels les autres oppoſoient d'autres perſonnes qu'ils diſoient que la Faculté avoit tuées. M. Hamon dans tous ces tumultes n'eut point d'autre conſolation que l'équité de M. de Saci à qui il avoua que franchement il s'étoit bien trompé, & qu'au lieu de trouver dans ce lieu des perſonnes parfaitement chrétiennes, comme il ſe l'étoit promis, il étoit ſurpris d'en trouver même qui n'étoient pas bien raiſonnables.

M. de Saci qui ne fuyoit pas moins la nouveauté dans la maniere de guérir les corps que dans celle de guérir les ames, voyoit, il y avoit longtems, ce déſordre, & en gémiſſoit en ſecret. Ce partage d'eſprits déchira ſon cœur; mais il comprit qu'il falloit beaucoup de ſageſſe pour y apporter du remede. Comme quelques-uns

de

de ces ſolitaires portoient leur chaleur & leur zele ſi loin ſur ce point, qu'ils alloient même inquietter ceux qui étoient à l'agonie, & qu'au lieu de les occuper des penſées de l'éternité où ils étoient prêts d'entrer, ils ne leur parloient au contraire que des pillules de M. Duclos ou des poudres de M. Jacques, il crut que c'en étoit trop. Il pria qu'on laiſſât au moins mourir le monde en paix. Il repréſenta que les malades avoient plus beſoin de penſer à leur ame qu'à leur corps; que d'eux-mêmes ils avoient déja aſſez de peine des remedes, ſans qu'on les allât même irriter encore ſur ce point. Il diſoit cent autres choſes ſemblables avec tant de douceur, & d'une ſi grande paix, qu'il n'y avoit perſonne qui ne ſe condamnât & ne ſe repentît d'un ſi grand emportement. Peu à peu il ménagea tous les eſprits, & adoucit les plus entêtés. Il mina inſenſiblement cette petite ſedition. Il fit voir qu'elle en étoit la premiere ſource; que cette pente qu'on avoit pour les empiriques, & cette averſion pour M. Hamon, marquoient qu'on n'étoit pas fort avancé dans la vie de la pénitence; qu'on ſe donnoit trop de liberté en ce point; que cela n'étoit ni d'un pénitent, ni même de la ſimplicité chrétienne; que ceux qui avoient trop de peine à uſer des remedes de M. Hamon pouvoient en ſilence ſouffrir leurs maux, ſuppoſé qu'ils n'allaſſent pas aux extrémités, mais que ſi chacun ſe mêloit de chercher des remedes ſelon ſon gout, & ſelon ſa fantaiſie, cela ne cauſeroit que des troubles & des murmures; qu'il ſouhaitteroit en ce point, comme en beaucoup d'autres, qu'on ſe laiſſât conduire au dehors, comme les Religieuſes, qui prenoient dans leurs maux la conduite que leurs ſuperieures leur donnoient; que pour lui il ne croiroit pas pouvoir mieux faire que de ſe ſoumettre à M. Hamon

s'il

s'il étoit malade; qu'il eſpéroit que les perſonnes que Dieu lui avoit unies en tant de manieres entreroient dans ces ſentimens, & que l'on ne s'ingereroit plus de la ſorte à chercher des remedes étrangers qui nuiroient plus à l'ame, qu'ils ne ſerviroient au corps.

Tout cela ſe diſoit avec tant de douceur, que l'exemple ſe joignant encore inſenſiblement, on rougiſſoit d'être d'un avis contraire à M. de Saci, & que peu à peu on laiſſa les empiriques pour ſe ſoumettre à l'avenir aux ordres de M. Hamon. On peut dire à ce ſujet que c'étoit là le propre de M. de Saci, & tous ceux qui ont eu le bonheur de le connoître avoueront qu'il n'y a guéres eu d'homme qui eût plus de grace, ni qui ait imaginé des manieres plus adroites & plus ingénieuſes pour rétablir la paix par tout, & pour remettre les eſprits, au moment qu'il arrivoit quelque conteſtation qui auroit pu les altérer. Le Dieu de la paix l'avoit établi là comme ſon miniſtre, pour être le réconciliateur des hommes entre eux, auſſi bien qu'avec lui-même: ſa ſage conduite leur faiſoit trouver la paix de l'ame & ſa douceur l'entretenoit toujours entre eux. Il n'y avoit point d'affaires ſi embarraſſantes ni de différens ſi échauffés pour la déciſion deſquels il ne trouvât tout d'un coup des moyens ſi juſtes & des accommodemens ſi favorables que tout le monde ſe retiroit toujours très content d'avec lui. On fait aſſez que dans un lieu où il y a pluſieurs perſonnes enſemble il eſt difficile qu'il n'y arrive quelque petit démêlé. Ce n'eſt pas ſcandaliſer perſonne que de dire ceci. Je ne crois pas devoir cacher ces petites fragilités, principalement lorſque par ce ſilence j'ôterois à M. de Saci une de ſes plus grandes gloires.

Comme chacun faiſoit ſon capital en ce lieu de s'acquitter bien de ſon emploi, & de mettre

en

en très bon ordre tout ce qui étoit commis à ſon ſoin, chacun auſſi deſiroit avec chaleur tout ce qui lui étoit néceſſaire pour ce ſujet. J'ai vu juſqu'à ceux qui ſe mêloient du jardinage, s'empreſſer pour ce qui leur convenoit, & avoir de petits différens l'un avec l'autre pour quelque tas de fumier. Eux qui auroient regardé comme un grand ſacrilege d'en avoir pour les plus grands amas d'or & d'argent, en avoient pour l'ordure qu'ils regardoient comme leur richeſſe, parce que c'étoit les richeſſes de leur jardin. J'ai vu quelquefois M. de Saci, avec toute ſa gravité, avoir peine à s'empêcher de rire lorſqu'il les entendoit plaider ſi hautement leurs petits procès. L'un plaidoit pour des bleds, & des avoines; l'autre prétendoit que ſes légumes & ſes choux ne devoient pas être mépriſés; l'autre préſentoit ſa requête pour ſes plants d'arbres, qu'il avoit la douleur, après tant de peines & de ſi belles eſpérances, de voir mourir faute de fumier; l'autre que ſa vigne devoit être privilegiée, & méritoit d'être préferée à tout. C'étoit la charge qui les faiſoit tous parler, & non leurs propres interêts. La charité cependant qui eſt la mere de la paix, ne laiſſoit pas d'y avoir ſes petits débats. Je ne dis ceci que pour un exemple. Je ſai que ce n'eſt qu'une bagatelle. Je voyois M. de Saci s'en divertir avec moi; & je me ſouviens que comme alors il donnoit quelques-unes de ſes heures à mettre les racines grecques en vers françois, étant ſur le mot grec qui ſignifie fumier, il mit ce petit vers, *le fumier au champ a la vogue*, faiſant alluſion à tout ce qui venoit de ſe paſſer devant lui à ce ſujet. Mais on voit par là que tout, juſqu'aux moindres choſes, venoit à ſes oreilles; que ce ſage Prêtre du Seigneur étoit au milieu de ces ſolitaires en quelque ſorte comme Moyſe étoit au milieu de ſon peuple, & que par

par ſa douceur ſi ſaintement éclairées, il calmoit tout comme un pere qui ſans ſe prévenir rendoit juſtice à tout le monde. Il écoutoit tout; il examinoit tout; & après que ſa lumiere toujours tranquille & jamais obſcurcie d'aucun nuage de prévention, lui avoit fait voir où étoit la verité & la juſtice, il avoit dans le fond de ſa ſageſſe une ſource inépuiſable d'inventions toutes ſaintes & de reſſources ingénieuſes pour terminer tout avec la ſatisfaction mutuelle de ceux qui lui avoient apporté leurs plaintes.

Tout cela fit qu'à la fin il étoit comme le médiateur de tout le monde, & que M. Singlin lui-même avoit beſoin de ſa médiation pour remettre les eſprits dans les rencontres où il ſembloit que la confiance qu'on avoit toujours eue en lui, & que la charité qu'il avoit toujours eue pour quelques perſonnes étoient un peu en danger d'être altérées. Il ménageoit ſi bien en cela les forts & les foibles ſans avoir d'autres vues que la paix, les interêts de Dieu & le ſalut des ames, que comme on s'addreſſoit à lui ſans héſiter, pour ſe ſoumettre au jugement qu'il prononceroit, on ne rétractoit point non plus ſa ſoumiſſion lorſqu'il l'avoit prononcé, & on ſe tenoit ferme à ſon jugement comme ſi Dieu avoit parlé lui-même. C'eſt ce qui faiſoit qu'il vouloit que tout le monde eût la liberté de lui parler à quelque heure que ce fût. Je n'ai jamais vu perſonne qui ſe prêtât davantage à tous ceux que Dieu lui avoit donnés. Il ne comptoit pour rien l'amour du repos & du ſilence qu'il avoit aimé & cultivé toute ſa vie. Les délices ſaintes qu'il goutoit dans les lectures de l'Ecriture ſainte & des ſaints Peres, les ouvrages importans auxquels il s'appliquoit pour le bien de l'Egliſe, l'attrait qu'il avoit pour la priere toujours arroſée de ſes larmes, tout cela ne lui étoit rien dès

que le moindre de ceux qu'il conduiſoit avoit beſoin ou de ſa conſolation ou de ſes avis.

Je ſuis encore édifié quand je penſe à ſon averſion pour les viſites des perſonnes du dehors. Beaucoup de gens de Paris venoient dans ce deſert ou par curioſité ou par civilité; mais avec quelle adreſſe M. de Saci ſavoit-il les éviter? Il me prenoit quelquefois envie de rire, quand je voyois les innocens artifices, ou des perſonnes qui venoient là pour tâcher de le ſurprendre en paſſant, ou de lui-même pour s'empêcher d'être ſurpris. Dès qu'il ſavoit que quelqu'un étoit venu, il faiſoit ôter la clef de ſa porte, & ne répondoit à perſonne; & lorſqu'il lui falloit ſortir par néceſſité pour aller à l'égliſe, ou au parloir, avec quelle précaution le faiſoit-il? Et combien m'a-t-il prié de fois de voir ſi les chemins ſeroient libres? Comme il avoit renoncé au monde, il vouloit être fidele à ce renoncement. Il craignoit que l'innocence de ſes yeux accoutumés depuis long-tems à la ſimplicité de cette retraite, ne fût bleſſée par la vue d'autres objets moins innocens. Il ſouhaittoit que le monde l'oubliât, comme il l'avoit oublié, & il faiſoit encore plus pour ne le point voir, que les autres ne pourroient faire pour en être vus.

Que ſon exemple ſoit encore vivant dans mon cœur, ô mon Dieu! Qu'il me ſoit une inſtruction continuelle qui me conſerve dans ma retraite, & qui m'empêche de me relâcher en y admettant peu à peu le monde! Vous ſavez, Seigneur, que ſi je prens plaiſir à ce que j'écris, c'eſt afin que m'entretenant ainſi des morts & avec les morts, je ne ſois point tenté de le faire avec les vivans. Je les aime tous; je les honore tous; mais étant ſans comparaiſon moins que M. de Saci, je connois que j'ai encore plus beſoin

soin que lui de me tenir enfermé dans le particulier.

Cependant ce même M. de Saci dont je viens de parler, & dont j'ai dit que la porte demeuroit si regulierement fermée pour toutes les personnes du dehors, de quelque dignité qu'elles fussent, la tenoit toujours ouverte au plus petit de tous les solitaires, parce qu'il avoit toujours le cœur ouvert pour eux ; & de quelque profonde application qu'il fût, jamais il n'a témoigné être un peu touché de ce qu'on l'en détournoit. Dès qu'il avoit été fait Prêtre, il avoit compris qu'il ne vivoit plus pour lui-même, qu'il étoit tout à ceux dont il étoit chargé par l'ordre de Dieu, & qu'il devoit à l'avenir être tout à tous, à l'imitation de S. Paul qu'il regardoit toujours comme son modele & son maître, pour entretenir avec tout le monde cet esprit d'amour & de charité dont j'ai parlé. Il ne leur recommandoit rien avec tant de force que de fuir les jugemens téméraires & la liberté qu'on se donnoit de vouloir deviner les gens, & faire des commentaires sur leur conduite. Il disoit qu'il n'y avoit point de parole de l'Evangile qui se dût plus entendre à la lettre que celle là, *Ne jugez point* ; que c'est une grande témérité de vouloir interpreter mal des actions qui de soi peuvent être très bonnes ; qu'il n'y avoit que Dieu qui en pût juger surement : outre qu'un malade ne pense guéres aux maux des autres, étant tout appliqué à guérir les plaies qu'il reconnoit & qu'il sent. Quand il arrivoit quelque petit refroidissement de charité, son zele toujours sage engageoit les personnes qui lui étoient les plus intimes à faire les premieres demarches pour se raccommoder. Il les exhortoit à faire des satisfactions à ceux mêmes qui auroient du leur en faire. Il disoit que le christianisme effaçoit en ce point, aussi bien qu'en tout le reste, toutes les loix

du monde. Pour conſerver encore la paix, il recommandoit avec ſoin d'éviter un défaut que l'Ecriture blâme beaucoup, qui ſont les rapports. C'eſt le vice, diſoit-il, qui fait le plus de tort dans une ſocieté de quelques perſonnes : ſur quoi il diſoit qu'une perſonne qui alloit redire ce qu'on lui avoit dit, étoit un enfant à la bavette, & incapable de tout commerce.

Cet eſprit de paix de M. de Saci l'avoit toujours porté à fuir toutes les diſputes dans les ſciences tant ſaintes que naturelles. Cela pourroit être en ſoi peu conſidérable : mais ſe voir environné de toutes parts par des perſonnes de grand eſprit, très celebres par ces diſputes ; & dans le tems des conteſtations les plus échauffées demeurer toujours dans ſa gravité, toujours paiſible, toujours plein de charité pour ceux qui conteſtoient, étudier l'Ecriture & ſaint Auguſtin, & dans cette grande application qu'il y donnoit, y chercher non ce qui pouvoit fournir de nouveaux argumens pour diſputer, mais ce qui pouvoit donner une nouvelle nourriture à ſa piété : c'étoit une grande preuve du calme de ſon eſprit, & de ce caractere qui l'a fait toujours paſſer dans toute la France pour l'homme du monde le plus modéré.

Combien auſſi s'éleva-t-il de petites agitations dans ce deſert touchant les ſciences humaines de la philoſophie, & les nouvelles opinions de M. Deſcartes ? Comme M. Arnaud, dans les heures de relâche, s'en entretenoit avec ſes amis plus particuliers, inſenſiblement cela ſe répandit par-tout, & cette ſolitude dans les heures d'entretien, ne rétentiſſoit plus que de ces diſcours. Il n'y avoit guéres de ſolitaire qui ne parlât d'*automate*. On ne ſe faiſoit plus une affaire de battre un chien. On lui donnoit fort indifféremment des coups de bâton, & on ſe mocquoit de ceux qui plaignoient ces bêtes comme ſi elles

euſ-

euſſent ſenti de la douleur. On diſoit que c'étoit des horloges; que ces cris qu'elles faiſoient, quand on les frappoit, n'étoient que le bruit d'un petit reſſort qui avoit été remué, mais que tout cela étoit ſans ſentiment. On clouoit de pauvres animaux ſur des ais, par les quatre pattes, pour les ouvrir tout en vie, & voir la circulation du ſang qui étoit une grande matiere d'entretien.

Le Château de M. le Duc de Luines étoit la ſource de toutes ces curioſités, & cette ſource étoit inépuiſable. On y parloit ſans ceſſe du nouveau ſiſtême du monde ſelon M. Deſcartes, & on l'admiroit: mais jamais on ne put voir M. de Saci entrer dans ces ſciences curieuſes. „ Quelle „ nouvelle idée me donne-t-on de la grandeur de „ Dieu, diſoit-il, en me venant dire que le ſoleil „ eſt un amas de rognures, & que les bêtes ſont „ des horloges?" Puis ſouriant doucement, quand on lui parloit de ces choſes, il témoignoit plus plaindre ceux qui s'y arrêtoient, qu'avoir envie de s'y arrêter lui-même. Il me dit un jour, me parlant là-deſſus en particulier, qu'il admiroit la conduite de Dieu dans ces nouvelles opinions; que M. Deſcartes étoit à l'égard d'Ariſtote comme un voleur qui venoit tuer un autre voleur, & lui enlever ſes dépouilles; qu'Ariſtote peu à peu étoit enfin devenu le maître des miniſtres de l'Egliſe. „ J'ai vu en Sorbonne, me dit-il, & je „ ne le pus voir ſans frémir, qu'un Docteur citant „ un paſſage de l'Ecriture, un autre le refuta hardiment par un paſſage d'Ariſtote; ce qui étonna „ de telle ſorte le premier, qu'il répondit preſque „ étourdi: *Valet hic ſcriptura ſacra*; à quoi l'autre „ ſans ſe démonter dit bruſquement, *Valet & „ Ariſtoteles: Attamen*, repliqua le premier, & „ *ſcriptura ſacra & Ariſtoteles.* Ariſtote ayant „ uſurpé dans l'Egliſe une telle autorité, n'étoit-„ il pas juſte qu'il fut renverſé & dépoſſedé par

„ un autre tiran, à qui il en arrivera peut-être
„ autant."

„ Dieu a fait le monde pour deux choſes, m'a-
„ jouta-t-il : l'une pour donner une grande idée
„ de lui, l'autre pour peindre les choſes inviſibles
„ dans les viſibles. M. Deſcartes détruit l'un &
„ l'autre. Le ſoleil eſt un bel ouvrage, lui dit-on :
„ point du tout, répond-il, c'eſt un amas de ro-
„ gnures. Au lieu de reconnoître les choſes invi-
„ ſibles dans les viſibles, comme dans le ſoleil, qui
„ eſt le Dieu de la nature, & de voir en tout ce
„ qu'il produit dans les plantes l'image de la gra-
„ ce, il prétend au contraire rendre raiſon de tout
„ par de certains crochets qu'ils ſe ſont imagi-
„ nés. Je les compare à des ignorans qui verroient
„ un admirable tableau, & qui au lieu d'admi-
„ rer un tel ouvrage, s'arrêteroient à chaque cou-
„ leur en particulier & diroient : Qu'eſt ce que
„ ce rouge là ? De quoi eſt-il compoſé ? C'eſt
„ de telle choſe : ou c'eſt d'une autre ; au lieu
„ de contempler tout le deſſein du tableau dont
„ la beauté charme les ſages qui le conſidérent.
„ Je ne prétens pas, dit M. Deſcartes, dire les
„ choſes comme elles ſont en effet. Le monde eſt
„ un ſi grand objet, qu'on s'y perd ; mais je le
„ regarde comme un chiffre. Les uns tournent
„ & retournent les lettres de cet alphabet, &
„ trouvent quelque choſe : moi j'ai auſſi trouvé
„ quelque choſe, mais ce n'eſt pas peut-être ce
„ que Dieu a fait. Ces gens là, diſoit M. de Sa-
„ ci, cherchent la verité à tâton : c'eſt un grand
„ haſard quand ils la trouvent."

M. Paſcal vint auſſi en ce tems là demeurer à Port-Royal des champs. Je ne m'arrête point à dire qui étoit cet homme que non ſeulement toute la France mais toute l'Europe a admiré. Son eſprit toujours vif, toujours agiſſant, étoit d'une étendue, d'une élevation, d'une fermeté, d'une

d'une pénétration, & d'une netteté au delà de ce qu'on peut croire. Il n'y avoit point d'homme habile dans les mathematiques qui ne lui cédât; témoin l'hiſtoire de la roulette fameuſe, qui étoit alors l'entretien de tous les ſavans. Il ſavoit animer le cuivre & donner de l'eſprit à l'airain. Il faiſoit que de petites roues ſans raiſon, où étoient ſur chacune les dix premiers chiffres, rendoient raiſon aux perſonnes les plus raiſonnables, & il faiſoit en quelque ſorte parler les machines muettes, pour réſoudre en jouant les difficultés des nombres qui arrêtoient les ſavans; ce qui lui couta tant d'application & d'efforts d'eſprit, que pour monter cette machine au point où tout le monde l'admiroit, & que j'ai vu de mes yeux, il en eut lui-même la tête preſque démontée pendant trois ans. Cet homme admirable enfin étant touché de Dieu, ſoumit cet eſprit ſi élevé au doux joug de Jeſus-Chriſt, & ce cœur ſi noble & ſi grand embraſſa avec humilité la pénitence. Il vint à Paris ſe jetter entre les bras de M. Singlin, réſolu de faire tout ce qu'il lui ordonneroit.

M. Singlin crut, en voyant ce grand genie, qu'il feroit bien de l'envoyer à Port-Royal des champs, où M. Arnaud lui prêteroit le collet en ce qui regarde les autres ſciences, & où M. de Saci lui apprendroit à les mépriſer. Il vint donc demeurer à Port-Royal. M. de Saci ne put pas ſe diſpenſer de le voir, ſur-tout en ayant été prié par M. Singlin: mais les lumieres ſaintes qu'il trouvoit dans l'Ecriture & dans les Peres, lui firent eſpérer qu'il ne ſeroit point ébloui de tout le brillant de M. Paſcal, qui charmoit néanmoins & enlevoit tout le monde. Il trouvoit en effet tout ce qu'il diſoit fort juſte. Il avouoit avec plaiſir la force de ſes diſcours: mais il n'y apprenoit rien de nouveau. Tout ce que M. Paſcal lui diſoit

de grand, il l'avoit vu avant lui dans S. Auguſtin; & faiſant juſtice à tout le monde, il diſoit: „ M. Paſcal eſt extrêmement eſtimable, en ce „ que n'ayant point lu les Peres de l'Egliſe, il a „ de lui-même, par la pénétration de ſon eſprit, „ trouvé les mêmes verités qu'ils avoient trouvées. „ Il les trouve ſurprenantes, diſoit-il, parce qu'il „ ne les a vues en aucun endroit; mais pour nous, „ nous ſommes accoutumés à les voir de tous côtés dans nos livres." Ainſi ce ſage Eccleſiaſtique trouvant que les anciens n'avoient pas moins de lumiere que les nouveaux, il s'y tenoit, & eſtimoit beaucoup M. Paſcal de ce qu'il ſe rencontroit en toutes choſes avec S. Auguſtin.

La conduite de M. de Saci, en converſant avec les gens, étoit de proportionner ſes entretiens à ceux à qui il parloit. S'il voyoit, par exemple, M. Champagne, il parloit avec lui de la peinture. S'il voyoit M. Hamon, il l'entretenoit de la médecine. S'il voyoit le Chirurgien du lieu, il le queſtionnoit ſur la chirurgie. Ceux qui cultivoient les arbres, ou la vigne, ou les grains, lui diſoient tout ce qu'il falloit obſerver. Tout lui ſervoit pour paſſer auſſi-tôt à Dieu, & y faire paſſer les autres. Il crut donc devoir mettre M. Paſcal ſur ſon fort, & lui parler des lectures de philoſophie dont il s'occupoit le plus. Il le mit ſur ce ſujet aux premiers entretiens qu'ils eurent enſemble. M. Paſcal lui dit que ſes deux livres les plus ordinaires avoient été Epictete & Montagne; & il lui fit de grands éloges de ces deux eſprits. M. de Saci qui avoit toujours cru devoir peu lire ces auteurs, pria M. Paſcal de lui en parler à fond.

„ Epictete, lui dit-il, eſt un des hommes du „ monde qui ait mieux connu les devoirs de „ l'homme. Il veut, avant toutes choſes, qu'il „ regarde Dieu comme ſon principal objet, qu'il

„ ſoit

„ ſoit perſuadé qu'il fait tout avec juſtice, qu'il
„ ſe ſoumette à lui de bon cœur, & qu'il le ſui-
„ ve volontairement en tout, comme ne faiſant
„ rien qu'avec une très grande ſageſſe: qu'ainſi
„ cette diſpoſition arrêtera toutes les plaintes &
„ tous les murmures, & préparera ſon cœur à ſouf-
„ frir tous les évenemens les plus facheux. Ne
„ dites jamais, dit-il, j'ai perdu cela: dites plu-
„ tôt, je l'ai rendu. Mon fils eſt mort, je l'ai
„ rendu. Ma femme eſt morte, je l'ai rendue.
„ Ainſi des biens, & de tout le reſte. Mais ce-
„ lui qui me l'ôte eſt un méchant homme, di-
„ tes-vous? De quoi vous mettez-vous en peine
„ par qui celui qui vous l'a prêté vient le rede-
„ mander? Pendant qu'il vous en permet l'uſa-
„ ge, ayez en ſoin comme d'un bien qui appar-
„ tient à autrui, comme un homme qui fait voya-
„ ge ſe regarde dans une hôtellerie. Vous ne
„ devez pas, dit-il, deſirer que les choſes qui ſe
„ font ſe faſſent comme vous le voulez, mais
„ vous devez vouloir qu'elles ſe faſſent comme
„ elles ſe font. Souvenez-vous, dit-il, que vous
„ êtes ici comme un acteur, & que vous jouez
„ votre perſonnage dans une comédie, tel qu'il
„ plait au maître de vous le donner. Soyez ſur
„ le theatre autant de tems qu'il lui plait: pa-
„ roiſſez y riche ou pauvre ſelon qu'il l'a or-
„ donné. C'eſt votre fait de jouer bien le per-
„ ſonnage qui vous eſt donné, mais de le choi-
„ ſir, c'eſt le fait d'un autre. Ayez tous les
„ jours devant les yeux la mort & les maux qui
„ ſemblent les plus inſupportables, & jamais
„ vous ne penſerez rien de bas, & ne deſirerez
„ rien avec excès. Il montre auſſi en mille ma-
„ nieres ce que doit faire l'homme. Il veut qu'il
„ ſoit humble, qu'il cache ſes bonnes réſolu-
„ tions, ſur-tout dans les commencemens, &
„ qu'il les accompliſſe en ſecret: rien ne les

„ ruine davantage que de les produire. Il ne ſe
„ laſſe point de répeter que toute l'étude & le
„ deſir de l'homme doit être de reconnoître la
„ volonté de Dieu, & de la ſuivre.

„ Voilà, Monſieur, dit M. Paſcal à M. de Sa-
„ ci, les lumieres de ce grand eſprit qui a ſi bien
„ connu le devoir de l'homme. J'oſe dire qu'il
„ mériteroit d'être adoré, s'il avoit auſſi bien
„ connu ſon impuiſſance; puiſqu'il falloit être
„ Dieu pour apprendre l'un & l'autre aux hom-
„ mes. Auſſi comme il étoit terre & cendre,
„ après avoir ſi bien compris ce qu'on doit fai-
„ re, voici comme il ſe perd dans la préſomp-
„ tion de ce que l'on peut. Il dit que Dieu a
„ donné à tout homme les moyens de s'acquit-
„ ter de toutes ſes obligations; que ces moyens
„ ſont toujours en notre puiſſance; qu'il ne faut
„ chercher la felicité que par les choſes qui ſont
„ toujours en notre pouvoir, puiſque Dieu nous
„ les a données à cette fin; qu'il faut voir ce
„ qu'il y a en nous de libre; que les biens, la
„ vie, l'eſtime ne ſont pas en notre puiſſance,
„ & ne menent pas à Dieu, mais que l'eſprit ne
„ peut être forcé de croire ce qu'il ſait être faux,
„ ni la volonté d'aimer ce qu'elle ſait qui la
„ rend malheureuſe; que ces deux puiſſances
„ donc ſont libres pleinement, & que par elles
„ ſeules nous pouvons nous rendre parfaits; que
„ l'homme peut par ces puiſſances parfaitement
„ connoître Dieu, l'aimer, lui obéir, lui plai-
„ re, ſe guérir de tous ſes vices, acquerir toutes
„ les vertus, ſe rendre ſaint ainſi, & compagnon
„ de Dieu. Ces principes d'une ſuperbe diabo-
„ lique le conduiſent à d'autres erreurs, comme
„ que l'ame eſt une portion de la ſubſtance di-
„ vine; que la douleur & la mort ne ſont pas
„ des maux; qu'on peut ſe tuer quand on eſt ſi
„ perſécuté qu'on peut croire que Dieu nous ap-
„ pelle, &c.

„ Pour

„ Pour Montagne dont vous voulez, Monſieur, que je vous parle, étant né dans un état chrétien, il fait profeſſion de la religion catholique, & en cela il n'a rien de particulier. Mais comme il a voulu chercher une morale fondée ſur la raiſon, ſans les lumieres de la foi, il a pris ſes principes dans cette ſuppoſition; & ainſi en conſidérant l'homme deſtitué de toute révélation, il diſcourt en cette ſorte. Il met toutes choſes dans un doute univerſel, & ſi général que ce doute s'emporte ſoi-même, & que l'homme doutant même s'il doute, ſon incertitude roule ſur elle-même dans un cercle perpetuel & ſans repos, s'oppoſant également à ceux qui diſent que tout eſt incertain, & à ceux qui aſſurent que tout ne l'eſt pas; parce qu'il ne veut rien aſſurer. C'eſt dans ce doute qui doute de ſoi, & dans cette ignorance qui s'ignore, qu'eſt l'eſſence de ſon opinion, qu'il n'a pu exprimer par aucun terme poſitif: Car s'il dit qu'il doute, il ſe trahit, en aſſurant au moins qu'il doute: ce qui étant formellement contre ſon intention, il n'a pu s'expliquer que par interrogation; deſorte que ne voulant pas dire, je ne ſai, il dit, que ſai-je? De quoi il fait ſa deviſe en la mettant ſous les baſſins d'une balance leſquels peſant les contradictoires, ſe trouvent dans un parfait équilibre: c'eſt-à-dire qu'il eſt pur pirrhonien. Sur ce principe roulent tous ſes diſcours & tous ſes eſſais, & c'eſt la ſeule choſe qu'il prétend bien établir, quoiqu'il ne faſſe pas toujours remarquer ſon intention. Il y détruit inſenſiblement tout ce qui paſſe pour le plus certain parmi les hommes, non pas pour établir le contraire avec une certitude, de laquelle ſeule il eſt ennemi, mais pour faire voir ſeulement que les apparences étant

„ égales

„ égales de part & d'autre, on ne ſait où aſſeoir
„ ſa créance.

„ Dans cet eſprit il ſe mocque de toutes les
„ aſſurances; par exemple, il combat ceux qui
„ ont penſé établir dans la France un grand re-
„ mede contre les procès, par la multitude &
„ par la prétendue juſteſſe des loix; comme ſi
„ l'on pouvoit couper la racine des doutes d'où
„ naiſſent les procès, & qu'il y eût des digues
„ qui puſſent arrêter le torrent de l'incertitude,
„ & captiver les conjectures. C'eſt-là que quand
„ il dit qu'il vaudroit autant ſoumettre ſa cauſe
„ au premier paſſant qu'à des juges armés de ce
„ nombre d'ordonnances, il ne prétend pas
„ qu'on doive changer l'ordre de l'Etat, il n'a
„ pas tant d'ambition, ni que ſon avis ſoit meil-
„ leur, il n'en croit aucun de bon: c'eſt ſeule-
„ ment pour prouver la vanité des opinions les
„ plus reçues, montrant que l'excluſion de tou-
„ tes loix diminueroit plutôt le nombre des dif-
„ férens, que cette multitude de loix qui ne ſert
„ qu'à l'augmenter, parce que les obſcurités
„ croiſſent à meſure que l'on eſpére les ôter,
„ que ces obſcurités ſe multiplient par les com-
„ mentaires, & que le plus ſûr moyen pour en-
„ tendre le ſens d'un diſcours eſt de ne le pas
„ examiner, & de le prendre ſur la premiere ap-
„ parence: ſi peu qu'on l'obſerve toute ſa clarté
„ ſe diſſipe. Ainſi il juge à l'aventure de toutes les
„ actions des hommes & des points d'hiſtoire,
„ tantôt d'une maniere, tantôt d'une autre, ſuivant
„ librement ſa premiere vue, & ſans contraindre ſa
„ penſée ſous les regles de la raiſon qui n'a que de
„ fauſſes meſures. Ravi de montrer par ſon exem-
„ ple les contrariétés d'un même eſprit, dans ce
„ genie tout libre il lui eſt également bon de
„ s'emporter ou non dans les diſputes, ayant tou-
„ jours par l'un ou l'autre exemple un moyen de

„ faire

„ faire voir la foibleſſe des opinions; étant porté avec tant d'avantage dans le doute univerſel, qu'il s'y fortifie également par ſon triomphe & par ſa défaite. C'eſt dans cette aſſiette toute flotante & toute chancelante qu'elle eſt, qu'il combat avec une fermeté invincible les hérétiques de ſon tems, ſur ce qu'ils s'aſſuroient de connoître ſeuls le veritable ſens de l'Ecriture; & c'eſt de là encore qu'il foudroie plus rigoureuſement l'impiété horrible de ceux qui aſſurent que Dieu n'eſt point. Il les entreprend particulierement dans l'apologie de Raimond de Sebonde, & les trouvant dépouillés volontairement de toute révélation, & abandonnés à leur lumiere naturelle, tout fait mis à part, il les interroge de quelle autorité ils entreprennent de juger de cet être ſouverain qui eſt infini par ſa propre définition, eux qui ne connoiſſent veritablement aucune des moindres choſes de la nature. Il leur demande ſur quels principes ils s'appuient, & il les preſſe de les lui montrer. Il examine tous ceux qu'ils peuvent produire, & il pénétre ſi avant, par le talent où il excelle, qu'il montre la vanité de tous ceux qui paſſent pour les plus éclairés & les plus fermes. Il demande ſi l'ame connoit quelque choſe, ſi elle ſe connoit elle-même; ſi elle eſt ſubſtance ou accident, corps ou eſprit; ce que c'eſt que chacune de ces choſes, & s'il n'y a rien qui ne ſoit de quelqu'un de ces ordres; ſi elle connoit ſon propre corps; ſi elle ſait ce que c'eſt que matiere, & ſi elle peut diſcerner les corps dans l'innombrable varieté qu'on en produit; comment elle peut raiſonner ſi elle eſt materielle, & comment elle peut être unie à un corps particulier & en reſſentir les paſſions ſi elle eſt ſpirituelle. Quand

„ a-t-elle

„ a-t-elle commencé d'être? Avec le corps ou
„ devant? & ſi elle finit avec lui ou non; ſi
„ elle ne ſe trompe jamais; ſi elle ſait quand el-
„ le erre, vu que l'eſſence de la mépriſe conſiſte
„ à la meconnoître; ſi dans les obſcurciſſemens
„ elle ne croit pas auſſi fermement que deux &
„ trois ſont ſix qu'elle croit enſuite que c'eſt
„ cinq; ſi les animaux raiſonnent, penſent,
„ parlent, & qui peut décider ce que c'eſt que
„ le tems, ce que c'eſt que l'eſpace ou l'éten-
„ due, ce que c'eſt que le mouvement, ce que
„ c'eſt que l'unité, qui ſont toutes choſes qui
„ nous environnent & entierement inexplica-
„ bles; ce que c'eſt que ſanté, mort, vie, ma-
„ ladie, bien, mal, juſtice, péché, dont nous
„ parlons à toute heure; ſi nous avons en nous
„ des principes du vrai, & ſi ceux que nous
„ croyons, & qu'on appelle axiomes ou notions
„ communes à tous les hommes, ſont confor-
„ mes à la verité eſſentielle: & puiſque nous ne
„ ſavons que par la ſeule foi qu'un être tout bon
„ nous les a données veritables, en nous créant
„ pour connoître la verité, qui ſaura ſans cette
„ lumiere, ſi étant formés à l'aventure, nos no-
„ tions ne ſont pas incertaines, ou ſi étant for-
„ més par un être faux & méchant il ne nous
„ les a pas données fauſſes afin de nous ſéduire;
„ montrant par là que Dieu & le vrai ſont inſé-
„ parables & que ſi l'un eſt ou n'eſt pas, s'il eſt
„ certain ou incertain, l'autre eſt néceſſaire-
„ ment de même. Qui ſait ſi le ſens commun
„ que nous prenons ordinairement pour juge du
„ vrai a été deſtiné à cette fonction par celui
„ qui l'a créé? De plus, qui ſait ce que c'eſt
„ que verité, & comment peut-on s'aſſurer de
„ l'avoir, ſans la connoître? Qui ſait même ce
„ que c'eſt qu'un être? puiſqu'il eſt impoſſible
„ de le definir, qu'il n'y a rien de plus général,

„ &

„ & qu'il faudroit d'abord, pour l'expliquer, ſe
„ ſervir de l'être même, en diſant: C'eſt telle
„ ou telle choſe. Et puiſque nous ne ſavons ce
„ que c'eſt qu'ame, corps, tems, eſpace, mou-
„ vement, verité, bien, ni même être; ni ex-
„ pliquer l'idée que nous nous en formons, com-
„ ment nous aſſurons-nous qu'elle eſt la même
„ dans tous les hommes, vu que nous n'en
„ avons d'autres marques que l'uniformité des
„ conſéquences, qui n'eſt pas toujours un ſigne
„ de celle des principes? Car ils peuvent bien
„ être différens, & conduire néanmoins aux
„ mêmes concluſions, chacun ſachant que le
„ vrai ſe conclut ſouvent du faux. Enfin il exa-
„ mine profondément toutes les ſciences, la
„ géometrie dont il tâche de montrer l'incerti-
„ tude dans ſes axiomes & dans les termes qu'el-
„ le ne définit point, comme d'*étendue*, de *mou-*
„ *vemens*, &c.; la phiſique & la médecine qu'il
„ déprime en une infinité de façons, l'hiſtoire,
„ la politique, la morale, la juriſprudence &
„ le reſte: deſorte que ſans la révélation, nous
„ pourrions croire, ſelon lui, que la vie eſt un
„ ſonge dont nous ne nous éveillons qu'à la
„ mort, & pendant lequel nous avons auſſi peu
„ les principes du vrai que durant le ſommeil
„ naturel. C'eſt ainſi qu'il gourmande ſi forte-
„ ment & ſi cruellement la raiſon dénuée de la
„ foi, que lui faiſant douter ſi elle eſt raiſonna-
„ ble, & ſi les animaux le ſont ou non, ou
„ plus ou moins que l'homme, il la fait déſcen-
„ dre de l'excellence qu'elle s'eſt attribuée, & la
„ met par grace en parallele avec les bêtes, ſans
„ lui permettre de ſortir de cet ordre, juſqu'à
„ ce qu'elle ſoit inſtruite par ſon créateur mê-
„ me, de ſon rang qu'elle ignore, la menaçant,
„ ſi elle gronde, de la mettre au deſſous de tou-
„ tes, ce qui lui paroit auſſi facile que le con-

„ traire,

„ traire, & ne lui donnant pouvoir d'agir cepen-
„ dant, que pour reconnoître ſa foibleſſe avec
„ une humilité ſincere au lieu de s'élever par
„ une ſotte vanité."

M. de Saci croyoit vivre dans un nouveau pays, & entendre une nouvelle langue, & il ſe diſoit en lui-même les paroles de S. Auguſtin: O Dieu de verité! ceux qui ſavent ces ſubtilités de raiſonnement, vous ſont-ils pour cela plus agreables? Il plaignoit ce philoſophe qui ſe piquoit & ſe déchiroit lui-même de toutes parts des épines qu'il ſe formoit, comme S. Auguſtin dit de lui-même, quand il étoit en cet état. Après donc avoir écouté avec patience, il dit à M. Paſcal: „Je vous ſuis obligé, Monſieur, je
„ ſuis ſûr que ſi j'avois lu long-tems Montagne,
„ je ne le connoitrois pas autant que je fais de-
„ puis cet entretien que je viens d'avoir avec
„ vous. Cet homme devroit ſouhaitter qu'on
„ ne le connût que par les récits que vous faites
„ de ſes Ecrits; & il pourroit dire avec S. Au-
„ guſtin: *Ibi me vides, attende.* Je crois aſſuré-
„ ment que cet homme avoit de l'eſprit, mais
„ je ne ſai ſi vous ne lui en prêtez pas un peu
„ plus qu'il n'en a eu, par cet enchainement ſi
„ juſte que vous faites de ſes principes. Vous
„ pouvez juger qu'ayant paſſé ma vie comme
„ j'ai fait, on m'a peu conſeillé de lire cet au-
„ teur dont tous les ouvrages n'ont rien de ce
„ que nous devons principalement rechercher
„ dans nos lectures, ſelon la regle de S. Augu-
„ ſtin, parce que ſes paroles ne viennent point
„ de l'humilité & de la piété chrétienne, &
„ qu'elles renverſent les fondemens de toute
„ connoiſſance & par conſéquent de la religion
„ même. C'eſt ce que ce S. Docteur a repro-
„ ché à ces philoſophes d'autrefois, qu'on nom-
„ moit Academiciens, & qui vouloient mettre

„ tout

„ tout dans le doute. Mais qu'avoit beſoin Mon-
„ tagne de s'égayer l'eſprit en renouvellant une
„ doctrine qui paſſe avec raiſon parmi les chré-
„ tiens pour une folie? Que ſi on allegue pour
„ excuſer Montagne, qu'il met dans tout ce
„ qu'il dit la foi à part; nous qui avons la foi,
„ nous devons mettre à part tout ce que dit
„ Montagne. Je ne blâme point dans cet au-
„ teur l'eſprit, qui eſt un grand don de Dieu;
„ mais il devoit s'en ſervir mieux, & en faire
„ plutôt un ſacrifice à Dieu qu'au démon. A
„ quoi ſert un bien, quand on en uſe ſi mal?
„ Vous êtes heureux, Monſieur, de vous être
„ élevé au deſſus de ces docteurs plongés dans
„ l'yvreſſe de la ſcience, & qui ont le cœur
„ vuide de la verité. Dieu a répandu dans
„ votre cœur d'autres douceurs & d'autres at-
„ traits que ceux que vous trouviez dans Mon-
„ tagne. Il vous a rappellé de ce plaiſir dange-
„ reux, *à jucunditate peſtiferâ*, dit S. Auguſtin qui
„ rend graces à Dieu de ce qu'il lui a pardonné
„ les péchés qu'il avoit commis en goutant trop
„ ces vanités. S. Auguſtin eſt d'autant plus croya-
„ ble en cela, qu'il étoit autrefois dans ces ſen-
„ timens; & comme vous dites de Montagne
„ que c'eſt par ce doute univerſel qu'il combat
„ les hérétiques de ſon tems, ce fut auſſi par
„ ce même doute des Académiciens, que S. Au-
„ guſtin quitta l'héréſie des Manichéens. Depuis
„ qu'il fut à Dieu il renonça à cette vanité qu'il
„ appelle ſacrilege. Il reconnut avec quelle ſa-
„ geſſe S. Paul nous avertit de ne nous pas laiſ-
„ ſer ſeduire par ces diſcours. Car il avoue qu'il
„ y a en cela un certain agrément qui enleve.
„ On croit quelquefois les choſes veritables par-
„ ce qu'on les dit éloquemment. Ce ſont des
„ viandes dangereuſes, dit-il, que l'on ſert en
„ de beaux plats: mais ces viandes, au lieu de

„ nourrir le cœur, le vuident. On reſſemble „ alors à des gens qui dorment, & qui croient „ manger en dormant: ces viandes imaginaires „ les laiſſent auſſi vuides qu'ils étoient."

M. de Saci dit à M. Paſcal pluſieurs choſes ſemblables: ſur quoi M. Paſcal lui dit que s'il lui faiſoit compliment de bien poſſeder Montagne, & de le ſavoir bien tourner, il pouvoit lui dire ſans compliment qu'il poſſedoit bien mieux S. Auguſtin, & qu'il le ſavoit bien mieux tourner, quoique peu avantageuſement en faveur du pauvre Montagne. M. Paſcal parut extrêmement édifié de la ſolidité de tout ce que M. de Saci venoit de lui repréſenter; cependant étant encore tout plein de ſon auteur, il ne put ſe retenir, & lui dit: „ Je vous avoue, Monſieur, que „ je ne puis voir ſans joie dans cet auteur la ſuperbe raiſon ſi invinciblement froiſſée par ſes „ propres armes, & cette revolte ſi ſanglante de „ l'homme contre l'homme, laquelle, de la ſociété avec Dieu où il s'élevoit par les maximes de ſa foible raiſon, le précipite dans la „ condition des bêtes; & j'aurois aimé de tout „ mon cœur le miniſtre d'une ſi grande vengeance, ſi étant humble diſciple de l'Egliſe „ par la foi, il eût ſuivi les regles de la morale, „ en portant ces hommes qu'il avoit ſi utilement „ humiliés, à ne pas irriter par de nouveaux crimes, celui qui peut ſeul les tirer de ceux qu'il „ les a convaincus de ne pouvoir pas ſeulement „ connoître. Mais il agit au contraire en payen. „ De ce principe, dit-il, que hors de la foi tout „ eſt dans l'incertitude, & conſidérant combien „ il y a que l'on cherche le vrai & le bien, ſans „ aucun progrès vers la tranquillité, il conclud „ qu'on en doit laiſſer le ſoin aux autres, demeurer cependant en repos, coulant legerement ſur ces ſujets de peur d'y enfoncer en

„ ap-

„ appuyant; & prendre le vrai & le bien ſur la
„ premiere apparence, ſans les preſſer, parce
„ qu'ils ſont ſi peu ſolides que quelque peu
„ que l'on ſerre la main ils s'échappent entre les
„ doigts, & la laiſſent vuide. C'eſt pourquoi il
„ ſuit le rapport des ſens & les notions commu-
„ nes, parce qu'il faudroit qu'il ſe fît violence
„ pour les démentir, & qu'il ne ſait s'il y ga-
„ gneroit, ignorant où eſt le vrai. Ainſi il fuit
„ la douleur & la mort, parce que ſon inſtinct
„ l'y pouſſe, & qu'il n'y veut pas reſiſter par la
„ même raiſon, mais ſans en conclurre que ce
„ ſoient de veritables maux, ne ſe fiant pas trop
„ à ces mouvemens naturels de crainte, vu qu'on
„ en ſent d'autres de plaiſir, qu'on accuſe d'être
„ mauvais, quoique la nature, dit-il, parle au
„ contraire. Ainſi, ajoute-t-il, je n'ai rien d'ex-
„ travagant dans ma conduite. J'agis comme
„ les autres, & tout ce qu'ils font dans la ſotte
„ penſée qu'ils ſuivent le vrai bien, je le fais par
„ un autre principe, qui eſt que les vraiſem-
„ blances étant pareilles de l'un & de l'autre cô-
„ té, l'exemple & la commodité ſont les con-
„ trepoids qui m'entraînent.

„ Il ſuit donc les mœurs de ſon pays, parce
„ que la coutume l'emporte. Il monte ſur ſon
„ cheval comme un homme qui ne ſeroit pas
„ philoſophe, parce que le cheval le ſouffre,
„ mais ſans croire que ce ſoit de droit, comme
„ ne ſachant pas ſi cet animal n'a pas au con-
„ traire celui de ſe ſervir de lui. Il ſe fait auſſi
„ quelque violence pour éviter de certains vi-
„ ces, & même il garde la fidelité au mariage
„ à cauſe de la peine qui ſuit les déſordres; la
„ regle de ſon action étant en tout la commodi-
„ té & la tranquillité. Il rejette donc bien loin
„ cette vertu ſtoïque, qu'on peint avec une
„ mine ſevere, un regard farouche, des che-

„ veux heriſſés, le front ridé & en ſueur, dans
„ une poſture pénible & tendue, loin des hom-
„ mes, dans un morne ſilence, & ſeule ſur la
„ pointe d'un rocher: fantôme, à ce qu'il dit,
„ capable d'effrayer les enfans, & qui ne fait là
„ autre choſe, avec un travail continuel, que de
„ chercher le repos où elle n'arrive jamais. Sa
„ ſcience eſt naïve, familiere, plaiſante, en-
„ jouée, & pour ainſi dire, folâtre. Elle ſuit ce
„ qui la charme, & badine négligemment des
„ accidens bons ou mauvais, couchée mollé-
„ ment dans le ſein de l'oiſiveté tranquille, d'où
„ elle montre aux hommes, qui cherchent la fé-
„ licité avec tant de peine, que c'eſt là ſeulement
„ où elle repoſe, & que l'ignorance & l'*incurio-*
„ *ſité* ſont deux doux oreillers pour une tête bien
„ faite, comme il dit lui-même.

„ Je ne puis pas vous diſſimuler, ajouta
„ M. Paſcal, qu'en liſant cet auteur & le com-
„ parant avec Épictete, j'ai trouvé qu'ils étoient
„ aſſurément les deux plus grands défenſeurs des
„ deux plus celebres ſectes du monde infidele,
„ qui ſont les ſeules, entre celles des hommes
„ deſtitués de la lumiere de la religion, dont
„ les opinions ſoient en quelque ſorte liées &
„ conſéquentes. Car que peuvent-ils faire que
„ de ſuivre l'un ou l'autre de ces deux ſiſtêmes?
„ Le premier: Il y a un Dieu: donc c'eſt lui
„ qui a créé l'homme: il l'a fait pour lui mê-
„ me, il l'a créé tel qu'il doit être pour être ju-
„ ſte & pour devenir heureux. L'homme peut
„ donc connoître la verité, & il eſt à portée
„ de s'élever par la ſageſſe juſqu'à Dieu qui eſt
„ ſon ſouverain bien. Second ſiſtême: L'hom-
„ me ne peut s'élever juſqu'à Dieu: ſes inclina-
„ tions contrediſent la loi: il eſt porté à cher-
„ cher ſon bonheur dans les biens viſibles, &
„ même en ce qu'il y a de plus honteux. Tout

„ paroit

„ paroit donc incertain, & le vrai bien l'eſt
„ auſſi; ce qui ſemble nous reduire à n'avoir ni
„ regle fixe pour les mœurs, ni certitude dans
„ les ſciences. J'ai pris un plaiſir extrême à re-
„ marquer dans ces divers raiſonnemens en quoi
„ les uns & les autres ont apperçu quelque cho-
„ ſe de la verité qu'ils ont eſſayé de connoître.
„ Car s'il eſt agréable d'obſerver dans la nature
„ le deſir qu'elle a de peindre Dieu dans tous
„ ſes ouvrages où l'on en voit quelque caracte-
„ re parce qu'ils en ſont les images; combien
„ eſt-il plus juſte de conſidérer dans les produ-
„ ctions des eſprits, les efforts qu'ils font pour
„ parvenir à la verité, même en la fuyant, & de
„ remarquer en quoi ils y arrivent, & en quoi
„ ils s'en égarent, comme j'ai tâché de faire dans
„ cette étude?

„ Il eſt vrai, Monſieur, que vous venez de
„ me faire voir admirablement le peu de beſoin
„ que les chrétiens ont de ces lectures philoſo-
„ phiques. Je ne laiſſerai pas cependant, avec
„ votre permiſſion, de vous en dire encore ma
„ penſée, prêt néanmoins à renoncer à toutes
„ les lumieres qui ne viendront pas de Dieu, de
„ qui ſeul on peut recevoir la verité avec aſſu-
„ rance. Il me ſemble que la ſource des erreurs
„ des Stoïciens d'une part & des Epicuriens de
„ l'autre, eſt de n'avoir pas ſu que l'état de
„ l'homme à préſent, différe de celui de ſa créa-
„ tion: deſorte que l'un remarquant quelques
„ traces de ſa premiere grandeur, & ignorant
„ ſa corruption, a traité la nature comme ſaine
„ & ſans beſoin de réparateur, ce qui le mene
„ au comble de l'orgueil; au lieu que l'autre
„ éprouvant ſa miſere préſente, & ignorant ſa
„ premiere dignité, traite la nature comme né-
„ ceſſairement infirme & irréparable, ce qui le
„ précipite dans le déſeſpoir d'arriver à un veri-

 „ table

„ table bien, & de là dans une extrême lâche-
„ té. Ces deux états qu'il falloit connoître en-
„ ſemble pour voir toute la verité, étant con-
„ nus ſéparément, conduiſent néceſſairement
„ à l'un de ces deux vices, à l'orgueil ou à la
„ pareſſe, où ſont infailliblement plongés tous
„ les hommes avant la grace, puiſque s'ils ne
„ demeurent point dans leurs déſordres par lâ-
„ cheté, ils en ſortent par vanité; ainſi ils ſont
„ toujours eſclaves des eſprits de malice, à qui,
„ comme le remarque S. Auguſtin, on ſacri-
„ fie en bien des manieres. C'eſt donc de ces
„ lumieres imparfaites qu'il arrive que l'un con-
„ noiſſant l'impuiſſance, & non le devoir, il
„ s'abbat dans la lâcheté; & que l'autre con-
„ noiſſant le devoir ſans connoître ſon impuiſ-
„ ſance, il s'éleve dans ſon orgueil; d'où il ſem-
„ ble que l'on formeroit en les alliant une mo-
„ rale parfaite. Mais au lieu de cette paix il ne
„ reſulteroit de leur aſſemblage qu'une guerre
„ & qu'une deſtruction générale. Car l'un éta-
„ bliſſant la certitude, & l'autre le doute; l'un
„ la grandeur de l'homme & l'autre ſa foibleſſe,
„ ils ne ſauroient ſe réunir & ſe concilier; de-
„ ſorte qu'ils ne peuvent ni ſubſiſter ſeuls à cau-
„ ſe de leurs défauts, ni s'unir à cauſe de leurs
„ opinions; & qu'ainſi il faut qu'ils ſe briſent
„ & s'anéantiſſent pour faire place à la verité
„ de l'Evangile. C'eſt elle qui accorde les con-
„ trarietés par un art tout divin. Uniſſant tout
„ ce qui eſt de vrai & chaſſant tout ce qu'il y
„ a de faux, elle enſeigne une ſageſſe veritable-
„ ment céleſte, où s'accordent les principes op-
„ poſés qui étoient incompatibles dans ces do-
„ ctrines humaines. Et la raiſon en eſt, que
„ ces ſages du monde ont placé les contraires
„ dans un même ſujet. Car l'un attribuoit la for-
„ ce à la nature & l'autre la foibleſſe à cette

„ même

„ même nature; ce qui ne pouvoit ſubſiſter: au
„ lieu que la foi nous apprend à les mettre en
„ des ſujets différens; tout ce qu'il y a d'infirme
„ appartenant à la nature, & tout ce qu'il y a
„ de puiſſant appartenant à la grace. Voilà l'u-
„ nion étonnante & nouvelle qu'un Dieu ſeul
„ pouvoit enſeigner, que lui ſeul pouvoit faire,
„ & qui n'eſt qu'une image & qu'un effet de
„ l'union ineffable des deux natures, dans la
„ ſeule perſonne d'un homme Dieu.

„ Je vous demande pardon, Monſieur, dit
„ M. Paſcal à M. de Saci, de m'emporter ain-
„ ſi devant vous dans la Théologie, au lieu de
„ demeurer dans la philoſophie. Mais mon ſu-
„ jet m'y a conduit inſenſiblement; & il eſt
„ difficile de n'y pas entrer, quelque verité qu'on
„ traite, parce qu'elle eſt le centre de toutes
„ les verités: ce qui paroit ici parfaitement,
„ puiſqu'elle renferme ſi viſiblement toutes cel-
„ les qui ſe trouvent dans ces opinions. Auſſi
„ je ne vois pas comment aucun d'eux pour-
„ roit refuſer de la ſuivre. Car s'ils ſont pleins
„ de la penſée de la grandeur de l'homme; qu'en
„ ont-ils imaginé qui ne céde aux promeſſes de
„ l'Evangile, qui ne ſont autre choſe que le di-
„ gne prix de la mort d'un Dieu? Et s'ils ſe plai-
„ ſent à voir l'infirmité de la nature, leur idée
„ n'égale point celle de la véritable foibleſſe du
„ péché dont la même mort a été le remede.
„ Ainſi tous y trouvent plus qu'ils n'ont deſiré;
„ & ce qui eſt admirable, ils s'y trouvent unis,
„ eux qui ne pouvoient s'allier dans un degré
„ infiniment inferieur."

M. de Saci ne put s'empêcher de témoigner à M. Paſcal qu'il étoit ſurpris comment il ſavoit tourner les choſes. Il avoua en même tems que tout le monde n'avoit pas le ſecret comme lui de faire ſur ſes lectures des reflexions ſi ſages &

ſi élevées. Il lui dit qu'il reſſembloit à ces Médecins habiles, qui par la maniere adroite de préparer les plus grands poiſons, en ſavent tirer les plus grands remedes. Il ajouta que quoiqu'il vît bien par tout ce qu'il venoit de lui dire, que ces lectures lui étoient utiles, il ne pouvoit pas croire néanmoins qu'elles fuſſent avantageuſes à beaucoup de gens dont l'eſprit n'auroit pas aſſez d'élevation pour lire ces auteurs & en juger, & pour ſavoir tirer des perles du milieu du fumier, d'où il s'élevoit même une noire fumée qui pourroit obſcurcir la foi chancellante de ceux qui les liſent. C'eſt pourquoi il conſeilleroit toujours à ces perſonnes de ne pas s'expoſer legerement à ces lectures; de peur de ſe perdre avec ces philoſophes, & de devenir la proie des démons & la pâture des vers, ſelon le langage de l'Ecriture, comme ces philoſophes l'ont été.

„ Pour l'utilité de ces lectures, dit M. Paſ-
„ cal, je vous dirai fort ſimplement ma penſée.
„ Je trouve dans Epictete un art incomparable
„ pour troubler le repos de ceux qui le cher-
„ chent dans les choſes exterieures, & pour les
„ forcer à connoître qu'ils ſont de veritables
„ eſclaves & de miſerables aveugles; qu'il eſt
„ impoſſible qu'ils trouvent autre choſe que l'er-
„ reur & la douleur qu'ils fuient, s'ils ne ſe don-
„ nent ſans reſerve à Dieu ſeul. Montagne eſt
„ incomparable pour confondre l'orgueil de ceux
„ qui, ſans la foi, ſe picquent d'une veritable
„ juſtice; pour déſabuſer ceux qui s'attachent à
„ leurs opinions & qui croient indépendamment
„ de l'exiſtence & des perfections de Dieu trou-
„ ver dans les ſciences des verités inébranlables;
„ & pour convaincre ſi bien la raiſon de ſon peu
„ de lumiere & de ſes égaremens, qu'il eſt dif-
„ ficile après cela d'être tenté de rejetter les
„ miſteres parce qu'on croit y trouver des re-
„ pugnan-

„ pugnances: car l'eſprit en eſt ſi battu, qu'il „ eſt bien éloigné de vouloir juger ſi l'Incarna- „ tion & le miſtere de l'Euchariſtie ſont poſſi- „ bles: ce que les hommes du commun n'agitent „ que trop ſouvent. Mais ſi Epictete combat „ la pareſſe, il mene à l'orgueil: deſorte qu'il „ peut être très nuiſible à ceux qui ne ſont pas „ perſuadés de la corruption de toute juſtice qui „ ne vient pas de la foi. Et Montagne eſt ab- „ ſolument pernicieux à ceux qui ont quelque „ pente à l'impiété & aux vices. C'eſt pourquoi „ ces lectures doivent être reglées avec beau- „ coup de ſoin, de diſcretion & d'égard à la „ condition & aux mœurs de ceux à qui on les „ conſeille. Il me ſemble ſeulement qu'en les „ joignant enſemble, elles ne pourroient réuſſir „ fort mal, parce que l'une s'oppoſe au mal de „ l'autre. Elles ne peuvent donner la vertu, mais „ ſeulement troubler dans les vices; l'homme ſe „ trouvant combattu par les contraires, dont l'un „ chaſſe l'orgueil, & l'autre la pareſſe; & ne „ pouvant repoſer dans aucun de ces vices, „ quoiqu'il ne puiſſe auſſi les fuir tous."

Ce fut ainſi que ces deux perſonnes d'un ſi bel eſprit s'accorderent enfin au ſujet de la lecture de ces philoſophes, & ſe rencontrerent au même terme où ils arriverent néanmoins d'une maniere un peu différente: M. de Saci y étant venu tout d'un coup par la claire vue du chriſtianiſme, & M. Paſcal n'y étant arrivé qu'après beaucoup de tours en s'attachant aux principes de ces philoſophes.

Lorſque M. de Saci & tout Port-Royal des champs étoit ainſi tout occupé de la joie que cauſoient la converſion & la vue de M. Paſcal, & qu'on y admiroit la force toute-puiſſante de la grace qui par une miſericorde dont il y a peu d'exemples avoit ſi profondément abbaiſſé cet eſprit ſi élevé de lui-même; on le fut encore

bien plus, vers le même tems, du changement preſque miraculeux d'une autre perſonne, qui combla de joie tout ce deſert. Je me ſens encore tout tranſporté & hors de moi maintenant, par le ſouvenir de la conſolation infinie que Dieu nous donna à tous par cette converſion.

M. Richer Avocat, avoit toujours manié les affaires de M. de Luines, & Madame Richer ſa femme qui avoit une vertu fort ſolide, étoit amie intime de Madame la Ducheſſe de Luines. Comme ils étoient l'un & l'autre fort attachés à cette maiſon, je ne ſai ſi M. Richer ne ſe mit pas dans la tête que ſes interêts ne s'accorderoient pas avec les penſées de la retraite que ce Seigneur avec ſa femme vouloit faire à Port-Royal des champs. Le démon qui étoit irrité de ce grand exemple que tout Paris alloit voir dans ces deux jeunes perſonnes de qualité, ſouleva tout ce qu'il put pour en témoigner ſon dépit, & trouva ouverture dans le cœur M. Richer, pour le porter au moins à déchirer ceux avec qui le Duc ſe retiroit, s'il ne pouvoit empêcher ſa retraite. Il conçut contre eux une telle haine, qu'il n'en pouvoit ſupporter le nom. Il les décrioit, il les noirciſſoit par tout, & ſa paſſion groſſiſſant tous les jours, après avoir fait éclater dans ſon domeſtique & parmi ſes amis les noires fumées de la colere qui l'embraſoit au dedans, enfin il ne put plus ſe retenir, & réſolut de la faire éclater dans le public. Il forma le projet d'un ſanglant libelle, & le remplit de tout ce que ſa bile lui dictoit. Il lia commerce avec les ennemis de ces Meſſieurs, & pour mieux gagner leur amitié il concerta avec eux des mémoires où la paſſion parloit ſeule, & faiſoit taire la raiſon, prêtant ainſi & ſa langue & ſa plume au démon irrité, comme j'ai dit, d'une retraite de ſi grande édification.

Ma-

Madame Richer ſe ſentoit vivement touchée des emportemens de Monſieur ſon mari; & voyant tout ce qui ſe paſſoit avec une douleur qui ne peut aſſez ſe concevoir, elle lui en dit pluſieurs fois ſes ſentimens. Elle n'omit ni ſoins, ni prieres, ni remontrances, pour tâcher de l'arrêter. Elle n'étoit occupée nuit & jour que de cette ſeule penſée; & pendant que ſon mari répandoit ſa bile de toutes parts, elle répandoit en ſecret ſes larmes en la préſence de Dieu, afin que ſa grace toute-puiſſante agît ſur ce cœur endurci, & lui rendît un mari que le démon lui enlevoit. Elle eut la douleur de trouver long-tems des oreilles ſourdes & un cœur fermé à tous ſes diſcours; mais ne ſe rebutant pas, elle continuoit de répandre ſes prieres devant Dieu dans l'amertume de ſon ame, eſpérant qu'enfin Dieu touché de ſes larmes donneroit un mari fidele à une femme fidelle.

Un jour donc, lorſqu'elle vit l'affaire prête d'éclater, ſe ſentant tranſportée d'un mouvement plus violent qu'à l'ordinaire, elle vint fondant en larmes parler à ſon mari avec un zele qu'il n'avoit pas encore remarqué ſi ardent en elle. Elle lui repréſenta vivement l'état des choſes, & les mauvaiſes ſuites de ce qu'il alloit commencer. „ Je vois bien, lui dit-elle, combien vous „ êtes animé contre ces Meſſieurs; mais je vous „ avoue que je n'en vois aucun ſujet qui ſoit ju„ ſte. Vous les allez décrier comme des ſcélé„ rats, & je ne connois point de plus honnêtes „ gens au monde. Encore que je ſois une fort „ mauvaiſe imitatrice de ces ſaintes perſonnes, „ que la foi rend mes freres & mes ſœurs, & „ même comme mes amis, mais que l'honneur „ me fait regarder comme mes Seigneurs & „ comme mes Dames, vous pouvez néanmoins, „ toute imparfaite que je ſois, juger par moi

qui

„ qui ſont ceux que vous allez deshonorer par „ des Ecrits que vous ne pourrez point retenir. „ Je ſuis dans tous leurs principes, & ſi vous „ les connoiſſiez autant que moi & autant que „ vous me connoiſſez, vous porteriez d'eux le „ même jugement que celui que vous faites de „ moi. Vous verriez en eux ce que vous voyez „ en moi, & dans ma conduite : les mêmes de- „ ſirs, les mêmes eſpérances, les mêmes affe- „ ctions & les mêmes craintes. Oſerai-je vous „ dire que vous témoignez peu d'amour pour „ moi en me ménageant ſi mal ? Etant unie avec „ vous autant que je le ſuis, & ne faiſant avec „ vous qu'une même choſe, je ſuis preſque cen- „ ſée leur faire les mêmes outrages que vous „ leur faites, & l'offenſe qu'ils reçoivent de vous „ retombe ſur moi. L'un de nous deux étant „ coupable, l'autre ne peut guéres paroître in- „ nocent. Mais ce n'eſt pas de moi que je ſuis en „ peine ; c'eſt de vous ſeul. Je préfere les in- „ terêts de votre ſalut à ceux de ma reputation, „ & ce deſir brulant que j'en ai, me rend un „ peu plus libre pour vous repréſenter ce que je „ vous dis. Pouvez-vous ne pas aimer une per- „ ſonne qui vous aime de la ſorte ? Pouvez-vous „ toujours rejetter ou les prieres d'une femme, „ ou les avis d'une bonne amie ? Epargnez-moi „ en épargnant des perſonnes qui me ſont ſi che- „ res qu'en vous déclarant contre eux vous vous „ déclarez auſſi contre moi. " Elle lui repréſen- ta toutes ces choſes non pas tant avec l'autorité d'une perſonne qui inſtruit, qu'avec l'humilité d'une très humble ſervante ; mais en même tems avec la tendreſſe d'une femme qui aime très ſin- cerement.

M. Richer auroit bien voulu n'être point tou- ché de ces remontrances ſi vives. Il rejetta pen- dant quelque tems comme une foibleſſe les mou- vemens

vemens qu'il ſentoit malgré lui ſe gliſſer imperceptiblement dans ſon cœur. Ses longues préventions eurent peine à ſe diſſiper tout d'un coup, & étant, comme autrefois S. Paul, ſur le point d'exécuter les projets de ſa plus grande haine, il regimba contre l'éperon, & eſſaya quelque tems de fermer les yeux à la verité qui l'éclairoit. Dieu en même tems qui par ſa ſageſſe infinie ſait tirer de la ſemence de nos maux les cauſes de nos biens éternels, frappa cet homme d'une maladie dont il ne le châtioit dans ſa colere qu'afin de lui pardonner dans ſa miſericorde. Une eſpece d'impiété, ſi on peut uſer de ce terme, devint la ſource de ſa piété, & il devint en quelque ſorte miſerable par l'accablement de ſa maladie, afin de devenir bienheureux, comme dit S. Paulin en un ſujet ſemblable. Il ſe rendit après avoir lutté inutilement contre Dieu. Il ferma heureuſement les yeux à ſa paſſion pour ne les plus ouvrir qu'à la raiſon, & il ſentit tout d'un coup que malgré les bouillonnemens de ſa haine invétérée, il devenoit l'ami de ceux que juſques-là il avoit regardés comme ſes plus violens ennemis. Son averſion qui juſques-là lui avoit paru très juſte, commença à lui paroître très injuſte. Dès qu'il ceſſa d'être emporté, les autres ceſſerent d'être coupables; & s'étant reconcilié avec la verité, il ſe réconcilia avec ceux qui en étoient les défenſeurs. Il ne regarda plus ſa femme que comme ſa libératrice. Il conçut de nouveau pour elle une affection mêlée de reſpect. Quoiqu'il eût toujours eu beaucoup de conſidération pour ſon mérite, la difference de ſentimens ne laiſſoit pas néanmoins d'altérer la bonne intelligence. Son amour pour elle étoit inexplicable; mais ſes préventions formoient toujours quelque ombrage dans ſon eſprit. Son bon cœur de mari ne pouvoit manquer d'affection pour ſa femme; mais

dès

dès lors il aima ardemment en elle ce qu'il commençoit auſſi à aimer dans les autres.

Madame Richer tranſportée de joie de voir la bénédiction qu'il ſembloit que Dieu vouloit donner enfin à ſes prieres & à ſes larmes, n'en voulut pas demeurer là. Elle n'eut point de repos que Dieu n'achevât l'ouvrage qu'il avoit ſi divinement commencé. Comme elle vit la premiere le grand changement que ſa droite venoit de faire, elle lui rendit d'incroyables actions de graces d'un miracle qu'elle voyoit de ſes yeux, qui d'un loup avoit fait un agneau; & avec des tranſports qu'elle ſeule pouvoit connoître, aprés s'être à loiſir aſſurée de la fermeté de ſes réſolutions, & durant ſa maladie & pendant ſa convaleſcence, elle vint enfin, lorſqu'il fut parfaitement guéri, l'amener elle-même à M. Singlin à Port-Royal de Paris.

M. Singlin les reçut très honnêtement l'un & l'autre, & leur témoigna ſa joie de ce changement; mais comme Madame Richer lui parla de ſe charger de la conduite de ce pénitent, il crut qu'il étoit de la ſageſſe de ne rien précipiter, outre qu'il trouvoit de grandes difficultés pour cette conduite. Car que faire en cette rencontre? L'éloigneroit-il du Palais? Il voyoit bien qu'il étoit très difficile qu'il y fît ſon ſalut étant de l'humeur qu'il étoit. D'ailleurs il voyoit que le malheur de ces ſortes de perſonnes étoit d'être dans les engagemens du monde, chargés de femme & d'enfans, & de toutes les autres ſuites; qu'en cet état il étoit difficile de pouvoir ſe réſoudre à s'humilier & ſe rabaiſſer; qu'on s'imaginoit n'y pouvoir porter la famille; qu'on prenoit au moins ce prétexte pour ne rabattre rien de la premiere condition, & pour conclurre qu'il falloit ou demeurer dans ſes mêmes emplois, ou être aidé d'ailleurs, ce qui portoit quelque-

quefois à vouloir trouver dans la pénitence les avantages qu'on n'eût peut-être pas trouvé dans le monde & dans le déſordre.

Tout cela paſſoit dans l'eſprit de M. Singlin, & lui rendoit les converſions de ces pécheurs un peu ſuſpectes d'être imparfaites & ſujettes à beaucoup de foibleſſe & de relâchement, étant difficile que leurs cupidités & leurs autres paſſions ne s'entretiennent, & ne ſe nourriſſent des objets qu'ils voient. Il comprenoit bien que ſi ces perſonnes étoient vraiment pénitentes, elles pourroient ſe réſoudre à quelque metier pour gagner leur vie; mais il voyoit bien auſſi qu'on ne pouvoit guéres eſpérer cela d'eux, & il regardoit comme un grand malheur de ſe voir contraint de leur accorder des emplois qui leur étoient très dangereux, & de préférer le temporel au ſpirituel, ou de leur faire avoir ſans peine des commodités qu'ils euſſent été obligés de chercher dans le monde avec peine: ce qui leur étoit dangereux, & leur cauſoit des maux autant ou plus grands que ceux qu'on leur vouloit faire éviter. Cela faiſoit comprendre à M. Singlin la difficulté de la converſion de ces perſonnes qui ſont engagées dans le monde & qui n'ont point de bien, étant très difficile qu'elles ſoient ſinceres, & qu'elles agiſſent du fond du cœur.

Ainſi quoique M. Richer ne fût pas en ce rang, & qu'il eût un bien très honnête pour vivre doucement avec ſa famille, M. Singlin qui ne ſavoit pas à fond les choſes, étoit en peine à quoi ſe réſoudre, parce qu'il lui paroiſſoit très dangereux de remettre cet Avocat pénitent dans les mêmes emplois qui pouvoient peut-être lui être néceſſaires pour vivre, quoique ſelon toutes les apparences il ne manqueroit pas de s'y affoiblir. Comme donc il n'avoit garde de ſe hâter de réſoudre quelque choſe ſur ce point, Mada-

me

me Richer qui s'appercevoit tous les jours par de nouvelles expériences, que ſon mari étoit vraiment touché dans le cœur, & qu'on n'avoit nul ſujet de craindre, ne s'endormit pas. Après avoir long-tems fatigué Dieu par ſes prieres, ſi on oſe uſer de ce terme, elle réſolut auſſi de fatiguer ſes miniſtres juſqu'à ce qu'ils lui accordaſſent la grace qu'elle leur demandoit. Il fallut donc que M. Singlin ſe rendît, & il crut que tant de choſes ſi extraordinaires qu'il remarquoit dans cette converſion, méritoient bien qu'il paſſât par deſſus les regles ordinaires.

Il vint une penſée à Madame Richer. Comme ſon grand amour pour ſon mari lui fit craindre que Paris ne lui fût dangereux, & que les amis qu'il y avoit, & qui l'avoient déja gâté, ne lui fiſſent encore tourner la tête, elle penſa aux moyens de l'en tirer, & dans cette agitation d'eſprit, rien ne ſe préſenta à elle, non plus qu'à beaucoup d'autres, que Port-Royal des champs. Elle commença pour cela à ſonder doucement ſon mari, pour ſavoir s'il n'auroit point trop de repugnance de ſe retirer dans ce deſert avec toute ſa famille.

M. Richer, quelque pénitent qu'il fût, ne laiſſa pas d'être étrangement ſurpris de cette propoſition. „ Ma femme, que me dites-vous là? „ s'écria-t-il. Moi aller dans ce deſert? De quels „ yeux m'y regarderoit-on? & comment m'y „ recevroit-on? Je connois le terrain, dit Ma„ dame Richer; je vous réponds de l'évene„ mens ſi vous y voulez conſentir. Ne craignez „ rien; vous ſerez témoin vous-même de la „ joie avec laquelle on vous recevra. Vous n'a„ vez qu'à vous préſenter ſans rien dire; leur „ bon cœur fera le reſte. Nous trouverons dans „ le fond de leur charité plus que nous n'aurons „ eſpéré. Vous ſerez ſurpris de voir de tels amis

„ dans

„ dans ceux que vous aviez regardés comme en-
„ nemis. Ils vous aimoient, ajouta-t-elle, lorſ-
„ que vous vous uniſſiez ſi fort avec ceux qui
„ les haïſſent, & pour qui néanmoins ils n'ont
„ que de l'affection; comment donc ne vous ai-
„ meroient-ils pas lorſque vous reviendrez ſi heu-
„ reuſement à eux?" Ainſi cette femme forte, ſe-lon l'expreſſion de l'Ecriture, preſſa doucement ſon mari de prendre enfin cette réſolution qui lui paroiſſoit difficile d'abord, mais qui devoit en-ſuite lui procurer tant de paix. Il obéit enfin à cette femme qui juſques-là avoit mis toute ſa gloire à lui obéir. Il imita celle à qui lui-même auroit du donner l'exemple, & il ſuivit celle à qui il devoit montrer le chemin. Son regret dans la ſuite fut de n'avoir pas été le premier auteur de cette réſolution dont il diſoit avec S. Jerôme auſſi bien qu'avec Virgile, *Tanti dux fœmina facti.*

Dès qu'ils eurent arrêté ce deſſein entre eux, ils vinrent le propoſer à M. Singlin, & le prierent d'agréer qu'ils allaſſent avec toute leur famille à Port-Royal des champs chez M. le Duc de Luines. M. Singlin fut quelque tems ſans rien répondre, & roulant dans ſon eſprit tout ce projet, il y trouva aſſez de convenance, & dit que ſi M. de Luines le vouloit bien, il croyoit qu'ils ne pouvoient rien faire de mieux. Sur cette parole, comme ils étoient aſſurés de M. de Luines, ils preſſerent le voyage, & vinrent vivre chez lui.

Les ſolitaires qui n'étoient pas inſtruits à fond des choſes éprouverent à l'égard de ce nouveau converti la même choſe qui arriva lors de la converſion de S. Paul aux fideles qui ne ſavoient pas bien le changement que Dieu avoit fait en lui. Ils apprehendoient d'en approcher, & craignoient ce lion qu'ils ne ſavoient pas n'avoir plus d'ongles ni de fureur, & qui n'avoit plus que de

la douceur. Madame Richer s'apperçut de cela, & craignit que cette froideur ne nuisît à ſon mari. C'eſt pourquoi elle pria M. Singlin d'en écrire un mot à ces Meſſieurs de Port-Royal; ce qu'il fit par une lettre qu'il écrivit à M. le Maitre. Cet autre Avocat dont la converſion avoit été bien différente, & qui ne voyoit peut-être pas celle-ci conforme à la ſienne, ne s'échauffoit pas à lui parler: mais M. Singlin l'aſſura que M. Richer avoit de très bons ſentimens, & qu'il étoit bien revenu de ſes égaremens paſſés; qu'à la verité il ne vouloit pas répondre qu'il y eût en lui tout ce qu'on pouvoit deſirer; qu'il n'y avoit que Dieu ſeul qui le ſavoit, comme il n'y avoit que lui ſeul qui le lui pût donner; mais qu'il croyoit qu'il étoit de la charité de ménager bien celle qu'on voyoit en lui, & de l'aider dans ce changement autant qu'on pourroit, en lui témoignant de la bonté & de la confiance; qu'il eſpéroit que la retraite qu'il feroit là, & l'entretien qu'il auroit avec lui & les autres, lui ſerviroit; que ce qui s'étoit paſſé ne devoit pas donner de défiance pour l'avenir; qu'il pouvoit néanmoins, s'il vouloit, & s'il lui reſtoit encore quelque crainte, ne lui pas faire une ſi grande ouverture, ni lui confier des choſes qui pourroient nuire, & que tout conſiſtoit à lui témoigner de la charité & de l'amitié, & à vouloir l'aider à ſe ſauver; que s'il ne voyoit pas dans lui cette grande ferveur que lui-même avoit ſentie dans ſa converſion, il le prioit de ſe ſouvenir qu'il n'étoit pas néceſſaire que les hommes fuſſent parfaitement à Dieu pour avoir de la bonté pour eux, & qu'il ne falloit pas que faute d'y voir des marques viſibles de la main de Dieu on demeurât tout de glace à leur égard; qu'il ſavoit ce qui étoit dit de Jeſus-Chriſt qu'il n'éteindroit pas le lumignon fumant, *Linum fumigans non extinguet*; qu'il

qu'il le prioit de bien penſer à peſer ces paroles, afin d'un côté de tempérer ſa grande chaleur, comme auſſi de fondre ſa glace en d'autres rencontres.

Cette lettre & cet avis de M. Singlin à M. le Maitre produiſit ſon effet. On commença à regarder M. Richer avec d'autres yeux, & ſur les aſſurances d'un tel garand, M. de Saci, nonobſtant ſon humeur froide, fut un de ceux qui lui témoignerent plus de chaleur. On vit auſſi avec joie Meſſieurs ſes enfans que le pere amena là comme les gages de ſa fidelité, qui devront leur bonheur à la faute de leur pere, puiſqu'ils auroient été moins heureux ſi leur pere avoit été moins emporté.

On comprit par le ſentiment de joie dont tout ce deſert fut rempli pour ce miracle inviſible, combien les anges dans le ciel ſe réjouiſſent de la converſion d'un pécheur. Que les ouvrages du Seigneur le béniſſent, & que l'on publie de toutes parts ſes merveilles à l'égard des enfans des hommes! Avec quelle joie, mon Dieu, voyois-je cet homme qui étoit comme une dépouille qu'on venoit d'enlever au démon? Dieu après cette converſion le tira bientôt du monde. M. de Saci entre les mains de qui on avoit mis cet humble pénitent, lui rendit tous les jours viſite au fond de l'hiver, à quatre heures du matin, allant de Port-Royal au Château de M. de Luines, lorſque les chemins étoient pleins de glace & de neige, & qu'il faiſoit très mauvais marcher.

Cependant avec quelle douceur ce ſaint Prêtre ſouffrit-il cette longue incommodité juſqu'à la mort de ce pénitent malade? Les chutes qu'il faiſoit ſur des digues verglacées qui ſont longues & fréquentes dans ce parc, ne le rebutoient point, & lorſque j'en étois tout allarmé, quelque douleur qu'il en ſentît, il ne faiſoit qu'en ri-

re. Je ne le vis jamais hors de ſon affabilité ordinaire. La joie qu'il avoit de tendre les bras à un homme à qui Dieu les avoit tendus le premier, l'occupoit tout. Il ne voyoit qu'avec admiration d'une miſericorde ſi infinie, un homme que Dieu avoit arraché d'entre les dents du dragon un peu avant que de l'appeller à lui ; & il ſe trouvoit trop heureux que Dieu daignât ſe ſervir de lui pour achever par ſon miniſtere ce qu'il avoit commencé lui ſeul par ſa grace toute-puiſſante. Il admiroit ſans ceſſe ce loup changé en agneau, qui s'étoit venu jetter entre les bras de ceux qu'il dechiroit auparavant, & qui avoit autant de ſoumiſſion pour ces nouveaux paſteurs que Dieu lui avoit donné, qu'il avoit de chaleur auparavant pour concerter avec leurs perſecuteurs les moyens de leur nuire & de les perdre.

Vous avez fait alors ce miracle, mon Dieu, envers ce perſecuteur de vos ſerviteurs. Vous avez le même pouvoir pour en faire de ſemblables. Votre bras n'eſt point racourci. Vous pouvez aujourd'hui agir ſur les cœurs avec la même facilité que ſur celui de cet Avocat pénitent. Vous voyez encore des perſecuteurs à convertir. On ne ceſſe point de noircir les défenſeurs de votre verité. Ceux qui ne les aiment pas les décrient encore tous les jours. Il y en a déja une partie qui ſont allés, ô mon Dieu, vous rendre compte de leur conduite, & qui voient clairement, dans la lumiere de votre viſage, ſi ceux qu'ils attaquoient ici avec tant d'emportement, ſont auſſi noirs qu'ils le publioient. Donnez maintenant votre paix à ceux qui n'ont aimé ici que la guerre. Ne leur imputez point ces péchés de leurs ignorances. Regardez plutôt leurs intentions, & pardonnez à leur zele qui n'étoit pas ſelon la ſcience. Ne les jugez pas avec la même rigueur qu'ils ont ici jugé leurs freres ; & que votre

votre miſericorde faſſe violence à votre juſtice, pour n'uſer pas envers eux de la même balance dont ils ont uſé envers les autres. Ouvrez les yeux de ceux qui ſont encore en vie, & frappez-les d'une ſainte crainte qui les faſſe rentrer en eux-mêmes, pour déſavouer ce qu'ils ont fait eux-mêmes, & pour ne point prendre de part aux excès de ceux qui les ont précédés. Qu'ils tremblent dans la vue de vos jugemens, & qu'ils n'attendent point à reconnoître l'injuſtice qu'ils vous ont faite en offenſant vos ſerviteurs, lorſqu'ils n'y pourront plus remedier. Donnez-moi, mon Dieu, pour ces perſonnes les mêmes ſentimens de tendreſſe que vous aviez mis dans le cœur de vos ſerviteurs. Vous ſavez quelles prieres ils vous offroient pour eux. Ils ne ſe contentoient pas d'imiter ceux qui s'éfforçant de prier pour leurs ennemis le font plus de bouche que de cœur, & qui n'agiſſent en cela que d'une maniere empruntée, parlant plutôt qu'ils ne prient. Tout étoit veritable dans vos ſerviteurs: il n'y avoit rien de contrefait en eux non plus pour la patience que pour le reſte. Puiſſent les cœurs les plus aigris ceſſer enfin de haïr ceux qui les aiment de la ſorte! Qu'ils ſortent de leur aſſoupiſſement: qu'ils ne ſe fient plus ſur leurs vertus exterieures ni ſur l'applaudiſſement des hommes vains, ni ſur l'éclat de leurs prédications. Quand ils parleroient le langage des hommes & des anges mêmes, s'ils n'ont la charité ils ne ſont rien. Qu'ils prennent garde que le ſoleil ne ſe couche ſur leur colere & qu'ils ne meurent dans le venin de leur haine.

Pendant que Dieu envoyoit toujours de la ſorte de nouvelles perſonnes à Port-Royal des champs, qui étoient comme autant de miracles de ſa ſageſſe, le démon irrité ne cherchoit qu'à combattre cette œuvre du Seigneur. On vit

tout d'un coup s'élever de grands orages dans l'Egliſe. On oſa attaquer fortement la doctrine de la grace de Jeſus-Chriſt, qui de pere en fils avoit paſſé juſqu'à nous comme un prétieux héritage. Elle étoit puiſſamment combattue. On manquoit de reſpect pour les divers Ecrits de S. Auguſtin qui l'avoit ſi invinciblement établie, & ſi admirablement éclaircie. Des eſprits audacieux levoient, par une témérité indiſcrete & puniſſable, l'anathême lancé contre ceux qui l'avoient autrefois combattue: car elle avoit été conſacrée par la reverence de tous les ſiecles & les Pelagiens n'avoient pu la contredire ſans être regardés auſſi-tôt comme des ennemis déclarés de Jeſus-Chriſt & de l'Egliſe ſon épouſe, & rejettés de la communion des fideles. Mais des hommes ſuperbes renouvelloient des erreurs tant de fois condamnées, & ils ſe promettoient de détruire une doctrine d'humilité qu'ils ne combattoient & ne croyoient erronée, que parce qu'ils ne la pouvoient comprendre. Ils n'avoient pu ſouffrir qu'un ſaint Evêque étroitement attaché aux dogmes de la ſacrée antiquité, eût aſſuré à l'Egliſe ſon plus prétieux dépôt; qu'il eût eſſuyé les larmes qu'on lui faiſoit répandre, rétabli ſa verité ébranlée par de violentes ſecouſſes, rendu la vie de l'ame à ceux à qui on la vouloit ravir, remis ſur la tête des Saints des couronnes qu'on leur avoit arrachées, & éclairé le monde qu'on tâchoit d'infecter d'un poiſon mortel. Ils avoient trouvé le ſecret de le rendre ſuſpect en lui attribuant des erreurs dont il étoit fort éloigné. Ils avoient fait condamner ces erreurs ſous ſon nom, & la verité en ſouffroit, parce qu'elle devenoit ſuſpecte par les équivoques qu'on introduiſoit, & par la proſcription de ſon défenſeur.

Il y avoit peu d'Evêques, peu de Prêtres, peu de

de Religieux, & ce qui eſt inoui, peu de Religieuſes même qui ne ſouſcriviſſent à ſa condamnation. Les uns ſurpris par artifice, les autres pouſſés par paſſion, ou intimidés par violence ſe rendoient à ce qu'on vouloit. Une épaiſſe obſcurité répandue de toutes parts mettoit les choſes dans une telle confuſion, que quelquefois les ames les plus ſinceres avoient peine à demêler ce qu'elles devoient faire, & à s'exempter de la contagion d'une peſte maligne qui voloit par-tout. Tout étoit dans l'agitation. Les maiſons, les communautés, les villes étoient dans le mouvement. Les Evêques les plus celebres n'étoient pas épargnés. Les Prêtres les plus ſaints étoient bannis. Les Docteurs les plus éclairés étoient exilés. Les Curés les plus édifians étoient enlevés de leurs Cures. Les priſons étoient remplies de Saints. Les Religions étoient troublées. Les monaſteres les plus inviolables étoient miſerablement déchirés. Les vierges les plus ſaintes étoient impitoyablement enlevées. Les Superieures des communautés arrachées d'entre les bras de leurs filles : ces filles obligées de rendre à de fauſſes meres, à des meres ſubſtituées qui leur étoient étrangeres & inconnues, le même honneur qu'elle rendoient à leurs veritables meres.

On vit alors paroître M. Arnaud, comme un jeune lionceau, qui voyant ces guerres ſe ſoulever, réſolut auſſi-tôt de s'y oppoſer. Ayant travaillé toute ſa vie à connoître la verité & à la puiſer dans la pure ſource de l'Ecriture & des ſaints Peres, il ſe ſacrifia de bon cœur pour la défendre contre ceux qui la combattoient. Le même eſprit qui lui avoit communiqué ſes lumieres avoit rempli en même tems ſon cœur : enſorte que par l'éclat de ſa ſcience & le feu de ſa charité, il étoit dans l'Egliſe de Dieu comme une lampe ardente & luiſante. Tout plein d'une foi

intrépide, il profeſſoit au dehors ce qu'il croyoit au dedans. Il ne retenoit point la verité captive par une lâche timidité. Quoiqu'il n'eût rien de bon, ſelon le monde, à attendre en la ſoutenant, il aimoit mieux s'expoſer à tout que de ſe taire: & dans la pleine perſuaſion où il étoit qu'il ne ſouffriroit point pour des opinions humaines mais pour le ſacré dépôt de la verité divine qu'il avoit reçue de ſes peres, il rendoit graces à Dieu, s'il le rendoit digne de ſouffrir pour elle. Il ne s'effrayoit point du nombre, ni de la force de ceux qu'il prévoyoit aſſez qu'il auroit à combattre; mais s'abandonnant à Dieu, laiſſant entre ſes mains le ſuccès d'une cauſe qui étoit celle de Dieu même, s'aſſurant ſur la fidelité de ſes promeſſes, & ne doutant point de ſa toute-puiſſance, il mépriſoit de bon cœur toutes les choſes d'ici bas, & ſoupiroit vers les éternelles qui lui étoient toujours préſentes, & qu'il ſavoit ne devoir jamais paſſer.

J'admire la ſtupidité des hommes. Si ceux qui n'aimoient pas cet admirable Docteur n'euſſent pas été aveuglés par une paſſion ſi allumée; ſi leur haine leur eût laiſſé un peu plus de liberté d'eſprit, ils auroient pu prendre des meſures de ſageſſe qui auroient contenté M. Arnaud, & qui en même tems les auroient contentés eux-mêmes. Car en le laiſſant paiſible dans ſa retraite, qui eſt tout ce qu'il deſiroit, il n'auroit pas été ſi connu dans le monde, qui eſt ce que ſes envieux ne pouvoient ſouffrir: au lieu que leur animoſité le forçant de ſe juſtifier contre la calomnie il faiſoit connoître de plus en plus ſon innocence & ſon mérite, & eux ſe préparoient auſſi de plus en plus une nouvelle matiere d'envie. M. Arnaud ne deſiroit dans ſa retraite que de n'être point connu du monde, & ſes adverſaires ne lui permettoient point de demeurer in-

con-

connu, par les excellens ouvrages où ils l'engageoient malgré lui, pour répondre à des libelles que toutes les loix de l'Egliſe ne vouloient pas qu'il laiſſât paſſer ſans replique. Auſſi ſa perſonne demeurant cachée, ſes ouvrages paroiſſoient avec éclat dans toute la France; & quelqu'envie qu'il eût de demeurer inconnu, il étoit forcé de céder à la violence qui l'obligeoit de ſe faire connoître.

J'avoue auſſi que tout paroiſſoit bien inégal dans ces combats & dans ces diſputes. Dieu avoit ainſi conduit ſagement les choſes, afin que l'on reconnût mieux que c'étoit lui ſeul qui faiſoit tout, & qui rempliſſoit de ſa grace celui qui en devoit être le défenſeur. On voyoit d'un côté tout ce que la malice la plus rafinée & la prudence la plus artificieuſe pouvoient produire; & l'on ne voyoit de l'autre qu'une innocente ſimplicité de colombe qui avoit à ſe défendre contre les détours & les ruſes des plus vieux ſerpens, & une douceur d'agneau qui avoit à lutter contre des loups qui ne ſe mettoient pas trop en peine de ſe couvrir de la peau de brebis. Des gens d'une profondeur de penſées digne des Achitophels, dont la politique animoit tous les reſſorts, des vieillards infatués, confirmés dans la fourberie, tramoient ſourdement des pieges, ſe rioient en ſecret de la bonté de ceux qu'ils attaquoient, remuoient tout contre eux, ſollicitoient ſans bruit Rome & la France, & faiſoient éclater tout d'un coup ce qu'ils avoient malignement concerté pendant un long-tems, ſans qu'on eût aucune reſſource pour parer des coups imprévus, tant ils avoient bien pris tous les devans.

Combien de fois me ſuis-je repréſenté un M. Cornet, ce celebre auteur des cinq fameuſes propoſitions? Combien de fois l'ai-je regardé comme le Philiſtin audacieux, bouſi de la force

de ſes armes, qui ſe jouoit de la docte ſimplicité d'un M. Arnaud comme d'un jeune David qu'il mépriſoit en ſon cœur, parce qu'il n'étoit armé qu'à la legere, & qu'il ſe promettoit de le terraſſer tout d'un coup? Combien de fois ceux de ce parti orgueilleux ont-ils triomphé par avance en eux-mêmes de la défaite prétendue de celui pour qui ils avoient le même mépris qu'en avoit leur chef? Et combien de fois auſſi ceux de l'autre parti perſecuté ont-ils tremblé de leur peu de foi, en déſeſperant que la foibleſſe apparente de celui qui ſoutenoit la cauſe de Dieu, pût reſiſter à des forces qui ſurpaſſoient le pouvoir des hommes? Mais on a vu dans la ſuite ce que c'eſt que l'homme quand il eſt laiſſé à lui-même, & de quoi lui ſervent ſes talens d'eſprit & de ſcience, quand Dieu, quand ſon Eſprit ſaint, quand ſa verité l'a abandonné. Il n'eſt capable d'autre choſe que de forger de ſon cerveau des penſées égarées, des opinions extravagantes, ſouvent contraires à elles-mêmes.

Mais ſi des hommes peuvent tromper des hommes qui leur ſont ſemblables, prétendent-ils en impoſer à Dieu? Ce n'étoit point la foi qui les inquiétoit. Ce n'étoit point le zele qui les devoroit. C'étoient les perſonnes qui leur déplaiſoient: c'étoit contre ces perſonnes que leur zele amer s'irritoit. De faux juſtes ne pouvoient ſouffrir ceux qui l'étoient veritablement; & le démon qui les animoit vouloit, par leur miniſtere, exterminer ceux dont la vie ſainte, retirée, & pénitente, lui faiſoit craindre pour lui de fâcheuſes ſuites. Découvrez-vous donc enfans des hommes: ou du moins ſi vous êtes aveugles & endurcis, laiſſez découvrir dans votre conduite la malice de celui qui vous a fait agir. Où eſt ce point de foi qu'on perſecutoit dans M. Arnaud & ſes amis? Quel eſt le dogme catholique qu'il

eût

eût violé? C'étoit ſa vie retirée; c'étoit ſa pénitence que le démon ne pouvoit ſouffrir; c'étoit ſa vertu qu'il tâchoit de détruire. Il a fait tout ce qu'il a pu pour colorer ſa violence & pour rendre excuſables dans le monde ceux qui ſervoient de miniſtres à ſes deſſeins pleins de violence. Mais dans le fond ce n'étoit qu'à la vie ſainte qu'ils en vouloient dans ces longues perſecutions. Si ces perſonnes euſſent vécu d'une maniere plus commune, leur perſecution auroit ceſſé; mais l'odeur de leur piété ſe répandoit par-tout comme un agréable parfum. Ce qui réveilloit l'aſſoupiſſement de tant de perſonnes, étoit le crime qu'ils vouloient punir, en lui donnant différens noms & différens viſages, ſelon la différence des tems.

Si ce que je repréſente me donne un redoublement de reſpect pour M. Arnaud & pour ces autres Meſſieurs, il me donne en même tems beaucoup de compaſſion pour les auteurs de ces perſecutions. Je crains bien qu'il ne paſſent pour des homicides au jugement de celui qui a dit dans ſon Ecriture que celui qui hait ſon frere eſt un homicide. Il eſt vrai que leurs perſecutions n'ont pas été pouſſées à cette derniere extrémité qui les termine toutes; mais ſans pénétrer le ſecret deſir de leur cœur, l'emportement qu'ils ont témoigné au dehors n'eſt guéres différent de la violence de celui qui tue. Le fondement de haine, comme j'ai dit, étoit la différence de conduite. Ils haïſſoient des perſonnes en qui ils ne voyoient rien qui leur reſſemblât, parce que tout y étoit de Dieu. Des gens qui étoient toujours dans les cabales du monde, ne pouvoient ne pas haïr des perſonnes toujours enfermées dans leur deſert: & pour tout dire en un mot, des gens animés de l'eſprit du démon ne pouvoient en ſouffrir d'autres plus heureuſement animés de celui de Jeſus-Chriſt.

Par-

Pardonnez leur, ô mon Dieu, ils n'ont pas aſſez peſé que c'étoit une eſpece de ſacrilege que de haïr ainſi ceux qui vous ſervoient. Si l'on vous bleſſe dans les outrages que l'on fait à vos ſerviteurs, & ſi le cœur d'un pere ſe ſent déchiré dans l'outrage que l'on fait à ſon fils; que doivent-ils attendre de la redoutable majeſté de celui qui a dit, *Qui vous mépriſe me mépriſe*; qui regarde comme fait à lui-même le mal qu'on fait à ſes ſerviteurs, & qui leur dit dans les Ecritures cette parole terrible, *Celui qui vous touche me touche dans la prunelle de l'œil*, ſe ſervant, pour mieux exprimer ſon amour, de ce qu'il y a de plus tendre dans notre corps, pour nous faire comprendre que le moindre mépris que l'on fait de ſes ſerviteurs le bleſſe autant que la prunelle de nos yeux eſt offenſée du moindre coup qu'on lui donne? Combien de fois avons-nous admiré la conduite de Dieu qui permettoit qu'un ſi grand nombre de perſonnes ſe ſoulevât contre un ou deux hommes qui ne demandoient qu'à ſe taire & à demeurer dans leur retraite. S'ils euſſent recherché à paroître dans l'éclat des dignités ſaintes, on auroit pu excuſer l'envie de ceux qui les combattoient: mais s'armer contre des inviſibles, attaquer des perſonnes qu'on ne connoit pas, déchirer publiquement des gens qui ſouhaitoient être ſans bouche & ſans oreilles, c'eſt un emportement qu'on a peine à concevoir.

Dieu permettoit ainſi qu'il ſe retraçât à nos yeux quelque choſe de ſemblable à ce qui s'étoit fait dans les premiers commencemens de l'Egliſe, où un petit nombre d'élus, comme d'innocens agneaux, avoient à reſiſter à des adverſaires redoutables & à ſoutenir de toutes parts des armées de loups à qui rien ne manquoit de tout ce qui eſt capable d'intimider les cœurs les plus intrépides, & d'ébranler les eſprits les plus aſſurés. Il falloit que les défen-

ſeurs

ſeurs de la grace en nos jours la défendiſſent de la même maniere qu'elle avoit été établie, & qu'il parut par la foibleſſe & le petit nombre de ceux qu'elle ſe choiſiſſoit pour la ſoutenir contre tant d'attaques, que c'étoit elle ſeule qui faiſoit tout, & que ſans ſa toute-puiſſance ſes défenſeurs auroient ſuccombé ſous la force de leurs ennemis, & qu'ainſi tout l'honneur de la victoire lui fût rendu, ſans que l'homme y oſât prendre part. Car la vanité des hommes s'eſt tellement gliſſée juſques dans la mouelle de leurs os, que dans tous les heureux évenemens qui leur arrivent, ils ſont aſſez portés à attribuer tout aux cauſes ſecondes; l'un au pouvoir des amis, l'autre au grand nombre de ſes partiſans, celui-ci à la perſuaſion de ſa parole, celui-là à la force de ſes raiſonnemens, pluſieurs à l'agrément de leur éloquence; & nul ne remonte à Dieu qui eſt obligé par notre ingratitude même à retirer quelquefois ſa main de nous pour un tems, & de nous laiſſer à nos propres foibleſſes.

C'eſt ce qui me fait ſouvenir d'une parole celebre qui ne m'eſt point ſortie de l'eſprit. On ſait quelle étoit la beauté des ouvrages de M. Arnaud, qui ont éclairé tout ce ſiecle, & qui ont fait luire la lumiere dans les tenebres. Cependant ces beaux ouvrages qui vivront, & qui étant fondés ſur la pierre ferme de l'Ecriture & de la Tradition, tiendront du fondement ſur lequel ils ſont établis, ſans que la fureur des eaux & des vents les puiſſe ébranler; ces ouvrages dont les paſſages de l'Ecriture & des ſaints Peres étoient comme les os & les nerfs, & qui avoient la ſolidité des matieres les plus prétieuſes, ces ouvrages, dis-je, n'ouvroient point les yeux de ceux qui aimoient mieux la chaleur de la diſpute que la lueur de la verité. On leur y faiſoit voir les choſes de la maniere du monde la plus ſenſible,

&

& ils ne laiſſoient pas, au milieu de tant de lumiere, d'aller encore à tâton comme des aveugles. Ils s'efforçoient par des bruits impertinens & par une multitude d'Ecrits inſipides, d'étouffer la verité qui malgré eux ſe faiſoit voir de tout le monde. Ils prenoient mille voies violentes pour les empêcher de paroître au jour. Ils les faiſoient condamner à des flammes dont ils ſortoient plus purs & plus glorieux qu'ils n'étoient auparavant. Ces eſprits aveugles faiſoient paſſer leurs paſſions dans les autres, en les empêchant, autant qu'ils pouvoient, de tirer de l'utilité des Ecrits de M. Arnaud. Un autre moins humble qu'il n'étoit auroit été déconcerté en voyant l'opiniâtreté, l'aveuglement, & l'endurciſſement des hommes; mais ſachant que ſi Dieu lui même ne frappe au cœur, perſonne n'écoute, il adoroit les effets de la grace de Dieu qu'il ſoutenoit, & ſa juſtice qui permet qu'il s'éleve ainſi de faux prophetes dans l'Egliſe qui jettent dans l'erreur ceux qui le méritent. Tous ceux qui lui étoient unis dans la défenſe de la verité étoient dans les mêmes diſpoſitions. Ils rentroient tous dans leur néant, & béniſſant Dieu qui épargnoit leur foibleſſe qu'un plus heureux ſuccès auroit expoſé à la vanité, ils l'adoroient & admiroient avec quelle profondeur de l'eſprit de Dieu cette admirable Religieuſe & mere de tant de Religieuſes, la bienheureuſe Mere Marie Angelique, diſoit à M. Arnaud ſon frere: „ Si ces gens là ſe rendoient à la verité, „ vous croiriez auſſi-tôt que ce ſeroient vos beaux „ Ecrits qui auroient fait cela; & ce n'eſt pas „ là ce que la grace que vous ſoutenez vous ap- „ prend."

Mais s'il y avoit des eſprits entêtés & des cœurs inconvertibles, vous conſoliez vos ſerviteurs, ô mon Dieu, en leur faiſant voir les heu-

heureux fruits de leurs travaux à l'égard de beaucoup de perſonnes qui ouvroient les yeux au nouveau jour de la verité qui leur luiſoit. Ils renonçoient à leurs préventions paſſées. Ils ſe condamnoient eux-mêmes de folie, & avouoient ſans peine leur funeſte aveuglement. Ils oublioient utilement ce que juſques-là ils avoient appris fort inutilement pour leur ſalut, & après avoir vomi tous les flots amers & turbulens des opinions nouvelles dont ils étoient infectés, ils buvoient humblement avec un plaiſir plus ſolide les eaux pures de vos claires verités. C'étoit pour ces perſonnes qu'ils travailloient avec joie. Ce n'eſt pas qu'il ne s'en ſoit trouvé auſſi parmi ceux là même qui liſoient en ſecret & qui approuvoient en eux-mêmes ce que la politique les obligeoit de condamner au dehors. Ce n'étoit pas à ces humbles défenſeurs de la grace qu'ils reſiſtoient, mais à Dieu même. Car ils ne diſoient rien de leur propre fond: c'étoient les ſaints Docteurs de l'Egliſe qui parloient encore par leur bouche. Avec quelle religion ces hommes humbles dans leur ſcience ont-ils gardé & appris aux autres à garder le ſacré dépôt de la Tradition? Combien ont-ils été exacts à ne tranſmettre à ceux qui les écoutoient & qui les ſuivoient que la doctrine de ceux qui les avoient précédés, & à ne tourner pas la religion ſelon leurs penſées, mais à la ſuivre plutôt ſelon qu'elle les conduiſoit?

Dieu qui conduiſoit l'eſprit de M. Arnaud & qui lui avoit donné encore plus d'humilité que de ſcience le fixa dans ce point pour donner dans ce ſiecle un grand exemple aux ſiecles ſuivans, de renoncer à nos lumieres propres pour adopter celles des ſaints Peres, & de nous y tenir fermes ſans avoir la malheureuſe démangeaiſon de paſſer pour auteurs de quelque opinion qui n'auroit

pas

pas été encore reçue dans l'Egliſe. M. Arnaud fuyoit tellement cette vanité, & plaignoit de telle ſorte ceux qui s'y laiſſoient aller, que la crainte qu'il en avoit l'avoit attaché aux paroles mêmes des Saints, auſſi bien qu'à leurs ſentimens. Il mettoit ſa gloire à n'en être que le copiſte, voulant diſparoître en quelque ſorte lui-même, pour ne laiſſer parler que les ſaints Peres. Pour lui il ne ſe croyoit rien, mais il s'affligeoit de ce qu'on combattoit les ſaints docteurs. Il reconnoiſſoit que ſans eux il ne pouvoit être que ce que ſeroient les yeux ſans le ſecours de la lumiere: mais ſon humilité faiſoit que Dieu qui eſt la veritable lumiere dont les Saints ont tiré comme de la veritable & unique ſource tout ce qu'ils en pouvoient avoir, le rendoit de plus en plus capable de la recevoir pour la répandre enſuite ſur les autres. Combien de perſonnes ont-elles été éclairées de cette lumiere? Combien de perſonnes ont-elles profité de ſes doctes veilles? L'Egliſe, depuis ſa naiſſance, n'a guéres vu de ſiecle qui fût plus éclairé que celui-ci, & M. de Saci a dit bien des fois que s'il eût eû à choiſir un ſiecle pour y naître, il n'en auroit point voulu choiſir d'autre. On étoit ſurpris en approchant de M. Arnaud, de voir toute l'antiquité préſente en quelque ſorte devant ſes yeux, & tout ce qui s'étoit paſſé dans toute l'Egliſe réuni dans un ſeul homme.

Ainſi ce bienheureux deſert renfermoit en même tems, & toute la lumiere des plus grands docteurs, & toute la plus grande ſainteté des parfaits ſolitaires. Mais helas! ils n'avoient garde d'avoir d'eux ces ſentimens. Leur humilité voiloit à leur yeux ce qu'ils étoient. Tout le monde voyoit en eux ce qu'ils n'y voyoient pas eux-mêmes. Ce que j'ai admiré ſouvent en cet admirable Docteur, c'eſt qu'ayant à combattre les chi-

chicanneries les plus pointilleuſes du monde & à demêler des labirinthes épineux où les autres ſe fuſſent dechirés & perdus, il le faiſoit ſans aucun préjudice de ſa piété. La plûpart de ceux qui s'appliquent à ces occupations s'y deſſechent & s'éloignent pour l'ordinaire de Dieu, qui eſt l'objet de leurs diſputes. M. Arnaud au contraire y étant engagé de Dieu, le faiſoit ſans rien perdre de l'onction de ſon Eſprit; & ce qui l'entretenoit dans cette ſainte diſpoſition, eſt qu'il ne ſe donnoit à ces Ecrits de critique que comme en paſſant, regardant toujours l'ouvrage qu'il refutoit comme étant peut-être le dernier auquel il ſeroit obligé de répondre. Toute ſa pente le portoit à des ouvrages plus édifians. Il avoit toujours ſoin d'avoir en vue celui de l'amour de Dieu. Comme c'étoit ce qui le rempliſſoit le plus, c'étoit auſſi à quoi il ſouhaittoit le plus de ſacrifier ſa plume. L'Egliſe aſſurément a fait une perte de ce que ſes autres affaires l'ont toujours détourné de ce beau deſſein. Car de quelle maniere ſa plume ſe ſeroit-elle élevée ſur un ſi vaſte ſujet? Combien auroit-il fait voir l'obligation plus particuliere que les Chrétiens ont à cet amour que non pas les Juifs, contre ce que quelques auteurs avoient l'audace de nier? Combien nous auroit-il montré que comme notre juſtice doit être plus abondante que celle des Juifs, notre amour doit auſſi être plus abondant? N'auroit-il pas perſuadé les eſprits de cette verité, en leur repréſentant les ſujets ſans comparaiſon plus conſidérables que nous avons maintenant d'aimer Dieu que n'avoient pas autrefois les Juifs? Les Juifs n'avoient que les ombres, les Chrétiens ont la verité. Les Juifs étoient des eſclaves, les Chretiens ſont adoptés pour enfans. Les Juifs avoient reçu un joug, les Chrétiens ont la liberté. Les Juifs n'avoient guéres que des malédi-

ctions fulminées, les Chrétiens ont la grace. Les Juifs avoient la lettre qui tue, les Chrétiens ont l'eſprit qui donne la vie. Les Juifs n'ont eu que les ſerviteurs pour maîtres, les Chrétiens ont le fils. Les Juifs ont traverſé la mer pour entrer dans le deſert, les Chrétiens paſſent par le baptême pour entrer dans le royaume. Les Juifs ont eu la manne pour nourriture, les Chrétiens ont la chair même de Jeſus-Chriſt. Les Juifs ont eu la roſée du ciel, les Chrétiens ont le don du ſaint Eſprit.

Si ce pieux Docteur avoit occupé ſur ce ſujet ſa plume que M. le Nonce Bargellini appelloit une plume d'or, *penna di auro*, & s'il s'étoit étendu à tirer les conſéquences qui doivent ſuivre naturellement ces comparaiſons, juſqu'où auroit-il pouſſé notre obligation d'aimer Dieu, nous qui ne devons rien de moins à Dieu que Dieu-même qui nous a rachettés, & qui a acheté à un ſi grand prix l'amour qu'il exige de nous? Mais les affaires qui ſurvenoient tous les jours lui ôtoient le moyen de ſatisfaire là-deſſus ſon zele; car il avoit en même tems deux ſortes de perſonnes ſur les bras, & deux ſortes d'adverſaires à refuter qui étoient difficiles à combattre. Les uns & les autres étoient d'une vie reglée à l'exterieur, & d'une piété apparente. Les uns étoient hors de l'Egliſe, les autres dans l'Egliſe même. Les uns avoient reçu de pere en fils de fauſſes impreſſions qui leur étoient paſſées en loi, les autres ayant inventé de nouvelles opinions vouloient les faire paſſer pour autant de loix inviolables de l'Egliſe même. Les uns péchoient peut-être plus par prévention & par ignorance, les autres par orgueil & par hardieſſe.

Ce Docteur ſi celebre combattoit les uns & les autres, & s'oppoſoit à eux comme un mur pour la maiſon d'Iſrael. Il attaquoit & étoit attaqué. Ce défenſeur

ſenſeur infatigable de la verité n'avoit rien à appreHender en combattant ces premiers : il y avoit même pour lui de la gloire ; mais il n'avoit rien à gagner ſelon le monde en refutant les autres. Les puiſſances prêtoient leur bras à ſa plume contre les uns, & les mêmes puiſſances armoient leur bras pour les autres contre ce même Docteur. C'étoit là l'état & l'occupation de M. Arnaud, & on a vu lequel de ces deux partis s'eſt trouvé avoir plus d'oppoſition à embraſſer la lumiere qu'on leur faiſoit luire pour les délivrer de leurs égaremens. Il y en a beaucoup de l'un de ces partis qui ſe ſont rendus à la force de la verité, & qui n'ont pas rougi de renoncer à leurs anciennes erreurs ; mais il n'y en a point eu de l'autre qui ait voulu donner cette conſolation à l'Egliſe, d'avouer de bonne-foi qu'on s'étoit un peu égaré chez eux, & qu'on avoit obligation à un homme qui avoit tâché de les remettre dans le bon chemin. Les uns ont trouvé la voie du ſalut dans leur heureuſe défaite, les autres ſe ſont fait un grand obſtacle à leur ſalut, dans l'eſpérance de leur malheureuſe victoire. Puiſſe le Seigneur écouter les prieres que ſes ſerviteurs lui ont addreſſées pour les uns & pour les autres, & les retirer de leur funeſte aveuglement ! Ces ténébres répandues dans l'eſprit des hommes font peur ; on eſt aveugle, & on croit voir clair : on regarde les autres comme étant dans les ténébres, & on y eſt ſoi-même.

Ces deux différens partis que M. Arnaud combattoit étoient en cet état. Ils croyoient que la verité étoit parmi eux & qu'on avoit tort de les combattre. Chacun d'eux diſoit aux autres : Vous vous égarez. Ils paſſoient pour novateurs dans l'eſprit de ce pieux Docteur, & il paſſoit auſſi pour l'être dans le leur. La verité étoit pour le dernier, les autres croyoient l'avoir parmi eux.

Il honoroit vraiment Dieu en la ſoutenant, les autres croyoient auſſi l'honorer en ſoutenant leurs menſonges. Ils s'imaginoient, comme marque l'Evangile, rendre un grand ſervice à Dieu en perſecutant ſans compaſſion celui qui le ſervoit ſi fidelement, & ils prenoient ces fumées de leur cœur aigri & bouillonnant de haine pour les fumées d'un agreable parfum. Ils ne ſe laſſoient point de compoſer des livres funeſtes qui donnoient à leurs lecteurs des plaiſirs de courte durée, mais qui cauſeront une infinité de larmes ſoit à leurs auteurs ſoit à ceux qui en ont été les admirateurs. Ils prodiguoient leurs lumieres, leur ſcience, leur conſcience, leur ſalut pour ſatisfaire leurs paſſions & contenter celles des autres. Ils ſe noirciſſoient plus eux-mêmes devant Dieu qu'ils ne noirciſſoient M. Arnaud devant les hommes; & en mettant leurs Ecrits au jour, ils ſe condamnoient à d'éternelles ténébres par l'impuiſſance où ils ſe mettoient de remedier aux médiſances publiques qui devenoient la gloire de ceux contre qui on les écrivoit, & qui comme des dards perçans retournoient contre ceux-mêmes qui les lançoient.

Le dernier retranchement de ces perſonnes contre les ouvrages de M. Arnaud & de ſes amis, ſur la grace, eſt qu'ils paroiſſoient ſans nom. Ils prenoient de là comme un juſte ſujet de les décrier & de les rendre ſuſpects. Ils répandoient dans le monde que les auteurs de ces Ecrits les trouvoient eux-mêmes dangereux, puiſqu'ils n'oſoient y mettre leurs noms. O malice ignorante & aveugle! Qui ne ſait pas qu'il y a plus de douze ou treize ſiecles que l'on a objecté la même choſe à de très grands Evêques, & qu'ils s'en ſont admirablement juſtifiés?

„ Pourquoi, dit Salvien, s'informe-t-on quel eſt
„ l'auteur de ces livres? Pourquoi veut-on ſavoir

„ ſon

„ ſon nom ? Si cette curioſité pouvoit produire
„ quelque bien, on auroit raiſon. Que ſi elle eſt
„ inutile, pourquoi ſe donne-t-on de la peine en
„ vain ? C'eſt le fruit, c'eſt l'utilité qu'il faut cher-
„ cher dans ces livres qui paroiſſent, & non l'au-
„ teur qui les a faits. Si la lecture en eſt avanta-
„ geuſe à ceux qui les liſent, de quoi leur peut ſer-
„ vir un nom ? Ne pourroit-on pas dire ce qu'un
„ ange dit autrefois à Tobie : Pourquoi me de-
„ mandez-vous mon nom ? Quand vous louez
„ un mercenaire vous mettez-vous en peine de
„ ſavoir ſon nom & ſa patrie ?" Et ce ſavant auteur entrant plus avant dans les raiſons qui lui faiſoient ſupprimer ſon nom à la tête de ſes ouvrages, pour y en ſubſtituer un autre, dit admirablement qu'il l'avoit fait dans la crainte de Dieu, & du commandement qu'il fait d'éviter la gloire des hommes, de peur que cet air contagieux & imperceptible de l'eſtime, ne lui fît perdre la récompenſe qu'il pouvoit eſpérer dans le ciel. Que votre main gauche ne ſache point ce qu'écrit votre main droite. Que cela ſoit connu ſeulement de votre pere qui voit ce qui eſt de plus caché. Tout homme qui écrit pour la gloire de Dieu, doit ſe contenter de reſerver à lui ſeul la connoiſſance de ce qu'il fait, & tâcher de lui rendre ſon travail d'autant plus conſidérable, qu'il évite avec plus de ſoin de ſe faire connoître aux hommes. Ce Saint répondoit ainſi par avance il y a douze cens ans pour la juſtification de M. Arnaud & de ces autres Meſſieurs, à laquelle on peut encore ajouter une autre raiſon qui ne fut jamais plus preſſante qu'en ce temsci. C'eſt que preſque tout le monde n'écoute que les préventions, & n'eſt touché des ouvrages que par l'idée qu'il s'eſt formée des auteurs. On conſidére preſque toujours moins ce qu'on lit, que les auteurs qui ont écrit, & on s'attache

moins à la force des choſes & à la verité même qu'à la qualité de celui qui les dit. M. Arnaud qui n'ignoroit pas combien il y avoit de bouches ouvertes pour le décrier dans le monde, avoit donc grande raiſon de ſupprimer ſon nom dans ſes livres, puiſqu'il ſuffiſoit à pluſieurs de ſavoir qu'ils venoient de lui pour les rejetter, & qu'ainſi les verités ſaintes qu'il y répandoit ne pouvoient trouver d'accès auprès d'eux.

Ce pieux Docteur voyant les diſputes & les guerres ſe multiplier contre lui, & ayant peine à ſuffire ſeul à tant d'ouvrages, pria ſon neveu M. le Maitre de l'aider, & de travailler avec lui : ce qu'il fit. Ainſi on vit que Dieu avoit appellé cet homme admirable pour lui conſacrer les talens qu'il lui avoit donnés, & pour employer au ſervice de l'Egliſe ces torrens d'éloquence qui couloient de ſa plume. Il l'avoit rendu un miracle de la grace avant que de l'en rendre le défenſeur. Il avoit rempli ſon eſprit d'humilité dans les premiers tems de ſa retraite, à la vue du profond abîme du néant de l'homme dont ſon cœur fut vivement touché, pour le préparer peu à peu à entrer dans les interêts de la verité, & pour purifier à loiſir par ſes larmes cette éloquence qui lui étoit devenue ſi naturelle, & que la délicateſſe de ſa conſcience craignoit d'avoir rendue un peu trop humaine. On ne perd rien de ce qu'on veut bien perdre pour Dieu. Jamais l'éloquence de ce ſaint pénitent ne fut admirée davantage que lorſqu'elle s'eſt employée pour la verité.

On ſe trouve embarraſſé de tant de différentes vues, lorſque l'on penſe aux perſecutions de M. Arnaud, qu'on ſe perd dans un ſujet ſi vaſte. Je n'ai garde d'entreprendre d'en faire une relation exacte. Ce deſſein me paſſeroit de cent piques. J'y ſerois noyé. Je paſſe à ce qui en fut com-

comme le couronnement, c'eſt-à-dire la cenſure que la Sorbonne fit de ſa *Lettre à un Seigneur de la Cour*, enſuite de quoi elle le chaſſa de ſon corps.

O vanité des hommes qui ſe donnent tant de mouvemens pour flétrir une perſonne, & qui ne voient pas que tous leurs efforts retournent contre eux, & ne ſervent qu'à procurer la gloire de celui qu'ils veulent deshonorer! Combien a-t-on fait jouer de machines pour condamner un innocent? Combien a-t-on ſollicité la Cour pour faire déclarer hérétique un Docteur orthodoxe, qui étoit le plus grand fleau des hérétiques? M. Arnaud qui étoit la gloire de ſon ſiecle & l'ornement de la Sorbonne eſt proſcrit de la Sorbonne même. On fait venir un grand Magiſtrat (M. Seguier Chancelier de France) préſider à toutes les aſſemblées qui s'y faiſoient ſur cette affaire, pour y ôter la liberté des avis. On l'oblige à quitter toutes les affaires de ſa charge pour paſſer fort inutilement quelques heures à entendre des harangues latines ſur des diſputes de Theologie, & ſans en remporter d'autre fruit que d'avoir menagé de ces heures fatigantes au moins quelques momens de ſommeil. A quoi ſervirent toutes ces brigues, ſinon à faire diſcerner les timides & les laches, d'avec ceux qui étoient vraiment généreux? Put-on empêcher par tant d'inventions ſi nouvelles & ſi artificieuſement concertées, que plus de ſoixante Docteurs qui étoient la gloire de ce Corps, ne ſe déclaraſſent pour un innocent confrere que l'on flétriſſoit à tort? Et ce qui en reſtoit ne rougiſſoit-il point de ſon petit nombre qui étoit ſans doute le plus leger, quoiqu'il l'eût emporté par la pluralité des voix mandiées de tous les Moines qui ſe trouverent là pour opiner du bonnet d'une maniere qui divertit alors tout Paris? Mais quelque nombreuſe que

ſoit la paille dans une aire, elle ne l'emportera jamais ſur la ſolidité du bon grain.

Par quel étrange miracle des perſonnes établies pour conſerver le dépôt de la verité & le reſpect du aux ſaints Peres, en condamnerent-ils les ſentimens & les propres paroles? N'ouvriront ils jamais les yeux pour conſidérer & pour corriger cet excès? La Sorbonne ne ſe repentira-t-elle point d'avoir chaſſé de ſon ſein un fils qui devoit faire toute ſa joie? Et continuera-t-elle de faire paſſer ſa haine & ſes reſſentimens dans ceux qu'elle enfante de nouveau, en les faiſant entrer dans ſon crime par la flétriſſure d'un homme dont ils devroient faire gloire d'être les diſciples? On fait ſouſcrire à tous les Bacheliers la condamnation de M. Arnaud qui plaint tranquillement cet aveuglement, & lorſque l'on a tout ſujet de croire que Dieu a couronné les longs travaux & le zele intrépide de ce défenſeur invincible de la verité, on ne craint point de ſe fermer à ſoi-même le ciel où il triomphe, en ſouſcrivant lâchement à une cenſure qui décrie ſa doctrine & ſa perſonne. Antique Sorbonne, où eſt ta gloire paſſée, & de qui maintenant es-tu le pillage? On reſpectoit autrefois tes decrets, mais maintenant tu les avilis. Tu n'es preſque plus qu'un grand nom, & l'on ne voit que rarement dans ta conduite quelque choſe de généreux & de digne de tes premiers peres. Cette pierre prétieuſe que les architectes ont rejettée deviendra malgré leurs efforts une des plus celebres pierres de l'Egliſe. Je prie Dieu que ceux qui ſe heurtent ſi inconſidérément contre elle, ne s'y briſent point, & qu'elle n'écraſe pas ceux ſur qui elle tombera.

Ainſi quel étrange renverſement! On fait profeſſion de reſpecter les ſentimens des ſaints docteurs lorſqu'ils ſont dans leurs propres livres, &

& on condamne ces mêmes ſentimens dans les ouvrages de ceux qui ſont leurs plus fideles diſciples! Les premiers auteurs des mêmes opinions ſont catholiques & révérés de tout le monde : ceux qui les ſuivent très exactement après eux ſont des hérétiques que tout le monde doit fuir! Les maîtres ſont abſous de toute erreur, & ſont même reſpectés avec juſtice; & ceux qui ne font que tranſcrire ce qu'ils ont écrit ſont condamnés avec une injuſtice étrange! On regarde les uns comme des étoiles brillantes, & les autres comme des aſtres errans & obſcurcis : les uns comme des peres qui ſont la lumiere de l'Egliſe, & les autres comme des ſchiſmatiques qui en font la honte : les uns enfin comme jouiſſans d'une éclatante couronne dans le ciel, & les autres comme ne devant attendre que des ſupplices dans l'enfer! Croiroit-on ce dereglement ſi on ne le voyoit de ſes yeux? N'eſt-ce pas traiter l'ancienne verité contenue dans les Peres comme Salomon traita autrefois le blaſphemateur Semeï lorſqu'il le condamna à demeurer clos & couvert dans ſa maiſon, le menaçant de mort s'il en ſortoit, puiſque dès que les verités ſaintes ſortent des livres des ſaints Peres on les condamne.

On plaint M. Arnaud ſans doute lorſque l'on voit de ſi indignes traitemens; mais ne pourroit-on pas plaindre davantage ceux qui les lui font ſouffrir? Qu'eſt ce qui les rendoit ſi ardens dans leur cabale, ſi actifs dans leurs intrigues, ſi appliqués à cette unique affaire qu'ils s'étoient miſe dans l'eſprit? Combien falloit-il d'entrevues pour complotter leurs deſſeins? Combien de voyages, & de viſites pour concerter leurs entrepriſes? Combien de reſſorts pour faire jouer leurs machines, pendant que cet innocent Abel perſecuté de ſes freres avec tant de violence étoit paiſible dans ſa retraite où il avoit recours à d'autres ſolitaires pour parer tant de

coups qu'on lui portoit de toutes parts, & pour invoquer Dieu par ſes gémiſſemens & par ſes prieres? Je fus témoin moi-même combien de fois M. Arnaud avec qui j'avois l'honneur d'être enfermé alors, entendant ce que l'on faiſoit contre lui, comparoit leur agitation avec la paix & la tranquillité dans laquelle il ſe conſervoit. Quelle étoit auſſi la douleur de ces perſecuteurs acharnés, de voir qu'ils ne pouvoient abattre le courage d'un homme qu'ils eſpéroient de fatiguer, le piquant ſans ceſſe comme des abeilles. Tout un grand Corps armé de mille bras & de mille langues, ſe déchaînoit contre un homme caché dans un grenier, & ne pouvoit venir à bout de lui, ni empêcher que tout un royaume ne rendît juſtice à ſon innocence & à la ſolidité de ſa juſtification. C'eſt là ce qui les tourmentoit, & à quoi l'on peut appliquer ce que les Saints diſent de Job. Le démon le tourmentoit, diſent-ils, mais Job par ſa fermeté, par ſa patience, par ſon humilité, le tourmentoit bien davantage. Il faudroit ſavoir ce qui ſe paſſe au fond de l'ame des méchans pour comprendre ce que je dis. Il faudroit être dans le fond du cœur des uns & des autres, & on n'auroit pas de peine à le comprendre. En voyant la tranquillité de M. Arnaud au milieu de l'agitation des autres, qui ne s'écriera avec David, *Pax multa diligentibus legem tuam & non eſt illis ſcandalum!* Il avoit tellement attaché à Dieu tout ſon cœur, que rien de ce qui ſe faiſoit ſur la terre n'étoit plus capable de l'ébranler. Comme les biens de ce monde n'avoient pas eu la force de le tenter, ſes maux auſſi ne pouvoient l'intimider, connoiſſant la vanité des uns & goutant par expérience l'utilité des autres. Il avoit toujours devant les yeux ce qu'il avoit juré en ſe faiſant Docteur, ſur l'autel des ſaints Martirs, & faiſoit voir qu'il ne regar-

gardoit pas ce ſerment comme une ſimple cérémonie.

Mais ſans parler des récompenſes du ciel, pouvoit-il arriver rien de plus glorieux à M. Arnaud, que de voir plus de ſoixante Docteurs, qui étoient l'élite de la Sorbonne, ſe déclarer hautement pour lui, & prendre ſi fortement ſon parti, qu'ils tinrent à gloire d'être chaſſés avec lui de la Sorbonne, & aimerent mieux paſſer avec lui pour hérétiques, que d'être catholiques avec ceux qui l'accuſoient d'une nouvelle ſorte d'héréſie. Je ne parle que des ſoixante qui ſe montrerent plus courageux que les autres: car dans le fond, ſi on eût pu voir le cœur de pluſieurs qui ſe déclaroient à l'exterieur contre lui, combien y eût-on vu d'eſtime pour celui qu'ils ne condamnoient qu'en apparence? On avoit tant de pitié d'eux, qu'on leur pardonnoit aiſement cette foibleſſe. La crainte d'être chaſſés d'un grand Corps, la difficulté d'y rentrer enſuite, mille raiſons d'interêt & de grandeur humaine, l'apprehenſion de déplaire aux Grands, l'épouvante du plus grand nombre, le peu d'affermiſſement dans les principes de la verité, l'éblouiſſement de l'éclat des fauſſes raiſons qui tiranniſoient leurs eſprits déja un peu gâtés par les opinions nouvelles, les tenoient comme en ſuſpens entre la vie & la mort. Tourmentés au dehors, & encore plus agités au dedans, ils ſuivoient la violence de l'orage, alloient ſelon que ſouffloit le vent, rentroient quelquefois en eux-mêmes, mais n'y trouvant point de paix, ils étoient comme des flots qui viennent ſe briſer contre un rocher. Tantôt ſe faiſant une peur chimérique de ce qui étoit le plus ſûr, ils ne ſavoient ni où aller ni comment revenir. Ce ſont là les maux que ces perſécuteurs cauſoient dans leur Corps: voilà les déſordres où les jettoient ces faux freres qui cachoient

la

la cruauté du loup ſous l'apparence de brebis ; qui ajoutoient ce mal à tant d'autres, qu'étant auſſi violens ennemis qu'ils l'étoient, ils ſe flattoient néanmoins d'être des gens de piété, couvrant leur injuſtice par cette fauſſe perſuaſion de juſtice. Des perſonnes plus chrétiennes & plus moderées ne ſe ſeroient portées qu'avec peine à flétrir un de leurs confreres. Ils auroient uſé de toute leur charité & de toute leur lumiere pour en empêcher la cenſure, & ſi après toutes leurs précautions il avoit enfin fallu en venir à cette dure extrémité, bien loin de le faire avec inſulte ils ne l'auroient fait qu'avec un extrême regret. Ils auroient couvert le mal s'il y en eût eu, & ne l'auroient pas condamné ſans loiſir. Ils ne lui auroient pas fait dire lorſqu'il avoit demandé à ſe venir juſtifier, *Veniat mentem aperturus, non diſputaturus.* Car on le craignoit encore lorſque ſa condamnation étoit déja toute réſolue.

J'admire les contradictions des hommes au ſujet de cet admirable Docteur qui, dans les jugemens ſi différens qu'il voyoit qu'on portoit contre lui, n'étoit en peine que de n'avoir rien à ſe reprocher au jugement de Dieu, ni à celui de ſa conſcience, ni à celui de toutes les perſonnes qui ne ſe laiſſeroient pas aller à la crainte & à l'ambition des hommes. Paris & Rome ſemblent ſe combattre à ſon ſujet. La Sorbonne le condamne & Rome l'abſoud. Les Docteurs le déclarent hérétique, & un grand Pontife (Innocent XI.) le regarde comme très catholique. Les uns flétriſſent ſes Ecrits, les autres eſtiment ſa plume & deſirent de s'en ſervir. Les uns le chaſſent de leur corps, l'autre lui offre une place dans l'auguſte Corps des Cardinaux, & le preſſe de l'accepter. Quel étrange renverſement! Le pere lui tend les bras, les enfans le rejettent de leur ſein. En un mot le pere regarde M. Arnaud com-

comme l'ornement de ſon ſiecle, & les Docteurs le diffament comme le ſcandale de la Sorbonne.

Mais il faut ſe taire pour écouter ce que ce pieux Docteur dit lui-même ſur ce ſujet, lorſque dans la derniere piece que nous avons de lui, & qui eſt ſon teſtament ſpirituel, parlant à Dieu qu'il prend à témoin de ſes plus tendres ſentimens, & étant ſur le point de paroître devant lui, il lui dit: „ J'ai ſujet auſſi, mon Sauveur, de croi-„ re que c'eſt par l'ordre de votre providence, „ & par le mouvement de votre eſprit que je „ me ſuis trouvé engagé dans la défenſe de vo-„ tre grace. Au moins ma conſcience me rend „ témoignage que je n'y ſuis point entré par au-„ cune conſidération humaine, ni par aucune „ émulation de parti. Pluſieurs années avant la „ publication du livre de l'Evêque d'Ipres, par „ la ſeule lecture de votre parole divine & des „ ouvrages de ce grand Saint à qui votre Egliſe „ a toujours cru que vous aviez communiqué „ plus de lumiere pour l'intelligence de ſes mi-„ ſteres, j'avois reconnu toutes les mêmes ve-„ rités que j'ai défendues depuis, & les avois „ publiquement ſoutenues dès l'année 1636. avec „ l'applaudiſſement du clergé & de la Sorbonne, „ ſans que perſonne y trouvât à redire. La cha-„ leur & le faux zele avec lequel on les a com-„ battues depuis ce tems là, en paſſant au delà „ de toutes les bornes, ne me devoit pas être „ un ſujet de les abandonner; & il me paroiſ-„ ſoit au contraire que ç'auroit été me rendre „ indigne de la grace que vous m'avez faite de „ les connoître & de les aimer ſi, les ayant ſou-„ tenues, je cédois à la crainte, ou de perdre „ quelques avantages temporels, ou d'être ex-„ poſé à quelques perſecutions. Je vous rends „ graces, mon Seigneur & mon Dieu, de ce que „ rien de tout cela ne m'a arrêté. J'ai penſé que l'Egli-

„ l'Egliſe s'étant déclarée tant de fois en faveur
„ de la doctrine de ſaint Auguſtin, en le re-
„ gardant après les Apôtres comme le plus grand
„ docteur de la prédeſtination & de la grace,
„ c'étoit lui rendre un ſervice conſidérable, que
„ d'empêcher qu'on ne la corrompît par de fauſ-
„ ſes gloſes entierement éloignées de ſon eſprit.
„ Vous m'êtes témoin, mon Dieu, que je n'ai
„ jamais eu que ces vues dans tous les Ecrits
„ que j'ai faits ſur ces matieres; que j'ai reçu avec
„ reſpect les Conſtitutions des Papes Innocent X.
„ & Alexandre VII. & que j'ai condamné très
„ ſincerement les cinq propoſitions, étant très
„ aſſuré, par les déclarations mêmes de ces Pa-
„ pes, & parce qu'ils enſeignent tous les jours
„ à Rome, qu'ils n'avoient donné par là aucu-
„ ne atteinte ni à la doctrine de la grace efficace
„ par elle-même, néceſſaire à toute action de
„ piété, ni à celle de la prédeſtination gratuite.
„ Et ſi je n'ai pu me réſoudre à ſigner le For-
„ mulaire purement, c'eſt parce que je n'ai pas
„ cru pouvoir, ſans menſonge & ſans parjure,
„ atteſter aucunement que ces propoſitions ſont
„ dans un livre où j'ai lieu de croire qu'elles ne
„ ſont pas, l'ayant lu avec ſoin ſans les y avoir
„ trouvées, & y ayant trouvé le contraire. Mais
„ ce qui m'a donné encore un nouvel éloigne-
„ ment de ces ſignatures, c'eſt de voir qu'on n'en
„ fondoit l'obligation que ſur des erreurs groſ-
„ ſieres, telle qu'eſt la prétendue inſéparabilité
„ du fait & du droit, ou ſur des maximes per-
„ nicieuſes qui renverſeroient les fondemens de
„ la foi catholique, telle qu'eſt la fauſſe préten-
„ tion des partiſans du Formulaire, que l'Egli-
„ ſe ou le Pape ſont infaillibles dans la déciſion
„ d'un fait non revélé, & qu'étant decidé par
„ l'autorité de l'un ou de l'autre, il devient un
„ objet de foi divine, qu'on ne peut refuſer

„ de

„ de croire ſans être hérétique.

„ Je n'ai pas lieu de me croire plus coupa-
„ ble dans une autre affaire qui m'a cauſé plus
„ de traverſes. C'eſt la cenſure de la Sorbon-
„ ne, dont l'injuſtice eſt aſſez connue. Car ce
„ n'eſt pas tant moi que ſaint Auguſtin & ſaint
„ Chryſoſtome qu'on y a cenſurés; puiſque la
„ propoſition condamnée eſt toute priſe de ces
„ deux Saints, & que l'on ne peut dire ſans ca-
„ lomnie que j'y aye renfermé un ſens héréti-
„ que; les Ecrits que j'ai faits devant & après
„ la cenſure pouvant faire voir à tout ce qu'il y
„ des Theologiens dans l'Egliſe, que rien n'eſt
„ plus orthodoxe ni plus hors d'atteinte à tout
„ ſoupçon d'erreur, que le ſens dans lequel j'ai
„ déclaré que j'avois pris les paroles de ces ſaints
„ docteurs. Auſſi, mon Sauveur, tout le mon-
„ de a vu que ce n'étoit qu'une affaire de caba-
„ le, & qui n'alloit qu'à chaſſer des aſſemblées
„ de Sorbonne pluſieurs habiles gens qu'on en
„ vouloit exclurre, puiſqu'ayant refuſé de ſou-
„ ſcrire à une cenſure qui me condamnoit com-
„ me ayant avancé une propoſition héréti-
„ que, cette fermeté à ne me point ſoumettre
„ à ce jugement injuſte qui auroit du paſſer
„ pour une opiniâtreté criminelle dans l'eſprit
„ de tous ceux qui l'auroient crue juſte, n'a pas
„ empêché que je n'aye été compris dans la paix
„ de l'Egliſe au tems de Clement IX. ſans que
„ l'on ait exigé de moi ni rétractation, ni ex-
„ plication; que les Evêques de France ne
„ m'ayent toujours eu en leur communion
„ comme très bon catholique, que les plus pieux
„ & les plus ſaints ne m'ayent honoré de leur
„ amitié, & que le très digne ſucceſſeur des
„ plus grands Papes, Innocent XI. que vous
„ avez donné à votre Egliſe par une ſinguliere
„ miſericorde, pour en arracher les ſcandales,

„ au-

„ autant que le malheur de ces derniers ſiecles
„ le pouvoit ſouffrir, ne m'ait traité avec des
„ témoignages de bonté & d'affection que je ne
„ mérite point, mais qu'aſſurément il n'auroit
„ pas rendu à un homme qu'il auroit cru ſuſpect
„ d'erreur dans la foi."

C'eſt ainſi que M. Arnaud parle de lui-même, & fait voir ſon innocence dans l'injuſtice de cette cenſure. Cependant quoique tous les honnêtes gens fuſſent pour ce Docteur injuſtement perſecuté, la cabale ne laiſſoit pas de pouſſer toujours ſa pointe, & cherchoit à traiter M. Arnaud comme un veritable hérétique. On tendoit principalement à le prendre, pour ſe rendre maître de ſa perſonne & de ſa plume. Cette innocente victime de la paſſion des hommes, avoit peine à ſe trouver un azile. Il fuyoit la lumiere comme s'il eût été criminel, & il ne trouvoit qu'à peine d'ombre aſſez noire pour s'y cacher. Dès qu'il étoit dans une maiſon, on s'imaginoit que toute perſonne qui en approchoit venoit pour le prendre. Dieu voit encore préſentement la frayeur dont je fus ſaiſi alors, auſſi bien que tous ceux qui étoient avec moi. J'avois le bonheur d'être renfermé avec M. Arnaud dans un logis, en un quartier de Paris où de ma vie je n'avois été, tant il étoit détourné de tout. M. le Maitre & M. Nicole vinrent auſſi s'y renfermer, pour tenir compagnie à M. Arnaud. Pour M. de Saci il veilloit par ſes prieres à la conſervation de ſon cher oncle & de ſon cher frere: ſur quoi il me ſouvient de ce qui arriva d'aſſez plaiſant. M. de Luzanci qui nous venoit voir aſſez ſouvent dans cette maiſon étant retourné à Port-Royal des champs, & diſant à M. de Saci des nouvelles de ces Meſſieurs: Devinez, lui dit-il, l'enſeigne du logis où ils ſont. Je vous le dirai, répondit en riant M. de Saci qui ne ſavoit rien de rien:

C'eſt

C'eſt l'enſeigne de l'ange gardien. Cela ſurprit M. de Luzanci, car ce l'étoit en effet.

On avoit beſoin ſans doute de ſa protection. Preſque auſſi-tôt que nous fûmes dans ce logis, des archers vinrent du matin frapper bruſquement à la porte, & demanderent à la maitreſſe du logis qui nous avoit retirés chez elle: „ Madame, „ n'eſt-ce pas ici que demeure M. Arnaud?" On peut juger quel fut notre effroi quand nous entendimes cela de nos chambres. La ſageſſe de cette Dame parut à ce coup. Elle répondit froidement qu'il n'y avoit perſonne chez elle qui ſe nommât ainſi. Il y avoit effectivement à deux portes près, un autre M. Arnaud, Avocat, que l'on prit priſonnier pour dettes.

Nous avons paſſé bien des années dans des apprehenſions ſemblables: car nous étions bien informés que l'on deſiroit fort de trouver ces Meſſieurs. On ne plaignoit point l'argent en eſpions. On ſe faiſoit une affaire importante de trouver le moyen de les déterrer. Les lieux les plus retirés de Paris & de la campagne étoient viſités. Sur le moindre ſoupçon on entroit ſans rien craindre dans les maiſons. On n'épargnoit pas même les perſonnes de qualité. On vouloit leur faire dire malgré eux où étoient ceux qu'on cherchoit. „ Voulez-vous que je vous diſe où eſt caché „ M. Arnaud," dit une Dame de qualité à ces ſatellites qui bouleverſoient tout chez elle? „ Mais il eſt bien caché, leur diſoit-elle, & ſe touchant le cœur de la main: „ Tenez, c'eſt là „ qu'il eſt caché, leur dit-elle; prenez-le ſi vous „ le pouvez." Mais on ne ſe rebutoit de rien. On paſſoit les nuits dans cette recherche & les jours ne ſuffiſoient pas. Les uns par un faux zele, les autres pour un vil interêt, quelques-uns pour s'en faire un ſujet de gloire s'appliquoient à cette malheureuſe recherche, pour ſe rendre

maîtres d'un homme caché ; & l'on faiſoit éprouver à ce pretieux reclus par ces frayeurs continuelles & ces craintes d'être découvert une vie mille fois plus pénible qui s'il eût été en priſon.

Mais je laiſſe un moment M. Arnaud dans la retraite où il ſe cachoit, pour dire un mot de l'admirable ſolitaire M. le Maitre qui avoit quitté ſes délices, c'eſt à-dire Port-Royal des champs, pour tenir compagnie à Monſieur ſon cher oncle, & pour travailler avec lui dans un tems ſi orageux. Cet état étoit d'autant plus pénible à M. le Maître, qu'il avoit peu de ſanté, & qu'il n'étoit pas encore bien remis des longues peines de corps & d'eſprit que lui avoit cauſé tout récemment une malheureuſe affaire. C'eſt celle de ſes plaidoyers. Quelques libraires en ayant eu un petit nombre, & fort imparfaits, qui étoient tous eſtropiés, & tronqués en beaucoup d'endroits, en ſuppoſerent encore d'autres, & firent de cela un volume qui, à cauſe de la grande réputation de M. le Maitre, ne laiſſa pas de ſe vendre. Ils en firent auſſi-tôt une ſeconde impreſſion, encore plus défectueuſe que la premiere, & après cette ſeconde ils menaçoient encore d'une troiſiéme beaucoup plus ample, & par conſequent plus mauvaiſe. Comme on vit que ce mal croiſſoit, & que cette publication ſi imparfaite en toutes manieres défiguroit l'ouvrage & deshonoroit l'auteur, on lui dit qu'il falloit arrêter ce mal, & que l'unique moyen de le faire étoit de donner ſes veritables plaidoyers, & d'une maniere très correcte. M. le Maitre, à cette ſeule propoſition, ſentit toutes ſes douleurs paſſées ſe renouveller. L'idée du Palais & du métier qu'il y avoit fait, lui revint dans la mémoire ; & l'effroyable averſion qu'il avoit conçue de ſes pieces d'éloquence l'empêcha d'y pouvoir penſer de nouveau. La choſe en ſeroit demeurée là, ſi ſes amis

amis n'avoient fait de nouvelles inſtances, & repréſenté le mal qui reviendroit de ces éditions imparfaites, avec tant de force & de clameurs, qu'il fallut ſérieuſement penſer à ce qu'il y avoit à faire dans une ſi fâcheuſe conjoncture.

M. le Maitre demeurant toujours inflexible à toutes leurs raiſons, M. de Saci qui d'un côté approuvoit encore plus celles de Monſieur ſon frere, & étoit extrêmement édifié de ſes ſentimens ſi humbles, lui propoſa cet expédient: qu'il ne parût point dans cette impreſſion qui ſe feroit de ſes veritables plaidoyers, & qu'il en abandonnât le ſoin à quelque ami. On trouva cet avis fort bon, & on jetta les yeux ſur tous ſes amis pour voir qui ſeroit celui qui pourroit le mieux conduire cette entrepriſe. On n'en trouva point de plus propre que M. Iſſali celebre Avocat en Parlement.

Cet homme d'une grande érudition & d'une probité encore plus grande, eſtimé & honoré de tous les gens de bien, avoit été de tout tems ami très intime de M. le Maitre. Depuis ſa retraite du Palais, il venoit le voir ſouvent à Port-Royal des champs, lorſqu'il y étoit preſque encore ſeul & ſans cette foule de ſolitaires que ſon exemple & ſes prieres y attirerent depuis. M. le Maitre qui voyoit ſon ami intime dans un poſte ſemblable à celui d'où Dieu venoit de le délivrer, ſe ſentoit bruler de zele au dedans de lui-même, & ſouhaittoit que Dieu répandit dans ſon cœur les mêmes graces qu'il lui avoit faites, & qu'il lui donnât le même éloignement du Palais. Il lui ouvrit quelquefois ſon cœur là-deſſus. Il lui écrivoit auſſi des lettres touchantes, & ſur-tout il tâchoit toujours d'empêcher qu'il ne s'engageât dans le mariage, auquel M. Iſſali lui témoignoit avoir quelque penchant, afin que ſi Dieu vouloit un jour exaucer ſes prieres & toucher ſon ami

auſſi fortement qu'il le ſouhaittoit, il ſe trouvât dans la même liberté pour ſuivre ſa voix, qu'il avoit été lui-même au tems de ſa converſion. Il lui faiſoit part pour cela de ce qu'il trouvoit de plus beau ſur ce ſujet dans ſes lectures. Il lui repréſentoit ſouvent la chaîne de fer de cet état, qui d'un côté faiſoit gémir un homme qui s'étoit vu long-tems libre, & qui de l'autre étoit capable de le ramollir par toutes les complaiſances qu'il falloit avoir pour une femme. M. le Maitre m'a fait l'honneur à moi-même de m'employer à tranſcrire quelques-uns de ces paſſages, pour les envoyer à ſon ami.

Mais avec quelque reconnoiſſance que M. Iſſali reçût ces marques d'amitié de M. le Maitre, & quelque attention qu'il fît lui-même, par la ſolidité de ſon eſprit, ſur les engagemens du mariage, Dieu avoit d'autres vues ſur lui, & lui deſtinoit une très vertueuſe femme, pour tirer d'eux des enfans dont tout le monde a admiré & admire encore la ſageſſe & la vertu. Jamais peut-être mariage ne fut conduit plus chrétiennement que celui là. Tout ce qu'il y avoit de perſonnes de la plus grande piété s'en mêlerent. M. de Bagnols en fut l'entremeteur. M. Singlin & M. de Saci avouerent qu'ils n'avoient jamais offert à Dieu que ce mariage. La Mere Angelique l'honora de quelques préſens de nôces. Elle s'offrit à ſe charger de l'éducation des filles qui en viendroient, & M. de Saci avec M. le Maitre lui firent la même offre pour les garçons. M. Iſſali qui par ſa ſageſſe ſavoit peſer tout, avoua que ces offres ſi obligeantes étoient ce qui lui ôtoit le plus grand poids qu'il avoit toujours enviſagé dans le mariage, c'eſt-à-dire l'éducation des enfans. Ainſi & devant & après ce mariage il n'y a peut-être jamais eu d'amis ſi amis.

Il faut rendre ce témoignage à la généroſité de

de M. Iſſali, qu'encore qu'il vît juſqu'à quel point ces Meſſieurs étoient noircis dans le monde, & que l'on n'avançât nullement ſes affaires en ſe mêlant de ce qui les regardoit, il n'a jamais rougi néanmoins de paroître publiquement lié d'amitié avec eux. Il s'eſt chargé de leur défenſe dans le Parlement. Il a ouvert la bouche pour eux lorſque tous preſque l'avoient fermée, & qu'on n'avoit la liberté de l'ouvrir que pour les calomnier. Il a fait toutes les démarches néceſſaires pour les protéger. Il n'y a point eu de perſonne ſi emportée devant qui il n'ait été hardiment ſe préſenter pour eux, ſelon les occaſions; & il ne faut point d'autre marque de l'eſtime que M. de Saci a faite de cet ami généreux juſqu'au dernier moment de ſa vie, que le choix qu'il a fait de lui, entre tant d'autres, pour être l'exécuteur de ſes dernieres volontés. La veritable amitié dure juſqu'à la mort.

Je ne puis omettre ici une penſée qui me vient dans l'eſprit, quoiqu'elle doive interrompre un peu cette petite narration. C'eſt ſur la conduite de ces Meſſieurs qui me paroit toute pleine d'équité & de ſageſſe, & bien différente de celle de tant de faux zelés qui voudroient que tout leur reſſemblât. S'ils ſont retirés, ils voudroient que tous fuſſent retirés. S'ils ſont Religieux, ils voudroient que tous fuſſent Religieux. S'ils ſont d'un Ordre, il voudroient que tous en fuſſent. Il n'y a que Dieu, me diſoit ſouvent M. de Saci, qui puiſſe vouloir avec juſtice que tout le monde lui reſſemble.

M. le Maitre étoit aſſez humble quelque éclat qu'eût fait ſa converſion, pour croire que M. Iſſali, tout engagé qu'il étoit dans le monde & dans le mariage, étoit plus que lui devant Dieu; & ſelon cette parole de S. Paulin que M. de Saci me citoit ſouvent, il voyoit une poutre de

grace dans les autres, & n'en voyoit pas une paille dans lui-même. M. de Saci étoit ainſi, en ce point auſſi bien qu'en tout le reſte, l'homme du monde le plus équitable. Il ſavoit que chacun avoit ſon don de Dieu, & que tous ne pouvoient pas ſe paſſer du mariage. Il honoroit extrêmement ceux qui entroient ſaintement dans cet état & qui y vivoient de même. En voyant leurs enfans il voyoit en eux la piété de leurs peres, & il diſoit ſouvent que l'on devoit ſouhaitter que les peres chrétiens en euſſent beaucoup.

Ce fut donc M. Iſſali ſur qui on jetta les yeux pour donner au public les plaidoyers de M. le Maitre qui n'eut d'autre ſoin en cela que de donner à ſon ami ſes papiers, qu'il avoit revus légerement, parce qu'il ſe ſouvenoit que la liberté du Palais lui avoit fait dire beaucoup de choſes qu'il ſe croyoit obligé de ſupprimer, & d'y corriger beaucoup d'explications de l'Ecriture & des ſaints Peres.

Lorſque les choſes étoient en cet état, & que l'on étoit déja bien avant dans cette impreſſion, quelques-uns des amis en entendant parler, & n'ayant peut-être pas aſſez ſu l'engagement veritable où M. le Maitre s'étoit trouvé, mais ayant ſeulement entendu dire en général qu'il travailloit à la publication de ſes plaidoyers, furent extraordinairement bleſſés de cette nouvelle. Ils conſidéroient que M. le Maitre, depuis près de vingt ans, avoit fait profeſſion publique de ſilence, & embraſſé un état de pénitence. Ils croyoient que c'étoit preſque regarder en arriere que de faire ce qu'il faiſoit alors: qu'il y avoit encore plus de danger à imprimer des plaidoyers, qu'à les reciter dans une chambre du Palais, puiſque c'étoit en quelque ſorte les reciter devant tous les hommes & dans tous les ſiecles, non dans une

une chaleur paſſagere dans laquelle on permet ou on excuſe bien des choſes, mais de ſang froid & de propos délibéré, après avoir eu le loiſir d'y penſer long-tems, & après avoir renoncé publiquement à cette ſorte de diſcours & à la profeſſion à laquelle ils appartiennent: que ſi M. le Maitre avoit eu du regret de les prononcer autrefois au Palais, il devoit en avoir beaucoup plus maintenant de les rendre publics: que pluſieurs Saints autrefois avoient ſuivi le barreau & y avoient réuſſi parfaitement; mais qu'il ne s'en trouvoit point qui euſſent revu & publié depuis leur converſion & depuis leur batême des harangues propres à leur acquerir une gloire toute humaine, ni qui euſſent permis que d'autres les publiaſſent.

On avoit beau repréſenter à ces Meſſieurs, que M. le Maitre ne paroiſſoit point en cela, & qu'il étoit à l'égard de cette impreſſion comme un homme mort. Ils répliquoient qu'un homme mort ne reſuſcitoit point de ſon tombeau pour revoir ſes anciens ouvrages. On les prioit encore de conſidérer que c'étoit un engagement où les libraires avoient réduit M. le Maître qui depuis vingt ans de retraite n'avoit jamais eu la moindre penſée là-deſſus: ils répondoient que ce n'étoit pas là une raiſon, & qu'il n'y avoit qu'à les déſavouer.

Enfin ils perſiſterent ſi fort dans leur ſentiment en répondant à tout ce que l'on pouvoit leur dire de plus preſſant & de plus perſuaſif, que leurs raiſons priſes du fond de leur piété qui n'écoutoit point les conſeils de la prudence humaine, mais qui ſe tenoit inviolablement attachée à l'ordre de Dieu dont les penſées ſont bien différentes des nôtres, & qui ſouvent ne voit qu'avec horreur ce qui eſt le plus eſtimé des hommes, toucherent extrêmement M. Singlin. Il ne put s'em-

cher de témoigner à M. le Maitre la douleur qu'il avoit de cette impreſſion à laquelle il travailloit. Il avoua qu'il trouvoit fâcheux que l'on pût dire dans le monde que ces plaidoyers euſſent été reformés à Port-Royal, lieu de ſa retraite; ce qui pouvoit peut-être ſcandaliſer les gens de bien, plus que l'avarice des libraires à laquelle on vouloit remedier: qu'on auroit beau dire que ce n'étoit qu'un ami qui les donnoit en ſon nom; qu'on ne pourroit ſe perſuader que cet ami agît en une choſe ſi importante ſans l'avis de l'auteur.

M. le Maitre qui avoit eu de tout tems une ſi profonde révérence pour M. Singlin fit auſſitôt tout ſuſpendre, en attendant que l'on pût demêler ce qu'il y auroit à faire dans un ſi grand embarras. Les déchiremens d'eſprit où il ſe trouva alors, d'un côté pour ne rien faire contre Dieu & contre l'avis de ceux qu'il avoit toujours ſuivis, & de l'autre pour ſatisfaire les libraires qui le tourmentoient étrangement & le faiſoient ſans ceſſe ſolliciter par d'autres amis, le reduiſirent dans un état de langueur & de fievre double-quarte qui fut longue. Il faiſoit pitié à tout le monde, & ſans comparaiſon plus à M. de Saci qui eut de plus ce ſurcroît de douleur, de le voir arracher d'avec lui en cet état, pour s'aller cacher avec M. Arnaud à Paris, où la violence des tems les obligea d'aller chercher leur azile.

M. Singlin qui par la tendreſſe qu'il avoit toujours eue pour M. le Maitre étoit touché juſqu'au fond du cœur de ſon état, crut néanmoins ne devoir pas oublier qu'il étoit pere. Il voulut ménager tout ce qui ſe paſſoit pour l'avancement de ce ſolitaire pénitent, & portant en lui-même la peine de cette fievre que ſon chagrin lui avoit cauſée, il ne ſe laſſoit point de lui repréſenter avec ſon zele ordinaire, que le deſſein que Dieu lui avoit mis au cœur depuis tant d'années de

faire

faire pénitence, & de vivre & mourir dans la retraite, dans cette vue, devoit lui rendre ſa fievre plus ſupportable, quelque longue & affoibliſſante qu'elle pût être; puiſque la principale pénitence conſiſtoit à agréer que Dieu nous traitât comme il lui plait: qu'il n'y avoit point de meilleur moyen de ſatisfaire à Dieu pleinement que la maladie, qui étoit tellement le partage unique des pécheurs, que Jeſus-Chriſt n'avoit point été malade parce qu'il étoit innocent: qu'elle tenoit bien lieu de tout autre pénitence, & qu'elle ſuppléoit à tout le reſte de ce qu'on devoit à Dieu, pourvu que l'on y pratiquât l'humble obéiſſance à la juſtice divine, la pénitence & le ſilence.

Il approuvoit le deſſein dont M. le Maitre lui avoit écrit, de ne point faire de remedes, ſurtout ſi le mal ne croiſſoit point, & que l'on ne prevît aucun accident dangereux. Sur quoi il voulut bien lui dire qu'il y avoit long-tems qu'il ſouhaittoit être hors des remedes: que le mal ſouvent étoit plus ſupportable que les remedes, & que s'il avoit la liberté de vivre en ſon particulier, ſans que perſonne ſe voulût ſervir de lui & s'intereſſer à ſa ſanté, il prendroit plus de plaiſir à ſouffrir l'infirmité qu'à en être guéri, puiſque c'eſt le vrai partage des enfans de Dieu.

M. le Maitre étant donc ainſi réduit dans la ſolitude & dans la maladie, ſans pouvoir agir pour l'affaire de ſes plaidoyers qui lui tenoit ſi fort au cœur, & qui le mettoit dans un état ſi déplorable, il pria M. de Saci de ſe charger de ce ſoin, parce que c'étoit ſon refuge ordinaire lorſqu'il avoit quelqu'affaire difficile à négocier, ſachant le fond de ſageſſe & de douceur qu'il avoit pour accorder les choſes les plus embarraſſées. Je vis M. de Saci pénétré de douleur de l'état de Monſieur ſon frere; & comme il

ne manquoit jamais d'adorer la main de Dieu en toutes choſes, il admiroit que Dieu eût ainſi reſervé pour la plus grande peine de M. le Maitre ce qui avoit été autrefois le ſujet de ſa plus grande gloire, & que près de vingt ans après il tirât de ces plaidoyers de quoi en purifier l'auteur dans les années que perſonne, helas! ne croyoit encore être les dernieres de ſa vie.

La négociation de M. de Saci fut fort longue. Son humeur n'étoit pas de faire les chôſes avec chaleur. Outre ſa modération naturelle, il voyoit qu'il avoit à faire à des perſonnes qu'il falloit extrêmement ménager. Ainſi M. le Maitre qui étoit chaud, & à qui cette affaire tenoit fort au cœur, dans le péril qu'il y voyoit de tous côtés, le conſultoit ſouvent par lettres, & lui diſoit tout ce qui lui venoit dans l'eſprit ſur ce ſujet. M. de Saci lui répondoit & lui diſoit que rien n'étoit plus perſuaſif que ſes raiſons, & qu'il s'y rendoit tout-à-fait: mais que néanmoins ceux pour qui il devoit avoir toute ſorte de déference perſiſtoient toujours dans leur premier éloignement pour la publication de ces pieces, juſqu'à s'étonner même comment on pouvoit encore délibérer, tant ils étoient perſuadés que cela étoit clair & ne ſouffroit point de doute.

La choſe fut ainſi long-tems agitée. D'un côté M. le Maitre ne parut jamais plus orateur que dans la juſtification qu'il fit de lui-même dans cette affaire: de l'autre côté M. de Saci ne parut jamais avoir plus de conduite pour ménager tous les eſprits. L'humilité profonde de M. le Maitre raviſſoit tout le monde, & il eût fallu avoir le ſens bien perverti pour croire que ce fût l'amour de la gloire qui le portât à cette publication. Dieu en tiroit ſa gloire par la confuſion interieure que ſon ſerviteur en reſſentoit. Il avouoit confidemment à ſes amis que la main de

Dieu

Dieu étoit bien ſur lui en permettant qu'on le ſoupçonnât de ſe prêter à l'impreſſion de ces plaidoyers par un eſprit de vanité; qu'il éprouvoit qu'il avoit beſoin de foi en cette occaſion, & qu'il demandoit à Dieu ce qui eſt dit dans l'Apocalipſe, *Hæc eſt patientia & fides ſanctorum*, pour pouvoir comprendre que ſes plus grands fleaux ſont ſes plus grandes faveurs; qu'il rendoit graces à Dieu de ce qu'en le convertiſſant il lui avoit ôté de l'eſprit la vanité & l'ambition de ſignaler ſon nom dans le monde par des ouvrages d'éloquence; qu'il n'avoit plus d'autre prétention dans le monde que d'y être oublié & mis au nombre des morts; que s'il avoit le malheur d'être paſſionné pour la gloire, il la chercheroit par d'autres moyens que par ſes plaidoyers; qu'il avoit appris de S. Auguſtin que l'éloquence étoit un art qui convenoit à des ſcélérats auſſi bien qu'à des innocens, & qu'ainſi il avoit plus à ſe confondre qu'à s'élever de ſa miſerable profeſſion d'autrefois; qu'il avoit ſouvent regretté d'être connu dans le monde; qu'il deſiroit de pouvoir effacer ſon nom non ſeulement de tous les livres où il pourroit être, mais même de la mémoire de tous les hommes; que depuis dix-huit ans il ne penſoit plus, graces à Dieu, à une réputation éternelle ſur la terre, mais à une vie éternelle dans le ciel; qu'il eſpéroit que Dieu qui l'avoit tiré de la vanité du monde l'en guériroit toujours de plus en plus maintenant qu'il s'en étoit retiré, & qu'il l'empêcheroit, par ſa miſericorde, de rien faire qui fût indigne de la profeſſion publique qu'il avoit faite d'une vie de retraite & de ſilence.

Pendant que ce ſolitaire s'humilioit ſi profondément devant Dieu dans cette rencontre, le monde au contraire en concevoit une eſtime toute nouvelle. Car Dieu fléchi par ſes prieres

&

& ſes larmes, ayant tourné tous les eſprits de telle ſorte qu'on jugea à propos de ne plus ſuſpendre l'impreſſion & la publication de ſes plaidoyers, on fit de nouvelles reflexions ſur la retraite de celui qui en étoit l'auteur. On admira plus que jamais comment un homme qui avoit ſu ſi bien parler avoit pu ſi bien ſe taire & garder un ſi long ſilence ſoit dans le monde ſoit dans l'Egliſe; & ce fut à ce ſujet que M. de Gomberville ſon ami qui le voyoit aſſez ſouvent à cauſe du voiſinage de ſa terre, fit ces vers ſur ſes plaidoyers:

Je te dirai ce que je penſe
O grand exemple de nos jours!
J'admire tes nobles diſcours,
Mais j'admire plus ton ſilence.

Auſſi j'ai été témoin moi-même du mépris qu'il avoit fait de ſes plaidoyers qu'il laiſſoit moiſir dans un coin de ſa chambre. Dès qu'il ſe fut donné à Dieu il ne les regardoit plus qu'avec indignation. Il pria même M. de S. Ciran de lui permettre de les bruler, mais il ne le voulut pas. Il trouva bon ſeulement qu'il les retouchât pour en ôter ce qui ne ſeroit plus aſſez proportionné avec l'état que depuis il avoit choiſi. Ce fut enfin de la ſorte que je viens de dire que la providence de Dieu, qui ſe ſert de tout pour ſa gloire & pour l'épreuve de ceux qui le ſervent, ſut tirer ces papiers de leur obſcurité, lorſque l'heure en fut venue.

Je me ſouviens que nous les liſions tous avec plaiſir lorſqu'on en fit les préſens à M. de Saci. Lui-même qui ne quittoit qu'avec peine l'Ecriture & S. Auguſtin pour lire autre choſe, voulut bien les lire; & il écrivit à Monſieur ſon frere qu'en les liſant, il y avoit trouvé des choſes fort ſolides & eccleſiaſtiques; qu'il y avoit éprouvé la verité de ce qu'il lui avoit dit quelquefois, que

que la religion chrétienne releve en beaucoup de choſes l'éloquence des chrétiens par deſſus celle des payens; qu'on pouvoit ſe ſervir très utilement de ces ſortes d'Ecrits, puiſque les armes ſont toujours les mêmes, ſoit qu'on les emploie dans une guerre juſte ou injuſte, dans une bonne ou une mauvaiſe cauſe, pour Dieu ou pour les hommes.

Tel étoit donc l'état d'où ſortoit M. le Maitre, lorſqu'il vint ſe renfermer dans la maiſon que j'ai dit, avec M. Arnaud & M. Nicole. Sa ſanté peu retablie trouvoit cet air renfermé peu propre pour ſe bien remettre. Le travail qu'il faiſoit avec M. Arnaud, & dont il étoit comme l'ame, l'épuiſoit beaucoup. De plus dans les heures de relâchement, il n'avoit pas beaucoup de ſatisfaction. M. Arnaud ſe mettoit avec M. Nicole ſur leurs entretiens & leurs raiſonnemens ordinaires auxquels M. le Maitre n'étoit pas accoutumé. On ſait combien l'eſprit de M. Nicole étoit beau & ſolide. Ses Ecrits le témoignent aſſez, & tout le monde lui a rendu juſtice par l'eſtime qu'on en a faite. Mais c'étoit un homme tout abſorbé dans ſes penſées, & ſi abſtrait, que ſouvent il ne voyoit pas ce qu'il voyoit, & n'entendoit pas ce qu'on lui diſoit. M. le Maitre diſoit de lui, qu'il faiſoit de fréquens voyages dans l'Iſle des abſtractions, & cent fois nous avons eu le plaiſir de voir qu'allant à ſa chambre, au lieu d'en ouvrir la porte, il alloit ouvrir la porte d'un lieu de commodité qui en étoit aſſez proche.

Je ne ſai comment un jour, en parlant de faire un lit, M. le Maitre qui voyoit ſon inapplication à ce qu'il faiſoit, lui dit qu'il mettoit en fait qu'aſſurément étant abſtrait comme il étoit, il ne pourroit jamais venir à bout de faire un lit. M. Nicole ſurpris de cette propoſition, ſe piqua d'hon-

d'honneur ſur l'heure, & rappellant en lui-même tout ce qu'il avoit de préſence d'eſprit, il voulut nous avoir pour témoins de ſon ſavoir faire, & entreprit, comme un grand *Opera*, la fatigue de faire ſon lit en notre préſence. Nous le regardions tranquillement. Il eſt vrai qu'il faiſoit merveille. Il ſuoit beaucoup. Il tourmentoit fort ſa petite figure. La paille, la plume, tout étoit bien remué. Il ne laiſſa pas un petit plis. Il s'applaudiſſoit en ſecret d'avoir l'avantage ſur M. le Maitre en préſence d'une bonne compagnie: mais par malheur pour lui, lorſqu'on viſita ſon chef d'œuvre, il ſe trouva qu'il n'y avoit mis qu'un drap, & avoit oublié l'autre: ce qui nous divertit un peu, & le fit auſſi ſourire lui-même, quoiqu'il fût un peu honteux.

Cependant M. le Maitre qui ne trouvoit ſes délices que dans une vie pénitente, ne fut pas long-tems ſans s'ennuyer de cette demeure, & il ſe trouva que ſans nous-être donnés le mot nous deux, nous ne penſions l'un & l'autre qu'à retourner à Port-Royal des champs. J'en écrivis de mon côté à M. de Saci à qui je ſouhaittois de me rejoindre; & M. le Maitre du ſien en écrivit à quelqu'une de ſes proches, Religieuſe à Port-Royal, qu'il prioit de négocier cela auprès de M. Singlin. Mais les momens n'étoient pas encore venus. La Mere Agnès lui écrivit pour le prier d'avoir encore un peu de patience: ſur quoi M. le Maitre lui fit cette réponſe où l'on voit le fond de ſon humilité.

[Ma très chere Mere, vous ne ſauriez croire le bien que vous m'avez fait par votre lettre. Comme je ne cherche que la volonté de Dieu, & que je crois qu'il me parle par des ames pures comme la vôtre, je me ſuis rendu abſolument à ce que vous m'avez écrit, & vous pouvez vous aſſurer que je ne penſe plus à me ſépa-

rer

rer de M. Arnaud. Le mouvement & les inquiétudes d'eſprit que j'ai ſentis là-deſſus ſont les effets de la fragilité humaine & je m'y connois auſſi ſujet que qui que ce ſoit. Car il n'y a que l'eſprit de l'homme qui ſe croie ſolide, & Dieu, quand il lui plait, nous laiſſe à nous mêmes pour nous faire reconnoître notre foibleſſe.

Vous ſavez que j'en ai l'eſprit tout plein, & ſi vous ne le ſaviez pas, je vous le confeſſerois tout franchement, étant bien aiſe qu'une mere auſſi bonne & auſſi charitable que vous, connoiſſiez toutes mes miſeres; & n'apprehendant point que quelque imparfait que je ſois, elle ceſſe d'avoir charité pour moi & pitié de moi. C'eſt ce qui fait que je me tiens infiniment obligé à votre charité, de ce que vous avez de ſi bon cœur prié & conſulté Dieu pour moi en cette rencontre, où je me trouvois expoſé à une tentation fâcheuſe qui me troubloit fort.

Je ne pouvois pas croire que M. Arnaud fût fâché que je le quittaſſe. Je m'imaginois au contraire qu'ayant M. Nicole, il n'avoit aucun beſoin de moi; qu'il auroit plutôt ſujet de ſe réjouir de voir que je me ſerois retiré pour être plus ſolitaire que je ne l'étois avec lui, & faire plus le métier de pénitent dans ma ſolitude ordinaire. Car enfin ma chere Mere, ma demeure avec lui m'engage à des Ecrits, malgré que j'en aye, & quelquefois malgré qu'il en ait lui même, & j'oſe ajouter encore malgré nos amis, dont mon frere de Saci me mande le ſentiment, & qui ſeroient bien aiſes qu'on ne penſât plus à rien faire qui dût paroître en public.

Quand je conſidére que nul de tant d'Ecrits qu'on produit ne fait impreſſion ſur les eſprits, & qu'il ſemble que Dieu ne les bénit pas, parce que de ma part je n'y apporte pas les diſpoſitions néceſſaires que vous marquez ſi bien dans votre lettre,

lettre, cela me décourage & me fait deſirer de ne faire plus le metier de Theologien & d'Eccleſiaſtique, ne l'étant point.

Je vois que mon frere de Saci qui l'eſt fait cet emploi & garde le ſilence & la ſolitude. Il me ſemble que c'eſt par mon peu de piété que je ne la cherche pas aſſez, & que je m'embarraſſe dans des travaux au deſſus de moi, dont je ſuis indigne, & qui ſont diſproportionnés à mon état. Je vois de plus que M. Nicole, qui eſt avec nous, eſt tout comme il le faut à M. Arnaud pour le ſervir. Enfin je l'ai vu paſſer ce tems de ſa perſecution ſans manquer de m'avoir avec lui preſqu'un ſeul jour. Tout cela joint à mes foibleſſes, à mes diſſipations, à mes mauvaiſes humeurs, & à mon indignité, me faiſoit deſirer la ſolitude que feu Monſieur mon frere de Sericourt deſira auſſi, & dont M. Singlin le fit jouir en le tirant d'auprès de M. Arnaud, comme vous ſavez: & il eſt vrai que ſi je n'eſpérois de trouver cette ſolitude en demeurant avec lui, & une délivrance totale de tous ces Ecrits, je me trouverois accablé de douleur & de triſteſſe. Car je ſens mon éloignement de la vraie vie que je dois mener & la ſechereſſe de mon cœur dans la converſation que j'ai avec d'autres. Et comme M. Singlin m'a dit ſouvent que les perſecutions nous doivent ſervir à nous fortifier, & que j'ai appris de l'hiſtoire eccleſiaſtique que Jean de Salisberi qui étoit éminent en piété & directeur de S. Thomas de Cantorberi, lui écrivoit qu'il devoit s'occuper, non à lire les Conciles comme il faiſoit, mais à faire pénitence & ne vaquer qu'à la lecture de l'Ecriture ſainte & à la priere; j'ai cru que je devois me dégager de tous ces Ecrits qui ſont preſque inévitables étant avec un Docteur qui défend la verité, & qui ſont plus deſſechans à un homme comme moi, que la lecture des Conciles.

J'avoue

J'avoue que je tremble quand je conſidére les jugemens de Dieu. Je ne craignois point de mourir dans le fort de mon mal, & je ſuis maintenant dans l'effroi, ſachant combien j'ai de vieux & de nouveaux péchés à expier. Il me ſemble quelquefois qu'il me ſeroit utile d'être empriſonné pour la verité, & en même tems je ne me ſens aucunes forces pour ſupporter la priſon avec un cœur vraiment chrétien. Enfin je vois mes miſeres, mes devoirs, & mon impuiſſance. Les plaidoyers me reviennent dans l'eſprit. Il me ſemble que j'y ai horriblement offenſé Dieu; qu'il m'en a châtié par ma maladie; que ce châtiment n'eſt rien, y ayant plus ſenti ſa miſericorde que ſa juſtice; que je devrois me cacher, & m'enfoncer dans la retraite pour ne penſer qu'à appaiſer la colere de Dieu ſur moi; que ç'a été la vocation à laquelle il m'a appellé, & que je ſuis ſorti de ſa voie en m'amuſant à autre choſe.

Je vous dis toutes mes penſées, ſachant que vous ſouffrez tout de moi. J'avois envie d'en entretenir la Mere Angelique & vous en particulier, mais la Mere Angelique m'a remis après la viſite prétendue. Je n'en ai point parlé à M. Singlin, parce qu'il avoit répondu la même choſe à M. Arnaud qui avoit envie de vous aller voir. Je n'en ſuis pas inquiet; mais je ſens bien que c'eſt une grande conſolation de parler à des perſonnes de Dieu avec une entiere confiance. Dieu me la donnera quand il lui plaira. Cependant je vous prie de témoigner à nos bonnes amies combien je me trouve calme après votre avis, & combien je deſire qu'elles m'aiment en notre Seigneur, & qu'elles le prient pour moi afin qu'il me faſſe entrer dans une veritable converſion de cœur, & tirer quelque fruit des maux que nous font les hommes.

Quant à vous, ma chere Mere, je ne ſaurois

aſſez vous témoigner les reſſentimens que j'ai de votre charité pour moi. C'eſt elle qui vous aveugle, & qui vous ôte par ce moyen l'horreur que vous auriez des difformités de mon ame. Vous êtes mere, & les meres aiment leurs enfans quelque difformes qu'ils ſoient. Si votre humilité vous fait rejetter ce nom à mon égard, ce m'eſt un ſujet de l'honorer davantage en vous, puiſque Dieu même vous le donne, en ſe ſervant de vous pour me conſoler & me redreſſer, ce qui eſt l'office d'une veritable mere.

Si vous ſaviez combien c'eſt un grand ſoulagement à un grand pécheur comme moi, de pouvoir avec une entiere ouverture de cœur découvrir tous ſes maux à une bonne mere qui ne ſe dégoute de rien, & qui conſumeroit par l'ardeur de ſa charité tous ſes dégouts mêmes ſi elle en avoit, vous en loueriez Dieu pour vous & pour moi, & je crois que vous le faites. Je vous demande pardon de ſi longs diſcours. Je vous conjure de prier Dieu pour moi, & d'exhorter vos bonnes amies à le faire: vous voyez combien j'en ai beſoin. Il me ſemble que Dieu me donne ce tems d'oppreſſion pour me renouveller en ſa grace & revenir à lui après mes égaremens.]

Il finit cette lettre en lui recommandant une ſervante qui étoit au logis. C'étoit une excellente fille que la Mere Agnès avoit bien voulu tirer de ſon monaſtere pour le ſervice de M. Arnaud. Comme elle étoit d'une très grande ſageſſe, M. le Maitre crut devoir écrire ce mot en ſa faveur.

[Je recommande auſſi à vos prieres notre pauvre ſœur. Elle craint vraiment Dieu. Elle n'aime point le monde. Je rougis qu'elle nous ſerve en ſervant M. Arnaud; mais Dieu veut que je le ſouffre. Il paroit par toutes ſes actions qu'elle ſort d'une bonne école. Elle eut hier le diver-

tiſſe-

tiſſement d'entendre une femme de chambre de la Cour parler à ſa maîtreſſe de nous comme d'hérétiques & de ſorciers qui auroient rendu tout le monde fou à Paris, ſi le Roi & la Reine n'y avoient mis bon ordre. La maîtreſſe écouta tout, auſſi bien qu'elle, ſans jamais ſoûrire. Par bonheur notre hôte n'y étoit pas. S'il y eût été il auroit eu grande peine à ſe retenir, quoique nous l'en ayons fort prié, car il aime la juſtice, & nous connoiſſant comme il fait, il auroit ſouffert avec dégout & même avec colere, des diſcours auſſi déſagréables que ceux-là.]

Mais un heureux évenement qui arriva en ce tems-ci m'oblige de ſuſpendre pour un moment le recit des ſouffrances de ces Meſſieurs, pour parler de la conſolation ineffable que la miſericorde de Dieu leur y fit ſentir. Car c'eſt ici qu'il faut publier la grandeur de Dieu, & s'écrier avec David, *Confiteantur tibi Domine omnia opera tua, & ſancti tui benedicant tibi.* C'eſt ici, dis-je, qu'il faut relever ſa toute-puiſſance qui ſe ſignale par des miracles qui eſſuyerent les larmes de ſes ſerviteurs & de ſes ſervantes. Port-Royal avoit un excellent ami qui étoit M. de la Poterie. C'étoit un homme de qualité qui avoit embraſſé l'état eccleſiaſtique, & qui ſervoit Dieu comme un veritable Prêtre. Son humilité profonde lui avoit fait ſagement refuſer un Evêché. Il logeoit devant l'égliſe de S. Jacques du Haut-pas. Il étoit vraiment ſolitaire dans une des plus grandes villes du monde. Cet homme avoit mis toute ſa dévotion & tout ſon bien à amaſſer des reliques bien averées, & à les enchaſſer richement. Il avoit dans ſa maiſon une chapelle fort propre où elles étoient toujours expoſées, & où il y avoit une lampe toujours allumée devant elles. Il diſoit là la Meſſe tous les jours, ſe regardant déja comme vraiment concitoyen des Saints auxquels il

rendoit le principal culte qu'ils deſirent, qui eſt l'imitation de leurs vertus.

Entre toutes ces reliques il avoit deux épines tirées par la Reine Mere, Marie de Medicis, de la ſainte couronne qui eſt à la ſainte Chapelle. Il voulut en faire préſent d'une à Port-Royal, qui réſolut de la recevoir avec la vénération qui lui étoit due. Ainſi la Mere Abbeſſe ayant choiſi un jour, elle la fit adorer par toutes les Religieuſes & par toutes les penſionnaires.

Il y avoit à Port-Royal deux filles de M. Perrier de Clermont, beau-frere de M. Paſcal. Une de ces Demoiſelles avoit depuis plus de quatre ans un grand mal à l'œil, d'une fiſtule lacrimale qui ſuppuroit & jettoit une boue d'une ſi grande infection, que les plus mortifiées de ces ſaintes filles avoient quelquefois bien de la peine à la ſouffrir. On voyoit bien ce qu'il falloit faire à ce mal, mais on n'oſoit y penſer. La ſeule idée d'un bouton de feu dans une partie ſi tendre & à l'égard d'une Demoiſelle ſi delicate, faiſoit frémir tout le monde. On reculoit toujours: mais enfin la néceſſité croiſſant de jour en jour, on fut obligé d'en venir à l'extrémité. M. Dalencé avec M. Bienaiſé dirent qu'il n'y avoit pas de tems à perdre. Cependant on ne voulut rien faire dans une rencontre ſi importante, que M. Perrier pere de la Demoiſelle ne fût ſur les lieux pour être témoin de l'opération. On le manda & on le pria de ſe hâter. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé, on prit jour; & ce fut le lendemain de cette ſuſception de la ſainte épine. Cette jeune Demoiſelle, adorant à ſon tour comme les autres cette précieuſe relique, ſentit quelque choſe, & dès qu'elle fut ſortie de cette cérémonie, elle dit à la Religieuſe ſa confidente qui avoit ſoin de ſon œil, qu'elle étoit guérie. Cette Sœur ſurpriſe, regardant ſon œil, alla auſſi-tôt dire ce qu'elle

qu'elle venoit d'entendre & de voir; & la Mere Abbeſſe lui impoſa un grand ſilence, deſorte que rien ne s'ébruitta.

Le lendemain, qui étoit le jour qu'on avoit choiſi pour une opération ſi douloureuſe, M. Perrier vint avec les Médecins & les Chirurgiens ordinaires. Ils entrerent triſtement dans la chambre de la Demoiſelle malade, & préparoient en ſoupirant tous les inſtrumens néceſſaires pour leur opération, qui bleſſoient par avance le cœur du pere, avant que de toucher l'œil de la fille. Les meres étoient là qui ne diſoient mot. Tout étant prêt, on tire le rideau. M. Dalencé & les autres ne voyant encore qu'obſcurément la malade lui firent un petit ſermon fort inutile ſur la patience. On fit apporter des oreillers, & les Chirurgiens ſe mettant en état d'agir, cette Demoiſelle ſe leva ſur ſon ſéant. M. Dalencé regardant ſon œil, & ne voyant plus de mal fut dans une étrange ſurpriſe. Il la contempla encore, & regarda Monſieur ſon pere & tous ceux qui étoient là ſans rien dire, tant il étoit épouvanté. Enfin après avoir examiné de près cet œil qu'il avoit vu encore le jour précédent plein de pourriture, & qui maintenant étoit ſi parfaitement guéri qu'on avoit peine à diſcerner lequel des deux avoit été malade: „ Ah! s'écria-t-il, que „ vois-je-là! Mon Dieu, vous ne voulez pas „ que je gagne ma vie. Les maux de cette mai„ ſon ſont comme un oiſeau ſur le point, qui „ s'envole lorſqu'on penſe le toucher. Monſieur „ Monſieur, dit-il à M. Bienaiſé, il y a ici du „ divin: il faut rendre témoignage à la verité „ que nous voyons clairement de nos yeux." M. Bienaiſé auſſi étonné que M. d'Alencé, & demeurant comme lui d'accord du miracle, dit que pour ce qui étoit d'en rendre témoignage en public, il falloit être ſage. „ Cette maiſon-ci

„ eſt bien délabrée, dit-il. Tant délabrée que
„ vous voudrez, dit M. Dalencé, il faut ren-
„ dre témoignage aux ouvrages de la toute-puiſ-
„ ſance de Dieu."

A peine furent-ils ſortis de ce monaſtere que le bruit de ce miracle * ſe répandit auſſi-tôt dans tout Paris. On s'empreſſa de venir voir l'œil de la Demoiſelle ; & quelque attention que l'on eût, l'on ne pouvoit diſcerner lequel des deux avoit été le malade. On ne peut exprimer quelle fut la joie de M. Perrier à qui tout le monde faiſoit compliment du miracle arrivé en ſa fille.

Quelle fut auſſi l'admiration de M. Paſcal ſon oncle, dont il ſemble que Dieu avoit voulu récompenſer la foi humble à laquelle il avoit ſoumis ſon eſprit accoutumé depuis long-tems aux ſciences curieuſes, élevées & démonſtratives. Il admira & très juſtement un ſi grand & ſi viſible miracle ; mais on pouvoit dire qu'il étoit lui-même un plus grand miracle que celui qu'il voyoit dans Mademoiſelle ſa niece. Celui-ci n'étoit fait que ſur les yeux du corps, au lieu que l'autre s'étoit fait ſur les yeux de l'eſprit qu'il avoit ſaintement aveuglés pour les ſciences orgueilleuſes, & ouverts à l'humilité & à la ſimplicité de la foi. Il ne put pas mieux faire connoître combien il étoit réſolu de s'y ſoumettre de plus en plus, depuis le miracle de Mademoiſelle Perrier, qu'en quittant ſon cachet & n'en voulant plus d'autre que celui qu'il ſe fit graver, & qui repréſentoit un ciel renfermé dans une couronne d'épines, avec ces mots de S. Paul: *Scio cui credidi.*

Mais

* Ce miracle s'opéra le 24. Mars 1656. le vendredi de la Samaritaine, jour auquel on lit pour Introït à la Meſſe ces paroles du Pſeaume LXXXV. *Fac mecum ſignum in bonum ut videant ;* &c. Mademoiſelle Perrier ſur qui il s'opéra, mourut le 14. Avril 1733. à Clermont en Auvergne.

Mais ce que j'admirai alors, fut la maniere dont ces Meſſieurs, & principalement M. de Saci en parloient, qui me parut encore plus miraculeuſe que le miracle même. D'autres eſprits moins ſolidemment affermis en Dieu euſſent pu s'évaporer d'une marque ſi viſible de ſa protection: M. de Saci ne voulut s'en ſervir au contraire que pour augmenter de plus en plus ſon humilité profonde. En voyant les traces de la majeſté de Dieu qui ſe déclaroit, il ne craignoit rien tant, ſinon que l'on s'attribuât quelque choſe de la gloire qui lui étoit due toute entiere: & comme il étoit accoutumé depuis long-tems à rapporter à Dieu ſeul les miracles inviſibles de ſa grace, par leſquels il agiſſoit ſi puiſſamment ſur les yeux des ames pour diſſiper leurs ténébres, il n'avoit garde d'agir ſur d'autres principes en cette rencontre où il paroiſſoit ſi viſiblement que les hommes n'avoient nulle part. C'eſt pourquoi il diſoit à toutes les perſonnes qui lui parloient de ce miracle, qu'il falloit prendre de-là un nouveau ſujet de louer Dieu, & de mettre plus que jamais ſa confiance en lui, pour bien ſouffrir les perſecutions dont on étoit menacé: qu'il ſuffiſoit qu'il leur eût fait voir par cette marque de ſa toute-puiſſance, qu'elles n'iroient que juſqu'où il voudroit, & qu'elles ne dureroient qu'autant de tems qu'il lui plairoit. Comme tous ſes amis de Paris qui le venoient voir ne lui parloient d'autre choſe, il répondit en un mot à tous, que l'on étoit peu digne que Dieu eût fait cette merveille en faveur de quelques perſonnes que l'on tourmentoit; & faiſant reflexion ſur l'inſtrument même dont il lui avoit plu de ſe ſervir pour faire un ſi grand miracle, c'eſt-à-dire ſur une épine de la couronne du Sauveur, ſa piété toujours ingenieuſe & lumineuſe y trouvoit de nouveaux ſujets d'abbaiſſement. „ Il n'y a point de miſtere dans tou-

„ te la paſſion du Fils de Dieu, me dit-il un
„ jour, où il ait été traité avec un plus grand ou-
„ trage & un plus ſanglant mépris que dans le
„ couronnement d'épines. Ce n'étoit pas par
„ l'ordre du juge, comme la flagellation; & l'in-
„ tention même de Pilate dans ce ſupplice étoit
„ d'appaiſer l'animoſité des Juifs, & de ſauver
„ Jeſus-Chriſt de la mort; mais le couronne-
„ ment d'épines ne lui fut impoſé que par l'in-
„ ſolence des ſoldats, & par une inſulte inſup-
„ portable, dont il ſe pouvoit plaindre, quoi-
„ qu'il n'en dît pas un mot. C'eſt une épine de
„ cette couronne qui vient de faire ce miracle;
„ ce qui nous apprend en même tems que nous
„ ne devons point murmurer de tout ce qui nous
„ pourra arriver, quoique ceux qui nous déchi-
„ rent n'ayent ni droit ni autorité légitime pour
„ le faire. S'il plaiſoit à Dieu de nous appren-
„ dre ainſi à bien ſouffrir par ce miracle, je
„ croirois que nous ſerions plus heureux que s'il
„ nous délivroit de toutes nos perſecutions."

Combien ſouhaitta-t-il de fois que cette ſainte relique agît encore bien plus puiſſamment ſur les ames que ſur les corps, & qu'elle produiſit puiſſamment plus de miracles ſpirituels que de corporels! C'étoit des miracles de componction & de pénitence qu'il deſiroit, parce qu'il ſavoit qu'ils étoient les plus utiles, & les plus avantageux pour le ſalut; & c'étoit la vue ſecrette qu'il avoit dans la petite diſtribution qui ſe fit alors aux amis, de couronnes d'épines d'or & d'argent pour ſe les pendre au col, & de petites images qui avoient touché la ſainte épine, comme auſſi dans les oraiſons & les prieres tant en proſe qu'en vers qu'il compoſa ſur le ſujet de la ſainte épine, à la ſollicitation des Religieuſes de Port-Royal.

Il m'avoua qu'il fut touché juſqu'au fond du cœur de l'aveuglement de quelques perſonnes.

Car

Car il eſt vrai que l'on vit alors, par une triſte expérience, que lorſque l'eſprit eſt une fois poſſedé par la paſſion, & que le cœur eſt gâté par un faux zele, l'homme n'eſt plus capable de garder aucune meſure. Il n'y a rien de ſaint qu'il n'attaque; rien de ſi inviolable qu'il épargne, rien de ſi ſacré qu'il ne profane. On oſa combattre Dieu dans ſes verités, dans ſes ſerviteurs, & dans ſes miracles. On voulut avilir le pouvoir de ſa toute-puiſſance, en l'attribuant à des inventions de l'eſprit humain, & à des menſonges couverts finement, qu'il ne falloit pas même écouter. „ Ils ont pris quelque épine dans ces „ champs, diſoit-on effrontément, & ils feignent „ des miracles." Ainſi une œuvre ſi miraculeuſe de Dieu étoit en même tems pour la ruine & pour la reſurrection de pluſieurs; & un œil du corps guéri, en bleſſa pluſieurs dans l'ame.

Il faut pourtant avouer que preſque perſonne ne douta de celui là. Il y en eut pluſieurs autres qui demeurant d'accord du miracle ſoutinrent hardiment que cela ne prouvoit rien pour l'innocence de la maiſon que l'on perſecutoit; qu'on n'en pouvoit conclurre autre choſe, que le reſpect que l'on devoit aux ſaintes reliques. M. de Saci ne pouvoit aſſez gémir en voyant juſqu'où alloit la prévention des hommes; & lorſqu'il parloit quelquefois ſur cela avec ſes amis, il leur diſoit que ſi on pouvoit douter de la juſtification de la maiſon de Port-Royal par ce miracle & par les autres, il n'y auroit point de verité dans l'Egliſe que l'on ne pût obſcurcir. Il ne craignoit point de dire que ſi ces miracles ne concluoient point, il n'y en auroit point dont on ſe pût ſervir contre l'eſprit contentieux & opiniâtre, & que tous ceux que Dieu a faits ou par ſes ſerviteurs ou par lui-même, ſeroient aiſément éludés par le même eſprit de chicane qu'on employoit contre

celui-ci. C'eſt pourquoi il diſoit que ce doute combattoit toute l'Egliſe, & détruiſoit le fond de l'Evangile, en ne combattant qu'une maiſon particuliere. Il remarquoit que dans l'Evangile le Fils de Dieu renvoyoit toujours à ſes miracles qu'il preferoit au témoignage de S. Jean, quoiqu'il fut d'une ſi grande autorité. Il diſoit encore qu'il avoit admiré comment S. Auguſtin raiſonnoit ſur les miracles qui furent faits à Milan lorſque S. Ambroiſe trouva les corps de S. Gervais & de S. Protais, étant perſecuté par l'Imperatrice Juſtine, & de quelle maniere les autres Peres & les hiſtoriens eccleſiaſtiques parloient de ce qui arriva à Jeruſalem lorſque Julien l'apoſtat voulut faire retablir le temple des Juifs. Il ajoutoit qu'il ne trouvoit point que dans une conteſtation publique, & dans une perſecution, il ſe ſoit fait des miracles qui n'ayent paſſé au jugement de l'Egliſe pour la juſtification de ceux parmi leſquels & en faveur deſquels Dieu les faiſoit; que les fideles & les perſecuteurs en étoient demeurés d'accord, & que leur animoſité en avoit été rallentie; que Dieu ne s'étoit jamais déclaré de la ſorte pour les hérétiques lorſqu'ils étoient en querelle contre les catholiques & qu'ils avoient contre eux toutes les puiſſances de la terre; qu'à l'égard des Religieuſes de Port-Royal, & de ceux qui les conduiſoient, dont on accuſoit la conduite & la doctrine, il étoit évident que les miracles juſtifioient l'une & l'autre, & que Dieu témoignoit par ces effets extraordinaires de ſa puiſſance, qu'il étoit avec eux, & qu'il réſidoit parmi eux comme parmi ſon peuple & ſon royaume qu'il vouloit proteger en oppoſant ſa puiſſance à celle des hommes qui les combattoient injuſtement; qu'il falloit que ceux qui vouloient s'empêcher de voir des choſes ſi évidentes fuſſent pires que des aveugles; qu'il n'y avoit nulle appa-

renco

rence de dire que Dieu avoit fait des miracles à Port-Royal pour prouver la vénération des reliques de laquelle il ne s'agiſſoit point entre les catholiques; que cette maiſon étant combattue & accuſée d'erreur dans ſa doctrine & dans ſa conduite, il étoit clair que c'étoit pour la favoriſer & la fortifier en cette rencontre qu'il agiſſoit, & qu'ainſi il jugeoit du point du différent qui étoit ſon innocence, & non la vénération des reliques qui n'étoit point conteſtée entre elle & ſes adverſaires; que ce fut ainſi qu'il juſtifia S. Ambroiſe dans la conteſtation qu'il avoit avec les Ariens; que S. Auguſtin en tira cette conſequence, & que les Ariens mêmes la reconnurent, l'Imperatrice Juſtine qui les favoriſoit, en étant devenue plus retenue; qu'il étoit bien douloureux de voir qu'aujourd'hui on étoit plus aveugle & plus opiniâtre; que rien ne ſeroit capable à l'avenir d'arrêter les hommes, puiſque les miracles mêmes les irritoient, comme les Juifs étoient irrités autrefois par les miracles de Jeſus-Chriſt; qu'ainſi on n'avoit plus qu'à demander à Dieu que comme il faiſoit des miracles ſur les corps, il en fît auſſi ſur les eſprits de ces perſonnes.

Je me ſouviens que M. de Saci, voyant que ceux qui combattoient cette maiſon s'irritoient de ce miracle, porta tous ſes amis à n'en pas parler davantage, & conſeilla de ne plus demander à Meſſieurs les Grands Vicaires l'atteſtation qui ſeroit inutile à ceux qui étoient aſſez miſerables pour vouloir obſcurcir une ſi grande lumiere, & qui eſpéroient de le pouvoir faire contre Dieu qui la rendoit ſi éclatante au milieu des ténébres de la calomnie, ſans conſidérer qu'ils l'engageoient par leur reſiſtance à faire encore de plus grandes merveilles, & à paſſer de celles de ſa miſericorde à celles de ſa juſtice. Il prioit Dieu ſans ceſſe de détourner ce malheur de ceux qui

l'avoient

l'avoient mérité depuis tant de tems, & il exhortoit toutes les perſonnes qu'il conduiſoit de le faire comme lui avec application.

Pourrai-je après ce que je viens de dire de M. de Saci, & malgré le ſerieux de ſes ſentimens au ſujet de ce miracle, rapporter une petite plaiſanterie de M. le Maitre ſon frere? Cet homme admirable pouvoit bien être perſecuté & obligé de changer de demeure; mais il ne pouvoit pas n'être pas bien gai, & il en avoit bien raiſon, comme le dit la Mere Agnès ſa tante, puiſqu'il étoit actuellement dans les ſouffrances, & que Jeſus-Chriſt dit que ceux qui ſouffrent doivent être dans la joie. Lorſque nous étions dans cette maiſon retirée, comme j'ai dit, ſans y voir perſonne, une chambre humide & mal ſaine où j'étois, me cauſa un grand mal de dents, & un abcès à la joue, pour lequel on fit venir M. Dalencé afin qu'il y mit la lancette. M. le Maitre qui depuis long-tems avoit un aſſez grand mal de jambe, voulut prendre cette occaſion pour le lui montrer; mais ſa principale intention étoit de le faire un peu s'ouvrir, & de ſavoir ſes ſentimens ſur le miracle de Port-Royal qui venoit d'arriver tout fraichement, parce que, comme je l'ai déja dit, tout avoit paſſé par ſes mains. M. de S. Gilles ſe trouva avec nous alors.

Quand la jambe eut été viſitée, M. le Maitre contrefit le Gentilhomme, & dit à M. Dalencé que nous étions venus d'Angers & que nous étions à Paris pour quelque affaire. Il prit occaſion inſenſiblement de parler de M. l'Evêque d'Angers. Il dit que c'étoit un très honnête homme, mais qu'il étoit terriblement Janſeniſte. Il gliſſa enſuite qu'il avoit à Paris des parens qui l'étoient pour le moins autant que lui. Il dit après qu'on leur faiſoit rudement la chaſſe. Il ajouta qu'on diſoit qu'ils s'étoient aviſés depuis peu d'une bon-

bonne invention, & qu'en gens d'eſprit ils faiſoient intervenir des miracles fort à propos, quand ils étoient au bout de leur rolet; mais que pour eux Gentilshommes, ils avoient communément l'oreille dure à ces hiſtoires. M. Dalencé l'arrêta là. „ Oh! pour cela, Monſieur, dit-il, il n'y a point „ d'homme à Paris qui puiſſe mieux vous di„ re les choſes. Tout a paſſé par mes mains. „ J'ai été témoin oculaire de tout. C'étoit „ moi qui devois faire l'opération;" & là-deſſus il lui rapporta toute l'hiſtoire mot à mot, comme je l'ai marquée. Il avoua à M. le Maitre qu'autrefois il avoit eu quelque prévention contre ces perſonnes, auſſi bien que lui; qu'il n'alloit dans la maiſon de Port-Royal, quand on l'y demandoit, qu'avec de grandes précautions; qu'il ſe tenoit bien ſur ſes gardes, & qu'il obſervoit bien toutes choſes; mais que peu à peu il avoit remarqué la difference de ces filles d'avec les autres Religieuſes où on l'appelloit quelquefois; qu'il n'y avoit là rien de façonnier, ni d'affecté; que ces Religieuſes parloient ſans grimace; qu'elles agiſſoient comme toutes les honnêtes filles dans leurs familles; que cela alloit droit, avec franchiſe. „ Enfin, dit-il, j'ai été autant changé, „ voyant de près les choſes, que je ſerois préſente„ ment ſi ce pavé que vous voyez devenoit d'or." Il dit ainſi cent choſes obligeantes de cette maiſon à des perſonnes qui lui étoient entierement inconnues, & qui en ſavoient ſurement plus qu'il ne leur en pouvoit dire; & il exhorta M. le Maitre à y faire un tour. „ Vous y verrez ſurement „ de très honnêtes gens, dit-il. C'eſt une gran„ de providence de Dieu que vous ſoyez tombé „ entre mes mains pour ſavoir à fond les cho„ ſes. Déſabuſez vous ſur ma parole, comme „ je l'ai été par mes yeux." M. le Maitre contrefaiſant toujours un peu l'incredule: „ Non,

„ non,

„ non, dit M. Dalencé, voyez vous-même „ ces perſonnes. Dites que vous y venez de ma „ part. Demandez y un M. Singlin, qui eſt un „ Prêtre bien ſage. Comment dites-vous, dit „ M. le Maitre, feignant de ne pas connoître „ ce nom? M. Singlin, répeta M. Dalencé. Donnez-moi une plume, & je l'écrirai, „ dit M. le Maitre, il faut que je le voye. „ Voyez auſſi une Demoiſelle Bourneau, qui „ eſt une excellente fille: Bourneau! dit M. le „ M. Maitre, écrivant encore ce nom. Vous „ n'aurez pas été deux fois là que l'on vous y fera diner." Cet entretien dura fort long-tems; & M. Dalencé dont on ſait quelles étoient les occupations, s'y échauffa ſi fort, qu'il y paſſa quatre ou cinq heures, ce qui eſt beaucoup pour une perſonne dont tous les momens ſont prétieux. Il n'y eut pas moyen peu de jours après de ne lui pas découvrir ce piege innocent qu'on lui avoit tendu, & tout le reſte de ſa vie, du plus loin qu'il nous voyoit, il s'écrioit en riant: Ha! voilà donc nos Gentilshommes Angevins? Il nous parla toujours de ce tour qu'on lui avoit joué.

Ce miracle éclatant dont je viens de parler, & dont preſque tout Paris voulut être témoin oculaire produiſit quelque choſe de ſemblable à ce que fit autrefois le miracle que Dieu opéra en faveur de S. Ambroiſe à Milan, dans la découverte des prétieux corps de S. Gervais & de S. Protais. La perſecution de l'Imperatrice Juſtine n'en fut pas tout-à-fait éteinte, dit S. Auguſtin; mais au moins elle fut un peu rallentie, & donna quelque relache. C'eſt ce qui arriva à Port-Royal. On donna quelque repos à ces ſolitaires perſecutés. Nous ſortimes de notre tombeau, & revinmes avec joie retrouver notre chere ſolitude de Port-Royal des champs dont nous goutions d'autant plus la douceur que nous

en

en avions été ſevrés aſſez long-tems.

Mais comme j'ai remarqué que dans les affaires de ces Meſſieurs, Dieu entretenoit continuellement les biens & les maux, & qu'après une affliction nouvelle, il leur faiſoit bientôt reſſentir une nouvelle conſolation; de même en cette rencontre, lorſqu'on étoit preſque encore dans l'admiration d'un ſi grand miracle, on reçut la nouvelle affligeante de la maladie de M. de Bagnols, qui fut bientôt ſuivie de ſa mort. Cet homme d'une piété admirable, & dont la mémoire ſera toujours en bénédiction dans l'Egliſe, avoit de très grands biens & une charge de Maître des requêtes; mais étant fortement touché de Dieu, il devint plus grand par le mépris qu'il fit de ſes richeſſes, qu'il n'avoit été auparavant; & la profeſſion qu'il faiſoit de la pénitence, le rendit plus vénérable que les grands emplois qu'il avoit eus dans le monde. Il commença par ſe dépouiller de ſa charge de Maitre des requêtes pour n'avoir ni rang ni emploi, & pour n'être plus rien dans le monde, & il réſiſta à tous ſes proches qui s'oppoſoient à ce deſſein. Cet homme rare avoit un grand génie, & une élevation d'eſprit capable de conduire les plus grandes affaires avec une ſageſſe & une conduite pleine de douceur & de force. Toutes les fois que M. de Saci lui parloit, il admiroit en lui une certaine éloquence naturelle, & une grace dans ſes paroles qui perſuadoit toujours ce qu'il vouloit. C'eſt ce qui l'avoit rendu l'ame & la langue d'un grand Corps où il prenoit partout le parti de la juſtice, pour la ſoutenir avec vigueur contre les plus puiſſans qui l'attaquoient, ſans ſe mettre en peine de leur reſiſtance & de leur colere. Il emportoit malgré eux ce qu'il vouloit. L'on ſe rendoit enfin par la force de ſes raiſons & par ſes manieres inſinuantes. Car il faut

lui

lui rendre ce témoignage, qu'il avoit un zele incroyable pour la juſtice; enſorte que par-tout où il connoiſſoit qu'elle étoit, par la vivacité de ſon eſprit, il ſe déclaroit auſſi-tôt pour elle contre tous.

Quel triomphe la grace remporta-t-elle ſur cette hauteur d'eſprit, ſur cette élevation d'ame qui lui étoit ſi naturelle? Il ne chercha plus qu'à ſe taire & à ſe ſoumettre. Il ſe rendit lui-même comme un enfant. Il chercha par-tout à ſuivre la voix des autres, & affecta l'obéiſſance juſques dans les moindres choſes. Dieu n'a pas oublié ſans doute ce fond d'humilité de ſon ſerviteur, & il voit encore à préſent devant ſes yeux ce profond anéantiſſement qui le porta à écrire à un Abbé de grand mérite, pour ſe retirer auprès de lui, ſe ſoumettre à ſa conduite, & avoir ſoin de ſes affaires temporelles comme un petit ſolliciteur de procès. Cela ſurprit ſi étrangement celui à qui il fit cette propoſition, que dans la lecture de l'antiquité qu'il avoit toute préſente dans l'eſprit, il n'avoit rien vu de ſemblable, & que ſe mettant cent pieds au deſſous de lui, il lui écrivit cette lettre.

[Monſieur, encore que vous vous humiliyez ſi fort dans la propoſition qu'il vous plait de me faire, je n'ai pas néanmoins été fort ſurpris, ſachant que l'ambition de ceux qui ſervent Dieu porte au rabaiſſement, comme celle du monde en éloigne, & que le plus haut degré où elle puiſſe aller eſt de rendre un homme le dernier de tous, puiſque c'eſt le rendre le premier de tous. Chacun eſt obligé d'avoir cette ambition pour ſoi-même & de ſe laiſſer conduire à Dieu qui ſait ſeul à quoi il nous a deſtinés, & quel rang il veut que nous tenions dans ſon royaume. C'eſt pourquoi il faut bien conſidérer s'il deſire que vous ſoyez ſi rabaiſſé ſous moi, & moi ſous vous, de

de peur de nous élever veritablement en nous rabaiſſant en apparence, parce que l'humilité peut être autant bleſſée par un rabaiſſement volontaire que nous cherchons nous-mêmes, que par un élevement exterieur qui eſt un effet de l'humilité lorſqu'il ne vient pas de notre propre choix, mais de celui d'autrui. La ſeule charité eſt capable de nous conduire en ces rencontres, puiſqu'elle ſeule peut nous empêcher de nous regarder nous-mêmes, & nous tenir dans la dépendance de Dieu ſeul, laquelle eſt proprement l'ame & l'eſſence de l'humilité. Je deſire de la ſuivre de tout mon cœur envers tous les hommes, mais particulierement envers vous, étant celle qui ne me laiſſera point égarer. Quoique je faſſe & vous auſſi, & en quelque état que je ſois à votre égard devant les hommes, je ſerai toujours par elle devant Dieu & devant les anges votre très humble & obéiſſant ſerviteur.]

Ce Magiſtrat pénitent jugeant bien par cette réponſe que c'étoit une choſe à laquelle il ne devoit plus penſer, prit le parti de ſe retirer dans une maiſon fort ſolitaire qui lui tenoit lieu d'une agreable priſon; & il n'avoit plus rien de ſa magnificence paſſée. Il retint un carroſſe pour lui & pour ſes amis. Il changea tous les dehors dès que ſon cœur fut changé. Toute ſon ambition du ſiecle paſſa à une ambition plus élevée & plus ſainte. Il ne trouva plus de joie que dans les exercices laborieux de la pénitence, & ne penſa plus qu'à mourir à lui-même, afin de ne vivre que pour Dieu. Il mit à l'avenir toutes ſes delices dans les jeunes, & ſon repos dans les veilles. Il eſt vrai qu'il conſerva toujours la même grandeur d'ame, mais il ne la voulut plus employer que pour Dieu & pour la charité, devenant l'azile & le ſoutien des veuves qui étoient dans l'oppreſſion, & mettant tout ſon plaiſir à

être le vengeur & le juge des pauvres & des foibles dont il commença plus que jamais à devenir le pere, enviant leur pauvreté qu'il leur ôtoit en quelque ſorte par la profuſion de ſes aumones. Il avoit plus de peine à ſouffrir ſes grandes richeſſes que les autres n'en ont à ſouffrir la pauvreté. Il accompagnoit toujours ces ſentimens d'une humilité généreuſe & magnanime, s'anéantiſſant de tout ſon cœur devant Dieu par un abbaiſſement glorieux qui l'élevoit au deſſus de tout le monde.

J'avoue que quand je conſidére la grandeur des aumones de M. de Bagnols, je m'en laiſſe éblouir, & que je ne conſidére pas aſſez ce qui le rendoit plus particulierement agreable à Dieu, qui eſt la profonde humilité avec laquelle il les faiſoit. Ses larmes & la componction de ſon cœur leur donnoient un nouveau luſtre aux yeux de Dieu, qui ne conſidére pas tant ce qu'on lui donne que le mouvement & l'affection avec laquelle on lui donne. M. de Bagnols faiſoit ſes aumônes, non avec la hauteur d'une perſonne qui donne, mais avec l'humilité d'une perſonne qui paye ce qu'elle doit, & qui croyant ne pouvoir s'acquitter de toutes ſes dettes veut au moins en rendre une petite partie. C'étoit cette foi humble, c'étoit cet eſprit bas & humilié, éloigné de l'orgueil d'un phariſien, qui attiroit les regards de Dieu ſur les aumones de M. de Bagnols; parce qu'il étoit convaincu qu'il étoit redevable d'une grande grace à Dieu, de cet amour qu'il lui donnoit pour l'aumone, & de ce qu'il lui faiſoit comprendre que rien n'étoit plus aſſuré dans ſes biens, que ce qu'il faiſoit paſſer dans les mains de Dieu, & plus utile à lui-même & à Meſſieurs ſes enfans, que ces charités qui vivoient toujours en la préſence de Dieu, & qui leur attiroient ſes bénédictions.

Voilà

Voilà quel étoit l'eſprit de ce ſaint pénitent. Il agiſſoit comme voulant encore plus donner à Dieu ſa perſonne que ſes biens. Il ne croyoit pas que ſes aumones duſſent le diſpenſer de la pénitence, ni que la pénitence dût le diſpenſer de ſes aumones. Il conſacra encore plus ſaintement ſon corps, qu'il offroit à Dieu comme une victime de la pénitence, & ſuivit ainſi de bien près ſes aumones qu'il avoit fait paſſer avant lui. M. de Bagnols avoit encore une raiſon particuliere qui le rendoit humble dans ſes aumones, qui ne venoit que de la grande delicateſſe de ſa conſcience, qui lui faiſoit toujours craindre qu'il n'y eût dans les grands biens que lui avoit laiſſés Monſieur ſon pere quelque choſe qui ne fût pas aſſez legitime. Au lieu que tant d'autres ſont fort peu ſcrupuleux ſur ce point, & éteindroient même la lumiere de ceux qui pourroient leur faire voir quelque raiſon de reſtitution dans les biens dont ils deviennent heritiers: M. de Bagnols au contraire conſulta tout ce qu'il put trouver pour lui réſoudre la difficulté qu'il avoit ſur ce ſujet. Mais toutes ces perſonnes qui n'avoient garde d'abuſer de ſa tendreſſe de conſcience ſur un point ſi important, lui repréſenterent fortement qu'il ne devoit avoir aucun ſcrupule ſur ce ſujet, puiſque les affaires & les traités où Monſieur ſon pere avoit été engagé étoient très legitimes; que n'ayant de preuve poſitive de rien qui fût contre l'ordre, le reſpect qu'il devoit à la memoire de Monſieur ſon pere devoit arrêter ſon eſprit & bannir ſes inquietudes, les aumones purifiant tout. Peut-on voir un homme qui eût un reſpect plus ſincere envers ſon pere, & en a-t-on jamais vu qui eût un amour plus ſage & plus chrétien pour ſes enfans, ni en qui l'avarice ait été plus détruite, & le deſir d'avancer ſes enfans dans le monde plus éteint? Etant dans de ſi grands biens, &

pouvant ſans paſſer pour avare, les faire multiplier, il ne les regarda qu'avec mepris. Il crut que le moindre degré de la vertu d'un chrétien qui eſt riche, étoit de ſe contenter de conſerver ce qu'il avoit, ſans penſer à l'augmenter. M. de Bagnols prodigua ſaintement ſes biens pour acquerir des treſors éternels à ſes enfans. Sa douleur, en donnant ſes revenus aux pauvres, étoit de ne pouvoir vendre en même-tems le fond, de peur que ſa piété ne fût expoſée à la riſée, & que ſes meilleurs amis ne fuſſent en butte à ſes proches qui attendoient de faire de grands vacarmes à ſa mort comme s'il eût diſſipé tout ſon patrimoine; ce qui ſe trouva ſi faux, que l'on trouva à ſa mort, qu'il n'en avoit pas aliené un denier. Combien donc ce ſage Magiſtrat fut-il éloigné de la folie de ces peres qui travaillent tant, afin que leurs enfans entrent autant dans leurs vices que dans leur patrimoine qu'ils leur laiſſent! qui les rendent plus heritiers de leurs paſſions que de leurs richeſſes, & qui font qu'au lieu que leurs enfans n'entrent dans leurs biens qu'après leur mort, ils entrent au contraire dans leurs deſordres pendant leur vie! M. de Bagnols ne chercha qu'à faire élever ſes enfans dans la crainte du Seigneur. Sa grande foi lui faiſant mepriſer l'or comme la boue, il penſa pour eux à d'autres treſors qui ne leur échappaſſent jamais, & à les rendre eux-mêmes le treſor de Dieu. Puiſſe Dieu les bénir à jamais, & répandre ſur eux des graces que leur pere lui a ſi ardemment demandées!

Peut-on aſſez plaindre l'aveuglement de ceux qui ayant dans leurs richeſſes un moyen ſi admirable de s'acquerir une felicité éternelle, ne s'en ſervent au contraire que pour s'attirer un malheur ſans fin; qui veulent encore en mourant poſſeder leurs treſors dans ceux à qui ils les laiſ-

ſent;

ſent; qui ſe desheritent en quelque ſorte en faveur des autres, & qui pour laiſſer des héritiers riches pendant un peu de tems, ſe condamnent eux-mêmes à une mendicité éternelle? Ils craignent ſi fort la pauvreté pour eux ou pour leurs enfans pendant une vie ſi courte, qu'ils ne la craignent point pour une autre qui ne finira jamais. Où eſt la grandeur & la dignité d'un ame raiſonnable faite à l'image de Dieu? Etre timide pour une vie qui paſſe, & ne l'être point pour une qui ne paſſe point!

Une des charités auxquelles M. de Bagnols s'appliquoit avec plus de ſoin, & qui eſt un grand exemple pour les peres qui ſont riches, étoit celle qu'il faiſoit envers les jeunes Demoiſelles qui, faute de bien, ne pouvoient exécuter le deſſein qu'elles avoient de ſe donner à Dieu dans une Religion. Cet homme admirable qui deſiroit ardemment d'attirer la bénédiction de Dieu ſur Mademoiſelle ſa fille qu'il faiſoit élever à Port-Royal, ne laiſſoit échapper aucune de ces occaſions, lorſque Dieu les lui préſentoit. Une de ces Demoiſelles qui ſe regardoit comme ſa fille ſpirituelle ayant été faite novice, fut ſi pénétrée de la bonté qu'avoit eu la maiſon de la recevoir, nonobſtant toutes ſes foibleſſes, qu'elle pria M. de Bagnols qui l'y avoit addreſſée, de ſe charger pour elle de la reconnoiſſance qu'elle devoit à Dieu & aux Meres: M. de Bagnols lui écrivit cette lettre.

[Ma très chere Sœur, Je ne doute pas que vous ne croyiez que c'eſt la ſeule impuiſſance qui m'a empêché de vous écrire plutôt, & que j'y trouve trop de douceur pour m'en priver volontairement. Je voudrois avoir aſſez de pouvoir pour vous accorder ce que vous me demandez par votre lettre. Je vous aſſure que je payerois pour vous avec joie & à Dieu & à vos bonnes Meres à qui vous vous tenez ſi obligée.

Je reconnois avec vous que la grace que Dieu vous a faite eſt fort grande; & il eſt vrai que vous ne la ſauriez conſerver ſans un reſſentiment continuel qui paroiſſe dans toutes vos œuvres & dans toute votre vie. Je ne m'étonne point que vous ne ſoyez point contente de ce que vous faites pour le témoigner, & que vous vous trouviez trop tiede & trop imparfaite. Sans cela vous ne ſeriez pas en bon état, & ſur-tout en l'état d'une bonne novice, à la ferveur de laquelle rien ne ſauroit paroître aſſez ardent ni aſſez rigoureux, principalement en elle-même. Mais l'ardeur que vous en avez tiendra lieu d'une vertu plus accomplie, & vous acquittera aiſement envers Dieu, pourvu qu'elle vous ſerve comme d'un aiguillon pour vous exciter, & pour vous faire avancer tous les jours quelque peu. Et ainſi vous aurez aſſez de quoi payer & ſatisfaire à Dieu ſans être obligée d'emprunter des autres, & ſur-tout de moi qui ſuis plus pauvre que vous ne penſez, & qui n'ai rien de commun avec les vierges ſages que la connoiſſance de n'avoir pas aſſez & pour les autres & pour moi tout enſemble.

Je ſuis aſſuré que ſatisfaiſant à Dieu en cette maniere, vous ſatisferez par le même moyen à vos Meres qui vous aiment & qui ne vous ſervent que pour lui, ne demandant pas auſſi d'autre payement & d'autre reconnoiſſance de leur affection & de leur ſervice que celle que vous rendrez à la bonté ſouveraine, qui eſt l'origine de tout le bien qu'elles font, auſſi bien que de celui que vous faites. Je ſai que vos infirmités corporelles ne leur ſeront point à charge, pourvu qu'elles ſoient ſimplement corporelles, & ne paſſent point dans l'eſprit, & qu'au contraire elles vous rendent plus patiente, plus humble, plus tranquille & plus détachée de cette vie & de vous-même: en-

ſorte qu'on puiſſe dire de vous comme de S. Paul: que votre vertu s'accomplît dans l'infirmité: ce qui arrive à toutes les perſonnes qui ont une vertu ſolide, leſquelles ſe fortifient dans leurs indiſpoſitions corporelles, comme les foibles s'y affoibliſſent.

Les Religions ſeroient trop heureuſes ſi elles étoient remplies de cette ſorte de malades, & ſi au lieu d'apprendre à bien faire on y apprenoit à bien ſouffrir, & à bien mourir au lieu d'y apprendre à bien vivre; ce que je ne vous dis pas pour vous conſoler de l'opinion qu'il ſemble que vous avez d'être inutile & de ne ſervir que d'objet de compaſſion & de charité. Vous ne ſauriez être plus utile à la maiſon, ni plus agreable à vos ſuperieures, qu'en donnant l'exemple de ſoumiſſion, de ſimplicité, de contentement, d'égalité d'eſprit, qui ſont des biens par leſquels vous y ſerez plus conſidérée que ſi vous aviez apporté tous ceux que le monde poſſede; & vous y ferez par là des leçons plus fortes & plus importantes que celles de toutes les paroles & de toutes les actions des autres. Après cela vous n'aurez point beſoin de moi ni de perſonne; vous trouverez en vous-même de quoi ſatisfaire à Dieu & aux hommes, & il ne me reſtera rien à contribuer à votre bonheur, que la joie de le connoître & de le voir croître tous les jours. Cela ſeul me ſuffira pour me recompenſer de tout ce que j'ai fait & que je pourrai jamais faire pour votre ſervice, & m'obligera de vous ſervir au delà de mes forces par celles qu'il plaira à Dieu de me donner, parce que je regarde votre bien comme le mien propre, & que je ne me ſepare point de vous ni dans le tems ni dans l'éternité, dans laquelle ſeule vous pourrez connoître combien je ſuis votre, &c.

Pour Mademoiſelle ** dont vous me demandez

des nouvelles, je ne ſai encore que vous en dire. Il y a des perſonnes à qui la Religion eſt néceſſaire, & qui ne peuvent avoir de repos ailleurs, quoiqu'elles l'apprehendent & la fuient. D'autres au contraire témoignent la deſirer beaucoup, qui n'y ſauroient durer. J'ai des exemples des unes & des autres. J'eſpére néanmoins que Dieu fera miſericorde à N. ſi elle ſe ſoumet comme elle témoigne le vouloir faire. Les perſonnes qui veulent croire & ſe laiſſer conduire, peuvent être aſſiſtées; mais celles qui veulent être à elles-mêmes ne peuvent être ſecourues, & leurs peines ne finiſſent jamais, non plus que leurs bleſſures. On ne pourroit néanmoins ſe réſoudre à donner l'habit à N. ſi on prevoyoit qu'elle dût le quitter.]

Je ne ſaurois finir en parlant d'un ſi ſaint homme. Dès qu'il eut connu Port-Royal, le deſintereſſement de cette maiſon & de ceux qui la conduiſoient, il conçut un nouveau zele à faire part de ſes biens. Ainſi étant lié à cette maiſon par la charité la plus tendre, on peut juger dans quelle conſternation elle fut lorſqu'elle apprit la nouvelle de ſa maladie & du peu d'eſpérance qu'on en avoit. M. Singlin l'alloit voir ſouvent & étoit pénétré juſqu'au cœur de l'état où il le trouvoit. Le moribond qui avoit toujours eu pour lui un profond reſpect ſe ſentant ſecher d'un feu qui le bruloit, & ayant beſoin de boire; il en demanda la permiſſion à M. Singlin, ajoutant que depuis qu'il avoit eu le bien de le connoître il n'avoit jamais fait ſa volonté propre. Peut-on, à moins que d'être tout rempli de Dieu, allier une ſi grande ſoumiſſion, & une ſi profonde dépendance juſques dans les moindres choſes, avec une auſſi grande élevation d'eſprit qu'avoit M. de Bagnols qui avoit toujours paſſé pour un génie des plus ſublimes? Mais il n'y a que Dieu qui a déja couronné de

ſi

ſi grandes vertus, qui les connoiſſe.*

Je ne voudrois jamais perdre le ſouvenir d'un ſi ſaint homme qui a appris lui-même la maniere de faire pénitence à ceux qui depuis long-tems en faiſoient profeſſion. Il nous montroit par ſon exemple l'aſſujettiſſement dans lequel nous devions vivre: il aimoit plus la pauvreté que ceux qui l'avoient embraſſée, & par les jeunes, les veilles & les autres auſterités, il ſe ſacrifia de ſi bon cœur que Dieu l'enleva promptement, le trouvant mûr pour le ciel. Ses amis affligés de ſa perte, recevant après ſa mort ſon corps qu'il leur avoit laiſſé comme une marque de ſon amour, ſe firent un devoir de tenir leurs eſprits inſeparablement unis au ſien dans le Seigneur. Que Dieu répande ſa bénédiction ſur ſes enfans dont il a tâché de procurer le bonheur, dont il s'eſt efforcé de conſerver l'innocence; dont il a ſouffert ſi chrétiennement les afflictions pendant qu'il vivoit, ayant eu peine même qu'on penſât à obtenir miraculeuſement la guériſon des yeux aveugles de Monſieur ſon aîné par l'attouchement de la ſainte épine, diſant avec une humilité profonde que cet aveuglement même de ſon fils étoit un miracle.

Quelle tendreſſe ai-je toujours vue en M. de Saci pour les enfans d'un ſi ſaint pere? Il aimoit même ceux qui avoient relation avec eux. On l'a vu en M. Borel, un très vertueux Eccleſiaſtique qui avoit été long-tems auprès de Meſſieurs ces enfans. J'ai ſouvent été témoin combien M. de Saci apprehendoit que la penſion viagere de 400 livres que M. de Bagnols lui avoit laiſſée par ſon te-

* M. de Bagnols mourut le 15. Mai 1657. agé de 41 an & fut enterré à Port-Royal des champs. A l'exhumation des corps en 1711. ſon cercueil s'étant un peu deſſoudé par le pied, il en ſortit du ſang juſqu'à la quantité d'une pinte, quoique le corps fût inhumé depuis plus de 50 ans.

teſtament, ne lui pût ſuffire quelquefois dans des conjonctures de maladie, & combien de fois il a tâché d'y ſuppléer du ſien par mes propres mains. Mais il faut rendre cette juſtice à M. Borel, que jamais on n'a vu un homme ſi deſintereſſé, & qui, lors même qu'il étoit dans le beſoin, eût plus d'éloignement de prendre un double? Lorſqu'on lui mettoit des ſommes aſſez conſidérables dans les mains, & qu'il pouvoit croire raiſonnablement que c'étoit Dieu même qui avoit touché le cœur de ceux qui lui procuroient ce ſecours, ce pieux Eccleſiaſtique plus occupé de la penſée que Dieu avoit auſſi conduit l'eſprit de M. de Bagnols dans le don qu'il lui avoit fait, ſe faiſoit une loi ſevere de ſe contenter de cela, rejettant abſolument tout le reſte.

Heureux homme! puis-je m'écrier de M. de Bagnols comme S. Sulpice de S. Martin qui avoit mepriſé de grands biens pour être pauvre. Heureux homme, qui ayant été la joie des anges en ce monde par ſa converſion, l'eſt maintenant plus ſaintement par la ſocieté qu'il a avec leurs troupes ſacrées! Heureux homme, qui ayant été le protecteur des ſaintes vierges pendant votre vie, avez été reçu d'elles après votre mort! Celles d'entre elles qui ſont déja dans le ciel, & celles qui ſont encore ſur la terre vous invitent également à demeurer à jamais avec elles. Celles du ciel ſe réjouiſſent de poſſeder votre ame; celles de la terre ſe réjouiſſent de poſſeder vos cendres, & n'ont pas craint de ſe faire des affaires auprès des puiſſans en vous ôtant de votre premiere ſepulture pour vous mettre dans l'enceinte de leur chœur. Attendez-là le bruit de la premiere trompette dont la ſainte troupe qui vous environnera alors contribuera beaucoup à vous diminuer la frayeur.

Mais puiſque je ſuis ſur les cendres de ce ſaint homme, oſerai-je dire ce que j'en ai ſu, & qui, quel-

quelque ſecret que cela ait été, n'a pas laiſſé de venir à ma connoiſſance. D'un côté la gloire de Dieu & de ſon ſerviteur me preſſe; de l'autre le reſpect que je dois aux perſonnes ſaintes ſur qui ce que je dois dire s'eſt paſſé, me retient. Cependant comme tout ce que j'écris eſt caché, je crois pouvoir ſatisfaire le zele qui m'emporte, ſans bleſſer le reſpect & le ſecret que je dois aux perſonnes.

Peu de tems après la mort de M. de Bagnols, la révérende Mere Angelique de S. Jean tomba malade d'une fievre-quarte fort violente, & dont les accès ne duroient pas moins de douze heures. On peut juger de la conſternation de tout le monaſtere qui étoit très perſuadé de la perte qu'il auroit faite ſi cette ſage Mere lui avoit manqué. Son allarme étoit encore d'autant plus grande, qu'il voyoit cette admirable Mere dans une très grande indifference entre la ſanté & la maladie, entre la vie & la mort, & ainſi réſolue d'attendre le ſuccès de ſa fievre, ſans y rien faire. Il y avoit dans le monaſtere une Religieuſe d'une très grande piété. C'étoit la fille de M. Robert Seigneur de Laï. Elle avoit dès ſa plus tendre enfance témoigné une vertu extraordinaire, & dès l'âge de douze ans elle avoit voué à Dieu de demeurer toujours vierge. Je l'ai vue près de deux ans chez Monſieur ſon pere, avant qu'elle fut Religieuſe, & rien n'étoit plus édifiant. Elle étoit de fort petite taille, & ſa ferveur dans la Religion la rendoit fort ſeche, fort maigre, fort decharnée, & comme une ſquelette. Elle faiſoit peur aux yeux du corps, & à trente ans qu'elle avoit, elle en paroiſſoit avoir quatre-vingts dix. Mais c'étoit un ange aux yeux des anges. Elle étoit conſumée d'un feu du ciel qui mangeoit ſa chair & engraiſſoit ſon ame. Elle étoit toujours en Dieu, toujours anéantie, tou-

toujours pleurante au dehors & au dedans de ſon cœur, toujours gémiſſante d'être dans cet exil, toujours demandant à Dieu qu'il la fît vraie pauvre & vraie Religieuſe, & qu'il appauvrît la maiſon juſqu'à n'avoir pas un denier; enfin toujours abſorbée & ravie en Dieu, abîmée dans ſon neant, affligée de ſe voir ſi grande péchereſſe, ſi dure, ſi impénitente. Tout le monde étoit ſi perſuadé de ſa ſainteté, qu'une Dame qui étoit entrée dans le monaſtere, dit plaiſamment à l'Abbeſſe en s'en allant, qu'elle la prioit de lui permettre d'emporter la Sœur Suſanne ſous ſon bras comme une relique vivante.

Cette Sœur voyant donc la maladie de la Mere Angelique, jugea à propos d'avoir recours aux remedes ſurnaturels. Comme elle avoit une grande idée de la vertu de M. de Bagnols, elle conçut le deſſein de le prier de ſe joindre à elle pour demander à Dieu la ſanté de cette Mere; & ſe défiant d'elle-même, elle s'aſſocia la Sœur Iſabelle Agnès, fille ſpirituelle de M. de Bagnols, qui avoit été outrée de douleur de ſa mort. Ces deux Sœurs dirent à la Mere Angelique de S. Jean le deſſein qu'elles avoient de faire pour elle une neuvaine au tombeau de M. de Bagnols. Quoique cela la ſurprît, elle ne crut pas les en devoir empêcher, & au contraire elle ſe joignit avec elles. Au bout de la neuvaine on fut ſurpris que l'accès manqua tout d'un coup, ſans que rien ſoit revenu depuis, & qu'au contraire ſa force & ſa vigueur ſe retabliſſoient. Sa modeſtie fit qu'elle ne voulut pas qu'on dit qu'elle avoit été guérie miraculeuſement. On répandit auſſi-tôt le bruit qu'elle avoit perdu la fievre, & qu'elle ſe portoit bien; mais ſon cher couſin M. le Maitre l'ayant été voir pour lui témoigner ſa joie de ſa ſanté, elle crut pouvoir lui dire ſurement la choſe, ce qui redoubla ſa joie.

Et

Et comme depuis ſon retour de Clairvaux où il avoit été porter les vœux de ſa maiſon il avoit toujours fait des prieres à Dieu pour la ſanté de cette chere couſine, il réſolut de l'en remercier pendant trois mois par une priere particuliere qu'il s'engageoit de faire juſqu'au premier de Mai qui étoit le jour de ſa naiſſance en Jeſus-Chriſt par le batême. Il lui fit ſeulement une petite plainte, lorſqu'elle lui eut conté l'hiſtoire, qui étoit de ne l'avoir pas aſſocié à cette neuvaine que l'on faiſoit pour elle, l'aſſurant qu'il s'en ſeroit acquitté de ſon mieux. Mais elle lui dit qu'elle ne le croyoit pas auſſi perſuadé qu'elle de la ſainteté de M. de Bagnols, & qu'ainſi il n'avoit pas aſſez de foi pour cela, ce qui fit un peu rougir M. le Maître.

Je me ſouviens qu'après la mort de M. de Bagnols l'éducation de Meſſieurs ſes enfans garçons & filles fut bien ébranlée. M. de Bernai leur oncle, qui étoit un des trois exécuteurs teſtamentaires que feu M. de Bagnols avoit nommés, quoiqu'il eût aſſez de peine d'y joindre cet Abbé qu'il connoiſſoit, cet oncle, dis-je, voyant des orphelins à qui leur pere laiſſoit de grands biens, crut entrevoir en cela quelque reſſource à ſes affaires, s'il menageoit cette occaſion avec ſageſſe. Il fit pour cela beaucoup de démarches. Il voulut les tirer des trous où on les élevoit, & tâcha de les ôter des mains où Monſieur leur pere les avoit mis, afin d'être en état d'en diſpoſer comme il lui plairoit; ce qu'il ne pourroit faire tant qu'il verroit Meſſieurs ſes neveux dans des mains auſſi integres. Il contrefit même le politique, & le prétexte de Janſeniſme lui parut fort favorable. M. Singlin entre les mains de qui M. de Bagnols étoit mort, fit voir alors ſon zele pour ces orphelins. Il éluda les artifices de ce bon Abbé. Il para tous ſes coups par

par cette ſageſſe qui lui étoit ſi naturelle, veillant continuellement ſur ces jeunes plantes qui étoient ſi bien cultivées. M. de Bernai qui voyoit que ſes artifices ne reuſſiſſoient pas, & qui ſe fortifioit toujours dans le deſir de ſe rendre maître de Meſſieurs ſes neveux, crut devoir prende une autre voie & lever le maſque, & enfin faire ſucceder plus efficacement la violence à l'inutilité de ſes artifices. Ce n'étoit plus que des menaces & des éclats de colere. On ne parloit plus que de Lettres de cachet.

M. Singlin & les autres Meſſieurs crurent qu'il étoit de leur ſageſſe de ne pas ſe commettre avec un homme ſi emporté ; mais ils prierent M. d'Andilli de parler pour ces orphelins: ce qu'il fit auſſi-tôt avec ce feu qui lui étoit ſi ordinaire. Car il écrivit ſans différer à M. de Laigue une lettre vigoureuſe qu'il datta de trois heures du matin, & lui dit agreablement qu'il ne devoit par s'étonner de voir un billet datté d'une heure ſi extraordinaire; qu'on s'éveilloit dans ces ſortes d'affaires ſans pouvoir ſe rendormir, à moins que d'avoir l'eſprit auſſi tranquille qu'il avoit le ſien rempli & ſon cœur ému de la violence inouie que M. de Bernai exerçoit contre ſes pauvres neveux; que s'il avoit oublié que M. de Bagnols étoit ſon beaufrere, il n'oublioit pas lui, qu'il avoit été ſon ami intime; que cela lui ſuffiſoit pour lui donner de l'horreur de l'injure que M. de Bernai faiſoit à ces pauvres enfans, en voulant les chaſſer de leur propre maiſon, & ſous des prétextes imaginaires leur arracher des perſonnes que M. de Bagnols avoit choiſies avec ſoin pour leur éducation & leur conduite par une volonté expreſſement marquée, & portée par ſon teſtament, qui entre toutes les diſpoſitions que font les hommes eſt celle qui eſt le plus religieuſement obſervée: qu'il voudroit bien ſavoir, ſi

M. de

M. de Bagnols vivoit encore en ce monde, ſi M. de Bernai oſeroit entreprendre, contre ſon intention, de ſe mêler de l'éducation de Meſſieurs ſes enfans, & de leur ôter les perſonnes qu'il leur auroit données: comment donc, maintenant qu'il vivoit d'une vie immortelle, M. de Bernai abuſoit-il ainſi de la qualité d'un des trois tuteurs, qu'on ſavoit ne lui avoir été donnée qu'avec repugnance, pour renverſer ſes dernieres volontés, & tâcher de le faire paſſer pour auſſi imprudent qu'il étoit ſage, en l'accuſant d'avoir fait un très mauvais choix dans la choſe du monde la plus importante & qui lui devoit être la plus chere: que M. de Bernai devoit être bien aiſe de ce qu'il s'étoit retiré dans un deſert, puiſque s'il étoit encore dans le monde, il entreprendroit de telle ſorte la défenſe de ces enfans & du teſtament de ſon ami, qu'il le trouveroit en tête par tout, & qu'il n'y auroit point de perſonnes raiſonnables à qui il ne fît concevoir de l'indignation contre un procédé ſi honteux en la perſonne d'un tuteur, d'un oncle, & d'un beaufrere: qu'il ſavoit les beaux prétextes dont il vouloit ſe couvrir, inſinuant adroitement que l'interêt de Port-Royal vouloit qu'on ne commît pas cette maiſon en cette rencontre; mais qu'il prioit Dieu de le garder d'être auſſi ſavant que cet Abbé dans cette belle prudence du ſiecle, à laquelle Port-Royal auſſi bien que lui croyoit avoir renoncé, & renonceroit toujours: qu'il vouloit bien qu'il vît qu'il ne craindroit jamais de ſe commettre non ſeulement contre lui mais contre de beaucoup plus puiſſants que lui, lorſqu'il s'agiroit de ce que ſa conſcience & ſon honneur l'obligeroient de rendre à ſes amis; puiſque leurs interêts étoient les ſiens, avec cette ſeule différence qu'ils lui étoient encore plus ſenſibles: que ce n'étoit point être ami que d'oublier

ſes

ſes amis après leur mort : que M. de Bagnols lui étoit plus préſent en cette rencontre que s'il étoit encore en vie, & qu'il lui ſembloit le voir à toute heure lui demander les effets de ſon amitié. Il finit cette lettre à M. de Laigue, en lui diſant que s'il étoit moins bon ami, il ne mériteroit pas d'être le ſien.

Je me répans avec joie en penſant à la mémoire de M. de Bagnols, & je m'arrête à conſidérer ce qui ſuivit ſa mort à l'égard de Meſſieurs ſes enfans qui tiennent maintenant un rang conſidérable dans le monde. Mais en faiſant reflexion ſur la douleur que nous ſentimes tous à Port-Royal, je me vois obligé par l'ordre du tems de parler d'une mort qui nous fut encore bien plus ſenſible. Ce fut celle de M. le Maitre. Cet homme admirable étoit l'ami intime de M. de Bagnols, & le même zele pour la pénitence avoit lié entre eux une amitié toute particuliere. M. de Bagnols le conſultoit ſur les affaires les plus importantes; & il voulut que ſon teſtament même paſſât par ſes mains. Ce ſage Magiſtrat n'y trouva rien autre choſe à redire, ſinon que M. le Maitre le faiſoit parler plus chrétiennement qu'il n'auroit pu faire. On peut dire que ces deux hommes n'étoient qu'un même cœur. M. de Bagnols avoit été obligé quelque tems avant qu'il tombât malade, de faire un voyage à Lyon. Il écrivoit de là des lettres très touchantes à M. le Maitre, pour l'engager de le venir trouver, afin de l'aider par ſes lumieres à regler quelques affaires qu'il avoit encore dans ce pays, & pour ſe délaſſer avec lui de l'embarras & du tumulte du monde. M. le Maître fut prêt de le faire. Il ne pouvoit mieux témoigner à M. de Bagnols combien il l'aimoit qu'en voulant bien quitter ſa chere ſolitude pour un homme qu'il chériſſoit tendrement & dont il admiroit

éga-

également les aumones & la pénitence. Mais M. de Bagnols lui écrivit cette lettre pour l'empêcher d'exécuter ce qu'il lui avoit accordé de ſi bon cœur.

[Monſieur, à n'en point faire le fin, on ne peut avoir plus d'envie & de paſſion que j'en ai de vous voir en ces quartiers. Mes affaires ſe multiplient, ſe rendent longues, & m'embarraſſent aſſez ſouvent ſur le point de la conſcience, ſans que je puiſſe demander conſeil à qui que ce ſoit. Je m'imagine auſſi être touché davantage par cette conſidération, que les perſonnes que je vois un peu ébranlées ſur le deſir de leur converſion, ſe raffermiroient par votre exemple & par vos paroles. Mais après m'être entretenu aſſez ſouvent de ces penſées, j'en ai d'autres qui me font un peu ſoupçonner que les premieres ne ſoient un peu fondées ſur les mouvemens de mon amour propre, & ainſi, en conſcience, je ne puis me réſoudre abſolument ſur ce point à vous conjurer de venir ou de demeurer, & quelque ſoin que je veuille prendre de me décider, je ne puis ſortir du trouble où me mettent les différentes penſées qui me viennent en cette rencontre. L'avantage qu'elles me donnent eſt qu'elles me font connoître plus que je n'ai fait juſqu'à ce jour l'obligation infinie que j'ai à Dieu de m'avoir procuré l'avantage d'une ſi ſincere & ſi chrétienne amitié qu'eſt la vôtre.

Oui, mon très cher frere, je crois plus vous devoir des offres charitables que vous me faites de me venir ſecourir, que je ne ferois à un roi qui me donneroit ſa couronne pour ſortir de l'eſclavage. Cette comparaiſon eſt encore au deſſous de ma penſée, & je ne puis m'empêcher de vous dire que ſi je vous pouvois rendre témoin des larmes de joie que me cauſent ces précieux témoignages de votre amitié, elles ſeroient

plus obligeantes que mes paroles. Encore une fois je ne ſaurois m'empêcher de dire qu'il me ſemble que je les verſe comme je le dois, & qu'il eſt difficile de rien ajouter à l'ardent deſir que j'ai que votre charité ſoit reconnue par l'ardeur qui vous la cauſe.

Nous avons tous les livres que vous nous conſeillez de faire venir de Paris. On les trouve admirables, & la conduite qu'ils enſeignent; mais on ne les ſuit pas. Et pour dire le vrai, je ſuis ſi accablé en mon particulier de mes malheureuſes affaires, & mes pauvres parens des occupations de leur malheureuſe vie, qu'outre la défenſe formelle que m'a fait M. Singlin de parler des choſes de Dieu, je n'ai quaſi point de tems pour connoître la ſincerité de leurs ſentimens. Je fais état dans peu de jours d'aller à Bagnols où je ſerai beaucoup plus libre. Ces pauvres gens qui témoignent quelques petits deſirs de penſer à eux, m'y doivent venir voir; & pour lors nous pourrons connoître ce qu'ils ont au cœur. Je les recommande & moi auſſi à vos bonnes prieres & à celles de nos ſaints ſolitaires. Faites-moi auſſi la grace de demander le même ſecours à la Mere Angelique, & de l'aſſurer que je ſuis à elle auſſi bien qu'à vous, c'eſt-à-dire de tout mon cœur, de Bagnols.]

Cette liaiſon de cœur étant donc ſi grande entre ces deux hommes ſi admirables, il ne faut pas s'étonner ſi M. le Maitre reſſentit de ſa mort une douleur ſi ſenſible qu'il ne lui ſurvecut guéres; car il ne fut preſque qu'un an à le ſuivre *. J'ai admiré cent fois comme Dieu, par ſes voies qui ſont ſi admirables & ſi pleines de miſericorde pour les ſiens, diſpoſa inſenſiblement ce ſolitaire pénitent à ce dernier paſſage ſans qu'il pen-

* Il mourut le 4. Novembre 1658. âgé de 50. ans.

penſât à rien de lui-même, & ſans qu'il y eût aucune apparence de la mort. Quelques mois avant ſa mort, dont, comme je viens de dire, on ne voyoit encore aucune trace, Dieu le toucha d'une maniere vive & encore plus particuliere qu'il n'avoit fait juſques-là. Il ſe trouva un jour dans un entretien de quelques perſonnes ſpirituelles qui lui parlant avec beaucoup d'ouverture de cœur, lui dirent qu'ils ſouhaittoient pour lui devant Dieu qu'il ne fût ni demi mort ni demi vivant, mais qu'il fût tout-à-fait mort à lui-même & vivant en Dieu pour l'éternité. Cette parole dite ſans aucun deſſein, fut comme une fleche perçante dont la providence de Dieu ſe ſervoit pour pénétrer le cœur de M. le Maitre. Il en porta ſecretement la profonde douleur en lui-même. En répandant ſes gémiſſemens & ſes larmes en la préſence de Dieu, il ſe diſoit cent & cent fois à lui-même ces deux mots, *ni demi mort ni demi vivant*, & il les écrivit en gros caracteres pour en conſerver mieux le ſouvenir.

Ainſi voyant par occaſion ſa chere couſine la Mere Angelique de S. Jean, comme il étoit accoutumé de répandre ſon cœur dans le ſien, il fut difficile qu'étant auſſi occupé qu'il étoit de ces penſées, il ne lui en témoignât quelque choſe. Cette ſage Religieuſe qui prêtoit toujours l'oreille du cœur pour écouter Dieu, & qui avoit appris par une longue expérience à diſcerner les traces de ſon Eſprit ſaint dans les ames, crut qu'il y avoit là quelque choſe d'extraordinaire, & que le doigt de Dieu y étoit. Ainſi exhortant M. le Maitre à ne pas négliger cette voix, mais à y répondre autant qu'il lui ſeroit poſſible; comme M. le Maitre vouloit entrer dans le particulier avec elle pour ſavoir ce qu'il devoit faire pour cela, la Mere Angelique de S. Jean, qui étoit la prudence même, ſe defiant de ſes forces

& de ſes lumieres, l'exhorta à s'ouvrir à la Mere Angelique ſa tante qui tout d'un coup lui diroit ce qu'il avoit à faire en cette rencontre.

M. le Maitre fut aſſez ſurpris de cette réponſe de ſa couſine, & lui avoua bonnement qu'il ne ſentoit pas la même ouverture de cœur pour ſa tante; qu'il ne ſavoit pas pourquoi; mais qu'enfin il la craignoit, parce que peut-être, lorſqu'il lui parloit, elle avoit une force dans ſes paroles qui le faiſoit trembler, comme en effet elle faiſoit trembler tout le monde. Enfin, lui dit-il, je n'oſe pas lui parler. Sa bonne couſine ſe plaignit extrêmement de cette reſerve qui, tenant ſon cœur fermé à l'égard d'une ſi rare tante, faiſoit qu'il ſe privoit volontairement d'un avantage ſi conſidérable. Elle l'exhorta à ſe defaire de cette prévention, & à reprendre pour la Mere Angelique les ſentimens qu'elle lui avoit toujours vus, l'aſſurant qu'elle n'étoit point changée à ſon égard, & qu'il la trouveroit toujours la même. Comme M. le Maitre heſitoit encore un peu, ſa couſine qui n'ignoroit pas que quand une fois on a laiſſé prendre racine à ces petits éloignemens, il n'eſt pas aiſé de ſe vaincre tout d'un coup, lui conſeilla de prier Dieu ſur ce ſujet, & lui promit de joindre ſes prieres aux ſiennes. Elle lui dit qu'elle eſpéroit que toutes ſes difficultés ſe diſſiperoient, & que cette timidité qu'il nourriſſoit depuis quelque tems s'évanouiroit en fumée.

Cela arriva en effet. Après que M. le Maitre eut prié quelque tems pour ce ſujet, bien loin de reculer comme auparavant, il eut au contraire de l'impatience de parler à la Mere Angelique ſa tante, voyant bien que ſa reſerve paſſée ne venoit pas d'un bon principe. Il lui dit donc bonnement tout ce qu'il penſoit depuis quelque tems dans l'ame, & il lui parla avec grande effuſion de cœur & avec larmes. Cette bonne

Mere

Mere lui conſeilla fort de faire beaucoup d'attention ſur cette parole qui lui avoit fait une impreſſion ſi vive; & preſſentant ſa diſpoſition, elle lui dit qu'elle trouveroit à propos qu'il fît un renouvellement entre les mains de M. Singlin, pour mourir entierement à lui-même, & devenir un vrai enfant par une entiere ſoumiſſion & une parfaite obéiſſance, puiſque tout le chriſtianiſme conſiſtoit en cela. Elle lui donna enſuite, par cette charité & cette liberté chrétienne qui lui étoit ſi ordinaire, un petit avis ſur quelque choſe qu'elle avoit remarqué en lui & qui ne lui paroiſſoit pas tout-à-fait bon.

M. le Maitre recevant ces avis avec une joie & une humilité admirable, la ſupplia de repaſſer encore à loiſir ſur ce qu'elle avoit pu remarquer de defectueux en ſa conduite, & il lui dit que lorſqu'elle y auroit fait reflexion il viendroit la retrouver dans un mois qu'il paſſa dans de grands ſentimens & de grands exercices de pénitence. La Mere Angelique le voyant au bout de ce mois le fortifia dans ſes bonnes réſolutions, & lui dit avec ouverture de cœur des choſes ſur leſquelles il pouvoit faire quelque reflexion, l'aſſurant qu'elle l'avoit bien recommandé à M. Singlin, & que depuis qu'il lui avoit parlé la derniere fois elle s'étoit ſouvenue de lui toutes les fois qu'elle s'étoit reveillée la nuit. Enfin M. le Maitre ayant vu M. Singlin pour ce renouvellement, il en ſortit ſi édifié & ſi conſolé, qu'il en écrivit un mot à la Mere Angelique pour lui témoigner ſa joie. Elle l'aſſura par ſa réponſe qu'elle ne le perdroit pas de vue, & qu'elle ne pouvoit lui exprimer le grand deſir que Dieu lui donnoit qu'il fût entierement & uniquement à lui. Elle le pria de ſe garder de l'abattement: qu'il n'ignoroit pas que la tentation nous environne par-tout; mais que ceux qui ſont forts en la foi lui reſiſtent.

Je m'étends peut-être un peu trop dans ce détail; mais j'en ai été extrêmement touché. J'ai été bien aiſe de le marquer, me propoſant la conduite que Dieu a tenue à l'égard de ſon ſerviteur peu de mois avant que de l'appeller à lui. Car j'avoue que quand je fais reflexion à la maniere dont Dieu diſpoſa M. le Maitre à la mort, ſans qu'il le ſût, je me ſens tout pénétré de frayeur, en voyant dans cet exemple dans quelle pureté il faut être pour aller ſe préſenter devant Dieu.

Cet homme qui dans le monde avoit veçu avec éclat à la verité, mais toujours avec innocence, ſe retire dans un deſert où il mene une vie exemplaire pendant vingt ans. Cependant quand Dieu eſt ſur le point de l'appeller à lui, cette pureté paſſée n'eſt pas encore aſſez grande pour paroître en ſa préſence. Il veut qu'il entre dans de nouveaux ſentimens de componction. Il eſt lui même l'aiguillon qui l'excite, & qui lui faiſant paroître ſa pénitence comme imparfaite & pleine de défauts l'anime d'un nouveau zele pour ſe purifier de nouveau & devenir digne de lui. Il lui ſemble qu'il n'a rien fait qu'à demi; qu'il n'eſt qu'à demi vivant pour Dieu; qu'il n'eſt qu'à demi mort pour lui-même. Il ſe regarde encore comme un Lazare dans le tombeau dont il a beſoin que Dieu le rappelle. Il le fut en effet le jour qu'on liſoit dans l'égliſe l'Evangile du Lazare qu'il prit à deſſein pour ce renouvellement. Heureux homme que Dieu n'a pas épargné ſur la fin de ſes jours, & qu'il a trouvé aſſez vigoureux pour ne pas épargner ſa foibleſſe! Heureux homme qui ſur la fin de ſa vie a renouvellé ſa force comme celle de l'aigle, & qui s'élevant toujours de plus en plus au deſſus de lui-même, s'eſt enfin préparé à voir le ſoleil de plus près. C'eſt là la vraie maniere de n'être point ſurpris

de

de la mort. Quand on la prévue ſi long-tems & ſi ſaintement; qu'on meure enſuite ſans qu'on s'en apperçoive, on ne peut appeller cela une ſurpriſe. La ſurpriſe qui eſt à craindre eſt de tomber malade ſans avoir fait avant une ſérieuſe pénitence. Qu'on ſoit malade alors tant qu'on voudra, & qu'on voie la mort s'approcher peu à peu, quoiqu'il y ait ſujet d'eſpérer en ménageant cet état, il eſt toujours vrai de dire que la préparation qui ne commence qu'avec la maladie eſt bien imparfaite, & ſe ſent toujours de la ſurpriſe.

Mais pour revenir enfin à la mort de M. le Maitre dont il ſemble que je recule toujours de parler parce que je fuis de parler d'une plaie bien douloureuſe, & dont le cruel ſouvenir fait encore ſaigner le cœur; ce bienheureux ſolitaire que la tempête avoit ſi ſouvent chaſſé du port, y étoit venu demeurer tranquillement. Dieu qui conduit les choſes avec une ſageſſe ſouveraine ayant rappellé ſon ſerviteur pour mourir paiſiblement dans un lieu dont il étoit comme le fondateur, lorſque nous ſentions doucement la joie de le voir avec nous, il tomba malade la veille de la Touſſaint; mais d'une maladie qu'on nous diſoit être ſi peu de choſe, que perſonne ne s'en étonnoit. Nous ne penſions point à ce que nous avions à craindre, & nous nous laiſſions endormir ſur la foi de quelques perſonnes qui le voyoient & qui nous cachoient ſon mal, parce qu'il leur étoit caché à eux-mêmes. Cependant le jour de S. Marcel, le bruit ſe répandit que M. le Maitre étoit plus malade qu'on ne le croyoit; & le mal à qui on avoit laiſſé prendre racine ſe montrant, l'on vit en même tems ce que l'on pouvoit apprehender & ce que l'on ne pouvoit plus éviter. Le lendemain on fut effrayé d'être ſur le point de voir enlever par la mort un hom-

me qu'on n'avoit preſque pas regardé comme malade. Les Médecins qui vinrent de Paris le trouverent ſans connoiſſance, & un moment après ſans vie qu'il perdit le jour de S. Charles.

Ce fut donc par cette porte que Dieu avoit réſolu que ſon ſerviteur ſortît de ce monde. Nous n'avions garde d'attribuer ſa mort au peu de connoiſſance des hommes. Dieu qui veille ſur le dernier de tous avoit encore plus particulierement les yeux ouverts ſur ce bienheureux pénitent, à qui il étoit bien indifferent par quelle porte il allât à Dieu, pourvu qu'il pût enfin raſſaſier l'ardeur de ſa foi qui le preſſoit pendant ſa vie d'aller ſe deſaltérer dans ſon ſein. Il avoit aſſez donné de marques, par ſes auſtérités continuelles, qu'il aimoit peu la vie, & qu'il ne cherchoit qu'à la détruire. Il ne ſe retenoit rien d'une vie qu'il avoit depuis tant de tems ſacrifiée à celui de qui il l'avoit reçue, & qu'il avoit miſe au rang des autres choſes qu'il mépriſoit, & auxquelles il avoit ſi généreuſement & ſi ſolemnellement renoncé.

Ce fut donc ainſi que nous perdimes notre treſor, & que nous vimes éclipſer à nos yeux celui de qui nous pouvions dire avec un Pere, *Cujus vitæ normam exemplum virtutum habebamus.* Il eſt vrai que dans une ſi effroyable ſurpriſe tout Port-Royal fut dans la conſternation. On vit & le deſert & les ſolitaires qui l'habitoient plongés dans le deuil. Il paroiſſoit ſur tous les viſages des marques d'une douleur qui étoit ſans art & ſans feinte. Chacun trouva dans ſoi-même la ſource de ſes larmes & la cauſe qui les lui faiſoit verſer. Les uns pleuroient un ami qui tant de fois les avoit conſolés dans leurs peines; les autres un puiſſant exhortateur qui les reveilloit de leur aſſoupiſſement; & tous en général regrettoient un homme qui leur étoit venu prépa-

rer

rer la place en ce lieu, & qui les avoit encouragés à perſévérer par ſes paroles pleines de feu, & encore plus par ſon exemple. La perte de M. le Maitre ſeule paroiſſoit à Port-Royal des champs un plus grand mal que tout ce dont on le menaçoit il y avoit long-tems.

Je ſuis ſûr que M. le Maitre n'a point été ſurpris de la mort. Il n'a été ſurpris, comme il me l'a dit tant de fois, que de ce qu'elle venoit plus tard qu'il ne l'attendoit, & qu'il ne l'avoit ſouhaittée. Je lui avois toujours oui dire, quand il mouroit quelqu'un dans ce deſert, que ceux qui ſortoient les premiers de ce monde étoient les plus heureux, qu'ils recevoient de Dieu un avantage ineſtimable, puiſqu'ils étoient les premiers délivrés de la corruption qui ſe fait toujours ſentir dans le monde, & qu'ils étoient les premiers introduits dans la joie du ciel dont la ſeule vue, ſi nous en étions capables, nous feroit mourir en un inſtant, par la confuſion qu'elle nous donneroit d'en avoir eu la penſée ſi éloignée, & encore plus la conduite. Il m'a dit des choſes ſi touchantes là deſſus, que le ſouvenir m'en arrache encore les larmes des yeux.

Il eſt vrai que ce ſaint homme, auſſi bien que M. de Sericourt ſon frere qui mourut huit ans avant lui, fit tout ce qu'il put pour avancer ſa mort par ſes auſtérités rigoureuſes: & bien loin de m'étonner qu'il ſoit mort ſi-tôt, je m'étonnerois au contraire qu'il eût pu vivre ſi long-tems, ſi je ne ſavois que la grace & la nature dépendent également de Dieu, & qu'il diſpoſe de l'une & de l'autre comme il lui plait, & non ſelon les diſpoſitions de nos corps & les raiſons de nos eſprits, qui le doivent toujours laiſſer faire ſans le prévenir que par l'obéiſſance & la préparation générale à le ſuivre par tout où il nous menera, ſoit par ſes commandemens, ou par ſa providence.

C'eſt en quoi M. le Maitre mettoit le fond de la piété chrétienne, & le principal ſervice que nous pouvons rendre à Dieu en cette vie, auſſi bien que le ſeul moyen de parvenir en l'autre, à cette lumiere éternelle où ce bienheureux homme nous diſoit qu'on voit plus de verité en un moment qu'on n'en ſauroit découvrir ſur la terre par tous les travaux imaginables, & où toute l'intelligence que nous aurons acquiſe ici, non ſeulement par notre eſprit mais par celui de Dieu même, ſera effacée plus que les étoiles ne le ſont devant le ſoleil. Qu'il nous attende là ce bienheureux homme, comme tant d'amis qui l'avoient précédé l'y attendoient! Quelque union que Dieu nous ait donnée avec lui par ſa grace pendant qu'il vivoit, pourrions-nous être contens ſi elle n'arrivoit juſqu'à ce dernier comble, pour devenir ainſi éternelle & immuable, puiſque les amitiés qui ne durent point ne peuvent être vraies & fidelles, & que rien ne durera que ce qui ſubſiſtera dans le ciel.

Je ne ſai où m'emporte le ſouvenir de la mort de M. le Maitre. Je ne dis rien de M. de Saci: c'eſt le meilleur parti que je puiſſe prendre dans cette rencontre, que de n'entreprendre pas de parler de ce combat de la grace & de la nature dans la mort d'une perſonne à qui la grace & la nature l'avoient lié de la maniere du monde la plus tendre. Il ne parut rien de lui au dehors que de grave & de digne de Dieu dont il étoit le miniſtre; & lorſque tout le monde fondoit en larmes, lorſqu'on voyoit tranſporter le corps au milieu d'une troupe de ſaintes vierges, pour mettre chez elles après la mort celui qui avoit eu pour elles une affection ſi reſpectueuſe, M. de Saci accompagnoit gravement le corps, & le mit en terre ſans verſer de larmes; car il les retint toutes juſqu'au tems qu'il

fut

fut retiré dans ſon cabinet où je fus témoin qu'il les laiſſa couler avec une entiere liberté.

On le vint voir de beaucoup d'endroits pour le conſoler; mais il conſoloit lui-même au contraire ceux qui lui venoient rendre ce devoir d'amitié. J'ai encore préſente dans l'eſprit toute la force avec laquelle il parloit à ſes amis. Il ſembloit que toute cette vigueur & cette éloquence ſi vive de Monſieur ſon frere étoit paſſée en lui. Je ne voyois plus en lui ſa froideur ordinaire. Il parloit de M. le Maitre comme M. le Maitre auroit fait d'un autre homme de ſon mérite dans une pareille rencontre, & faiſoit paſſer le même feu dans toutes les lettres qu'il écrivoit à pluſieurs perſonnes de la premiere qualité dans l'État qui reconnurent tous avec quelle grandeur de cœur il avoit fait à Dieu ce ſacrifice, & lui avoit rendu un frere qu'il en avoit reçu. Ainſi il béniſſoit Dieu ſans ceſſe de la diſpoſition ſainte où Monſieur ſon frere parut être, non ſeulement depuis quelques mois, comme je l'ai déja marqué, mais encore plus particulierement depuis deux ou trois jours avant ſa mort, dans une entrevue dont je fus le médiateur. Comme il avoit entrepris depuis quelque tems de travailler à la vie des Saints, il dit à M. de Saci qu'encore qu'il eût commencé cet ouvrage, il avoit toujours néanmoins entendu une ſecrette voix au dedans de lui-même qui lui faiſoit croire que Dieu ne permettroit pas que ce fût lui qui y travaillât; qu'il faudroit être ſaint pour travailler à la vie des Saints; que c'étoit peut-être pour cela que Dieu le vouloit retirer de ce monde afin d'employer à écrire ces vies d'autres perſonnes qui s'en acquitteroient plus dignement. Cet eſprit ſi pénétrant dans les verités divines reconnoiſſoit que cette entrepriſe ne demandoit pas ſeulement beaucoup d'étude & de ſcience, beaucoup de vertu & de ſainteté;

mais

mais auſſi une lumiere ſinguliere & un diſcernement rare: que chaque Saint faiſoit comme un monde à part, où il falloit remarquer une providence & une œconomie de Dieu toute ſinguliere; ſans quoi les explications des vies des Saints ne ſont point des vies, mais des diſcours morts & ſans vigueur, ſemblables en quelque ſorte aux Ecrits de Plutarque, & capables de produire ſeulement les effets que produiſent ceux-là, c'eſt-à-dire de nuire plus que ſervir, & d'affoiblir les ames en les rempliſſant de vaines penſées & de vains mouvemens: qu'il avouoit bien que ſachant un peu écrire en notre langue il auroit pu contenter & éblouir le monde dans l'hiſtoire des vies des Saints, enſorte que peu de gens y auroient trouvé à redire, n'y en ayant preſque point qui diſcernent les choſes lorſqu'elles ſont exprimées agreablement, & beaucoup moins qui diſcernent l'eſprit & la conduite, mais que ceux qui craignent Dieu ne regardent que la verité & ne penſent qu'à lui rendre hommage devant les anges, & non à acquerir une fauſſe réputation devant les hommes, en abuſant d'elle & de leur ignorance.

Cette ame ſi humble parut dans ſes derniers momens plus pénétrée de ces ſentimens que jamais. Elle ſembloit en quelque ſorte lire dans le ciel, & voir déja la verité preſque ſans nuage, & le neant de tout ce qui ſe paſſoit ſur la terre, ſoupirant après le moment où elle ſeroit dégagée de toutes les erreurs de cette vie, & établie dans cette lumiere qui ne fait point d'ombre. M. le Maitre diſoit qu'en attendant ce bienheureux jour, il étoit réſolu de ſe tenir dans l'état d'un homme qui ne s'étoit retiré que pour faire pénitence & pour vivre dans l'humilité & dans le ſilence qui en eſt inſéparable; qu'il s'y étoit même engagé par la lettre qu'il écrivit à M. le Chan-

Chancelier, qui étoit comme un vœu & une profeſſion publique: qu'auſſi-bien il avoit remarqué que s'il y avoit quelques Saints dans les ſiecles paſſés qui euſſent écrit les vies de quelques autres Saints, il n'y en avoit point qui euſſent oſé entreprendre d'écrire toutes les vies des Saints enſemble; que ce deſſein avoit été entierement inconnu dans tous les tems qui ont porté de plus grands perſonnages & où la doctrine & la vertu chrétienne ont fleuri davantage; qu'il ſembloit qu'ils n'ayent pas cru en avoir aſſez pour un travail de cette ſorte, & qu'ils l'auroient jugé trop vaſte & trop élevé pour un ſeul homme, & peu conforme aux ſentimens que chacun doit avoir de ſon intelligence & de ſa force; que dans ces derniers ſiecles ſeulement, & ſur-tout dans le nôtre, des hommes inferieurs aux anciens s'étoient crus capables d'une ſi haute entrepriſe; & qu'auſſi la maniere dont ils l'avoient exécutée faiſoit voir par quelle lumiere ils avoient formé ce jugement d'eux-mêmes; que pour lui il aimoit mieux imiter la conduite des Saints, que de diſcourir des Saints qu'il voyoit bien qui avoient été plus retenus & plus timides, & qui avoient apprehendé d'être du nombre de ceux dont le prophete dit qu'ils ſe ſons perdus pour avoir voulu faire plus qu'ils ne pouvoient, n'y ayant guéres de plus grand orgueil, ni moins excuſable, que de paroître volontairement en public pour vouloir inſtruire les autres de ce qui eſt au delà de notre portée, quoique peu de gens reconnoiſſent ce péché & s'en accuſent devant Dieu, le prenant au contraire pour une bonne œuvre & un exercice de charité.

Je ne me laſſe point de m'étendre à exprimer les derniers ſentimens de M. le Maitre, parce qu'on peut dire qu'après ces paroles nous n'avons preſque plus rien oui de ſa bouche, le mal lui ayant

ayant ôté toute connoiſſance. Mais il eſt vrai que ces ſentimens d'une humilité ſi profonde & en même tems d'une lumiere ſi relevée, ſont capables d'arracher la plume des mains de beaucoup de perſonnes qui n'apporteroient pas tant de capacité que ce ſaint homme dans les ouvrages de piété, mais qui y apporteroient ſeulement plus d'orgueil & moins de ſageſſe.

La mort d'un homme ſi rare, & d'un mérite ſi extraordinaire, remplit, comme j'ai dit, tout le deſert qui lui étoit ſi obligé, de deuil & de triſteſſe. Le quatriéme jour du mois de Novembre devint dans la ſuite un jour de remarque. Je ne ſai néanmoins ſi je dois dire qu'il y devint un jour de douleur: car encore qu'il renouvellât la mémoire de beaucoup de choſes qui attriſtoient d'abord l'eſprit, on ne laiſſoit pas de reſſentir une joie ſecrette du bonheur de celui qu'on regrettoit, qui auroit reproché qu'on avoit peu d'amour pour lui, ſi l'on avoit eu tant de douleur.

Mais avant que de finir ce petit recit de la mort de M. le Maitre, je ne puis omettre un événement qui m'a touché, & qui ſera peut-être regardé comme une preuve de ce qu'on dit ordinairement du marteau de S. Benoît. M. le Maitre avoit depuis quelque tems auprès de lui M. du Foſſé pour le former parfaitement dans notre langue, & le dreſſer dans ſes études. Cet honnête jeune homme qui par les grands progrès qu'il a faits depuis dans la ſcience & encore plus dans la piété, édifie maintenant toute l'Egliſe par la ſolidité de ſes travaux, & encore plus par le reglement de ſa conduite & la ſainteté de ſa vie, eſt fils de M. Thomas, Maitre des comptes de Rouen, homme rare en toutes manieres, regardé & révéré comme tel par les perſonnes les plus éclairées de ce ſiecle. Cet admirable Magiſtrat penſant ſérieuſement à ſe ſauver, & ayant con-

connu M. Guillebert, fameux Docteur de Sorbonne & Curé de Rouville, & par lui ces Meſſieurs de Port-Royal, n'eut point de repos qu'il n'eût mis entre leurs mains trois de Meſſieurs ſes enfans, pour les élever dans la piété, ayant mis Meſdemoiſelles ſes filles entre les mains des Religieuſes de ce monaſtere. Les deux aînés de ſes garçons moururent l'un après l'autre, & par leur mort M. du Foſſé d'à-préſent devint l'aîné. C'eſt maintenant le plus ancien que j'aie connu de Port-Royal. Car il y avoit déja long-tems qu'il y étoit lorſque j'y allai la premiere fois. Voyant que ſes deux freres étoient morts tout jeunes, il ſe dit à lui même qu'il pourroit bien ne leur pas ſurvivre beaucoup, & voulant ſe hâter de ſacrifier à Dieu ce qui lui reſtoit de vie, il penſa à ſe faire Religieux à l'Abbaye de S. Ciran où pour ce ſujet il fit un voyage. Cela n'ayant pas réuſſi, il revint à Port-Royal des champs qui étoit le berceau de ſon enfance; & ce fut alors qu'on le mit comme un dépôt prétieux entre les mains de M. le Maitre qui avoit pour lui une tendreſſe très particuliere, & prit un très grand ſoin de lui. * Il commença, avant que de le pouſſer à la compoſition, à le former aux traductions où il prit à tâche de le rendre très parfait. C'eſt même à lui que nous ſommes obligés de ces excellentes regles de la traduction que M. le Maitre fit en ſa faveur, & que je trouve ſi belles que je ne puis m'empêcher de les rapporter ici.

Regles

* M. du Foſſé conſacra les premices de ſon eſprit à l'ouvrage des vies des Saints auquel M. le Maitre l'aſſocia. Dans la ſuite, étant obligé de ſortir de Port-Royal, il ſe retira avec M. de Tillemont & travailla de concert avec lui à l'hiſtoire de l'Egliſe. A la mort de M. de Saci on le chargea de continuer les explications de la Bible. Il mourut à Paris, dans le celibat, le 4. Novembre 1698. âgé de 64 ans.

Regles de la traduction françoiſe.

I. La premiere choſe à quoi il faut prendre garde dans la traduction françoiſe, c'eſt d'être extrêmement fidele & litteral, c'eſt-à-dire, d'exprimer en notre langue, tout ce qui eſt dans le latin, & de le rendre ſi bien, que ſi, par exemple, Ciceron avoit parlé en notre langue, il eût parlé de même que nous le faiſons parler dans notre traduction.

II. Il faut tâcher de rendre beauté pour beauté, & figure pour figure, d'imiter le ſtile de l'auteur, & s'en approcher le plus près qu'on pourra, varier les figures & les locutions, & enfin rendre notre traduction un tableau & une repréſentation au vif de la piece que l'on traduit: enſorte que l'on puiſſe dire que le françois eſt auſſi beau que le latin; & citer avec aſſurance le françois au lieu du latin.

III. Il faut diſtinguer la beauté de notre proſe d'avec celle de nos vers. La beauté de nos vers conſiſte en partie dans les rimes, au lieu que la proſe françoiſe affecte de n'en avoir point: caa c'eſt une regle générale d'éviter les rimes dans la proſe. Les vers veulent une certaine meſure, & dans la proſe il faut prendre garde de ne finir jamais une période par un vers entier ou par un demi vers, qui conſiſte en ſix ſillabes s'il eſt maſculin, & en ſept s'il eſt feminin. Il n'y a qu'une ſeule exception pour la rime, à ſavoir, qu'encore que ce ſoit une regle générale de n'en faire point, néanmoins c'eſt quelquefois une beauté, lorſqu'il y a antitheſe entre deux membres, d'y joindre auſſi la rime: mais elle ne ſe ſauroit ſouffrir en notre langue en toute autre occaſion qu'en celle là. Quant aux demi vers, on eſt obligé d'en laiſſer un à la fin d'une période, lorſqu'on ne peut tourner la phraſe

phraſe autrement, & que, ſi on l'ôtoit, l'élocution en ſeroit moins juſte & moins naturelle.

IV. Il ne faut dans notre traduction, ni faire de longues périodes, ni auſſi affecter un ſtile trop concis. Et comme notre langue eſt de ſoi plus longue que le latin, & demande plus de mots pour exprimer tout le ſens, il faut tâcher de garder un juſte milieu entre l'exceſſive abondance de paroles qui rendroit le ſtile languiſſant, & la brieveté exceſſive qui le rendroit obſcur.

V. Tous les membres d'une période doivent être tellement juſtes, & ſi égaux entre eux, qu'ils ſe répondent, s'il eſt poſſible, parfaitement les uns aux autres.

VI. Il ne faut rien mettre dans notre traduction dont on ne puiſſe rendre raiſon, & que l'on ne puiſſe dire pourquoi on l'a mis; ce qui eſt plus difficile qu'on ne penſe.

VII. On doit prendre garde à ne commencer jamais deux périodes, & encore moins deux membres par une particule, comme *car*, *mais*, ou autres ſemblables.

VIII. Il faut tâcher auſſi de ne point mettre de ſuite des mots qui commencent de la même façon; comme *qu'on confiſque*, *qui querelle*; & bien qu'il y en ait qui ne commencent pas de la même ſorte dans l'écriture, comme dans le premier exemple qui eſt marqué, il ſuffit qu'ils ſe prononcent de même pour les rejetter, parce que toute l'harmonie du diſcours eſt pour plaire aux oreilles & non aux yeux.

IX. Le plus beau membre eſt celui qui eſt au deſſous ou au deſſus de la moitié d'un grand vers héroïque, c'eſt-à-dire, qui eſt de cinq ou ſept ſillabes. Les huit ſillabes ſont bonnes auſſi: mais il faut prendre garde que ſi la période finit par un mot maſculin, il eſt bon que le précédent ſoit un feminin; comme par exemple, *ſur la*

montagne de Sinaï. On a mis *montagne* qui eſt un mot féminin à cauſe de *Sinaï* qui eſt maſculin & qui finit la période. Car on ne conſidére pas ce petit mot *de.* Au reſte il ne faut pas s'aſſujettir à finir toujours par quelqu'un de ces beaux membres qui ne ſont proprement que pour la fin des grandes périodes, parce que le diſcours en paroitroit moins naturel par cette affectation perpétuelle.

x. Lorſqu'une période eſt trop longue & trop embarraſſée dans le latin ou dans le grec, il faut, en la traduiſant, la couper en pluſieurs petits membres: ce qui fait d'une part, qu'au lieu qu'elle auroit été languiſſante, on la fortifie deſorte qu'elle ſe ſoutient mieux, & de l'autre qu'on rend clair & intelligible ce qui auroit été rempli d'une obſcurité vitieuſe.

Lorſque M. du Foſſé pour qui j'ai dit que M. le Maitre dreſſa ces ſavantes regles, étoit dans cette bonne école, & que l'application d'un tel maître jointe au feu & à l'eſprit d'un tel diſciple donnoient l'eſpérance du grand progrès qu'on a vu depuis en lui, M. le Maitre tomba dans la maladie dont j'ai parlé, & qui ne donnoit encore d'inquiétude à perſonne.

Un ſoir, lorſque tout le monde étoit retiré de la chambre de M. le Maitre, pour lui laiſſer paſſer la nuit en repos, M. du Foſſé qui avoit ſa chambre attenant M. le Maitre dans un appartement fort ſeparé de tout le monde, ayant quelque choſe à faire ce ſoir là, ne ſe coucha pas ſi-tôt. Sur les neuf heures du ſoir, lorſqu'il écrivoit, on frappa un grand coup à ſa porte qui étoit proche de ſa table. Cela le ſurprit un peu, n'ayant oui perſonne dans ce grand ſilence de la nuit. Il demanda néanmoins qui étoit là, comme cela ſe fait; mais perſonne ne lui répondit. Quoique cela le ſurprît un peu, il ne laiſſoit pas de con-

continuer ce qu'il faiſoit ; & lorſqu'il y étoit appliqué, un ſecond coup frappa à la porte, encore plus bruſquement que le premier. M. du Foſſé ſe leva auſſi-tôt, ouvrit la porte, & ne voyant perſonne, il prit de la lumiere pour voir depuis le haut juſqu'au bas du degré, s'il n'y avoit perſonne de caché, qui par plaiſir voulût lui faire peur. N'ayant vu aucune trace que perſonne fût venu là, les penſées commencerent à s'élever, & certains nuages de peur l'environnerent, quelque réſolution qu'il tâchât de conſerver. Il ſe remettoit néanmoins à écrire, mais les yeux un peu étonnés, & l'eſprit un peu agité de diſtractions & de trouble, lorſqu'un troiſiéme coup, encore plus fort que les deux autres, lui fit tomber la plume de la main. Il tomba preſque à la renverſe, & il fut bienheureux de trouver ſon lit proche de lui, pour s'y jetter promtement. Il n'entendit plus rien depuis ; mais il n'en avoit que trop oui pour avoir lieu de paſſer une nuit bien inquiete, juſqu'à ce que le matin étant venu, il fit part de cette inquiétude à ſes amis les plus intimes, qui prirent de-là un fort mauvais augure, & qui deux jours après ne virent que trop clairement ce que marquoit ce ſignal funeſte qui s'addreſſa principalement à celui qui faiſoit la plus grande perte à la mort de M. le Maitre.

J'avoue que j'ai de la joie qu'il y ait encore au milieu de Paris des perſonnes qui ſoutiennent l'honneur de Port-Royal, & qui faſſent voir par leur vie édifiante qu'ils ont eu le bonheur d'avoir des amis qui leur ont appris les plus pures regles du chriſtianiſme. Tout en étoit plein autrefois, & dans Paris & dans les autres villes du royaume. Il n'y a perſonne qui n'ait remarqué que lorſque ceux qui étoient liés d'amitié avec ces bienheureux ſolitaires étoient retenus dans le

monde par des engagemens qu'ils ne pouvoient rompre, ils ſe faiſoient aiſément diſtinguer, par une piété éclairée & uniforme, comme on le voit aujourd'hui dans M. du Foſſé & quelques autres. Mais il y en avoit alors un plus grand nombre dont la vie étoit exemplaire, & jettoit des lumieres de toute part. On voyoit de ſaintes veuves qui, bien que jeunes & riches des biens du ſiecle, ne penſoient pas néanmoins à de nouvelles nôces, mais demeuroient fermes dans l'état de viduité & dans la pratique des vertus qui en doivent faire l'ornement; qui paſſoient les jours & preſque les nuits entieres en prieres; qui avoient horreur de la moindre ombre des delices charnelles, & qui répandoient en aumones les biens qu'elles avoient. On voyoit de très ſaintes vierges qui ne pouvant s'enfermer en Religion, demeuroient ſaintes d'eſprit & de corps au milieu du monde, & qui ne comptant preſque pour rien l'intégrité de leur chair, ne penſoient, ſelon la parole de Jeſus-Chriſt pour qui ſeul elles vivoient, qu'à remplir leurs lampes & leurs vaſes d'une grande abondance d'huile. On voyoit des perſonnes engagées dans le mariage, pour qui le mariage n'étoit plus qu'un nom, qui étant devenues toutes ſpirituelles & ſe ſentant au dedans ſoutenues d'une vertu mâle, fouloient aux pieds des plaiſirs permis, mais dangereux. Ils étoient mariés, ſelon la parole de S. Paul, comme s'ils ne l'étoient pas, & ils renonçoient de bon cœur d'un commun accord au droit qu'ils avoient l'un ſur l'autre, afin de poſſeder plus parfaitement un Dieu dont ils s'étoient rendus le temple. On voyoit de très ſages Eccleſiaſtiques, qui comprenant l'engagement d'un état ſi ſaint, ne penſoient qu'à bien répondre à tous leurs devoirs, à s'abbaiſſer dans un degré d'honneur où Dieu les avoit élevés, & à honorer la

ſain-

ſainteté de leur miniſtere par la ſainteté de leur vie. La haute majeſté de Dieu qu'ils ne perdoient point de vue, les rendoit circonſpects juſques dans leurs moindres démarches. Ils n'avoient rien de cette paſſion que les autres ont pour des bénéfices où ils n'entrent que pour leur perte, parce qu'ils ſe ſervent des biens ſacrés pour mener une vie profane, & qu'ils ſemblent croire qu'un bénéfice eſt un titre pour vivre dans la licence.

Toutes ces perſonnes allant de tems en tems voir leurs amis à Port-Royal des champs, pour ſe fortifier par leurs exemples, retournoient delà, le cœur tout embraſé d'un nouveau feu, & faiſoient voir à ceux qui étoient témoins de leur conduite qu'ils avoient bien appris qu'il y avoit une voie large & ſpacieuſe qui mene à la perdition, & qu'ils la fuyoient pour en ſuivre une autre plus étroite dont ils avoient vu de grands modeles dans ces ſolitaires pénitens. Ils ſe faiſoient de leurs maiſons mêmes une étroite ſolitude, n'en ſortant que par la pure néceſſité. On ne voyoit point en eux une vie mêlée, comme l'eſt d'ordinaire celle des gens qui paſſent pour vertueux dans le monde, qui ſont tantôt à Dieu & tantôt au démon. On ne leur voyoit rien d'une magnificence ſcandaleuſe dans leurs habits. On ne les voyoit point imiter ceux qui le matin courent à l'égliſe & le ſoir au theatre; qui ſemblent honorer Dieu dans les premieres heures du jour, & qui enſuite honorent ſon ennemi. Les autels du vrai Dieu avoient plus d'attraits pour eux, que les temples du démon. La parole de l'Evangile étoit leurs delices & non les paroles des comédiens. Ils regardoient l'une comme une ſource de vie, & l'autre comme une parole de mort. Ils ſe nourriſſoient de l'une comme d'une viande delicieuſe & fuyoient l'autre comme un poiſon mortel.

C'étoit là ſans doute la moindre vertu de ces perſonnes. Cependant c'étoit quelque choſe, ſi l'on conſidére cette foule de chrétiens qui courent aux pompes de ſatan auxquelles ils ont renoncé, & qui retournent volontairement au démon & à ſes œuvres qu'ils avoient quittées. Ces perſonnes au contraire, étant ſi ſolidement affermies dans la piété, s'étoient fait le plan d'une vie plus ſage, toujours éloignée des vices & des divertiſſemens dangereux. En voyant ces ſolitaires, leurs amis, ils croyoient que leur vie, quelque modeſte & quelque pure qu'elle fût, étoit encore bien différente de ce qu'elle auroit du être, parce qu'ils la comparoient avec ce qu'ils avoient vu dans ce deſert; & ils tâchoient de ſuppléer par une profonde humilité à ce qui manquoit à l'ardeur de leur charité. Se voyant engagés dans le commerce de gens qui ne leur reſſembloient pas, ils en craignoient la contagion. Ils étoient attentifs ſur toutes leurs démarches. Ils veilloient ſur toutes leurs paroles. Ils appréhendoient le démon qui leur parloit par-tout, qui par-tout leur tendoit des pieges, & qui pour laſſer leur patience ſoulevoit contre eux ceux dont il s'étoit rendu maître.

Mais la vue de leurs amis perſecutés les ſoutenoit dans toutes leurs peines, & ils ne penſoient comme eux qu'à achever la courſe qu'ils avoient ſi heureuſement commencée. Auſſi toujours uniformes, toujours ſemblables à eux-mêmes, ayant toujours l'amour de Dieu & du prochain dans le cœur, la modeſtie dans les yeux, la douceur ſur le viſage, la gravité dans leur démarche, la modération dans leurs paroles; gardant l'abſtinence dans le vivre, & le reglement dans tout le dedans & le dehors, ils ſe faiſoient aimer de Dieu & des hommes, & admirer de ceux-là même qu'ils s'efforçoient de copier.

Ces

Ces perſonnes, comme j'ai dit, ont eu part auſſi aux perſecutions de leurs amis. On ne manqua pas de leur donner un nom odieux. Ils n'avoient à attendre que des déſagrémens du monde qui ne pouvoit aimer ce qui n'étoit pas à lui. La corruption y étoit ſi univerſellement répandue, qu'on ne pouvoit s'en éloigner ſans être flétri d'un nom fatal: tant il étoit vrai que la ſainteté de la vie étoit comme le caractere qui faiſoit reconnoître tout d'un coup les amis de Port-Royal.

Il n'y a plus guéres de perſonnes de cette ſorte de ma connoiſſance. Ils ont déja preſque tous reçu de Dieu la récompenſe de leur ſainteté. Il reſte encore M. du Foſſé au ſujet duquel j'ai fait cette petite digreſſion. Il reſte M. Deſtouches, aimé de Dieu & des hommes, pour ſa ſainteté, ſa piété, & ſes aumones; avec les Meſſieurs Akakia, entre leſquels M. Dumont leur frere aîné, & qui leur a ſervi comme de pere, ne peut être autant loué qu'il le mérite. Il reſte M. le Noir d'heureuſe vieilleſſe, que je regarde comme un patriarche environné d'une troupe d'enfans qui ſont chacun dans leur profeſſion la joie de l'Egliſe, la gloire de leur pere, & l'édification de Paris.

La mort de M. le Maitre, ſur laquelle je me ſuis étendu, arriva dans un tems tel que l'on peut dire que Dieu lui épargna bien des douleurs & des déchiremens de cœur, à quoi M. de Saci ſon frere & les autres Meſſieurs ſe virent expoſés depuis tout ce tems là, par les agitations & les violentes ſecouſſes d'une maiſon ſainte qui étoit devenue comme leur maiſon paternelle & maternelle, & qui renfermoit au dehors & au dedans les perſonnes du monde qui leur étoient les plus cheres. On avoit continuellement des allarmes toujours nouvelles. On ne ſavoit le matin ſi on coucheroit au même lieu le ſoir. Les frayeurs que l'on donnoit faiſoient enco-

re plus de mal que le mal même.

Par quel ſecret jugement Dieu permettoit-il que les hommes ſe donnaſſent tant de licence contre ceux qui le ſervoient avec tant de fidelité? Leur élevation dans le monde devoit-elle devenir l'abbaiſſement de ſes ſerviteurs? Leur dignité devoit-elle être leur proſcription, & leur puiſſance qui étoit le prix des lâchetés qu'ils avoient faites pour y parvenir & qu'ils faiſoient encore pour s'y conſerver, devoit-elle être la ruine de ceux qui étoient comme la prunelle de l'œil de Dieu? On tâchoit de les matter par des recherches continuelles, par des Ecrits, des commandemens, des ordonnances, des ſignatures. On méditoit de les proſcrire & de les écraſer, dès qu'ils ne vouloient pas plier le genou devant Aman, pour faire ſans diſcernement tout ce qu'on vouloit. Dieu le ſouffroit afin qu'ils ne puſſent ignorer à quels hommes ils avoient affaire. Eh! quel plaiſir pouvoient prendre ces hommes violens à s'établir ſur les ruines du bien le plus ſolide, à faire un malheureux trafic des ames, & à les vendre à ceux qui leur donnoient en échange une gloire paſſagere! Victimes malheureuſes, plus vendues elles-mêmes, & plus foulées aux pieds par les démons, qu'ils ne fouloient les Saints ſous leurs pieds!

Cependant c'étoit tout ce qu'on pouvoit faire à Port-Royal, que de garder la paix dans de ſi violens tourbillons. Je remarquois durant ce tems que M. de Saci étoit tout occupé des peines & des inquiétudes des autres, ſans penſer preſque à lui-même. On le voyoit toujours égal, toujours dans la paix, toujours dans ſa douceur ordinaire avec tout le monde, & à l'égard de ceux-mêmes qui étoient les auteurs de tous ces troubles qui le tenoient en ſuſpens. Il repréſentoit ſouvent que tous ces troubles & ces incertitudes de l'avenir en-

engageoient à prier beaucoup; que Dieu par ſa miſericorde donnoit du tems pour ſe préparer à ſouffrir tous les évenemens futurs; qu'il ne falloit pas laiſſer perdre des momens ſi prétieux; & que comme toutes les apparences faiſoient voir qu'il faudroit ſortir de Port-Royal des champs, il falloit s'y diſpoſer comme à une grande tentation, puiſque tous les changemens avoient de grandes ſuites; que la prudence des chrétiens conſiſtoit à ſavoir tirer de grands avantages de tout ce qu'on ne fait que pour leur nuire, & que c'étoit là leur habileté, de changer les maux en biens par un ſaint artifice qui paſſe celui qu'on auroit pu trouver de changer en or tous les métaux de la terre.

Ainſi, comme un ſage paſteur, il veilloit ſur ſon troupeau, lorſque les loups le menaçoient de plus près; & il oppoſoit encore plus ſes prieres que ſes conſeils au démon qui ne cherchoit qu'à le diſſiper pour s'en rendre plus aiſément le maître. Pour lui, il ne s'inquiettoit de rien. Cent fois j'ai admiré que paroiſſant reſervé dans les autres tems, il n'avoit rien que de ferme & de réſolu dans ces tems fâcheux. Il étoit ſi accoutumé depuis long-tems à rejetter tous ſes ſoins ſur Dieu, qu'il lui étoit impoſſible d'arrêter ſes regards ſur tous les deſſeins des hommes. L'idée qu'il avoit de Dieu, & de ſon pouvoir ſouverain ſur toutes les creatures, l'empêchoit de ſe fixer à autre choſe. La providence lui paroiſſoit en tout, & c'étoit à elle qu'il ſe ſoumettoit avec la plus grande joie du monde. Il diſoit ſouvent que dans les tems d'obſcurité & d'incertitude, Dieu veut principalement que l'on ſoit humilié ſous ſa main puiſſante qui permet les petites tempêtes pour réveiller ceux qui ſont à lui, & pour ne les pas laiſſer aller à la pareſſe dans le bien & au faux repos que l'on prend aiſément dans la proſpé-

ſpérité; mais qu'on étoit trop heureux de ce qu'on n'avoit qu'à prier & à ſe ſoumettre. Et comme tout le monde n'avoit pas la même foi & la même tranquillité que lui, en voyant les tumultes que ſes amis excitoient & qui le touchoient plus ſenſiblement que ceux-mêmes qu'excitoient les ennemis qui ne vouloient pas de bien à Port-Royal, il avertiſſoit que l'on étoit également obligé de ſouffrir de ſes amis & de ſes ennemis, & qu'il falloit ſe ſoumettre à tout avec une égale paix, puiſque Dieu conduiſoit tout.

J'avoue que comme il y avoit là tant de différentes perſonnes qui avoient chacune leur humeur, chacune leurs peines dans les menaces que l'on faiſoit à ce lieu, chacune leurs interêts différens; ceux qui avoient alors le gouvernail en main étoient bien embarraſſés à conduire le vaiſſeau. Les uns avoient un zele un peu trop chaud, & en parlant ſuivoient plus leur chaleur que la raiſon & la foi. D'autres, par le chagrin qu'ils avoient de ſe voir ſur le point d'être obligés de quitter un établiſſement qui leur paroiſſoit doux, & par l'incertitude de ce qu'ils pourroient devenir, s'emportoient à murmurer un peu trop contre les auteurs de tous ces troubles, & à dire trop ouvertement ce qu'ils penſoient là-deſſus. M. de Saci gémiſſant ſouvent de voir des eſprits ſi inquiets, ſi peu affermis dans la foi, ſe crut obligé de faire rentrer ces perſonnes dans leur devoir, de faire changer en prieres tous ces diſcours d'animoſité & de plainte, & de déclarer qu'on le bleſſeroit beaucoup ſi à l'avenir on manquoit le moins du monde de reſpect pour ceux dont on ſe plaignoit, & que pour lui, il avoit & vouloit toujours avoir pour ces perſonnes un fond de reſpect qui ne ſe démentît jamais. Ainſi la crainte d'un homme arrêta tout, & on fut à l'avenir plus occupé à prier

prier qu'à diſcourir. M. de Saci ſouhaitta qu'on partageât le Pſeautier de telle ſorte, que chacun tous les jours en recitât ſa part. Ainſi le Pſeautier ſe recita tout entier chaque jour pour attirer la miſericorde de Dieu, & à la fin des Offices qu'on recitoit enſemble, comme Matines, Complies, &c. il faiſoit dire le Pſeaume XXXII.

J'admirai dans ce tems-là le peu de curioſité qu'il avoit de ſavoir ce qui ſe paſſoit de ces affaires là à Paris, & de quelle maniere elles étoient conduites par ceux qui étoient les auteurs de ces intrigues. Si des perſonnes à qui il n'oſoit impoſer ſilence l'en entretenoient, il les écoutoit ſans leur rien répondre, & ſans rien dire aux autres de ce qu'il avoit appris. Quelquefois, lorſqu'on lui avoit rapporté des calomnies atroces que l'on répandoit contre lui & contre ſes amis, il répondoit avec ſa paix & ſa froideur ordinaire: „ Helas! Monſieur, une „ perſonne qui nous loue nous fait ſans compa- „ raiſon plus de tort que ne nous en font toutes „ ces autres perſonnes. Il faut prier Dieu pour „ eux, afin qu'ils connoiſſent combien ceux „ qu'ils déchirent les aiment."

J'admirai encore ſon grand déſintereſſement cette année là, & ſon admirable prudence. Comme tout ſon bien avoit été mis à fond perdu à Port-Royal, les extrémités auxquelles cette maiſon ſe vit ſur le point d'être reduite, firent croire à ces ſaintes vierges qu'il y auroit de l'injuſtice de laiſſer ſouffrir M. de Saci auſſi bien que M. Arnaud, après qu'ils s'étoient dépouillés de leur bien en faveur d'une maiſon où ils n'avoient pas prévu que ces tempêtes arriveroient. Ainſi elles voulurent, par un exemple de déſintereſſement fort louable, rendre à ces Meſſieurs cet argent pour le placer ailleurs. On ſe mit fort en peine ſur les moyens de le bien pla-

placer. On raiſonna fort ſur ce ſujet & on conclud que rien ne ſe pouvoit faire de mieux que de mettre ſon argent ſur l'Iſle de Nordſtrand. On ne manqua pas de prier M. de Saci de faire comme Meſſieurs Arnaud, Nicole & les autres: mais il fut ſourd à ces remontrances; & comme il vouloit qu'en toutes choſes on conſultât des perſonnes du métier, il dit qu'il falloit là-deſſus demander avis à M. Gallois, fameux Notaire, eſtimable pour ſon bon ſens, ſa grande ſcience, & ſon éminente piété.

Cet homme ſi ſage ne conſeilla point qu'on mît ſon argent ſur un pays ſi éloigné. Il regarda cela preſque comme ſi on l'eût jetté dans la mer. M. de Saci ſuivit d'autant plus volontiers l'avis de M. Gallois, qu'il s'y trouvoit porté par une raiſon qui faiſoit beaucoup d'impreſſion ſur un cœur comme le ſien. „ L'argent que je dois placer, diſoit-il, eſt un argent qui a été conſacré „ à Dieu, & qui certainement demeureroit tou„ jours à Port-Royal des champs, ſi le trouble „ des affaires n'avoit obligé à le retirer. Il ne „ l'en faut donc ôter que pour le mettre dans „ une autre place où il ſoit encore conſacré à „ Dieu." Et comme tout le monde lui repréſentoit qu'il tireroit un revenu plus conſidérable en plaçant ſon argent ſur cette Iſle qu'en le donnant à rente à des hôpitaux, comme c'étoit ſon deſſein, il répondit: „ C'eſt pour cela même „ que je ne dois pas le placer ſur cette Iſle; car „ je ne veux pas être ſi riche, & il nous eſt „ mal-ſéant à nous autres de faire ce que peut „ ſuggérer l'avarice. Pourquoi nous charger de „ ces ſoins, & ne nous en pas rapporter aux „ perſonnes du métier? Pour moi j'avoue que „ j'eſtime M. Gallois & que je prendrai tou„ jours plaiſir à le conſulter & à ſuivre ſes avis." Au reſte la ſage ſimplicité de M. Saci lui fut

avan-

avantageuſe en cette rencontre. Car au lieu que les autres avec leurs raiſonnemens ſe trouverent atrappés à leur Iſle qu'ils eſpéroient un peu à la legere devoir être un treſor pour eux, M. de Saci reçut fort tranquillement le revenu de ſon argent.

Cela me rappelle à la memoire une choſe que je ne puis m'empêcher de marquer ici, comme une preuve du déſintereſſement de M. de Saci. Les Incurables lui offrirent douze cens livres de penſion viagere pour ſon argent. Quoique ce fût peu de choſe pour vivre honnêtement dans le monde, l'amour qu'il avoit pour moi, & dont je me reconnois très indigne, le porta à compoſer avec les Incurables & à vouloir bien retrancher deux cens livres de ſon revenu pour mettre la moitité de mille livres ſur ma tête. J'avoue qu'auſſi-tôt que ſe ſus cette nouvelle, j'en reſſentis beaucoup de peine. J'en avois déja aſſez de voir que dans ce tems-là, où les changemens de maiſon occaſionnoient plus de dépenſe, un ſi honnête Eccleſiaſtique fût reduit à une ſomme ſi modique, ſans que pour moi il s'ôtât encore de ſon néceſſaire, & que pour me mettre plus au large, il ſe mît lui-même ſi à l'étroit. Cela me parut intolérable. J'allai trouver M. Gallois, chez qui cela ſe concertoit, & je lui déclarai que je ne me conſolerois pas ſi j'étois cauſe que M. de Saci ne jouit pas de tout ſon bien. Je lui parlai avec une grande effuſion de cœur à ce ſujet; deſorte que me regardant avec cet air agreable qui lui étoit ſi ordinaire: „ Je vois bien, me dit-il, „ ce que vous voulez, Monſieur, vous plaidez „ vous-même contre vous-même." L'affaire donc fut ainſi rompue, & j'ai toujours conſervé depuis, & conſerverai toute ma vie la reconnoiſance que je dois avoir pour ce témoignage d'amitié de M. de Saci.

Ce-

Cependant les tems approchoient, & M. de Saci ſe vit bientôt dans la néceſſité de quitter Port-Royal des champs, de corps & non d'eſprit, pour revenir ſe cacher à Paris. Je ne puis encore conſidérer le lieu où il vint, parce que je ſuis tout occupé à conſidérer celui qu'il quittoit. Car quel déchirement de cœur cela ne lui cauſa-t-il pas? Et qui peut entrer dans les ſentimens de l'homme du monde le plus doux & le plus tendre lorſqu'il ſe vit arraché de tant de perſonnes qui avoient confiance en lui, & qu'il ne put à l'avenir ſervir qu'imparfaitement par ſes lettres, leſquelles dans des tems de troubles ſont toujours des ſecours bien foibles pour remedier aux peines d'eſprit, & pour mettre la conſcience dans la paix.

On peut dire néanmoins que s'il étoit dur à M. de Saci & à d'autres ſolitaires de quitter ce lieu, il y avoit d'un autre côté quelque conſolation de ſe voir par-là delivré de l'embarras de voir venir là des perſonnes nouvelles & de nouveaux viſages qui n'y venoient qu'avec un eſprit double. Les Meres qui étoient bonnes & ſinceres, ayant affaire à ces perſonnes qui contrefaiſoient les gens de bien avec tant d'adreſſe, étoient en danger de ſe laiſſer ſurprendre, parce qu'elles ſuppoſoient dans les autres la même ſincerité qu'elles ſentoient en elles. Car on peut dire que parmi un grand nombre de perſonnes de toute ſorte de qualités qui ne venoient dans ce lieu que pour s'édifier, on y vit auſſi des eſpions qui tendoient à ſe mettre bien à la Cour, & qui tâchoient de découvrir tout ce qui ſe faiſoit & ſe diſoit en ce ſaint lieu, afin d'en donner des nouvelles. Tout cela ſe couvroit par de ſi grands témoignages du deſir de ſe convertir & de faire pénitence, qu'on les croyoit; mais on reconnut depuis qu'ils avoient moins de deſir

de

de faire connoître le fond de leur cœur à ces ſages directeurs, qu'ils n'en avoient eux-mêmes de découvrir le fond du cœur de ceux à qui ils rendoient ces viſites ainſi déguiſées. Ce piege fut très dangereux; mais la ferme réſolution de M. de Saci de ne voir perſonne, l'en mettoit un peu plus à couvert que les autres qui n'avoient pas tout-à-fait la même affection que lui pour la retraite. Auſſi il étoit terriblement ſur ſes gardes pour ce point: & comme il connoiſſoit la facilité & la bonté de M. d'Andilli à qui la plûpart de ces perſonnes s'addreſſoient, il le prévenoit toujours pour le prier de ne pas faire d'avances, & de ne pas s'ingérer à le charger de la conduite de perſonne, parce qu'il étoit fâcheux de porter les gens à lui demander ce qu'il étoit très réſolu de refuſer. Il jugeoit même à propos de ne pas recevoir leurs viſites: ſur quoi il me diſoit avec ſon agrément ordinaire, en voyant les différentes perſonnes qui venoient en ce lieu, les uns pour obſerver tout, les autres parce qu'ils n'avoient rien à faire: „ Il faudroit ajouter cette „ priere dans les Litanies, *Ab inimico furioſo, &* „ *ab amico doloſo libera me Domine.*" Et comme je lui parlois un jour des perſonnes qui venoient là comme des émiſſaires, avec un eſprit déguiſé, pour faire leur cour au déſavantage de ceux qu'ils appelloient leurs amis, & à qui ils demandoient même diverſes graces: „ Ces gens là „ ont de l'eſprit, me diſoit-il; ils tirent leur avan„ tage de tous côtés. Moliniſte, Janſeniſte, „ tout leur eſt bon. Ils reſſemblent aux Suiſſes. „ Ils voient les François & les Eſpagnols en „ guerre. Ils tirent l'argent des uns & des au„ tres, & mettant leurs Louis d'or dans une „ même bourſe, ils leur diſent: Accordez-vous."

Mais pour montrer juſqu'où alloit le déguiſement de ces perſonnes, je veux bien mettre ici cette

cette lettre que l'un d'eux étant revenu à Port-Royal écrivit à un de ces Meſſieurs parce qu'il les trouva tous en fuite & qu'il n'y reſtoit que M. d'Andilli.

[Je ſuis venu dans votre deſert & y ai demeuré deux jours pour y entretenir l'unique ſolitaire que Dieu y conſerve. Je ne ſuis pas encore rentré dans la Cour ni dans le monde avec lequel je me ſuis tant trompé. Je ſuis venu prendre un peu de cet air pur qu'on reſpire au lieu où vous n'êtes plus, & y demander à Dieu par la priere de tous ſes ſerviteurs qui ſont ici au dedans & au dehors, les graces que je lui demande moi-même pour me garantir des malheurs qu'entraine avec ſoi un retour ſi dangereux. En votre particulier, vous connoiſſant, comme je fais, éminent en ſainteté, & en charité, pour moi particulierement, je vous conjure à genoux de prier Dieu pour moi qui vous aime tant. Helas! Il vous fait des graces inceſſamment pour vous-même: prenez en quelqu'une pour moi, & ſauvez vos amis avec vous. Je demande la même choſe à ce ſaint perſecuté que Dieu garde ſans doute pour la gloire de ſes dernieres vengeances. Il lui eſt aiſé d'être patient, pour le dire ainſi, parce qu'il eſt éternel, & que par là ſon heure eſt toujours prête pour ne laiſſer rien perdre à ſa juſtice. Si je puis joindre la parole à l'œuvre, je parlerai par le conſeil de vos amis; & quand je ſerai dans le monde, je parlerai auſſi par le même eſprit, de gens qui ſont plus ſages que moi. Je ne ſuis pas encore entre les mains de M. Singlin, parce qu'il ne veut pas de moi, & qu'il veut me donner à un autre: mais comme tous les mouvemens de mon cœur ſe portent vers lui, je vous conjure de le prier qu'il n'abandonne pas une ame que vous devez ſauver. Priez Dieu que la tour que je médite de bâtir ſoit ſur

la

la pierre ferme, & que j'aye tout le fond néceſſaire pour conduire cet édifice à ſa perfection. J'avoue que je tremble dans la vue des jugemens de Dieu, & que l'épouvantable objet de ma vie paſſée m'en fait appréhender la juſtice, & la ſévérité; mais ma crainte ne tient rien du deſeſpoir. Je ne vois rien dans mon ame que le ſang de mon Sauveur ne puiſſe effacer. Si je puis peu, il peut beaucoup. Je ne puis rien & il peut tout. Il prend aux uns, il donne aux autres . . . Croyez que vous n'obligerez perſonne de l'honneur de votre amitié qui en ſoit plus digne que moi, & qui ſoit auſſi plus parfaitement de tout ſon cœur, Votre, &c.]

Je tais le nom; je ne marque perſonne: Dieu m'en garde; mais ces Meſſieurs ont vu venir à eux des eſprits de toutes ſortes, & ils avoient beſoin de toute leur lumiere pour ne ſe pas laiſſer ſurprendre par des perſonnes ſi déguiſées, qui couvroient leur noir deſſein d'un voile ſpécieux de piété, & qui avoient dans la bouche des paroles admirables qui ſembloient ſortir d'un cœur embraſé de l'amour de Dieu.

La vue de ces perſonnes ne leur ſervoit guéres moins que celle des autres qui étoient ſincerement touchées de Dieu. Ils adoroient avec une humilité profonde les reſſorts de ſa ſageſſe qui fait miſericorde à qui il lui plait de faire miſericorde, & qui la refuſe à ceux à qui il lui plait de la refuſer. Comme ſes fideles miniſtres, ils ſuivoient, quoiqu'avec peine, les deſſeins de ſa juſtice. Ils prêtoient leur miniſtere quand ils y étoient contraints, lui laiſſant l'exécution de ſes redoutables jugemens. Quand il lui plaiſoit d'aveugler les ames, ils leur témoignoient qu'ils ne pouvoient plus les ſervir dans l'état où elles étoient. Ils ne pouvoient plus arroſer des plantes que le Pere celeſte n'avoit pas plantées lui-

même, & ce qu'ils voyoient dans ces triſtes expériences ne les intruiſoit pas moins des reſſorts impénétrables de la grace qui avoient fait une grande partie de leurs études, que ce qu'ils voyoient dans leurs livres.

Je me ſouviens qu'un des Pſeaumes que M. de Saci chantoit aſſez ſouvent dans ſa chambre, pour exciter & entretenir ſa piété, & pour rendre à Dieu ſes très humbles actions de graces, étoit le XXIX. *Exaltabo te*; & lorſqu'il venoit à ce verſet, *Domine in voluntate tuâ præſtitiſti decori meo virtutem*, les larmes lui ſortoient des yeux, enſorte qu'il ne pouvoit plus achever. Il ſemble que l'exemple des autres lui faiſoit voir ce qui lui auroit pu arriver à lui-même; & ſe confondant dans la miſere de ceux qui lui parloient, il regardoit en tremblant cette volonté de Dieu de qui tout dépendoit. Si les cedres tremblent de la ſorte, & par une crainte qui eſt très juſte, que deviendront les ſimples arbriſſeaux? Si M. de Saci, dans cette innocence & cette ſainteté, tremble à l'imitation de S. Paul qui craint d'être réprouvé, que devons-nous faire nous autres? Dans quel tremblement, moi qui écris ceci, dois-je entrer, lorſque je meſure ma vie ſi peu ſage avec ſa gravité, & ma tiedeur avec ſon zele? Que du ciel où il eſt, il jette les yeux ſur moi! Que ce bois, ce foin, ce chaume ne le rebuttent point, mais qu'il voye au moins que je tâche de me tenir ferme ſur le fondement qu'il a établi, & que je me tiens toujours attaché à lui par l'amitié la plus tendre & la plus inébranlable.

J'entre donc à la fin dans la déſolation de Port-Royal dont le ſeul ſouvenir m'arrache les larmes des yeux. Il a fallu que les deux piliers & les deux colomnes des deux maiſons fuſſent obligés de les quitter. M. Singlin fut obligé de ſortir de la maiſon de Paris, & M. de Saci de celle des champs.

champs. Après avoir vu l'un & l'autre ſortir de ces deux maiſons un grand nombre d'innocentes victimes dont la ſeule vue & la ſortie arrachoient le cœur, ils jugerent à propos l'un & l'autre de ſe cacher dans une petite maiſon, au fauxbourg S. Marceau. M. Dumont étoit avec eux & j'y étois auſſi. Nous étions-là tous quatre ſeuls. Madame Vitart, une ſage veuve, occupoit le bas, & paroiſſoit occuper tout le logis. Elle avoit ſoin de nous faire apporter à manger. Pour nous, nous avions les appartemens d'en haut, & ne paroiſſions pas.

Dès que M. Singlin eut quitté Port-Royal de Paris, il vint un Exemt pour lui donner une lettre de cachet. On lui dit qu'il n'y étoit pas, & on lui demanda ſi ce qu'il lui vouloit étoit choſe qu'on lui pût dire: il ſe retira d'une maniere aſſez honnête, & dit ſeulement qu'il n'avoit point d'ordre pour les abſens.

Je me ſouviens qu'en ce tems-là, vers 1660. tout le monde ſe réjouiſſoit fort, pendant que nous menions une vie aſſez triſte. Il ſe fit de grandes réjouiſſances pour la paix, & de grandes magnificences pour l'entrée de la Reine à Paris, que le Roi avoit été recevoir à S. Jean de Luz, où les Rois s'entrevirent ſur une galerie conſtruite ſur la riviere qui ſeule avoit couté 40000. livres. On fit beaucoup de pieces en vers & en proſe à la louange du Roi & du Cardinal Mazarin. Je me ſouviens que M. l'Abbé de Bourzeis ayant compoſé ſur ce ſujet un grand éloge pour louer le Cardinal de ſes ſoins & de ſon application à la conduite du royaume, qui ſe terminoient enfin à une heureuſe paix, Son Eminence au lieu d'un Evêché que cet Abbé pouvoit peut-être ſe promettre, lui écrivit le billet que je veux bien mettre ici, parce que ces Meſſieurs l'admirerent, & trouverent ce Miniſtre encore

plus louable par-là que par-tout ce qu'il avoit fait pour la paix.

[Monſieur, Je vous ſuis obligé des louanges que vous donnez à tout ce que je puis avoir contribué à la paix & au mariage du Roi; mais vous voulez bien que je vous diſe que c'eſt expoſer ma modeſtie à une très grande épreuve que de relever mes foibles ſoins avec tant d'art & d'éloquence. Aidez-moi plutôt à remercier Dieu de la grace qu'il m'a faite de ſe ſervir de moi comme du plus chetif inſtrument, pour faire éclater davantage ſa puiſſance & ſa gloire. Cette marque d'affection me touchera plus que vos éloges, & répondra plus auſſi à l'eſtime que je fais de votre vertu. Vous ne me la devez pas refuſer étant comme je ſuis, &c.]

Comme donc il y avoit dans cette ſolemnité des choſes extraordinaires, il ne faut pas s'étonner ſi quelques-uns de ceux qui prenoient conſeil de ces Meſſieurs furent tentés de les aller voir. Je pris la liberté de demander à ces Meſſieurs avec qui, comme j'ai dit, je demeurois, quel étoit leur ſentiment là-deſſus, & s'ils permettroient qu'on vît ces magnificences. Ils me répondirent en un mot, mais que j'ai trouvé fort ſage: „ On n'y porteroit perſonne; on le „ permettroit à quelques-uns; on en détourne- „ roit beaucoup d'autres." Mais tandis que le monde étoit dans la joie, quel déchirement de cœur ne ſouffroient pas ces Meſſieurs, en recevant des lettres plaintives de tant de Demoiſelles de piété que l'on avoit arrachées d'une maiſon ſainte où les unes alloient prendre l'habit de novice, & les autres l'avoient déja pris? Ces ames innocentes, & les larmes qu'elles répandoient, leur étoient toujours préſentes devant les yeux. Ils voyoient la verité de cette parole, *Je frapperai le paſteur, & le troupeau ſera diſperſé.* Les enfans.

ſans à la mammelle avoient la langue toute deſſechée de ſoif, parce que le lait leur manquoit. Les petits demandoient du pain, & perſonne ne leur en donnoit. On ne pouvoit retenir ſes larmes en voyant leurs lettres. Je mets celle-ci, d'une de ces novices qui étoit dans une autre maiſon, afin que par-là on puiſſe juger des autres.

[Mon pere, Je vous ai une très grande obligation de la bonté que vous avez eue de prendre la peine de m'écrire dans l'état où vous êtes. Toutes mes paroles ne ſauroient vous exprimer le reſſentiment que j'en ai. Je vois bien par-là que ſi la violence a été capable de m'arracher de la maiſon où je recevois votre conduite, elle n'a pu néanmoins m'arracher de votre cœur qui eſt trop rempli de bonté pour cela; & que vous me regardez toujours comme une de vos filles, puiſque je ſuis unie à vous & à elles de volonté.

Si vous pouviez voir le fond de mon ame, vous pourriez voir combien l'abſence de mon corps m'unit davantage à la maiſon dont on vient de m'arracher. Je vis ici, comme ſi j'y étois encore. Je vais à l'aſſiſtance, je fais tous les exercices le mieux que je puis, & toutes les autres choſes comme au noviciat. Nous tâchons ma ſœur & moi de rendre notre chambre comme un petit Port-Royal, nous n'en ſortons que le moins que nous pouvons. Nous ne prenons part à rien. Dieu & Port-Royal ſont les ſeules occupations de mon eſprit, & les ſeuls deſirs de mon cœur.

Il me ſemble qu'étant une pauvre orpheline & une pauvre exilée, je ne puis deſirer autre choſe que de retourner à ma veritable patrie, pour me jetter entre les bras de mes Meres & les vôtres, puiſque vous êtes mon veritable pere. Je m'y jette déja ici pour vous prier de ne me point abandonner, mais de me faire paroître les effets

de votre charité, en m'offrant à Dieu, & en le priant de me faire la grace de lui être toujours fidelle.

Je vous avouerai franchement que quelque bonne mine que je faſſe, ma douleur ne laiſſe pas d'être très grande à proportion que j'apprends que votre perſecution dure toujours. Elle augmente tous les jours plutôt qu'elle ne diminue. Il n'y a que Dieu ſeul qui la voye : car pour les creatures je la leur cache le mieux qu'il m'eſt poſſible. Je vous aſſure que ſi Dieu ne me fortifioit, je ſuccomberois; mais je ſens qu'il m'aſſiſte & qu'il me donne du courage, enſorte que je ne m'abbats pas tout-à-fait.

Je vous ſuis fort obligée de l'avertiſſement que vous avez eu la bonté de me donner. Je vous puis aſſurer que l'eſtime & l'affection que j'ai pour la chere maiſon où j'ai eu le bonheur d'être élevée ne me fait point mépriſer celle où je ſuis préſentement. Je ne ſerois pas novice de Port-Royal ſi j'agiſſois autrement. Auſſi il me ſemble que ce ſeroit vous faire tort auſſi bien qu'à moi, puiſque ce n'eſt pas dans cet eſprit de ſuperbe que j'ai été élevée. Tout mon ſeul deſir eſt de faire paroître par ma ſoumiſſion & par mon ſilence quel eſt l'eſprit d'une novice de Port-Royal; & il me ſemble que c'eſt le plus grand ſervice & le plus grand témoignage que je puiſſe vous donner du reſpect que j'ai pour vous, & de la fidelité avec laquelle je veux ſervir Dieu par-tout.

Je veux bien vous dire néanmoins à cette occaſion, que nous nous diſons quelquefois, ma ſœur & moi, qu'il faut perdre ici toute ſimplicité; car il eſt vrai qu'il faut être toujours ſur ſes gardes. Je rencontrai l'autre jour une Religieuſe qui ſe mit fort après moi, & me dit entre autres choſes que je me mal-édifiois fort d'elles

tou-

toutes, parce que quand on avoit été à Port-Royal, on mépriſoit toutes les autres maiſons. Je lui répondis que je voyois bien qu'elle ne connoiſſoit pas l'eſprit de Port-Royal, & que pour moi je la pouvois aſſurer que tout le tems que j'y avois été, on m'avoit toujours appris à eſtimer tout le monde, & que je leur portois à toutes tout le reſpect que je leur devois. Quand elles nous interrogent ſur ce qui ſe paſſe à Port-Royal, nous leur répondons que nous ne prenions pas garde à tout ce qui ſe paſſoit dans tous les autres lieux de la maiſon.

Je vous demande pardon, mon pere, de tout ce petit détail dont je vous embarraſſe. Je ne le fais que pour vous rendre compte de ma conduite & pour vous témoigner qu'avant même de recevoir l'avis que vous avez eu la bonté de me donner, j'avois ſoin de le pratiquer.

J'ai quelque joie de ce que vous me dites de la confiance de mes cheres compagnes. Dieu nous a unies enſemble pour ſouffrir: c'eſt pourquoi tous leurs interêts ſont les miens propres; & je ne ſaurois prier Dieu pour moi ſans le faire auſſi pour elles. J'eſpére que nous aurons la joie de nous voir enfin réunies enſemble, & que comme nous ſommes compagnes dans le combat, nous le ſerons auſſi dans la victoire. Cela eſt bien étrange, que la perſécution ne paſſe point. Je ne puis néanmoins m'empêcher de croire que Dieu ne permettra pas que tout ce que nous craignons arrive. Il eſt plus puiſſant que tous les hommes, & il peut en un moment renverſer tous leurs deſſeins, & faire voir à tout le monde que perſonne ne peut nuire à ceux qu'il protege.

Quoiqu'il arrive, je ne ceſſerai d'attendre avec patience ſa miſericorde, & de le prier continuellement qu'il nous fortifie, & qu'il nous faſ-

ſe la grace de demeurer tellement attachées à lui que tous les efforts des hommes ne nous en puiſſent ſeparer. Je mets toute mon eſpérance en lui. J'eſpére qu'il écoutera nos prieres, quoique pour moi j'en ſois indigne, & qu'il exaucera les larmes de tant de pauvres exilées qui ne cherchent leur conſolation qu'en lui ſeul. Je vous ſupplie, mon pere, de le prier pour moi qui veux vivre & mourir au nombre de vos enfans & dans la qualité de Votre, &c.]

Il ne faut qu'une de ces lettres pour juger du déchirement de cœur de ces Meſſieurs lorſque de tous côtés ils en recevoient de ſemblables. Des ames dures & ſans compaſſion n'entreroient pas aiſément dans ces peines, & regarderoient ces larmes comme des larmes d'enfans qui ſont bientôt ſechées & qui s'appaiſent facilement. Mais il n'y a point de peres & de meres qui ſoient ſi tendres que l'étoient ces Meſſieurs, & la douleur de ces ames innocentes les pénétroit juſqu'au cœur. Telle étoit donc leur vie dès que nous fumes retirés dans cette petite maiſon.

Mais ce qui arriva bientôt après fit bien voir que ce n'étoit là que le prélude des douleurs, & que Dieu qui les enivroit d'abſinthe, leur préparoit des croix toujours plus peſantes. Après avoir compâti à la douleur de tant de filles, il fallut renouveller ſes larmes pour pleurer leur mere. J'entens la révérende Mere Angelique, mere vraiment d'autant d'enfans qu'il y avoit de perſonnes dans les deux maiſons. Cette admirable mere ayant établi ſes deux monaſteres au point de perfection où ils étoient, avec des travaux que Dieu ſeul connoit comme lui-ſeul les couronne, vit enfin le nuage qui ſe formoit depuis long-tems prêt à crever. Elle vit que l'heure de la puiſſance des ténébres approchoit, & que Dieu avoit déja permis au démon d'étendre ſa main

main ſur ſes ſaintes filles. Toute pénétrée de douleur, mais en même tems toute embraſée de l'ardeur de ſa foi & de ſon amour pour Dieu, elle crut devoir quitter la maiſon des champs pour venir à celle de Paris où ſe livroient les premiers combats, & qui recevoit toujours les premiers coups. Elle part toute pleine de Dieu, & laiſſe ſes filles des champs plongées dans la douleur & dans la crainte de ne la revoir jamais. Elle ne dit que ce mot à M. d'Andilli ſon frere, en montant en carroſſe: „ Adieu mon frere, bon „ courage." M. d'Andilli fondant en larmes lui répondit auſſi en un mot: „ Ma ſœur, ne crai- „ gnez rien, je l'ai tout entier. Mon frere, mon „ frere, repliqua-t-elle, point de généroſité ſans „ humilité, ni point de vraie humilité ſans gé- „ néroſité." Elle quitte donc ſon cher Port-Royal des champs qu'elle avoit tout rétabli encore plus dans le dedans que dans le dehors, tout le monde ſuivant le carroſſe des yeux, & ſentant que toute la joie s'en alloit avec cette Mere. A peine eut-elle fait quelque chemin qu'elle rencontra M. de Flecelles, un Eccleſiaſtique de Port-Royal des champs qui revenoit de Paris. Il s'approcha triſtement de la portiere, & dit que M. le Lieutenant civil étoit venu à Port-Royal de Paris y prendre les noms de toutes les penſionnaires. La Mere Angelique ne lui répondit que ce mot, " Adieu, Monſieur, que Dieu „ vous conduiſe;" & dès qu'il fut retiré, elle recita avec les Sœurs qui l'accompagnoient le *Te Deum*, tout du long, prévoyant bien quelles feroient les ſuites de cette premiere démarche. En arrivant à Paris toutes les Sœurs vinrent la recevoir à l'ordinaire, mais non pas avec la joie accoutumée: & comme au contraire elle remarqua qu'elles étoient toutes en pleurs: „ Qu'eſt- „ ce que je vois là? s'écria-t-elle; je crois qu'on

„ pleure. Allez mes filles, vous n'avez point „ de foi. Qu'eſt-ce que tout cela? Ce ne ſont „ que des mouches. Eſpérez en Dieu, & ne „ craignez rien; tout ira bien. Mon Dieu! s'é- „ cria-t-elle, faites nous miſericorde." Et embraſſant ſes penſionnaires qui s'en alloient *. „ Adieu, mes enfans, leur dit-elle, Adieu mes „ enfans, allons à Dieu. Jeſus, Jeſus, vous êtes „ mon Dieu, vous êtes ma force & ma juſtice."

Mais ce grand courage & ce grand feu agiſſoit terriblement ſur le corps qui étoit trop foible pour reſiſter à des mouvemens ſi violens. Sa ſanté n'alla plus qu'en diminuant, & peu à peu on vit que la mort approchoit. J'admire en tremblant de quelle maniere Dieu éprouve ſes fideles ſerviteurs. Cette ſainte Mere n'avoit rien tant apprehendé toute ſa vie que de mourir ſans avoir M. Singlin pour la fortifier dans ce paſſage; & lorſqu'elle eſt ſur le point de le faire, c'eſt juſtement à ce moment que Dieu le retire d'auprès d'elle & laiſſe auſſi à M. Singlin lui-même la douleur inconcevable de ne pouvoir la ſecourir dans ces derniers momens, non plus que toute cette maiſon déſolée dans les ſecouſſes extraordinaires dont on s'efforçoit de l'ébranler. Dieu connoit juſqu'où va la force de ceux qui ſont à lui, parce que c'eſt lui-même qui l'imprime dans leur cœur, & il leur menage des croix proportionnées à ce qu'ils peuvent endurer. M. Singlin crut néanmoins qu'encore qu'il ne pût en perſonne leur rendre de vive voix aucun ſervice, il ne devoit pas leur refuſer ſon ſecours par lettres. Il écri-

* Le 23. Avril 1667. le Lieutenant civil alla à Port-Royal de Paris en faire ſortir toute les penſionnaires. Il y retourna le 13. Mai ſuivant pour faire ôter l'habit à ſept novices & pour les faire ſortir avec toutes les poſtulantes. C'eſt par une de ces novices que fut ecrite la lettre rapportée ci-deſſus, page 197.

écrivit donc à la Mere Angelique, mais d'une maniere ſi vive que l'on voyoit bien que c'étoit ſon cœur qui parloit, ou plutôt Dieu qui parloit lui-même par la chaleur de ſon eſprit. La Mere Angelique fut ſi touchée de cette lettre, que, malgré ſa langueur & ſon peu de force, elle voulut lui répondre ſur l'heure par ce billet.

[Mon bon pere, Nous vous remercions très humblement, notre Mere, mes Sœurs, & moi en particulier, de la très bonne lettre que vous avez pris la peine de nous écrire. Elle contient tout ce dont nous avons beſoin dans l'état où il plait à Dieu de nous mettre & en tout ce qu'il lui plaira nous envoyer à l'avenir, nous rappellant dans l'eſprit tout ce que vous nous avez enſeigné, & à quoi ſe réduit cette conduite dont on nous veut ſeparer par un faux zele qui eſt bien vraiment ſans ſcience; mais la bonté de Dieu s'en ſervira tout d'un autre maniere, nous l'imprimant davantage dans le cœur par la douleur que la privation nous donne de n'en avoir pas fait le bon uſage que nous devions. J'eſpére que quand nous aurons mangé le pain de douleur dans une vraie humilité, Dieu nous relevera & nous conſolera.

Toutes nos Sœurs ſont très bien, & celles qu'on nous a arrachées s'approchent davantage de Dieu & de nous. Elles écrivent des lettres tout-à-fait édifiantes, & vraiment le doigt de Dieu eſt viſible en la maniere dont il a diſpoſé celles qui ſont demeurées, & celles qui ſont ſorties. Ma Sœur Auguſtin étoit hier outrée de douleur, & ravie de joie tout enſemble de l'état des novices & des poſtulantes. C'étoit d'autres perſonnes; & elle en avoit autant de ſatisfaction & d'eſtime de toutes généralement, qu'elle avoit eu auparavant de crainte qu'elles ne fuſſent pas telles qu'on les pouvoit deſirer. Il y eut à leur

ſor-

ſortie tant de larmes répandues, que ceux du dehors en ont été pénétrés de douleur. Nos petites ont été très bien reçues à N. & M. de N. a été ſi édifié de la fermeté & de la piété de ſon aînée, qu'il ne ſe peut rien davantage.

Enfin, mon pere, ne ſommes nous pas trop heureuſes de ce que Dieu, en exerçant ſa juſtice, verſe ſes graces & ſa bénédiction pour nous la rendre utile? C'eſt vous, mon pere, qui joint à notre ſouverain pontife nous obtenez les graces du pere des miſericordes. Je me ſuis aſſez mal portée cette nuit de mon oppreſſion; & je crois qu'elle me conduira peu à peu à la fin des maux de ce monde. Il me ſemble que graces à Dieu, je ne deſire ni la mort ni la vie; mais l'accompliſſement de ſa ſainte volonté en l'une & en l'autre. J'eſpére que je ne ſerai jamais ſeparée de vous, & que vous nous offrirez toutes à Dieu qui nous a données à vous, & qui vous a donné un ſi violent deſir de nous repréſenter à lui ſans tache. Que ſon infinie miſericorde nous faſſe la grace d'y correſpondre plus fidelement que nous n'avons fait, & que je ſois vraiment en notre Seigneur Jeſus-Chriſt, Votre &c.

Ce m'eſt une très grande ſatisfaction de vous écrire. La malheureuſe complaiſance s'en mêle. Ne ferois-je pas mieux de m'en priver, puiſqu'il n'y a point de néceſſité, vous ayant aſſez préſent pour mon ſoutien? Faites le retranchement en toute liberté, ſi Dieu vous l'inſpire.]

M. Singlin lui ayant encore écrit, & ayant même offert de l'aller voir, ſans craindre les rencontres qui lui pourroient arriver, afin qu'elle eût la conſolation de décharger encore ſon cœur dans le ſien, elle lui fit cette réponſe:

[Mon vrai pere, Vous m'êtes ſi bon, que vous augmentez mon eſpérance en la bonté de Dieu, voyant que celle qu'il vous a donnée pour moi n'en

n'en eſt qu'un rejailliſſement, & une petite parcelle. Comment pourrois-je douter de la ſienne, me tenant ſi aſſurée de la vôtre parce qu'elle vient de lui? Auſſi vous vois-je en lui ſi préſent, que je n'ai point le moindre deſir de vous voir autrement, puiſque c'eſt l'ordre de la providence. Et j'ai plus vu que je ne voulois M. de Saci, parce que je crois que Dieu nous oblige à demeurer dans le ſeul néceſſaire, ſans donner de la peine, ni moins encore mettre au moindre hazard ceux qui ſont ſi prétieux.

Au nom de Dieu, mon pere, ne vous expoſez pas. Il ſuffit que vous nous portiez toutes dans votre cœur, & que vous nous offriez, comme je ſai que vous le faites, ſans ceſſe à celui qui eſt rempli de charité. Priez-le, mon pere, qu'il me faſſe la grace de vous rendre ce que je vous dois, à quoi je manque comme à mes autres devoirs. J'ai encore eu ce matin une oppreſſion ſi grande, que c'eſt un ſentiment de mort. La nuit a été bien fâcheuſe, s'il eſt permis de donner au bien le nom de mal. Je ne ſuis pas ſi mal préſentement; mais néanmoins aſſez mal pour croire que je ne puis guéres durer.

Je ſuis dans une grande langueur. Je voudrois bien ne ſonger plus à la terre; mais toujours mon eſprit diſtrait & vain m'emporte. Faites pour moi, mon pere, ce que je ne ſuis pas digne de faire. Je vous ſupplie très humblement de m'obtenir une vraie foi, & de me donner votre ſainte bénédiction. Je ne puis plus lire ni écrire.]

On peut juger par ces lettres que la révérende Mere Angelique écrivoit à M. Singlin, qu'elle n'avoit pas encore grand tems à vivre, & que ceux qui perſecutoient ſa maiſon lui rendoient les derniers momens bien plus pénibles à ſouffrir. Elle étoit preſſée de deux mouvemens bien diffé-

différens. D'une côté l'animoſité des perſecuteurs étoit comme un aiguillon, qui la faiſoit ſoupirer vers le ciel: de l'autre côté l'affliction incroyable où elle voyoit ſes filles à qui ſa mort alloit devenir un grand ſurcroit de douleur, étoit comme une chaîne puiſſante qui la retenoit, & qui excitoit ſa charité maternelle à conſentir, ſi Dieu l'eût voulu, de demeurer encore ſur la terre pour les conſoler. Enfin les choſes étant venues aux dernieres extrémités, la Mere quitta* ſes bonnes filles qu'elle avoit enfantées à Jeſus-Chriſt par de grands travaux; & ſes bonnes filles ſe regardant comme des orphelines dans un tems ſi triſte, avoient le cœur vraiment percé de douleur. Nous entendions du petit logis où nous étions, le ſon lugubre de la cloche que l'on ſonnoit pendant ſes funerailles; & ſi nous n'entendions pas les triſtes gémiſſemens dont ce ſon étoit accompagné, nous nous les figurions aſſez. Nous tâchions de loin d'y mêler auſſi les nôtres, & Dieu voyoit la douleur de ſes ſerviteurs que ſa main retenoit dans la retraite & dans le ſilence.

Mais que ne diſoit point M. Singlin dans cette rencontre? Et de quel fond de lumiere ſortoient ſes ſages reflexions? Cet homme qui manquoit à cette cérémonie où il eût du très juſtement tenir le premier rang, adoroit les decrets éternels de Dieu, & rendoit honneur avec une profonde humilité à la diſpoſition de ſa ſageſſe. De quelque douleur que ſon cœur fût percé, il ne laiſſoit pas de le tenir élevé en haut, pour lire en quelque ſorte dans les deſſeins de Dieu qui retiroit dans cette conjoncture cette bienheureuſe ame au ciel, afin que de-là elle pût plus puiſſamment ſervir ſa maiſon, & s'oppoſer à ceux qui la perſecutoient ſur la terre. Il la regardoit en

* Elle mourut le 6. Août 1661. âgée de 70 ans.

en quelque ſorte comme Jonas qui au fort de la tempête fut jetté dans la mer & englouti d'un monſtre marin, pour calmer l'orage. C'eſt ce que cette ſage Mere dit elle-même à une de ſes cheres filles, inconſolable de ſa mort qu'elle voyoit toute prochaine, & de la tempête qui menaçoit ſa maiſon. „ Eſpérez en Dieu, ma fille, lui dit-„ elle, quand vous ſeriez dans le ventre de la „ baleine, il ſaura bien vous en tirer. J'y entre-„ rai donc, ma Mere, répondit cette ſage Re-„ ligieuſe? Non, vous n'y entrerez pas, repli-„ qua la Mere Angelique, il n'y aura que moi „ ſeule: mais tirez moi d'ici, & je travaillerai „ comme il faut à vos affaires." Ainſi on regarda cette ſainte Mere comme plongée dans les eaux de la mer, afin qu'enſuite elle pût eſſuyer l'eau des larmes de ſes filles deſolées. Dieu n'exauçoit pas les prieres qu'elles lui faiſoient alors dans l'amertume de leur cœur, afin de les exaucer efficacement dans ce qu'elles deſiroient le plus de lui. Il ſembloit négliger ce que ſes épouſes qu'il aimoit ſi tendrement lui demandoient dans cette rencontre, pour leur accorder ce qu'elles ſouhaittoient de lui plus que tout le reſte, par l'entremiſe de cette même Mere qu'elles craignoient tant de ſe voir enlever.

C'eſt ce que vit admirablement M. Singlin & ces autres Meſſieurs qui, n'étant nullement inquiets pour le ſalut de la mere & des filles, adoroient les reſſorts de la providence de Dieu ſur une maiſon qu'il paroiſſoit abandonner pour un tems, après avoir fait voir pour ſa propre gloire juſqu'où alloit la vertu & la ſainteté qu'il lui avoit donnée.

Ainſi mourut la ſainte Mere Marie Angelique, dont la vie mortifiée avoit été une continuelle mort, & qui pendant qu'elle avoit vécu s'étoit rendu cette derniere heure toujours préſente, quoi-

quoiqu'elle avouât lorſqu'elle s'y trouva, qu'elle ne l'avoit jamais autant apprehendée qu'elle le devoit être. Elle vit en mourant qu'on alloit renverſer tous les travaux de ſa vie; mais ſon cœur toujours intrépide au milieu des tourbillons & des tempêtes du monde, & de ſa cruauté paſſagere, demeura affermi en Dieu qui avoit toujours été ſon eſpérance. Etant toute brulante & embraſée des flammes du ſaint Eſprit, elle ſurmonta & les hommes & la nature même qui n'eſt guéres moins à craindre que les hommes les plus violens. Elle a vraiment ſuivi l'agneau ſon époux par-tout où il alloit, par une imitation ſincere de ſa ſainteté, de ſa charité, & de ſes ſouffrances. Elle eſt toujours demeurée ferme dans la verité, pour demeurer vraiment vierge; & elle a eu le bonheur d'être martire de la verité, comme elle en étoit l'épouſe. Elle n'a pas laiſſé, dans l'intégrité de ſon corps, d'être féconde de cette fécondité que donne la charité, d'être mere des ames, & une veritable mere d'Iſrael, toute couronnée de gloire par la race ſainte dont ſon divin époux l'a ornée.

Etoile de ces derniers tems, que Dieu a fait briller dans ſon Egliſe, que votre lumiere ne nous ſoit pas inutile! Jettez du ciel des regards favorables ſur ceux qui ont eu le bonheur de vous connoître, & d'être honorés de votre affection. Je ſuis le dernier d'entre eux; mais que le parfum de votre charité coule juſqu'aux franges du vêtement. Mon ame demeure fortement attachée à vous. J'ai déja reſſenti les effets de votre aſſiſtance. J'eſpére que vous me la continuerez juſqu'au bout.

Mais quelque douleur que ces Meſſieurs reſſentiſſent de la mort de la Mere Angelique, ils ne laiſſerent pas d'être encore ſenſibles à celle qu'en eurent d'autres perſonnes qui lui étoient

unies

unies par tous les liens la nature & de la grace. M. d'Andilli fut un des principaux ſur qui ils jetterent les yeux; & M. de Saci qui ne manquoit jamais à aucun de ſes devoirs, n'eut garde de ne pas remplir ce que l'honnêteté demandoit de lui en cette rencontre. Il écrivit à M. d'Andilli une lettre pour lui témoigner combien il étoit ſenſible à ſa douleur, & avec quelle ardeur il prioit Dieu qu'il le ſoutînt dans une ſi grande affliction. M. d'Andilli fut touché de la tendreſſe de ſon cher neveu, qu'il ne regardoit plus que comme ſon pere, parce qu'il ſe confeſſoit à lui; & tout plein de cette ferveur vive & animée qui lui étoit ſi ordinaire, il lui envoya cette réponſe:

[Je penſe que vous n'aurez pas de peine à croire que je n'ai pu, ſans répandre des larmes de douleur & de joie, lire une lettre auſſi touchante & auſſi extrêmement obligeante qu'eſt celle que vous avez eu la bonté & la charité de m'écrire. Mais quoique perſonne ne connoiſſe mieux que vous le fond de mon cœur, je doute que vous ſachiez où alloit mon amitié pour la Mere Angelique, & juſqu'où va mon reſpect & mon amitié pour vous; parce que, contre l'opinion qu'on a de moi, lorſque j'aime au dernier point les perſonnes, les témoignages que je leur en donne ne répondent pas à la verité, tant elle eſt difficile à croire. Ainſi comme je ſuis perſuadé que vous & la Mere Angelique m'aimiez encore plus parfaitement que je ne vous aimois, parce que votre charité eſt incomparablement plus grande que la mienne, & qu'on aime plus ou moins les creatures à proportion qu'on les aime veritablement en Dieu, je vous laiſſe à juger de quelle ſorte je ſuis touché de la reconnoiſſance que je dois avoir, & des bontés incroyables qu'elle a eues pour moi toute ſa vie, & de celle

que vous me témoignez en des termes qui m'obligent à vouloir donner de bon cœur ma vie & ma liberté pour vous, comme vous voudriez donner votre vie & votre liberté pour moi.

Vous ſavez que ma mere en mourant donna à tous ſes enfans, & par conſequent à moi la Mere Angelique pour mere . . . . Uſez, je vous conjure, de l'autorité abſolue que vous avez ſur moi, mon très cher pere, afin de me rendre par vos avis, auſſi bien que par vos prieres, capable d'imiter en quelque ſorte ma bonne & bienheureuſe ſœur, dans les vertus qu'elle a pratiquées ſi parfaitement, & que ſa charité lui faiſoit deſirer avec tant d'ardeur que je pratiquaſſe. Je vous avoue que j'ai une très grande confiance en ſes prieres auſſi bien qu'aux vôtres, & en celles de ces deux ſaintes maiſons qui n'en font qu'une . . . . En verité, mon très cher pere, ſi je me croyois, je ne finirois pas. Cependant il faut finir par force. L'accablement de tant de lettres auxquelles il me faut répondre ſur le ſujet de l'incomparable perte que nous avons faite, n'eſt pas croyable.]

La plaie que la mort de la Mere Angelique avoit cauſée à M. Singlin, étoit encore toute ſaignante dans ſon cœur, lorſqu'il lui en ſurvint une autre auſſi-tôt après, qui lui fut encore très ſenſible. Il ſemble que ce ſaint Prêtre n'étant plus dans les travaux que lui cauſoit la direction de tant d'ames à Port-Royal, Dieu qui ne vouloit pas le laiſſer ſans peines, lui procuroit, dans ce triſte repos où il vivoit avec nous, comme je l'ai déja dit, des afflictions qu'il lui envoyoit coup ſur coup, & les unes ſur les autres, ainſi qu'il fit autrefois à ſon fidele ſerviteur Job, ſi l'on peut comparer le petit au grand. J'avoue qu'ayant été le témoin de tant de ſecouſſes dont ſon cœur étoit agité, je ſuis effrayé en voyant par combien

bien d'angoiſſes, pour uſer de ce mot, Dieu fait paſſer ceux qui le ſervent fidelement.

M. de Rebours, ce très ſage Eccleſiaſtique dont j'ai dit un mot en parlant du deſſein qu'eut M. de Sericourt de ſe faire Chartreux, avoit pendant pluſieurs années vécu avec M. Singlin à Port-Royal, de la maniere du monde la plus cordiale & la plus intime. C'étoit un homme qui, pour tout dire en un mot, méritoit d'avoir M. Singlin pour ami. Il avoit dans ſa premiere vie éclaté par toutes les ſciences des auteurs profanes. Il y renonça depuis, pour ne ſavoir plus que Jeſus-Chriſt crucifié, & de toute ſa Bibliotheque qui étoit très nombreuſe en auteurs de toute ſorte de langues, l'Ecriture & ſon Crucifix étoient toute ſon application. Il ne vouloit plus apprendre aux autres que cette ſcience, par ſon exemple & par ſes conſeils. Etant monté au ſacerdoce par l'avis des perſonnes du plus grand mérite & de la plus grande lumiere qui fuſſent alors dans l'Egliſe, il eut une ſainte émulation pour imiter l'antiquité, & les vertus des Eccleſiaſtiques des premiers ſiecles. Il trouva ſa joie dans un ſaint repos, où il goutoit au dedans de lui les delices de la verité qui ne ſe goutent jamais bien dans la diſſipation du monde; il ſe renferma dans la maiſon de Port-Royal de Paris d'où il ne ſortoit preſque jamais, tant par le reſpect qu'il avoit pour la ſolitude, que par le mépris qu'il faiſoit du monde. Ainſi jouiſſant des delices de la ſolitude au milieu d'une grande ville, négligeant le ſiecle parce qu'il en haiſſoit la corruption, évitant les bénéfices par une humilité ſage & pleine de circonſpection, toute ſa vie étoit d'être dans l'égliſe, ou dans ſa chambre qui lui étoit devenue comme une nouvelle égliſe. On admiroit comment il pouvoit ſi bien joindre, par une liaiſon très heureuſe mais très rare, une

ſimplicité incroyable & toujours gaie avec les lumieres & le recueillement d'un eſprit très éclairé & très circonſpect; une innocence d'enfant avec la gravité & la prudence d'un vieillard qui retrouvoit de plus en plus une nouvelle enfance en Jeſus-Chriſt. Rien n'éclatoit plus en lui qu'une certaine bonté très affable, une douceur naturelle, & un agrément de charité qui le faiſoit aimer de tous. La nature & la grace ſembloient pour cela s'être unies admirablement en lui.

Tant de vertus ſi éclatantes, ſi uniformes, ſi perſévérantes, firent qu'on l'aſſocia avec M. Singlin au ſervice des épouſes de Jeſus-Chriſt qui étoient à Port-Royal; & il s'appliquoit à leur imprimer de plus en plus, par ſon exemple & par ſes paroles, le détachement de toutes choſes, l'amour de la pauvreté qu'elles avoient vouée, & que lui même avoit embraſſée, & cet amour du ſilence & du repos qui laiſſe le cœur libre pour vaquer tout entier à la parole de Dieu, & à la contemplation des choſes céleſtes.

Auſſi étant capable des plus grands emplois de l'Egliſe, il ſe renferma tout dans cette occupation ſainte où on l'engagea. Il ſervit humblement les épouſes de Jeſus-Chriſt, qui admiroient en lui un miniſtre des autels, lequel traitoit ſaintement les choſes ſaintes, un Prêtre conſacré à Dieu, non ſeulement par ſon caractere, mais encore par la ſainteté de ſes mœurs, qui ſe conduiſoit dans le miniſtere angelique avec un eſprit d'ange, & qui ne meſuroit pas le reſpect & la circonſpection qu'il y devoit apporter, par la coutume de ceux qui ont une idée trop baſſe d'un état ſi relevé.

Enfin après une longue ſuite d'années qu'il ſacrifia au ſervice de cette ſainte maiſon, il en fut recompenſé en la même maniere que M. Singlin & les autres Eccleſiaſtiques de cette maiſon affli-

affligée, c'eſt-à-dire par le banniſſement. Ce bon vieillard fut donc obligé de ſortir de-là ſur la fin de ſes jours, qui ſelon toutes les apparences ne pouvoit pas encore tarder long-tems; mais qui, helas! étoit bien plus proche qu'on ne penſoit. Il quitta en gémiſſant une maiſon qu'une longue accoutumance lui avoit fait regarder comme ſa maiſon paternelle. Il fut contraint de laiſſer des filles déſolées de l'abſence de leur pere; & ce qui fut encore le comble de toutes ſes afflictions, il fut forcé de ſe ſeparer de M. Singlin.

La petiteſſe de la maiſon où nous étions n'étoit pas capable de le recevoir. D'ailleurs M. le Preſident de Blancmenil qui regardoit ce ſaint Eccleſiaſtique comme ſon pere, à cauſe des ſoins prodigieux qu'il avoit eus jour & nuit de ſa ſanté pendant qu'il le formoit aux études, voyant cette déroute de Port-Royal, & jugeant bien qu'on auroit de la peine à ſubſiſter, demanda avec inſtance M. Rebours, pour le mettre dans une maiſon ſpacieuſe du fauxbourg S. Germain, où il avoit un ménage tout établi, & où M. Rebours pourroit avoir en liberté la promenade d'un beau jardin.

Mais qu'y avoit-il d'agreable dans les maiſons & les jardins, qui pût plaire à ce pieux Eccleſiaſtique, dans la privation où il ſe trouva tout d'un coup de ce qu'il avoit de plus cher au monde? La nature ſuccomba ſous le poids d'une ſi grande affliction, quand il ne vit plus auprès de lui M. Singlin qui depuis vingt ans lui tenoit une ſi douce & ſi fidelle compagnie. Il s'efforçoit de s'élever par la ferveur de ſa foi au deſſus de ſes tendreſſes: mais après quelques efforts, il plaignoit & ſa ſolitude, & l'impuiſſance où il ſe trouvoit d'y vivre plus tranquillement, & de la ſupporter ſans tous ces dechiremens de cœur. Toujours M. Singlin lui revenoit dans l'eſprit.

Tant d'entretiens ſi doux & ſi édifians qu'ils avoient eus enſemble ſe préſentoient à ſa mémoire. Il le cherchoit encore des yeux, & ne le trouvoit plus. Il ſe fit inſenſiblement un ſi grand fond de triſteſſe dans ſon cœur qu'il tomba malade.

M. Singlin, qui de ſon côté ſouffroit auſſi avec peine l'éloignement de ce ſaint ami, ne put reſiſter à ſa tendreſſe; & dès qu'il le ſut malade, & qu'il connut la principale cauſe de ſa maladie, il réſolut, à quelque prix que ce fût, d'y apporter auſſi le remede principal, qui étoit leur réunion, & lui fit promtement préparer à ce logis où nous étions, une chambre la plus agreable qu'on put. Auſſi-tôt que M. de Rebours y fut arrivé, il ſe fit une ſuſpenſion de tous ſes maux. Il retrouva ſa joie ordinaire, & comme il vit que pour plus de ſureté nous avions tous changé de noms, il nous dit, avec ſon agrément ordinaire, qu'il vouloit changer le ſien, & qu'au lieu de M. de Rebours, il faudroit à l'avenir l'appeller M. de Travers.

Mais après les premiers momens de joie pendant leſquels ſon mal avoit paru un peu moindre, on vit bientôt qu'il avoit jetté de trop profondes racines; & que peu à peu il tournoit à la mort. Cet heureux vieillard ne fut point ſurpris lorſqu'on lui annonça cettte nouvelle. Il mépriſa la mort qu'il deſiroit depuis long-tems. Son eſprit s'affermit en Dieu dans l'affoibliſſement de ſon corps, & la mort ne lui parut avoir rien de fâcheux, pouvant mourir entre les bras de M. Singlin.

Nous le veillions tour à tour, & je le veillai auſſi, lui donnant du mieux que je pus les ſoulagemens qu'on m'avoit marqués, & avec l'exactitude qu'on m'avoit preſcrite. Mais comme j'ai toujours été foible, je tombai bientôt malade

de moi-même; & ce ſaint Eccleſiaſtique mourut (le 12. Août 1661.) ſans que je puſſe lui voir rendre les derniers ſoupirs. Toute la conſolation qui m'en reſta, fut que ma maladie ſervit à couvrir la ſienne, & à cacher même ſa mort. Car comme on ne put empêcher que le monde ne s'apperçût qu'il y avoit une perſonne bien malade dans le logis, lorſque je parus, étant guéri, mon viſage encore défait fit juger que c'étoit moi. Pour M. de Rebours, on le porta ſecretement après ſa mort à Port-Royal, & en voyant de quelle ſorte rien ne manquoit à un pauvre perſecuté pour honorer ſes funerailles, ni ſoins, ni perſonnes, ni carroſſes, je me ſouvins de Jeſus-Chriſt qui après être mort dans l'abandonnement, trouva des perſonnes de qualité qui eurent ſoin de ſa ſepulture.

Ainſi ce ſaint Eccleſiaſtique mourut en paix au milieu du trouble, laiſſant ſes amis dans l'agitation, & le tumulte. Il fut en dépôt, après ſa mort, dans le monaſtere où il s'étoit voué toute ſa vie, d'où une violence étrangere l'avoit chaſſé, & où la charité ingénieuſe de ſes amis trouva le moyen de le faire rentrer, pour y attendre la reſurrection finale. Ce Prêtre chaſte & pudique eut ſon corps parmi des vierges ſaintes, & l'ami de l'époux fut mis parmi ſes épouſes.

Je l'admire ce ſaint Eccleſiaſtique, & j'implore très humblement le ſecours de ſes prieres. Il fit voir dans ſon exil, auſſi bien qu'en toute ſa vie, ſa ſoumiſſion à la volonté de Dieu; dans ſa ſeparation d'avec ſes amis, la tendreſſe de ſa charité; dans ſa maladie, la conſtance de ſa vertu; dans ſa réunion avec M. Singlin, la ſainteté de ſa joie; & dans la paix avec laquelle il mourut, l'intrépidité de ſa foi qui craignoit Dieu, & ne craignoit plus autre choſe.

On ne fut point ſurpris de ſa mort. Ses che-

veux blancs y devoient préparer ſes amis; mais on le fut de la force qu'il conſerva juſqu'à la fin, & juſques dans ſon agonie qui fut très longue, ſe voyant mourir avec la même joie que les autres voyent le retour de la ſanté, & n'ayant alors dans l'eſprit que l'éternité, comme il l'avoit eue toute ſa vie. On peut dire qu'il mourut en jeune homme, non par l'infirmité de l'âge, mais par la violence du mal, ayant témoigné dans ſa grande vieilleſſe plus de vigueur qu'il n'y en a dans la plus grande jeuneſſe des autres. Que Dieu ſoit béni à jamais de la force qu'il lui a plu de donner à ce pieux Eccleſiaſtique, & de la grace qu'il lui fit de continuer ſa pénitence juſqu'au bout, nonobſtant l'éloignement qu'il avoit naturellement des incommodités corporelles: éloignement qu'il ſavoit parfaitement vaincre dans toutes les occaſions, & qu'il étoit tout accoutumé de combattre. Il faut avouer que la préſence de M. Singlin ſervit beaucoup pour le fortifier; & je ne doute point que depuis il ne l'ait reconnu devant Dieu. Car les amitiés ſaintes ne finiſſent point par la mort, non plus que les vertus; mais deviennent au contraire plus ſaintes, & plus divines.

Mais qui peut s'empêcher de faire ici reflexion ſur l'état où ſe trouvoit M. Singlin? Cet homme vraiment de douleurs étant ſeparé de ſon cher Port-Royal, où il tenoit lieu de pere, apprend la mort de la Mere Angelique. Six jours après il voit mourir entre ſes bras ſon intime ami, lié depuis vingt ans avec lui par la charité la plus ſainte. Six jours après il en perd encore un autre au logis même où nous étions, dans le maître de la maiſon qui étoit gendre de Madame Vitart, cette ſage veuve qui prenoit ſi charitablement ſoin de nous. Il eſt vrai que ſon cœur fut déchiré quand il vit ainſi dans l'affliction tous ceux

qui

qui le recevoient. Une mere voyoit ſon gendre expirer. Une jeune Demoiſelle éplorée ſe voyoit preſque auſſi-tôt veuve que mariée. Ainſi tout pénétré de maux, M. Singlin pouvoit dire à Dieu avec le prophete: Quoi, Seigneur, tant d'afflictions dont vous me puniſſez pour mes péchés, ne vous ſuffiſent-elles pas? Faut-il encore qu'une veuve qui me cache ſi charitablement à la violence de ceux qui me cherchent pour me perdre, ſouffre pour moi une plaie ſi douloureuſe dans ſon domeſtique?

Je ne ſai où la mémoire m'emporte; mais je la ſuis avec plaiſir; & j'ai d'autant plus de joie de me ſouvenir de ces trois perſonnes qui nous logeoient, que je les ai toujours regardées, ainſi qu'elles étoient en effet, comme le fruit de la retraite de M. le Maitre, lorſqu'il ſe retira dans leur maiſon en Picardie, étant chaſſé de celles de Port-Royal, & de tous les endroits où l'on pouvoit découvrir qu'il étoit. Madame Vitart cacha alors M. le Maitre, & ayant reconnu le fond de vertu qui brilloit en lui, quelques efforts qu'il fît pour le cacher, elle ne put ſe réſoudre de le quitter, ni lui ni ſes amis. Elle renonça de bon cœur à ſon pays où elle étoit conſidérée, & depuis qu'elle eut vu la pénitence de ce ſolitaire, elle voulut auſſi conſacrer le reſte de ſa vie à la pénitence.

Madame Vitart étant donc ſortie de la Ferté-Milon avec ſes trois filles & deux garçons, Dieu répandit viſiblement ſa bénédiction ſur ſa famille. Ayant marié ſes deux aînées, la cadette témoigna quelque deſir pour la Religion; mais la mere ne voyant pas pour cela dans ſa fille une volonté aſſez pleine & aſſez forte, elle crut qu'elle feroit mieux de la marier. Après avoir mis juſques-là ſa piété à l'élever ſaintement, elle mit toute ſa ſageſſe à lui chercher un mari qui ne ruinât rien en

elle de ce qu'elle avoit fait juſques-là, & avec qui ſa fille pût toujours continuer de vivre chrétiennement.

Elle trouva heureuſement dans ſon pays un jeune Avocat extrêmement ſage, qui remarqua tout d'un coup dans cette jeune Demoiſelle une ſageſſe qui répondoit parfaitement à la ſienne. Ce fut cette correſpondance qui, à proprement parler, fit le mariage. Cette mutuelle piété forma entre eux une amitié reciproque qui ſe fortifia toujours de plus en plus dans la ſuite. On ne vit jamais la paix & l'union regner plus ſouverainement qu'entre ce mari & cette femme, entre le gendre & la belle mere, entre la mere & la fille. Comme il n'y avoit point la moindre choſe de déreglé dans leur vie, il n'y avoit rien non plus qui le fût dans leurs langues; & dans toutes les années que nous fumes avec eux, on n'entendit pas une parole plus haute que l'autre.

Ce jeune homme, ſous un exterieur qui n'avoit rien d'éclatant ni d'extraordinaire, cachoit des vertus non communes. Il ne ſe regloit point ſur la coutume; mais s'élevant au deſſus de tous les jugemens des hommes, il ſuivoit avec une ſimplicité merveilleuſe la conduite interieure que Dieu tenoit ſur lui, & ſe rendoit aux ſecrets mouvemens de ſa grace, d'autant plus aiſément que ces mouvemens étoient ſoutenus par les diſpoſitions où il voyoit que Dieu mettoit ſa jeune épouſe, tous deux ne deſirant rien que de plaire à Dieu avec une pureté virginale, & ne ſouhaittant, avec toute la reſignation de leurs cœurs, que de connoître & d'accomplir ſa volonté. Ainſi par un heureux complot qu'ils firent enſemble, ils honorerent leur mariage par une rare pureté, ſe regardant l'un l'autre avec un œil ſimple. Ils eſtimoient plus leur bonheur de s'être trouvés mutuellement dans la même penſée, que ſi l'un avoit

avoit épouſé une reine, & que l'autre eût épouſé un grand ſeigneur.

Si ces rares vertus avoient paru dans le monde, on les auroit admirées. Si cet époux & cette épouſe avoient tenu un rang plus éclatant, on auroit publié leurs vertus de toutes parts: mais en méritent-ils moins l'eſtime de ceux qui les ont connus? O mon Dieu, qui ne préférez point les perſonnes éminentes en dignité à celles qui ne le ſont pas, & qui choiſiſſez au contraire ce qu'il y a de plus foible pour confondre ce qu'il y a de plus grand, il eſt bien juſte qu'ayant vu de mes yeux des vertus ſi conſidérables, quoique ſi ſecrettes, ſi inconnues au reſte des hommes, & ſi enſevelies dans l'oubli, je vous en rende la gloire qui vous en eſt due, & que le ſouvenir que vous m'en donnez préſentement, m'excite à vous ſervir plus fidelement, & à m'humilier de plus en plus!

Quand ce pieux jeune homme m'entretenoit quelquefois des diſpoſitions que vous mettiez dans ſon cœur, la maniere ſi ſimple, ſi bonne & ſi touchante dont il me parloit, m'embraſoit de telle ſorte, que ſi je l'avois pu je l'aurois ravi au fond de mon cœur. Quelle grace donna à l'un & à l'autre aſſez de force dans une ſi grande jeuneſſe, pour s'élever au deſſus de la nature, & les empêcha de bruler au milieu du feu? Etoit-il néceſſaire à un jeune homme de cette ſorte de vivre long-tems ſur la terre pour mériter la gloire du ciel? Auſſi en mourant il ne regretta point la brieveté de ſa vie. Mourant ſans bruit & ſans éclat, ne laiſſant rien qui conſervât ſon ſouvenir ſur la terre, il ſe contentoit que ſon nom fût écrit au ciel dans le livre de vie. Qu'il y ſoit à jamais avec ſa chaſte épouſe, ce chaſte époux auquel elle ne ſurvéçut que peu.

Elle ſentit ſes entrailles toutes déchirées dans cette

cette rude ſeparation. Plus ſon amour étoit ſaint; plus il étoit violent, n'ayant rien de mol, ni d'effeminé; mais étant un amour pur & chrétien, un amour accompagné de reſpect, un amour ferme & ſtable qui n'avoit rien de flottant, les plaies qu'elle recevoit en étoient bien plus ſenſibles. Ainſi elle tomba dans d'étranges maladies depuis la mort de ſon mari, & dans des extrémités qui nous déchiroient le cœur.

Je me ſouviens qu'un jour entre autres elle fut ſi mal, qu'elle tomba en une défaillance qui dura long-tems. Elle n'avoit point de ſentiment, & on croyoit qu'elle avoit rendu l'eſprit. Lorſqu'elle fut revenue à elle, elle nous dit avec des paroles tremblantes & entrecoupées: „ Mon „ Dieu, d'où viens-je, qu'ai-je vu, & qu'ai-je „ oui!" Elle en demeura-là ſans s'expliquer davantage. Mais le deſir que j'eus de ſavoir ce qui la tenoit dans un ſi grand étonnement, fit que je la preſſai de s'ouvrir un peu davantage. „ Ho! „ Monſieur, me dit elle, c'eſt une terrible choſe que Dieu! Que j'ai beſoin de faire pénitence pour l'appaiſer! Je ne veux plus penſer „ qu'à cela. Pendant tout le tems qu'a duré ma „ foibleſſe, mon eſprit a reſſenti une préſence „ ſi vive de la majeſté de Dieu, que je penſois „ que mon ame fût détachée de mon corps „ pour paroître devant le tribunal de ſa juſtice, „ & y rendre un compte rigoureux de ma conſcience qui m'a paru toute difforme, & ſouillée de beaucoup de péchés. On me les a montrés tous en général, & chacun en particulier, „ comme ſi je les voyois dans un miroir. Cela „ m'a rempli d'une crainte extrême, & m'a „ rendu la préſence de Dieu ſi formidable, que „ j'ai ſouhaitté de rentrer dans le néant pour me „ cacher à ſes yeux, & ne point paroître devant „ cette ſainteté qui condamnoit ma malice,

„ com-

„ comme lui étant infiniment oppoſée. J'ai com-
„ pris que c'étoit cette ſainteté qui condamnoit
„ les pécheurs aux flammes, parce que leur étant
„ oppoſée, elle leur étoit un ſupplice plus inſup-
„ portable que l'enfer où ils ſe précipitoient
„ d'eux-mêmes pour s'y cacher à cette ſainteté
„ dans laquelle ils voyent toute l'horreur de leurs
„ crimes, la juſtice de leur condamnation, & la
„ néceſſité que cet arrêt ſoit irrévocable, parce
„ qu'il eſt impoſſible que rien de ſouillé s'uniſſe à
„ Dieu; & quand même cela leur ſeroit permis,
„ ce qui ne ſe peut, ils ne le pourroient ſouffrir."

Elle s'arrêta là toute penſive, jettant ſeulement de grands ſoupirs comme une perſonne pénétrée. Je me hazardai à lui demander ſi c'étoit là tout ce qu'elle avoit vu pendant une ſi longue foibleſſe. Elle me dit qu'elle étoit peu en état de m'en dire davantage. „Helas! me dit elle, tout
„ l'enfer m'a paru ouvert pour me dévorer. J'ai
„ vu la place que mes péchés méritent, & les
„ démons préparés pour m'en punir avec inſul-
„ te. Etant ſaiſie de crainte, je me ſuis tournée
„ vers Dieu pour implorer ſa miſericorde; mais
„ il m'a reproché que je n'en étois pas digne, ne
„ prenant pas les voies qu'il faut pour le fléchir.
„ Sa ſainte Mere, les Saints, les Anges & les
„ Saintes ont ſemblé prendre parti contre moi.
„ J'ai conjuré Jeſus-Chriſt, fondant en larmes,
„ qu'il n'entrât point en jugement contre moi,
„ diſant ſouvent, *Non intres in judicium cum ancil-*
„ *lâ tuâ*, *Domine*: mais il m'a rejettée, & m'a dit:
„ Retirez-vous de moi, puiſque vous ne voulez
„ pas entrer dans la voie de l'humilité & de la
„ ſouffrance, & que vous abuſez de toutes mes
„ graces. Faites pénitence, & ſuivez l'exemple
„ que je vous ai donné, autrement n'eſpérez ja-
„ mais de part avec moi."

J'avoue que j'attribuai tout ceci à la maladie, &

& que je le regardai comme un effet de manque de nourriture, & d'affoibliſſement de cerveau ; & comme elle me parloit qu'elle ſeroit Religieuſe, ou qu'elle y mourroit à la peine, je lui dis qu'il y avoit loin pour elle de Port-Royal aux contes qu'elle faiſoit. „ Tirez moi d'ici, „ me répondit-elle, & quand je me porterai bien „ vous verrez ce que je ferai." Nous l'avons vu en effet, car peu de tems après elle eſt morte à Port-Royal des champs (le 8. Octobre 1670.)

Mais lorſque la fille ſe trouva mieux, la mere auſſi-tôt tomba malade. La fatigue qu'elle avoit eſſuyée pendant la maladie longue & pénible de ſa fille l'épuiſa entierement : outre qu'un accident imprévu y donna lieu. Cette bonne mere ayant préparé une médecine pour ſa convaleſcente, je ne ſai par quelle raiſon il arriva que celle-ci ne pût la prendre ; ce que la mere voyant, elle eût regret de perdre ſa médecine ; & comme elle ſentoit en elle quelque choſe qui n'alloit pas bien, elle crut qu'elle feroit ſagement de la prendre au lieu de ſa fille. Mais l'effet fit voir qu'elle l'avoit priſe fort mal à propos ; & l'état où elle fut réduite, donna encore un grand exercice à M. Singlin, qui voyoit toute la maiſon en deſordre par cette maladie. Tous ces tems-là ſont encore préſens devant Dieu. Il voyoit en combien de manieres il éprouvoit ſon ſerviteur, & donnoit de la matiere à ſa charité, lui qui eût de bon cœur donné & ſa ſanté & ſa vie-même pour ſauver celles de ces bonnes perſonnes. J'en ai un exemple bien viſible ; car un jour ces deux jeunes veuves étant dans leur appartement, une heure après s'être couchées, elles furent reveillées en ſurſaut par un grand bruit qu'elles entendirent dans une chambre proche leur ſalle, & qui avoit une ouverture par le jardin. Ces femmes effrayées crierent auſſi-tôt au voleur, & appellerent M. Sin-

M. Singlin à leur ſecours. Il n'héſita pas: il deſcend en bas: on l'aſſure qu'il y avoit des voleurs qui avoient fait grand bruit, & que ſurement ils avoient forcé les fenêtres. M. Singlin ſans défenſe, ſans armes, vient expoſer une vie ſi prétieuſe. Je marchois auſſi le premier ſans avoir aucunes armes. J'ouvre la porte de cette chambre ſans trembler, & ſans enviſager aucun péril, quoique ces bonnes veuves ne ſuſſent où ſe cacher. Enfin il ſe trouva que c'étoit le manteau de la cheminée qui étoit tombé, & qui en tombant avoit fait un grand fracas. Ainſi il ne reſta de tout cela que le témoignage que M. Singlin donna à ces bonnes perſonnes de la charité avec laquelle il vouloit bien s'expoſer pour elles.

J'admirai en voyant M. Singlin dans ce petit logis où la malignité du tems l'obligeoit de ſe cacher, comment Dieu ne vouloit pas le laiſſer inutile, ni permettre que tant de talens fuſſent enfouis en terre. Il avoit ſouffert qu'on l'exilât de Port-Royal où il avoit rendu depuis tant de tems des ſervices conſidérables. Ce ſaint homme reçut cet ordre comme un ordre de Dieu, & dans un eſprit de pénitence, toujours dans les lectures ſaintes, toujours dans les prieres, dont nous reſſentions l'onction dans les entretiens qu'il nous faiſoit tous les jours ſur ſaint Paul, où il nous diſoit des choſes ſi touchantes, qu'on n'en trouve pas de ſemblables dans tous les commentaires. Lorſqu'il goutoit le repos, & qu'il répandoit devant Dieu ſes gémiſſemens pour les beſoins de ſon Egliſe affligée, on le traverſa bientôt, & Dieu fit voir qu'il ne ſe l'étoit ſeparé que pour un grand ouvrage auquel il l'avoit deſtiné. On le preſſa terriblement de vouloir bien ſe charger de la conduite de Madame la Ducheſſe de Longueville. * Il eſt vrai qu'il héſita quelque

* Anne Genevieve de Bourbon, ſœur du grand prince de Condé.

que tems, & il s'excuſoit toujours de le faire, ne voulant plus vivre qu'en état de pénitent, ſans penſer à celui de directeur. Cependant comme Dieu avoit d'autres deſſeins, il le toucha vivement un jour, par la lecture qu'il fit de l'Evangile de la Samaritaine, où il vit que Jeſus-Chriſt étant chaſſé de ſon pays par les Juifs, alla chercher une femme à Samarie, pour lui reveler les plus hautes verités. Il me parut extrêmement pénétré de cette reflexion que Dieu lui avoit miſe au cœur, & qu'il me fit l'honneur de me dire, me laiſſant aſſez juger l'application qu'il en avoit faite. Toutes ſes reſiſtances ceſſerent donc, & il m'avoua qu'il ſe rendoit, ne pouvant plus reſiſter à la voix interieure qui le preſſoit de ſecourir cette princeſſe, lorſqu'on le chaſſoit d'un lieu où il avoit toujours fait ſon capital de ſervir les ames. Il ſembloit auſſi que Dieu ne l'avoit déchargé de tous les autres ſoins, qu'afin qu'il eût plus de liberté de s'appliquer autant qu'il falloit à une perſonne de ce poids, qui demandoit tout un homme, afin de faire un édifice ſolide, & qui pût ſubſiſter.

Cette ſage princeſſe avoit déja eu quelques penſées de ſe convertir, il y avoit quelques années. M. de Bernieres, un homme admirable, dont je pourrai parler dans la ſuite, la voyoit ſouvent en Normandie où M. de Longueville étoit gouverneur. Elle avoit déja gouté ſes entretiens, & elle s'édifioit extrêmement de ſa conduite. S'étant donc peu à peu miſe dans la dévotion, elle chercha dans cette perſonne tout ce qu'elle put trouver de meilleur pour la conduire dans une entrepriſe d'une ſi grande importance. Cependant l'éminence de ſon eſprit qui étoit encore plus élevé que ne l'étoit ſa condition, lui fit deſirer quelque choſe de plus que tout ce qu'elle avoit vu juſqu'alors, & elle crut

ne

ne le pouvoir trouver qu'à Paris. Il ſemble que Dieu pour pouvoir conſoler ſes ſerviteurs & ſes ſervantes, fatigués par la longueur de tant de perſecutions qui avoient tous les ans comme un redoublement d'accès vers le Carême, les uns mettant alors leur piété à bien perſecuter, & les autres à bien ſouffrir, il ſemble, dis-je, que Dieu pour les conſoler leur donna cette princeſſe du ſang, dont il avoit reſervé la parfaite converſion à des conjonctures qui la rendroient plus éclatante.

En un tems où l'on n'oſoit preſque paroître avec ces perſonnes rebutées de tout le monde, elle ſe déclara hautement pour elles. La ſolidité de ſon eſprit pénétra au travers des brouillards épais dont on s'efforçoit d'obſcurcir leur piété. Elle comprit tout d'un coup qu'il falloit qu'il y eût quelque choſe de plus qu'humain dans une cauſe ſoutenue ſi vigoureuſement & ſi long-tems par un petit nombre de perſonnes, contre une ſi effroyable multitude d'adverſaires. Ainſi ne jugeant pas, comme le reſte du monde, du bon droit & de la vérité par le grand nombre, mais peſant mûrement les choſes, elle voulut bien, pour devenir la protectrice de tant d'affligés, & l'azile de tant de perſonnes perſecutées, s'expoſer au mépris des ſuperbes, & aux atteintes de la médiſance la plus effrontée, qui regardoit & déchiroit comme la honte & l'opprobre de la famille royale, celle qui en étoit un des principaux ornemens.

Le ſiecle vit donc un grand exemple. Il vit une femme de la plus haute qualité mépriſer toute la grandeur qui porte d'ordinaire les Grands au mépris de celui même de qui ils la tiennent. Dieu voulut par l'autorité d'un exemple ſi puiſſant confondre les ſuperbes, en leur montrant une perſonne élevée ſans comparaiſon plus qu'ils

ne l'étoient, s'abaiſſer divinement elle-même pour l'amour de Jeſus-Chriſt, & ſe rendre par ſes profonds rabaiſſemens plus glorieuſe devant Dieu & devant les anges, qu'elle ne l'étoit par ſa haute dignité devant les hommes.

Comme donc ceux qu'elle avoit juſques-là conſultés n'avoient fait proprement qu'ébaucher les choſes, dès qu'on lui eût parlé du mérite de M. Singlin, & de la profondeur de la ſageſſe qui étoit en lui, elle n'eut point de repos qu'elle n'obtînt de lui la grace de la venir voir. M. Singlin de ſon côté, ſentant ce que Dieu mettoit dans ſon cœur, craignit de lui être infidele s'il ne ſe rendoit à ſa voix ſecrette. Mais comment faire pour exécuter ce qu'on vouloit de part & d'autre? On le cherchoit de tous côtés pour l'empriſonner. Il étoit en butte à une infinité de perſonnes. Comment aller s'introduire dans un hôtel? Comment oſer ſeulement paroître dans les rues? Il y auroit eu de l'indiſcretion & de la témérité. D'ailleurs auſſi les Dames, telles que cette princeſſe, ne peuvent pas aiſément ſe dérober, étant toujours environnées de lumiere. Ainſi ce qu'on deſiroit ſi fort, ſembloit tout-à-fait infaiſable.

Cependant qui peut reſiſter à la charité, & combien eſt-elle ingenieuſe pour venir à bout de tout ce qu'elle entreprend, malgré les obſtacles qui s'y oppoſent? Le moyen qu'on trouva pour remedier à toutes ces difficultés, qui n'étoient pas néanmoins les plus conſidérables pour M. Singlin, fut de le faire réſoudre à quitter la ſoutanne lorſqu'il ſortiroit de ſa cache, à prendre le manteau court & la perruque, & à aller ainſi déguiſé voir Madame de Longueville chez elle, comme un Médecin qui l'iroit voir pour ſa ſanté; ce qui en un ſens étoit veritable.

Je vis qu'il eut quelque peine à en venir à cette ex-

extrémité. J'avois néanmoins du plaiſir à le voir lorſqu'il ſe déguiſoit, & lui-même avoit peine quelquefois à s'empêcher de rire, lorſqu'il ſe voyoit traveſti de cette ſorte; & il me diſoit, „ *Manus quidem manus ſunt Eſaü.* Me voilà dans „ toute la reſſemblance des gens du monde; mais „ il faut tâcher que ſous ces habits qui me dé„ guiſent, j'aie toujours la voix de Jacob." Il alla ainſi plein de Dieu à l'hôtel de Longueville, où la charité le pouſſoit. Il abandonna tous les évenemens à Dieu dont il ſuivoit les impreſſions, & il ſe ſoumit aux deſſeins de la providence, quels qu'ils puſſent être.

Dès qu'il fut revenu de la premiere viſite qu'il rendit, il avoua à ſes amis les plus confidens, dont il imploroit le ſecours & les prieres pour cette princeſſe, qu'elle avoit le cœur & l'habit d'une pénitente. Il demeura d'accord qu'après que Dieu avoit commencé ſi bien, elle méritoit d'être aſſiſtée, & qu'elle le pouvoit être aiſément, parce qu'elle témoignoit une grande docilité & une grande réſolution. A chaque fois qu'il en revenoit, il avoit toujours l'eſprit plein de ce qu'il avoit vu, ne ſe laſſant pas d'offrir à Dieu & de lui faire offrir par tous ſes amis une perſonne qui méritoit ſi fort qu'on la recommandât à ſa miſericorde.

Comme pour lui donner de ſages conſeils, il falloit avoir autant de diſcretion que de ſcience, & ſavoir appliquer les regles générales à des circonſtances très particulieres, on ne peut croire combien il faiſoit de prieres ſur ce ſujet, ne doutant pas que la piété de cette princeſſe ne dût un jour beaucoup ſervir à l'Egliſe, ſi elle étoit bien reglée. Ainſi l'on peut dire que la conduite de cette Dame ſeule lui tenoit lieu de tant d'autres à qui on venoit de l'arracher, & qu'elle le méritoit bien tout entier. D'un autre côté

comme cette princeſſe trouvoit un ſi grand fond de diſcernement dans M. Singlin, il ne faut pas s'étonner ſi, ayant eu juſques-là tant de ſoumiſſion pour ceux qui n'étoient pas éclairés des mêmes lumieres, elle en avoit beaucoup pour une perſonne qui la gouvernoit avec beaucoup plus de connoiſſance, comme il lui étoit aiſé d'en juger, ayant l'eſprit auſſi ſolide qu'elle l'avoit.

M. Singlin qui étoit d'une rare prudence crut que d'abord il ſe devoit borner aux avis généraux, & ne point entrer dans le particulier de ſa conſcience, mais lui repréſenter ſimplement en général que pour guérir une maladie il falloit aller à la cauſe du mal : que celle de preſque tous les Grands étant l'orgueil & la vanité qui reſident principalement dans l'eſprit, c'étoit auſſi ce qu'il falloit attaquer d'abord ; parce que tous les autres maux tomberoient auſſi-tôt, & diſparoitroient dès que le fondement ſeroit renverſé. Il lui diſoit que l'eſprit n'étoit jamais ſi humilié que par l'obéiſſance & la patience, que l'obéiſſance n'étoit jamais bien pratiquée, qu'en ne faiſant rien que par ordre, & en renonçant à ſes penſées propres. C'eſt pourquoi il croyoit qu'il lui ſeroit utile qu'elle eût un reglement de ſa journée, auquel elle s'aſſujettît, & qu'elle demandât conſeil dans toutes les rencontres extraordinaires, ſans ſe donner la liberté de ſe déterminer elle-même, hors les néceſſités inévitables. Il lui diſoit qu'elle ne manqueroit point de ſujets d'exercer ſa patience dans ſa maiſon, puiſqu'elle y en avoit tant & de ſi continuels : qu'elle devoit s'appliquer à cela avec un ſoin particulier, demandant toujours à Dieu ſon aſſiſtance, & rapportant à cela tout ce qu'elle pourroit faire. Il lui repréſentoit que cet exercice ſeul étoit capable de la ſanctifier, ſi elle s'y attachoit avec affection & avec douceur, ſouffrant gaiement ceux qui

étoient

étoient ſous elle, auſſi-bien que ceux qui étoient au deſſus: qu'il étoit ſans doute qu'après les exercices & les prieres qui la regardoient en particulier, elle devoit commencer ſes bonnes œuvres par ſa maiſon, témoignant toute la charité & les ſoins qu'elle pourroit à ſa famille & à ſes enfans, à ſes domeſtiques & à ſon mari, tâchant de les gagner à Dieu par ſon exemple plus que par ſes paroles qui devoient être rares & courtes, & paroître être dites plutôt par rencontre qu'à deſſein, & qu'il eſpéroit qu'en ſe ſoumettant bien à tous ces avis, elle ſe rendroit agreable à Dieu.

Ce ſage Eccleſiaſtique conférant avec d'autres de ſes amis de cette affaire, leur témoigna qu'il ſe trouvoit fort embarraſſé; parce que cette Dame ayant été conduite depuis quelques années par des perſonnes de piété, il devoit prendre garde à ne pas entrer aiſément dans leurs travaux, & à ne pas improuver facilement la conduite qu'ils avoient tenue. Comme il étoit de notoriété publique que cette princeſſe, après avoir aimé Dieu dès ſes tendres années, s'étoit enſuite laiſſée aller à l'amour du monde, & qu'elle avoit été malheureuſement emportée par la tempête des guerres civiles avec Meſſieurs ſes freres, lorſqu'elle fut parfaitement bien reconciliée avec Dieu & avec ſon Roi, ſes directeurs ne laiſſoient pas de lui impoſer de très rudes pénitences. Il lui ſembloit que ces perſonnes en cela n'avoient eu en vue que les regles générales, ſans mettre de différence entre elle & le commun, & la jugeant plus par les dehors que par le dedans, au lieu qu'il falloit pour ces perſonnes une conduite particuliere, & des pénitences que tout le monde ne pût pas faire, comme il eſt clair qu'elles ne peuvent pas faire tout ce que les autres font. Il admiroit en tout cela l'humilité & l'obéiſſance de

cette princeſſe. Il croyoit toujours que ſa maiſon & ſa famille devoient être ſa principale pénitence, qu'elle devoit s'appliquer à tous momens à vaincre la délicateſſe de ſon eſprit, pour apprendre à ſupporter les humeurs des autres contraires à la ſienne, & que c'étoit la plus grande ſatisfaction, & la plus grande humiliation qu'elle pût offrir à Dieu. Les pénitences corporelles ne lui ſembloient rien en comparaiſon de celle là, & il croyoit que l'on pouvoit hardiment les diminuer, pour augmenter celle qui étoit la principale & la ſource de toutes les autres. Il diſoit qu'il ſavoit bien que cela bleſſeroit les perſonnes qui juſques-là l'avoient conduite; que c'étoit la raiſon pourquoi il ne ſe hâtoit pas trop dans cette affaire; que ſi les pénitences corporelles étoient néceſſaires, il ne doutoit point qu'après avoir été fidelle à la pratique de ces avis généraux, elle ne s'y portât aſſez d'elle-même, étant généreuſe comme elle l'étoit, ſans qu'on eût beſoin de lui rien ordonner ſur cet article.

On avoit auſſi gêné l'eſprit de cette princeſſe ſur la maniere de s'habiller: mais M. Singlin croyoit, tout bien peſé, qu'elle pouvoit donner quelque choſe au tems, en ce qui étoit des habits & des modes. Il tenoit ferme néanmoins ſur la modeſtie; car il étoit convaincu qu'elle devoit toujours faire paroître en ce point une grande retenue, comme l'Ecriture l'ordonne aux femmes chrétiennes; qu'elle étoit obligée de s'oppoſer fortement au luxe & à la molleſſe du tems, & de s'éloigner de la vie inutile & delicieuſe qui n'eſt que trop ordinaire aux perſonnes de ſa qualité, mais qui eſt incompatible avec les ſentimens & la pratique de la pénitence. Il ajoutoit que ſi le monde ne la vouloit pas laiſſer vivre en chrétienne, & qu'il lui fût mauvais gré de ce qu'elle ne l'imitoit pas, elle devoit ſe réſoudre à

ſouf-

ſouffrir ces reproches, & les prendre pour une partie de ſa pénitence, y trouvant néanmoins un ſujet de conſolation, puiſque ſi elle ſuivoit le monde, il aimeroit ce qui ſeroit à lui, & que le fuyant comme elle le devoit, elle ne pouvoit empêcher qu'il ne la blamât, & qu'il ne lui fît cette perſecution qu'il eſt impoſſible d'éviter quand on veut vivre dans une piété veritable: qu'ainſi cela lui devoit donner une joie ſecrette, puiſque c'étoit une marque qu'elle n'étoit plus du monde.

Une des choſes qui embarraſſoit le plus M. Singlin dans les viſites qu'il rendoit à cette Dame, eſt ce qu'elle lui diſoit de la promeſſe qu'elle avoit faite à Dieu, dans la premiere ferveur de ſa converſion, de s'enfermer dans un monaſtere; ce que les directeurs qu'elle avoit eus juſques-là ſembloient approuver, inſiſtant beaucoup ſur la fidelité avec laquelle elle devoit accomplir cette promeſſe.

Cela démontoit M. Singlin, & il ne voyoit pas par où il pût approuver un tel conſeil. Si elle avoit été libre, il y auroit eu alors à delibérer; mais ne l'étant pas, il ne comprenoit pas comment on pouvoit la porter à la Religion, & il croyoit que tout ce qu'on pouvoit lui impoſer raiſonnablement là-deſſus, étoit une obligation conditionnelle. De plus, la grande expérience qu'il avoit des Religieuſes lui faiſoit connoître qu'un monaſtere étoit peu utile à ces ſortes de perſonnes qui ont été mariées, & dans le monde. Il ſavoit qu'il étoit facile de témoigner qu'on vouloit ſe retirer & renoncer au monde, & de s'en retirer en effet, ſans être plus mortifié, plus humble, plus détaché de ſes humeurs & de ſes deſirs, en quoi conſiſtoit toute la vraie piété & le ſalut, & ſans quoi tout le reſte ne ſervoit de rien. Il demeuroit toujours ferme ſur

ce principe, qu'il falloit travailler au principal, & juger par-là de tout, quelque belle apparence & quelque éclat que d'ailleurs il pût avoir. Il étoit ſûr que cette Dame ne ſe porteroit que trop d'elle-même à ſe retirer ſi elle le pouvoit, & que ſa maiſon lui étoit bien plus un lieu de pénitence que la Religion, puiſqu'elle y ſouffroit bien davantage, & qu'elle y pouvoit plus mortifier ſes paſſions & la delicateſſe de ſon eſprit. Il n'ignoroit pas que, ſi elle étoit en état d'être affoiblie par les attraits des choſes qui s'y rencontrent, il faudroit tâcher de l'en retirer; mais que puiſqu'elle ne s'y amoliſſoit pas, & qu'elle y exerçoit ſeulement la patience & l'humilité dans les peines & les contradictions qu'elle y trouvoit, elle devoit être perſuadée qu'il n'y avoit point de lieu plus propre pour expier ſes péchés; que cette ſouffrance humble & perſevérante étoit la plus grande & la plus veritable pénitence, & qu'elle pouvoit plus mériter & ſatisfaire à Dieu dans ſon domeſtique en un jour, qu'elle ne feroit en Religion pendant des mois entiers, où la douceur qu'elle éprouveroit ſeroit plus dangereuſe & flatteroit davantage ſon infirmité & ſon orgueil naturel. Il voyoit bien qu'il avoit ſujet d'eſpérer que cette Dame ne ſeroit pas du nombre de ceux qui font profeſſion de s'éloigner du monde, & qui néanmoins y demeurent attachés en aimant leur volonté & leurs inclinations, puiſqu'elle avoit été ſi ſoumiſe à ceux de la conduite deſquels elle avoit ſujet de n'être pas fort contente. Elle lui paroiſſoit ſi docile & ſi propre à porter les veritables fruits de la piété, qu'elle ſurpaſſoit pluſieurs de celles qui ont fait des vœux, & qui ſont engagées dans des monaſteres. Ainſi M. Singlin demeuroit bien en repos ſur cet article, d'autant plus qu'elle n'étoit pas en état de ſe retirer, ayant un mari; que ſi elle demeuroit libre,

libre, la Religion pourroit peut-être lui être propre; mais que pour le préſent, le monde lui étoit plus utile, au lieu que la Religion lui ſeroit un relâchement & une douceur dangereuſe.

On vit alors dans cette perſonne un des effets merveilleux que produit enfin à la longue une piété ſolide. Madame de Longueville avoit eu quelques ſujets d'exercer ſa patience du côté de Monſieur ſon mari. Pendant qu'elle étoit engagée dans l'amour du monde, il avoit quelque indifférence pour elle. Lors même qu'elle commença à penſer à ſon ſalut, il n'avoit rien changé dans ſa conduite, regardant ce qu'il voyoit comme une intrigue de dévotion qui ſe diſſiperoit bientôt. Mais lorſqu'enfin il vit ſa perſévérance, la gravité de ſes actions, l'uniformité de ſa vie, il commença tout de bon de changer de ſentiment à ſon égard. Ses indifférences paſſerent en admiration, & ſes mépris firent place à ſes reſpects.

Madame de Longueville le témoigna à M. Singlin, à la premiere viſite qu'il lui rendit, & lui dit qu'il n'avoit plus que de l'approbation pour tout ce qu'elle faiſoit. Ce ſage Eccleſiaſtique lui dit qu'elle en devoit rendre graces à Dieu; mais il l'avertit en même tems que cela devoit la porter à prendre encore plus de ſoin de ſa famille, puiſqu'elle le pouvoit faire à l'avenir avec plus d'autorité; qu'elle devoit tendre à y diminuer le mal, ſi elle ne pouvoit pas encore l'ôter entierement; que Dieu lui donneroit la grace de faire peu à peu davantage; qu'elle ne devoit pas témoigner d'empreſſement; que la patience n'étoit pas moins agreable à Dieu que le zele, & que l'humilité avec laquelle on recevoit le peu de ſuccès des travaux, n'étoit pas moins eſtimable que la chaleur & le contentement que produit le bon ſuccès.

M. Singlin voyoit tant de docilité dans cette princeſſe pour bien recevoir tout ce qu'il lui repréſentoit, que revenant de-là il nous diſoit que le ſeul exemple de cette princeſſe lui avoit fait comprendre, que la conduite des perſonnes qui ont de l'eſprit & du jugement eſt beaucoup plus facile que celle des autres, parce qu'elles ne reſiſtent pas aux choſes raiſonnables, qu'elles reconnoiſſent la verité auſſi-tôt qu'on la leur propoſe; & que ſi elles ne la ſuivent pas, elles avouent que la faute ne vient que d'elles-mêmes, comme il en citoit des exemples: deſorte qu'on a bientôt fait avec ces eſprits; car, ou ils ſe rendent aiſément, ou ils déclarent bientôt leur impuiſſance, & ne font pas languir ſi long-tems un directeur, en le tenant dans l'incertitude de l'évenement de ſon travail, après lui avoir donné beaucoup de peine pour les rendre capables des verités & des regles les plus claires & les plus aſſurées. Ainſi voyant cette Dame dans des ſentimens ſi chrétiens, & dans une docilité ſi religieuſe, il lui diſoit que ce n'étoit pas aſſez d'être retiré du monde, ſi on ne l'étoit auſſi de l'eſprit & de la maniere du monde, & qu'un habit religieux pouvoit être inutile, & un habit du monde innocent.

Mais inſenſiblement la nouvelle affection que nous venons de dire que M. de Longueville conçut pour ſa femme, voyant ſa vie ſi ſainte & ſa piété ſi ſolide, commença à l'embarraſſer elle-même, & à tempérer la joie qu'elle en reſſentoit, par les inquiétudes dont elle étoit traverſée. Ce ſeigneur connoiſſant le tréſor qu'il poſſedoit, lorſqu'il étoit helas! ſur le point de n'en jouir plus guéres, il eut de grandes craintes de la perdre: il apprehenda que ſes ferveurs ne lui cauſaſſent la mort, ne prévoyant pas que lui-même bientôt l'alloit laiſſer veuve, & qu'elle lui ſurvi-

vroit,

vroit. Il fit donc de grandes plaintes de ſes jeûnes, & témoigna une veritable douleur de ce qu'elle ruinoit ſa ſanté par des abſtinences exceſſives.

Elle en informa M. Singlin qui lui dit que Monſieur ſon mari pouvoit avoir raiſon de ſe plaindre de la foibleſſe de ſon corps, ſi elle ne le gouvernoit pas avec aſſez de diſcretion, à quoi elle devoit prendre garde. Il lui diſoit que les perſonnes de ſa condition devoient ſe contenter d'être ſobres dans leur vivre, ſans ſe porter à des abſtinences ou à des auſtérités extraordinaires, qui ſeroient auſſi dangereuſes à l'eſprit qu'au corps: mais que pour les recréations & les divertiſſemens des compagnies, où M. de Longueville ſembloit deſirer qu'elle prît part, elle pouvoit s'en mettre moins en peine, parce qu'ils n'étoient nullement néceſſaires, & que le remede étoit pire que le mal; que l'occupation reglée & continuelle étoit le meilleur moyen de conſerver l'eſprit & le corps en ſanté & dans la force, & que c'étoit là la vraie regle de l'Ecriture & des ſaints Peres pour l'un & pour l'autre.

M. de Longueville étant mort quelque tems après, on peut juger ſi M. Singlin lui manqua dans une ſi ſenſible occaſion. Il l'exhorta ſur toutes choſes de ſe charger de la conduite de Meſſieurs ſes fils, & de les tenir auprès d'elle, parce que l'Academie les perdroit aiſément; que ſi elle changeoit les gens qui étoient auprès d'eux, elle pourroit leur être utile, quand ceux qu'elle mettroit en leur place ne ſeroient pas d'abord les plus propres; qu'elle en trouveroit de meilleurs avec le tems, ſur-tout ſi elle avoit ſoin de les demander à Dieu continuellement & humblement, comme elle le devoit faire. Mais il lui dit qu'il lui conſeilloit de veiller principalement ſur ce point; que cela ſerviroit à ſes enfans

de

de maniere ou d'autre, les recommandant beaucoup à Dieu, & tâchant de les attirer à lui par ſa piété, par ſes bons exemples, par la ſuite d'une vie toute chrétienne, attachée uniquement à lui.

De ſes deux enfans que Dieu lui avoit donnés, & qui devoient être la conſolation de ſon veuvage, cette admirable mere vit bientôt qu'elle n'avoit pas grand fond à faire ſur l'aîné, que l'on avoit, ſans ſa participation, engagé dans l'état eccleſiaſtique, parce qu'on jugeoit qu'il n'avoit rien qui fût propre pour le monde. Mais il donna lieu de faire voir au monde un grand exemple; car la premiere délibération qu'elle voulut avoir avec M. Singlin ſur ce fils, fut de ſavoir ſi elle lui devoit conſerver les bénéfices qu'on avoit fait pleuvoir abondamment ſur ſa tête. Il en avoit pour près de cent mille livres de revenu. M. Singlin eut de la peine à s'expliquer là-deſſus. Il pria Madame de Longueville de faire conſulter ce cas de conſcience par des perſonnes habiles & déſintereſſées, parce qu'il avoit peine à y prendre part, & qu'il n'avoit garde de s'en rendre reſponſable. Les avis furent fort partagés ſur ce ſujet. On voyoit d'un côté les regles de l'Egliſe, & de l'autre on appuyoit ſur une circonſtance particuliere, qui étoit la ſage adminiſtration de ce revenu pour laquelle on jugeoit que Madame de Longueville feroit mieux de garder ces bénéfices, étant très perſuadé de la fidele diſpenſation qu'elle en feroit aux pauvres: ce qu'on ne pouvoit pas ſi aiſément ſe promettre de ceux entre les mains de qui ils tomberoient, lorſqu'elle les auroit rendus. Mais ſa piété éclairée, & très éloignée de toute avarice, jugea bientôt qu'il étoit plus à propos de donner un exemple au ſiecle du reſpect qu'on doit avoir pour les biens de l'Egliſe, en ſe demettant très vo-

volontairement de bénéfices ſi conſidérables, en un tems où pour un bénéfice de quatre cens livres on couroit la terre & les mers.

Que ce grand exemple de votre ſervante, ô mon Dieu, ouvre les yeux à ces peres aveugles qui font mille baſſeſſes pour attirer ſur la tête de leurs enfans des bénéfices qui perdent en même tems & les enfans qui les obtiennent, & les peres qui les leur procurent. Qu'ils voyent la ſage crainte de cette princeſſe éclairée, dont je ne doute point que les inſenſés ne ſe raillent. Mais qu'au moins quelqu'un de ceux qui ne ſont pas encore ſubmergés dans le gouffre de l'avarice & à qui il reſte encore quelque crainte de Dieu, & quelque amour pour ſa loi, rentre en ſoi-même & ſe diſe: Pourquoi ne ferai-je pas ce qu'a fait cette ſage mere? Pourquoi en recherchant des bénéfices à mes enfans mets-je au hazard & leur ſalut & le mien propre? Qu'ils craignent de n'être pas aſſez ſcrupuleux ſur ce point, & qu'ils ne ſe laiſſent point ſeduire par la foule de ceux qui tiennent la même route qu'ils ſuivent. Que ſi après avoir ſurmonté les obſtacles les plus groſſiers, l'amour de leurs enfans leur revient dans la memoire, (car c'eſt comme le dernier retranchement à emporter de force) qu'ils implorent le ſecours de celui qui a dit: *Si quelqu'un aime ſes enfans plus que moi, il n'eſt pas digne de moi.*

Si l'aîné des enfans de Madame de Longueville lui donna lieu de pratiquer une vertu ſi édifiante par la démiſſion des gros bénéfices dont on l'avoit chargé, l'autre ne lui donna pas moins lieu, quelques années après, de donner un grand exemple de ſoumiſſion à la volonté de Dieu dans la perte qu'elle en fit. Ce cadet qui étoit auſſi accompli de corps & d'eſprit, que l'autre l'étoit peu, avoit toutes les qualités qui le pouvoient faire

faire eſtimer & aimer du monde. Sa ſageſſe, ſon adreſſe, ſa généroſité, ſon grand courage, ſa douceur, ſon affabilité jettoient un ſi grand éclat, que la Pologne fixa les yeux ſur lui, & deſira avec paſſion de l'avoir pour Roi: mais Dieu qui châtie ceux qu'il aime, & qui frappe de verges ceux qui ſe donnent ſérieuſement à lui, éprouva la fermeté de la mere en lui enlevant ſon fils. Après avoir donné de grandes preuves de ſon courage dans les campagnes précédentes, il fut tué à Tol-huis (le 12. Juillet 1672.) après avoir paſſé le Rhin à la nage, en combattant vaillamment les ennemis. Sa mere affligée n'eut point de plus ſolide conſolation dans ce rude coup, que de ſavoir combien ce fils étoit occupé, dans cette grande jeuneſſe, des penſées de l'éternité. Car le jeune prince n'ayant guéres plus de vingt ans, avoit tâché de réparer devant Dieu les égaremens où le feu de ſa jeuneſſe l'avoit emporté; & la pieuſe princeſſe ſe conſola de ce que Dieu avoit trompé ſon attente auſſi bien que celle de toute la Pologne, en voyant dans ce jeune prince tant de marques, que Dieu lui avoit deſtiné un autre royaume plus durable.

Cette plaie ayant fait comprendre plus que jamais à Madame de Longueville le néant de cette vie, & la vanité de tout ce qui y éclate le plus, elle penſa à ſe retirer plus parfaitement du monde, où la conſidération de ce fils l'avoit encore retenue, & quitta ſon hôtel pour ſe retirer en la maiſon des Carmelites, qui étoit ſa retraite de Paris, comme l'hôtel qu'elle fit bâtir à Port-Royal des champs étoit ſa retraite de campagne.

M. Singlin avoit jetté le deſſein de tout cela: & elle vécut en effet de telle ſorte, que ces ſaintes Religieuſes, de ces deux maiſons, recevoient autant d'édification de ſes exemples, qu'elle en recevoit d'elles; deſorte qu'elles eurent toujours

jours pour elle une très profonde vénération. Ce qui les étonnoit étoit de voir une princeſſe diſputer, pour ainſi dire, avec elles du détachement des richeſſes & des honneurs, & leur être une voix continuelle qui les avertiſſoit de remplir tous les devoirs de leur profeſſion ſacrée. Elles virent en elle l'amour ſincere d'une ſimplicité chrétienne jointe à une ardeur brulante pour la pénitence; & dans leur étonnement elles béniſſoient Dieu qui trouve des reſſources admirables pour élever les Grands au deſſus d'eux-mêmes, par le mépris qu'ils font de leurs grandeurs.

J'anticipe le tems, car tout ceci n'arriva que ſept ou huit ans après la mort de M. Singlin qui avoit jetté pendant ſa vie les fondemens d'un édifice, dont il ne vit la conſtruction que du ciel d'où il n'abandonnoit pas l'ouvrage qu'il avoit commencé. Inſenſiblement, en parlant des enfans de Madame de Longueville, j'ai conduit tout ce recit juſqu'à la fin. Je reviens maintenant à ce que j'avois laiſſé entrecoupé, & au tems où M. Singlin alloit regulierement voir cette princeſſe, pour la ſecourir de ſes avis.

La mort d'un mari, & les ſoins dont elle fut ſuivie, comme cela eſt inévitable, la réduiſirent bientôt dans un état de langueur qui fit craindre pour ſa vie. M. Singlin qui la viſitoit comme un Médecin, le devint juſtement alors autant du corps, que juſques-là il l'avoit été de l'ame. Car s'informant dans le particulier de quelle maniere elle vivoit, il apprit qu'elle ſuivoit très ponctuellement un reglement de la journée que ceux qui auparavant l'avoient conduite lui avoient dreſſé. M. Singlin fut ſurpris de voir à la tête de ce reglement, qu'on le commençoit par le retranchement du ſommeil de cette princeſſe. Il s'étonna de ce qu'on la traitoit déja en Religieuſe,

gieuſe, & un peu trop ſeverement dans les choſes qui ne lui étoient pas néceſſaires. Il en parla, & on eut peine à s'empêcher de rire en voyant parler de la ſorte un homme qui paſſoit pour être extrêmement ſevere, quoique dans le fond il le fût moins que d'autres qui paroiſſoient beaucoup plus doux.

Mais ce directeur éclairé vit manifeſtement que toutes ſortes de perſonnes, quoique ſavantes, n'étoient pas capables de conduire des Dames de cette élevation, pour qui il falloit des reglemens particuliers qui ne fuſſent propres qu'à elles, & qui fuſſent proportionnés à des perſonnes de leur condition; puiſque chacun doit ſe ſauver en s'acquittant de ſes devoirs, & non pas ſeulement de ceux qui ſont plus généraux. Il croyoit de plus qu'il ne falloit pas commencer par ces ſortes de retranchemens, qui doivent être le fruit & non la racine ni le fondement de la converſion de ces perſonnes. Pour ſuivre la regle de l'Evangile, *Nettoyez premierement le dedans & après cela le dehors ſera net*, il faut dabord regler l'eſprit de ces perſonnes, & le purifier de leurs paſſions & du deſir du monde en les ſoumettant entierement à Dieu & à ſes ordres. Après cela tout eſt facile, & elles en font plus qu'on ne veut: mais ſans cela tout leur eſt difficile & inſupportable; & n'agiſſant point du tout du fond du cœur, mais avec contrainte, elles ne ſauroient perſevérer: ce qui fait que l'on voit tant de refroidiſſemens & de defaillances.

Madame de Longueville étant revenue de ſes indiſpoſitions, & M. Singlin s'entretenant avec elle touchant le reglement de ſa journée, elle lui avoua de bonne foi que pour ce qui ne regardoit que le corps, elle s'y étoit ſoumiſe de bon cœur, mais que pour ce qui étoit de la priere dont on lui parloit, & de ces manieres métho-

méthodiques de faire l'oraiſon, elle en avoit ſenti beaucoup de difficultés, & que n'étant pas accoutumée à ces exercices d'art & d'étude, ils lui avoient paru pénibles. Elle trouvoit que ces oraiſons mentales lui deſſechoient plutôt l'ame qu'elles ne la nourriſſoient.

M. Singlin eut de la compaſſion de cette Dame. Il lui dit qu'elle devoit avoir un grand égard à ce qu'elle avoit éprouvé, & qu'il connoiſſoit pluſieurs perſonnes qui étoient au même cas qu'elle: que cela lui avoit donné du deſir de voir ce que les anciens diſoient de ces prieres méthodiques: qu'on ne lui avoit pu indiquer de traité plus ancien ſur ce ſujet que celui de l'*Echelle du cloître*, que l'on attribue à S. Bernard, quoiqu'il ne ſoit pas de ce Pere. „ Je l'ai lu, dit M. Singlin; mais il ne m'a pas „ paru de grande importance. Il n'établit pas „ néanmoins la priere de la méditation, comme „ l'on fait aujourd'hui: au contraire il les diſtin- „ gue clairement, en diſant que la méditation „ précéde la priere, comme la lecture précéde „ la méditation; & par méditation il n'entend „ point une action de l'entendement & de l'i- „ magination, faite avec méthode, & ſur cer- „ tains points, comme on le pratique aujour- „ d'hui, mais ſimplement une reflexion & une „ attention ſerieuſe à ce qu'on a lu; voulant „ qu'après qu'on a lu l'Ecriture, on la conſidére „ pour tâcher de la rendre utile en la compre- „ nant, & en nourriſſant ſon cœur. Cet auteur „ ajoute, qu'après cela on eſt bien diſpoſé pour „ prier, & que ſans cela la priere n'a point de „ force ni de chaleur; puiſque ſi on ne lit l'E- „ criture, on ne peut pas ſavoir ce que Dieu „ veut de nous, & que ſi on ne la conſidére „ bien attentivement, on n'entend pas ce qu'el- „ le nous dit, & on ne peut ſavoir ce qui nous

„ manque, ni comment il faut s'addreſſer à Dieu
„ pour lui demander ſon aſſiſtance. Car les qua-
„ tre exercices des ſerviteurs de Dieu, qui ſont
„ la lecture, la méditation, la priere & la con-
„ templation, doivent être joints & ſe fortifier
„ mutuellement, pour pouvoir produire leur ve-
„ ritable fruit.

„ Tout cela eſt vrai, ajouta M. Singlin, mais
„ très différent de la méthode de ce dernier ſie-
„ cle; car pluſieurs directeurs n'ordonnent ni la
„ lecture de l'Ecriture, ni la conſidération de
„ ce qu'on lit; ils ne font point conſiſter la
„ priere dans le deſir & la demande de ce qui
„ nous manque, comme fait cet auteur; ils ne
„ la diſtinguent point de la contemplation, mais
„ la confondent avec elle, & ſemblent la met-
„ tre autant ou plus dans l'imagination & dans
„ les ſens, que dans la partie ſuperieure dans la-
„ quelle ſeule cet auteur l'établit, la mettant
„ même au deſſus de la raiſon & du raiſonne-
„ ment, loin de la faire dépendre des regles &
„ des méthodes qu'on a introduites.

„ Il eſt très certain qu'on ne peut en général
„ trop eſtimer la méditation priſe pour la conſi-
„ dération des choſes divines, pourvu qu'on ne
„ l'attache pas à certaines méthodes, & qu'on
„ n'oblige perſonne à s'en ſervir, mais qu'on les
„ laiſſe à la liberté de l'Eſprit de Dieu qui peut
„ donner ces ſortes de lumieres dans la priere
„ quand il lui plait; & qui peut auſſi ne les
„ point donner ſans que la priere en ſoit moins
„ bonne & moins efficace. Pour moi, dit en-
„ core M. Singlin, je n'ai garde de rien déci-
„ der ſur des matieres ſi importantes, ou d'en
„ parler de moi-même. Il me ſemble néanmoins
„ que les Saints anciens n'en ont jamais ni par-
„ lé ni uſé autrement que je viens de dire; & ſi
„ ceux de notre tems ſe ſont aſſujettis aux mé-

„ dita-

„ ditations qui ſont en uſage maintenant, je
„ crois qu'ils l'ont fait par humilité, voyant que
„ cela étoit reçu ſans contredit, & pratiqué de
„ la plûpart de ceux qui paſſoient pour devots
„ & habiles, deſquels nous voyons qu'ils ont
„ reçu encore d'autres coutumes qui n'étoient
„ pas moins nouvelles ni moins particulieres,
„ comme S. Charles de ſe confeſſer tous les
„ jours. Mais ſainte Thereſe avoue qu'elle a eu
„ grande peine à ces méditations, & qu'elle a
„ été deux ans ſans pouvoir s'y accoutumer,
„ donnant d'étranges gênes à ſon eſprit: ce que
„ d'autres ayant voulu pratiquer l'ont perdu en-
„ tierement, & le perdent encore aſſez ſouvent,
„ quoique la vraie piété n'ait jamais produit ce
„ mauvais effet avant notre tems. Pour le moins
„ il n'en eſt point parlé dans les livres: ce qui
„ montre qu'il faut que la maniere de prier d'au-
„ jourd'hui ſoit différente de l'ancienne, & de
„ celle qui avoit toujours été pratiquée dans l'E-
„ gliſe & dans toutes les Religions, dont il n'y
„ en a aucune qui préſcrive ces méditations
„ méthodiques."

Madame de Longueville, qui trouvoit beaucoup de juſteſſe à tout ce que M. Singlin lui diſoit, prit cette occaſion pour lui demander ſon ſentiment ſur ce qui étoit alors le ſujet de tous les entretiens. On avoit ſoutenu en Sorbonne que l'invocation des Saints n'étoit point de néceſſité. Cela faiſoit un grand bruit, & on en murmuroit dans toutes les compagnies. M. Singlin dit à cela qu'il s'étonnoit de ce qu'on mettoit en queſtion une choſe auſſi claire que l'étoit l'invocation des Saints, qui étoit ſi viſiblement fondée ſur la tradition ancienne & perpétuelle de l'Egliſe. „ Qu'elle ſoit néceſſaire, elle ne le
„ déclare pas en paroles, dit M. Singlin, mais
„ par ſes actions continuelles, & par toute la

„ ſuite de la religion. Cela ſe voit dans le ſacri-
„ fice, qui ne ſe fait point ſans autel; & il n'y
„ a point d'autel ſans reliques des Saints qu'on in-
„ voque dès qu'on y monte. On le fait encore
„ devant & après la conſécration, dans le Canon,
„ ce qui eſt ſi ancien & de tems ſi immemorial,
„ que les hérétiques mêmes ne le nient point.
„ On ſe prepare à la remiſſion des péchés en
„ invoquant les Saints, comme il paroit dans la
„ confeſſion générale, *Confiteor*, &c. Le Prêtre
„ les invoque dans les prieres qui accompagnent
„ l'abſolution. Et cela paroit encore plus clai-
„ rement dans la pénitence ancienne, où les pé-
„ nitens n'étoient reçus qu'en priant, non ſeule-
„ ment les Saints du ciel, mais encore ceux de
„ la terre, & en ſe proſternant à leurs pieds,
„ auſſi bien qu'à ceux de l'Evêque. Il y a quan-
„ tité de paſſages très clairs des ſaints Peres ſur
„ ce point. Le batême non plus ne ſe conferoit
„ point ſans invoquer les Saints, comme il pa-
„ roit par les litanies qui précédent la conſe-
„ cration des fonts à Pâque & à la Pentecôte,
„ qui étoient les jours ſolemnels du batême. Et
„ comment ſe diſpenſer d'invoquer les Saints,
„ ſans ſe priver de toutes les fonctions de la re-
„ ligion, ſans ſe rendre payen, & ſans renver-
„ ſer toute l'Egliſe catholique & le chriſtia-
„ niſme?

„ Un argument ſuffiroit, qui eſt clair & ſoli-
„ de. L'Ecriture commande d'honorer pere &
„ mere: ce qui ne s'entend pas ſeulement des pe-
„ res & des meres du corps, mais beaucoup
„ plus de ceux de l'ame, ſelon le ſentiment de
„ l'Egliſe & de toute l'antiquité. Ces deux pro-
„ poſitions étant de l'Ecriture, & la conſequen-
„ ce étant évidente, on peut dire que la con-
„ cluſion eſt de foi. Celui qui diroit qu'on n'eſt
„ pas obligé d'honorer la Reine, épouſe du Roi,

„ ſeroit

„ ſeroit criminel d'Etat; & par conſequent c'eſt
„ un crime dans l'Egliſe que de ſoutenir qu'on
„ n'eſt pas obligé d'honorer l'Egliſe du ciel, de
„ la révérer, de l'employer envers Dieu dans
„ nos beſoins, & d'autant plus que nous ſavons
„ qu'elle nous aſſiſte, & intercéde inceſſamment
„ pour nous. Or elle eſt notre mere principale,
„ & l'épouſe parfaite & accomplie de l'agneau,
„ regnant avec lui dans le ciel & ſur la terre.

„ Cela eſt trop clair, dit-il à Madame de
„ Longueville; & il ne faut pas s'arrêter à le
„ prouver. Ce ſeroit une choſe ſans fin ſi on
„ vouloit s'y étendre. Il paroit incroyable que
„ la Faculté ait pu approuver une erreur ſi groſ-
„ ſiere. Pour moi, je regarde cela comme un
„ jugement de Dieu, & une marque viſible de
„ ſon abandonnement, depuis le retranchement
„ qu'elle a fait de membres excellens qui n'euſ-
„ ſent jamais ſouffert ces excès ſi clairs & ſi
„ odieux. Monſieur de Paris & Meſſieurs ſes
„ grands Vicaires ſeroient obligés de relever
„ cela, & de montrer que la Faculté n'eſt que
„ fille de l'égliſe de Paris, & par conſequent
„ diſciple, & que l'Evêque la doit rendre pure,
„ & la mener dans la voie de la verité, lorſ-
„ qu'elle s'égare ſi viſiblement & ſi horriblement.
„ Car elle établit le ſchiſme, non avec l'Egliſe
„ de la terre, mais, ce qui eſt encore beaucoup
„ plus important, avec l'Egliſe du ciel, qui en
„ eſt la principale & la plus noble partie, dé-
„ clarant qu'on n'eſt point obligé d'avoir aucune
„ communication avec elle. Car ſi on eſt obli-
„ gé de communiquer avec elle, ce ne peut
„ être ſans la remercier des aſſiſtances qu'elle
„ nous rend inceſſamment envers Dieu, & ſans
„ la ſupplier de nous les continuer: ce qui ne
„ ſe peut omettre ſans une ingratitude, ſans un
„ orgueil, & ſans une folie évidente."

„ Vous ſavez apparamment, Monſieur, lui „ dit Madame de Longueville, en l'interrompant, „ que plus de vingt Docteurs ont ſigné la diſ„ penſe du mariage qui nous fait peine, & qu'el„ le a paſſé par leurs avis. J'ai ſu quelque choſe „ de cela, répondit M. Singlin. On a repré„ ſenté à Rome que les regles de l'Egliſe ont „ été fort différentes touchant les degrés dans „ leſquels on peut contracter mariage. Cela eſt „ vrai: mais cela ne ſuffit pas pour conclurre „ en faveur des diſpenſes qui ſont aujourd'hui „ en uſage. L'Egliſe à diverſifié ſes regles; mais „ c'eſt en les rendant toujours plus claires pour „ s'oppoſer à la cupidité des hommes, qui croît „ de plus en plus, & l'empêcher par ce moyen „ de ſe répandre ſur les proches, & de profa„ ner la parenté; voyant que les mariages ne „ ſe faiſoient preſque plus dans la crainte de „ Dieu, mais par les paſſions humaines & par „ les mouvemens de la chair qui rendent ſou„ vent adulteres les maris & les femmes les plus „ legitimes, comme parlent les ſaints Peres. „ Et parce que les diſpenſes ſont entierement „ contraires à ce deſſein, elle n'en a point uſé „ comme aujourd'hui, & il ne ſe trouvera point „ qu'après avoir défendu certains degrés, elle „ ait relâché cette défenſe en faveur de quelque „ particulier, la faiſant ſubſiſter pour les autres, „ ce qui eſt proprement diſpenſer. C'eſt pour„ quoi la variété des degrés dans leſquels on peut „ ſe marier eſt ancienne; mais les diſpenſes ſont „ nouvelles, & il s'en trouvera peu d'exemples „ dans l'antiquité, & moins dans le mariage que „ dans aucune autre matiere; parce que l'Egliſe „ a toujours plus apprehendé de flatter les paſ„ ſions des hommes dans cette matiere que dans „ les autres.

„ Il n'y a pas long-tems que ces diſpenſes, je „ dis

„ dis même les plus legitimes, ont commencé
„ à paroître; & les premieres ont été celles qui
„ ont été données pour les mariages déja faits &
„ conſommés, dont la diſſolution ne ſe pouvoit
„ faire ſans cauſer de grands deſordres & de
„ grands ſcandales: & ces diſpenſes même n'ont
„ été accordées qu'avec beaucoup de peine, &
„ pour des perſonnes extraordinaires, & de
„ quelque condition, auxquelles on a même im-
„ poſé de grandes ſatisfactions & de grandes
„ aumones, non pour ceux qui donnoient ces
„ diſpenſes, mais pour les pauvres, pour l'Egliſe
„ & la religion, les obligeant à fonder des hô-
„ pitaux, des monaſteres, ou des égliſes avec
„ beaucoup de dépenſes: ce que l'Egliſe a fait
„ pour détourner les hommes d'imiter ces exem-
„ ples, & pour empêcher que ces diſpenſes ne
„ devinſſent communes.

„ Mais comme les moindres relâchemens ont
„ toujours de fâcheuſes ſuites, ces commence-
„ mens n'ont ſervi qu'à rendre les hommes plus
„ hardis à importuner l'Egliſe, & à introduire
„ peu à peu l'uſage de demander la permiſſion
„ de faire des mariages contre les loix reçues &
„ obſervées par tous les fideles: ce que l'Egliſe
„ n'accordoit jamais que dans des rencontres ex-
„ traordinaires, & pour des raiſons très impor-
„ tantes au bien des ames & au ſervice de Dieu,
„ & non pas pour des interêts humains & des
„ paſſions charnelles; & beaucoup moins pour
„ de l'argent & par avarice: deſorte que l'on
„ peut aſſurer hardiment que cela eſt contraire à
„ l'eſprit de l'Egliſe & à la lumiere du chriſtia-
„ niſme, auſſi bien qu'à toute l'antiquité & à
„ toute la tradition, qui n'a jamais cru qu'il fût
„ permis d'uſer ainſi du pouvoir que Jeſus-Chriſt
„ avoit donné à l'Egliſe, ni dans le mariage, ni
„ dans les autres ſujets, & qui a rejetté cet uſa-

„ ge & cette ſorte de diſpenſes comme illegiti-
„ mes & ſujettes à être déſavouées au jour du
„ jugement, & à perdre ceux qui les donnent
„ & ceux qui les reçoivent.

„ Il eſt donc, comme je vous l'ai déja dit,
„ au pouvoir de l'Egliſe de faire des loix diver-
„ ſes ſelon les tems & les divers beſoins des fi-
„ deles; mais lorſque ces loix ſont établies, &
„ qu'elles ſubſiſtent, il n'eſt pas permis, ſelon la
„ tradition, d'en diſpenſer les particuliers par
„ d'autres raiſons que par celles qui ſont très
„ importantes & inévitables pour le ſervice de
„ Dieu, le bien de l'Egliſe univerſelle, ou le
„ ſalut des ames, & non par des conſidérations
„ baſſes & charnelles, & par les interêts pure-
„ ment temporels des particuliers ou des fa-
„ milles.

„ Vous pouvez juger de-là du mariage qui
„ vous afflige auſſi bien que nous, où l'on n'al-
„ legue nulle raiſon qui ſoit non ſeulement chré-
„ tienne, mais même philoſophe ou payenne.
„ Il n'y a qu'une inclination, c'eſt-à-dire, paſ-
„ ſion, proportion de naiſſance, d'humeur &
„ de biens, & une ſageſſe humaine dans la per-
„ ſonne. Ajoutez à cela le principal motif qu'on
„ dit qui a fait l'affaire, que par ce mariage on
„ tirera une perſonne conſidérable des mains de
„ l'héréſie des Janſeniſtes. Toutes ces raiſons ne
„ ſont pas eccleſiaſtiques, & ne tiennent rien
„ de la foi ni de la lumiere du chriſtianiſme; &
„ ſi elles étoient recevables, il faudroit permet-
„ tre à la plûpart des parens de ſe marier enſem-
„ ble. C'eſt pourquoi l'Egliſe n'y a jamais eu
„ égard, lorſqu'elle a ſuivi les traces de ſes Pe-
„ res, & de l'Evangile; & c'eſt combattre la
„ tradition que de vouloir établir des diſpenſes
„ des loix du mariage ou d'autres quelles qu'elles
„ puſſent être, ſur ces fondemens.

„ Le

„ Le ſerment qu'on allegue rend la diſpenſe „ encore moins impétrable; puiſqu'il témoigne „ davantage la paſſion aveugle de celui qui l'a „ fait, & ainſi le rend plus indigne d'être favo- „ riſé de l'Egliſe qui n'eſt pas accoutumée de „ ſuivre ou d'entretenir les paſſions, mais de „ s'y oppoſer & de les combattre. La témérité „ de ce ſerment eſt manifeſte, en ce qu'on „ promet une choſe qui eſt contraire aux bon- „ nes mœurs & aux loix de l'Egliſe, comme ſi „ on juroit de manger gras le vendredi, ou de „ ne jeûner point le Carême, & qu'on préten- „ dît que ce fût une bonne raiſon pour en ob- „ tenir diſpenſe. Ce ſont des choſes & des rai- „ ſonnemens qui combattent le ſens commun „ auſſi bien que la foi & la vertu chrétienne, „ & qui montrent l'aveuglement de ceux qui „ ſe portent à ces excès, & de ceux qui les ap- „ prouvent.

„ Ce qui me conſole dans la douleur que cet- „ te affaire m'a cauſée, c'eſt qu'on ſait aſſez „ dans le monde que j'ai toujours combattu ce „ mariage, & que j'ai hautement déclaré que je „ ne l'approuverois jamais quelque diſpenſe qu'on „ pût obtenir; puiſque la diſpenſe ne change- „ roit pas l'état de l'affaire ni les paſſions des „ hommes, ni ne rendroit point raiſonnable & „ conforme à l'eſprit de l'Egliſe ce qui ne l'étoit „ pas.

„ J'honore le Pape, le regardant comme chef „ de l'Egliſe & vicaire de Jeſus-Chriſt. J'ai pour „ lui une très grande & très profonde véné- „ tion: mais c'eſt abuſer de ſon autorité que d'y „ recourir pour s'autoriſer dans le violement „ des loix de l'Egliſe. Ses prédéceſſeurs n'ont „ jamais prétendu en être les maîtres, mais les „ exécuteurs & les défenſeurs, pour les obſerver „ & les faire obſerver aux autres. C'eſt en cela

„ que conſiſte proprement leur charge. C'eſt
„ le pouvoir qu'ils ont reçu de Jeſus-Chriſt, &
„ à quelque changement que les loix du maria-
„ ge ſoient ſujettes, on ne les peut changer ni
„ en général ni en particulier, que par la con-
„ duite de l'Eſprit de Dieu, pour le bien de ſon
„ Egliſe & des ames. Autrement on pourroit
„ dire avec S. Bernard, que ces diſpenſes ne
„ ſeroient pas des diſpenſes, mais des diſſipa-
„ tions, & qu'elles ne ſerviroient qu'à envoyer
„ les hommes en enfer avec la diſpenſe & la
„ permiſſion des ſuperieurs, & ſans ſcandale,
„ comme dit ce Pere; & à leur donner l'im-
„ punité dans ce monde, pour être punis davan-
„ tage en l'autre.

„ Je parle, Madame, ajouta M. Singlin, avec
„ une grande ouverture de cœur, & ſans au-
„ cune crainte, ſachant à qui j'ai l'honneur de
„ parler. Je ne cherche jamais à m'expliquer
„ là-deſſus, mais y étant engagé par une per-
„ ſonne à qui je ne dois point déguiſer mes ſen-
„ timens, je ne puis le faire que ſelon ce que
„ je ſens dans le cœur, ſans aucune attache
„ néanmoins à mes penſées, & tout prêt d'y
„ renoncer ſi on avoit la charité de m'avertir
„ que je m'égare en quelque choſe. Tout ce
„ qui m'afflige plus dans cette affaire dont vous
„ m'avez fait parler, c'eſt que ceux qui aiment
„ le monde & le deſordre du monde, ne cher-
„ chent que des prétextes pour couvrir leurs
„ paſſions. Il eſt difficile que Dieu béniſſe leurs
„ deſſeins; & la plus grande vengeance qu'il
„ puiſſe tirer d'eux, eſt de les frapper d'aveu-
„ glement, & de les laiſſer vivre en paix juſ-
„ qu'à la mort dans ces déreglemens qu'ils n'ont
„ pas voulu connoître, & qu'ils ont cherché à
„ faire paſſer pour innocens. Je vous avoue que
„ cela me fait trembler, & que je plaindrois bien

„ moins

„ moins ces perſonnes, ſi Dieu les puniſſoit dès „ ce monde par quelque châtiment viſible qui „ les feroit peut-être rentrer en eux-mêmes."

Plus Madame de Longueville voyoit M. Singlin, plus elle remarquoit de ſolidité dans tout ce qu'il lui diſoit, & elle comprit qu'elle n'avoit jamais trouvé perſonne qui l'eût conduite plus droit dans le chemin de la verité. Elle avoit peine à ſe ſatisfaire des avis généraux qu'il ſe contentoit de lui donner dans ſes viſites. Elle ſouhaitta qu'il deſcendît dans le particulier. Etant toute occupée de ces penſées, dès la premiere fois qu'il la vit elle lui déchargea ſon cœur, & elle le ſupplia humblement d'agréer qu'elle fît un renouvellement entre ſes mains, & qu'elle lui fît un détail de toute ſa vie. „ Il me ſemble, lui „ dit-elle, que le bon ſens ſeul veut que je vous „ faſſe connoître l'état de ma vie paſſée, afin „ que vous puiſſiez mieux juger de quel remede „ & de quelle conduite j'ai beſoin: ce que vous „ ne ſauriez guéres faire ſans connoître en particulier mes maux & mes infirmités."

M. Singlin demeura ſurpris de la foi, de la ſageſſe, & de la réſolution de cette Dame, & crut que Dieu lui parloit par elle. Auſſi il n'eut garde de refuſer de ſuivre les deſſeins de ſa providence, & il paſſa par deſſus toutes ſes raiſons & toutes ſes craintes. Il accepta donc ſa propoſition, mais il lui dit qu'il ne ſeroit pas néceſſaire qu'elle fît un confeſſion générale, qu'il ſuffiroit qu'elle marquât les rencontres principales de ſa vie, dont il eſt aiſé de ſe ſouvenir, parce qu'on ne peut les oublier; qu'ainſi elle ne s'occuperoit pas tant à ſe ſouvenir de ſes fautes qu'à les reſſentir & les haïr.

Il arriva dans les viſites ſuivantes, qu'après que cette Dame eût enfin ſatisfait les deſirs de ſa piété, & qu'elle ſe fût confeſſée, elle fut toute ſurpriſe de ce que M. Singlin lui donna l'abſolution

ſans

ſans la différer autant qu'elle s'y étoit attendue. Sa profonde humilité lui faiſoit croire, dans ce vif reſſentiment qu'elle avoit de ſes fautes paſſées, qu'un homme qui paſſoit pour être d'une ſi grande ſeverité ne l'épargneroit pas, & la tiendroit long-tems en pénitence, & dans le retranchement de la ſainte communion. Elle témoigna même ſa ſurpriſe à M. Singlin, & regarda cela comme une marque qu'il la croyoit trop foible pour ſouffrir les veritables remedes, dont par la grace de Dieu elle étoit très bien inſtruite. Elle craignoit qu'il ne penſât trop à la menager, ce qui étoit contre l'ordinaire des Dames, & c'eſt de toutes les choſes du monde celle qu'elle apprehendoit davantage.

Mais cet admirable Eccleſiaſtique, d'une ſageſſe & d'une prudence conſommée, voyoit bien des choſes particulieres en cette Dame. Il conſidéra que des directeurs de piété, entre les mains de qui elle étoit, la confeſſoient regulierement, qu'elle avoit déja fait pluſieurs renouvellemens & paſſé pluſieurs années dans un grand reglement de vie, & il crut devoir auſſi tenir envers elle une conduite particuliere. Et pour calmer ſes craintes, il lui dit que la conduite qu'il tenoit envers elle étoit ſelon l'ordre de l'Egliſe, auſſi bien que celle qui y étoit contraire; que l'Egliſe ſavoit varier ſa conduite, non ſeulement ſelon les tems, mais auſſi ſelon les rencontres; que cela n'empêchoit pas qu'elle ne ſe regardât toujours comme pénitente devant Dieu, comme ont fait les plus grands Saints qui, après avoir reçu la remiſſion de leurs péchés, n'ont pas laiſſé de faire pénitence toute leur vie. Ils regardoient leurs péchés comme toujours préſens devant leurs yeux, & la miſericorde de Dieu ne faiſoit que les animer à la reconnoître & à l'adorer en

en puniſſant la liberté avec laquelle ils l'avoient offenſée: que ſa ſoumiſſion & ſa perſevérance pouvoient être plus conſidérables que le délai des autres & la privation des ſacremens, qui ſervent de peu aujourd'hui, comme on le voit par expérience; parce qu'on s'y accoutume aiſément, qu'on s'en éleve plus qu'on ne s'en humilie, n'en étant pas plus mortifié qu'auparavant: que le retardement étoit principalement deſtiné à acquerir les diſpoſitions & les vertus qui étoient déja en elle, & que l'Egliſe a toujours plus conſidérées que le tems, auquel elle ne s'eſt jamais arrêtée lorſqu'elle a vu le veritable fruit de la pénitence, qui eſt la volonté de revenir à Dieu, & de s'attacher humblement & fortement à ſon ſervice: qu'elle devoit bien conſidérer que ce n'étoit ni la communion ni la privation de la communion qui rendoit recommandable devant Dieu, mais la maniere de communier, ou de s'éloigner de la communion, lorſque l'un & l'autre ſe fait ſelon les regles de Dieu & par ſa conduite, & non par la nôtre, & qu'ainſi il eſt mauvais quelquefois de s'en priver auſſi bien que d'en approcher: que le capital étoit de bien apprendre à ſervir Dieu en eſprit & en verité & non en apparence, comme pluſieurs font aujourd'hui, & ſur-tout les perſonnes de condition.

Comme Madame de Longueville paroiſſoit avoir encore quelque peine à revenir de ſa premiere ſurpriſe, il ajouta: „ Croyez moi, Mada-
„ me, le délai de l'abſolution & la privation des
„ ſacremens eſt peu de choſe aujourd'hui pour
„ la plûpart des hommes qui n'en ont pas grande
„ peine, & qui comptent néanmoins cela pour
„ beaucoup, parce qu'il n'eſt pas ſi ordinaire;
„ deſorte qu'ils s'en élevent & s'imaginent avoir
„ fait

„ fait de grandes choſes lorſqu'ils n'ont rien fait ;
„ parce qu'ils mettent en cela preſque toute la
„ pénitence, ou la plus grande partie.

„ Il vaut mieux les abſoudre bientôt & ne
„ leur pas tant différer l'Euchariſtie, pour leur
„ ôter cette erreur & cette préſomption, &
„ leur faire voir que la pénitence conſiſte dans
„ les actions & dans la ſuite de la vie, & non
„ dans les choſes aiſées qui ne ſont rien. Il vaut
„ mieux les porter à l'aumone, à la priere, à la
„ mortification des paſſions, de l'eſprit & du
„ corps même, autant que leur condition le
„ leur permet, ſans indécence & ſans bleſſer les
„ autres, à la ſouffrance des injures & des dé-
„ plaiſirs, à l'aſſiſtance des opprimés, à favori-
„ ſer les gens de bien, à reſiſter aux méchans,
„ à retrancher le luxe & les ſuperfluités, autant
„ que la bienſeance le permet, en évitant la ſin-
„ gularité & la flatterie, à fuir la delicateſſe,
„ principalement en particulier où il y a plus de
„ liberté, à faire, ſi on le peut, quelques auſtéri-
„ tés corporelles en ſecret, & généralement à
„ regler la ſuite de ſa vie, enſorte que depuis
„ le matin juſqu'au ſoir il n'y ait point de vuide
„ & que toutes les actions ſoient chrétiennes &
„ conſacrées à Dieu. Quand on voit des per-
„ ſonnes dans ces diſpoſitions, il n'y a plus à
„ héſiter, & quand elles donnent ainſi des preu-
„ ves qu'elles ſont vraiment pénitentes, on ne
„ doit plus faire difficulté d'avancer l'abſolution
„ & les autres ſacremens. L'Egliſe en a uſé
„ ainſi, même dans les premiers ſiecles, & en
„ différentes occaſions dans leſquelles un plus
„ long délai auroit été impoſſible, pernicieux,
„ ou inutile. Ainſi, Madame, vous pouvez de-
„ meurer en repos. Mettez votre principale pé-
„ nitence à bien ſupporter humblement ce qui
„ vous choquera dans votre maiſon & dans le

„ mon-

„ monde, & à vous acquitter des obligations „ que vous y avez, ſans conſidérer votre ſatisfa- „ ction ou votre peine. C'eſt pourquoi je trou- „ ve que vous avez fort bien fait de vous vaincre „ pour rendre à certaines perſonnes ce que vous „ leur deviez; & il faut, s'il vous plait, que „ votre Alteſſe faſſe de même dans tout ce „ qu'elle pourra ſans offenſer Dieu. Chercher „ ſon repos & ſon contentement n'eſt pas une „ grande vertu, en quoi que ce ſoit qu'on le „ cherche, & dans les choſes même les plus „ ſaintes. Ce qui eſt grand c'eſt de nous atta- „ cher uniquement à la regle de Dieu, & à ce „ qu'il nous commande, ſans conſulter notre „ ſentiment ni notre gout."

Comme avant que de finir cette viſite Madame de Longueville deſira de ſavoir quel reglement elle devoit ſuivre à l'avenir dans ſes communions, M. Singlin lui demanda comment juſques-là elle en avoit uſé. Elle répondit que ſes directeurs la faiſoient communier tous les huit jours, & il lui dit que dans l'état préſent où étoient les choſes, il lui paroiſſoit que c'étoit un peu ſouvent, & qu'elle pouvoit ne le faire que tous les quinze jours; qu'il n'y avoit point de danger qu'on s'apperçût qu'elle ne le feroit pas ſi ſouvent, pourvu qu'on vît quelle le feroit avec plus de vertu & de fruit qu'elle ne le faiſoit auparavant. Sur quoi il lui dit qu'il étoit important de modérer les communions & de les rendre moins fréquentes que ne le font ceux qui les laiſſent à la volonté des plus charnels & des plus foibles.

„ Pour moi je vous avoue, ajouta-t-il, que „ j'ai quelquefois eu de ſcrupule de faire trop „ ſouvent communier des perſonnes, voyant „ comme les Saints en ont uſé. Ce point ne „ m'a pas paru aſſez expliqué dans le livre *de la*

„ *fré-*

„ *fréquente communion*, où il me ſemble qu'on
„ en pouvoit dire beaucoup davantage, & avec
„ plus de force, non ſeulement ſelon les Saints
„ anciens, mais auſſi ſelon les nouveaux. Ceux
„ qui ont introduit cette hardieſſe prodigieuſe
„ des communions ſi fréquentes pour tout le
„ monde, ſont bien à plaindre, & ils n'ont pas
„ aſſez vu combien ces communions ſi multi-
„ pliées, où ils pouſſoient tout le monde, ont
„ cauſé de deſordres & de ruines d'ames."

Dans une autre viſite que M. Singlin rendit à Madame de Longueville, il la trouva dans un grand abattement d'eſprit & un grand découragement. Elle s'étoit laiſſée aller à de grandes inquiétudes au ſujet de ſon ſalut, comme il arrive ſouvent aux perſonnes les plus ſaintes & qui veillent le plus ſur elles. Elle étoit effrayée à la vue des jugemens de Dieu, & dans la crainte de ſa réprobation. M. Singlin fut touché de ces peines où elle ſe jettoit elle-même, & compatit beaucoup à toutes ſes inquiétudes qui n'altéroient pas peu ſa ſanté. Il ſavoit que quand ces inquiétudes ne venoient que du défaut de vertu, elles ſe diſſipoient d'elles-mêmes à meſure que l'on avançoit; mais que lorſquelles procédoient du caractere d'eſprit, elles demeuroient toujours, & augmentoient même ſi la vertu n'étoit extrêmement pure & forte, ce qui n'eſt pas fort ordinaire.

Il fit tout ce qu'il put pour la tirer de ces reflexions vaines qu'elle faiſoit ſur les deſſeins de Dieu, qu'on ne pouvoit connoître & que Dieu nous défend d'approfondir, voulant que nous les laiſſions à ſa connoiſſance, & que nous nous contentions de les adorer avec une humble frayeur & une ferme confiance. Il lui dit qu'elle ne devoir penſer qu'à le ſervir avec fidelité, & à s'employer de tout ſon

cœur

cœur & de toutes ſes forces aux choſes de ſon devoir auxquelles ſeules il vouloit qu'elle s'attachât, ſans prétendre ſavoir ce qui ſe faiſoit dans le ciel, & ce que Dieu vouloit faire d'elle, ce qu'elle ne pouvoit faire ſans perdre le tems, ſans affoiblir ſon corps & ſon eſprit, & ſans ſe rendre incapable de le ſervir: qu'en travaillant ainſi à faire ſes commandemens, elle auroit tout lieu d'eſpérer, & beaucoup moins de ſujet de craindre, Dieu n'abandonnant point ceux qui le ſervent de tout leur cœur: qu'il étoit bon qu'elle renonçât entierement à cette aſſurance & à cette connoiſſance élevée qu'elle voudroit avoir de l'approbation de Dieu & de ſa bonne volonté pour elle; parce que ce deſir eſt contraire à l'ordre de Dieu, qui veut qu'on marche avec foi dans l'obſcurité & dans la crainte, ſans laquelle on ſe perdroit par l'orgueil, par la vaine aſſurance, & par la négligence qu'elle produiroit bientôt.

„ Mais cette crainte, ajouta-t-il, doit être „ bornée, & n'aller pas juſqu'à l'excès. Dieu „ nous défend la recherche de l'avenir & de ſes „ deſſeins ſur nous: il veut qu'on s'en remette „ entierement à lui, & que nous le laiſſions faire, n'ayant ſoin que de notre devoir, ſans „ penſer au ſien, puiſque nous ſommes aſſurés „ qu'il n'y ſauroit manquer." Il lui conſeilla de ſe tenir occupée le plus qu'elle pourroit, & de changer & diverſifier ſes occupations, ſans s'entretenir jamais elle-même, & ſans s'arrêter à ces penſées qui ſont inutiles & dangereuſes. Il lui dit que ceux qui avoient vécu dans le monde, comme elle, y étoient aſſez ſujets, & que s'ils ne s'en déſaccoutumoient, cela leur nuiſoit beaucoup, empêchoit leur avancement, & pouvoit les mettre en danger de ſe perdre.

Madame de Longueville ayant reçu cet avis com-

comme elle devoit, lui témoigna ſa peine pour Monſieur ſon fils, au ſujet de la comédie, non ſeulement parce qu'il y alloit, ce qu'il eſt bon d'empêcher à la jeuneſſe, mais encore plus parce qu'on établiſſoit dans ſon eſprit qu'en cela il n'y avoit aucun mal, & que beaucoup de gens s'étudioient à lui perſuader que ce divertiſſement étoit très innocent, & qu'il n'en devoit avoir aucun ſcrupule.

M. Singlin lui dit qu'il n'y avoit aucun doute que la comédie ne fût un divertiſſement très pernicieux, & que c'étoit là une de ces verités qui ſont claires d'elles-mêmes, & que Dieu ne permet point qui ſoient entierement obſcurcies; qu'auſſi ceux qui avoient quelque ſentiment de Dieu n'alloient à la comédie qu'avec remords, & qu'il n'y avoit que l'accoutumance & l'exemple des autres qui leur ôtaſſent le ver qui les rongeoit: outre que les directeurs complaiſans & les Theologiens intereſſés y contribuoient beaucoup, quoiqu'ils ne puſſent pas étouffer entierement ces remords.

„ La comédie a été en honneur parmi les „ payens, ajouta M. Singlin, quoique les plus „ reglés d'entre eux l'ayent négligée; mais elle „ étoit en vogue en ce tems-là, & les faux dieux „ ordonnoient ſouvent de donner ces ſpectacles, ce qui fait voir que c'eſt un reſte d'idolatrie. On peut même dire que c'eſt comme „ l'accompliſſement & la fin de l'idolatrie, puiſque le démon y reçoit le plus grand ſacrifice „ qu'on lui offre, ſacrifice non des bêtes, mais „ des hommes, non des corps des hommes, „ mais des ames qui ne lui ſont immolées que „ par les vices & par les crimes. C'eſt pourquoi le métier de comédien eſt declaré ſi infâme par les loix civiles, n'y ayant point de „ deſordres dont elles ne croient capables ceux

„ qui

„ qui s'y attachent. L'Egliſe auſſi les retranche
„ de ſa communion: ce qui ſuffit à des perſon-
„ nes équitables pour voir qu'il n'eſt pas permis
„ d'aller à la comédie; puiſque ſi l'action des
„ comédiens eſt mauvaiſe, on n'y peut pren-
„ dre part ni ſe jouer des péchés des autres, &
„ les payer même pour cela ſans pécher : la loi
„ de Dieu condamnant ceux qui conſentent au
„ mal comme ceux qui le font. Les comédiens
„ ne jouent pas pour eux. Les comédiens pé-
„ chent mortellement: ainſi le péché de ceux
„ qui les approuvent & leur commandent de
„ jouer, ne peut être petit.

„ On a donc tort de s'imaginer que la comé-
„ die ſoit devenue aujourd'hui une choſe inno-
„ cente, comme ſi elle avoit changé de nature.
„ Les comédiens ſont toujours infâmes, & la co-
„ médie eſt toujours un mal. La ſubſiſtance des
„ peines prouve clairement la ſubſiſtance des
„ crimes. Ce qui peut tromper ceux qui l'ap-
„ prouvent, c'eſt que les paroles ſales en ſont,
„ dit-on, retranchées : mais c'eſt la ſubſtance des
„ choſes que l'Egliſe a toujours condamnée dans
„ les ſpectacles, & non quelques mots. Ce
„ n'eſt qu'amour, que haine, colere, vengean-
„ ce, avarice, luxe, intrigues de toute ſorte,
„ folies & dereglemens de la chair & du ſang,
„ dont l'exemple, ſur tout quand il eſt ſi bien
„ repréſenté, eſt la perte des ames, comme l'e-
„ xemple des Saints bien repréſenté eſt la plus
„ grande édification.

„ Si les paroles impudiques ſubſiſtoient, on
„ ne ſeroit plus en peine de deſaprouver la co-
„ médie: avec un peu de pudeur & de con-
„ ſcience on en auroit de l'horreur; mais le dé-
„ guiſement en augmente le mal, au lieu de le
„ diminuer. C'eſt un ennemi caché qui ſe gliſ-
„ ſe plus avant; c'eſt le démon qui tend un

„ piege pour ſurprendre toutes ſortes de perſon-
„ nes. S. Cyprien n'y reprend pas les paroles
„ deshonnêtes, mais de ce que les hommes s'y
„ habilent en femmes, & les femmes en hom-
„ mes, contre les loix expreſſes de Dieu, & de ce
„ qu'on y contrefait les fauſſes divinités. S. Chry-
„ ſologue dit que ceux qui veulent bien porter
„ l'image des faux dieux, quoique par jeu, re-
„ noncent à l'image de Dieu qu'ils ont dans
„ leurs ames. S. Auguſtin compare ceux qui
„ donnent de l'argent aux comédiens, à ceux qui
„ en donnent aux femmes debauchées, & ap-
„ pelle leur faute *vitium immane*, un crime ef-
„ froyable. Il dit qu'aller là enſemble, c'eſt
„ comme ſi on s'enivroit enſemble, comme
„ ſi on voloit enſemble, comme ſi on offroit
„ enſemble de l'encens aux dieux. Ainſi c'eſt
„ la comédie même que les Peres condamnent,
„ & c'eſt par des raiſons immuables, puiſqu'elles
„ ſont attachées à l'eſſence de la choſe même.
„ Si les romans ſont ſi déteſtés des perſonnes
„ raiſonnables, que ſera-ce de la comédie où
„ l'on voit les choſes mêmes qu'on lit dans les ro-
„ mans, & où l'on apprend plus encore que dans
„ ces livres pernicieux à faire les mêmes crimes
„ qu'on a vu repréſenter? *Adulterium diſcitur dum*
„ *videtur*.

„ Je ne dis point ce que vous ſavez, que c'eſt
„ à cela que nous renonçons quand nous renon-
„ çons aux pompes du diable, qui ſont en la
„ comédie plus qu'en aucune autrec hoſe,
„ & que toute la vie d'un chrétien devant être
„ une pénitence continuelle, ce n'eſt pas à la
„ comédie que l'on apprend à pleurer ſes péchés.
„ On nous ordonne de prier toujours: Eh! ne
„ ſent-on pas, qu'à ces ſpectacles on ne peut
„ prier, & qu'au retour de-là l'eſprit de priere eſt
„ éteint? Quelle proportion y a-t-il de ces ris

pro-

„ profanes avec les gémiſſemens ineffables que le
„ ſaint Eſprit forme dans nos cœurs? Que de-
„ viendra ce qu'on nous a dit tant de fois:
„ N'aimez pas le monde & les plaiſirs du mon-
„ de? Il n'eſt pas permis de s'attacher au plai-
„ ſir du manger & du boire: combien moins le
„ ſera-t-il de rechercher ceux de la comédie qui
„ ſont ſi inutiles & ſi dangereux?

„ On devroit même particulierement défen-
„ dre la comédie à la jeuneſſe, comme étant
„ bien plus ſuſceptible des paſſions; quand ce
„ ne ſeroit qu'à cauſe qu'elle y apprend à aimer
„ les delices qui tuent l'ame. C'eſt ce qui fait
„ que je m'étonne qu'il y ait des perſonnes qui
„ bien loin d'en détourner Monſieur votre fils,
„ l'y portent au contraire en lui perſuadant que
„ c'eſt une choſe fort innocente. Il me ſem-
„ ble qu'il ſeroit de la ſageſſe de Votre Alteſſe,
„ & du zele que vous avez pour le ſalut de
„ Monſieur votre fils, de faire doucement ſa-
„ voir à ces perſonnes qu'elles ne vous obligent
„ pas en lui tenant de tels diſcours, & que ſi
„ elles ne peuvent ou ne veulent pas changer de
„ ſentiment, elles vous feront plaiſir de garder
„ au moins le ſilence ſur cette matiere."

La viſite ſuivante que M. Singlin rendit à Madame de Longueville l'affligea beaucoup, car il la trouva fort malade. Elle le pria ſeulement de lui dire la maniere de ſe préparer à la mort; parce qu'elle ne la croyoit pas fort éloignée. M. Singlin fut touché de ſon état, & lui marqua en un mot, que ce qu'il pouvoit lui dire de meilleur ſur ce qu'elle deſiroit, étoit de lui recommander une grande ſoumiſſion à la volonté de Dieu, & une grande obéiſſance à ſes ordres.

„ Pour moi, dit-il, qui ne crois pas vivre
„ encore long-tems, je ne voudrois pas une meil-
„ leure préparation pour moi-même. Votre

„ Alteſſe ſait aſſez de quelle maniere j'ai été
„ traverſé dans mes meilleurs deſſeins. Elle voit
„ l'état violent où je me trouve ; que je ſuis obli-
„ gé de dépendre de toute ſorte de creatures,
„ raiſonnables & déraiſonnables, bonnes & mau-
„ vaiſes.

„ J'avoue que cet état quelquefois me ſeroit
„ pénible, ſi je ne regardois Dieu dans les hom-
„ mes qui conduit leurs actions les plus déré-
„ glées, auſſi bien que les bonnes, & qui veut
„ que nous dépendions d'eux & lui obéiſſions
„ en eux à tout moment. Cette obéiſſance eſt
„ beaucoup plus étendue & plus pénible que
„ celle qu'on rend aux ſuperieurs de Religion,
„ & elle eſt néanmoins d'obligation pour tous
„ les chrétiens. C'eſt une obéiſſance continuel-
„ le, en quelque état & en quelque condition
„ que l'on ſoit, ſans en exemter ceux qui ſont
„ dans les dignités les plus élevées. Si nous pen-
„ ſions bien à ce devoir, & que nous euſſions
„ ſoin de nous en acquitter, nous ne perdrions
„ jamais aucune de nos œuvres ; nous ſerions
„ toujours en paix, & rien ne ſeroit capable de
„ nous troubler, & de nous inquiéter ; ni
„ les maux de ce monde, interieurs ou exte-
„ rieurs, ni même la mort qui eſt le dernier de
„ tous ; parce que nous ſerions auſſi prêts de la
„ recevoir de quelque côté qu'elle pût venir,
„ que tout le reſte des miſeres & des peines qui
„ la précédent.

„ Cette préparation eſt non ſeulement la plus
„ générale & la plus commune à tous les états,
„ mais auſſi la meilleure, la plus aſſurée & la
„ plus humble. Elle eſt la plus humble, parce
„ qu'elle nous met toujours au deſſous de toutes
„ les creatures, pour recevoir tous les traite-
„ mens qu'elles nous voudront faire, ſans ex-
„ ception. Elle eſt la plus aſſurée : les autres

„ ma-

„ manieres de nous préparer à la mort peuvent „ être ôtées par mille accidens; mais il n'y en „ a aucun qui puiſſe nous ôter celle-ci, puiſ- „ qu'elle conſiſte à nous ſoumettre à tous les „ accidens, & à vouloir dépendre de Dieu dans „ les creatures par leſquelles ils nous pourront „ arriver. Elle eſt auſſi la meilleure, parce „ qu'elle approche plus de ſon modele qui eſt „ Jeſus-Chriſt, & nous rend plus ſemblables à „ lui; c'eſt ainſi qu'il ſe prépara à la mort en „ s'aſſujettiſſant non ſeulement à ſon pere, mais „ encore aux creatures par leſquelles il lui plai- „ ſoit de le conduire à la mort.

„ Je dis ceci à Votre Alteſſe, & je me le dis „ à moi-même; car ſi vous m'avez donné lieu „ de parler ſur ce ſujet en diſant que vous atten- „ diez la mort, tous la doivent regarder com- „ me prochaine, l'apprehender & s'y préparer; „ & elle eſt même plus à craindre pour les jeu- „ nes que pour les vieux, parce qu'elle ſurprend „ plus ſouvent les premiers que les ſeconds.

„ Au reſte la meilleure maniere de s'y prépa- „ rer ne conſiſte pas dans les penſées ni dans les „ mouvemens, mais dans une diſpoſition du „ cœur & un état ferme & immuable d'où pro- „ cédent toutes les actions exterieures & inte- „ rieures, & par lequel ſeul Dieu les conſidére „ & les juge: ce qui paroit par l'obſervance „ égale & continuelle de notre devoir & des „ loix de notre profeſſion. Ceux qui vivent de „ la ſorte ont ſujet d'eſpérer qu'ils ſont à Dieu „ & qu'ils marchent dans ſa voie, encore qu'ils „ n'y penſent pas toujours; & pourvu que le „ fond de leur cœur ſoit dreſſé vers lui, & „ qu'ils demeurent dans leur vocation, avan- „ çant tous les jours quelque peu & diminuant „ leurs foibleſſes & leurs négligences, il eſt cer- „ tain qu'ils vont à lui & qu'ils le cherchent;

„ & qu'ainſi ils ſe préparent bien à la mort. Car „ les lampes des vierges ſages ne ſont autre „ choſe, ſelon les Peres, que les bonnes œuvres „ & les exercices de leur vocation faits avec „ l'onction de la grace du S. Eſprit & l'attente „ de l'Epoux qu'ils deſirent poſſeder dans l'é- „ ternité.

„ Votre Alteſſe eſt dans un état qui me fait „ craindre que je ne ſois un peu indiſcret; mais „ je me laiſſe emporter inſenſiblement à la con- „ ſolation que j'ai de vous entretenir ſur un ſu- „ jet où vous m'avez mis. La ſoumiſſion à Dieu „ pour moi eſt mon tout. Je ne ſuis ici de- „ vant Votre Alteſſe qu'en ſuivant ſes ordres & „ pour m'acquitter le mieux que je puis de l'em- „ ploi où il m'appelle, & où je ne ſuis pas en- „ tré par mon propre choix ni pour ma ſatisfa- „ ction particuliere. Mais c'eſt à Dieu de nous „ gouverner & de nous appliquer comme il lui „ plait, & à nous de croire que comme nous „ ne pouvons rien faire qui lui ſoit de quelque „ utilité, il ne nous reſte qu'à lui obéir & à le „ ſuivre ſans regarder ce qu'il nous commande; „ les meilleures œuvres étant mauvaiſes lorſ- „ qu'elles ne ſont pas dans ſon ordre qui eſt le „ ſeul veritable."

Madame de Longueville lui repréſenta ſon état, & lui dit quelle ne ſavoit point quel ſeroit le ſuccès de ſa maladie. Elle le pria que ſi elle alloit loin, & que ſi on jugeoit à propos qu'elle reçût les ſacremens, comme elle ne pourroit alors eſpérer de le voir, étant obligé de ſe tenir caché, il voulût bien lui faire la grace de lui envoyer quelques reflexions ſur ces ſujets là, afin de ſe les faire lire, & que ce ſeroit pour elle la même choſe que s'il les lui diſoit. M. Singlin le lui promit, & j'ai eu le bonheur moi-même de lui prêter ſouvent la main pour envoyer

à cet-

à cette Dame pluſieurs Ecrits très édifians. J'en mettrai quelques-uns à la fin de cette troiſiéme partie.

Madame de Longueville, après cette promeſſe, ne ſachant ſi elle reverroit jamais M. Singlin, lui dit: " Je vous rends graces, Monſieur, des obli-
„ gations infinies que je vous ai. Je vous aſſu-
„ re que je ne les perds point de vue, quoique
„ je vous en donne peu de preuves. J'eſpére
„ que la même charité qui vous a engagé à me
„ donner tant de ſecours, vous y engagera tou-
„ jours. C'eſt de-là que j'en eſpére la conti-
„ nuation, & non pas de moi qui ne pourrois
„ que vous éloigner. Je me conſole dans cette
„ eſpérance qui m'eſt bien chere, ne pouvant
„ être indifférente pour la maniere dont je ſuis
„ dans l'eſprit d'une perſonne que j'honore de
„ tout mon cœur. Je vous demande pardon de
„ ce que ceci ſent un peu le compliment, mais
„ ce n'en eſt point un. Je n'en veux point fai-
„ re, ſur-tout dans l'état où je ſuis. Le friſſon
„ qui commence conduiſant ma langue, il faut
„ lui céder. "

M. Singlin ayant été la voir au ſortir de ſa maladie qui, par la miſericorde de Dieu ſur ſon Egliſe, n'eut pas les ſuites facheuſes qu'on en avoit apprehendées, il la trouva remplie d'un nouveau zele pour Dieu; ce qui lui fit connoître qu'elle avoit eu le ſecret de faire un bon uſage pour ſon ame, des infirmités du corps qui affoibliſſent ſi ſouvent les autres.

Ce zele trouvant moins à agir ſur elle & ſur ſa maiſon, par les bons reglemens & les meſures de prudence que ſa ſage piété lui avoit fait prendre, il commença à ſe répandre ſur ſon auguſte famille, & elle y chercha de quoi ſatisfaire cet amour ardent pour Dieu dont elle bruloit. Elle vit ſes proches partagés. Les uns penſoient

ſerieuſement à Dieu; d'autres en étoient un peu éloignés. Reflechiſſant ſur tout cela avec cette ſageſſe que Dieu lui avoit donnée, elle y trouva de grands ſujets d'eſtimer encore davantage la grace que Dieu lui avoit faite, & toute ſon apprehenſion fut de ne la pas reconnoître aſſez, & de ne témoigner pas cette humble reconnoiſſance par le reglement de toute ſa vie. Elle trouva dans Madame la princeſſe de Conti, * ſa belle-ſœur, une perſonne admirable qui avoit cet avantage ſur elle, qu'ayant été embraſée de l'amour de Dieu dès ſes plus tendres années, elle n'avoit point tourné la tête en arriere, comme avoit fait pour un tems Madame de Longueville; mais étoit toujours demeurée ferme & inébranlable dans ſes bonnes réſolutions.

Dieu s'étoit ſervi de M. le Cardinal Mazarin ſon oncle, pour enlever à l'Italie cette perle prétieuſe que ſon autorité dans la France & ſon grand crédit auprès du Roi trouva moyen d'unir aux fleurs de lis, par un heureux un mariage qui la fit entrer dans la famille royale, & dans l'illuſtre ſang des Bourbons, épouſant M. le prince de Conti. Dieu regla ainſi les choſes pour ſanctifier le mari par ſa femme, & tirer de ce mariage des enfans qui d'abord ont été la joie de l'Egliſe dans leur plus tendre jeuneſſe, & qui ſont maintenant l'admiration non ſeulement de la France, mais de toute l'Europe; l'un d'entre eux ayant été, à cauſe de ſon grand mérite, élu pour être Roi de Pologne, comme vingt cinq ans auparavant le fils de Madame de Longueville avoit été choiſi par ce même royaume pour monter ſur le thrône.

Ces deux admirables ſœurs dans une ſi parfaite

* Anne Marie Martinozzi, princeſſe de Conti, morte le 4. Fevrier 1672.

faite intelligence, n'eurent point de plus grandes affaires que de joindre leurs vœux enſemble pour le ſalut de M. le prince de Conti, comme Madame de Longueville faiſoit auſſi de ſon coté pour le fameux prince de Condé ſon autre frere.

Madame la princeſſe de Conti s'appliqua ſi heureuſement à prier pour ſon époux, qu'enfin ils conſpirerent tous deux à qui ſerviroit Dieu avec plus de ferveur; & l'époux auſſi bien que l'épouſe n'eurent point de plus grande paſſion que d'apprendre à leurs enfans à craindre Dieu.

Jamais on n'a vu de peres ni de meres plus occupés de cet emploi ſi important. Lorſqu'ils étoient encore tout enfans M. de Conti liſoit toujours avec eux les figures de la Bible: & ce qui eſt aſſez plaiſant, c'eſt que lorſque ces petits princes venoient à l'endroit du ſacrifice d'Abraham, ils le paſſoient toujours. Quelqu'un qui s'en apperçut leur en demanda la raiſon: „ Mon „ pere eſt ſi bon, dirent-ils, que ſi Dieu le lui „ demandoit, il feroit de nous la même choſe „ qu'Abraham. Nous lui cachons cela."

M. Singlin à qui Madame de Longueville diſoit tout ce qui ſe paſſoit ſi heureuſement dans ſa famille, lui donnoit ſes conſeils ſur tout ce qu'elle lui propoſoit. Un des plus importans ſujets de delibération fut l'affaire des penſions que M. le prince de Conti, en ſe mariant, s'étoit reſervées ſur ſes bénéfices, & auxquelles il renonça généreuſement. On vit en cela juſqu'où alloit la tendreſſe de ſa conſcience & la ſincérité avec laquelle il alloit à Dieu & deſiroit d'être à lui ſeul. Il n'écouta point la voix de ceux qui s'efforçoient de lui perſuader de les garder; qui lui repréſentoient qu'il feroit mieux d'employer ſes revenus en œuvres ſaintes; qu'il y avoit des choſes qui avoient plus d'éclat devant les hommes que devant Dieu, qui blâme ſou-

ſouvent ce que les hommes eſtiment, & qui eſtime beaucoup ce qu'ils ne conſidérent pas; que les actions éclatantes & élevées étoient pour l'ordinaire dangereuſes à ceux qui commencent, & que pour cette raiſon les ſages directeurs les en éloignent le plus qu'ils peuvent, les nourriſſant de lait, c'eſt-à-dire, d'humilité & d'actions obſcures ou ordinaires; que c'étoit là ce qui faiſoit que la converſion des perſonnes de qualité ſe perdoit & ſe diſſipoit, & qu'elles s'élevoient dès les premieres démarches, pour retomber quelquefois plus bas qu'elles n'étoient au commencement.

M. le prince de Conti trouva toutes ces raiſons ſolides; mais il ne crut pas s'en devoir ſervir autrement que pour s'exciter à faire ſes démiſſions plus humblement & avec plus de tremblement afin d'éviter la vanité. Il crut qu'ayant eu ces bénéfices ſi enfant, contre les regles de l'Egliſe, il lui devoit cet exemple, & il craignoit une certaine avarice pour lui-même, en retenant ſes mêmes bénéfices qu'on le diſſuadoit de quitter de peur de les expoſer en proie à l'avarice des autres. Ainſi quelque éclat que fit cette démiſſion, ce prince ne laiſſa pas de perſevérer humblement dans une ſolide piété, & de s'y avancer de plus en plus.

Auſſi Madame de Longueville ne s'en tint pas là, & voyant dans Monſieur ſon frere une crainte de Dieu qui le détachoit ſi fort des creatures, ſon zele la porta plus loin, & elle concerta avec lui de quelle maniere ils pourroient dédommager certains endroits de la France, des dégats & des pertes que les guerres civiles dont ils étoient les auteurs y avoient cauſés.

M. le prince de Conti avoit de ſon côté un directeur admirable, que l'on peut appeller le plus ſaint des Evêques qui étoient alors dans la Fran-

France. C'étoit M. l'Evêque d'Alet qui n'affoiblit point le zele de ce prince pénitent, & qui le conduiſit pendant dix ans avec une ſageſſe vraiment épiſcopale. Il n'héſita point ſur la propoſition que lui fit le prince de reſtituer aux perſonnes affligées des guerres civiles, le tort qu'elles en avoient reçu. Au contraire, il l'y fortifia extrêmement, & lui fit voir de plus la néceſſité de ces reſtitutions ſans leſquelles ſa pénitence ſeroit au hazard d'être fort imparfaite.

Ce fut alors que l'on vit & le frere & la ſœur s'unir enſemble pour cette œuvre ſi édifiante. Ils eurent une ſainte curioſité pour découvrir les maux qu'ils avoient cauſés, & une charité juſte & généreuſe pour tâcher d'y remedier. Ils ſe retrancherent avec une fermeté admirable le néceſſaire même pour ce ſujet, ne croyant rien de plus néceſſaire pour eux que de ſatisfaire au prochain pour le tort qu'ils lui avoient fait.

Ne puis-je pas encore plaindre l'aveuglement de ceux qui perſécutoient ſi injuſtement ces Meſſieurs qu'ils repréſentoient ſans ceſſe non ſeulement comme des ennemis de l'Egliſe mais encore comme des perturbateurs de l'Etat, qui avoient des deſſeins ſanguinaires de ſe fortifier ſourdement afin de pouvoir un jour lever le maſque & tirer l'épée contre le prince. Si ce n'avoit été que des gens mépriſables, ſans aucune élevation de cœur, ſans religion & ſans honneur, qui euſſent débité ces folies, qui s'arrêteroit à les écouter? Mais c'étoient des princes de l'Egliſe, c'étoient, comme je l'ai dit plus haut, (page 22.) des Archevêques conſidérables qui publioient ces extravagances, & qui les mettoient dans des Ecrits publics qu'ils addreſſoient au Roi même devant qui ils oſoient ſoutenir ces horribles impoſtures. Ce fut ce qui obligea M. Arnaud, de s'élever ainſi qu'un petit David contre le Philiſtin

liſtin audacieux, dans une requête qu'il fit pour ſervir de replique, & qu'il addreſſa auſſi au Roi même. Il prit occaſion de cette action de M. le prince de Conti, de faire voir au Roi combien ces accuſations étoient fauſſes. Voici ſes paroles :

„... Monſieur d'Ambrun, Sire, commence ſa „ déclamation injurieuſe en nous accuſant de „ former une cabale d'inviſibles, qui ſe ſont ſe„ parés de l'Egliſe par leur rebellion : d'intro„ duire une nouvelle héréſie beaucoup plus dan„ gereuſe pour l'Egliſe & pour l'Etat, que celle „ des ſiecles paſſés : de préparer des couleurs „ pour déguiſer notre malice & pour noircir „ les défenſeurs de la verité : de mettre en uſa„ ge tous les inſtrumens de la vengeance, & „ de ne faire que trop voir que nous voulons „ ſuivre juſqu'au bout l'eſprit des hérétiques qui, „ après avoir employé tous les argumens, la „ fauſſe éloquence, & les calomnies, tandis „ qu'ils ſont foibles, prennent les armes dès qu'ils „ ſe ſentent aſſez forts pour établir leur ſecte par „ la force . . . . .

„ Cependant, Sire, comme ſi M. l'Arche„ vêque d'Ambrun avoit reçu de Dieu le pou„ voir de lire dans les cœurs, il ne nous accu„ ſe pas ſeulement de crimes préſens, mais il „ prévoit ceux que nous commettrons, lorſque „ nous ſerons plus forts. Il aſſure Votre Maje„ ſté, comme nous avons déja vu, que voulant „ ſuivre juſqu'au bout l'eſprit des hérétiques, „ nous ne manquerons pas alors de prendre les „ armes pour établir par la force notre mau„ vaiſe doctrine. C'eſt ainſi qu'il fait le politi„ que en jugeant de l'eſprit & du cœur de Vo„ tre Majeſté par la foibleſſe du ſien, & en tâ„ chant de faire peur de trois ou quatre Ecri„ vains de Port-Royal à un prince qui fait trem„ bler toute l'Europe, comme étant capables

„ de

„ de prendre les armes contre lui, & de lever
„ des armées pour établir leur prétendue ſecte
„ par une guerre civile. Le reſpect que nous avons
„ pour Votre Majeſté nous empêche, Sire, de
„ traiter cette viſion de la maniere qu'elle le mé-
„ riteroit; & nous voulons bien même épargner
„ à M. d'Ambrun les reparties qu'elle attireroit
„ très juſtement, & qui ne lui ſeroient pas avan-
„ tageuſes; mais nous croirions faire tort à Vo-
„ tre Majeſté, ſi nous entreprenions de réfuter
„ ſerieuſement une imagination ſi hors d'appa-
„ rence.

„ Nous la ſupplions ſeulement de ſe ſouvenir
„ des conſeils qu'elle ſait qu'un Evêque cele-
„ bre que l'on regarde comme étant dans la
„ même cauſe que nous, & dont nous ferons
„ toujours gloire de ſuivre les ſentimens, a don-
„ nés à des perſonnes de la plus haute condition
„ de ſon royaume que le malheur des tems
„ avoit engagées dans des guerres contraires à
„ leur devoir: & nous ſommes aſſurés qu'elle
„ n'aura beſoin que d'y faire un peu de réfle-
„ xion, pour demeurer perſuadée que rien ne
„ ſeroit plus capable d'entretenir dans ſon Etat
„ une parfaite tranquillité, que ſi tous les
„ Theologiens & tous ceux qui gouvernent
„ les conſciences ſuivoient les mêmes ma-
„ ximes. "

M. Singlin qui avoit des conſolations toujours nouvelles dans les viſites qu'il rendoit à Madame de Longueville, en y remarquant toujours de nouveaux progrès dans la piété, trouva un excellent moyen de lui procurer de grands ſecours pour l'animer de plus en plus à s'avancer vers Dieu, dans la compagnie d'une perſonne d'un très grand mérite que ſa charité toujours ingénieuſe tacha de lui aſſocier, afin que cette union fût reciproquement le ſalut de l'une & de l'autre.

C'é-

C'étoit Mademoiſelle de Vertus, * perſonne d'une des plus grandes maiſons du royaume ; mais qui avoit des talens de la nature & de la grace qui paſſoient ſans comparaiſon ſa naiſſance.

Cette admirable perſonne ayant connu enfin le néant du monde & la vanité des divertiſſemens qu'elle y avoit pris, fut touchée par un ſi violent mouvement de la grace, qu'elle ne reſpira plus que la pénitence : elle s'y ſacrifia entierement pour le reſte de ſes jours avec une réſolution très ferme & très fervente, deſorte qu'elle ſe rendit maitreſſe de la foibleſſe de ſa chair, malgré laquelle elle vivoit d'une maniere ſi auſtere & ſi pénitente, que les perſonnes les plus fortes & les plus robuſtes euſſent eu de la peine à la ſuivre.

Dès qu'elle eut entendu parler de M. Singlin, elle brula du deſir de l'avoir pour directeur. Ce ſage Eccleſiaſtique fut ſurpris de voir en elle tant de foi & tant de piété, & il penſa à la joindre avec Madame de Longueville, pour être ſa conſolation dans ſon veuvage, & ſa compagne dans tous ſes exercices ſpirituels.

On vit avec admiration deux perſonnes conſidérables dans le monde conſpirer enſemble dans la même vie, & entrer dans les mêmes penſées. Elles étoient toujours occupées de Dieu ; & au lieu que ſouvent deux ou trois Dames du monde ſe trouvant enſemble attirent avec elles le démon qui en eſt le prince, & qui parle par leurs actions, par leurs geſtes, & par leurs bouches ; celles-ci au contraire n'avoient rien qui ne portât à Dieu ; & l'on ne vit jamais mieux accomplir la verité de cette parole de Jeſus-Chriſt, *Par tout où ſeront deux ou trois perſonnes aſſem-*

* Catherine Françoiſe de Bretagne de Vertus, morte le 21 Novembre 1692.

ſemblées en mon nom, je ſuis là au milieu d'elles.

Elles ſe faiſoient une ſolitude au milieu de Paris, & on n'en trouve guéres de ſemblables dans les monaſteres. De quelques embarras & de quelque tumulte d'affaires que le démon s'efforçât de les troubler, dès qu'elles ſe revoyoient ſeules enſemble, tout étoit en paix. Il ſuffiſoit à l'une de voir la ſerenité de l'autre pour être tout-à-fait tranquille. Plus elles étoient vuides des deſirs de la terre, plus elles étoient pleines des deſirs du ciel; tout le reſte leur paroiſſoit une veritable miſere. Elles fuyoient, autant que la bienſéance le pouvoit permettre, la vue même des perſonnes du monde, ne voulant plus mêler la verité avec la vanité, ni les choſes ſpirituelles avec les temporelles.

Il n'y a que Dieu qui ſache combien de fois elles ont regretté de n'avoir pas commencé une vie ſi ſainte de meilleure heure, & combien elles s'efforçoient de réparer par leur ferveur les défauts de leur précédente vie. Pour graver plus profondément dans leur cœur les verités ſaintes dont elles nourriſſoient leur piété dans leurs lectures, elles en faiſoient des extraits de leur main propre, afin de réparer ainſi en quelque ſorte le peu d'uſage qu'elles s'accuſoient d'en avoir fait pendant leurs premieres années.

Vivant ainſi, elles travailloient ſans bruit à l'ouvrage de leur ſalut, & ſe rendant le plus qu'elles pouvoient inviſibles au monde, elles ne penſoient qu'à cet œil inviſible qui voit ce qu'il y a de plus ſecret, & qui contemple avec plaiſir ce que le monde n'eſt pas digne de connoître. Elles plaignoient les vanités & les folies pleines de menſonge des perſonnes qu'elles étoient obligées de voir. Elles ne rougiſſoient point d'être humbles avec les orgueilleux, & amies de la pénitence avec les voluptueux. Converſant avec

circonſpection, elles manioient la poix ſans ſe ſalir, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, & vivoient dans la corruption des derniers tems avec la pureté & la religion des premiers ſiecles.

Mais pendant qu'elles menent une vie ſainte, & que Dieu, dans le ſecret de leur ſolitude pleine de lui, prépare ſes ſervantes, ſans qu'elles y penſent, pour être les coopératrices d'un de ſes plus glorieux ouvrages & de ſes plus grandes miſericordes ſur ſon Egliſe, * laiſſons-les pour un moment, & voyons d'autres affaires que Dieu deſtinoit à M. Singlin, pour achever de le purifier avant que de l'appeller à lui.

Exhortations pour une perſonne malade, en recevant les Sacremens.

COMME la vie chrétienne commence par le batême, elle finit auſſi par le ſaint Viatique que vous venez de recevoir; & comme le ſacrement de batême eſt le ſacrement de la foi, on peut dire que celui-ci eſt le ſacrement de l'eſpérance. Car cette vertu nous devant ſauver, Jeſus-Chriſt a eu un ſoin particulier de l'établir ſur un fondement inébranlable aux approches de notre mort. Si un ange venoit du ciel pour vous aſſurer que Dieu vous aime & qu'il vous veut ſauver, vous admireriez cette grace & vous entreriez dans une grande confiance. Maintenant ce n'eſt plus un ange, mais le Dieu même des anges qui vient vous aſſurer lui-même de la grace qu'il vous veut faire, & de la miſericorde qu'il vous accorde.

Vous avez quelque peur de ſortir du monde pour paroître devant Dieu; & le même Dieu que vous craignez deſcend du ciel pour venir dans

* L'Auteur parle, peut-être, de la paix de Clement IX.

dans votre cœur, vous aſſurant de ſa protection & de ſon ſecours. Vous apprehendiez ſa juſtice ſachant qu'il vous doit juger, & comme il a dit de ſon premier avénement à l'égard de tous les hommes, *Je ne ſuis pas venu pour juger le monde mais pour ſauver le monde*, il vous dit auſſi maintenant en particulier: Si vous apprehendez ma juſtice, eſpérez encore plus en ma bonté & en ma grace, puiſque je ne viens pas pour vous juger mais pour vous ſauver: je ne veux examiner vos actions qu'après que j'aurai effacé vos péchés & ſanctifié votre ame, comme votre ſauveur.

Conſervez donc une eſpérance auſſi humble, & tout enſemble, auſſi ferme & auſſi inébranlable, que le mérite le don du corps & du ſang de Jeſus-Chriſt qui l'a ſcellée & confirmée. Dites-lui avec David: Mon Dieu, j'eſpére en vous. Je crains tout de moi, j'eſpére tout de vous. Vous êtes mon Dieu. Vous n'êtes pas ſeulement le Dieu de tous vos fideles en général, mais vous êtes le mien en particulier. Ma vie & ma mort ſont entre vos mains. Soyez ma vie, & la mort même me ſera un paſſage à une meilleure vie. Entrant en moi, faites que j'y rentre d'une maniere ſalutaire: ou plutôt faites que je me quitte moi-même avec averſion & horreur, pour entrer en vous & demeurer en vous avec joie & avec une continuelle action de graces; afin que quelque choſe que vous ordonniez de moi, vous demeuriez dans le tems & dans l'éternité avec moi.

Autre Exhortation.

ON vient de vous dire, ſelon la coutume de l'Egliſe, les paroles du ſaint précurſeur, *Ecce agnus Dei*; voici l'agneau de Dieu. Il les a dites en montrant ſeulement cet agneau de Dieu; & on vous les a dites en vous le donnant. En quoi vous êtes plus heureuſe que les prophetes; puiſ-

que vous voyez préſentement celui dont ils ont ſeulement deſiré & prophetiſé l'avénement; & vous êtes en quelque ſorte plus favoriſée que S. Jean, puiſqu'au lieu qu'il a dit qu'il n'étoit pas digne de dénouer les cordons des ſouliers du Fils de Dieu, vous avez été aſſez heureuſe pour le recevoir en même tems dans votre corps & dans votre cœur.

Jouiſſez donc d'un ſi grand bien & excitez votre foi, en conſidérant que cet agneau vient en vous pour vous donner à vous-même la patience des agneaux, & la docilité des brebis de Dieu. Car ce ſont les noms qu'il donne à tous les fideles, lorſqu'il dit à S. Pierre, *Paiſſez mes agneaux: paiſſez mes brebis.* Comme étant Dieu il s'eſt fait homme pour rendre les hommes enfans de Dieu; ainſi étant homme il eſt devenu agneau de Dieu pour rendre ſes élus les agneaux de Dieu. Il a vécu en agneau, ſuivant en toutes choſes la volonté de ſon pere. Il eſt mort en agneau, ſouffrant tout avec douceur & dans le ſilence. Imitez-le: offrez-vous toute à lui avec douceur par l'imitation de ſes vertus. Il vient dans vous afin de vous rendre ſemblable à lui, pour y retracer l'obéiſſance de ſa vie, s'il lui plait de vous retenir encore au monde; ou pour y retracer la douceur & la patience de ſa mort, s'il lui plait de vous appeller à une meilleure vie.

En l'adorant donc ſur l'autel de votre cœur en cette qualité d'agneau ſuprême, dites-lui à l'imitation de l'Egliſe: O agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, effacez les miens. Noyez-les dans le ſang prétieux qu'il vous a plu que je reçuſſe & dont la moindre goute auroit pu effacer les péchés de tout le monde. Soyez agneau dans moi, en me faiſant imiter votre douceur, & en me délivrant de toutes les tentations d'impatience auxquelles la langueur de la mala-

die

die nous expoſe. Je ne ſerai point troublée en vous ſuivant comme un agneau fait ſon paſteur. Qu'aurai-je à craindre avec le paſteur qui eſt tout enſemble agneau & lion? agneau par ſa patience, lion par ſa force. Il eſt mort comme agneau, il eſt reſſuſcité comme lion.

Demeurez-donc en paix ſous la protection de cet agneau & de ce lion qui eſt mort & reſſuſcité pour vous; & en vous humiliant profondément devant lui, ſuppliez-le qu'il diſpoſe de vous ſelon ſa ſouveraine volonté, ſachant que la mort & la vie ſont également heureuſes en poſſedant celui qui étant mort eſt reſſuſcité pour s'acquerir une domination ſouveraine ſur les morts & les vivans.

Autre Exhortation.

COMME c'eſt Jeſus-Chriſt même qui vient pour vous nourrir de ſa chair divine, il eſt juſte auſſi que ce ſoit lui qui vous parle. Sa chair eſt une chair vivifiante, & ſa parole de même eſt une parole de vie. Ainſi vous devez l'écouter comme vous diſant lui même, pour vous conſoler, cette parole qu'il vous a dite en la perſonne des Apôtres, ſelon S. Gregoire, & à tous les fideles qui ſont dans l'état où vous êtes: *Le prince du monde vient pour m'attaquer, mais il ne trouvera rien en moi.*

Le démon eſt notre tentateur durant notre vie, & notre accuſateur à notre mort. Le Fils de Dieu eſt notre liberateur durant notre vie, & notre défenſeur à notre mort. A moins de cela, dit ce grand Pape, qui de nous pourroit ſubſiſter contre les accuſations de cet ennemi? Car il trouvera en nous ſans doute beaucoup de choſes à reprendre, ſoit dans nos actions, ſoit dans nos paroles, ſoit dans nos penſées; nous l'avouons de tout notre cœur, & nous nous défendons

d'autant mieux contre lui, que nous nous défendons moins. Nous ſommes donc coupables en nous mêmes; mais le Fils de Dieu nous a tirés de nous-mêmes pour nous aſſocier à lui. Nous avons un refuge très aſſuré, dit ce Pape, & une eſpérance ferme & inébranlable, puiſque nous ſommes devenus les membres de celui dans lequel notre accuſateur cherche en vain quelque choſe à reprendre, ſans qu'il lui ſoit poſſible d'y rien trouver qui ſoit à lui. Voilà votre force. Demeurez en paix dans ce ferme appui, & joignez à cette parole du Fils de Dieu celle-ci de David qui y eſt entierement conforme, *Dominus retribuet pro me.* Le Seigneur à qui je ſuis répondra pour moi. Pour mon égard je n'ai rien à répondre. Il ſatisfera pour moi, car je ſuis inexcuſable & inſolvable en toute maniere. *Domine miſericordia tua in ſæculum.* Seigneur votre miſericorde m'a accompagnée toute ma vie, elle m'accompagnera encore pour l'éternité. *Opera manuum tuarum ne deſpicias.* Que les œuvres de vos mains détruiſent les œuvres des miennes. Détruiſez ce que j'ai fait; mais ſauvez ce que vous avez fait vous-même. Sauvez le prix de votre ſang. Achevez l'œuvre que vous avez commencée. Demeurez avec moi afin qu'à la vie & à la mort, dans la terre & dans le ciel, je demeure en vous.

Autre Exhortation.

SAINT Paul parlant de ceux qui communioient indignement, dit qu'ils étoient coupables en ce qu'ils ne diſcernoient pas le corps du Seigneur; mais il me ſemble que nous pouvons prendre cette parole en un autre ſens, & dire que même les ames ſaintes doivent craindre de ne pas diſcerner aſſez le corps du Seigneur, non pas en approchant de lui indiſcretement, mais au contraire

traire en concevant une trop grande frayeur de ſes jugemens, ſans conſidérer aſſez la miſericorde infinie avec laquelle il ſe donne à elles.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit vrai que nous avons toujours ſujet de craindre en recevant celui qui eſt la pureté même; mais en cela même il faut diſcerner le corps du Seigneur, c'eſt-à-dire, qu'il faut conſidérer à quelle fin & en quelle maniere il ſe donne à nous.

Le même Apôtre nous aſſure que toutes les fois que nous communions, nous devons annoncer la mort du Seigneur, c'eſt-à-dire, nous ſouvenir qu'il eſt mort pour nous. Si donc vous êtes ſaiſie de frayeur en conſidérant que peut-être vous êtes ſur le point de comparoître devant Dieu, ſoyez remplie de confiance en conſidérant que c'eſt Dieu même qui eſt mort pour vous qui vous vient donner le même corps qui a été crucifié pour vous; qu'il emploie ſa juſtice infinie pour vous juſtifier, & ſa ſainteté pour vous ſanctifier, & qu'il veut être votre ſauveur avant que d'être votre juge.

C'eſt pourquoi vous devez dire en cet état, avec le prophete, *Dominus illuminatio mea & ſalus mea, quem timebo?* Le Seigneur eſt ma lumiere, il eſt mon ſalut, que puis-je craindre? Comment puis-je n'être pas aſſurée? Il eſt ma lumiere dans toutes les frayeurs qui pourroient obſcurcir mon eſprit. Il eſt mon ſalut & ma guériſon dans toutes les bleſſures qui me pourroient reſter de ma vie paſſée; que puis-je donc craindre lorſque c'eſt lui-même qui vient me raſſurer par ſa divine préſence contre toutes les craintes?

Soyez humble dans vos penſées; mais dans votre humilité ſoyez pleine de confiance. Confondez-vous en vous regardant; mais réjouiſſez-vous en regardant le Sauveur. Remettez entre

ſes mains votre corps, votre ame, votre vie, votre éternité, & dites-lui, ſelon la penſée d'un grand Saint : Mon Dieu, puiſque vous m'avez tout donné quoique je fuſſe indigne de tout, achevez ce que vous avez commencé ; détruiſez en moi tout ce qui eſt de moi, & perfectionnez tout ce qui eſt de vous. C'eſt la diſpoſition que je vous ſouhaitte, & que nous demandons à Dieu pour vous.

Autre Exhortation. Si l'on reçoit en même tems le Viatique & l'Extrême-onction.

JESUS-CHRIST figura toute la vie chrétienne, lorſqu'il parut aux diſciples d'Emmaüs. Il marcha avec eux ; il les inſtruiſit ; il les nourrit. C'eſt la grace qu'il vous a faite. Il vous a conduite dans la bonne voie ; il vous a inſtruite par ſa parole ; il vous a nourrie par ſon corps.

Mais cet Evangile marquant, comme j'ai dit, toute la vie chrétienne, il en marque beaucoup plus la fin & le terme, qui y eſt figuré par la fin du jour qui porta les diſciples à faire violence à Jeſus-Chriſt, comme il eſt dit : *Et coëgerunt eum.* On contraint, on fait violence à Dieu par l'humilité & par une ſoumiſſion humble. C'eſt cette violence qui ravit le ciel.

Humiliez-vous dans cette penſée, reconnoiſſant vos chutes & avouant que vous ne pouvez que tomber. Mais après avoir apperçu cet objet de douleur, jettez auſſi-tôt les yeux ſur la bonté de Dieu. Sa miſericorde ne paroit jamais plus grande que quand elle regarde une très grande miſere.

L'huile ſacrée que nous vous apportons, eſt remplie de l'efficace du ſang de Jeſus-Chriſt. Demandez-lui par l'application de cette huile ſainte

ſainte le cœur ardent qu'il donna aux diſciples d'Emmaüs, & diſpoſez-vous enſuite comme eux à recevoir ſon corps adorable ſous les eſpeces du pain & du vin ; *Habe fidem & tecum eſt quem non vides.* Ayez la foi & comprenez que Jeſus-Chriſt eſt en vous. Vous ne le voyez pas, mais il y eſt.

Vous ne voyez pas votre ame, & cependant elle eſt en vous plus intimement que votre corps que vous voyez. C'eſt pourquoi dites-lui avec David, *Deus cordis mei & pars mea Deus in æternum.* Mon ame eſt foible, mon corps m'abandonne ; mais ne m'abandonnez pas, ô mon Dieu, & je trouverai toute ma force en vous. Vous êtes mort pour moi ; vous êtes reſſuſcité pour moi. Vous êtes mort pour nous obtenir le remede de nos plaies ; vous êtes reſſuſcité pour nous l'appliquer. Je remets mon ame entre vos mains. Vous êtes le dominateur de votre creature : diſpoſez d'elle ſouverainement. C'eſt la diſpoſition que nous vous ſouhaittons, & dans laquelle vous devez recevoir avec grande confiance les ſacremens tout divins par leſquels Dieu veut ſe donner à vous entierement, afin que vous vous donniez auſſi à lui entierement.

Autre Exhortation pour l'Extrême-onction ſeule.

ON ne peut trop admirer la bonté avec laquelle Dieu traite les ames, & ce qu'il fait pour les conduire juſques dans le ciel. Il ſembloit qu'après les avoir regenérées par le batême, nourries par l'Euchariſtie, & rétablies même après leurs chutes par la pénitence, il avoit fait tout ce qu'on peut ſouhaitter pour leur ſanctification & pour leur ſalut. Mais comme il prévoyoit les apprehenſions que les ames, quoique juſti-

fiées par la grace, auroient ſouvent aux approches de la mort, il a deſtiné pour cela ſeul un des ſept ſacremens de ſon Egliſe, dans lequel il a renfermé une abondance de graces pour appaiſer nos frayeurs, pour calmer nos inquiétudes, pour diſſiper nos tentations, & nous affermir le cœur dans cette paix dans laquelle le prophete a dit que Dieu a établi ſa reſidence & ſa demeure: *Et factus eſt in pace locus ejus.*

C'eſt ce qui vous doit donner maintenant une grande confiance. Recevez les onctions ſaintes comme ſi vous étiez maintenant aux pieds de la croix du Sauveur, afin de recevoir les goutes de ſon prétieux ſang, découlant de ſes plaies ſacrées pour la guériſon des bleſſures de votre ame. Car cette huile ſainte que l'on vous doit apporter n'eſt un ſacrement que parce qu'il tire ſa force de ce ſang divin. Et comme un Saint à dit que l'eau du batême eſt une eau divine & déifiante, rendue feconde par le S. Eſprit qui enfante les hommes pour la vie éternelle, nous pouvons dire de même que le S. Eſprit qui eſt appellé une huile ſpirituelle, *ſpiritalis unctio*, eſt préſent par ſa vertu dans cette huile ſacrée, pour la rendre un remede céleſte qui guériſſe l'ame en touchant le corps; & qui acheve de purifier ſes taches pour la rendre digne d'être unie pour jamais à Jeſus-Chriſt.

C'eſt dans cet eſprit que vous devez recevoir ce ſacrement. Humiliez vous profondément dans le ſouvenir de toutes les fautes de votre vie. Reconnoiſſez votre indignité & votre néant. Admirez en même tems la miſericorde de Dieu ſur vous, & recevez pleine de foi & confiance ce ſouverain remede que vous donne celui qui a voulu mourir ſur une croix, afin de rendre ſon propre ſang la guériſon de toutes nos plaies.

M E-

MEMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE
PORT-ROYAL.
QUATRIEME PARTIE.

J'AVOUE que je frémis encore lorſque je me repréſente en quels déchiremens étoit M. Singlin, au ſujet des ſignatures que l'on exigeoit en 1662. & 1663.

Ce piége malin & artificieux n'étoit tendu à l'Egliſe que pour y envelopper Port-Royal, & pour faire lâchement retomber tout le fort de la perſecution ſur des filles qui ne pouvoient fuir, & qu'on vouloit ridiculement obliger à ſigner la condamnation d'un livre latin qu'elles ne pouvoient entendre. Les ſiecles ſuivans auront peut-être peine à croire ces extravagances, qui toutes ſeules font voir bien ſenſiblement la fureur avec laquelle on ſe déclaroit contre les amis de la verité.

Les Jeſuites étoient trop remplis de la bonne opinion d'eux-mêmes pour ſouffrir qu'un très ſaint

ſaint Prélat,* d'une ſcience égale à ſa piété, eût réfuté les ſentimens de Molina, de Leſſius, & de Suarés, en n'employant qu'un tiſſu & un enchainement continuel des principes & des propres paroles de S. Auguſtin. Il falloit donc remuer toute la France & toute l'Italie, & entreprendre, par un éclat de vengeance qui fait frémir, de faire condamner par tout le livre de ce pieux Evêque comme hérétique, d'obliger tout le clergé de France à tremper ſes mains dans ſon ſang innocent, & de déchaîner toutes les plumes contre un homme qui avoit conſacré la ſienne à l'Egliſe, & qui l'avoit ſanctifiée par la défenſe & l'éclairciſſement de ſa verité. Ils forgerent des propoſitions équivoques ou clairement hérétiques pour les lui attribuer: ils trouverent le ſecret de les faire condamner ſous ſon nom: ils voulurent forcer tout le monde à reconnoître qu'il les avoit enſeignées: ils dreſſerent pour cela des Formulaires ſi précis, qu'ils ſe promettoient bien que ceux qu'ils attaquoient & qu'ils ſavoient avoir de la conſcience, ne les pourroient pas ſigner. Ils ſe mettoient peu en peine que tant de perſonnes ſimples, timides & ignorantes tombaſſent de tous côtés dans ce piege. Rien ne les contentoit, s'ils n'enveloppoient dans cette ruine univerſelle ceux qui étoient en butte à leur envie; ſe promettant bien, ſur leur refus, de leur faire ſentir vivement tout le poids de leur colere. S'ils les euſſent crus d'aſſez mauvaiſe foi pour ſouſcrire aveuglément tout ce qu'ils vouloient, ils n'auroient jamais tenté cette voie. Ils ne craignoient rien davantage que leurs ſouſcriptions. Ils vouloient perdre, ils vouloient exterminer; & ils n'auroient pu ſouffrir que d'un trait de plume on eût repouſſé leurs efforts & arrêté leur violence.

Ainſi

* M. Janſenius Evêque d'Ipres mort le 6. Mai 1638.

Ainſi malgré eux le Formulaire qu'ils avoient fait dreſſer avec tant d'intrigues, rendoit témoignage à la candeur de ceux qu'ils perſecutoient alors. Dans les deſſeins de Dieu c'étoit la pierre de touche qui devoit ſervir à prouver la pureté du bon or, & dans les leurs c'étoit le moyen par où ils ſe flattoient de renverſer les laches, & de conſumer les forts dans la fournaiſe ardente qu'ils leur préparoient.

M. Singlin avec ſes autres amis, dans cette terrible conjoncture où il ne craignoit rien pour lui-même, ne pouvoit s'empêcher de déplorer la ſituation de ces ſaintes filles, ſur qui il prévoyoit bien qu'on alloit faire tomber tout le poids d'une tempête qui étoit inévitable. Ce qu'il trouvoit de plus ſenſible en cet état étoit la diverſité de ſentimens, qui partageoient les eſprits ſur ce ſujet. Si tous les amis de la verité n'avoient eu qu'un langage, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture; ſi tous euſſent été parfaitement d'accord, le mal auroit été moindre; mais il étoit bien difficile qu'y ayant même parmi les gens de bien différens caracteres d'eſprit, il n'y eût auſſi différentes vues. Les uns vouloient que par une ſage condeſcendance on baiſſât autant qu'on pouvoit le faire; les autres ſans improuver cet avis vouloient, par un zele plein de feu, qu'en évitant tout ce qui pouvoit avoir la moindre apparence d'une ſageſſe timide, on ne penſât qu'à donner des marques de fermeté: & ces deux ſentimens qui paroiſſoient contraires, partageoient tous les eſprits qui ſoutenoient leur avis avec force, & qui ſembloient même avoir peine à ſouffrir qu'on fut occupé d'autres vues que les leurs.

Il faut avouer que ce tems étoit orageux, & ceux qui par leur Formulaire donnoient lieu à cette eſpece de diviſion ſe ſont attirés de la part de Dieu un horrible condamnation. M. Singlin

ce-

cependant étoit comme un rocher battu par la tempête; tous s'en rapportoient à lui; tous vouloient s'appuyer de lui; chacun le vouloit faire entrer dans ſon ſentiment. Ce ſage pilote, dans un navire agité de cette ſorte, écoutoit paiſiblement tout le monde & tâchoit de conſerver la paix partout. Il n'avoit ni crainte, ni interêt, ni prévention, ni préoccupation; mais ſon intrépidité n'empêchoit pas qu'il ne conſeillât de baiſſer autant que la verité pouvoit le permettre, & de chercher des paroles ſi bien meſurées & ſi bien compaſſées, qu'elles puſſent en même tems contenter Dieu & les hommes. Il auroit ſouhaitté de bon cœur que toute la perſecution fût tombée ſur lui; mais ne croyant pas être digne que Dieu l'exauçât en ce point, ſa douleur continuelle étoit de voir ces vues différentes qui pouvoient produire un plus grand mal que celui de la perſecution. J'ai vu cette plaie ſaigner long-tems, & M. Singlin comme partagé entre les deux partis, ſi l'on peut uſer de ce terme.

Ces doutes au ſujet de la conduite qu'il étoit à propos de tenir n'empêchoient pas qu'on ne fût toujours uni par la charité. Les deux partis avoient leurs raiſons qui tendoient toutes à Dieu: ils avoient un égal deſintereſſement & un même amour pour la verité. Le mal étoit que cette diverſité de vues pouvoit devenir un principe de refroidiſſement & de défiances réciproques entre les amis, & une ſource d'embarras ou d'inquiétudes pour les perſonnes qu'on avoit à conduire. J'ai vu quelquefois à ce ſujet M. Singlin dans une veritable agonie; & j'ai compris que la plus grande peine en ce monde, n'étoit pas la néceſſité de ſouffrir quelque violence pour la verité; mais la crainte de donner lieu à ces ſouffrances & de deshonorer la verité même par des fautes qui, dans ces matieres, peu-

vent

vent toujours avoir de grandes ſuites. Que Dieu par ſa miſericorde préſerve à jamais ſon Egliſe d'un ſemblable mal, & qu'il ne permette pas que ceux qui ne penſent qu'à le ſervir tranquillement, ſe trouvent jamais dans cette incertitude & dans cet obſcurciſſement où l'on ne voit que des précipices de toutes parts.

Mon Dieu, de quelle maniere éprouvez-vous vos ſerviteurs! Que n'eût point à ſouffrir celui dont je parle, pendant les trois dernieres années de ſa vie, qu'il paſſa dans cette maiſon du fauxbourg où il étoit renfermé? Il y menoit une vie que les yeux charnels regardent comme miſerable, mais dont la foi fait porter un jugement bien différent. Il a été dans le trouble & dans l'agitation. Il n'a point eu de demeure ſtable. Il a eu peine à ſe trouver en ſureté dans les retraites les plus obſcures. Il n'a rien eu des biens des hommes ſur la terre. Loin d'avoir aucun accès auprès des Grands, il leur étoit en butte. Mais c'eſt pour cela même qu'il ſe croyoit heureux. Il étoit dans les traverſes, & c'étoit ſa joie; la perſecution étoit pour lui une ſource de toutes ſortes de biens, & il la regardoit comme l'objet de ſes deſirs, quoiqu'il eût en même tems beaucoup de douleur de voir la verité opprimée dans ſa perſonne.

Ce qui pourroit paroître plus affligeant, c'eſt que ce ſaint Prêtre, auſſi bien que la plûpart des autres qui ſervoient la ſainte maiſon de Port-Royal, ſont morts dans la perſecution, ſans qu'ils ayent eu avant que de mourir la conſolation de voir enfin finir la longue pourſuite qu'on lui avoit ſuſcitée. Mais le trouverai-je malheureux par cet endroit? Loin de moi une penſée ſi peu chrétienne. Je ne ſonde point en téméraire la profondeur des jugemens de Dieu. On ne peut douter que tout ce qu'il fait ne ſoit équitable.

On

On peut bien ne le pas comprendre; mais on n'y peut rien trouver qui ſoit injuſte. Il a ſans doute aimé M. Singlin, ce fidele diſpenſateur qu'il avoit établi ſur ſa famille, & il l'a aimé juſqu'à la fin, comme il lui a auſſi donné lieu juſqu'à la fin de lui témoigner la fidelité de l'amour qu'il lui portoit. Je ſai qu'il lui a plu quelquefois de relever dès ici bas ceux de ſes ſerviteurs que le monde humilioit; mais il a laiſſé aller le cours ordinaire des choſes à l'égard de preſque tous les autres, ſans penſer à les tirer de leur abaiſſement. On peut dire que dans les premiers Dieu agit plus pour ſa gloire, & que dans les autres il agit plus pour leur ſalut. Il ſignale ſa puiſſance à l'égard des uns, & ſa miſericorde à l'égard des autres. Il leur fait plus de grace en les ſoutenant dans la perſecution que s'il les en délivroit avant la mort.

Combien de fois ce ſaint Eccleſiaſtique m'a-t-il fait remarquer, dans cette retraite où nous vivions enſemble, cette verité dont il faiſoit ſa pâture, comme preſſentant déja ſa mort? Combien de fois à ce ſujet repétoit-il ces paroles d'un Apôtre, *Sufferentiam Job audiſtis, & finem Domini vidiſtis.* Vous avez appris quelle a été la patience de Job, & vous avez vu la fin du Seigneur. (S. Jacques V. 11.) „ La verité, diſoit-il, „ paſſe de beaucoup la figure. Job qui étoit la „ figure de Jeſus-Chriſt fut affligé pour donner „ un modele de patience; mais ſes maux furent „ changés en biens, au lieu que Jeſus-Chriſt que „ ce ſaint homme figuroit, eſt mort dans les „ tourmens." C'eſt ce que M. Singlin avoit continuellement en vue. Il n'attendoit rien d'heureux en cette vie. Il ſavoit que Jeſus-Chriſt n'y promet que des maux, & il ſe rejouiſſoit que ſon état fût une vérification des prédictions de l'Evangile. Son cœur toujours égal, toujours

ſou-

ſoumis, ſouffroit en patience les peines préſentes, ſe tenant toujours préparé à celles qui pourroient ſuivre. Auſſi Dieu ſatisfit pleinement tous ſes ſouhaits, & ſon ame eut les moyens de s'engraiſſer de ſes ſouffrances avant ſa mort, comme Tertullien le dit de notre Sauveur. Mais avec quelle humilité ſouffrit-il, ne ſe regardant plus que comme un ſerviteur inutile, comme un vaſe qui ne pouvoit ſervir à rien, *tanquam vas perditum*, comme un homme enfin que Dieu avoit chaſſé de ſon emploi, parce qu'il en étoit, diſoit-il, entierement indigne?

Quoiqu'il fût que les longs jeûnes, dans l'épuiſement où il étoit, étoient très contraires à ſa ſanté & pourroient lui avancer la mort, il ne laiſſa pas de s'y ſacrifier de très bon cœur & d'une volonté toute pleine. Aux approches du dernier Carême de ſa vie, quelques-uns de ſes amis, qui pendant ce ſaint tems ne prenoient leur repas que vers le ſoir, étant arrivés à Paris, il quitta cette petite maiſon où nous étions & où nous mangions à midi, & alla avec ces amis dans le deſſein de ſatisfaire ſon avidité inſatiable pour la pénitence. On ne fut pas long-tems ſans en voir l'effet; car à la fin de ce Carême, après l'adoration de la ſainte croix le jour du Vendredi ſaint, il revint chez nous tout abattu porter un reſte de vie qu'il avoit encore, & attendre paiſiblement la mort qu'il venoit de chercher avec tant d'ardeur. On le fit mettre auſſi-tôt au lit dont il ne devoit plus ſortir. On travailla à retablir ſes forces qui étoient toutes épuiſées, & à ranimer en lui la chaleur naturelle qui étoit preſque éteinte. Je m'approchai de lui; il me dit qu'il avoit bien de la douleur de ne pouvoir l'après midi aſſiſter à une paſſion qui ſe devoit prêcher dans le voiſinage; qu'on lui avoit dit que cela ſeroit beau, & qu'il me prioit d'y aller au lieu de lui.

Il avoit très peu de fievre. Lui ſeul ſe ſentoit plus mal qu'on ne croyoit. Les Médecins le voyant & ne le trouvant en aucun péril, on les pria fort d'avertir quand ils verroient du danger: ils répondirent de tout, en diſant qu'on n'avoit qu'à ſe tenir en repos. Cependant M. Singlin ne ſe laiſſoit pas endormir par ces belles paroles; & je me ſouviens que, lorſque je lui dis qu'on avoit un nouvel Archevêque, lui repréſentant les choſes qui, ſelon mon petit jugement, pouvoient arriver de-là, il me répondit: " Il n'y a „ que Dieu qui ſache la déciſion de cela auſſi „ bien que d'autres choſes," marquant ſa maladie. Pour nous qui n'avions pas les mêmes vues que ce pieux malade qui prévoyoit tout, nous ne prenions point l'épouvante, & nous nous laiſſions endormir ſur la foi des Médecins qui nous répondoient de tout, & qui ne voyoient aucun mauvais ſimptome. Son mal paroiſſoit plus une langueur qu'autre choſe; on ne laiſſoit pas de le veiller pendant la nuit, mais ſeulement pour lui donner régulierement de la nourriture dont ſon épuiſement paroiſſoit avoir un grand beſoin. Nous nous ſoulagions & nous coupions la nuit en deux. L'un en veilloit les premieres heures, l'autre en veilloit l'autre moitié.

Le dernier jour de ſa maladie on vint de bonne heure me reveiller pour ſuccéder à M. du Foſſé. Sur les ſix heures du matin on vint lui donner un bouillon; on me pria de le lever par deſſous les bras afin qu'il pût le prendre facilement. L'ayant pris ſans aucune peine, on lui demanda ce qu'il aimoit le mieux pour ſe degraiſſer la bouche, une tranche ou de citron ou d'orange de Portugal. Il aima mieux l'orange: on lui en donna, moi le ſoutenant toujours juſqu'à ce qu'il l'eût ſucée. Mais Mademoiſelle Bourneau qui étoit au pied du lit & qui le regar-

gardoit en face, fit tout d'un coup un grand cri, & dit en pleurant : Voilà mon pauvre pere mort. Je ne fus jamais plus ſurpris. J'avançai la tête, & le regardant je vis que cela n'étoit que trop vrai, & que cette tranche lui ſortoit de la bouche à demi ouverte; je le recouchai ſur l'oreiller, & lui fermai les yeux qui n'étoient qu'un peu ouverts, & auſſi-tôt les deux Médecins arriverent qui ne furent pas moins ſurpris ni moins conſternés que nous.

Ainſi mourut M. Singlin (le 17. Avril 1664.) Une mort tranquille ſuccéda enfin à une vie étrangement agitée, & termina un long cours de perſecutions. Peu d'entre les vivans ſe trouverent avec lui à cette derniere heure, mais je ne doute point que la Mere Angelique & beaucoup d'autres épouſes de Jeſus-Chriſt qu'il avoit aſſiſtées de ſes conſeils, fortifiées par ſes exemples, animées par ſes prédications, & ſoutenues par ſes prieres pendant leur vie, ne lui ayent été préſentes à cette derniere heure, pour lui donner des marques de la reconnoiſſance qu'elles avoient de ſa charité, & pour prier Dieu de faire entrer ſon ame dans leur bienheureuſe ſociété, comme l'ame d'un fidelle ami de l'époux & de ſes épouſes.

Dieu par une mort ſi douce arracha ſon ſerviteur à la violence de ſes ennemis qui l'avoient cherché & le cherchoient encore actuellement pour le perdre, & en même tems aux ſollicitudes qu'il ſouffroit pour ſes amis. Je n'ai garde d'entreprendre de faire ici ſon éloge. Toutes les louanges des hommes qu'il a ſi fort mépriſées ne peuvent rien ajouter à ſa gloire, comme leurs médiſances dont il a été ſi noirci, n'en peuvent rien diminuer. Sa modeſtie & ſon humilité ont couvert toute ſa grandeur & aux yeux des autres & aux ſiens propres. S'il n'éclatoit

pas par les dons de la ſcience & de l'éloquence ; il avoit une ſageſſe qui le rendoit le maître des ſavans & des éloquens dont il regloit les ſentimens & les paroles. L'onction du ſaint Eſprit l'inſtruiſoit plus que tous les livres. Elle l'éclairoit dans ſes doutes, & ſelon la promeſſe du Fils de Dieu, elle lui enſeignoit toutes choſes. Sa bouche étoit vraiment comme un oracle par lequel Dieu faiſoit entendre ſes volontés. Nul de ceux qui le conſultoient ſincerement n'avoit enſuite aucun ſujet de s'en repentir, & l'on reconnoiſſoit toujours, quand on avoit ſuivi fidelement ſes conſeils, qu'on s'étoit laiſſé conduire par un guide fidelle.

Je ne ſai par quel ſaint artifice, ſans flatter jamais perſonne, il ne laiſſoit pas de ſe faire aimer de tout le monde. Le même Eſprit de Dieu qui lui faiſoit engendrer à Jeſus-Chriſt tant de perſonnes avec une heureuſe fecondité, par la force de ſa parole, les enchaînoit enſuite, pour ainſi dire, très étroitement à lui ; & comme il ne cherchoit que leur ſalut, elles ne cherchoient auſſi que Dieu en lui.

Il avoit, ſelon l'expreſſion de S. Paul, une ſainte jalouſie & un zele dévorant qui lui faiſoit ſouhaitter avec paſſion que ceux qu'il conduiſoit fuſſent parfaitement à Dieu. Il avoit ſouvent dans la bouche les paroles du bienheureux précurſeur, dont on peut dire qu'il avoit reçu l'eſprit : *parare Domino plebem perfectam.* Tout ce qui ne regardoit point le ſalut & l'avancement des ames lui paroiſſoit une bagatelle, & il n'y donnoit pas la moindre application. Il ſavoit tempérer ſi admirablement le pouvoir que Dieu lui donnoit ſur elles par une ſi profonde humilité & une charité ſi tendre, que, quand il les chargeoit du joug de Jeſus-Chriſt, c'étoit veritablement un joug leger & un doux fardeau.

La

La piété ſembloit être ſon partage & il apprenoit auſſi aux autres à n'en point deſirer d'autre pour eux. Il leur démêloit avec une lumiere admirable tous les pieges du démon qu'ils devoient craindre. C'eſt par ma propre expérience que j'ai cent fois reconnu combien il étoit tout à tous, ſe donnant également au plus petit & au plus grand, s'accommodant à toutes ſortes d'eſprits, & reglant les affaires les moins importantes des plus petits particuliers, avec la même tranquillité & la même affection que celles qui étoient les plus conſidérables dans l'Egliſe.

Je ne puis finir en parlant de ce ſaint Eccleſiaſtique dont le ſeul ſouvenir me donne de la dévotion. Ce que j'admire le plus en lui c'eſt de voir que, nonobſtant les perſecutions des hommes, Dieu lui donna la juſte recompenſe qui lui étoit due, en l'établiſſant ſuperieur de la plus ſainte maiſon qui fût peut-être alors dans l'Egliſe.

Mon Dieu, que les treſors de graces que vous avez ſi richement répandus dans l'ame de votre ſerviteur reviennent en votre mémoire, & voyez d'un œil favorable ceux qui ont cru en vous par ſa parole, & qu'il vous a enfantés par ſes travaux! Si ſes lumieres nous ont été peu utiles pendant ſa vie, au moins que ſes prieres nous le ſoient après ſa mort! Que la douleur de n'avoir plus un homme de ce mérite, qui nous ſoutienne, ſoit tempérée par le ſouvenir continuel des verités qu'il a annoncées, & que n'ayant plus ici bas cet excellent maître à écouter, nous ayons au moins dans le ciel un interceſſeur à invoquer! Car qui pourroit douter, ô mon Dieu, qu'après l'avoir prévenu ici de toutes les bénédictions de votre douceur, vous ne couronniez en lui maintenant vos dons? Qu'après avoir crié vers vous pendant les jours de ſa chair mortelle, & jetté tant de ſoupirs & de gémiſſemens dans

les maux dont il étoit ſerré de toutes parts, il ne ſoit maintenant dans le rafraichiſſement? Que vous n'ayez rendu à ſa charité, la recompenſe que vous lui aviez promiſe, & qu'après l'avoir rendu ici le prédicateur incorruptible de la verité pour nous éclairer, vous ne l'ayez rendu à jamais une étoile brillante dans le ciel? Que ceux qui ont été honorés de ſon amitié & ſanctifiés par ſon miniſtere, ſoient ſa couronne dans le ciel: couronne qui ne ſe flétriſſe jamais, & qui le comble d'honneur & de joie.

O bienheureux ſerviteur de Dieu, je ne puis vous perdre de vue; vous me revenez toujours dans l'eſprit. Vous êtes ma plus douce occupation dans ma ſolitude. C'eſt vous qui m'avez appris à l'aimer. Qui auroit été plus ſolitaire que vous, ſi Dieu vous avoit permis de l'être? Combien de fois ai-je été témoin que ſi ſa crainte ne vous eût retenu, vous vous ſeriez échappé d'avec les hommes, pour vous retirer dans un port tranquille & y vivre à l'abri de tant d'orages? Sechant de langueur dans ce deſir, vous n'avez pas laiſſé d'agir comme un homme de tête dans les tempêtes; de conduire ſagement un vaiſſeau, lorſque tous les vens étoient contraires; d'être l'ame de tout ce qui s'y faiſoit; de regler tous les mouvemens des uns, de peſer toutes les paroles des autres, de ſoutenir ceux qui manquoient de courage, & de retenir ceux qui avoient trop de feu. Dieu vous étoit tout; c'étoit ſur lui que vous teniez toujours les yeux attachés, comme le pilote ſur ſa bouſſole. Vous ne nous parliez que de lui; vous ne nous portiez qu'à lui; & je frémis encore à préſent d'une ſainte horreur, lorſque je me repréſente l'idée que vous nous donniez de la haute majeſté de Dieu, & de la profonde révérence qui lui étoit due: révérence qui devoit non ſeulement don-

donner de l'averſion de tout ce qui bleſſoit le moins du monde ſa ſainteté, mais encore imprimer une circonſpection vigilante dans tout ce qu'on faiſoit ou qu'on diſoit pour le ſervir.

Souvenez vous, bienheureux ſerviteur de Dieu, que vous avez rendu à Dieu votre bienheureuſe ame, lorſque je vous tenois embraſſé entre mes bras. Je vous ai veillé les dernieres heures de votre vie; ne refuſez pas de veiller ſur moi dans le declin de mes jours. Ouvrez-moi votre cœur lorſque je mourrai, & tendez-moi alors les bras pour me ſecourir. Je ſai que vous ne trouverez pas en moi un fils qui réponde à la vertu de ſon pere. J'en ai dégénéré, il eſt vrai; mais vous avez compati à mes foibleſſes pendant votre vie, ne les mépriſez point après votre mort. Que pourrois-je jamais vous rendre qui eût quelque proportion avec ce que je vous dois? Je vous ai veillé étant malade; ne m'avez-vous pas veillé beaucoup davantage lorſque j'étois tombé dans une grande maladie, & que j'étois abattu d'une groſſe fievre? Vous ne dédaignates pas de me faire placer dans une chambre proche de la vôtre, où vous me rendites des ſervices qui me ſurprenoient, & qui me font rougir toutes les fois que j'y penſe. Le jour & la nuit je vous voyois dans ma chambre. Vous me couvriez lorſque le friſſon me prenoit. Vous m'ôtiez les couvertures auſſi-tôt qu'il étoit paſſé. Jeſus-Chriſt, lequel ſeul vous aviez en vue, vous a tenu compte ſans doute des ſervices que vous lui rendiez en ma perſonne, & je le ſupplie de ne les oublier jamais.

Cette maladie où je tombai, quoique violente, paſſa bien vîte. Je ne ſai ce que l'on me fit prendre à genoux à l'entrée de mon accés. Je ne prononçai rien; mais les deux Médecins qui m'aſſiſtoient furent bien ſurpris, & eurent peine à

croire qu'une guériſon ſi prompte & ſi parfaite fût naturelle. Dieu ſait tout, mais j'avois un Médecin bien habile à ma porte, qui ne diſoit pas tout ce qu'il faiſoit. Dieu ſoit loué de tout, c'eſt lui ſeul qui fait tout.

La mort de M. Singlin fit d'abord peu de bruit; & j'admirai qu'un homme, qui pendant ſa vie étoit ſi connu de la France, mourût ſans que preſque perſonne y penſât. La maiſon retirée où il étoit contribua beaucoup à ce ſilence, outre que ſa maladie avoit ſurpris tout le monde. On prit des meſures de précaution avec le Curé de la paroiſſe, pour l'enlever ſourdement le ſoir dans un carroſſe. Il l'accompagna lui-même à Port-Royal où il fut reçu comme un homme à qui, après Dieu, la maiſon étoit obligée du grand bien qui y étoit.

Dès que l'on ſut cette mort à l'hôtel de Longueville, une heure après qu'elle fut arrivée, Mademoiſelle de Vertus abimée dans la douleur eut cet avantage ſur Madame de Longueville, que ſa qualité retenoit: elle vint toute éplorée au logis. Sa foi ardente l'éleva au deſſus des frayeurs que donne aux ames tendres la vue d'un corps mort. Elle lui fit découvrir le viſage, le baiſa fondante en larmes, & contempla long-tems pour la derniere fois, dans l'amertume de ſon cœur, un homme dont Dieu s'étoit ſervi pour lui procurer de grands biens.

On voulut l'ouvrir afin d'envoyer ſon cœur à Port-Royal des champs. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt qu'on lui en avoit demandé la permiſſion trois ans auparavant. M. de Rebours étant mort, comme je crois l'avoir dit, les Meres de Port-Royal des champs écrivirent à M. Singlin, entre les bras duquel il étoit mort, pour le prier d'agréer qu'on l'ouvrît, & qu'on leur donnât la conſolation de poſſeder ſon cœur par-

parmi elles. M. Singlin avoit trop de repugnance à voir qu'on trempât ſes mains dans le ſang de ſon ami mort & que l'on déchirât ſon corps. Il leur répondit qu'il falloit ſe voir en Dieu & que la foi rendoit tout préſent, ſans avoir beſoin de rien qui fût ſenſible. Elles ne purent pas pour cette fois paſſer outre; mais elles lui écrivirent cette lettre où elles lui demandoient la permiſſion de le faire ouvrir lui-même quand il ſeroit mort.

[Mon pere, Je ne puis vous dire combien nous avons été touchées de votre bonté. Nous gardons cherement votre lettre qui nous tient lieu de notre bon pere M. de Rebours que nous vous avions demandé. Nous ſommes tout-à-fait de votre ſentiment touchant le reſpect qu'on doit avoir aux corps morts des perſonnes de piété; & pour moi je ne puis penſer ſans horreur qu'on les déchire, comme on eſt obligé de faire pour en tirer le cœur. Néanmoins en cette occaſion le plus fort deſir l'emporte, & je vous avoue que c'eſt une grande conſolation d'avoir préſent devant ſoi un cœur qui n'eſt point conſidéré comme de chair, ſachant que le ſaint Eſprit y habite, & même avec plus de perfection qu'avant ſa mort, puiſque c'eſt ſans aucun mélange d'aucun eſprit étranger.

C'eſt pourquoi j'ai toujours été très perſuadée qu'il eſt très avantageux d'avoir quelque choſe d'exterieur qui nous faſſe ſouvenir des perſonnes ſaintes, & qui réveille en nous l'amour que nous leur portons & le reſpect que nous leur devons. C'eſt ce qui a fait que j'ai juſqu'ici ſurmonté ma repugnance pour cette eſpece de maſſacre, par la tendreſſe pleine de reſpect qu'on doit avoir pour les corps morts des perſonnes de piété. Car encore que je ſache par la foi que les bienheureux qui ſont unis à Dieu ſont préſens par-tout où il lui plait qu'ils le ſoient, je crois

néanmoins que comme nous ſommes compoſés de corps auſſi bien que d'ame, il n'y a qu'une néceſſité indiſpenſable qui doive rendre notre dévotion entierement ſpirituelle, ſi ce n'eſt que notre foi fût ſi grande qu'elle reſſemblât à celle du Centenier, qui refuſa la préſence corporelle de Jeſus-Chriſt.

Je ſai qu'en cela conſiſte la vraie perfection; & je ne doute point, mon pere, que vous ne l'ayez déja atteinte, il y a long-tems; mais pour nous, nous avouons que nous en ſommes encore bien éloignées, & nous vous prions très humblement de vous contenter ſeulement du deſir que nous ayons de travailler très ſerieuſement à l'acquerir. Je crois, mon pere, que vous m'entendez bien & que vous comprenez que tout ce diſcours tend à vous ſupplier très inſtamment de trouver bon que nous ne ſoyons par ſi ſpirituelles à l'égard de vous, mon pere, en cas que Dieu nous affligeât juſqu'à joindre ce rude coup à tous les autres, à quoi je ne puis penſer, & dont je ne puis parler ſans frémir. Mais il vaut mieux le faire quand les perſonnes ſont en ſanté, principalement quand l'occaſion s'en offre comme celle-ci.

Après cette grace, mon pere, nous vous promettons de n'en demander jamais aucune autre, & que nous tâcherons de ſuivre nos peres & nos meres dans la fermeté & la ſolidité de leur foi. J'ajouterai ſeulement que ſi vous me refuſez cette grace, quand même je me rendrois paiſiblement à votre refus, je trouverois une grande repugnance dans toute notre communauté; mais nous prions Dieu inſtamment de nous préſerver d'être de long-tems en peine de demander quelque choſe de vous après votre mort pour nous ſouvenir toujours de vous.]

M. Singlin étant mort, M. de Saci ſe trou-

va

va dans un étrange embarras. Il comprenoit mieux que perſonne la perte qu'il faiſoit. Il voyoit que Dieu lui avoit enlevé un homme qui depuis plus de vingt ans étoit tout ſon conſeil, & qu'il le lui ôtoit dans un tems où il en avoit le plus de beſoin; car il n'étoit pas difficile de prévoir que le poids des affaires alloit tomber ſur lui, & que ce ſeroit lui à l'avenir que l'on viendroit conſulter au lieu de M. Singlin. Ainſi ſon eſprit ſouffroit encore plus d'agitation que ſon corps qui n'étoit guéres en repos, à cauſe de tous les mouvemens qu'il lui fallut faire dans les divers changemens de logis où la néceſſité de ſe mettre en ſureté l'engageoit. Car il ne ſe put faire qu'à la mort de M. Singlin, celui où nous étions ne fût auſſi-tôt connu. Je me ſouviens qu'alors M. de Saci ſe trouva en grand embarras & en d'étranges inquiétudes.

Il voyoit d'un côté que pour être ſurement caché, il eût fallu n'admettre perſonne chez lui; mais il craignoit de l'autre que Dieu ne lui reprochât un jour que pour avoir eu trop de ſoin de ſa ſureté, il eût manqué à des ames à qui il avoit donné beaucoup de confiance pour lui, & qui avoient beſoin plus que jamais de ſes conſeils. Ainſi cette penſée l'emportant entierement ſur ſon eſprit, il laiſſa venir très librement chez lui; deſorte qu'au bout de trois mois, on avoit des avis que l'on étoit découvert, & qu'il falloit changer de maiſon. Il fallut faire ce manege pendant plus de deux ans, ce qui étoit une grande incommodité dont M. de Saci ſe trouva fatigué. Il prit enfin une nouvelle réſolution, qui fut de ne plus faire venir perſonne chez lui, mais d'avoir près de ſon logis un rendez-vous où il verroit librement ſes amis à qui il étoit réſolu de ne manquer jamais, quelque choſe qui lui en pût arriver.

Il avoit ſoin de ſoutenir dans la piété tous ceux qui le venoient voir, & comme j'avois l'honneur de l'accompagner dans ſes ſorties, j'admirois, lorſque les choſes particulieres qui regardoient la conſcience étoient dites, de quelle maniere il proportionnoit ſes inſtructions à la diſpoſition de ceux à qui il parloit. S'il en voyoit de timides, il les exhortoit de mettre leur confiance en Dieu à qui on s'attaquoit plus qu'aux hommes dans ces affaires. Il leur diſoit, qu'il étoit auſſi aiſé à Dieu de ſurmonter leurs plus grands efforts que les plus petits, & les plus redoutables ennemis que les plus foibles; que les hommes les plus violens étoient moins à ſon égard que des mouches; qu'ils ne pouvoient avec tous leurs emportemens faire que ce qu'il vouloit, & non ce qu'ils vouloient eux-mêmes; qu'il avouoit pour lui que toutes ces tempêtes le fortifioient plutôt qu'elles ne l'affoibliſſoient, & que toutes les incommodités qu'elles lui cauſoient, ne faiſoient qu'accroître ſon courage loin de le diminuer.

Il lui ſembloit que dans ces occaſions il éprouvoit d'une maniere ſenſible que Dieu vouloit au milieu de nos infirmités oppoſer ſa force à la puiſſance de nos ennemis. Il leur repréſentoit que dans le chriſtianiſme ceux qui ſont perſecutés étoient plus forts que ceux qui perſecutent; qu'on devoit alors témoigner toujours à Dieu qu'on ne vouloit dépendre que de lui ſeul; qu'il avoit donné autrefois la paix à l'Egliſe, non par la complaiſance des chrétiens envers les tirans, mais par leur force & leur confiance à mépriſer leurs efforts; que les affaires des hommes ne ſe faiſoient que par la faveur des hommes, mais que celles de Dieu ne ſe faiſoient que par leurs oppoſitions & leurs reſiſtances, afin qu'il parût que les hommes n'y avoient aucune part & que l'Egliſe

gliſe ne ſubſiſtoit que par la puiſſance & par la volonté de Dieu.

Quand il en voyoit d'autres qui étoient naturellement courageux, il tâchoit de leur inſpirer une ſainte crainte, & leur diſoit que dans les tems d'obſcurités & de nuages il falloit beaucoup penſer à reparer ſes fautes, & ſe réſoudre à recevoir avec un eſprit de pénitence tous les maux qui en pourroient arriver; qu'on devoit extrêmement prendre garde alors de ne pas tomber dans quelque faute d'imprudence; qu'on ne devoit pas reſſembler à ces combattans du monde, qui perdent le jugement dans le combat par trop de courage; que les mouvemens de la grace devoient être plus reglés, comme auſſi ils doivent êtte plus forts, plus permanens, plus inflexibles; qu'on devoit craindre de ſe livrer par quelque imprudence à l'oppreſſion des ennemis, & de leur donner lieu d'inſulter à la cauſe de Dieu, à cauſe des défauts de ceux qui la ſoutenoient.

Pour lui, ſon deſſein dans ſa retraite étoit de ſuivre l'ordre de l'Evangile du Fils de Dieu, & l'exemple des Saints qui nous ont appris qu'il falloit aller aux ſouffrances en fuyant. Il faiſoit remarquer que c'étoit là la différence qu'il y avoit entre le courage du monde & celui de Dieu; que celui-ci commençoit toujours par la fuite, & que l'autre au contraire ne fuyoit qu'à l'extrémité, après avoir employé toutes ſes forces & ſes inventions dans le combat; que tout ce qu'il ſouhaittoit étoit de ſuivre Dieu fidelement par tout où il le meneroit, & de ne s'avancer jamais de lui-même, comme un bon ſoldat, dont le devoir étoit de ne refuſer aucun commandement de ſon capitaine, & de n'en prévenir aucun; qu'il falloit laiſſer Dieu conduire ſa cauſe, & ne troubler point ſes deſſeins par trop d'empreſſemens; qu'on

n'a-

n'avoit rien à faire qu'à ſouffrir en ſilence, *donec tranſeat iniquitas*, juſqu'à ce que l'iniquité paſſe; qu'elle paſſeroit aſſurément comme une tempête, qui ſeroit d'autant plus courte, qu'elle faiſoit plus de bruit; que la ſageſſe de ces tems-là étoit de demeurer dans le repos & dans le calme, ne craignant rien autre choſe de cet orage, ſinon qu'il paſſât ſans qu'on en reçût le fruit qu'on en devoit tirer, qui étoit de ſe ſéparer de plus en plus des choſes du monde qui nous divertiſſoient; que lorſque tout étoit calme on tomboit dans l'amuſement, & qu'alors les veritès ſaintes faiſoient plus d'impreſſion ſur l'eſprit pour l'éclairer que ſur le cœur pour l'échauffer; mais que ces tems pénibles reveilloient la foi endormie, & nous faiſoient avoir recours avec plus d'inſtance à la priere qui étoit plus néceſſaire alors qu'en tout autre tems.

L'affaire principale de M. de Saci étoit alors l'hôtel de Longueville. Cette princeſſe auſſi bien que Mademoiſelle de Vertus ne crurent pas que perſonne pût mieux continuer ce que M. Singlin avoit commencé pour leur ſalut. D'autres moins humbles que M. de Saci, & moins éloignés de tout ce qui éclate dans le monde, auroient embraſſé cette occaſion avec joie, lors principalement que la voie avoit été ſi bien applanie, & qu'il n'y avoit plus qu'à entretenir les choſes dans l'état où M. Singlin les avoit miſes; mais M. de Saci avoit bien d'autres ſentimens, & il fallut qu'il ſe fît une étrange violence pour accepter cet emploi. De plus il y trouvoit de grandes difficultés. Il ne pouvoit aller ſi ſouvent à l'hôtel de Longueville, ſans être bientôt découvert. Il ne pouvoit ſe réſoudre à ſe déguiſer comme faiſoit M. Singlin. Cependant voyant que la charité demandoit cela de lui, il n'eut aucun égard à ſes repugnances, ni au danger de perdre

perdre ſa liberté, & il conſentit à tout ce qu'on deſiroit de lui. Ainſi aux jours deſtinés à ces viſites, on lui envoyoit de l'hôtel un carroſſe qui, ſans venir juſqu'au logis, l'attendoit à une vingtaine de maiſons, & le ſoir le deſcendoit au même lieu.

Il n'avoit aucune molleſſe en parlant à ces Dames; mais ſans manquer d'honnêteté ni de douceur, il ne laiſſoit pas de leur repréſenter avec force tous leurs devoirs. Il avoit fait un abrégé des avis généraux qu'il jugeoit à propos de leur donner, dont il me pria de faire une copie. Il leur marquoit d'une maniere vive l'obligation où elles étoient, quoique vivant dans le monde, de tendre à la perfection. Il leur diſoit, qu'elles ne pouvoient perſevérer dans la vie où elles étoient entrées, qu'en y avançant toujours; qu'autrement on reculoit en arriere; ce qui faiſoit qu'on en voyoit ſi peu de ceux qui avoient commencé de ſe convertir à Dieu, qui continuaſſent de marcher dans la bonne voie; que c'étoit un abus de croire qu'il ſuffiſoit de demeurer au même état où l'on étoit d'abord; que c'étoit le moyen de ſe relâcher bientôt, que de chercher de petits divertiſſemens, des conſolations humaines, des ſatisfactions profanes; qu'on devoit craindre de s'abandonner, ſans s'en apperevoir, à la molleſſe d'une vie ſeculiere, & de finir par la chair après avoir commencé par l'eſprit; qu'il ne ſuffiſoit pas d'avoir paſſé du vice à la vertu, qu'il falloit encore paſſer d'une bonne vie à une meilleure; que S. Paul étonnoit tout le monde en craignant d'être reprouvé, après avoir tant prêché l'Evangile, & en nous exhortant à courir de telle ſorte que nous remportions le prix de la courſe; que toute l'Ecriture excite par tout ceux qui ſont juſtes à ſe ſanctifier de plus en plus, *Qui juſtus eſt juſtificetur adhuc*; que David diſoit qu'il

qu'il ne faiſoit que commencer à ſervir Dieu & à exécuter ſes bonnes réſolutions, *Dixi, nunc cœpi*, tout ce qu'il avoit fait juſques-là ne lui paroiſſant rien; que les Peres exhortoient de même, non ſeulement les perſonnes Religieuſes mais encore les ſeculiers, à cet avancement continuel, & à n'être jamais contens de leur état: *Semper diſpliceat tibi quod es*; qu'en cela conſiſtoit cette faim & cette ſoif de la juſtice que Jeſus-Chriſt met au nombre des béatitudes.

Après pluſieurs changemens de logis, M. de Saci en prit enfin un au bout de la grande rue du fauxbourg S. Antoine, qui étoit un pays perdu pour nous; & nous nous promettions bien d'y demeurer long-tems inconnus. Pour aller trouver les amis, nous leur donnions un rendez-vous au logis de M. Petit, qui étoit dans la rue Charonne, où nous allions par une rue fort détournée; & les portes de derriere pour ſortir de chez nous & pour entrer chez M. Petit, nous mettoient fort à couvert. Mais helas! y a-t-il aucune ſageſſe ni aucune prudence humaine qui puiſſe tenir contre les deſſeins de Dieu, & reſiſter à ſes ordres éternels, pour empêcher qu'ils ne s'exécutent?

Enfin le moment de la priſon de M. de Saci étoit venu: priſon qu'il avoit long-tems prévue & à laquelle il s'étoit comme préparé pendant toute ſa vie. Puis-je retoucher ici une choſe qui me cauſa tant de larmes, & renouveller une plaie dont la douleur me fut ſi amere? Dieu permit donc qu'un ſi ſaint homme tombât entre les mains des méchans. Je n'ai garde de me plaindre de ſa conduite, loin de moi une ſi grande impiété. Jeſus-Chriſt s'étant reduit par ſa miſericorde à un état ſemblable, arrête toutes mes plaintes. Les hommes voulurent renfermer dans l'obſcurité un ſaint Eccleſiaſtique que Dieu juſques-là avoit

avoit tenu renfermé pendant ſa vie; & il voulut au contraire, contre la penſée de ſes perſecuteurs, ſe ſervir de cette voie là même, pour le tirer enfin des tenebres & le produire à la lumiere.

O vanité des hommes! En ajoutant par tant d'intrigues & tant de reſſorts quelque choſe de plus reſſerré à la ſolitude de ce ſaint Prêtre, & à ſa retraite accoutumée, que firent ſes ennemis que de lui rendre un grand ſervice & de lui procurer une grace qu'il cherchoit plus que jamais depuis qu'il ſe vit engagé dans la conduite des ames? Il n'eut garde de regarder la Baſtille, qu'on lui préparoit, comme un ſupplice; & la réſolution avec laquelle il ſe diſpoſoit à y entrer pouvoit le porter à dire, comme S. André à la croix, *O bona crux.* Il ſe promettoit que le ſilence ſeroit ſa pâture, & que ſa ſeparation d'avec les hommes y feroit ſa joie. Il eſpéra de s'y trouver à l'aiſe tout d'un coup, comme dans ſon centre, & de regarder les barrieres que l'on mettroit de toutes parts pour l'empêcher d'avoir communication avec les hommes, comme autant de ſerrures & de portes qui lui aſſureroient ſa liberté, & qui empêcheroient que ſa paix ne fût troublée de perſonne. Ainſi il put bien être priſonnier, il put bien tomber entre les mains des hommes; mais il ne put être renverſé.

Il prévoyoit bien, comme j'ai dit, que ſortant ſouvent de ſa retraite pour aller rendre à ſes amis les ſervices qu'ils deſiroient de lui, pour le bien de leur conſcience, il ſe manifeſtoit trop. Il n'ignoroit pas que tout étoit déclaré contre lui & contre les autres Meſſieurs; que l'on poſtoit de tout côté des eſpions; que tous les Commiſſaires étoient en campagne, & tous les Archers en quête: cependant ſa généroſité naturelle & ſa vigueur ſacerdotale l'empêchoient d'a-

voir jamais la penſée de ſe menager. Il ſe prodigua pour ſes freres; & quoiqu'il vît bien que les craintes n'étoient pas imaginaires, & que les avis qu'on lui donnoit de tous côtés n'étoient pas des defiances legerement ni indiſcretement inſpirées, il croyoit n'avoir rien à perdre lorſqu'il ne s'agiſſoit que de lui, pourvu qu'il ne manquât à rien de ce qu'il devoit aux autres. Ainſi il ſuivit l'ardeur de ſa charité au milieu de tous ces périls, & il ſacrifia à Dieu & à ſes chers freres ſon repos & ſa liberté.

Auſſi ces entrevues rempliſſoient de feu toutes les perſonnes à qui il parloit, & encourageoient de plus en plus à la piété ceux qui voyoient en cet homme l'image d'un veritable paſteur, par ce deſintereſſement qui le portoit ſi aveuglément, mais en même tems ſi charitablement, à préférer ce qui étoit utile aux autres à ſes commodités particulieres. J'avois l'honneur de l'accompagner dans tous ſes voyages, & j'étois témoin de la nobleſſe de ſon cœur, & de ſes ſentimens ſi vifs, ſi animés, ſi fervens qui l'élevoient ſi fort au deſſus de tous les périls qui le menaçoient. Après cela ne doit-on pas regarder ſa priſon plutôt comme une recompenſe que comme une peine? Et n'avoit-il pas aſſez fait pour la mériter?

Il ne fut pas trompé dans ſon attente, & le 14. Mai 1666. le même jour qu'avoit été pris M. de S. Ciran qu'il regardoit comme ſon pere & ſon maître, il fut arrêté, & moi avec lui. Il y avoit néanmoins quinze jours qu'on pouvoit dire qu'il étoit arrêté, ſans qu'il le ſût. On mettoit des gens en ſentinelle pour obſerver tout ce qui entroit au logis, ou ce qui en ſortoit. On le ſuivoit toutes les fois qu'il ſortoit. On marchoit ſur tous nos pas. Nous allames pas honnêteté reconduire juſqu'à S. Denis M. de Tille-

lemont qui étoit venu de Beauvais, où il demeuroit alors, pour voir M. de Saci: l'eſpion étoit derriere le carroſſe. Nous paſſames l'eau à la porte S. Antoine, pour aller à S. Medard, aux funerailles de M. Guillebert: l'eſpion étoit dans le même bateau, & il fut quinze jours à nous obſerver de la ſorte; parce qu'on eſpéroit de ſe rendre maître en général de tous les amis.

Enfin voyant que leur eſpion perdoit le tems & ne faiſoit aucune nouvelle découverte, la maiſon de M. de Saci étant fort paiſible & les ſorties fort innocentes & éloignées de toutes intrigues, ils ſe laſſerent d'attendre davantage & ils réſolurent de mettre la main ſur un homme ſur qui juſques-là ils n'avoient eu que les yeux ouverts.

Il arriva par une rencontre extraordinaire, que ce jour-là même, deſtiné à ſa priſe, il devoit faire une viſite à l'hôtel de Longueville où il y avoit deux ans qu'il avoit commencé d'aller à cauſe de la mort de M. Singlin. On avoit coutume, comme j'ai dit, de lui envoyer toujours un carroſſe; mais ce jour-là on ne put lui en envoyer, parce que Madame de Longueville avoit envoyé tous ſes chevaux en relais, au devant de Madame la princeſſe de Conti ſa belle-ſœur, qui revenoit à Paris après la mort de Monſieur ſon époux, ce prince pénitent dont j'ai déja parlé. M. de Saci ne voulut point qu'on ſe mît en peine d'avoir un autre carroſſe. Il ne ſe fit point une affaire pour une fois de faire le voyage à pied. Il réſolut ſeulement, à cauſe de la chaleur, de prendre les heures du matin, & de s'arrêter à mi-chemin, ou à S. Paul, ou à S. Gervais, pour y entendre la Meſſe, & achever enſuite ſon voyage juſqu'à l'hôtel. J'eus l'honneur de l'accompagner.

Nous ſortimes ſur les ſix heures du logis du

fauxbourg S. Antoine, allant fort paiſiblement à la fraicheur. Etant à vingt maiſons, & vis-à-vis la porte de l'Abbaye de ce nom, à peu près au lieu où le carroſſe de Madame de Longueville attendoit d'ordinaire M. de Saci, nous vimes celui de M. le Lieutenant civil devant l'Abbaye. Il nous venoit prendre, & le carroſſe étoit tout plein de Commiſſaires. Nous ne penſames à rien, & continuames doucement notre chemin vers la ville. Pour eux ils ne voulurent pas faire d'éclat dans le fauxbourg, de peur que ſi on étoit averti par le bruit, on n'eût le tems au logis de détourner les papiers auxquels ils en vouloient autant qu'aux perſonnes. Ils députerent ſeulement deux Commiſſaires qui nous ſuivoient pas à pas avec deux Archers. Nous marchions en grand ſilence; car d'ordinaire M. de Saci en marchant recitoit quelques prieres. Quand je vis qu'il avoit fait, je lui parlai en paſſant le long de la Baſtille, & lui dis: „ En verité nous „ ne penſons pas aſſez à ceux qui ſont enfermés „ en ce lieu. On s'accoutume à leurs maux, „ on s'y endurcit. On n'a point cette compaſſion dont parle S. Paul, qui fait que l'on eſt „ auſſi ſenſiblement touché de la captivité des „ autres, que ſi l'on étoit captif ſoi-même. " Comme je diſois cela au ſujet du bon M. Savreux qui étoit à la Baſtille depuis long-tems, j'entendis une voix qui nous diſoit derriere nous: „ C'eſt aſſez, c'eſt aſſez, Meſſieurs." Nous nous retournames vers le Commiſſaire qui nous dit: „ Meſſieurs, j'ai ordre de vous arrêter." Je fus fort ſurpris, & je lui dis ſur le champ: „ Monſieur, n'y a-t-il point d'équivoque? Car Monſieur eſt une perſonne de poids qui mérite „ qu'on ne faſſe point de ſcandale mal à propos. „ Non, non, répondit-il, il n'y a point d'équivoque. Vous connoiſſez le jardin de M. Petit

„ tit

„ tit au fauxbourg S. Antoine." Il n'en fallut pas davantage, & je leur dis auſſi-tôt: „ Meſ-„ ſieurs faites ce que vous avez ordre de faire." Ils ne voulurent point faire d'éclat, & comme nous étions au bureau des carroſſes de louage, au coin de la place royale, ils prierent le maître du bureau d'agréer que nous montaſſions dans un carroſſe qui étoit là pour paſſer ſeulement la rue, & aller auprès de S. Paul, chez le Commiſſaire Vendôme.

M. de Saci, en cette rencontre, étant peu en peine de lui-même, n'étoit inquiet que pour quelques lettres de conſcience qu'il avoit ſur lui, & ne croyant pas devoir trahir ceux qui lui avoient confié le ſecret de leur cœur, il fit tout ce qu'il put, pendant ce moment qu'il étoit dans le carroſſe, pour ôter ces papiers de ſa poche & les faire doucement gliſſer dans ſes caleçons, les croyant là dans un lieu inviolable; mais comme on obſervoit ces mouvemens, on reconnut ſon pieux artifice, & la premiere choſe que l'on fît lorſqu'il fut deſcendu chez le Commiſſaire, fut de lui ôter ſon manteau & de le faire aſſeoir ſur un eſcabeau, de lui dénouer les cordons de ſes caleçons, & d'en faire ſortir par le bas les papiers qu'il avoit tâché de ſauver.

J'avoue qu'en me retournant vers lui je fus ſaiſi, voyant cet innocent agneau entre les mains de ces loups. Je ne doute point qu'il ne ſouffrît plus de ſe voir ainſi delié que ſi on l'avoit chargé de chaînes. Il n'avoit pas coutume de voir de tels valets de chambre à genoux devant lui, pour lui dénouer ſes chauſſes: il ne voyoit le monde à ſes pieds que pour lui venir découvrir leurs conſciences, & non pas comme ceux-ci pour y venir découvrir le ſecret de la conſcience des autres. Cependant ils montroient entre eux en riant ces innocens papiers, ils les élevoient

voient en haut en ſe regardant avec des ſouſris, & ils les portoient en triomphe pour les faire voir à M. le Lieutenant civil. Ainſi un juge ſéculier s'empara des déciſions d'un juge des ames. Il fut aſſez hardi pour porter ſa curioſité à ce qu'il ne lui étoit point permis de voir, ſans craindre ce qui arriva à Oſa, lorſqu'il mit témérairement la main à l'Arche. Il fit courir de ſots bruits avec des railleries fades & inſipides, comme étoit entre autres celle-ci, que M. de Saci donnoit des abſolutions par lettres. M. le Chancelier le Tellier l'en fit rougir, & il l'obligea de remettre ces papiers entre les mains de M. l'Archevêque.

Ces papiers donc étant pris, on fit monter M. de Saci dans une chambre haute, avec un Archer qui le gardoit, & on me laiſſa dans la ſalle baſſe où nous étions entrés d'abord avec un garde qui m'obſervoit, après m'avoir fait vuider mes poches. Les Commiſſaires s'en étant allés, nous demeurames ainſi depuis ſept ou huit heures du matin juſqu'à près de midi, & pendant ce tems je m'offris à Dieu le mieux que je pus, comme une perſonne qu'on alloit bientôt mener à la Baſtille.

J'avoue que je n'étois pas gai, tant pour l'état où je voyois M. de Saci, que pour celui où j'étois. Ainſi je me divertis fort peu des beaux airs que la jeune femme de ce Commiſſaire où nous étions en dépôt vint chanter dans cette ſalle où j'étois, & où elle travailloit à l'aiguille; non plus que des entretiens qu'elle s'efforça à diverſes repriſes de lier avec moi, pour découvrir les cauſes de notre détention. Elle eut même l'honnêteté de me faire apporter un déjeuner, dont je la remerciai très humblement, parce que je ne me trouvai guéres en état de manger. Mon garde fut moins cérémonieux que moi. Il trou-

va

va le déjeuner fort à ſon gout, & crut que c'étoit une ſageſſe de s'en munir ſolidement, ne ſachant pas à quelle heure pouvoit venir le diner.

Nous fumes dans une grande incertitude & une grande ignorance de toutes choſes pendant cette matinée, attendant à tout moment le coup, ſans avoir aucun moyen de nous parler. Je n'ai pu ſouvent m'empêcher de rire en me rappellant ce qui fut le plus grand ſujet de la douleur de M. de Saci, & de ſes lamentations pendant ces quatre ou cinq heures. Comme depuis plus de deux ans il s'attendoit tous les jours à la Baſtille, il avoit toujours ſoin de porter ſur lui les Epîtres de S. Paul. " Qu'on faſſe de moi ce qu'on vou-„ dra, diſoit-il; en quelque lieu qu'on me met-„ te, pourvu que j'aye mon S. Paul avec moi, „ je ne crains rien. " Mais helas! ce jour là, comme il avoit un long chemin à faire par la chaleur, il crut que les longs habits l'embarraſſeroient aſſez ſans qu'il fût encore chargé de ce livre. Ainſi avant que de partir il le quitta, & il fut pris peu de tems après. " O inutilités des „ précautions humaines! diſoit-il en ſe plaignant „ de lui même, & de ſa delicateſſe de n'avoir „ pu ſouffrir ſon livre." Et ce fut enſuite le premier meuble qu'il mit dans ſa poche dès qu'il put mettre la main deſſus.

Cependant lorſque nous étions dans cette eſpece de repos en cette priſon anticipée, M. le Lieutenant civil jouoit d'étranges tragedies au logis. Il alla deſcendre du carroſſe où nous l'avions vu chez M. Molodin Colonel des Suiſſes, qui étoit notre voiſin & dont la maiſon tenoit à la nôtre. Ce Colonel avoit eu ordre de la Cour d'aſſembler chez lui pendant la nuit, ſourdement, ſans bruit & ſans éclat, toute ſa compagnie, pour ſuivre les ordres que M. le Lieutenant civil lui donneroit; & en même tems on avoit fait aller

de même une centaine d'Archers au trône qui étoit un peu au deſſus de notre logis, pour ſe tenir prêts en cas de beſoin.

Lorſque je me repréſentai tout cet attirail ſi inutile, je crus que M. de Saci pouvoit bien dire à ces perſonnes, comme autrefois Jeſus-Chriſt ſon cher maître, *Tanquam ad latronem exiſtis cum gladiis & fuſtibus.* Armer deux ou trois cens perſonnes contre un homme ſans armes & contre une maiſon où il n'y avoit pas une ſeule épée, cela ſentoit un petit brin de folie; mais M. le Lieutenant civil s'applaudiſſoit en lui même de voir tant de ſoldats ſoumis à ſes ordres, & il ſembla pour un moment quitter ſa robe pour faire le petit Lieutenant-général d'armée. Il fit la revue de ſes troupes; il avoit ruminé toute la nuit de quelle maniere il les rangeroit & ſur quelle ligne il les feroit marcher. Le jour lui avoit paru long à venir, & tous ſes domeſtiques, qui ne ſavoient rien de l'action ſignalée qu'il méditoit, furent ſurpris de ſa vigilance. Il avoit deux ſiéges à faire à la fois, l'un de notre maiſon, l'autre de celle de M. Petit: car il avoit envoyé pour le prendre, mais on le manqua. Il eut ſoin donc de partager ſes troupes, de former un bataillon de Suiſſes & d'Archers pour envoyer chez M. Petit, & de garder l'autre avec lui. Dès qu'il eut fait marcher le premier corps, il ordonna auſſitôt l'aſſaut à notre logis; il choiſit cinq ou ſix Suiſſes des plus réſolus pour eſcalader les murailles, & fit poſer l'échelle dans une cour voiſine pour entrer dans la maiſon par la fenêtre du cabinet de M. du Foſſé.

Ce jeune Gentilhomme dormoit paiſiblement dans ſon lit. Il entend quelque bruit à la fenêtre de ſon cabinet, il prête l'oreille: un Suiſſe, ſautant de la fenêtre dans le cabinet, avec l'agileté naturelle à cette nation, fit trembler tout le plancher;

cher; un autre le ſuivit de près & fit encore trembler plus fort. M. du Foſſé ſe leva, prit ſa robe de chambre, entra dans ſon cabinet & vit un Suiſſe qui avec un viſage effrayé avoit l'épée à moitié hors du fourreau. M. du Foſſé lui dit: Que demandez-vous? Auſſi-tôt deux ou trois ſuivent de même faiſant entendre que M. le Lieutenant civil montoit. Ils allerent de ce pas dans toutes les chambres, & s'en rendirent maîtres, afin qu'on ne détournât aucuns papiers; & un autre courut à la porte l'ouvrir à M. le Lieutenant civil qui entra en triomphe comme un conquérant dans une place priſe d'aſſaut, étant accompagné de M. Molodin.

Il ſe fit à cette occaſion un grand éclat dans le quartier; chacun vouloit deviner pour quel ſujet on nous arrêtoit: les uns diſoient que nous étions des gens d'affaires dont on vouloit examiner la conduite; d'autres que nous étions des voleurs; d'autres nous firent l'honneur de nous prendre pour des empoiſonneurs dont on parloit fort alors, & parmi leſquels la plus criminelle étoit ſans doute la Dame de Brinvilliers, fille du Magiſtrat qui s'applaudiſſoit de notre capture, & qui avoit peut-être déja dans le corps le poiſon lent que ſa fille lui donna & dont il mourut deux mois après notre priſe. D'autres enfin dirent que nous étions de faux monnoyeurs, car il n'y avoit que huit jours qu'on en avoit pris un fameux de ce quartier-là même à quelques maiſons de la nôtre. Cela allarma terriblement notre boulanger qui tenoit à notre logis. Il alla vîte tirer de ſon coffre une vingtaine de piſtoles qu'on lui avoit données le jour précédent pour payer ſon pain, & après les avoir bien examinées en tremblant, il dit enfin d'un air raſſuré: " Si ce ſont de faux monnoyeurs, ils n'ont pas très certainement fait ces vingt piſtoles-ci. Cependant M. le Lieute-

nant civil entrant dans le logis s'addreſſa à M. du Foſſé qu'il queſtionna pendant trois heures qui lui parurent bien longues. Il reçut ainſi les premiers coups & les plus rudes, & il eut beſoin de tout ſon eſprit dans cette rencontre. On interrogea enſuite M. du Beroger ſon cadet qui demeuroit auſſi avec nous, & M. Claude jeune Gentilhomme de leur pays qui étoit auſſi au logis.

Pendant ces interrogatoires les Commiſſaires allerent faire d'étranges perquiſitions chez M. Petit. La perſuaſion ferme où ils étoient qu'il y avoit là une imprimerie, les rendit extrêmement opiniâtres à la rechercher; mais on n'avoit garde de trouver ce qui n'y étoit pas, & ni fut jamais. Madame Petit les ſurprit & ſe fit admirer d'eux par ſa ſageſſe, par ſon eſprit & par ſa généroſité. L'Exemt nous fit bien rire en nous parlant d'une bonne femme qu'on appelloit la Picarde, qui avoit les clefs du logis de M. Petit; & qui l'ouvroit à M. de Saci & à ſes amis quand nous y allions. Les Commiſſaires la tournerent & retournerent en cent manieres, lui demandant ceux qui alloient en cette maiſon, pour lui faire nommer nos noms; mais elle, pénétrant bien que c'étoit à nous à qui on en vouloit, ne nous nomma jamais, & en cita cinquante autres qui n'y venoient que rarement." Allez, nous dit „ l'Exemt, je ne ſai pas ce que vous avez fait „ à cette bonne femme, pour l'obliger à avoir „ tant d'égard & de menagement pour vous; „ mais aſſurément vous devez l'aimer, car elle „ vous eſt bien fidelle."

Enfin tous ces miſteres étant achevés, M. le Lieutenant civil envoya ſur le midi ſon carroſſe avec les deux mêmes Commiſſaires qui nous avoient logés où nous étions. Ils étoient muets comme des poiſſons. Ils ne nous parloient que par

par révérences & par ſignes. Ils marquerent à M. de Saci qu'il falloit deſcendre en bas, & à moi que je le ſuiviſſe; & ils nous firent monter dans le carroſſe, eux & l'Exemt avec nous, & quelques Archers à la ſuite. Ce fut à ce coup que je m'offris de bon cœur à Dieu, comme croyant qu'on nous alloit mettre à la Baſtille vers laquelle on nous conduiſoit. Mais la penſée de mon ſacrifice s'envola bientôt, quand je vis que nous paſſions la Baſtille. Alors un Commiſſaire rompit ce morne & long ſilence, & nous dit: „ Vous voyez bien, Meſſieurs, qu'on vous reme- „ ne chez vous." L'Exemt qui obſerva notre viſage auſſi bien que les Commiſſaires, me dit après en riant qu'il avoit remarqué quelque changement ſur le mien alors, & qu'il s'étoit un peu plus ouvert. Je ne ſai ſi c'étoit parce que je revoyois M. de Saci, ou parce qu'un péril que je croyois tout préſent étoit un peu différé. J'admire la foibleſſe humaine. Quelque préparation qu'elle ait aux maux, elle eſt toujours bien aiſe qu'ils s'éloignent.

Enfin nous arrivames à notre logis que nous avions peine à reconnoître, tant il étoit metamorphoſé. C'étoit comme une place d'armes. On n'y voyoit que Suiſſes & Archers dedans & dehors & dans toutes les avenues. En un mot le logis le plus paiſible de Paris où on ne voyoit ni n'entendoit perſonne, étoit devenu le plus tumultueux. Les cours, les jardins, les ſalles, les degrés, & ſur tout la cuiſine étoit pleine de Suiſſes qui, ayant été ſur pied toute la nuit, ſentoient que la faim les preſſoit; & pendant que quelques-uns étoient en garde, les autres viſitoient la marmite & alloient dans la cave voir ſi le vin étoit à leur gout. Mais aux approches de M. de Saci, on les raſſembla tous, & ils firent une longue haie qui prenoit dès le milieu

de

de la rue, traverſoit toutes les cours, & alloit juſqu'au fond du jardin.

M. de Saci traverſa cette longue haie: je le ſuivois, & je remarquai dans ces perſonnes qu'encore que pour l'ordinaire elles ſoient aſſez brutales d'elles-mêmes, elles furent néanmoins alors capables d'admiration. Leur regard attentif & leur profond ſilence, lorſque M. de Saci paſſoit au travers d'eux, me fit admirer qu'un ſeul homme ſans armes pût tenir ainſi en reſpect plus d'une centaine d'hommes bien armés, lors même qu'il étoit entre leurs mains. On lui fit monter le degré qui étoit auſſi bordé de gens d'armes. On le conduiſit dans la premiere chambre, & on le préſenta à M. le Lieutenant civil qui le traita aſſez indifféremment, ſans témoigner faire beaucoup d'état de celui qui paroiſſoit devant lui.

Il commença ſon interrogatoire. Un homme établi de Dieu même pour être le juge des ames, ſe vit devant un juge, helas! bien différent; puiſqu'au lieu que M. de Saci ne cherchoit qu'à abſoudre les coupables & à les rendre innocens pour leur attirer la grace de Dieu, celui-ci au contraire ne cherchoit qu'à rendre les plus innocens coupables, & à trouver en eux, ou à inventer même des crimes, pour attirer ſur eux l'indignation du prince. Mais quelque méchante intention qu'eût ce Magiſtrat, M. de Saci, ayant un courage ferme & aſſuré tout captif qu'il étoit, ſoutint l'honneur du ſacerdoce. Il parla à un miniſtre de la juſtice, comme étant lui-même un miniſtre de Dieu. Dans toutes ſes réponſes, il n'oublia rien d'utile & de néceſſaire, & ne dit rien de ſuperflu. En écoutant les demandes de ſon juge, il écoutoit en même tems Dieu, pour puiſer dans ſa ſageſſe infinie la juſte modération des paroles qu'il a promiſe à ſes ſerviteurs,

&

& que M. de Saci m'avoit ſouvent témoigné qu'il eſpéroit de recevoir de lui dans toutes les rencontres qui lui pourroient arriver. Auſſi lorſque cet interrogatoire fut porté devant les miniſtres, & enſuite devant le prince, on avoua d'un commun conſentement, que celui qui avoit répondu de la ſorte, avoit beaucoup d'eſprit & de ſageſſe, & qu'il avoit ſu compaſſer toutes ſes paroles ſelon les regles de la prudence humaine & divine.

M. le Lieutenant civil tira un papier de ſa poche, & dit à M. de Saci qu'il y avoit deux chefs pour leſquels il étoit venu chez lui: l'un, qu'il avoit une imprimerie dans ſon logis; l'autre, qu'il s'y faiſoit des aſſemblées qui reſſentoient la cabale. M. de Saci qui n'avoit rien perdu de ſa gravité & de ſa préſence d'eſprit, répondit ſur le champ que pour le premier chef qui regardoit l'imprimerie, il n'avoit rien à dire; qu'il ne doutoit pas que ſes Commiſſaires n'euſſent tout viſité depuis les caves juſqu'au grenier, & ne lui euſſent fait un fidelle rapport de toutes choſes; qu'il étoit très aſſuré qu'ils n'avoient trouvé aucune trace d'imprimerie: que pour le ſecond chef, qui étoit les aſſemblées & les cabales, il étoit ſi peu vrai qu'il s'en fît chez lui, que pas un de ſes amis ne ſavoit où il demeuroit, & que ce ne ſeroit que par lui, par ſes Archers & par ſes Commiſſaires qu'ils l'apprendroient. Il n'y avoit point de replique à ces réponſes. C'eſt pourquoi M. le Lieutenant civil paſſa auſſi-tôt aux papiers qu'on lui avoit pris ſur lui & dans ſa chambre, pour les inventorier. Il y avoit pluſieurs lettres dont l'inſcription étoit, l'une à M. de Gournai, les autres à M. Deleau, les autres à M. de Saci. M. le Lieutenant civil demanda: „ Qui eſt M. de Gournai? C'eſt moi, „ répondit M. de Saci. Et M. Deleau? C'eſt

„ moi.

„ moi. Et M. de Saci? C'eſt moi encore. Ce-
„ la ſent bien la cabale," dit M. le Lieutenant, d'un air aſſez mépriſant. M. de Saci, ſans s'étonner, lui répondit d'un ton ferme; „ Monſieur,
„ l'état où vous me voyez maintenant juſtifie
„ aſſez toutes les précautions que j'ai pu pren-
„ dre, & me fait voir ſeulement que je n'en ai
„ point pris d'aſſez ſures."

Le juge pouſſa ſa curioſité plus loin. Il témoigna beaucoup d'empreſſement pour ſavoir les noms des perſonnes à qui s'addreſſoient les lettres qu'on lui avoit trouvées dans ſa poche, parce qu'il n'y avoit point de deſſus. M. de Saci qui ſavoit parfaitement diſcerner ce qu'il devoit taire, lui dit ſans héſiter, qu'il le prioit de voir dans ſes lettres s'il y avoit quelque choſe contre la religion & contre l'Etat, & qu'alors il lui répondroit & lui rendroit compte de tout: mais que s'il ne s'agiſſoit que de ſon miniſtere, il le prioit très humblement de le diſpenſer de s'expliquer davantage; qu'il lui permît de lui dire qu'il n'avoit pas droit de lui faire ces queſtions; qu'il le prioit de ſe ſouvenir qu'il étoit Confeſſeur, & qu'il devoit un ſecret inviolable à ceux qui lui confioient celui de leur conſcience. M. le Lieutenant civil eut quelque envie de ſe fâcher, & il dit en murmurant entre ſes dents que ce ſeroit là le moyen d'éluder toutes les interrogations. Mais M. de Saci qui n'étoit pas d'humeur à s'épouvanter de ſon chagrin, ni de craindre ſa colere, ſe ſoutint toujours dans ce principe & demeura ferme dans ſon ſilence.

Sageſſe tenebreuſe, vous cherchiez en vain des crimes dans une vie ſi pure & ſi innocente: le plus éclairé de tous les Magiſtrats n'eût rien trouvé à reprendre dans celui qui paroiſſoit alors devant vous. Helas! lorſque vous aurez paru de-

devant le ſouverain Juge, qu'aurez-vous penſé de la conduite qu'il vous a plu de tenir envers ſon ſerviteur!

Après M. de Saci, on vint me quérir dans ma chambre, pour paroître devant M. le Lieutetant civil. Je me préſentai devant lui avec un air fort gai & fort libre; je m'aſſis ſur une chaiſe vis-à-vis de lui, & une table entre deux où l'on écrivoit, & à côté de lui ſon Secretaire. Je lui répondis fort bonnement à tout ce qu'il me demanda. Il commença par me demander s'il y avoit long-tems que j'étois avec M. de Saci. J'eus ſi grande peur qu'il ne crût que je regardois cette liaiſon avec lui comme une choſe qui me paroiſſoit fâcheuſe en cette conjoncture, que, ſans me donner le tems de compter ſcrupuleuſement les années, je lui répondis qu'il y avoit plus de trente ans. Ce fut là la ſeule fauſſeté qui m'échappa dans cette ſurpriſe, & le lendemain j'en fis bien rire M. de Saci.

Il me demanda où j'allois avec M. de Saci, quand on m'avoit arrêté le matin. Je répondis que nous allions à la Meſſe à S. Paul: ſur quoi il s'écria, *Bon*, parce que M. de Saci avoit dit à S. Gervais, regardant cette bagatelle comme une choſe de grande importance. J'étois toujours fort gai. M. le Lieutenant civil ſembloit ſe fâcher de ce que je lui répondois d'un air ſi libre, & me montrant un air de viſage tout en colere, il me dit d'un ton encore plus ſevere.: „ Savez-vous bien que je ſuis votre juge?" Je fis une petite inclination de tête, & lui dis: „ Je le ſai, Monſieur, & c'eſt cela même qui me „ donne de la joie, parce que comme je crois „ que vous aimez la juſtice, & que je ne me „ ſens coupable de rien, je n'ai aucun ſujet „ de craindre devant vous; car je ſuis convain„ cu que toutes les perſonnes innocentes aiment

„ les

„ les juges qui leur reſſemblent." Il tira enſuite la clef du jardin de M. Petit qu'on avoit trouvé dans mes poches & me dit: "Reconnoiſſez-vous „ cette clef? Oui, Monſieur, je la reconnois, ré„ pondis-je, & je métonne qu'on me repréſen„ te la clef d'un jardin où je vais quelquefois „ me promener innocemment, comme on re„ préſente aux meurtriers & aux aſſaſſins les ar„ mes dont ils ſe ſont ſervis pour tuer les hom„ mes. "

Voyant qu'il n'avoit pas à eſpérer de moi aucune nouvelle découverte, & l'heure du diner le preſſant, car il étoit près de trois heures, il me fit remener dans ma chambre avec un garde, comme chacun de nos Meſſieurs en avoit un. M. le Lieutenant civil alla diner, je crois, à l'Abbaye de S. Antoine, quoique le Colonel Molodin l'eût fort preſſé d'aller diner chez lui. Pour nous, on nous fit paſſer à tous un potage circulaire en revue, & comme on ne penſe guéres à manger dans ces rencontres, notre diner fut bientôt fait.

La maiſon de M. de Saci demeura en cet état pendant quinze jours, & le lieu le plus paiſible & le plus chrétien du monde, qui étoit vraiment une égliſe domeſtique, ſanctifiée par les ſacrifices que M. de Saci y offroit à Dieu, devint tout d'un coup non ſeulement une priſon, mais encore un cabaret à la vue de M. de Saci, à qui les Archers venoient ſe plaindre quelquefois de ce qu'ils n'avoient point aſſez de vin, ou de ce qu'ils n'en avoient pas d'aſſez bon. Ainſi M. de Saci commençoit dès lors à ſouffrir ce que M. de S. Ciran avoit ſouffert pendant ſa priſon, où il voyoit ſouvent ſa chambre changée en taverne.

Cependant les amis de M. de Saci ſe remuerent fort pour empêcher qu'il n'allât à la Baſtille. Madame de Pompone entre autres n'omit rien

de

de ce que devoit faire une bonne amie & une bonne couſine. Elle alla voir le Lieutenant civil & les miniſtres; ſes ſollicitations preſſantes firent éclat, enſorte que M. le Lieutenant civil vit bien qu'il s'étoit un peu mépris, en traitant d'abord M. de Saci comme un bon Prêtre. Il lui en fit des excuſes le lendemain, lorſqu'il vint inventorier nos papiers. Il prit un air radouci, avec de petites avances de ſoufris. Il ſe plaignit de lui, & de ce qu'il ne s'étoit pas mieux fait connoître. Il dit mille biens de Madame de Pompone. Il ſe piqua d'en être aſſez proche parent, & traita de même aſſez obligeamment tout le monde. Il ajouta qu'il ſouffroit lorſqu'il falloit faire des actions ſemblables, & que jamais il n'alloit à aucune maiſon qu'il n'en reçût lui même plus de frayeur qu'il n'en portoit. Mais pendant ces beaux diſcours il alloit toujours à ſes fins, ayant un deſir ſecret, quoique neanmoins aſſez viſible, de trouver par tout plus de mal qu'il n'y en avoit.

Je ris encore quand je me ſouviens avec quelle inutilité il viſita mes coffres que l'on vint ouvrir en ſa préſence. Il fit bientôt fermer celui où il n'y avoit que mes guenilles & mes vieux linges. " Que n'empliſſiez vous cela de piſto-„ les, Monſieur," me dit-il. Je lui répondis que je n'avois que faire de piſtoles. Un Commiſſaire voulut plaiſanter & dit: " Monſieur ai-„ me bien mieux le ciel," & voulut montrer quelques livres de piété; mais M. le Lieutenant civil le fit taire tout court. Il s'arrêta davantage au coffre où étoient mes paperaſſes. Il crut avoir un grand chef d'accuſation contre moi. J'avois écrit au bon M. Pontis mon ami ces vers que M. de Gomberville avoit faits pour lui.

Loin de la cour & de la guerre,
J'apprens à mourir en ces lieux:

Qui ne meurt long-tems ſur la terre
Ne vivra jamais dans les cieux

Ces vers étoient en gros caracteres d'or de lettres moulées ſur du velin, & j'avois laiſſé la premiere lettre en blanc, pour l'orner à plaiſir avec quelques petites fleurs de mignature; ainſi le mot *oin* le tint en ſuſpens, & il crut que j'avois voulu mettre, *foin de la cour*, &c: mais lorſqu'il m'eut demandé ce que j'avois voulu mettre, il vit bien qu'il s'étoit trompé.

Nous fumes pendant quinze jours dans l'attente du moment fatal de faire le voyage de la Baſtille. Nous vimes pendant ce tems de grandes pauvretés dans ce Magiſtrat & dans les robes noires qui étoient fâchés de ne point trouver de crimes dans ceux dont ils s'étoient rendus maîtres avec tant d'éclat. Les gens d'épée & les gardes eurent plus d'humanité. La compaſſion trouva accès dans leur cœur. Un certain reſpect les ſaiſit dans cette maiſon où ils ſe voyoient, & combattant entre les ordres ſeveres qu'ils avoient reçus, & la pente naturelle qu'ils avoient à compâtir à des malheureux & à reſpecter la vertu où ils la trouvoient, ils ſe laiſſerent plus aller à ce dernier côté. Auſſi bien loin d'obſerver toutes nos démarches & toutes nos paroles, ils craignoient d'approcher de trop près de nous & de ſe mêler trop dans nos entretiens. Ils nous laiſſoient une liberté qu'on vouloit qu'ils nous ôtaſſent. Ils nous permirent de nous voir encore, de manger enſemble, & de repaître nos yeux & nos oreilles de la vue & des entretiens de ceux que nous allions bientôt perdre. Ainſi Dieu change les lions en agneaux quand il veut. Il donnoit en notre faveur de l'humanité à des ames qui n'en ſont guéres capables, tandis que des juges ſembloient avoir dépouillé l'humanité naturelle, & meloient leurs paſſions & leur animo-

moſité particuliere dans l'exercice de leur charge.

Mais quoiqu'il en ſoit, il faut benir Dieu de ce qu'il ne nous accabloit pas tout d'un coup, & de ce qu'il nous châtioit en pere, nous donnant le tems de nous préparer à ſouffrir les maux qu'il lui plaiſoit de nous envoyer, & ne les faiſant tomber ſur nous que peu à peu & par parties. J'ai admiré cent fois de quelle maniere il adoucit les choſes, & combien de ménagemens il garde envers les ſiens, pour empêcher que les maux ne les abattent en fondant ſur eux tout d'un coup. Il les y diſpoſe par degrés, & il les leur fait enviſager quelque tems avant que de les y jetter, afin que s'y familiariſant inſenſiblement, ils n'en ayent plus tant d'horreur. Je ne dis ceci que pour moi principalement, & pour les autres Meſſieurs qui furent pris en même tems: car pour M. de Saci, on peut dire qu'il ſouhaittoit plus la priſon qu'il ne la craignoit.

Je me ſouviens encore d'un petit entretien que j'eus à la dérobée avec lui, un moment avant que de partir pour la Baſtille. Il avoit, je ne ſai comment, reçu un billet de la Mere Angelique de S. Jean, ſa chere couſine, qui étant pénétrée juſqu'au fond du cœur, de l'état où elle voyoit ſon cher couſin que depuis long-tems elle regardoit comme ſon pere en Jeſus-Chriſt, ſurmonta neanmoins par la force de ſa foi toute la tendreſſe de la nature, & lui écrivit avec une vigueur incroyable pour lui montrer la néceſſité de ſouffrir, peſant fort ſur ce mot de Jeſus-Chriſt à l'entrée de ſes ſouffrances: *Quomodo implebuntur ſcripturæ?* Il déchira ce billet après m'en avoir fait part, mais il ne put pas en le déchirant éteindre dans ſon cœur le nouveau feu qu'il y avoit allumé; & ſi auparavant il s'étoit preparé à la priſon, il étoit alors comme dans une

ſainte impatience d'y entrer. On le ſatisfit bientôt après, & on vit que nos amis s'étoient trompés. Car ils nous mandoient de tous côtés que nous n'irions pas à la Baſtille; que l'on étoit convaincu de notre innocence; que l'on n'avoit rien trouvé en nous de ce que l'on croyoit, & que nous n'avions rien à craindre: & en effet on fut quelque tems en ſuſpens à la Cour, de ce qu'on feroit de nous, n'ayant pas trouvé la moindre ombre de mal pour mériter d'être menés à la Baſtille. La ſageſſe, la conduite & les réponſes de M. de Saci avoient paru telles que l'on ne pouvoit trouver à mordre; mais le Confeſſeur du Roi plein d'un zele qui n'étoit pas ſelon la ſcience: cet homme au miniſtere duquel il convenoit ſi peu d'être du nombre de ceux dont le prophete dit que la bouche eſt un ſepulcre qui ne s'ouvre que pour exhaler une odeur de mort & pour engloutir les vivans, *Sepulchrum patens eſt guttur eorum:* cet homme, dis-je, au deſeſpoir de ce qu'on différoit à ſatisfaire ſa haine implacable, alla ſe jetter aux pieds du Roi, non pour lui demander la delivrance de M. de Saci, mais pour lui repréſenter que ſi on laiſſoit aller ce priſonnier, tout ce qu'on avoit fait juſques-là avec tant de travail depuis vingt ans ſeroit inutile. Ses conſeils ſanguinaires l'emporterent ſur la douceur naturelle de ce grand prince. Il fit tant de crieries & tant de vacarmes, par lui-même & par ſes ſatellites, qu'au lieu que d'abord tout Paris étoit indigné de la priſe d'un ſi grand homme, & en témoignoit publiquement ſa douleur, dès que ces gens là eurent crié *Tolle, Tolle*, beaucoup de monde n'oſa plus parler librement dans la ſuite, & ſe contenta de dévorer en ſecret ſa douleur, & d'étouffer ſes ſoupirs.

Nous ne fumes pas long-tems à ſentir l'effet

de ces remontrances ſi violentes, & à devenir les victimes de celui qui s'étoit fait un point d'honneur de notre captivité. Nous vimes, en ſortant de table, trois carroſſes entrer dans notre cour, tous bien garnis d'Archers & de Commiſſaires qui vinrent en haut & prierent M. de Saci de monter ſeul dans un. Pour nous, on nous mit deux à deux dans les deux autres. Nous fimes ainſi le voyage avec grand éclat, & une nombreuſe eſcorte qui attira les regards de tout le fauxbourg, chacun penſant de nous ce qu'il lui plaiſoit.

Je ne m'arrête point ici à repréſenter ce que c'eſt que d'expoſer ainſi un miniſtre des autels, & un Prêtre de cette gravité & de ce mérite à un decri ſi public & à une telle infamie. Elle n'a pas été particuliere à M. de Saci. Tous ceux avant lui qui ont voulu vivre dans la piété, comme il a fait, & ſoutenir ſans rien craindre les interêts de Dieu & de ſon Egliſe, ont été expoſés aux mêmes avantures. Chacun recevra de Dieu ſelon ſes œuvres, tant les perſecutés que les perſecuteurs; & l'on peut dire qu'avant le jugement de Dieu, ils reçoivent dans le monde ce qu'ils méritent; car nous ſumes que lorſque cela fut ébruité à Paris, l'eſtime que tout le monde avoit pour M. de Saci délia les langues en ſa faveur, & l'on diſoit publiquement que c'étoit là une vexation très injuſte, & qu'il ne convenoit qu'à celui ſur qui elle tomboit de la ſouffrir paiſiblement & ſans ſe plaindre. Quelque honneur que ce fût pour lui de ſe voir accompagné des ſiens & de toutes les perſonnes de ſa maiſon, qui tenoient à gloire d'être captifs avec un tel priſonnier, j'ai ſu de lui neanmoins dans la ſuite que c'étoit là ce qui avoit été ſa plus grande douleur, & qu'il eût voulu pouvoir dire comme Jeſus-Chriſt, *Si c'eſt à moi que vous*

en voulez, laiſſez aller ceux-ci.

Quand nous parumes devant M. le Gouverneur, on ſortoit de table, & le bruit étoit grand dans la Baſtille, qu'on l'alloit remplir de Janſeniſtes. Je remarquai dans tous les corps de garde, que ces ſoldats ouvroient de grands yeux, comme s'attendant à voir des gens faits autrement que d'autres. M. le Gouverneur cachant ſa joie de voir ainſi peupler ſa priſon, à quoi il eſt extrêmement ſenſible, demeura ſur ſon fauteuil aſſis, & ne nous regardoit preſque pas. Nous étions tous rangés devant lui, tête nue; & il n'ôta pas même ſon chapeau. Il nous dit ſeulement d'un ton fort ſec, en laiſſant échapper un regard ſur nous, que la Baſtille étoit un terrible gîte; & reprenant ſon entretien avec quelques amis qui avoient diné avec lui, il dit que ſi l'on avoit fait dans les héréſies des ſiecles paſſés, ce que le Roi faiſoit alors, on en auroit été bien mieux; & auſſi-tôt un jeune étourdi de garçon quittant M. le Gouverneur, me vint dire bruſquement: " Mais pourquoi ne croyez-„ vous pas que Jeſus-Chriſt eſt mort pour tout „ le monde?" Je le regardai d'un grand ſang froid ſans lui rien répondre.

Cependant on nous mena chacun dans une chambre & une tour ſeparée, de peur que nous n'euſſions quelque communication enſemble. On conduiſit M. de Saci le premier, & dès lors je le perdis de vue pour trois mois; car on lui diſoit une Meſſe ſeparée, & dans une chapelle à part pour lui ſeul. Pour nous, nous allions à la Meſſe qui ſe diſoit dans la chapelle du commun. M. de Saci demanda la permiſſion de dire la Meſſe dans cette chapelle particuliere qui étoit dans ſon degré même, & dans la cour comme la nôtre; mais c'étoit pour lui un tems & un lieu de dureté que celui où il étoit, & il lui ſuffiſoit de de-

demander une choſe pour qu'on la lui refuſât. Non ſeulement on ne voulut pas lui permettre de dire la Meſſe, mais on ne voulut pas même qu'il communiât, ce qu'on me refuſa auſſi; & nous fumes l'un & l'autre deux ans à la Baſtille ſans qu'on nous accordât cette grace. Dieu ſe ſert de ce qu'il lui plait pour mettre ſes ſerviteurs en pénitence, même de la ſéparation des choſes ſaintes, laquelle étoit pour M. de Saci la plus rude de toutes les pénitences; & il la ſouffrit humblement, ſe regardant toujours devant Dieu comme l'ayant méritée.

J'entrerois ici avec plaiſir dans le feu d'amour avec lequel M. de Saci s'offrit à Dieu dans les premiers momens de ſa priſon. Qu'on auroit de joie de pouvoir pénétrer cette humilité ſi profonde avec laquelle il s'abaiſſoit ſous la main qui le frappoit! Mais il ne m'appartient pas d'approfondir ce cœur animé par le ſaint Eſprit. Dieu voulut alors cacher ſon ſerviteur à tout le monde, afin que lui ſeul qui étoit l'auteur de ces mouvemens, les pût connoître auſſi lui ſeul. Ce fut alors qu'il répandit librement & ſans contrainte ſon ame en ſa préſence, par l'abondance de ſes larmes & la ferveur de ſes deſirs & de ſes prieres. Il m'a dit depuis, qu'il commença dès lors à ſe regarder comme étant en liberté, parce qu'il n'avoit plus de garde qui couchât dans ſa chambre & qui fût témoin pendant le jour de tout ce qu'il faiſoit & liſoit: & lorſque je lui parlois dans la ſuite du refus qu'on lui avoit fait de dire la Meſſe & de communier, il me répondit avec une force admirable, qu'il falloit ſavoir ſe contraindre & ſe paſſer de ce qu'on trouvoit de plus conſolant dans la vie; qu'on devoit ſe ſouvenir de l'état où étoient autrefois les chrétiens lorſqu'ils ſe contentoient d'aſſiſter & de participer à l'autel en eſprit, ne le

pouvant faire autrement; que c'étoit-là une des plus grandes parties de la pénitence, & que puiſque Dieu l'y engageoit, il falloit s'y ſoumettre & ſatisfaire ainſi pour ſes péchés, ſi on ne l'avoit pas fait juſques-là; qu'il valloit mieux ſacrifier ſes deſirs & ſoi-même, que le corps de Jeſus-Chriſt, & ſe mortifier, que de dire la Meſſe; que les hommes le traitoient comme ils vouloient, ſans ſavoir ce qu'ils faiſoient; mais que Dieu ſavoit bien ce qu'il faiſoit par eux: qu'il entrevoyoit aſſez les choſes pour ſe ſoumettre humblement à ſa conduite, & qu'il étoit tellement perſuadé de cette verité, qu'il ſe fit un combat en lui-même lorſqu'il demanda la permiſſion de dire la Meſſe; tous les ſentimens de pénitence le portant d'un côté à s'en abſtenir; mais craignant de l'autre que s'il ne faiſoit pas cette avance, on ne le crût inſenſible à cette privation, & qu'on ne prît lieu de là de le regarder comme une perſonne ſans religion. Tels étoient les ſentimens de cet humble captif pendant les premiers mois de ſa captivité, & de ſa plus grande ſolitude.

Le Gouverneur qui avoit eu d'abord tant d'indifférence pour lui, de même que le Lieutenant civil, fut ſurpris enſuite, ainſi que ce Magiſtrat, lorſqu'il comprit quel priſonnier il avoit entre les mains, par le concours d'une foule de perſonnes, & même de la premiere qualité, qui venoient à la Baſtille demander de ſes nouvelles, & le prier avec les inſtances les plus importunes de lui donner tous les adouciſſemens qu'il pourroit lui ménager. Car on peut dire que cet état de M. de Saci fut étrangement ſenſible à tous ſes amis, & que leur charité fut rudement éprouvée par cet accident ſi peu attendu. Dieu par un ſeul coup exerçoit la vertu de beaucoup de perſonnes, & ſa miſericorde toujours ſage, toujours

jours divinement artificieuſe, en éprouvant la vertu de M. de Saci, éprouvoit la patience de ceux avec qui il avoit vécu toute ſa vie. La priſon tenoit l'un reſerré, & la douleur reſſerroit le cœur des autres; & ce leger châtiment du pere contribuoit admirablement à l'avancement des enfans; ils tiroient de ces peines paſſageres un avantage ſtable, par la ſenſibilité & la ſolidité de leur charité: & par un renverſement admirable, la charité produiſoit ces deux effets bien contraires, mettant le priſonnier au large par la joie & par la paix qu'il reſſentoit de ſes liens, & ſes amis à l'étroit par le ſerrement de cœur que leur cauſoit l'empriſonnement de celui qu'ils aimoient ſi tendrement. Ainſi lorſque les enfans trouvoient de quoi nourrir & augmenter leur charité, le pere trouvoit de quoi nourrir & augmenter la ſienne, de l'affliction même de ſes enfans. Il étoit plus ſenſible à leurs peines qu'à la ſienne propre, & ſa priſon lui devenoit une double grace, tant par l'humilité profonde qu'elle augmentoit en lui, que par le redoublement d'amour qu'elle produiſoit pour lui dans le cœur de tous ſes amis.

M. le Gouverneur, comme j'ai dit, étoit témoin de cette grande ſenſibilité de tous les amis de M. de Saci. Il n'en perdit néanmoins rien de ſa ſechereſſe ordinaire, & demeura toujours inſenſible à ſes maux. Son cœur ſavoit parfaitement bien ſe défendre de ces tendreſſes, & il étoit accoutumé de voir d'un œil ſec les larmes des affligés. Tout ce que ce grand concours d'amis produiſit en lui, fut de faire naître dans ſon eſprit de grandes craintes que quelqu'un ne trouvât moyen de faire tenir quelques lettres à M. de Saci. Ainſi il crut devoir redoubler ſa vigilance ſur ce point, & exécuter tout ce que ſes défiances lui faiſoient imaginer: & comme il avoit accoutu-

mé de prendre beaucoup de précautions inutiles pour faire ſa cour auprès de ceux qui n'aimoient pas M. de Saci, il conçut le deſſein de quelques barricades qui le rendroient plus inacceſſible. Meſſieurs les Treſoriers généraux qui étoient alors à la Baſtille, furent ſurpris de voir qu'on leur coupât leur terraſſe, & que leurs promenades fuſſent un peu plus bornées, par des précautions ſuperflues dont on n'avoit uſé, ni à l'égard de M. Fouquet dont M. de Saci occupoit la chambre, ni a leur égard propre, & qu'on leur retranchât preſque la moitié de leur divertiſſement par des barrieres qui fermoient tout accès à l'appartement de M. de Saci. Je ne crois point bleſſer la charité en diſant ceci, puiſque M. le Gouverneur nous dit en ſortant de priſon, que le plus grand plaiſir que nous puſſions lui faire, étoit de nous plaindre par tout de toutes ſes duretés.

Mais, mon Dieu, comment vous temperez toujours les choſes! Dans vos châtimens mêmes, vous vous ſouvenez toujours que vous êtes pere. Quelle conſolation prépariez-vous à M. de Saci au milieu de toutes ces ſévérités, dans la perſonne de M. Barail? La nouvelle qu'on vient de m'apporter de ſa mort, me pouſſe à parler de lui. Cet homme qui dans un lieu de dureté, ne penſoit qu'à adoucir les choſes, étoit comme le pere de tant de priſonniers qui étoient à la Baſtille. Toute l'inhumanité la plus cruelle & la plus barbare qui l'environnoit, ne pouvoit rien ſur la candeur de ſon ame, & il ſe conſervoit doux & traitable parmi les perſonnes les plus intraitables. C'étoit en quelque ſorte l'ange du Seigneur que M. de Saci trouva tout prêt lorſqu'il entra en ce lieu. La droiture de cœur & le bon eſprit de cet Officier, l'avoient élevé au deſſus de toutes les fables du Janſeniſme qui faiſoit

ſoit tout le crime de M. de Saci. Ainſi étant là comme l'homme du Roi, il traita ſon priſonnier comme une perſonne en qui, après l'avoir bien examiné, il ne trouvoit qu'une profonde ſoumiſſion, & qui avoit pour tous les ordres de Sa Majeſté, au moins autant de reſpect qu'il en pouvoit avoir lui-même. Ainſi il mettoit ſa joie à venir gouter la douceur de ſes entretiens ne trouvant rien de pareil dans ceux des autres priſonniers qu'il avoit ſous ſa garde. Il admiroit en M. de Saci ce fond de piété que la Baſtille n'alteroit en rien. On ne ſavoit ce qui éclatoit le plus dans ce ſage Officier, ou ſa modération ou ſon courage dans les périls; car il allioit la douceur d'un agneau, avec la généroſité d'un lion.

Vous, mon Dieu, qui lui aviez donné tant d'excellentes qualités, vous venez enfin de le retirer à vous après une longue pénitence! Puiſſe M. de Saci votre ſerviteur, le recevoir dans ſon ſein, & lui donner les mêmes rafraichiſſemens après ſa mort, qu'il a reçus de lui pendant ſa vie! Remettez devant vos yeux toutes ſes charités & ſes aumones. Il vous a viſité lorſque vous étiez en priſon. Il a donné des habits à ceux qui n'en avoient point, des couvertures à ceux qui en manquoient, des lits à ceux qui couchoient ſur la terre nue, de la lumiere à ceux qu'on condamnoit à des tenebres perpétuelles. Enfin il a été tendre envers les miſerables; qu'il trouve en vous de la tendreſſe! Il leur a été miſericordieux: qu'il trouve en vous de la miſericorde! Rendez lui pour moi tout ce que je lui dois pour les bons offices qu'il m'a rendus. Je me jette à vos pieds, mon Dieu, afin de vous demander pour lui la paix de votre royaume, avec autant d'inſtances qu'il a travaillé ici pour me procurer du repos dans toutes les plus penibles rencontres. Au lieu de cette maiſon de campagne qu'il m'a ſi généreu-

reuſement prêtée, & de ces jardins dont il m'avoit rendu comme le maître, donnez-lui pour jamais votre palais éternel & votre paradis, ce jardin toujours agreable, toujours rempli de fruits & de delices. Il a pratiqué juſqu'au bout pendant toute ſa vie les regles de l'amitié la plus forte; qu'il voye en moi, d'où il eſt, une correſpondance d'amour, & qu'il n'ait pas la douleur de mon ingratitude qui eſt de tous les vices celui qu'il haïſſoit davantage. Je ne vous dis que ceci, mon Dieu; mes yeux vous en diſent davantage. Je ſai que je ne ſuis rien, & que je ne mérite pas de vous offrir mes prieres pour un homme qui me ſurpaſſoit ſi fort en toutes ſortes de manieres: ainſi dans cette impuiſſance où je me trouve, je m'addreſſe à votre ſerviteur M. de Saci, pour conjurer ſa tendreſſe à l'égard de ſon ami, & j'eſpére que vous ne rejetterez pas ſes prieres.

En parlant de M. Barail à qui j'ai tant d'obligation, & qui vient d'achever ſa courſe, je ne puis ne point parler de celui avec qui il étoit ſi uni que rien n'a pu l'en ſeparer pour demeurer ſoit à la ville ſoit aux champs. Je veux dire l'Abbé Gaillard qui a ſu prendre le bon parti, & qui ſe voyant de grands biens, les a ſacrifiés aux pauvres & aux malades. Il n'y avoit point de maladies qu'il ne mépriſât. Lui-même aſſiſtoit ceux que d'autres n'auroient oſé regarder, & ſecouroit des cadavres animés. C'eſt la différence de ce charitable Abbé d'avec pluſieurs autres qui, à cauſe de la delicateſſe de leur eſtomac, ſe ſervent de mains étrangeres pour rendre ces ſecours aux malades, étant plus charitables de la bourſe que de la main. Je ne les blâme point; mais en excuſant leur delicateſſe j'en eſtime bien davantage la foi généreuſe de l'Abbé Gaillard. Paris, quelque grand qu'il ſoit, eſt encore trop

étroit

étroit pour ſes charités. Il n'y a point de province qu'il ne parcoure pour les répandre, les accompagnant & les arroſant toujours de la parole de Dieu.

Je me ſuis laiſſé aller à cette petite digreſſion au ſujet de M. Barail qui étoit toute la conſolation de M. de Saci auquel je reviens. Tous ſes amis faiſoient pour lui tout ce qu'ils pouvoient, & pendant toutes leurs ſollicitations, il éprouvoit combien ce lui étoit une choſe heureuſe de s'être accoutumé de bonne heure à porter le joug du Seigneur, & combien une vie paſſée dans la retraite & la pénitence étoit une diſpoſition pour bien ſouffrir les maux qui peuvent ſurvenir dans la vie.

La vie de M. de Saci avoit été une priſon continuelle, & cette ſeparation où il étoit de tout le monde l'avoit accoutumé depuis longtems à ne voir perſonne. Il avoit toute ſa vie étudié la Baſtille; auſſi ces barrieres que j'ai dit que l'on fit exprès pour l'empêcher de voir qui que ce ſoit, étoient pour lui un ſoin bien officieux, & une précaution bien obligeante pour la ſatisfaction de ſes deſirs. Il ſe ſeroit trouvé très mal en ce lieu ſi on avoit eu la liberté de le venir voir. Ces clotures exactes lui paroiſſoient plutôt des barrieres pour empêcher le monde de venir à lui que pour l'empêcher de voir le monde; car helas! il n'en avoit pas beſoin, & toutes les portes de la Baſtille auroient été ouvertes qu'il ne ſeroit pas pour cela ſorti du fonds de ſa chambre. Il m'a dit ſouvent: „ Si le Roi faiſoit dire à quelqu'un qu'il le veut à un tel endroit, avec quel honneur cet homme s'y tiendroit-il? Dieu lui-même me marque qu'il me veut ici, ne ſuis-je pas trop heureux d'y être?"

Cependant M. de Saci demeuroit ſeul avec ſon garçon, ſans que durant trois mois il pût obte-

obtenir d'autre grace que celle qu'il ſouhaittoit avec plus d'ardeur, qui étoit la delivrance de ces Meſſieurs qui avoient été pris avec lui. Il craignoit que leur jeuneſſe ne ſuccombât à cette épreuve; mais heureuſement M. le Tellier ſachant que c'étoient les enfans de M. Thomas, Maître des Comptes à Rouen, chez qui il avoit logé lorſque la Cour y étoit, & pour qui il avoit conçu beaucoup d'eſtime & d'affection, il fut ravi de trouver, en la perſonne de ſes enfans, une occaſion de témoigner après ſa mort l'amitié & la reconnoiſſance qu'il vouloit toujours conſerver de ſa bonne reception. Ainſi cette rencontre & les prieres de M. de Saci abrégeant les jours de la captivité de ces jeunes Gentilshommes, ils ne furent pas un mois ſans recevoir la liberté que M. de Saci deſiroit peut-être plus pour eux qu'ils ne la deſiroient eux-mêmes.

M. de Saci voyant ces trois Meſſieurs en repos eut la bonté de penſer à moi, & de prier qu'on parlât aux Miniſtres pour me rejoindre avec lui. Cela fut rejetté, ſans même qu'on l'écoutât. Mais M. de Saci ne ſe rebutoit pas aiſément dans les choſes qui regardoint la charité. Il fit de nouvelles inſtances repréſentant que ſes yeux s'étoient extrêmement affoiblis, & qu'il avoit beſoin d'une perſonne pour lui faire ſes lectures de piété. On y trouva toujours de grandes difficultés, & on croyoit qu'il étoit plus aiſé d'obtenir ma liberté toute entiere, que non pas cette réunion: & comme on pouvoit apprehender que je n'euſſe quelque chagrin, en voyant que j'étois toujours dans le même état quoique ces jeûnes Meſſieurs fuſſent libres, & que je n'avois pas comme M. de Saci la liberté de prendre l'air ſur les terraſſes, on tâcha de me conſoler en me diſant que l'on travailloit pour moi, & qu'on tâchoit d'obtenir ma liberté. " Ma liber-

" té,

„ té, repondis-je, c'eſt d'être avec M. de Saci.” Et comme on me diſoit cela au ſortir de la Meſſe, en faiſant trois ou quatre tours dans la Cour avant qu'on me renfermât, je dis à M. Barail qui me parloit, lui montrant d'un côté la porte pour ſortir de la Baſtille & de l'autre la porte pour entrer chez M. de Saci, „ Ouvrez moi „ ces deux portes, & vous verrez à laquelle je „ courrai. Tout me ſera une priſon dès que je „ n'y verrai point M. de Saci. Je ſerai libre où „ je le verrai. ”

Cependant cette réunion n'avançoit pas, & on fit ſavoir qu'il ne falloit plus l'attendre, ni la demander. M. de Saci ne l'eſpéroit plus. On répondoit toujours que c'étoit une choſe, inouie que des perſonnes miſes en priſon pour une même affaire, fuſſent ainſi réunies enſemble. C'étoit là la déciſion des hommes; mais ce n'étoit pas celle de Dieu. Nul ne peut fermer quand il ouvre, comme nul ne peut ouvrir quand il ferme. Je me ſouviens que le 6. d'Août jour auquel la révérende M. Angelique étoit morte cinq ans auparavant, & pendant toute ſon octave, j'implorois de bien bon cœur ſes prieres. „ Vous aimiez de bon cœur M. de Saci, lui „ diſois-je dans ma ſimplicité, & vous aviez de „ la charité pour moi; voilà un beau coup à „ faire, pour montrer le pouvoir que vous „ avez auprès de Dieu.” Quatre jours après vint la Fête de S. Laurent. J'étois fort occupé ce jour-là de la cérémonie de Port-Royal des champs, & du grand concours de peuple qui s'y faiſoit de tous les environs à la fête de ce Saint qui y eſt honoré comme patron: & comme ſon cher pere S. Sixte, pour le conſoler de la douleur que lui cauſoit leur ſeparation, lui avoit promis que dans trois jours il ſeroit réuni avec lui, je lui repréſentois combien je me tiendrois

drois heureux, ſi par ſon moyen je pouvois obtenir la même grace, & être réuni avec M. de Saci, mon cher pere, dans trois jours.

Pendant ce tems, je ne ſai comment Dieu remua le cœur de M. Barail. Ce ſage Officier, voyant dans les viſites qu'il nous rendoit ſeparément cette grande union & liaiſon de nos cœurs dans la ſeparation de nos corps, & le deſir violent que nous avions de nous rejoindre, il eut de la douleur que les amis euſſent abandonné ſi facilement cette négociation; & comme c'étoit un homme qui ſavoit parfaitement bien conduire les affaires de la Cour, il inſtruiſit bien un homme qu'il envoya à Fontainebleau où étoit le Roi, pour parler fortement, non pas comme envoyé de ſa part, mais de la part des amis, & de faire tant d'inſtances qu'il vint enfin à bout de ſon affaire. Cela réuſſit, & Dieu ſe ſervit de ce canal pour faire enfin couler ſa grace & ſa miſericorde ſur celui des deux priſonniers qui en étoit le plus indigne, & qui avoit peut-être par ſes pechés attiré tout ce malheur ſur des innocens qui ne l'avoient pas mérité.

Le 13. d'Août qui étoit le jour de l'octave de la révérende Mere Angelique, & le troiſiéme d'après la ſaint Laurent, un Officier vint me trouver dans ma chambre, lorſque tout étoit en déſordre à cauſe de mes infirmités; car j'ai admiré ſouvent comment Dieu laiſſe aller les choſes aux extrémités, pour faire mieux ſentir leurs fautes aux coupables & leur faire eſtimer davantage ſa grace. J'avoue que j'étoit mal, & que quelque reſte de vigueur qu'eût encore l'eſprit, le corps néanmoins ſuccomboit. Je ne me connoiſſois plus moi-même, tant mon tempérament étoit changé. J'avois longtems diſputé pour ne faire aucun remede; mais il fallut me rendre; & ce jour-là je m'étois fait ſaigner; & mon ſang, contre mon naturel, avoit paru

paru si noir & si pesant, qu'il sembloit que c'étoit de l'huile. Aussi est-il vrai que j'avois eu bien du chagrin. Quoique les premiers quinze jours la Bastille me fut fort agreable, & que je ne fisse que chanter des Pseaumes dans ma chambre, je ne laissai pas, sur-tout pendant sept jours, d'avoir un fond de tristesse si noire, que si Dieu n'avoit eu enfin pitié de moi, je crois qu'elle m'auroit conduit aux portes du desespoir. Qu'à jamais sa misericorde soit bénie!

Comme donc le jour de ma saignée je ne m'étois levé que sur les onze heures, & habillé à demi, on m'apporta bientôt après à diner. Un Officier de la Bastille suivoit le porte-clefs, & me demanda si je ne me nommois pas Fontaine. Je lui dis qu'oui, & lui demandai pourquoi. Il dit qu'il n'avoit ordre que de savoir cela de moi, & se retira. Je ne raisonnai pas davantage là-dessus, & me mis à table. Aussi-tôt l'on vint encore ouvrir ma porte, & je crus que c'étoit le porte-clefs qui avoit oublié quelque chose; mais le même Officier le suivit sans que je le visse, & mettant derriere moi les deux mains sur le dos de ma chaise, il me dit en baissant la tête vers moi: „Monsieur, je viens vous quérir pour „ aller avec M. de Saci." Il est vrai que je demeurai quelque tems comme pâmé; & comme il se tenoit toujours derriere moi, je me jettai sur lui à la renverse; & un moment après, lorsque l'esprit & la parole me furent revenus, je lui dis en levant les yeux pour le regarder, étant étendu sur ma chaise qu'il soutenoit par derriere de peur que je ne tombasse: „Monsieur, aujour-„ d'hui vous me rendez la vie." Je quittai aussitôt mon diner. Je m'habillai, cet Officier m'observant toujours de peur que je ne portasse avec moi du papier, des plumes & de l'encre, ce qui étoit un fort grand crime, & à quoi le Gouver-

neur avoit donné ordre qu'on prît bien garde. Cependant j'en étois bien garni, & toutes mes poches en étoient pleines. Je mis le reſte dans mon ſac avec mon linge, & voulois le porter, mais l'Officier me dit honnêtement que je ne priſſe pas cette peine, & qu'il me le feroit porter par le porte-clefs: mais il fut bien viſité auparavant.

L'Officier me conduiſit donc à la chambre de M. de Saci qui ne ſavoit rien de cela, & qui ſelon toutes les nouvelles qu'on lui avoit mandées, n'avoit plus aucun ſujet de m'attendre; car M. Barail n'avoit rien dit à perſonne de ſa négociation. Il ſe mettoit à table, & dans la ſurpriſe où il fut de me voir, il courut vîte pour me venir embraſſer; & l'Officier fut témoin de la joie reciproque que nous eumes. Il nous preſſa de diner, ce qui fut bientôt fait, & auſſi-tôt ſortant de table, nous nous jettâmes à terre, & fîmes de longues prieres pour témoigner à Dieu notre profonde reconnoiſſance. Ce jour & cette heure là nous furent toujours depuis mémorables, & tous les mois reglément nous les honorions, en recitant quelques Pſeaumes que M. de Saci avoit choiſis, comme il avoit fait auſſi pour le jour & l'heure de notre priſe.

Après notre priere M. Barail vint, comme tous les jours, à deux heures, pour mener M. de Saci prendre l'air ſur la terraſſe. Comme il ne ſavoit rien, & que je n'avois été vu de perſonne, tout le monde étant à diner lorſque j'avois traverſé la cour pour venir à la tour de M. de Saci, il fut tout ſurpris, lui qui avoit eu plus de part que perſonne à cette réunion dont nous lui étions obligés, & eut le chagrin de voir qu'elle s'étoit faite ſans qu'il en fût l'entremetteur, & ſans qu'on lui en eût dit un mot. Mais n'importe, la joie qu'il en eut l'emporta. Nous allâmes prendre l'air ſur la terraſſe, & je puis dire

re que dès ce moment tous mes maux ſe diſſiperent, & que je rentrai bientôt dans mon tempérament ordinaire. M. de Saci voulut que huit jours durant nous ne fuſſions occupés que de cette grace, & que nous ne nous appliquaſſions à autre choſe, quoiqu'il eût de grands deſſeins dans l'eſprit: mais il ſavoit qu'il devoit s'y diſpoſer ſaintement, & que pour cela il ne falloit pas ſe preſſer, mais offrir long-tems ſes travaux à Dieu.

Aprés cela les journées de M. de Saci furent extrêmement égales. Je puis dire que dans le travail qu'il entreprit, on ne vit jamais plus d'exactitude pour entremêler & compaſſer ponctuellement les tems de travail & de priere. Son eſprit étoit toujours calme, & comme il ne pouvoit être troublé que par les nouvelles qu'on lui mandoit, il n'avoit aucun empreſſement d'en recevoir. Il ſe renfermoit tout en lui-même, pour empêcher les mauvaiſes impreſſions que ce qu'on lui écrivoit pouvoit lui cauſer, & pour en tirer au contraire quelque bon effet. On lui écrivoit, par exemple, qu'un prédicateur d'une Société fameuſe, en prêchant aux filles de ſainte Marie, dans le voiſinage de la Baſtille, avoit parlé de pluſieurs ſortes de ſolitudes, & s'étendit fort ſur une qu'il appelloit une ſolitude d'ignominie, où on comprit aiſément ce qu'il vouloit dire. M. de Saci ſoutint tranquillement cette inſulte, & n'en aima pas moins ſa ſolitude, quelque ignominieuſe qu'elle parût aux yeux de ces ſuperbes.

Il reçut une autre nouvelle qui lui fit un peu plus d'impreſſion. Il m'avoua après qu'il ne me l'avoit pas voulu dire, de crainte qu'elle ne m'effrayât. Un fort grand Seigneur demandant à un Religieux de la même Société pourquoi ils tenoient M. de Saci à la Baſtille. » Pourquoi? » dit-il: c'eſt pour ſavoir qu'il eſt là, afin de

„ l'y aller prendre quand on aura beſoin de lui, „ pour lui faire ſentir un feu plus chaud que le „ ſoleil. ”

Je frémis en écrivant ceci. Des perſonnes qui font profeſſion de piété peuvent-elles avoir ces penſées, & les dire quand elles ſeroient aſſez malheureuſes pour les avoir, & les dire avec tant d'audace & devant des perſonnes d'un ſi grand poids? Faites mon Dieu, que ces grands excès ouvrent les yeux de ceux qui les ont commis, pendant que peut-être ils peuvent encore y apporter quelque remede. Je vous en ſupplie en mon particulier de tout mon cœur, & je proſterne mon ame en votre préſence, pour attirer ſur eux un regard favorable de votre miſericorde.

Cependant M. de Saci étoit toujours paiſible dans ſa priſon, & l'on peut dire de lui ce qui eſt dit de S. Pierre: *Petrus quidem ſervabatur in carcere*, &c. J'admirois ſouvent lorſqu'on nous mandoit les prieres que l'on faiſoit pour lui, comment Dieu ne ſe fléchiſſoit pas. Je diſois ſouvent en moi-même ces paroles de S. Auguſtin: *Quas Deus preces audis, ſi tales non audias?* Toute l'Ecriture ſainte nous aſſure que Dieu a toujours les oreilles attentives pour écouter les prieres des juſtes, & qu'il eſt prêt à tout moment de ſe rendre à leurs deſirs, par une eſpece d'obéiſſance qui marque ſa magnificence dans ſa libéralité, & la plénitude de ſa bonne volonté. Mais quoique ſes yeux ſoient toujours ouverts ſur les bons & ſur les méchans, pour conſidérer les ſouffrances des uns & les perſécutions des autres, il ſembloit neanmoins avoir comme les yeux fermés & les oreilles bouchées, pour ne voir ni n'entendre rien de ce qui ſe paſſoit alors. Mais ce ſerviteur de Jeſus-Chriſt devoit, comme ſon divin maître, éprouver la haine de ceux qui cherchoient à le per-

perdre. Il devoit comme lui, malgré toute ſa ſainteté, voir multiplier le nombre des perſecuteurs. Il devoit enfin être abandonné entre leurs mains pour devenir une victime de la pénitence, en attendant le moment que la ſageſſe de Dieu avoit marqué pour ſa delivrance.

Cependant M. de Saci vivoit ſans impatience, & ſanctifiant ſa priſon par la pureté de ſes intentions, par l'humilité de ſes ſouffrances, par la ferveur de ſes prieres, & par la ſainteté de ſes travaux. Après le diner il montoit ſur les terraſſes: mais il n'uſoit guéres de cette liberté, & au lieu que les autres l'étendent le plus qu'ils peuvent, à peine donnoit-il une demie heure à la promenade, & le reſte du tems il s'enfermoit dans un cabinet qui eſt ſur la terraſſe, pour s'appliquer plus librement à Dieu. N'ayant en toute ſa journée que ce ſeul tems où il fût ſeul, il étoit bien aiſe de ſe delivrer ainſi de la peine d'entretenir les gardes qui ſe promenoient toujours avec lui: car encore qu'il y en eût fort ſouvent qui fuſſent très honnêtes, il s'en trouva néanmoins qui, étant ſecrettement inſtruits & excités par M. le Gouverneur, tendoient ſourdement des pieges à M. de Saci, ſemant adroitement des diſcours très deſavantageux au Roi qu'ils taxoient quelquefois d'avarice, & quelquefois d'autres défauts, pour faire tomber M. de Saci dans le filet. Je ne parle pas au hazard ni en devinant: c'eſt M. le Gouverneur lui-même qui s'eſt manifeſté, & qui s'eſt fait un mérite auprès des miniſtres de cette ſageſſe tenebreuſe & de cette conduite qui paroitra toujours indigne aux honnêtes gens. Mais c'étoit bien en vain qu'on vouloit ſurprendre M. de Saci ſur ce point: car ayant toujours eu pour le Roi un très profond reſpect, & un affection très tendre & très ſincere, il étoit impoſſible qu'il ſortît de

ſa bouche rien qui pût démentir ſon cœur. Ainſi M. le Gouverneur ayant été ſon tentateur, fut enſuite le témoin de ſa candeur & le prédicateur de ſon innocence dont il rendit témoignage aux miniſtres.

Mais M. de Saci pour éviter à l'avenir de ſemblables pieges, abregea, comme j'ai dit, le tems de ces entretiens avec les gardes, & ſe réduiſit à une demie heure, pendant laquelle même il ſe faiſoit lire quelque livre, ou expliquoit quelque choſe de l'Ecriture ſainte. Sur quoi je ne puis oublier que l'Officier nommé le Maſque qui l'avoit tenté ſi indignement, ne fut pas long-tems ſans porter la peine d'une malice ſi noire; car peu de jours après, un garde du corps nommé Trois-fontaines, qui avoit eu quelque demêlé avec M. de Laſalle ſon commandant, lequel enſuite l'avoit caſſé, l'attendit proche de la Baſtille au retour de la revue qu'il venoit de faire de la Compagnie, dans le deſſein de lui faire inſulte. M. Barail, qui étoit fort ami de M. de Laſalle, en ayant été averti par un de ſes parens, prit une douzaine de ſes ſoldats avec le Maſque leur ſergent. Celui-ci étant un peu brutal, alla avec hauteur vers Trois-fontaines, pour le prendre de haute lutte, parce qu'il ſe voyoit eſcorté d'une douzaine de ſoldats; mais il trouva un homme furieux comme un lion, qui vint fondre impetueuſement ſur lui, & qui du premier coup qu'il lui porta, le jetta roide mort par terre. Il alla du même effort ſe ruer ſur M. Barail qui ſeul paroiſſoit, parce que cette douzaine de ſoldats voyant un homme ſi redoutable, avoit fait trois pas en arriere. Trois-fontaines ne voyant donc que M. Barail, alla à lui, dans l'eſpérance de s'en defaire comme du pauvre ſergent le Maſque; mais il trouva en lui bien un autre homme, & Dieu encore plus que ſon adreſſe aux armes le conſerva contre ſes em-

emportemens; car il garda toujours un grand ſang froid, & n'ayant qu'un petit couteau d'Officier, contre une grande épée, il ne penſa qu'à parer les coups, & à ſe tenir ſur la défenſive, ſans jamais vouloir le frapper, comme il eût pu aiſément le faire pluſieurs fois, s'il avoit voulu. Le combat dura long-tems; & cette douzaine de ſoldats eurent enfin honte de laiſſer leur Lieutenant ſeul ſans le ſecourir. Un Archer à cheval tira à Trois-fontaines un coup de piſtolet dans la cuiſſe, après lequel il ne laiſſa pas toujours de ſe battre; mais enfin ſon ſang ſe perdant, il quitta M. Barail à qui il n'avoit fait qu'une legere bleſſure, & chercha à ſe ſauver. On le ſuivit aux traces du ſang; on le prit entre deux matelats où il s'étoit caché, & on le mena à la Baſtille. Si Dieu qui préſide à tout avoit ſuivi le gout de M. le Gouverneur, il lui eût laiſſé un Officier dévoué aveuglément à toutes ſes duretés, & auroit plutôt pris M. Barail, comme le Gouverneur le dit cent fois avec de grands tranſports de colere. M. de Saci gémit de la mort de ce miſerable, & rendit graces à Dieu de la conſervation d'un ami qui étoit ſa conſolation dans un lieu où il n'en avoit point d'autre.

M. Barail étant homme d'eſprit, & encore plus homme de bien, M. de Saci avoit avec lui des converſations plus reglées, & approfondiſſoit les ſujets dont on parloit; mais il coupoit aſſez court avec les autres, & n'écoutoit que ce qu'ils lui rapportoient des autres priſonniers que ſa charité lui faiſoit regarder comme ſes freres. On pouvoit bien lui fermer toute communication avec les hommes, mais on ne pouvoit pas fermer ſon cœur à la compaſſion qu'il ſentoit pour les miſerables, ni ſa main au ſoulagement de leurs maux. Ainſi il trouva encore ce nouveau moyen de ſanctifier ſa priſon qui fut le rafraichiſſement

de ceux qui gémiſſoient dans les mêmes chaînes.

M. le Gouverneur venoit de tems en tems voir M. de Saci, & s'offroit bien obligeamment d'être ſon entremetteur, s'il le vouloit bien charger de quelque parole pour les miniſtres. „ Vous vous accoutumez ici, lui diſoit-il, & „ vos amis s'accoutument auſſi de vous y voir. „ Remuez vous: Dieu dit dans ſon Evangile: „ *Aide toi, & je t'aiderai.* " M. de Saci me regarda en riant de la citation de ce paſſage nouveau de l'Evangile, qui eſt en effet oublié dans la traduction de Mons; & puis ſe retournant vers M. le Gouverneur, avec ſa gravité ordinaire, il lui dit qu'il n'avoit garde de faire ce tort à ſes amis, de ne pas croire qu'ils fiſſent pour lui tout ce qui leur étoit poſſible. Une autre fois il lui vint parler après avoir rendu viſite à M. de Paris (de Perefixe) & comme il avoit rendu témoignage à ce Prélat de l'extrême douceur de M. de Saci, & de ſa grande modération, il lui avoit fait eſpérer apparemment que s'il l'entretenoit, il pourroit le réduire aiſément à la ſignature, qui étoit alors l'abrégé de toute la religion, & comme le ſceau qui diſtinguoit les catholiques d'entre les hérétiques. M. de Saci l'écouta paiſiblement, & lui rendit graces de la bonté qui lui faiſoit ſi obligeamment prendre tant de part à ſes interêts; que pour ce qui regardoit cette viſite, ce lui ſeroit beaucoup d'honneur ſi M. de Paris la lui faiſoit; mais qu'il faudroit être fou pour ſe l'attirer, & s'expoſer à la néceſſité de lui faire quelque refus en face. M. le Gouverneur comprit fort bien ſa penſée; cependant perſiſtant toujours dans ſon deſſein, ſans ſe rebuter, il lui dit qu'il ſuffiroit peut-être pour avoir ſa liberté, de promettre qu'il n'auroit jamais de commerce avec les Religieuſes de Port-

Royal,

Royal. M. de Saci lui répondit qu'il n'avoit point de commerce avec elles; mais qu'il ne pouvoit s'engager à cela de parole, puiſqu'il ſembleroit que par-là il condamneroit ſes amis; qu'il étoit réſolu de n'achetter point ſa liberté par la moindre lacheté; & que cent ans de Baſtille ne lui étoient rien.

J'entendois dire tout cela à M. de Saci avec une grande ſageſſe, mais en même tems avec une grande force; car jamais je ne l'ai vu ſi intrépide que dans ce lieu là. Dans le monde je le voyois héſiter aux moindres rencontres; mais il témoigna alors une pieuſe magnanimité qui faiſoit voir que le courage n'eſt jamais ſi ferme que lorſqu'il eſt ſoutenu par des principes de piété & de religion. Comme M. le Gouverneur ſe promenoit toujours entre nous deux, au milieu de la chambre, il nous mit ſur le ſujet de ſon exactitude, ou pour mieux dire de ſon obéiſſance aveugle, & de ſon dévouement aux ordres qu'on lui donnoit, & nous dit fort bonnement, ſans s'échauffer, que pour lui, ſi le Roi lui commandoit d'empoiſonner ſon propre pere, il n'héſiteroit pas à le faire au moment même. M. de Saci frémit à cette parole, & me regarda ſans rien dire. Après que M. le Gouverneur s'en fut allé, il me dit: „ Eh bien! Monſieur, „ en quelles mains ſommes-nous ici? Je vois bien „ qu'il faut toujours ſe tenir prêt à la mort." Et reprenant enſuite ſon courage accoutumé il dit: „ Tout cela n'eſt rien. Priſon, mort, empoi„ ſonnement: arrive tout ce qui pourra. Il faut „ ſervir Dieu aux dépens de ſa vie, comme je „ tâche de le faire un peu aux dépens de ma li„ berté. On eſt heureux quand on eſt dans l'en„ gagement de faire ce qu'on recommande aux „ chrétiens, c'eſt-à-dire, d'avoir toujours la mort „ préſente devant les yeux. On doit benir Dieu

„ lorſqu'il nous met dans un état de ſouffrance
„ le long du jour & de la nuit. Ces diſcours,
„ & ces entretiens qui ne ſont pas fort agrea-
„ bles, doivent entrer dans notre pénitence;
„ car c'en eſt une & je crois que Dieu me l'im-
„ poſe pour me purifier dans l'ame, qui eſt tout
„ ce que je lui ai demandé dans le commence-
„ ment de ma priſon. Il faut s'humilier, ſouf-
„ frir, & dépendre de Dieu. Voilà mes trois
„ regles en ce lieu, qu'il faut tâcher de garder
„ avec joie & tranquillité au fond de l'ame.
„ Après cela, que les hommes diſent & faſſent
„ tout ce qu'ils voudront; j'eſpére que je leur
„ pourrai dire ſans rien craindre tout le contraire
„ de S. Paul, quoique peut-être dans le même
„ eſprit: que toutes les perſonnes qui le vou-
„ dront viennent me perſecuter, car je porte
„ gravés dans l'ame la vie & la croix de Jeſus-
„ Chriſt. J'ai de la joie d'être quelquefois re-
„ veillé par de ſemblables entretiens, & par les
„ frayeurs qui m'arrivent de tems en tems. No-
„ tre religion eſt une religion de pratique &
„ d'exercice de vertu, & non d'une contem-
„ plation oiſive des verités divines qu'elle con-
„ tient: *veritatem facientes*, dit S. Paul. L'infir-
„ mité que nous portons, & le péché dont
„ nous ſommes environnés a beſoin de ces le-
„ çons."

C'étoit par ces principes de courage accompagnés toujours d'une humilité profonde & d'une ſincere charité que tout priſonnier qu'il étoit il ne laiſſoit pas d'agréer que nous donnaſſions quelque ſecours à d'autres priſonniers, quoique l'événement fit voir que c'étoit beaucoup riſquer. Il s'en trouva entre autres qui étoient de Bayonne, & qui ſe nommoient du Verger. Nous crumes aiſément à cauſe du pays & de ce nom, que c'étoit quelqu'un de la famille de M. de S. Ciran.

Ce

Ce ſaint Abbé nous revint alors dans l'eſprit, & on réſolut de les aſſiſter. Le mari étoit dans une baſſe foſſe, & ſa femme étoit dans une tour en haut, qui tendoit les bras & qui faiſoit compaſſion. C'étoit pour des folies de prétendue ſorcellerie, où le maître des enfans de chœur de S. Severin étoit engagé, & on apporta de certains pigeons à la Baſtille. On écrivit d'abord à la femme pour la conſoler. Pour le mari, étant dans une baſſe foſſe, cela étoit plus difficile. Cependant l'affection l'emporta. On avoit une piece de cordonnet pour les rabats de M. de Saci. Son valet de chambre crut qu'il iroit juſqu'à la baſſe foſſe. Ainſi ayant fait un trou à la cheminée, il deſcendit le cordonnet, attacha au bout un petit ſac de taffetas noir, plein de quelques balles de plomb pour donner du poids au cordonnet où l'on attacha un billet. Le pauvre homme vit ce ſachet noir avec un billet blanc ſautiller dans la cheminée, pour l'avertir par le bruit qu'il le prit; mais comme il étoit là en qualité de ſorcier, il crut qu'on le tentoit en lui deſcendant cela par la cheminée. Ainſi au lieu de prendre promptement ce qu'on lui deſcendoit, plus il le voyoit ſauter, plus il s'en retiroit par défiance, juſqu'à ce qu'enfin le garçon voyant un Officier monter ſur la terraſſe, eut peur d'être découvert & tira promptement le petit ſac; mais l'effort fit faire deux tours au cordonnet à une barre de fer qui traverſoit la cheminée, enſorte qu'il fallut tout rompre, & on n'en eut que la moitié. L'autre pendit dans la chambre du priſonnier, qui bien loin de la cacher par charité pour ceux qui l'avoient voulu ſervir, fut le premier à la montrer au porte-clefs & à ſe diſculper comme n'ayant point voulu avoir part aux diableries qu'on lui avoit fait voir par la cheminée.

Ce-

Cependant cela fit une groſſe affaire. On porta auſſi-tôt au Gouverneur le billet qu'on avoit ſurpris. Il en fut d'autant plus en colere, que M. de Louvois s'intereſſoit beaucoup dans cette affaire. Il vint en effet lui-même dès ce jour là interroger les prétendus ſorciers de la Baſtille, & dans la baſſe foſſe de celui qui nous avoit découverts. Monſieur le Gouverneur outré contre nous, voulut uſer de fineſſe; & comme dans le billet ſurpris on promettoit le même ſecours à pareille heure, il donna des ordres ſecrets à un Officier, de ſe cacher ſur la terraſſe, & quand il verroit l'homme de chambre de M. de Saci deſcendre quelque choſe, d'ouvrir vîte ſa porte, de courir deſſus, de le rouer de coups ſur l'heure, & de le jetter enſuite dans le cul d'une baſſe foſſe. Dieu permit que nous fumes auſſi-tôt avertis de tout, & on peut juger ſi nous ne fumes pas bien ſages.

J'ai encore envie de rire quand je me ſouviens qu'en nous promenant M. de Saci & moi, nous ne manquions pas de dire du bien du Gouverneur & de cet Officier, lorſque nous paſſions dans l'endroit où nous ſavions qu'il étoit en embuſcade, & qu'il nous entendoit ſurement. Ce manege dura ſix ſemaines, pendant leſquelles on nous obſervoit toujours, & enfin tout cela fut diſſipé, ſans qu'on nous parlât de rien. Cet Officier voulut ſeulement plaiſanter en relevant la beauté du billet ſurpris. On laiſſa tomber cela ſans entrer en éclairciſſement. M. le Gouverneur auſſi à la premiere viſite qu'il rendit à M. de Saci, dit à mots couverts que s'il vouloit faire ſon devoir il n'y auroit point de priſonnier avec qui il ne ſe brouillât. Seulement lorſqu'on envoya peu après un priſonnier de conſequence à la Baſtille, M. le Gouverneur craignant qu'il n'eût de nouvelles liaiſons avec nous donna ordre

dre qu'on ne laiſſât pas monter avec nous ſur les terraſſes cet homme de chambre dont il ſe défioit beaucoup; mais M. de Saci & moi nous nous ôtames à nous-mêmes volontairement la liberté qu'on vouloit ôter de force à ce bon garçon qui en avoit plus beſoin que nous. Cela dura peu, & on eut quelque honte de voir dans ce petit différend une grande dureté s'oppoſer à une grande tendreſſe de charité.

Ainſi ſe paſſoit le tems de la priſon de M. de Saci, dans une grande uniformité de vie, & dans une paix qui lui faiſoit dire ſouvent que c'étoient là les plus douces années de ſa vie. Je lui avouois auſſi de mon côté la même choſe, tant le reglement de vie qui étoit toujours le même, nous faiſoit gouter de douceur, de tranquillité & de de paix. Mais les amis de M. de Saci ne paſſoient pas ſi tranquillement les années de ſa détention. Ils le regardoient comme leur pere, & ne pouvoient s'accoutumer à ne plus voir celui qui étoit toute leur conſolation. Cette peine leur devenoit tous les jours de plus en plus ſenſible.

Tous les Meſſieurs de Port-Royal des champs s'offrirent à Dieu pour leur cher paſteur, & ils euſſent de bon cœur donné leur vie pour abréger ſa captivité. Ils n'avoient plus de joie, & la vie leur étoit devenue ennuyeuſe depuis qu'ils avoient perdu celui qui, par ſon exemple encore plus que par ſes paroles, adouciſſoit les travaux de la vie pénible & pénitente qu'ils avoient ſi volontairement embraſſée. En effet ils furent ſi pénétrés de cet empriſonnement, que leur ferveur les pouſſant à bout, la foibleſſe de la chair ne put réſiſter à la force de l'eſprit. On les vit mourir deux à deux, trois à trois, quatre à quatre. A peine avoit-on appris la mort de l'un d'eux, qu'on étoit ſurpris d'en apprendre deux

jour

jours après une nouvelle. Cela ne finiſſoit point. Ces généreuſes victimes de la pénitence ſembloient porter envie à ceux de leurs freres qu'ils voyoient mourir avant eux, & ils avoient une ſainte émulation de s'immoler des premiers à Dieu pour leur cher pere.*

Ainſi mourut M. Bouilli (le 8. Avril 1668.) qui ayant été Chanoine renonça à tous ſes bénéfices pour embraſſer les travaux de la pénitence, & ſacrifier ſa vie dans l'exercice de jardinier, dont il s'acquitta avec la conſolation & la joie du dedans & du dehors. Sa mort qu'on nous manda à la Baſtille me fut extrêmement ſenſible. J'avois lié avec lui une très grande amitié; parce qu'il avoit une candeur, une affabilité & une cordialité qui me raviſſoit. Je lui demandois ſouvent, en lui voyant ſon petit juſte qui lui alloit juſqu'aux reins, & qui étoit d'un méchant droguet, où étoient ſes belles ſoutannes de ſoie, & ſi trainantes d'autrefois. Je n'ai point vu d'homme aller plus droit à Dieu; & j'admirai qu'après avoir quitté tout ce qu'il avoit dans le monde, lorſque les incertitudes arriverent, & qu'on ne ſavoit ce que deviendroit Port-Royal, il ne voulut jamais penſer aux moyens de ſubſiſter, ni ſe réſerver, comme il diſoit, une porte de derriere; mais s'abandonnant entierement à Dieu pour l'avenir, il demeura ferme dans la réſolution qu'il avoit faite de n'être qu'à lui & non à ſoi-même. Il avoit une ſœur Religieuſe à S. Nicolas de Pontoiſe, & il fit pendant quelques années de grands efforts pour l'attirer à Port-Royal, mais inutilement, parce que Madame de Humgrand qui connoiſſoit le mérite de la Religieuſe, s'oppoſa à toutes les attaques de ce frere, para tous les

* Par anticipation, il a été parlé de ces morts à la page 310. du tome premier de ces Memoires.

les coups, & fruſtra ainſi cette bonne fille du bien qu'elle ſe promettoit de recevoir à Port-Royal.

M. de la Riviere étoit mort quelques jours avant M. Bouilli (le 29. Mars.) C'étoit un Gentilhomme de Normandie qui avoit été de la Religion. Meſſieurs ſes freres tenoient un rang conſidérable, & l'un deux étoit, je crois, Lieutenant de Roi à Caën. Je n'ai guéres vu d'homme qui fut plus dur à lui-même. J'ai parlé plus haut de ſes auſterités: je n'y reviendrai point.*

Dans le mois ſuivant (le 17. Avril) mourut encore Monſieur des Landes, très honnête Gentilhomme de Normandie, très pieux, très franc, très pénitent, qui avoit pris pour ſon partage la ſerrurie. Il avoit mis toute gloire humaine ſous le pied, voulant non ſeulement faire ce que faiſoient les autres artiſans, mais même être conſidéré comme l'un d'entre eux, ſans qu'on ſe ſouvînt de ce qu'il avoit été, ou de ce qu'il avoit pu être dans le monde.

En même tems (le 10. Avril) mourut encore M. Moreau, un homme qui s'étoit donné de très bonne heure à Port-Royal, & que j'y vis en 1645. la premiere année que j'y arrivai. Il étoit Chirurgien, & avoit appris ſa profeſſion à Paris ſous M. Guillard qui étoit très eſtimé. Il a fait un bien ineſtimable à Port-Royal, particulierement aux pauvres; car il fuyoit les riches. Dieu ſembloit avoir voulu lui apprendre à compâtir aux miſerables par ſa propre experience; car il eut beſoin de ſe faire quelques inciſions à la cuiſſe. Je lui en vis faire une, & j'ai lieu de m'en ſouvenir; dès qu'il ſe fut coupé, la douleur lui fit jetter les cizeaux en l'air ſans ſe mettre en peine où ils iroient; & comme j'étois proche, je

* Voyez le tome premier, page 319.

je l'échappai belle. Il a fait quelques opérations ſur M. de Saci, & a appris de lui, auſſi bien que les autres qui étoient préſens, le ſilence & la patience qu'un chrétien doit garder en ces rencontres.

M. de ſaint Gilles Baudri d'Aſſon, ne ſurvécut guéres à ces Meſſieurs. C'étoit un Gentilhomme de Poitou. Le voiſinage & la converſation de M. Hillerin qui ſe retira en ce pays pour y faire pénitence en quittant ſa Cure l'ébranla un peu. La ſolidité de ſon eſprit lui fit examiner quelles vues M. Hillerin pouvoit avoir eues en ce procedé ; & quittant ſon pays il vint à Port-Royal avec M. Hellerin dont il étoit comme la conquête, & qui par cette raiſon, plus que parce qu'ils étoient de même pays, lui a toujours conſervé beaucoup de tendreſſe. C'étoit un homme à tout, à la plume & au poil. Il étoit exact & ponctuel en tout ce qu'il faiſoit, & les ouvrages les plus embarraſſans & les plus épineux étoient admirablement bien entre ſes mains. Il étoit d'une humeur extrêmement aimable. On ne pouvoit le connoître & le voir ſans l'aimer. L'oubli où il étoit entierement de ſa nobleſſe, fit qu'il ne dédaigna pas d'apprendre le métier de menuiſier, pour rendre ſervice aux épouſes de Jeſus-Chriſt dont il ne pouvoit aſſez admirer la dignité. Il a rendu mille ſervices à cette maiſon où il s'étoit fait bâtir un petit logis qu'on appelloit le palais ſaint Gilles. Il étendoit ſa charité ſur tous ceux qu'il croyoit en avoir beſoin, & adoptoit les affaires des veuves, qui ne pouvoient trouver de termes aſſez forts lorſqu'elles me parloient à moi-même des obligations infinies qu'elles lui avoient. Il avoit un zele incroyable pour la juſtice, & n'auroit eu egard à qui que ce ſoit, s'il lui avoit vu faire quelque choſe d'injuſte. Il étoit la conſolation de M. Sin-

glin

glin par les voyages qu'il entreprenoit, celle de M. Arnaud par ſes ouvrages, celle de M. de Saci par ſes entretiens, celle des Religieuſes par ſes négociations, celle de tous ſes amis par ſes bons offices; & j'oſe dire la joie des anges par ſa pénitence, car il la portoit aux extrémités.

On peut dire qu'il s'eſt tué lui-même, & quoiqu'il fût fort grand & robuſte, auſſi bien qu'onze freres qui étoient de même taille, il ne laiſſa pas de venir bientôt à bout de ſe conſumer à la fleur de ſon âge. Mais il étoit extrêmement regulier dans tous les exercices de la pénitence, ne comptant pour rien ſa vie & ſa ſanté: ce qui ne lui ôtoit rien de ſon affabilité & de ſa joie. Puis-je oublier qu'un jour de ſaint Antoine, ſe trouvant avec ſix autres Meſſieurs qui portoient ce nom comme lui, M. Singlin, M. Rebours, M. Arnaud, M. le Maitre, & quelques autres que j'ai oubliés, après un repas frugal, il alla ſe promener avec eux, prit ſa flute d'Allemagne qu'il touchoit admirablement bien, & joua d'un ſon ſi perçant les cantiques ſacrés que ces ſaintes Religieuſes diſoient à l'adoration, que tout le monde dedans & dehors étoit enlevé?

Il eut une grande envie d'aller à S. Ciran ſe faire Religieux, parce qu'il eſpéroit de trouver là encore quelque choſe de plus qu'à Port-Royal. Il fit pluſieurs avances ſur ce ſujet, & écrivit à M. l'Abbé. La ſolidité de ſon eſprit lui faiſoit voir la différence qu'il y avoit entre la maniere dont il avoit vécu juſques-là en ſervant Dieu, & celle de vivre ſous la conduite & la dépendance d'autrui en toutes choſes, juſqu'aux moindres, ſans avoir le pouvoir de diſpoſer de ſoi en rien, comme la regle de S. Benoit l'ordonne. C'eſt pourquoi n'étant jamais content de lui-même, il ſoupiroit toujours vers ce qu'il croyoit être de plus parfait. Mais M. l'Abbé de S. Ci-

ran approuvant ſon deſſein crut devoir garder des meſures avec la maiſon de Port-Royal à laquelle M. de ſaint Gilles ne nuiſoit pas, & où il ne ſe nuiſoit pas à lui même. Ainſi il différa, & les circonſtances des tems firent connoître enſuite à M. de ſaint Gilles, qu'il ne pourroit ſuivre ſon deſſein. Il continua donc plus que jamais ſa vie pénitente, & il redoubla ſes auſterités juſqu'à l'empriſonnement de M. de Saci pour qui il avoit beaucoup de reſpect & de tendreſſe. Il logeoit avec M. de ſainte Marthe & M. de Pont-chateau dans la rue Bafroi au fauxbourg S. Antoine. Ils étoient à l'extremité de la rue preſque à la campagne, proche l'égliſe de Pincourt. Ce triot étoit parfaitement aſſocié & répandoit tant d'odeur de piété, que les Bourgmaiſtres de ce lieu, avec les Marguilliers de ſainte Marguerite, crurent devoir, à la proceſſion de la fête-Dieu, les prier de porter le dais; & nous connûmes à cette cérémonie, des fenêtres de la Baſtille où nous étions, des perſonnes que ceux qui les environnoient ne connoiſſoient guéres.

Sur quoi je me ſouviens que le jour de cette fête, les Officiers de la Baſtille vinrent nous prendre pour monter ſur les terraſſes, & voir toute la pompe de la proceſſion de S. Paul. On avoit mis beaucoup de boites ſur ces terraſſes, pour accompagner le canon qu'on tiroit lorſque le ſaint Sacrement paſſoit. M. de Saci qui étoit toujours ſage crut devoir ſe retirer quand il vit mettre le feu aux poudres; & bien lui en prit auſſi bien qu'à moi qui l'avois ſuivi dans le cabinet: car plus de deux cens mouſquets rouillés qu'on avoit pris au magazin de Titon, pour augmenter le bruit de l'artillerie, creverent tous, & répandirent de toutes parts une pluie fâcheuſe qui bleſſa quelques perſonnes de la proceſſion, & effraya tous les autres. Nous qui n'avions rien vu fûmes ſur-

ſurpris, en ſortant de ce cabinet lorſque tout fut achevé, de voir de tous côtés ſur les terraſſes les murailles & les cheminées marquées terriblement des éclats de mouſquet qui avoient été par tout.

Mais pour revenir à M. de ſaint Gilles il fut le premier qui rompit le ternaire de leur maiſon. Il s'étoit reduit à un tel état pendant la priſon de M. de Saci, auſſi bien que les autres Meſſieurs dont j'ai parlé, qu'il ſembloit n'attendre plus que le moment de ſa delivrance, pour dire *Nunc dimittis*, & s'en aller enſuite à Dieu. La peine de M. de Saci fut, au ſortir de ſa priſon, qu'il fut obligé de lui aller dire les derniers adieux au lit de la mort. Mais je laiſſe tant de ſaints amis dont les noms ſons écrits au livre de vie, & dont les ames ſont dans le repos de Dieu, & je reviens à M. de Saci dans ſa priſon. Il étoit touché juſqu'au fonds du cœur de tant de morts, mais en les pleurant il avoit en même tems une ſecrette joie de les voir ſi heureuſement delivrés de tant de peines dont il ſavoit que l'on menaçoit tous les jours ceux qui lui étoient liés & unis d'affection. Tout les hommes grondoient contre eux. Il croyoit qu'à tout moment la Baſtille alloit être pleine de perſonnes de ſa connoiſſance. Dès qu'on diſoit qu'il étoit venu quelque nouveau priſonnier, il demandoit auſſi-tôt ſon nom & ſa profeſſion, pour ſavoir ſi ce n'étoit point quelqu'un de ſa connoiſſance & de ſes amis. Ainſi les morts & les vivans lui tenoient également au cœur. Il ſe partageoit entre les uns & les autres : il prioit pour le repos des premiers & pour la conſervation des ſeconds ; & dans ces ſentimens de tendreſſe, il s'oublioit continuellement lui-même afin de ne penſer qu'aux autres.

On ne laiſſoit pas neanmoins dans ces tems de dureté d'agir pour lui, & ſes amis s'empreſ-

ſoient de lui faire avoir quelque adouciſſement; ſur-tout Madame de Pompone, cette femme d'un courage heroïque, qui avoit donné des marques ſi ſenſibles de l'amour tendre & deſintereſſé qu'elle avoit pour Monſieur ſon mari dans ſes diſgraces, ne l'aimant pas moins alors que dans ſa fortune, & le ſuivant gaiement dans ſes exils, pour être ſa conſolation en des tems où les autres femmes ont beſoin d'être conſolées & ſoutenues par la fermeté de leurs maris. Cette femme forte, à qui on ne peut donner aſſez de louanges, ne rougit point de paroître à la Cour comme la couſine d'un priſonnier. Elle demanda avec de grandes inſtances la permiſſion de le voir, & il eſt vrai qu'on étoit tout confus à la Cour de voir une Dame de cette qualité & de ce mérite demander comme une grande grace la liberté de grimper à une priſon. Auſſi on ne lui put reſiſter en face, ni rejetter ſa demande; mais comme les gens du monde ſont tout compoſés, & qu'ils craignent ſur-tout d'être trop indulgens quand leurs paſſions y ſont intereſſées, on marqua dans la lettre de cachet qui donnoit l'ordre, que cette viſite que l'on accordoit ne fût que pour une fois, & en préſence de quelque Officier.

Il eſt vrai que M. de Saci eut beaucoup de ſatisfaction de cette viſite. Cependant quand cette joie fut paſſée, il ne pouvoit s'empêcher de dire que ces ſortes de viſites ne laiſſoient pas d'avoir quelque choſe de triſte, parce que ſe faiſant en preſence d'un Officier, on n'avoit pas la liberté de ſe dire tout ce qu'on auroit bien voulu. Il falloit uſer de periphraſes & d'enigmes; & auſſi diſoit-il qu'on ſentoit dans ces ſortes de rencontres que les paroles n'étoient pas moins priſonnieres que les perſonnes. Neanmoins comme c'étoit là un commencement des mi-

miſericordes de Dieu, ſa piété fit que tous les douziémes du mois, parce que cette viſite arriva le 12. Août, il en recitoit un Pſeaume d'action de graces à Dieu, ayant autant de reconnoiſſance des moindres goutes que des plus riches effuſions de cette roſée céleſte.

Tout ce que je dis de la priſon de M. de Saci ne ſont preſque que des bagatelles en comparaiſon de ce qu'il y auroit à en dire. Il faudroit pouvoir entrer dans le fonds de ſon cœur pour voir quelque choſe de grand. On en pourroit juger par ſes larmes; car quoiqu'elles lui fuſſent fort familieres dans les autres tems de ſa vie, & que tout le monde ait pu être témoin qu'il n'offroit guéres le ſacrifice à l'autel qu'il n'en répandît pour ſervir en quelque ſorte de libations, on peut aſſurer qu'à la Baſtille elles étoient continuelles, principalement lorſqu'il chantoit tous les jours ſon Pſeaume d'actions de graces, ou les fêtes & dimanches après être revenu de la Meſſe. C'eſt alors qu'il ſe répandoit tout entier devant Dieu avec une ferveur qui m'en donnoit.

Saint Paul recommande deux choſes aux fidelles; l'une qu'ils ſe ſouviennent de ſes chaînes, & l'autre qu'ils ſe ſouviennent de ſes larmes. M. de Saci pouvoit dire la même choſe: ce n'étoit pas aſſez à ſa charité d'être comme S. Paul dans les chaînes, il répandoit bien des larmes qui combloient ſon cœur de delices, & qui ont eu la force d'éteindre enfin le feu de la guerre dans l'Egliſe, & de lui redonner la paix.

Il n'y avoit qu'une choſe qui ne lui permettoit pas de ſe raſſaſier pleinement de la douceur qu'il y trouvoit, qui étoit la mort ſpirituelle de ceux dont il déploroit l'aveuglement. Au lieu de verſer des larmes à cauſe de ſa priſon & dans le deſir d'en ſortir, comme font les autres priſonniers,

niers, il ne pleuroit que ceux qui l'y retenoient; & pour lui n'ayant point d'autre ſacrifice à faire à Dieu, puiſqu'on lui en ôtoit le moyen, il lui offroit au moins à tous momens celui des larmes que ſa piété & ſa joie lui faiſoient verſer.

Mais qui oſeroit entrer dans ce ſanctuaire; & expliquer des ſentimens que M. de Saci avoit tant de ſoin de cacher aux hommes? S'il a eu la bonté de m'en laiſſer échapper quelque choſe dans les rencontres, c'eſt qu'en m'inſtruiſant des diſpoſitions dans leſquelles je devois ſouffrir l'état de captivité, il ſe peignoit & me faiſoit entrevoir celles où il étoit lui-même. Il recommandoit ſur-tout cette humilité profonde avec laquelle il falloit penſer alors à reparer ſes fautes, & accepter avec un eſprit de pénitence cet état où Dieu nous mettoit. Il me diſoit qu'il falloit s'humilier ſous la verge d'un pere qui châtie dans ſa miſericorde afin de ne nous pas punir dans ſa colere; qu'il y avoit d'autres priſons plus à craindre que la Baſtille, & qu'il falloit apprehender d'y tomber par le peu d'uſage que l'on auroit fait de celle qu'il nous avoit ouverte; qu'il n'importoit pas tant qu'il nous delivrât de la nôtre, pourvu qu'il nous fît la grace de la ſouffrir bien humblement; que ce n'étoit pas à nos peines que nous devions penſer, mais aux péchés qui les avoient attirées, & à la crainte d'y retomber, ce qu'on ne pouvoit éviter que par la grace de Dieu qui ne la donne qu'aux humbles.

Quelquefois je lui voyois des ſentimens de généroſité capables de reveiller le courage des plus lâches. Il me diſoit qu'il falloit ſe regarder toujours comme étant entre les mains de Dieu, & qu'après cela c'étoit une folie de rien craindre de la part des hommes; que nous ne dépendions pas de leur caprice; que nous étions aſſurés que Dieu regloit juſqu'aux moindres choſes de ce qui

nous

nous regardoit; qu'il étoit inutile de s'inquietter qu'une choſe arrivât ou n'arrivât pas, qu'une telle perſonne vécût ou ne vécût pas, comme ſi la ſageſſe de Dieu ne voyoit pas tout, ou que nous euſſions des lumieres dont il eût beſoin; que tout étoit ſi bien compaſſé en lui & hors de lui, que nous n'avions qu'à l'adorer & à entrer dans cette harmonie merveilleuſe qui ſe trouve dans la vie & les actions de tous les hommes, qui eſt le ſujet de l'admiration & de l'adoration de tous les bienheureux; que la mort des bons & des méchans, la paix & la guerre, auſſi bien que le renverſement ou le ſuccès des meilleures entrepriſes pour ſon ſervice, que tout en un mot dépendoit de lui; qu'on étoit heureux de n'avoir qu'à ſouffrir & à adorer Dieu en toutes choſes, ſans y prendre d'autre part que de le bénir auſſi bien dans les maux que dans les biens, qui ſouvent ne ſont des maux & des biens que dans notre imagination; qu'il lui ſembloit même qu'on s'occupoit trop à offrir à Dieu ſes ſouffrances; que tout cela n'étoit rien; qu'elles ne méritoient pas d'être regardées en elles-mêmes, mais ſeulement en Dieu qui les vouloit; que c'étoit là le moyen de nous élever en ſortant de notre baſſeſſe pour rentrer en Dieu; que c'étoit de cette ſorte que les anges ne ceſſoient point de l'adorer dans le ciel, & qu'ils n'étoient point occupés d'eux-mêmes, mais de ſes interêts.

Il me diſoit cent choſes ſemblables de la grandeur & de la majeſté de Dieu dont ſa foi vive lui donnoit une ſi haute idée que ni ſa priſon, ni ſa perſonne, ni ceux qui le perſecutoient, ni le monde entier ne lui paroiſſoient rien en comparaiſon. Puis ſe rabaiſſant un peu plus à ma portée, il m'exhortoit à rendre graces à Dieu, de ce qu'il nous avoit choiſis entre tant d'autres pour nous faire ſouffrir quelque choſe pour ſa verité,

& à ne pas laiſſer perdre des occaſions ſi favorables ſans en tirer le fruit que Dieu vouloit qu'on en tirât, pour lui en devenir plus agreable. Il me diſoit même que le plus court moyen pour faire ceſſer notre captivité n'étoit point de fatiguer les hommes; que tout cela étoit inutile; mais de tâcher de plus en plus de plaire à Dieu qui ſeul en avoit la clef; que quand il nous ouvriroit, perſonne ne pourroit fermer, comme quand il fermoit perſonne ne pouvoit ouvrir. Sur quoi il me citoit fort ſouvent cette parole du Sage: *Cum placuerint Domino viæ hominis, inimicos quoque ejus convertet ad pacem.* „ Lorſque Dieu „ agréera les voies de l'homme il reduira à la „ paix ſes ennemis mêmes." Prov. XVI. 7. Je ne ſai s'il avoit quelque preſſentiment des choſes en me citant ce paſſage: mais ſon exemple m'apprit, encore mieux que ſes paroles, cette grande verité.

Je ne dis rien des occupations de M. de Saci dans ſa priſon. Il ne s'y tint pas oiſif: on vouloit enſevelir ſes rares talens dans cette obſcurité, & ce fut au contraire où ils trouverent un nouvel éclat. Il étoit trop bien informé des ſentimens des ſaints Peres que l'exemple de M. de S. Ciran lui avoit rendu plus préſens. Il ſavoit que dans les priſons on devoit toujours continuer ſon œuvre tant qu'on le pouvoit, comme avoit fait S. Jean Baptiſte, & avant lui Jeremie & Joſeph qui, enfoncés dans leurs priſons, comme dit S. Chryſoſtome, avoient continué de faire ce qu'ils faiſoient auparavant. M. de S. Ciran étoit deſtiné de Dieu pour travailler à la conduite des ames, & les faire entrer dans la voie de la pénitence; il y travailla plus que jamais étant priſonnier, par des lettres très edifiantes que toute la vigilance de ſes gardes ne pouvoit empêcher d'être reçues très ſurement des perſonnes auxquel-

quelles il les addreſſoit. Un autre emploi auquel Dieu avoit deſtiné M. de Saci étoit la traduction de l'Ecriture ſainte. Il venoit d'achever celle du nouveau Teſtament lorſqu'on l'arrêta, & on en trouva même la préface dans ſes poches le jour qu'il fut pris. Dieu ne le mit à la Baſtille que pour lui donner plus de loiſir de s'appliquer à la verſion de l'ancien Teſtament, & il paroit que c'étoit tellement pour cet ouvrage que Dieu l'avoit placé dans ce lieu paiſible, que par un coup extraordinaire de ſa providence il lui procura tous les ſecours & les livres néceſſaires pour cela, & que dès le ſoir même que cette traduction fut achevée & revue, en y donnant tous les jours un tems égal, on vint le lendemain dès le matin lui apporter l'ordre pour le tirer de la Baſtille, comme ayant fait tout ce qu'il y devoit faire.

Sa piété, ſa lumiere & ſon amour pour Dieu l'empêchoient de paſſer dans l'oiſiveté des tems où d'autres auroient pu croire pouvoir s'y abandonner ſans ſcrupule. L'on voit préſentement dans le public avec l'applaudiſſement de tout le monde, ce qui a été fait dans le ſecret d'un lieu obſcur, où il avoit eu pour travailler un tems qu'il lui auroit été preſque impoſſible de trouver s'il avoit été plus libre.

Ceux qui liſent les traductions de ce pieux Eccleſiaſtique ſeront peut-être bien aiſes de ſavoir ces particularités que je viens de marquer, qui leur donneront ſans doute un nouveau reſpect pour cet ouvrage, & une nouvelle avidité pour y reſpirer cette onction de piété que ſa priſon augmenta beaucoup plus qu'à l'ordinaire. Mais c'eſt principalement pour moi que j'écris & que je fais cette reflexion, ne ſachant pas ſi jamais ces Memoires paſſeront dans les mains des autres. Je ne dois pas oublier ce que les Saints ont remarqué des Epîtres de S. Paul, que celles

qu'il a écrites étant dans les chaînes avoient je ne ſai quoi de plus touchant que les autres; & j'eſpére que dans la vue de la priſon de M. de Saci Dieu donnera quelque bénédiction particuliere aux travaux qu'il y a faits. J'admirois ſouvent comme, en ſortant des occupations toutes divines & ſi édifiantes dont il s'acquittoit avec une piété ſi admirable, & ayant le cœur & l'eſprit tout élevés en Dieu, il pouvoit après le diner prêter un ame ſi noble aux foibles diſcours des Officiers qui ſe promenoient ſur la terraſſe. Car helas! que pouvoient-ils lui dire que des nouvelles du lieu, qui étoient toujours de grandes pauvretés? Tantôt c'étoit M. de Vertamont que M. de Paris, qui plaidoit contre lui, avoit fait renfermer dans cette priſon, parce que ſon Avocat, s'égayant dans un Factum, avoit comparé cet Archevêque avec lui-même, & rappellant ce qu'il étoit autrefois étant un petit Abbé, avoit dit, en le voyant au comble de grandeur où il étoit & où aſſurément ſa grande ſcience ne l'avoit pas elevé, *A Domino factum eſt iſtud, & eſt mirabile in oculis noſtris.* Tantôt c'étoit Meſſieurs les Treſoriers généraux ſur qui il y avoit quelque nouvelle hiſtoire. Quelquefois c'étoit un démêlé avec M. le Gouverneur, & autres pareils faits.

M. de Saci ne laiſſoit pas neanmoins de faire de ſages reflexions ſur ce qu'on lui diſoit, & ſur toutes les miſeres où la faute d'Adam avoit reduit ſes enfans, dont on voyoit là de triſtes exemples. Il trouvoit auſſi d'un grand ſens ce que Meſſieurs les Treſoriers s'entrediſoient fort ſouvent: " Autrefois, diſoient-ils, nous envoyions „ fort facilement les gens à la Baſtille. Nous „ ne ſavions en vérité ce que nous faiſions: nous „ ſerions maintenant plus reſervés ſi nous nous „ trouvions encore dans un ſemblable pouvoir." Sur quoi M. de Saci me diſoit fort bien qu'il n'é-

n'étoit pas mauvais que ceux qui ſont en autorité ſuſſent un peu ce que c'eſt que le mal par leur propre experience; parce qu'aſſurément ils compatiroient plus aux maux des autres, & ſeroient plus retenus dans leurs punitions, ſelon ce vers de Virgile, *Non ignara mali miſeris ſuccurrere diſco.*

On lui parloit quelquefois des tours de ſoupleſſe de quelques femmes qui travailloient ſous main à faire mettre leurs maris à la Baſtille, & venoient enſuite en pleurant les conſoler, comme fit une Madame Cadot: mais lorſqu'enſuite le mari eut découvert la ruſe, il fit jouer le bâton & n'épargna pas celle qui ne l'avoit pas épargné.

Mais que M. de Saci trouva d'eſprit & d'adreſſe dans un tour dont un Eccleſiaſtique ſe ſervit envers une Dame que ſes parens avoient fait mettre à la Baſtille! Le dépit qu'elle en conçut lui fit prendre la réſolution horrible de ſe laiſſer mourir de faim, & elle l'exécutoit actuellement avec beaucoup d'opiniâtreté. Elle n'écoutoit aucune remontrance. Elle étoit ſourde à tout ce qu'on lui repréſentoit. Des Confeſſeurs de toutes couleurs perdoient leur rhetorique & leurs prieres. Un qui étoit un peu plus adroit que les autres vint ſans toutes leurs exhortations, & preſque ſans paroles, & lui dit ſeulement comme au hazard, qu'il avoit vu Madame N. (qui étoit ſa plus grande ennemie) qu'elle lui avoit paru bien aiſe, & qu'elle ſe réjouiſſoit de ce qu'elle alloit avoir ſi promptement une ſi belle ſucceſſion. " Elle en aura menti, s'écria-t-elle toute „ enflammée, qu'on m'apporte à manger." C'étoit tout ce qu'on vouloit.

M. de Saci fut extrêmement touché de ce qu'on lui dit du malheur d'un pauvre jeune homme, commis chez M. Colbert. Il étoit coupable à la verité. Pour une vingtaine de Louis il donna aux étrangers une copie de ce qui avoit été

été réſolu dans le Conſeil : *Sacramentum regis abſcondere bonum eſt.* Le Roi ſe plaignit en ſon Conſeil que les choſes ne ſe tenoient pas ſecrettes. Tous les miniſtres furent frappés de frayeur. Chacun faiſant ſes diligences, & l'Exemt Rouſſeau allant dans la chambre de ce commis, la premiere choſe qu'il fit fut de mettre la main ſous l'oreiller du lit, où il trouva le papier fatal. M. Colbert deſeſpéré que ce fût de ſon côté que le ſecret eût manqué, preſſa ſi vivement les choſes, qu'en deux jours on l'envoya à la potence avec ſes habits propres. Cela fit pitié à tout le monde : le Roi lui même qui eſt tendre en eut de la douleur, quoiqu'il eût été offenſé ; & lorſque demandant de ſes nouvelles, on lui dit qu'il avoit été pendu : „J'en ſuis fâché, répondit-il, je vou„ lois lui donner ſa grace." Mais M. Colbert voulut en faire un exemple, & ſa précipitation tout-à-fait extraordinaire, fit que la grace du prince fut trop tardive & trop lente.

Nous vimes encore quelque choſe de ſemblable dans M. des Chiens qui étoit auſſi commis, à ce qu'on nous dit, de M. Colbert. On preſſa ſi vivement les choſes, que nous fumes ſurpris de voir cette affaire finie en huit jours. Il eſt vrai qu'il évita la mort ; mais il fut condamné à neuf ans de galeres, cinquante mille livres aux pauvres, & le reſte de ſon bien confiſqué au Roi, à la reſerve d'une terre pour ſa famille. Lui même étoit tout étonné de cette précipitation. „ Quoi ! en huit jours de tems, diſoit-il, „ être jugé, & on ne me laiſſe pas le pied en „ l'air !"

Quelquefois on entretenoit M. de Saci des occupations de M. le Comte de Lorge qui étoit auſſi priſonnier. La longueur de ſa priſon l'ennuya, & ſon appréhenſion fut d'y devenir malade & incapable de tout. C'eſt pourquoi, pour s'exer-

cer,

cer, il fit apporter un millier d'épingles que trois fois le jour il jettoit bien reglément au plancher, afin qu'elles s'écartaſſent en retombant par terre, & il alloit enſuite les ramaſſer toutes avec tant d'exactitude qu'il n'en manquoit pas une ſeule. Il avoit trouvé ce ſecret pour avoir de quoi ſe remuer & faire exercice dans une chambre, & n'être pas tout-à-fait oiſif.

M. de Saci prenoit plaiſir auſſi à entendre parler aux Officiers de M. Peguillin qui fut depuis le Comte de Lauzun, & il admiroit en lui l'image d'un vrai pénitent de la Cour. Cet eſprit un peu violent s'étant inſinué dans les bonnes graces du Roi, s'oublia enſuite & perdit le reſpect qu'il lui devoit, par des paroles aigres & offenſantes. Il eſt vrai neanmoins qu'il ne ſervit jamais davantage à relever la gloire du prince qu'il offenſoit. Car le Roi, écoutant les reproches de ce ſujet, ne s'emporta point, mais ſe poſſedant toujours dans ſa douceur ordinaire, ſans ſe groſſir à lui-même l'outrage fait par un particulier à ſa Majeſté royale, il alla dire ſeulement à des perſonnes, qui étoient dans une autre chambre: " Si j'avois eu une épée, je crois que je me „ ſerois battu avec Peguillin." Son Conſeil jugea neanmoins à propos de faire un peu rentrer ce jeune Gentilhomme en lui-même, & de le mettre quelque tems à la Baſtille. Sa priſon fit l'effet qu'on en avoit attendu. Toute la grandeur du Roi lui revint en l'eſprit; & plus il lui paroiſſoit grand, plus auſſi ſa faute lui paroiſſoit énorme. Il étoit toujours dans le gémiſſement, toujours dans un triſte ſilence. Il ne voyoit rien de ce qu'il voyoit: il n'entendoit rien de ce qu'on lui diſoit: il ſe tenoit toujours enfoncé dans le fonds d'une chambre, & toujours occupé de ſa faute. On eut peur que cette triſteſſe profonde n'allât à quelque excès. On en avertit le Roi qui

qui tout auſſi-tôt ordonna qu'on lui fît prendre l'air ſur les terraſſes; mais il s'y trouvoit toujours le même, & auſſi triſte que dans ſa chambre. Il ne diſoit pas un mot à l'Officier qui le promenoit; toujours les yeux baiſſés, toujours abſorbé en lui-même; & en ſe promenant tout penſif à grand pas, il ne lui échappoit que ces paroles: „ Il faut obéir au Roi; il faut qu'un ſujet ſe „ rende ſouple; il faut ſuivre en tout le Roi „ comme un valet ſuit ſon maître." Enfin le Roi touché lui donna ſa liberté; mais à condition qu'il le verroit dans ſon habit négligé, & avec ſa grande barbe de Capucin, tel qu'il étoit à la Baſtille. Il eut quelque repugnance à cela; mais y étant contraint, il alla ainſi trouver le Roi qui ne put s'empêcher de rire: ſur quoi il lui dit avec eſprit, qu'il étoit bien aiſe d'avoir donné à Sa Majeſté un petit mouvement de rire.

On entretenoit auſſi quelquefois M. de Saci de la priſon de M. Peliſſon qui étoit toujours gai, & qui écrivant au Roi lui marquoit un peu familierement treize ou quatorze libertés qu'il avoit à la Baſtille. Il y eut un fait mémorable en ſa priſon, & qui fit frémir M. de Saci. Il y avoit une perſonne qui lui étoit très affectionnée, & de la même Religion que lui; car M. Peliſſon étoit huguenot, & il ne vouloit abjurer l'héréſie que lorſqu'il ſeroit ſorti de la Baſtille, de peur qu'on ne dît que c'étoit par violence. Cet homme trouva le moyen d'entrer dans la garniſon de la Baſtille, dans la vue de ſecourir ſon ami. Il contrefit le bon catholique, & l'homme de bien. Tout huguenot qu'il étoit, il communioit deux fois la ſemaine, ce qui eſt horrible, & tout cela dans la vue d'être eſtimé des Officiers, & d'être employé aux principales occaſions. Cela lui réuſſit. Il ſervit beaucoup M. Peliſſon: mais peu après, M. Barail Lieutenant ſur-

ſurprit un billet, appella ce garde, qui étant découvert lui avoua tout, & lui dit que lui-même, réduit à un état ſemblable, ſeroit bien aiſe de trouver un ami fidelle: M. Barail ſe contenta de le renvoyer.

Mais toute la gravité de M. de Saci ne put l'empêcher de rire lorſque l'Officier Lieutenant lui conta une avanture qui venoit d'arriver. La Cour ayant été avertie qu'un homme avoit des intelligences avec les ennemis, on envoya pour le prendre; & cet homme entendu, fit mettre ſon valet dans ſon lit, avec ordre de bien contrefaire le maître. On le prend; il met les habits de ſon maître qui s'étoit ſauvé, & on le met à la Baſtille. Le Gouverneur lui envoya le Lieutenant pour le ſonder & le faire parler. Il alla lui dire que cet homme lui paroiſſoit bien bête. " Il „ vous trompe, dit le Gouverneur; c'eſt avoir „ de l'eſprit que de ſavoir paroître n'en avoir „ pas, & le bien cacher. Quand il l'auroit ca„ ché ſous la plante de ſes pieds, je l'aurois de„ terré, " dit le Lieutenant qui l'obſervoit toujours, & voyant ſon parler, ſon marcher, & ſur-tout ſa maniere empêchée & peſante, il dit réſolument au Gouverneur, qu'on s'étoit trompé. Il le fit avouer à cet homme qui ſe jetta à ſes pieds. On en avertit la Cour qui voulut oppoſer fineſſe à fineſſe, & dit à cet homme, qu'on ſuppoſoit toujours le maître, qu'on avoit eu de faux avis, afin que le vrai maître ne ſe cachât plus, & le valet ſortit.

Il ne le fut pas plutôt que nous vimes encore une choſe preſque ſemblable, d'une perſonne de qualité qui fut menée à la Baſtille, mais dont le laquais avoit permiſſion de ſortir. Son maître le voyant aſſez de ſa taille, & aſſez ſemblable à lui, conçut le deſſein de prendre pour lui-même la liberté qu'avoit ſon valet. Il ſe tint pendant

ſix

ſix ſemaines fort renfermé dans ſa chambre, quoiqu'il lui fût fort libre de ſe promener dans la cour; (car pour les terraſſes, depuis M. de Saci, perſonne n'en a plus eu la liberté) & ainſi s'étant tenu long-tems inconnu, il prit un matin les habits de ſon valet, & ne rougit point d'être regardé comme un laquais, dans l'eſpérance d'une liberté temporelle. Il alla en cet équipage avec un panier que ſon valet avoit accoutumé de porter lorſqu'il alloit en ville; & les gardes s'arrêtant plus aux habits qu'au viſage, laiſſerent ſortir ſans heſiter ce laquais prétendu qui n'eut garde de revenir. Le Gouverneur qui prévoyoit le décri qui arriveroit de-là pour ſa priſon, fut fort ſevere aux ſoldats qui l'avoient laiſſé ſortir. Il voulut s'aigrir contre le laquais qui étoit reſté; mais il en rougit lui-même.

Je ne ſai à quoi je m'arrête; car il n'y auroit point de fin ſi je voulois rapporter tout ce que j'ai vu en ce lieu. Je ne pourrois jamais décrire ni la ſeverité de ceux qui gardent les perſonnes, ni les ſubtilités de ceux qui ſe voient ſi bien gardés. C'eſt à qui fera pis des deux. Les uns font tout ce qu'ils peuvent pour ſeparer ceux qu'ils tiennent, de la compagnie des hommes, & pour les empêcher, tout vivans qu'ils ſont, d'avoir aucun commerce avec les vivans: les autres au contraire ſe roidiſſent contre leurs intentions, & mettent tout en uſage, par des adreſſes ſurprenantes, pour montrer qu'ils ne ſont pas encore morts, ni réſolus à s'enſevelir dans l'oubli. Tout cela faiſoit dire à M. de Saci, qu'on faiſoit voyager de jeunes gens dans des pays étrangers pour leur former l'eſprit; mais qu'aſſurément un petit voyage de ſix mois à la Baſtille leur ſerviroit beaucoup plus qu'un voyage de ſix ans.

Nous avons vu auſſi dans ce lieu reluire plus d'une

d'une fois des marques de la providence de Dieu toujours ſage, toujours étendue juſqu'aux moindres des créatures. Nous vimes un jour un coin de muraille au pied de laquelle les ſoldats goutoient en repos la douceur du ſoleil, être en quelque façon ſoutenue par une main inviſible, & attendre pour tomber qu'une vingtaine de ſoldats qui auroient été écraſés fuſſent promptement appellés aux portes, pour faire honneur à quelqu'un qui entroit.

Je frémis encore en me ſouvenant de ce que je vis de mes yeux. Il y avoit ſur la terraſſe un endroit qui menaçoit ruine, mais que l'on négligeoit toujours depuis bien du tems. Un jour lorſque nous étions ſur la terraſſe, & que M. de Saci, après s'être un peu promené, ſe fut retiré à l'ordinaire dans le cabinet, je marrêtai quelque tems à regarder les priſonniers dans la cour, jouer à la boule. J'étois appuyé tranquillement ſur la muraille de la terraſſe, & tout d'un coup je vis & entendis les pierres de taille de ſix ou huit toiſes de gros mur, faire un bruit perçant, ſe délier toutes, décimenter à une demie toiſe de moi & emporter une muraille d'appui, le pavé de la terraſſe, les creneaux & les premieres voutes, & répandre dans toute la cour une pluie de plus de 300 tombereaux de pierre. Ce qu'on admira, c'eſt que tout le monde qui jouoit dans la cour, ou regardoit jouer, au nombre d'environ cinquante, eût été infailliblement écraſé s'il fût demeuré à ce jeu de boule qui étoit juſte au deſſous de ces pierres qui tomberent; mais un fantaſque qui perdoit, dit aux autres qui le gagnoient qu'il ne vouloit plus jouer là, parce qu'ils connoiſſoient mieux les tours qu'il falloit prendre, & qu'il vouloit jouer de l'autre côté, dans le petit ruiſſeau pratiqué avec le pavé pour l'écoulement des eaux. Il n'eut pas plutôt commencé la partie, tout le monde regardant, que

la muraille tomba de l'autre côté, & leur donna le tems à tous de ſe ſauver vîte au bruit que firent les premiers qui s'en apperçurent, & qui fut ſuivi d'un grand ſilence. Perſonne ne fut bleſſé; ſeulement un Maître des requêtes deſcendant de chez un priſonnier qu'il venoit de voir, fut ſi ſurpris du bruit qu'il entendoit au haut & le long du degré où il étoit, qu'en étant ſaiſi il mourut chez lui quelque tems après.

Mais pendant que je parle de quelques particularités de la Baſtille, peu à peu approche le moment auquel Dieu avoit réſolu d'en tirer M. de Saci, quoiqu'il penſât fort peu à ſa delivrance, & que toutes les regles de la ſageſſe le forçaſſent d'avouer qu'il n'y voyoit aucun jour. Mais les penſées de Dieu ſont bien différentes de celles des hommes. Il vit l'état & la diſpoſition de ſon priſonnier: il fut touché de ſa ſoumiſſion; & ſans qu'il eût la moindre penſée de ſa liberté, l'humilité avec laquelle il ſouffroit ſa captivité, demandoit pour lui ce qu'il ne demandoit pas. Il avoit bien raiſon de me citer ſouvent ce que dit S. Chryſoſtome, que l'affliction des perſonnes qui ſouffrent jette devant Dieu une voix qui s'éleve juſqu'à ſon thrône. Dieu étant enfin ſatisfait de la longue pénitence de ſon ſerviteur, qui n'avoit point d'autre penſée que d'attendre paiſiblement la mort dans ces lieux triſtes, méditoit de l'en tirer avec éclat, & le regardant d'un œil de paix, il réſolut de la lui donner, & en même tems à ſon Egliſe: il voulut en le tirant de captivité, en tirer en même tems cette ſainte mere qui gémiſſoit ſans aucune eſpérance d'un ſi prompt ſecours. Il méditoit de faire éclatter ſa puiſſance, & de ſignaler les reſſorts infinis de ſa ſageſſe, en forçant à conclurre la paix ceux qui n'attendoient à toute heure que le moment de terminer enfin une longue guerre, par une entiere

& prompte défaite de tous ceux qui leur étoient en butte. Il ſe préparoit à nouer une ſecrette intelligence entre les deux puiſſances ſouveraines, celle de l'Egliſe & celle de l'Etat, afin qu'après avoir été ſi long-tems unies pour affliger ceux qui, comme M. de Saci, ſoutenoient la verité combattue dans ſon Egliſe, elles fuſſent enfin plus ſaintement unies pour les proteger. Il ſe propoſa d'ouvrir les yeux à ceux à qui la paſſion ne les avoit pas encore tout-à-fait fermés, & de ne tenir cachés les ſecrets de ſes conſeils qu'à ceux que leur aveuglement opiniâtre auroit portés à les combattre: en un mot de faire que le Pape & le Roi fuſſent contens de M. de Saci & de ſes amis, & ouvriſſent à ce captif des portes de fer que ceux qui abuſoient de leur autorité ſacrée tenoient fermées depuis ſi long-tems.

Mais, mon Dieu, eſt-ce une loi ſtable de votre ſainte providence que, lorſque vous êtes ſur le point de faire éclatter les plus grands ouvrages de votre miſericorde, vous les faſſiez précéder par les plus grandes marques de votre colere, & que lorſque vous méditez une paix prochaine, vous faſſiez ſoulever auparavant la guerre la plus allumée, afin de faire mieux connoître votre doigt, & admirer votre ſecrette puiſſance, en faiſant ſortir tout d'un coup le calme des plus grandes tempêtes, & commandant par un ordre ſoudain aux vents de la mer de faire taire leurs fureurs.

J'ai parlé ailleurs de l'horrible requête de M. l'Archevêque d'Ambrun. Il ne faiſoit que prêter ſon nom à des calomniateurs qui avoient le malheur d'être trop accredités, & qui ne ſe ſervoient de leur credit, ô mon Dieu, que pour deshonorer vos ſerviteurs. On ſe faiſoit un mérite de les inquietter. *Non mihi conceditur unus angulus eremi, tantum placet ut hinc recedam*, pouvoient-ils dire avec S. Jerome. On ne pouvoit

ſouffrir en place un Eccleſiaſtique de piété ou quelque homme de mérite : tous leurs bénéfices étoient au pillage : toutes les villes du royaume devinrent fameuſes par leur banniſſement. *Quæ gens ſpolia noſtra non hæreditavit ?* diſoit fort bien l'un d'entre eux. Il ne ſe trouvoit perſonne qui oſât parler en faveur de ceux que l'on perſecutoit ſi injuſtement. On n'avoit pas la liberté de les plaindre ; on ne gémiſſoit de leurs maux qu'en ſecret ; un ſoupir en leur faveur qui auroit éclatté, fût devenu un crime. Une infinité de perſonnes qui avoient encore la même bonne volonté pour eux, évitoient de la montrer, tant ils craignoient pour leur établiſſement & pour leur fortune. C'étoit peu que toutes les plumes fuſſent aiguiſées & envenimées contre eux, les tribunaux étoient obſedés, & les lieux les plus ſacrés de la juſtice, rougiſſoient des Arrêts injuſtes qu'on y prononçoit. M. l'Archevêque d'Ambrun s'applaudiſſoit en ſecret de ce bon effet de ſa requête. Tant de calomnies qu'il avoit publiées ſi hardiment devant un grand prince, & avec tant de vehemence, étoient comme un épouvantail qui faiſoit peur aux plus hardis. Perſonne n'oſoit paroître pour s'expoſer à réfuter tans de menſonges. Il ſembloit que l'on voyoit encore un fier Goliath venir avec un attirail effrayant jetter la terreur dans le camp d'Iſrael. Mais vous, mon Dieu, qui prenez plaiſir à reſiſter aux ſuperbes, vous ſutes arrêter bientôt ces vains applaudiſſemens, pour faire retourner tous les traits de la médiſance contre celui là même qui les lançoit, & pour ſurprendre les faux ſages dans leur ſageſſe tenebreuſe. Vous aviez en reſerve, dans quelque lieu inconnu, un David, comme un fleche perçante dans votre carquois. Il ne craignit pas d'entrer en combat contre ce geant terrible, d'en venir aux mains

mains contre ce formidable athlete, & de prendre pour témoin de ce fameux duel le prince même à qui ce Prélat emporté avoit préſenté ſa requête.

Malheureux aveuglement des hommes paſſionnés! Ils ont ſur les yeux un bandeau qui les voile & qui les empêche de prévoir le ſuccès de leur paſſion. M. d'Ambrun ne pouvoit rendre un plus grand ſervice à M. Arnaud que de l'obliger ainſi à ſe juſtifier devant le Roi même en préſence de qui il l'accuſoit. Il lui faiſoit donc, contre ſon intention, un très grand plaiſir, & préparoit de loin un chemin à la paix, par la voie du monde qui y étoit la plus oppoſée. Car auſſi-tôt que M. Arnaud, ce défenſeur intrepide de la verité, qui avoit depuis long-tems accoutumé ſes mains à la guerre, & ſa plume à refuter les calomnies, ſe vit engagé en ſoutenant la verité à ſe ſoutenir auſſi lui-même, il préſenta au Roi une requête pleine de feu, mais d'un feu bien différent de celui de ſon adverſaire, & battit en ruine celle de ce redoutable ennemi, attirant la riſée de tout le monde ſur les chimeres ridicules dont ſon ouvrage étoit plein. Vous ſecourutes alors viſiblement votre ſerviteur, ô mon Dieu; & votre Eſprit ſoutint admirablement ſon Ecrit. On vit toute la Cour étonnée; & tous ceux qui la rempliſſoient s'entre-regardoient, ne comprenant pas ce coup de hardieſſe d'un homme dont on ne l'auroit jamais attendu. Cette cauſe étoit ſi déplorée, & l'innocence étoit ſi fort aux abois, qu'on ne pouvoit même ſe perſuader en le voyant, qu'il lui fût reſté encore tant de fermeté pour ſe défendre. Cette généreuſe liberté donnant envie à tout le monde de voir comment un homme que l'on croyoit abîmé s'y prendroit pour ſe juſtifier dans l'eſprit d'un prince, qui juſques-là avoit été un peu prévenu par toute l'adreſſe & le vacarme

des ennemis de ce pieux docteur; & la verité entrant inſenſiblement dans les eſprits à meſure qu'on liſoit cet ouvrage, on commença à regarder M. Arnaud d'un autre œil. On ne le conſidéra plus que comme l'honneur & l'ornement de l'égliſe gallicane, qui étoit la mere de ce pieux docteur; & on ne ſe le forma plus comme un ennemi de l'Egliſe & de l'Etat, dans la juſte apprehenſion de tomber dans la confuſion dont le pauvre Prélat faiſeur de requête étoit couvert alors, & dans la crainte de paſſer pour viſionnaire comme lui.

Le Roi lui même fut touché, & ſe porta aiſément à changer ſon indignation en douceur. Il ſe vit dégagé avec plaiſir de la fâcheuſe néceſſité d'uſer de violence envers des gens de bien qu'on lui avoit repréſentés juſqu'alors comme coupables; & mettant au deſſus de ſes grandes qualités celle d'être le pere commun de ſes ſujets, il eut pour ces perſonnes des ſentimens de tendreſſe d'autant plus grands, qu'ils étoient plus foibles, & avoient plus de beſoin du ſecours de ſa protection, n'ayant eu juſques-là, ni appui, ni credit, ni même de retraite où ils puſſent eſpérer d'être en repos, tout le monde ayant la liberté de les déchirer. Ils ſembloient en cet état ne pas mériter les regards d'un grand Roi qui, ſans ce fonds de bonté & d'équité qui lui eſt ſi naturel, après tant de calomnies dont on l'avoit prévenu, auroit rejetté les requêtes & le nom même de ces perſonnes ſi odieuſes. Mais ſa prudence à qui rien n'échappe, ne perdit rien de ce qui lui fut repréſenté dans la requête de M. Arnaud. Ce grand prince admira la ſageſſe, la force & l'éloquence de ce docteur qui ne pouvoit lui demander juſtice ſans ſe faire honneur à lui-même, & ſans mêler des marques de ſa vigueur ſacerdotale parmi celles de ſa douleur & de ſon affli-

affliction. Plein de reſpect & de révérence pour Sa Majeſté, il ne faiſoit ſentir la force de ſon éloquence qu'à ceux qui l'ayant attaqué l'avoient obligé de ſe défendre, & il leur donna ſujet de ſe repentir de cette entrepriſe, par laquelle ils avoient engagé au combat un homme qui alloit triompher d'eux.

Ce prince dont Dieu tenoit le cœur entre ſes mains, & qui commençoit de le tourner à la douceur, fit attention ſur ce que M. Arnaud dit ſi généreuſement & ſi chrétiennement à la fin de ſa requête. Car la tendreſſe de ſa compaſſion ne lui permettant pas d'oublier ſon cher neveu M. de Saci qui étoit à la Baſtille, il ne craignit pas de proteſter de l'innocence de ce captif, devant celui-là même qui le tenoit en priſon, & de tenter, n'étant armé que de ſa plume, d'enlever comme les depouilles du plus puiſſant Roi de l'Europe. Il fit voir que ſa charité qui étoit ſincere, & qui n'avoit rien de feint, le rendoit moins ſenſible à ſon état qu'il ne l'étoit à celui des autres, & que cette vie cachée & miſerable en apparence qu'il menoit, le touchoit moins que l'empriſonnement d'un Eccleſiaſtique avec lequel il avoit paſſé pluſieurs années. Car voici de quelle maniere il parle de M. de Saci, & comment il finit ſa requête :

" Il y en a, Sire, qui ſont encore plus dignes
„ que nous d'être les objets de votre bonté, &
„ qui ont moins mérité le traitement qu'on leur
„ fait ſouffrir. Dieu les voit & votre Majeſté
„ comprend aſſez ce que nous voudrions dire :
„ le reſpect nous empêche de nous expliquer
„ davantage. Mais nous n'en eſpérons pas moins
„ qu'elle écoutera les prieres mêmes que nous
„ n'oſons lui faire, à l'exemple de Dieu qui ſe
„ plait à prévenir nos vœux & à nous donner
„ au delà de ce que nous lui demandons. "

Tel étoit l'état des choſes enſuite de la requête de M. Arnaud, & les plus ſages de ſes amis voyant les choſes ſi ébranlées, crurent qu'il étoit important de ne pas paſſer inutilement un moment ſi favorable. Mais ſur-tout Madame de Longueville, & Mademoiſelle de Vertus ſa bonne amie & ſa fidelle compagne, commencerent à croire qu'après un ſi long ſilence, il étoit tems de remuer.

Ces Dames, après la priſe de M. de Saci, avoient conçu un nouveau mépris du monde, & un deſir plus fervent que jamais de s'abandonner à la pénitence. Elevées au deſſus du monde dont elles n'avoient plus ni les ſentimens, ni le langage, ni les actions, elles ne trouvoient plus d'autre conſolation ſur la terre que de prendre part aux maux de l'Egliſe, de proteger ceux qui la ſoutenoient, & de coopérer de tout leur pouvoir à l'établiſſement de la verité. Elles ne parloient qu'avec larmes des excès de ceux qui la combattoient, & des ſouffrances de ceux qui la défendoient, partageant avec leur ſainte mere tous ſes maux & toutes ſes peines. Elles ſavoient regler leur grand zele par une ſageſſe qui n'étoit pas moins grande, & ne craignant rien pour elles-mêmes de tout ce qui leur pouvoit arriver de la part du monde, elles craignoient, avec une ſage circonſpection, juſqu'aux moindres démarches dans les affaires de l'Egliſe & des ſerviteurs de Dieu. Ainſi brulant de charité pour M. de Saci, elles n'en donnoient au dehors que les marques néceſſaires, par des viſites au Gouverneur de la Baſtille, que leur ſageſſe rendoit plus rares que leur charité ne l'eût deſiré.

Voyant donc quelque changement dans les affaires, elles s'entretenoient ſouvent entre elles, pour voir s'il n'y auroit point quelque moyen de pouſſer plus loin de ſi heureux commencemens,

mens. Etant tout récemment aſſurées de l'équité du Roi elles concertoient s'il n'y auroit point quelque voie pour lui faire achever les choſes: car leur bon ſens leur faiſoit aiſément comprendre qu'il n'y avoit que la puiſſance de ce prince qui pût donner aux choſes tout le branle qu'elles ſouhaittoient. Elles jettoient donc les yeux de toutes parts pour voir s'il n'y auroit point quelqu'un qui lui pût parler dans une conjoncture ſi favorable.

M. de Gondrin, Archevêque de Sens, touché de la piété de ces Dames, leur alloit ſouvent rendre viſite. Il étoit édifié de plus en plus de tout ce qu'il voyoit en elles. Il admiroit que des perſonnes de qualité fuſſent pauvres dans de grands biens, humbles dans les grands honneurs, ſolitaires au milieu d'une grande ville, tranquilles dans l'action, & jamais oiſives dans le repos même. Il voyoit un fameux hôtel changé en égliſe domeſtique. Au lieu des cris de diſſolution qui y ſont ſi ordinaires, il y regnoit un grand ſilence, & une tranquille pſalmodie. Au lieu d'y louer les Grands par une baſſe flatterie, on n'y louoit que Dieu. Auſſi l'eſtime qu'il faiſoit de ces Dames ne pouvoit pas aller plus loin. Comme ce ſage Prélat avoit beaucoup d'accès à la Cour & y brilloit par ſon eſprit, ces Dames deliberoient entre elles ſi on ne pouvoit point lui propoſer de parler au Roi; & ne voyant perſonne qui pût mieux ménager une négociation ſi importante, elles hazarderent de lui en gliſſer quelques mots. Auſſi-tôt il prit feu. Il témoigna être réſolu à tout faire, & à dire ce qu'elles jugeroient à propos. Le cœur de ces Dames commença à s'échauffer, & recourant d'abord à la priere, ſur quoi elles s'appuyoient plus que ſur leur induſtrie, elles ne deſeſpérerent pas que ce qu'elles avoient conçu entre elles, ne pût s'achever.

Elles trembloient neanmoins auſſi-tôt qu'elles jettoient les yeux du côté de Rome qui pouvoit tout arrêter. D'ailleurs une Société qui avoit de grands bras pour atteindre par tout & pour troubler tout de près & de loin, les épouvantoit. Un Archevêque de Paris, puiſſant & qui s'étoit ſi fort commis, augmentoit les difficultés, & elles concluoient preſque entre elles que leurs projets n'étoient que des projets en idée, auxquels plus on penſoit, moins on trouvoit d'apparence.

Mais leur grande confiance en Dieu venant au ſecours, ne leur faiſoit plus rien trouver d'impoſſible. Elles dirent donc à M. de Sens, que s'il y avoit quelque choſe à faire, il falloit commencer par s'aſſurer du ſecret du Roi. Ainſi elles étoient comme la lumiere des Evêques mêmes. Elles les conduiſoient comme par la main. Elles leur montroient tous les pas qu'ils devoient faire, & leur mettoient les paroles dans la bouche.

M. de Sens qui avoit de rares talens réuſſit admirablement dès ſa premiere viſite. Il repréſenta vivement au Roi que l'entrepriſe dont il lui parloit lui ſeroit auſſi glorieuſe qu'aucune autre action qu'il eût faite pendant tout le cours de ſon regne: mais il lui fit entrevoir adroitement que la condition eſſentielle, pour qu'elle réuſſît, étoit le ſecret. Il s'inſinua adroitement dans l'eſprit de ce grand prince, & admira de plus en plus les grandes qualités que Dieu avoit verſées dans ſon ame. Il vit que lorſqu'on le laiſſoit à lui-même, ſans l'importuner par des ſollicitations étrangeres, il ſe portoit au bien. Il entra doucement dans ſon cœur. Il lui fit reconnoître qu'il y avoit bien de l'animoſité dans ces conteſtations dont on troubloit ſi ſouvent ſon repos. Il l'aſſura de la docilité de ceux qu'on lui dépeignoit comme des opiniâtres. Il lui promit que

s'il

s'il vouloit lui faire l'honneur de le croire, en peu de jours il ne ſeroit plus parlé de cette héréſie dans ſon royaume; que Sa Majeſté comprendroit ſans peine que comme il y a des loups qui tâchent de ſe couvrir de la peau de brebis pour ſe faire aimer, il y avoit auſſi des brebis qu'on tâchoit de couvrir de la peau de loup, pour en donner de l'horreur. Il le conjura de refuſer un peu de tems ſon ame royale au bruit importun des grenouilles qui pénétroient juſques dans le ſanctuaire de ſon cœur, pour prêter tranquillement l'oreille à des diſcours de paix, où ſon grand cœur le portoit aſſez lui-même.

M. de Sens rendit compte lui-même exactement à ces Dames de ſa négociation. Elles trouverent les choſes dans une aſſez bonne ſituation pour avoir lieu d'en donner des nouvelles à M. de Saci. Elles lui écrivirent qu'elles travailloient à conſtruire un petit édifice de paix; mais qu'elles craignoient toujours qu'on ne le renverſât par terre; ce qui arriveroit ſans doute ſi Dieu, à qui elles ne faiſoient que prêter leur main & leur langue, ne s'en mêloit lui-même. Elles donnerent ainſi les premieres nouvelles de la paix future à celui qui en devoit recevoir les principaux fruits, qui y avoit le plus travaillé par ſes ſouffrances, pour qui particulierement elle ſe faiſoit, & pour qui ces Dames s'employoient avec plus de zele.

J'avoue que j'étois bien aiſe d'apprendre de ſi bonnes nouvelles, & que j'avois plus d'impatience de ſavoir la ſuite de ces négociations que n'en avoit M. de Saci qui tenoit toujours ſon ame libre & tranquille, attendant avec paix tout ce qu'il plairoit à Dieu. Pour moi, j'y allois plus groſſierement, & je puis dire avec verité qu'ayant été à la Baſtille deux ans & trois mois, ſans que le tems me parût long, parce que j'avois pris ma réſolution, & que je faiſois fond d'y demeurer tou-

toute ma vie; dès que j'entrevis que je pourrois bien en ſortir, jamais le tems ne me dura ſi fort que les trois derniers mois de la négociation de cette paix; & je comptois tous les jours & toutes les heures. Il faut qu'il y ait en cela quelque choſe de naturel que je ne m'amuſe point à demêler. Mais cela m'a parfaitement bien fait comprendre combien étoit malin l'artifice du Cardinal de Richelieu qui, pour tourmenter ceux qu'il avoit condamnés à une priſon perpetuelle, comme le Marêchal de Baſſompiere dont nous avions alors la chambre à la Baſtille, leur envoyoit de tems en tems des émiſſaires pour leur donner de fauſſes eſpérances, afin que lorſqu'elles manqueroient, leur priſon leur cauſât une douleur toute nouvelle, & que leur courte joie ſe changeât en un redoublement de triſteſſe.

Pendant cette négociation de M. de Sens auprès du Roi, Madame de Longueville avec Mademoiſelle de Vertus qui tenoient toujours les yeux & les mains levées au ciel, & qui ſe tenoient fortes des prieres des ſaintes ames, faiſoit de ſon coté tout ce qu'il falloit faire. Elle envoyoit courier ſur courier. L'un n'étoit pas plutôt venu, qu'on en depêchoit un autre. On envoyoit en même tems à M. l'Evêque d'Alet qui étoit d'un grand poids dans cette affaire. Enfin on n'omettoit rien de tout ce qui étoit néceſſaire pour ménager cette négociation.

J'admirois la providence de Dieu à l'égard de ſes ſerviteurs. Lorſque ces humbles perſecutés n'avoient que leur plume pour ſe défendre devant les hommes, & leurs larmes & leurs prieres pour ſe ſoutenir devant Dieu, il leur ſuſcitoit des amis pleins de zele. Des gens cachés qui n'avoient ni mains ni pieds pour agir, trouvoient en ces perſonnes des négociateurs vigoureux qui agiſſoient ſans rien craindre, & qui ſe ren-

rendoient hautement les protecteurs de la cauſe la plus juſte du monde, & en même tems la plus abandonnée; qui voloient de toutes parts par les ailes de leur charité, & faiſoient voir que la verité, quoiqu'attaquée par tant d'ennemis, n'étoit pas encore neanmoins vaincue; qu'elle ſavoit ſe procurer des défenſeurs intrépides; qu'elle ſe contentoit du petit nombre de ceux qui la ſoutenoient; qu'il ne lui falloit que peu de perſonnes pour la faire triompher avec éclat d'une multitude d'ennemis, & qu'il étoit même de ſa gloire que peu de gens s'employaſſent pour elle, de peur que l'on n'attribuât la victoire aux hommes plutôt qu'à elle même.

Mais pendant que ces perſonnes ſi deſintereſſées agiſſoient de leur côté avec tant de zele pour la verité, puis-je m'empêcher de vous demander, à vous qui étiez ſi pleins de fureur contre ceux qui en étoient les défenſeurs, ce que vous faiſiez alors? A quoi penſiez-vous? A quoi penſoient tous vos partiſans? Auriez-vous ſouffert les penſées d'accommodement, vous qui vous forgez toujours des chimeres à combattre, & qui faiſant de veritables plaies à l'Egliſe, en feignez d'imaginaires pour avoir l'honneur d'y apporter le remede? Qui donc a lié vos bras pendant que d'autres agiſſoient? La même puiſſance qui vous a liés pour lors, auroit pu vous retenir d'abord, & elle vous liera de nouveau quand elle voudra. Vous êtes à plaindre qu'elle ne le veuille pas, & qu'après avoir ſuſpendu pour quelque tems vos violences, elle vous laiſſe encore dans une miſerable liberté de perſecuter les gens de bien, & que vous mettiez votre gloire en ce qui devroit plutôt être votre confuſion. Son doigt qui ſe fait reſpecter ſur le rivage de la mer, & qui avec un peu de ſable arrête le ſoulevement de ſes flots, arrête ici la fu-

reur

reur de vos tempêtes par une femme qui vous enleve le fruit de tout ce que vous avez fait depuis tant d'années, arrache de vos mains impitoyables ceux que vous reteniez captifs, & procure tout d'un coup une paix que vous déteſterez & que vous aurez peine à comprendre lors même que vous la verrez.

Car enfin le moment de la delivrance de M. de Saci étant arrivé, la paix de l'Egliſe fut conclue. L'équité d'un grand prince rendit la joie à l'Egliſe, & donna enfin à cette mere deſolée moyen de reſpirer. Il vit avec joie qu'il n'y avoit point d'héréſie à craindre dans ceux contre qui on lui avoit donné tant d'ombrages. Sa lumiere pénétrante avoit, comme un ſoleil, diſſipé les brouillards. Enfin ceux qui juſques-là avoient été condamnés & renfermés dans des priſons ou des retraites obſcures, parurent devant lui & virent dans la ſerenité de ſon viſage ce que c'eſt qu'un grand Roi, quand on le laiſſe à lui-même, & qu'on ne s'étudie pas à le prevenir par des calomnies adroitement concertées. Le changement qui ſe fit dans ſa conduite, lui fit auſſi-tôt appercevoir le changement de preſque tous les eſprits, qui lui témoignoient leur joie, leur eſtime & leur reconnoiſſance de cette nouvelle paix, comme d'une des choſes de ſon regne qui lui faiſoit plus d'honneur. On en éterniſa la memoire par une medaille gravée à ce ſujet, dont je conſerve l'eſtampe; & toute la France retentit de cris de joie à la nouvelle ſi agreablement ſurprenante de cette paix. La delivrance de M. de Saci en fut comme le ſceau. Paris vit libre dans l'enceinte de ſes murailles, un homme qui avant ſa priſon n'oſoit paroître. Celui qu'auparavant des gens ſans honneur euſſent voulu faire condamner au dernier ſupplice, étoit vu par-tout avec l'applaudiſſement de tout le monde. Ce fut la veille de

la Touſſaints en 1668. que M. Saci ſortit de la Baſtille. M. de Pompone, ſon cher couſin, lui apporta, ſur les dix heures du matin, l'ordre où je ne fus pas oublié. J'avoue ma foibleſſe; j'avois ſi grande peur que ſon grand nom n'obſcurcît le mien, que j'avois bien prié qu'en ſervant l'un, on eût ſoin auſſi d'y joindre l'autre. Un an dans la Baſtille avec M. de Saci, ne m'étoit rien, mais un jour ſans lui m'eût duré cent ans.

Après avoir rendu ſes reſpects à M. le Gouverneur, il monta en carroſſe, & alla d'abord à Notre-Dame, rendre grace à Dieu de cette delivrance. M. de Pompone le mena enſuite chez M. l'Archevêque (de Perefixe) pour lui témoigner ſa reconnoiſſance d'une grace où dans le fonds il n'avoit aucune part. Mais n'importe, il falloit faire cette démarche. M. l'Archevêque diſſimulant l'affront qu'il avoit reçu par le ſecret de toutes ces négociations, contrefit l'honnête & le doucereux. Il ne pût neanmoins oublier ſa chanſon ordinaire, qui étoit la ſignature. Il en parla à M. de Saci comme d'un piege où il l'attendoit veritablement, & qui malgré tout ce qui s'étoit fait, le retiendroit entre ſes mains. Mais M. de Sens dont la lumiere avoit tout prévu, avoit paré le coup, en donnant à M. de Saci un petit canonicat de S. Julien, dans ſon Dioceſe. Ainſi M. de Saci dit qu'ayant un bénéfice dans l'Archevêché de Sens, il avoit ſatisfait cet Archevêque.

M. de Paris dit très obligeamment à M. de Saci, qu'il lui accordoit la grace qu'il lui demandoit, de le mener lui-même au Louvre le préſenter au Roi, pour lui faire ſon remerciment. Il ſe paſſa neanmoins quelque tems, parce que Sa Majeſté n'y étoit pas. Mais dès que le Roy fut de retour, ils allerent tous trois au Louvre, M. de

Paris,

Paris, M. de Saci, & M. de Pompone. M. de Saci dit au Roi que dans l'impuiſſance où il ſe trouvoit de lui témoigner ſa reconnoiſſance, ce lui étoit un grand bonheur que M. de Paris voulût venir à ſon ſecours. Il lui proteſta qu'il n'auroit jamais eſpéré ſa liberté ſous un Roi moins ſage, & qui auroit eu moins d'équité & de pénétration; & il l'aſſura qu'il employeroit ſa liberté & ſa vie à prier Dieu pour ſa proſpérité.

Le Roi écouta ſon compliment fort tranquillement. Il lui dit enſuite qu'il avoit bien de la joie que les choſes fuſſent tournées de telle ſorte qu'il pût à l'avenir lui donner des marques de l'eſtime qu'il faiſoit de ſa vertu & de ſon mérite qui ne lui étoit pas inconnu. On ſe ſepara, & le Roi lui faiſant quelque inclination de tête avec un viſage fort ouvert ſe tourna enſuite vers M. de Pompone, & lui dit en riant: "Hé bien! „ vous voilà bien aiſe? "

Lorſque M. de Saci ſortant de priſon eut vu M. l'Archevêque, M. de Pompone le mena à l'hôtel de Longueville. Je fus temoin de la joie qu'eut cette admirable princeſſe de voir enfin l'heureux ſuccès de tant de meſures ſi ſagement priſes, ſi ſecretement conduites, & ſoutenues par les prieres ſi ferventes & ſi perſeverantes de tant de ſaintes ames. Elle regarda M. de Saci comme un nouveau Jonas qui ſortoit de la baleine où il étoit entré pour faire ceſſer la tempête. Elle lui fit ſes complimens & reçut les ſiens. Le cœur aſſurément parloit de part & d'autre plus que la bouche.

Rendez, ô mon Dieu, au centuple à votre ſervante tout ce qu'elle a fait alors pour votre gloire, pour l'interêt de votre Egliſe, & pour vos très humbles ſerviteurs. Elle s'étoit préparée de loin à ce grand ouvrage en retirant dans ſon hôtel ceux qui ſoutenoient votre verité. Elle

le cachoit ſous ſes ailes ceux que l'on cherchoit de toutes parts pour les prendre. La gloire de ſon nom étoit comme un bouclier qui paroit tous les traits qu'on s'efforçoit de lancer ſur eux. On ſe doutoit que ſon hôtel étoit leur retraite. Le reſpect neanmoins retenoit les plus effrontés qui, malgré tous les mouvemens de leur animoſité, étoient forcés à n'oſer toucher à un ſi ſaint azile, & à laiſſer en ſureté ceux que Dieu protegeoit à l'abri de ſa ſervante. Vous, mon Dieu, qui ſavez que j'ai eu part à la charité de cette princeſſe, & qu'elle m'a ſouffert dans ſon hôtel, rendez lui en la recompenſe. Vous avez témoigné autrefois combien ce zele vous plaiſoit, lorſqu'un grand Seigneur eut ſoin de vos ſerviteurs perſecutés, & vous avez voulu que cette action fût écrite à ſa gloire dans vos livres ſaints. (3. Rois XVIII. 13.) Vous avez ſans doute écrit celle de cette princeſſe dans le ciel où je la regarde préſentement avec un profond reſpect, & vous reſervez à votre grand jour à la combler de la gloire qu'elle a ſi juſtement méritée pour ſes bonnes œuvres. Les hommes s'en ſont irrités; les pécheurs en ont grincé les dents contre elle; mais leur animoſité n'a ſervi qu'à aiguiſer ſon zele, & à la rendre plus ardente à ſoutenir votre cauſe. Elle a ſouffert paiſiblement les opprobres des ſuperbes. Elle a ſu ce qu'on diſoit d'elle par mépris, & qu'on ne rougiſſoit pas de l'appeller la honte & l'ignominie de ſa famille royale. Vous ferez voir, Seigneur, qu'elle en a été en ſon tems l'ornement & la gloire; & ſaint Louis ſans doute n'a pas rougi d'elle dans le ciel, & n'a pas trouvé qu'elle dégénérât de ſon ſang & de la ſainteté de ſa tige.

Je ne dis rien de Mademoiſelle de Vertus qui étoit avec Madame de Longueville. Toutes les paroles me manquent pour un tel ſujet. On n'a

jamais vu d'amie plus ſage & plus chrétienne, qui raſſemblât dans elle plus de qualités pour rendre à des affligés les ſecours qu'ils ne pouvoient eſpérer que d'elle. La vigueur de ſa foi lui fermoit les yeux pour ne plus connoître le rang qu'elle pouvoit tenir dans le monde; & dans les rencontres elle ne dédaignoit pas de s'abaiſſer juſqu'aux perſonnes les plus viles, conſultant plus ſon cœur conduit & animé par la charité, que toutes les conſidérations humaines. On peut dire qu'elle avoit été l'ame de la négociation de cette paix, & que Dieu ſe ſervoit d'elle pour agir, ou plutôt pour faire agir les autres avec tant de juſteſſe, qu'il ne ſe fit point de fauſſe démarche. M. de Saci a toujours ſu eſtimer les bons offices qu'elle lui avoit rendu dans cette rencontre, & lui en témoigner ſa juſte reconnoiſſance.

Dès qu'il eut rendu à ces deux Dames ce qu'il leur devoit, & qu'il ſe vit un peu paiſible dans ſa chambre, ſon premier ſoin fut d'écrire à M. l'Archevêque de Sens, pour faire rejaillir ſur lui la reconnoiſſance de ſa nouvelle liberté, dont on peut dire qu'après Dieu il lui étoit redevable. M. de Saci lui ayant donc écrit d'abord une lettre, où ſon cœur parloit & exprimoit tous ſes ſentimens de gratitude, le Prélat eut la bonté de lui répondre pour lui témoigner combien il avoit été touché de ſa lettre. Il lui dit qu'il s'eſtimoit heureux d'avoir eu cette occaſion de lui rendre ſervice, & de lui faire paroître combien il honoroit ſa vertu & ſon mérite; qu'il remercieroit Dieu lui-même toute ſa vie de la lui avoir donnée; que s'il croyoit que ce petit ſervice l'engageât à lui donner quelque part à ſes bonnes prieres & en ſes bonnes graces, il les lui demandoit de tout ſon cœur, & qu'il le prioit de regarder la nouvelle liaiſon que faiſoit entre eux deux

deux le titre eccleſiaſtique qu'il lui avoit donné pour le tirer de l'embarras de la ſignature au Dioceſe de Paris, comme un engagement néceſſaire d'avoir pour lui une charité qui eût quelque choſe de particulier; qu'il en ſentoit une pour lui ſi grande, qu'il ſouhaittoit d'être aſſez heureux pour pouvoir faire encore quelque choſe de plus conſidérable pour ſon ſervice.

M. de Sens étant venu bien peu après à Paris, dans l'impatience de voir de ſes yeux les fruits de la paix qu'il avoit procurée, M. de Saci ne manqua pas de lui aller encore témoigner de vive voix ſa parfaite reconnoiſſance. On admira néanmoins dans cette rencontre combien il étoit éloigné de la flatterie envers tout le monde, & envers ceux mêmes à qui il avoit le plus d'obligation. Car M. de Sens, après les premiers complimens, ayant fait tomber le diſcours ſur la conduite de ſon Dioceſe, & particulierement ſur celle qu'il tenoit à l'égard de ſes Eccleſiaſtiques, M. de Saci qui n'ignoroit pas que quelques-uns trouvoient que M. de Sens les traitoit quelquefois avec un peu de hauteur, lui parla de telle ſorte de la modeſtie & de l'humilité que doit avoir un Evêque, que M. de Sens en fut extraordinairement touché. Il s'en ſentit même ſi fort effrayé que, lorſqu'il fut de retour à ſon Dioceſe, il écrivit à M. de Saci pour le prier de lui marquer par écrit quelque choſe de ce qu'il lui avoit dit dans ſon dernier entretien. M. de Saci lui fit auſſi-tôt cette réponſe:

[Monſeigneur, Vous me témoignez deſirer que je vous marque par écrit quelque choſe de ce que j'avois eu l'honneur de vous dire il y a quelque tems. Je le fais pour vous obéir, non ſans peine; ces deux vertus, ſi je les avois, me devant donner de la honte d'en oſer parler devant vous, puiſque c'en eſt même une partie, de les

avoir plutôt dans le cœur que dans la bouche, & d'y porter les autres plus par nos actions que par nos paroles.

Jeſus-Chriſt nous apprend lui-même dans l'Evangile combien ces deux vertus, l'humilité & la moderation, ſont eſſentielles à un Evêque, lorſque répondant à S. Jean & à S. Jaques qui vouloient s'élever au deſſus de tous les autres Apôtres, il leur dit que les princes des nations dominent ſur leurs ſujets; mais que dans l'Egliſe, celui qui ſera le plus grand par ſa dignité doit s'eſtimer le dernier & le ſerviteur de tous, *erit omnium ſervus.*

C'eſt le titre que S. Auguſtin s'eſt donné à lui-même; que S. Gregoire le grand a pris de lui; que le Pape à ſon imitation retient encore, en s'appellant ſerviteur des ſerviteurs de Dieu. Ce titre eſt fondé ſur l'Evangile, dans lequel Jeſus-Chriſt ayant établi la ſouveraine dignité de S. Pierre, de ſes ſucceſſeurs, & celle des Evêques qui ſont les ſucceſſeurs des Apôtres, a établi la ſouveraine humilité qui la doit accompagner. Car il étoit impoſſible qu'un Dieu humble ne demandât des miniſtres qui fuſſent humbles comme lui; puiſqu'il les appelle au ſacerdoce pour leur ſalut & non pour leur condamnation, & que le ſalut n'eſt que pour les humbles.

Il ne faut donc pas ſeparer ce que Dieu a joint, ni deſirer la royale prêtriſe de Jeſus-Chriſt ſans l'humilité de cœur qu'il demande à ceux qui y ſont appellés, puiſque S. Auguſtin, par une terrible expreſſion, appelle cela imiter Simon le magicien qui aima, dit-il, la puiſſance & l'autorité des Apôtres ſans avoir l'humilité & la patience avec laquelle ils exerçoient un ſi divin miniſtere. C'eſt pourquoi S. Paul a mis entre les qualités eſſentielles que doit avoir un Evêque, qu'il ſoit modeſte, *modeſtum.* On s'imagine quelque-

foi

bis que la modeſtie ſoit la vertu d'une femme qui a de la piété & de la ſageſſe, ou même des vierges conſacrées à Dieu: & cependant S. Paul la marque comme une qualité néceſſaire à ceux qui ſont les princes de l'Égliſe, & qui ſont rois de la royauté de Jeſus-Chriſt même. Il veut qu'ils ſoient intrépides comme des lions, & en même tems doux comme des agneaux, ſelon que Jeſus-Chriſt la commandé aux Apôtres. Et c'eſt cette douceur là même, qui fait leur force, parce qu'elle les aſſujettit au Fils de Dieu qui, les tenant dans ſa main, les fait entrer dans ſa toute-puiſſance, par cette foi à qui rien n'eſt impoſſible, & leur fait dire avec S. Paul, qu'ils peuvent tout en celui qui les fortifie. Nous voyons auſſi que S. Ignace allant à Rome, chargé de chaînes pour y ſouffrir le martire, dit d'un Évêque qui étoit venu au devant de lui, qu'il avoit reconnu à ſa modération qu'il avoit été appellé de Dieu à cette charge, & qu'il pouvoit plus toucher les ames par ſon ſilence, que les autres par leurs paroles.

L'humilité eſt proprement dans le cœur, & regarde principalement Dieu devant lequel elle reconnoit que nous ne ſommes que péché, & que nous tomberions à tous momens ſi ſa main toute-puiſſante ne nous ſoutenoit. Mais la douceur & la modeſtie paroiſſent au dehors, & elles ſont comme la bonne odeur de l'humilité qui ſe répand du fond du cœur dans les actions, dans tout le reglement exterieur du chrétien, lorſqu'il fait tout, comme dit S. Paul, pour la gloire de Dieu, & pour l'édification de ſes freres. Cette modération dans une perſonne élevée en dignité paroit à l'égard de ſes domeſtiques, à l'egard de tous ceux qui ont affaire à lui, depuis le premier juſqu'au dernier, & principalement à l'egard de ſes Eccleſiaſtiques dont-il re-

ſpecte la dignité, quoiqu'elle ſoit ſoumiſe à la ſienne.

Mais ſi un Evêque eſt touché particulierement de Dieu, & de la maniere en laquelle il eſt entré en ſa charge, ou dont il a exercé un miniſtere qui doit être tout de charité, de ſainteté & d'humilité, il ſentira encore une obligation & une affection particuliere à s'humilier devant tous les hommes, & encore plus à traiter avec douceur & avec reſpect ſes Eccleſiaſtiques, & principalement ceux qu'il juge avoir quelque zele & quelque piété pour s'acquitter de leur charge. Il conſidérera alors que ſi leur dignité eſt beaucoup au deſſous de la ſienne, c'eſt pour cela même qu'il ſe doit mettre au deſſous d'eux devant Dieu, qui ne juge pas des perſonnes par le rang où ils paroiſſent dans l'Egliſe, mais par la ſainteté avec laquelle ils le ſoutiennent, & qui redemandera plus à ceux qui ont plus reçu; parce que comme leur exemple eſt très puiſſant pour perſuader le bien, quand il eſt bon, il eſt auſſi très contagieux pour inſpirer le mal quand il eſt mauvais.

C'eſt auſſi ce qui doit conſoler un Prélat, qui deſire ſincérement de reparer tout ce qui a pu déplaire à Dieu dans la conduite de ſa vie ou dans l'exercice de ſa charge. Car ſa douceur & ſon humilité feront une très grande impreſſion ſur ſes Eccleſiaſtiques & ſur ſon peuple. Ce qui pourra l'aider beaucoup à reparer le paſſé; parce que, ſelon S. Gregoire, la principale inſtruction du paſteur eſt l'exemple de ſa vie, & que les inferieurs rougiſſent d'être ſuperbes, lorſque ceux qui les conduiſent ſont vraiment humbles. C'eſt pourquoi nous devons ſouvent dire au Fils de Dieu avec S. Auguſtin: *Domine Jeſu qui & verbo & exemplo præcipis nobis humilitatem & manſuetudinem cordis, da quod jubes*

jubes & jube quod vis. Je ſuis, &c.]

M. de Saci après les complimens de M. l'Archevêque de Sens, auteur de la paix & de ſa liberté, reçut preſque auſſi-tôt après une lettre d'un autre Evêque pour qui il n'avoit pas moins de vénération, & qui étoit veritablement la perle des Evêques de ſon tems, & l'admiration de toute la France. C'étoit M. d'Alet dont toute la terre a connu le mérite & la ſainteté. Auſſitôt qu'il eut appris ſa ſortie de la Baſtille, il ſe hâta de lui en témoigner ſa joie. Il lui écrivit un billet très obligeant, où il lui dit que Dieu lui ayant donné tant d'eſtime pour ſa perſonne, il ne ſe pouvoit pas faire qu'il ne prît beaucoup de part à la nouvelle liberté qu'il lui donnoit par un coup admirable de ſa providence; que c'étoit dans cette vue qu'elle lui devoit être bien plus chere, puiſque l'on étoit contraint d'avouer que les hommes n'y avoient aucune part; qu'il pouvoit lui dire que ſi l'amour de la verité l'avoit fait ſouffrir, cette même verité auſſi toute ſeule l'avoit delivré d'une maniere qui étoit même plus avantageuſe à l'Egliſe qu'à lui-même; que c'étoit une choſe digne d'admiration, & qui demandoit une reconnoiſſance infinie, que ceux qui avoient plus d'oppoſition à la paix, fuſſent ainſi changés tout d'un coup, & euſſent donné les mains au triomphe de la verité; qu'on pouvoit appeller cela un ouvrage de la puiſſance & de la miſericorde de Dieu, qui en un moment avoit produit des effets qui étonnoient tout le monde; qu'il avoit neanmoins le mérite qu'il auroit pu acquerir dans une longue priſon & dans une privation de toutes ſortes de conſolations, puiſque Dieu avoit vu dans ſon cœur la réſolution où il avoit été, & qu'il lui avoit témoignée à lui-même, en lui écrivant, qu'il étoit réſolu de paſſer toute ſa vie dans cet état d'humiliation;

qu'en voyant une ſi grande protection de Dieu ſur lui, & des marques ſi évidentes de l'amour qu'il lui portoit, il oſoit lui demander part à ſes prieres & à ſes ſacrifices, afin d'obtenir la lumiere & la force qui lui étoient néceſſaires pour faire un ſaint uſage de la paix qu'il recevoit, en même tems que lui ſa liberté; & qu'il pût reparer par ſa fidelité dans le ſervice de Dieu, ſes infidelités paſſées; qu'il le ſupplioit d'être perſuadé qu'il le porteroit toujours dans ſon cœur, toutes les fois qu'il ſe préſenteroit au ſaint autel.

M. de Saci ne recevoit pas de moindres congratulations, ni de moindres marques de joie, d'eſtime & d'affection de toutes les perſonnes les plus conſidérables de la Cour. M. le Tellier entre autres lui témoigna une affection particuliere; & il lui en avoit fait reſſentir des preuves pendant toute ſa priſon, où il lui avoit obtenu tous les adouciſſemens poſſibles. Notre réunion ayant été ſon ouvrage ſeul, il s'en ſouvenoit fort bien, & il avoua à M. de Saci, qu'il lui avoit fallu uſer de beaucoup d'adreſſe, & qu'il n'avoit pu éviter que M. de Paris ne lui en fît des plaintes. Il voyoit donc M. de Saci avec beaucoup de joie dans cette liberté, qu'il lui auroit procurée bien plutôt s'il en avoit été le maître, mais à laquelle neanmoins il lui avoit fait trouver bon d'apporter quelque delai, pour achever la paix de l'Égliſe. Il lui faiſoit ſouvent de grands offres de ſervice, & il ſe ſervoit des perſonnes qui lui étoient intimes, & entre autres de M. l'Evêque d'Autun, leur ami commun, pour le ſonder & pour ſavoir s'il ne deſireroit pas, ou au moins s'il n'accepteroit pas quelque bénéfice, en cas qu'on le lui fît tomber entre les mains.

M. de Saci voyoit qu'une ſeule parole & un ſimple conſentement pouvoit en un moment le ren-

rendre riche. Des Eccleſiaſtiques avares ou ambitieux n'auroient pas manqué à cette occaſion de faire de nouveaux projets d'établiſſement & de fortune; mais M. de Saci toujours deſintereſſé, toujours le même dans ce nouveau changement, découvrit tout d'un coup ce piege adroit. Il rejetta ſans heſiter cette tentation du démon, & demeura toujours content dans ſon état: riche par ſa modération, il trouva dans l'humble mais ferme refus des bénéfices, le plus grand de tous les bénéfices. Pouvant tout obtenir il ne deſiroit rien qu'un état frugal & honnête, entre la pauvreté & les richeſſes. Plus on lui faiſoit d'offres, plus il ſe reſſerroit dans les bornes étroites du ſeul néceſſaire, où il demeura toujours.

J'avoue que j'admirai cette égalité d'eſprit dans ce ſaint homme, & lorſque je m'entretenois avec lui en particulier de ces grands offres de bénéfices, il me diſoit, en ſouriant, ce vers de Virgile: *Dii meliora piis, erroremque hoſtibus illum.* „ Je ſai, diſoit-il, combien il eſt difficile d'être „ heureux & humble tout enſemble. Les proſ„ perités conſidérables, & qui font paſſer d'un „ état pénible & humiliant à un autre tout op„ poſé, plein de gloire & de joie, laiſſent d'or„ dinaire en l'ame un ſecret plaiſir qui la rem„ plit toute, & lors même que l'on en rend à „ Dieu ſes actions de graces, il eſt à craindre „ qu'une ſecrette vanité n'étouffe une partie de „ la reconnoiſſance qu'on lui doit, & qu'on ne „ s'éblouiſſe au milieu des applaudiſſemens que „ l'on reçoit de tout le monde. ”

M. de Saci connut cet écueil & l'évita. Il ſe dépouilla de lui-même dans cette nouvelle liberté, & il en renvoya toute la gloire à celui ſeul à qui elle appartenoit legitimement. Il avoit peine qu'on lui parlât de ſa priſon & de ſa liber-

té, & me prioit même de n'en point parler, & de contribuer à étouffer tout cela: " N'imi-
„ tons point, me diſoit-il, ceux qui reviennent
„ d'un grand voyage qu'ils ont fait, & qui ne
„ parlent plus enſuite à tout le monde que de
„ ce qu'ils ont vu, & des pays qu'ils ont par-
„ courus. Mettons tout cela en oubli, gé-
„ miſſons plutôt de n'avoir pas autant béni Dieu
„ de cette affliction que nous étions obligés de
„ le faire. " Il adoroit continuellement cette main inviſible, qui lui avoit ouvert les portes de fer & les gonds d'airain. C'étoit cette main qu'il vouloit qu'on adorât; c'étoit d'elle ſeule qu'il vouloit que tout le monde fût occupé.

Je ne puis oublier qu'en voyant ſouvent M. le Chancelier le Tellier, qui lui témoignoit toute ſorte de bonté, & qui ne cherchoit que l'occaſion de lui en donner de bonnes preuves, M. de Saci dans toutes ces ouvertures étant à la porte des graces, ne penſa jamais à lui-même, comme j'ai dit; mais il avoit toujours dans l'eſprit, la priſon & les chers captifs qu'il y avoit laiſſés. Comme ſa liberté lui faiſoit paroître leur état plus pénible, il n'étoit occupé que d'eux, & tâchoit d'employer en leur faveur tout le credit qu'il avoit auprès de ce premier miniſtre. Il lui repréſenta avec toute ſa tendreſſe, qu'il ſeroit bon de tems en tems, vers les grandes fêtes, que des perſonnes de la fidelité deſquelles le Roi ſeroit aſſuré, allaſſent à la Baſtille voir ce qui s'y paſſe, comme cela ſe pratiquoit dans toutes les autres priſons, & qu'ainſi on ne laiſſât pas dans un éternel oubli de pauvres miſerables, dont on ne ſavoit pas au bout d'une douzaine d'années la cauſe pour laquelle on les avoit faits priſonniers. Je ne dis ceci que pour faire voir la tendreſſe de M. de Saci, & qu'étant hors d'affaire, il n'imita point cet Officier de Pharaon,

raon, qui étant libre oublia Joſeph ; mais que rentrant de cœur mille fois dans le lieu d'où Dieu venoit de le delivrer, il ne voulut uſer de ſon crédit auprès des Grands, que pour le ſoulagement de ceux qui y étoient encore.

Je ne rapporte de M. de Saci & de ſa ſortie de la Baſtille, que ce qui ſe paſſa aux yeux des hommes ; mais il faudroit des yeux bien pénétrans pour percer dans ce qui ſe paſſa entre Dieu & lui. Quoiqu'il ne le perdît point de vue en tout ce qu'il faiſoit au dehors, ce qui étoit caché étoit ſans comparaiſon plus ſaint ; mais, comme j'ai dit, quel autre que Dieu peut ſavoir ces mouvemens interieurs, cette humilité, & ce fonds de reconnoiſſance qu'il a conſervé de cette grace pendant toute ſa vie ? Combien me la recommandoit-il à moi-même, quoiqu'en cela comme en beaucoup d'autres choſes j'aie été un diſciple bien infidelle ? C'eſt neanmoins ce qui me fit prendre alors un plan de vie pour le reſte de mes jours. Je fis la réſolution, pour perpétuer ma gratitude, de me faire une eſpece de Baſtille, en me tenant auſſi reſſerré dans ma retraite, que ſi j'avois des grilles & des barreaux qui m'y renfermaſſent. Je prie Dieu qu'il m'y rende toujours fidelle ; que je ne ſorte jamais, & ne faſſe jamais non plus de viſite qu'à la Baſtille, & que cette eſpece de priſon lui plaiſe d'autant plus qu'elle eſt toute volontaire. M. de Saci avoit regulierement quelques jours du mois, où il recitoit quelques Pſeaumes proportionnés à la grace qu'il avoit reçue, afin de témoigner ainſi à Dieu ſa reconnoiſſance. Le 26. du mois qui fut le jour notre entrée à la Baſtille, le 13. qui fut celui de notre réunion, le 12. où il avoit eu la liberté de voir quelques amis & d'en recevoir : *miſericordiæ initium ſtillans in eum*, (2. Mac. VIII. 27.) eurent chacun leurs Pſeaumes. Après cela

cela il eſt inutile de dire combien le dernier jour du mois, qui fut celui de ſa delivrance, lui fut celebre. Tous ces jours ſe paſſoient en actions de graces qui n'étoient point paſſageres, mais qui ont duré toute ſa vie.

Il n'étoit pas de ces ames ingrates qui oublient aiſément les faveurs qu'elles ont reçues, ou qui ne les reconnoiſſent qu'en partie, & ſeulement celles qui ſont le plus de leur goût. Le jour de ſon empriſonnement lui étoit auſſi celebre que celui de ſa ſortie. Il avoit dans le fonds du cœur une vraie reconnoiſſance envers Dieu de ce qu'il l'avoit ſoutenu dans cet état d'affliction; de ce que tant de ſerrures & de barres n'avoient point fermé la porte à ſes miſericordes ordinaires; de ce qu'au milieu de ſes ennemis il l'avoit fortifié de ſa main toute-puiſſante; de ce que, comme parle l'Ecriture, il ne l'avoit point abandonné dans ſes chaînes; & enfin de ce qu'il l'avoit ſi divinement delivré de cet état, par la voie la plus glorieuſe du monde, & la plus convenable à ſon deſir, qui étoit celle de la paix, qui lui venoit de la part de ceux de qui il l'auroit du moins attendre.

C'eſt dans ces ſentimens qu'il reçut ſa delivrance, ne l'ayant jamais attendue des hommes, & comprenant qu'il n'y avoit que Dieu qui la lui pût procurer. Il fut recompenſé de ſa grande foi, & l'ayant refuſée lorſqu'on la lui offrit aux dépens de la verité, il la trouva plus glorieuſement ſans avoir fait la moindre démarche, ni la moindre brêche à ſon innocence. Ayant honoré Dieu juſques dans les ſoldats qui le reſſerroient & dans les gardes qui l'accompagnoient par-tout; Dieu enſuite le rendit honorable à tout le monde. S'étant abaiſſé lui-même ſous ſa main puiſſante dans les humiliations où ſes ennemis le reduiſoient, Dieu l'éleva enſuite au

dessus de ces mêmes ennemis, qui gémissoient eux seuls de la liberté d'un homme qui donnoit de la joie à toute la France: il semble qu'ils étoient eux-mêmes dans la prison dont M. de Saci sortoit, & que la confusion dont ils l'avoient voulu couvrir, retomboit sur eux. Après avoir si malheureusement triomphé de lui pour un tems, il triompha d'eux à son tour d'un maniere plus glorieuse & plus chrétienne. Ils souffroient les mêmes déchiremens qu'ils avoient tâché de lui faire souffrir à lui-même. Ils virent toute leur sagesse renversée, & ils purent alors reconnoître que rien ne peut tenir contre les desseins de Dieu, & que ce qu'on bâtit sans cela n'est bâti que sur le sable.

On ne peut se lasser d'admirer que M. de Saci, tout prisonnier qu'il étoit, faisoit concourir Rome & la France pour une paix qui lui rendit la liberté; que ses ennemis si puissans à Rome & en France, étoient comme prisonniers eux-mêmes, & avoient les mains & les pieds liés pour ne pas s'opposer à la delivrance de celui qu'ils tenoient si injustement dans les chaînes. Ce sont là les miracles invisibles dont M. de Saci rendit graces à Dieu toute sa vie. Tous les gens de bien se joignirent à lui pour en témoigner leur gratitude. Il eut de la joie qu'on vît en sa personne d'une maniere si éclatante que c'étoit Dieu qui étoit le maître de toutes les avantures des hommes, qu'il tenoit entre ses mains les clefs de la vie & de la mort, des prisons & de la liberté, & qu'il le tiroit lui seul de la puissance de ses ennemis visibles, comme cet humble défenseur de sa grace avoit soutenu toute sa vie que lui seul pouvoit tirer les ames de la puissance des ennemis invisibles, & de la captivité du démon. Je vois bien que je m'étens beaucoup; mais c'est pour moi que j'écris ceci,

&

& je ne m'ennuie pas dans le ſouvenir d'un vrai miracle où j'eus tant de part.

Puis-je auſſi ne pas admirer le tems où cette paix arriva? On venoit tout recemment de tenter M. de Saci, & de lui promettre ſa delivrance s'il vouloit ſigner. Mais avec quelle force rejetta-t-il cette tentation ou le démon avoit trouvé le ſecret de lui parler par ſon Evêque, proteſtant au contraire au Gouverneur que cent ans de Baſtille ne lui étoient rien s'il falloit bleſſer ſa conſcience pour en ſortir? Je l'ai vu, & j'y étois préſent. Il fit cette déclaration vigoureuſe lorſqu'elle pouvoit lui appeſantir ſes chaînes & lui cauſer mille deſagrémens. Car cet agneau toujours ſi doux, toujours ſi moderé, ſe ſentoit alors un cœur de lion? Il diſoit avec ſa douceur ordinaire des choſes ſi fermes & d'une telle reſolution, qu'il ſemble qu'on ne les auroit pu attendre des eſprits les plus zelés qui ſe ſeroient laiſſés aller à toute la vehémence de leur feu. Dieu ſans doute lui mit & ce courage dans le cœur & cette fermeté dans la bouche: & ce fut après cette déclaration vigoureuſe & ſi ſincere, qu'il commença à remuer inviſiblement les eſprits, pour les porter à la paix. Dès que ce fidelle ſerviteur eut témoigné qu'il étoit très content de paſſer le reſte de ſes jours à la Baſtille, Dieu commença auſſi-tôt à travailler pour l'en tirer. Il envoya ſon ange pour arrêter la ſentence que cet humble captif avoit prononcée contre lui-même; & quelque glorieuſe liberté qu'il lui ait procurée bientôt après ſur la terre, il ne laiſſera pas de le recompenſer dans le ciel, autant que s'il étoit mort en effet dans la priſon, ſelon qu'il étoit réſolu de le faire; comme il eſt à craindre qu'il ne rende à ceux qui l'y avoient fait mettre & qui ſe réjouiſſoient ſi fort de ſa détention, ce qu'ils auroient mérité s'ils l'y avoient retenu juſqu'à ſa mort.

La

La joie que Dieu répandoit dans le cœur de tous les amis de M. de Saci, par une delivrance ſi miraculeuſe, les porta à vouloir tour à tour lui faire un feſtin de réjouiſſance, & nul jour ne ſe paſſoit ſans que quelqu'un d'eux lui donnât ces marques d'amitié. Par tout où il étoit il ſe faiſoit un grand concours de monde qui ne pouvoient ſe raſſaſier de voir un homme qui leur avoit été ſi long-tems caché, & écouter une voix qui avoit été ſi long-tems dans le ſilence. M. de Saci ne refuſoit pas aucun de ceux à qui il avoit ſujet de croire que Dieu mettoit cette penſée & ce deſir dans le cœur. Dans toutes ſes réjouiſſances, où j'avois l'honneur de l'accompagner, il gardoit toujours ſon air ordinaire, toujours doux & paiſible, mais toujours grave & ſerieux, ſans ſe laiſſer emporter à la joie, dont on voyoit une effuſion ſur le viſage de tous les autres. Vous, mon Dieu, qui ſondez les cœurs & les reins, & qui voyez en ſecret ce qu'il y a de plus ſecret, quelles peines, quelles larmes, quels gémiſſemens voyiez-vous dans le cœur de M. de Saci, d'être ainſi obligé, en ſortant de la plus grande tranquillité du monde qu'il goutoit en paix dans la priſon, de ſe voir dans toutes ces viſites! Et combien de fois vous témoigna-t-il qu'il préferoit l'obſcurité de la Baſtille à toutes ces manifeſtations de Paris? Il regarda ce tems qui lui parut long, comme un tems auquel il ne vivoit pas pour lui-même, mais pour ſes amis; & il n'étoit alors occupé que de la choſe qui lui tenoit le plus à cœur, qui étoit de rentrer dans les fonctions de ſon ſacerdoce qui lui avoient été interdites depuis deux ans & demi. Tout ce qui retardoit ce bien lui paroiſſoit un grand mal, & en recouvrant ſa liberté d'entre les mains de ſes ennemis, il ſoupiroit dans le deſir de la recouvrer d'entre les mains de ſes amis.

Il faut ici que je reconnoiſſe à ma confuſion, qu'il y avoit une grande différence entre les penſées de M. Saci & les miennes, & que la petiteſſe de mon ſens n'avoit guéres de rapport avec la gravité de ſa ſageſſe. J'admirois alors ſa conduite, & je l'admire encore tous les jours lorſque je la rappelle à ma mémoire. Ceux qui le retenoient en priſon ſavoient le prendre par ſon ſenſible, pendant ce tems d'humiliation, en lui défendant l'autel; c'étoit là ce qui le déchiroit le plus à la Baſtille. Auſſi Dieu ſait qu'il ne fit aucune priere à perſonne, & qu'il ne dit pas un mot ni la moindre parole, afin de tâcher de ſortir de cette obſcure priſon; au lieu que pendant tout le tems de ſa détention il ne pouvoit ſe laſſer de faire prier M. l'Archevêque qu'il lui permit de celebrer les ſaints miſteres, ou au moins d'en approcher.

Moi donc qui voyois le deſir ardent dont il bruloit depuis tant de tems, je crus bonnement qu'étant ſorti de la Baſtille la veille de la Touſſaint, il ne manqueroit pas dès le matin du lendemain de ſolemniſer cette grande fête, & d'étancher cette longue ſoif qu'il avoit de participer au corps de Jeſus-Chriſt, en qui les deux Egliſes du ciel & de la terre ſe réuniſſent comme dans leur centre. Sa longue priſon me parut une préparation admirable, & plus que ſuffiſante pour aller ſans crainte offrir purement à l'autel cet agneau ſans tache, auquel il s'étoit lui-même mille fois offert en ſacrifice pendant ſa détention; & je puis dire hardiment en holocauſte, puiſque ſes ennemis, comme on le lui rapporta, ne parloient pas moins que de le faire condamner au feu. Cependant ce ſaint homme n'eut garde de ſe contenter de cette préparation. Il étoit trop humble; & le concours de ſes amis le porta à ajouter une privation volontaire à une privation for-

forcée, & loin de ſe plaindre d'une ſi longue privation de l'autel, il la continua encore quelques mois, juſqu'à ce qu'il ſe vît hors de ce flux & reflux continuel de perſonnes, & qu'il fût même hors de Paris, dans une tranquillité parfaite, pour commencer à lui offrir le ſolemnel ſacrifice d'actions de graces qu'il lui devoit de ſa delivrance.

Qu'on juge par cette ſeule action du profond reſpect qu'il avoit pour nos redoutables miſteres. Il eſt vrai que je ſouhaitterois faire paſſer dans tous les autres l'édification que cette conduite me cauſa alors. Je voudrois de tout mon cœur que tout le monde le ſût, & particulierement les perſonnes qui, ayant tant de foibleſſes, ne laiſſent pas d'approcher fort familierement de Jeſus-Chriſt. Qu'on faſſe reflexion à ce que je viens de dire: Monſieur de Saci avoit ſoupiré deux ans & demi vers nos ſaints miſteres dont on le privoit très injuſtement; dans ſa delivrance de la Baſtille, il regarde comme ſa plus grande liberté celle de pouvoir ſe rapprocher de l'autel: ce ſaint prêtre neanmoins ne ſe preſſe pas de le faire; il ſuſpend encore volontairement cette ſainte impatience dont il bruloit pour un tel bonheur, parce que la vue de ſes amis ne lui laiſſoit pas autant de tranquillité d'eſprit qu'il en deſiroit pour une action ſi ſainte.

Pour moi j'avoue que de toute la vie de M. de Saci, cette rencontre eſt celle qui m'a appris plus ſenſiblement combien il faut de pureté pour l'autel, & avec quelle ſainteté il s'y preparoit. Il ne faiſoit rien en cela avec une habitude fade & inſipide. Il n'y avoit aucune conſidération humaine qui pût prévaloir ſur ſon eſprit, lorſqu'il pouvoit ſeulement ſe défier le moins du monde qu'il n'étoit pas dans toute la pureté où il devoit être pour des miſteres dont l'idée l'occupoit tant. J'ai eu

bien des preuves de ce que je dis, & j'ai toujours remarqué que, lorſqu'étant à Port-Royal on venoit lui demander pour le lendemain ce qu'il lui plairoit de faire par rapport à la ſainte Meſſe, afin qu'on pût prendre des meſures pour Meſſieurs les Eccleſiaſtiques, il prioit toujours que l'on attendît, pour ſavoir ſa devotion, le matin quand on viendroit l'éveiller.

Après donc qu'il eut été quelque tems à Pompone, & qu'il eut recommencé à dire la Meſſe, il s'en retourna à Paris, où il demeura quelque tems. Il ne crut pas devoir retourner d'abord à Port-Royal des champs, où toute ſon inclination le portoit. Il différa quelques années, & lorſqu'il vit les choſes plus paiſibles, il y fut, non pas pour une viſite paſſagere, comme il avoit fait depuis ſa delivrance, mais pour y demeurer toujours dans l'amour du ſilence & de la retraite. Mais parlons d'autres choſes.

Il ne faut pas s'étonner ſi M. Arnaud, ayant eu tant de part à la paix de l'Egliſe, & y ayant donné les premiers ouvertures, par la généreuſe requête qu'il fit preſenter au Roi pour répondre à celle de M. d'Ambrun, il fut auſſi un de ceux qui en reçurent plus particulierement le fruit. Son premier ſoin fut d'en aller remercier le Roi, comme avoit fait M. de Saci. Ce grand prince voulut bien recevoir ſes complimens. Il ne crut pas qu'il fût indigne de Sa Majeſté de tenir ſes regards attentifs ſur un petit homme dont tout ſon royaume parloit, & qui étant caché dans un grenier ne laiſſoit pas de faire trembler tout une Société formidable. Il écouta paiſiblement une bouche ſi long-tems fermée aux hommes, & que lui ſeul pouvoit ouvrir. Il lui donna mille témoignages de ſon eſtime & de ſa bienveillance; & lorſque M. Arnaud voulut lui faire des excuſes des paroles un peu fortes qui pouvoient

voient lui échapper dans ſes Ecrits, il eut la bonté de l'arrêter là. Il ne put ſouffrir qu'il s'humiliât d'une choſe qui méritoit plutôt des louanges.

Il ne faut pas s'étonner ſi, lorſque cette paix fut faite, & que M. Arnaud eut la liberté de paroître ſur le pavé de Paris, comme le reſte des hommes, il ſe fit auſſi-tôt un grand concours de perſonnes qui venoient de loin voir un homme qui étoit connu par-tout par ſes ouvrages, mais dont le viſage n'étoit connu que de très peu de monde. On s'empreſſoit de toutes parts, & on venoit même des provinces les plus éloignées voir celui qu'on ne connoiſſoit que par ſes livres, comme dit S. Jerome, *Ut eum quem ex libro noverant, coram quoque viderent.* Ceux qui paſſoient pour des maîtres en Iſrael, & que l'on écoutoit avec admiration, ſe faiſoient une joie & une gloire de venir entendre la ſageſſe de cet homme, & de ſe rendre ſes diſciples, aimant mieux ſans comparaiſon être les humbles auditeurs de ſes diſcours, que de voir les autres écouter ce qu'ils leurs diſoient. Ainſi un homme qui un peu auparavant fuyoit de tous côtés pour ne ſe point laiſſer voir, voyoit une multitude de perſonnes au contraire venir à lui de tous côtés pour déterrer un treſor qui avoit été ſi long-tems caché, & ſelon l'expreſſion de S. Jerôme en parlant de ceux qui alloient à Rome exprès pour y voir le celebre Tite-Live, on voyoit une eſpece de miracle lorſque des perſonnes, arrivant de loin dans cette ville qui ſurprend d'abord tous ceux qui la voient, cherchoient neanmoins dans Paris autre choſe que Paris. En effet on étoit charmé de trouver dans les paroles de M. Arnaud quelque choſe de plus vif encore que dans ſes livres.

Cet humble Docteur voyoit ce concours avec ſa ſimplicité ordinaire. Les brillantes lumieres

qui ſortoient de lui & qui éblouiſſoient les autres, ne l'éblouiſſoient pas lui-même. Il étoit dans le firmament de l'Egliſe comme une étoille toujours brillante, & toutes les vapeurs de la vanité ne pouvoient en ternir l'éclat, comme toutes les noires fumées de la calomnie n'avoient pu l'obſcurcir. Ce qu'on admiroit le plus alors en M. Arnaud & en ſes autres amis, dans la douceur de cette paix nouvelle, fut de voir que la charité de ces ames ſaintes, leur amour & leur zele pour la verité fuſſent toujours les mêmes, & qu'au lieu de craindre les traitemens pénibles dont ils ne faiſoient que de ſortir, ou de ſentir quelque affoibliſſement dans leur ferveur, ils travaillerent au contraire avec un nouveau zele à éclaircir par d'excellens Ecrits la doctrine de l'Egliſe, ſans craindre que ce fût une nouvelle ſource de querelles. Pouvoient-ils mieux faire voir que par cette conduite qu'ils avoient renoncé à toutes les vues humaines, & effacé de leur cœur toutes les craintes du monde, comme tous les deſirs en étoient bannis? Leur charité ne demandoit qu'à ſouffrir & à offrir à Dieu leur vie auſſi bien que leur plume: d'un côté ils ſacrifioient leurs veilles pour combattre les erreurs par d'admirables Ecrits, qui ſortoient de la pureté & de la plenitude de leurs cœurs; de l'autre ils étoient diſpoſés à ſouffrir pour la verité qu'ils aimoient; & étant victorieux dans leurs livres de tout ce qui s'oppoſoit à eux, ils ne refuſoient pas d'être vaincus, comme il eſt dit dans l'Apocalpiſe que les témoins de la verité doivent l'être par la bête qui leur fera la guerre: *Et vincet illos & occidet eos.* Quelques excuſes que M. Arnaud eût faites au Roi lorſqu'il eut l'honneur de lui faire ſon compliment, de la force qui paroiſſoit quelquefois dans ſes Ecrits, il n'avoit pas oublié cette admi-

mirable maxime de S. Jerôme qui, pour excuſer auſſi le feu de ſes Ecrits & l'auſterité de ſon ſtile, dit nettement ces paroles remarquables: *Nihil ſic placet, niſi quod in ſe habet mordacis aliquid veritatis.*

Ainſi ce pieux Docteur toujours uniforme, toujours ſemblable à lui-même, auſſi bien après que devant la paix, ne deshonora jamais ſa fermeté par le moindre affoibliſſement, non plus que ſes lumieres par aucun mélange de tenebres. Il étoit très diſpoſé à garder la paix avec tout le monde; mais nonobſtant ſon inclination à la concorde, il étoit incapable de conſentir aux nouvelles erreurs du ſiecle, ni à ceux qui forment des monſtres dans la doctrine de l'Egliſe, & qui s'étant forgé des idoles dans leur cerveau, veulent les faire recevoir avec honneur par les autres. Il ne pouvoit être étonné, dans ces rencontres, par la violence des hommes appuyés de l'autorité des Grands. Il ne préferoit point ſes interêts particuliers à l'utilité de l'Egliſe. En embraſſant ou rejettant une doctrine, il n'avoit jamais d'égard aux perſonnes, mais à la verité toute pure & à la tradition. C'eſt pourquoi lorſque dans la pureté de cette conduite il ſe voyoit expoſé aux perſecutions, il les ſouffroit paiſiblement, ſans apprehender jamais le moins du monde ni la perte de ſes biens, ni l'empriſonnement même de ſa perſonne.

Mais helas! la joie que cauſa la paix de l'Egliſe ne dura guéres. Lorſque tout le monde la regardoit avec admiration comme un des évenemens le plus glorieux du ſiecle, d'autres la voyoient avec des yeux bien différens: & il ſemble que Dieu avoit pris plaiſir à montrer qu'il étoit le maître des cœurs, & que, lorſque ſes ſerviteurs étoient aſſez purifiés devant ſes yeux pour lui être agreables, il ſavoit porter à la paix ceux

qui leur étoient le plus oppoſés. Mais après avoir montré ſa puiſſance, & en avoir tiré l'effet qu'il vouloit, il permit que les choſes repriſſent bientôt leur train ordinaire. Ainſi des gens mal intentionnés, ayant peine à ſouffrir que ces Meſſieurs paruſſent librement dans Paris, firent bientôt, par leurs ſifflemens ſecrets & leurs cabales ouvertes, que les choſes rentraſſent dans leur premiere confuſion. Cette heureuſe intelligence commença à ſe déconcerter. La paix commença à chanceller. Les bonnes intentions de ceux qui l'avoient faite commencerent à ſe ralentir. Ceux qui y avoient le plus contribué s'éloignerent de la Cour. Les perſonnes qui en avoient le plus gouté le fruit, s'apperçurent qu'on ſe laſſoit d'eux, & qu'on s'expliquoit aſſez clairement dans les viſites qu'ils rendoient.

Je ne rapporterai point ici de quelle maniere le démon, cet ennemi irréconciliable de la paix, s'y prit pour rompre cet ouvrage qui lui déplaiſoit ſi fort, auſſi bien qu'à tous ceux qui lui ſervoient depuis ſi long-tems de miniſtres & d'inſtrumens, & que David décrit en un mot, lorſqu'il dit d'eux, *Et viam pacis non cognoverunt.* Il faut laiſſer cela dans les ſecrets de Dieu qui fera tout paroître quelque jour, lorſque ſon heure ſera venue. Tout ce qu'on peut dire en un mot, eſt que ſi M. l'Archevêque de Sens ſe fit beaucoup d'honneur par la négociation de cette paix qui ſe termina ſi glorieuſement, il ne s'en fit pas moins par ce qui arrêta le cours de la négociation. *

Il eſt trop heureux que Dieu l'ait choiſi pour cet ouvrage, comme un vaſe utile à ſa gloire & &

* M. Fontaine parle, ſans doute, du ſoufflet que M. de Gondrin donna à Madame de Montcipan ſa niece qu'il trouva dans les appartemens du Roi, en lui diſant, *Que faites-vous ici?*

& à la paix de ſon Egliſe. Il a fait voir qu'il étoit vraiment un ange de paix. Sa vie auroit été bien employée, quand elle n'auroit ſervi qu'à cette ſeule œuvre. Il a montré que ſa charité vraiment épiſcopale ne ſe renfermoit pas dans le cercle de ſon Dioceſe qui lui paroiſſoit trop étroit; mais qu'elle embraſſoit toute l'Egliſe. Sa gloire conſiſte à avoir ſervi ſi avantageuſement à l'ouvrage auquel Dieu l'avoit deſtiné. Mais ce n'étoit pas pour lui un moindre bonheur, enſuite d'une action ſi louable, de tomber dans la diſgrace de la Cour pour avoir fait ſon devoir; & ceux qui ont tant aimé les troubles, ne peuvent être aſſez confus en eux-mêmes, lorſqu'ils verront avec quelque attention, de quels artifices le démon s'eſt ſervi pour leur redonner ce qu'ils ſouhaittoient, & pour rompre une paix qui leur étoit inſupportable.

Cependant ces perſecuteurs injuſtes, trouvant peu à peu des inventions pour brouiller de nouveau les choſes, & pour détruire la paix qui avoit été faite ſans leur participation, firent voir quelque choſe de ſemblable à ce que fait une eau long-tems retenue, lorſque, ne pouvant plus être contrainte & groſſiſſant de plus en plus, elle rompt enfin les digues, & ſe répand avec d'autant plus de violence, qu'elle avoit été plus reſſerrée. Ils ne parloient plus que comme d'hérétiques, de ceux à la piété deſquels tout le monde venoit de rendre un ſi glorieux témoignage. Comme M. Arnaud étoit celui qui leur étoit le plus en butte, ils prirent la réſolution de ſe rendre les maîtres de ſa perſonne, pour l'être de ſa plume: mais ce ſage Docteur à qui une longue expérience n'avoit que trop fait connoître à quelles gens il avoit affaire, ne ſe laiſſa pas endormir par la douceur de la paix & de la nouvelle liberté. Il obſervoit toutes les démarches

de ſes ennemis. Il ſut toutes les cabales que l'on formoit contre lui; & jugeant fort ſagement de l'avenir par le paſſé, il crut auſſi devoir avoir recours à ſon refuge ordinaire, c'eſt-à-dire, à la retraite.* Voici de quelle maniere il en parle lui-même dans ſon teſtament qui eſt entre les mains de tout le monde:

„ .... Quelque touché interieurement que je „ fuſſe de l'état déplorable où l'Egliſe de France ſe „ trouvoit reduite par le fantôme du Janſeniſme; „ depuis même cette paix qui s'eſt ſi mal obſervée „ d'un côté, j'ai attendu en ſilence, que vous „ même, mon Dieu, apportaſſiez quelque re„ mede à ces maux; & vous ſavez que je n'ai „ eu aucune part à ce qui a paru en public, qui „ y ait pu avoir rapport. Ainſi ma conſcience „ ne me reproche point d'avoir rien fait par im„ prudence, ou par un zele mal reglé, qui ait „ pu donner occaſion de me faire regarder com„ me un chef de parti; dont on devoit obſer„ ver toutes les démarches.

„ Et neanmoins n'ayant pu éviter qu'on n'eût „ de moi un ſoupçon ſi mal fondé; étant d'ail„ leurs percé de douleur de voir tant de maux „ auxquels j'apprehendois que ce ne fût prendre „ quelque part, ſi je voyois ceux qui les cauſent „ ſans leur en rien témoigner, je me ſuis réſolu „ de me ſouſtraire à la vue du monde, pour „ n'être plus expoſé aux traits de la médiſance „ & de l'envie, ni obligé de diſſimuler mes ſen„ timens ſur ce que ſouffroit l'Egliſe.

„ C'eſt l'état, mon Sauveur, où je ſuis depuis „ trois mois; & où vous me faites la grace de „ me faire jouir d'une profonde paix, ſans re„ mords pour le paſſé au regard des choſes ſur „ leſ-

* M. Arnaud ſe retira dans les Pays-Bas en 1679. vers le mois de Juillet.

„ leſquelles on m'a accablé d'injures & de ca-
„ lomnies, ſans ennui pour le préſent, & ſans
„ inquietude pour l'avenir. J'y attens dans une
„ entiere tranquillité, par la confiance que j'ai
„ en votre miſericorde, tout ce qu'il vous plai-
„ ra ordonner de moi. Je ſuis aſſez avancé en
„ âge pour croire que cette retraite pourra bien
„ être le dernier acte de ma vie; & n'ayant
„ guéres pour amis que des perſonnes qui ſont
„ à vous, & qui tâchent de vous ſervir, il m'eſt
„ plus rude de penſer que j'en pourrai être ſe-
„ paré dans le tems que l'on ſe diſpoſe à pa-
„ roître devant vous, où je pourrois avoir plus
„ beſoin de leur aſſiſtance. Mais daignez, ô
„ mon cher Jeſus, accepter le ſacrifice de cette
„ privation que je vous offre par avance de tout
„ mon cœur. Dites à mon ame que vous êtes
„ ſon Dieu & ſon ſauveur, & qu'ayant par vo-
„ tre grace quitté tout pour vous, vous me tien-
„ drez lieu de tout en quelque état que je me
„ trouve. "

On voit dans ces paroles de M. Arnaud quelles furent les raiſons de ſa retraite, & dans quelles diſpoſitions de cœur il s'y reduiſit. Je ne puis oublier dans quelle conſternation furent reduits tous les gens de bien, lorſqu'ils apprirent que M. Arnaud s'étoit retiré pour devenir inviſible. Tout le monde en avoit de la douleur. Ses amis, parce qu'ils ſe voyoient privés par-là de la conſolation de le voir; & ſes ennemis parce qu'ils voyoient échapper de leurs mains une perſonne dont ils auroient été bien aiſes d'être les maîtres. On vit le monde partagé en différens ſentimens. Les uns malgré toute leur douleur diſoient que c'étoit une ſageſſe, que M. Arnaud étoit depuis tant d'années en butte à des gens puiſſans, qu'il faiſoit bien de ſe mettre à l'abri de leur violence; que c'étoit des perſonnes qui ne vouloient point de

paix; que celle qui depuis peu avoit été ſi glorieuſement faite, avoit été très mal obſervée, & qu'on devoit tout craindre de perſonnes à qui les calomnies ne coutoient rien, & qui pouvoient donner contre lui des ombrages à un grand prince; que s'ils l'avoient toujours fait paſſer pour un chef de parti; ſi dans leurs médiſances mal concertées ils avoient voulu établir que lorſqu'il n'étoit encore qu'un enfant, ſelon la ſupputation des années, il s'étoit trouvé à Bourg-fontaine à une aſſemblée de Déiſtes, où il avoit promis de travailler par des moyens cachés à ruiner les miſteres de notre religion, faiſant ainſi ſouvenir de la fable du loup, qui accuſoit l'agneau d'avoir mal parlé de lui, lorſqu'il n'étoit pas encore né; s'ils avoient publié cette impoſture horrible que dans un ſabbat il avoit fait une harangue dont le diable avoit été ravi; s'ils avoient fait cent ſuppoſitions honteuſes de cette ſorte, comme ils ont fait encore depuis celle du faux Arnaud, qui crie vengeance devant Dieu & devant les hommes: on pouvoit aiſément croire qu'ils en inventeroient quelqu'une enfin qui, comme un tourbillon, emporteroit ce pieux Docteur, & l'enleveroit à ſes amis d'une maniere fâcheuſe qu'il étoit ſage de prévenir.

Mais les autres qui diſſimuloient le dépit qu'ils avoient de cette retraite tâchoient de décrier M. Arnaud. Ils diſoient qu'il s'étoit laiſſé aller à une terreur panique; & qu'il étoit vraiment du nombre de ceux dont le S. Eſprit dit par les prophetes, qu'ils fuient ſans que perſonne les pourſuive.

C'eſt ainſi, mon Dieu, qu'on jugeoit de cette action de votre ſerviteur. Ainſi s'éclipſa cet admirable homme, laiſſant le déplaiſir aux uns de ne plus jouir de la joie de ſa vue & de la douceur de ſes entretiens; & aux autres celui de ne pouvoir plus obſerver ſes démarches, d'être dans l'im-

l'impuiſſance d'avoir le moindre fondement pour concerter de nouvelles calomnies, ou de ne pouvoir en recueillir le fruit en jettant dans une priſon celui qui s'étoit ſouſtrait à leurs violences.

Cependant, mon Dieu, votre ſerviteur ſe retira comme Abraham ſans ſavoir où il alloit, réſolu à tout, & diſpoſé à mourir comme il a fait dans la retraite, ſans avoir la conſolation de rendre les derniers ſoupirs entre les mains de ſes amis, & de recevoir d'eux en ces derniers momens les ſecours qui ſont néceſſaires.

M. Arnaud qui avoit le meilleur cœur du monde n'étoit pas inſenſible. Il ſavoit, ô mon Dieu, quel ſacrifice il vous faiſoit, & que ce ſacrifice vous étoit d'autant plus agreable, qu'il lui étoit plus douloureux. Les déchiremens de ſon cœur étoient comme autant de témoignages ſanglans qu'il vous donnoit de ſon amour & de ſon inviolable fidelité. S'il vouloit ſe conſerver à ce prix, c'étoit moins pour ménager ſa perſonne que pour ſe conſerver à votre Egliſe dont il préferoit les interêts aux ſiens propres, & la tendreſſe qu'il avoit pour elle, à toute la tendreſſe qu'il ſentoit pour ſes amis & pour ſes proches. Il vouloit lui conſerver ſa plume libre juſqu'à la mort, & faire voir à ceux qui oſeroient faire quelque nouvel attentat contre elle, qu'elle avoit encore un défenſeur intrépide qui, pour être caché, ne laiſſoit pas de prendre autant de part à tous ſes maux, qu'il avoit fait tout le reſte de ſa vie.

Mais par un même coup Dieu exerçoit la patience de ce fidelle ſerviteur & encore plus celle de beaucoup d'autres perſonnes, à qui ſa priſon volontaire fit la même plaie que la priſon forcée de M. de Saci avoit faite quelques années auparavant. Car je ne plains pas ce ſaint Docteur dans cette retraite qui le rendoit ſi inconnu, ou plu-

plutôt ſi inviſible aux hommes. Quelque obſcure qu'elle fût, il y avoit porté avec lui toutes ſes lumieres, & quand le ſoleil s'éclipſe à nos yeux ce n'eſt point lui qui perd de ſes rayons, c'eſt nous qui ſommes à plaindre, parce que nous nous en trouvons privés. Je plaindrois les Grands du monde, ſi par quelque tourbillon imprévu ils ſe trouvoient tout d'un coup obligés de chercher leur ſureté dans quelque retraite cachée. Ces ſpectres & ces fantômes, qui ne ſeroient plus que l'ombre d'eux-mêmes, qui ayant été grands dans le monde ne ſeroient plus rien, qui ſurvivroient en quelque ſorte à eux-mêmes, qui ne ſe ſouviendroient de leur premier état que pour déplorer leur état preſent; ces jouets malheureux de la fortune, qui verroient leur éclat & leurs richeſſes changées en pauvreté & en obſcurité, qui auroient peine à ſe reconnoître en ſe comparant à eux-mêmes, qui ayant été auparavant la terreur des hommes, ſeroient enſuite expoſés aux inſultes, ou, ce qui peut-être ſeroit encore plus ſenſible, à la domination de ceux qu'ils dominoient ſi impérieuſement dans le monde; j'avoue, dis-je, que je plaindrois ces perſonnes.

Mais un M. Arnaud qui portoit par tout avec lui le treſor de ſa piété & de ſa ſcience; treſor que perſonne ne lui pouvoit enlever; que Dieu accompagnoit dans tous ces changemens de lieux, je croirois lui faire un grand tort de le trouver malheureux en cet état. Si je pouvois entrer dans le ſanctuaire de ſon cœur, & voir les mouvemens de cette charité lumineuſe & brulante avec laquelle il s'eſt mille fois offert à Dieu dans cette cache, où il prenoit plaiſir à ſe regarder, où il ſavoit que le pere celeſte qui voit ce qu'il y a de plus ſecret, ne le perdoit jamais de vue, pourrois-je ſoutenir avec la foibleſſe de mes yeux

les

les merveilles que je découvrirois? Ce qui me touche le plus eſt l'admirable conduite que Dieu a tenue ſur ce fidelle ſerviteur, en voulant qu'après avoir été dans ſa jeuneſſe le prédicateur de la pénitence, il le fût encore dans ſa vieilleſſe, par l'exemple de ſa vie, à laquelle la providence de Dieu l'engageoit. Dieu ne veut pas que ſes plus fidelles ſerviteurs, & ceux qu'il aime davantage, ſortent de ce monde pour aller à lui, ſans être auparavant purifiés par la pénitence. C'eſt une voie que j'ai vu qu'il a gardée envers tous les hommes admirables que j'ai eu le bonheur de connoître, à qui il a ménagé avant la mort des pénitences très ſenſibles, & qui étoient particulieres & proportionnées à chacun d'eux. Je ſuis épouvanté de la profondeur de ſa ſageſſe, lorſque je repaſſe tout cela dans mon eſprit.

C'eſt par l'effet de cette conduite que Dieu garde ſi inviolablement, que M. Arnaud s'eſt purifié avant que de paroître devant lui. Il voyoit l'accablement de tant de viſites qu'il ne pouvoit éviter, & qui l'empêchoient malgré lui de jouir autant de Dieu que ſon grand amour l'auroit ſouhaitté. Qui peut douter que dans ce flux & reflux continuel de tant de perſonnes, il ne s'attache inſenſiblement quelque pouſſiere au cœur des hommes les plus ſaints, comme le remarque admirablement S. Leon Pape? *Neceſſe eſt de mundano pulvere etiam religioſa corda ſordeſcere.*

Ainſi Dieu qui eſt toujours juſte parce qu'il eſt toujours Dieu, & qui exerce ſa juſtice par un droit auſſi perpétuel que l'eſt celui de ſon être, fait ſans doute une grande miſericorde à ſes ſerviteurs, & traite avec une bonté bien favorable un homme auſſi ſaint que l'étoit M. Arnaud, lorſqu'avant que de l'appeller à lui, il lui tend la main pour l'arracher comme par force du milieu du monde, où ſa charité ſeule le retenoit.

noir. Il prefere l'avantage d'un de ſes élus à celui que le monde pouvoit tirer de ſes entretiens: il lui donne du tems pour ſe purifier dans la retraite, & pour eſſuyer cette poudre de deſſus ſon cœur, afin de lui rendre tout ſon éclat, n'ayant plus rien qui le ternît.

Je vous honore, grand ſerviteur de Dieu, & je vous conjure par cette ardente charité que vous avez toujours eue pour ceux que vous avez honoré de votre amitié, de jetter quelques regards ſur moi du haut du ciel pour m'attirer après vous; afin qu'au moins de loin je coure après la bonne odeur dont vous avez rempli l'Egliſe. J'honore de loin votre prétieux corps en quelqu'endroit qu'il puiſſe être, & je m'eſtimerois heureux de toucher à la pouſſiere qui le couvre. Heureuſe terre qui le poſſedez, & malheureuſe celle-ci qui ne le poſſede pas! Dieu le conſerve quelque part où il ſoit, comme il vous a conſervé lorſque vous viviez. Il ne ſe contente pas de vous avoir caché à nous pendant votre vie, il vous cache encore après votre mort.

Mais après que Dieu vous a couronné en ſecret, il vous couronnera enfin à la vue de tout le monde, & votre corps paroitra avec cette brillante gloire que Dieu a promiſe à ceux qui inſtruiront les autres. Oui M. Arnaud paroitra éclatant de gloire à la vue de ceux qui l'auront aimé genereuſement, de ceux qui l'auront aimé lâchement, & enfin de ceux qui ne l'auront pas aimé. Les uns rendront graces à Dieu de la gloire dont il l'aura environné; les autres porteront la confuſion d'avoir rougi ici de ſe déclarer ſes amis; & les derniers, ſurpris de voir dans cette élevation celui qu'ils prenoient à tâche de deshonorer ſur la terre, deploreront trop tard leur aveuglement, qui les empêchoit d'ouvrir les yeux à ſa vertu, & aux pures verités qu'il

a ſi clairement developpées.

Que ceux qui peuvent craindre un tel malheur previennent cette confuſion; qu'ils renoncent à leur haine ſi invétérée; qu'ils aiment enfin & qu'ils admirent un ſi ſavant Docteur qui a fait voir avec tant d'édification, que ce n'étoit pas en vain qu'il avoit fouillé dans l'hiſtoire de l'Egliſe & pénétré dans la conduite qu'il avoit plu à Dieu de tenir ſur ſes Saints qui avoient prêché ſa loi & éclairci ſa doctrine. Il avoit encore eu plus de ſoin de former ſa vie ſur leur vie, que ſa ſcience ſur leur ſcience. En voyant ce qu'ils enſeignoient, il conſidéroit ce qu'ils avoient fait, & faiſoit attention à ce qu'ils avoient ſouffert. Ainſi bien loin d'être ſurpris de voir s'élever contre lui les paſſions des hommes, il reconnoiſſoit en cela au contraire la conformité qu'il vouloit avoir en toutes choſes avec ceux qu'il regardoit comme ſes maîtres, & il ne s'étonnoit pas que le diſciple fût traité comme le monde les avoit traités. C'eſt pourquoi il béniſſoit ceux qui l'outrageoient & qui le perſecutoient, parce qu'ils le rendoient ſemblable à ceux qu'il regardoit comme ſes modelles; & il ne croyoit être vraiment leur diſciple, non plus que celui de Jeſus-Chriſt, qu'en tombant dans la haine & la diſgrace des hommes.

Si donc la poſtérité s'étonne qu'un homme ſi illuſtre en toutes manieres, d'une famille diſtinguée dans le monde & dans l'Egliſe, d'une piété qui étoit comme héréditaire à ſa famille, d'une érudition qui ne lui laiſſoit rien d'inconnu dans les ſciences humaines & divines, d'une éloquence qui charmoit les amis de la verité par ſa douceur & qui reduiſoit au ſilence ſes ennemis par ſa force, d'un raiſonnement auquel rien ne reſiſtoit, d'un travail ſi infatigable qu'on auroit peine à lire tout ce qu'il a compoſé, a pu neanmoins

moins déplaire au monde comme il a fait; qu'il s'étonne de même comment les Athanaſes, les Chryſoſtomes, & tant d'autres ne lui ont pu plaire!

O prodige de nos jours! Qui vous admirera autant que vous avez mérité de l'être? On s'eſt empreſſé de graver votre image ſur le marbre & ſur le bronze; les plus habiles ouvriers ont épuiſé tout leur art pour rendre juſqu'aux moindres de vos lineamens; je vous ai vu même après votre mort reſpirer encore dans vos buſtes, & parler en quelque ſorte à ceux à qui l'amour & le reſpect tenoient les yeux arrêtés ſur votre viſage; les plumes ſavantes ſe ſont employées à vous louer; mais vous paroitrez toujours plus grand dans vos ouvrages que dans tous les éloges que l'on peut faire de vous. Rien ne vous fera mieux connoître que vos Ecrits propres. C'eſt là que vous avez vous-même parfaitement gravé votre image, & que vous avez repréſenté, comme dans un miroir vivant, vos admirables qualités. On ſaura, en vous liſant, quel a été votre amour & votre zele pour la verité catholique, pour la vraie ſcience de la religion, pour la doctrine & la tradition des Peres, pour la correction des abus, & pour la diſcipline de l'Egliſe; & on verra reluire dans vos Ecrits les merveilleux dons de la grace qui vous ont rendu un des plus grands ornemens de l'égliſe gallicane. Votre memoire ſera toujours très heureuſe, très ſainte & très vénérable dans l'Egliſe, qui a eu la conſolation dans ſa vieilleſſe où Dieu vous a fait naître, de voir comme raſſemblés & unis en vous l'eſprit & la lumiere des anciens Docteurs, afin que vous fuſſiez expoſé comme un grand ſpectacle aux ſiecles à venir, & que la ſolidité de votre doctrine, la ſainteté de vos ſentimens, l'humilité de votre cœur, l'ardeur de vo-

votre piété & la diſcretion de votre zele ſerviſſent dans ce dernier âge à effacer les faux luſtres des fauſſes vertus, des fauſſes dévotions, des fauſſes prudences, des faux zeles, des fauſſes lumieres & des fauſſes doctrines qui ſe formeront dans la corruption des derniers tems, ſoit par l'ignorance aveugle & préſomptueuſe des héréti-ques, ſoit par le refroidiſſement de la charité des enfans & des miniſtres de l'Egliſe catholique. On admirera la ſcience auſſi-bien que la ſainteté que vous avez reçues de Dieu dans les bois & dans les rochers de votre ſolitude; qui vous ont rendu comme un treſor vivant de toute la ſcience eccleſiaſtique, comme un homme de Dieu, comme un Theologien dont le jugement étoit plus exact que celui d'aucun des autres Theologiens de votre tems, & comme un pieux & ſaint écrivain par la bouche duquel la verité même ſemble rendre ſes oracles.

Je ne ſai où je me laiſſe emporter; & qui pourroit ſe retenir en parlant de M. Arnaud? Cependant je previens le tems de ſa mort. Il ſemble que je le regarde comme mort dès qu'il s'eſt ſouſtrait à nous. O cruauté! Il s'eſt trouvé des perſonnes aſſez dures pour blâmer cette retraite, comme ſi c'eût été une fuite honteuſe. Ceux mêmes qui en étoient la premiere cauſe étoient les premiers à la condamner. C'étoit eux-mêmes qui devoient s'accuſer d'avoir tant attriſté ce ſaint Docteur, d'avoir compté tous ſes pas, obſervé toutes ſes démarches, épié toutes les viſites qu'il faiſoit ou qu'on lui rendoit. D'une part toute ſon inclination le retenoit, de l'autre toute ſa raiſon le chaſſoit; & lorſqu'enfin il préfera ſa raiſon à ſon inclination; lorſque par un ſeul coup il fit à Dieu tant de différens ſacrifices; lorſque les moins ſenſibles devoient plaindre un homme de ſon mérite, reduit dans un tel

état, des ames baſſes n'ont à la bouche que des inſultes & des plaintes ameres. Ils blâment M. Arnaud lorſqu'il prend le ſage parti de ſervir Dieu paiſiblement dans la retraite & le ſilence, ne voyant pas qu'il étoit autant de l'humilité que de la prudence chrétienne de ſe ſouſtraire à la violence des perſonnes emportées qui font gloire de mépriſer toutes les loix pour ſatisfaire leur vengeance. Ils s'érigent en rois & en ſouverains; ils veulent ôter aux ſujets d'un prince legitime la moindre liberté qu'on puiſſe leur laiſſer, qui eſt celle de ſe cacher. Ils ſe plaignent d'avoir affaire à des inviſibles, diſent-ils, & inſultent d'une maniere honteuſe à des Saints qu'ils reduiſent eux-mêmes à chercher ces retraites obſcures.

Que mon ame n'entre jamais dans le conſeil de ces orgueilleux, qui ont condamné ſi lâchement un ſi grand homme. Pour vous ſaint Docteur qui, inviſible au monde, marchiez ſi fidelement devant Dieu, vous ſavez quel reſpect j'ai toujours eu pour vous dans ces états où l'orgueil des hommes vous réduiſoit. J'ai eu autrefois le bonheur d'être avec vous dans ces maiſons inconnues; & j'ai vu avec joie préſent à mes yeux un treſor caché au reſte des hommes. Ma douleur eſt de n'avoir pas été digne de vous accompagner juſqu'au bout, & de n'avoir pu vous ſuivre dans votre derniere retraite. J'en bénis le lieu ſans le connoître, & je prie Dieu de bénir les perſonnes qui vous y ont rendu les derniers ſervices, auſſi-bien que les autres qui vous ont ſouvent ouvert leurs maiſons dans vos retraites précédentes, où je vous accompagnois, & qui vous cachoient encore plus dans leur cœur que dans leurs logis. J'aurois préferé à toutes les couronnes du monde le bien d'être attaché par un nœud indiſſoluble à votre perſonne.

Et vous, mon Dieu, pour finir enfin ce ſujet

que

que j'ai peine à quitter, en comblant de gloire votre ſerviteur, comblez ſes ennemis de vos graces, rendez leur le bien pour le mal. S'ils ont obligé un ſi ſaint homme à ſe bannir de ſa patrie, qu'eux-mêmes ne ſoient pas bannis de votre céleſte cité. S'ils n'ont pas eu pitié d'un homme de ce mérite, qui devenoit étranger dans des pays qu'il ne connoiſſoit pas, ayez pitié d'eux, & qu'ils ne ſoient pas étrangers & exilés à l'égard de leur éternelle patrie. Vous qui avez mis votre ſerviteur le grand Arnaud à l'abri de ſes ennemis viſibles & inviſibles, convertiſſez ceux qui l'ont haï & perſecuté: qu'ils ne ſouffrent point ce qu'ils ont fait ſouffrir aux autres, & que votre grace ſoit plus abondante que leur malice. Faites-la leur connoître, mais ne la puniſſez pas dans votre fureur; faites leur comprendre quels châtimens ils méritent, mais retenez votre bras. Ne les frappez pas; mais qu'épouvantés de leurs injuſtices paſſées, ils courent dans le ſein de votre miſericorde qui les attend à pénitence, & qu'ils penſent à ſe punir eux-mêmes. Détruiſez ce treſor de colere qu'ils ſe ſont amaſſé depuis tant de tems; qu'ils n'ayent plus perſonne ſur qui leur zele amer s'exerce, & qu'ils l'emploient plus utilement contre eux-mêmes. Qu'ils ne ſortent pas de la vie avant que de ſortir de leur emportement; qu'ils ſe renoncent eux-mêmes afin que vous ne les renonciez pas; & qu'ils ſe condamnent pour n'être pas condamnés de vous.

Je m'arrache de ce ſujet où j'ai prévenu le tems. Car M. Arnaud pour être caché n'étoit pas mort pour cela, comme je pourrois le faire voir ſi Dieu me donnoit aſſez de vie. Il ſurvécut de dix ans entiers à M. de Saci ſon neveu, ſur qui tout le poids des affaires retomba lorſque M. Arnaud fut éclipſé.

Je crois avoir dit qu'étant ſorti de la Baſtille,

après avoir fait quelque ſejour à Paris, il quitta tout pour ſe retirer à Port-Royal des champs où on le deſiroit beaucoup, & où toute ſon inclination le portoit. Il vit neanmoins ſes amis partagés ſur cela, & j'avoue que je fus du nombre de ceux qui lui repréſenterent qu'il s'expoſoit trop, & qu'il ſe mettoit en état de ne pouvoir plus aſſiſter ces ſaintes filles. Vous, Monſieur, à Port-Royal! lui diſois-je: & tous les mois vous viendrez à Paris donner huit jours à vos amis? Faites tout le contraire. Soyez à Paris, & allez tous les mois donner huit jours aux Religieuſes de Port-Royal: vous vous tirerez ainſi d'affaire, & vous vous conſerverez la liberté d'aller toujours autant que voudrez à Port-Royal; au lieu que vous y établiſſant, il vous viendra un ordre d'en décamper, & il ne vous ſera plus libre enſuite d'y faire quelques voyages. Cela arriva effectivement de cette ſorte quatre ou cinq ans après; mais pour lors l'inclination la plus forte l'emporta. M. de Saci alla à Port-Royal, & moi avec lui; mais les frequens voyages qu'il me falloit faire à Paris pour regler les impreſſions, me firent prendre avec ſon agrément la réſolution de demeurer à Paris chez M. Rouland ſon imprimeur; c'eſt-là qu'il vouloit bien venir loger toutes les fois qu'il venoit à Paris. Auparavant, lorſque ni lui ni moi, n'y avions point de demeure fixe, il ſe logeoit au Palais, chez l'admirable M. Fournier, Chapelain de la ſainte Chapelle, qui logeoit avec lui le ſaint vieillard M. Thibouſt. Celui-ci étoit du Dioceſe d'Evreux. Une juſte reconnoiſſance voudroit que je diſſe ici beaucoup de bien de ces deux pieux Eccleſiaſtiques; mais j'avoue que de bonne foi je ne ſai par où m'y prendre, tant je me trouve ébloui d'une infinité de choſes qui ſe préſentent à mon eſprit.

M. Four-

M. Fournier avoit un oncle qui étoit maître de la muſique du Roi, j'ai oublié ſon nom; mais quoique bon muſicien, il étoit encore meilleur chrétien & meilleur Eccleſiaſtique. Je ne l'ai pas connu par moi-même; mais le recit que m'a fait de lui M. Fournier, & les diverſes fondations qu'il avoit faites, m'ont fait juger que c'étoit un grand homme de bien. Ce fut de lui que M. Fournier eut les deux chapelles qu'il avoit, une de la ſainte Chapelle & une de ſaint Ouen, que l'on deſſervoit à S. Michel dans le Palais. Elles étoient chacune de mille livres de revenu. M. Fournier prit avec lui Madame ſa mere qui étoit une vraie ſainte, amie au de-là de ce qu'on peut croire du jeûne, de la priere, de la pénitence, & ſur-tout de la pauvreté. M. Fournier m'a ſouvent parlé d'elle. Il avoit fait en vers françois un petit abrégé de ſa vie, qu'il fit imprimer, & mettre à l'endroit de ſon logis où elle étoit morte.

Je rapporte ceci de cette veuve, comme S. Paul loue, en écrivant à Timothée, la piété de ſon ayeule & celle de ſa mere, pour faire voir que la piété étoit auſſi héréditaire à ce pieux Eccleſiaſtique, qu'elle l'étoit à ce diſciple de S. Paul. M. Thibouſt s'étant retiré chez lui, il l'honoroit comme ſon pere, & menoit avec lui une vie tout-à-fait édifiante. M. Fournier étoit l'exemple de la ſainte Chapelle, comme M. Thibouſt l'étoit de S. Thomas du Louvre dont il étoit Chanoine, & où il alloit tous les matins, du Palais, quelque tems qu'il fît. On peut dire que cette égliſe de S. Thomas avoit beſoin d'un homme de cette piété pour la rétablir dans le ſpirituel & le temporel: car l'un & l'autre y étoient bien bas. On fut ſurpris de voir chanter avec modeſtie l'office divin dans cette égliſe, & d'y reſpirer un air de piété, qui n'avoit pas coutume d'y être. Les prébendes qui

avant lui alloient à peine à vingt écus, monterent par ſes ſoins à plus de quatre cens livres; enſorte que dans la perſecution à laquelle ce ſaint homme eut beaucoup de part, ſon canonicat parut aſſez bon à quelque Prêtre avare, pour l'envier. On conçut le lâche deſſein d'en chaſſer celui là même, qui l'avoit rendu ſi conſidérable, on s'efforça de l'en dépouiller par une uſurpation qui ne pouvoit que faire horreur aux gens de bien.

Ce ſaint vieillard auſſi éloigné de l'avarice que ſon concurrent en étoit pénétré, crut devoir en cette rencontre diſputer plus fort les interêts de l'Egliſe que les ſiens propres. Il n'eut qu'à paroître devant les juges pour gagner ſa cauſe; & ne pouvant ignorer ſon mérite, ils auroient rougi de lui donner quelque atteinte par leur Arrêt, & de favoriſer les prétentions injuſtes d'un ſi indigne compétiteur. Ce ſage Eccleſiaſtique ſe voyant donc enfin paiſible poſſeſſeur de ſon bénéfice, voulut faire voir à tout Paris, que ce n'étoit point l'avarice qui l'avoit fait agir, en s'y maintenant contre un perſecuteur ſi avide; car tout étant pacifié, il choiſit avec ſoin un très honnête jeune homme, lui remit ſon canonicat entre les mains, le mit en poſſeſſion, & ainſi tout nud ſe ſauva du naufrage du monde, & ſe retira à Port-Royal des champs pour y terminer auſſi ſaintement ſa vie qu'il l'avoit commencée, & conduite ſi avant. * Ces ſaintes Religieuſes le reçurent avec beaucoup de joie, & avec tous les témoignages exterieurs de l'eſtime qu'elles en avoient conçue. Auſſi qui n'auroit eſtimé ce ſage vieillard, qui renouvelloit tous les jours la vigueur de ſon âge dans le dépériſſement de ſon corps? Toutes les forces lui manquoient dans ſa vieilleſſe decrépite, & il ne laiſſoit pas en ſe fai-

* Il y eſt mort le 3. Mars 1688. âge de 91 ans.

faiſant ſoutenir, d'aller à l'autel ſacrifier à Dieu mille fois ſa vie, en lui ſacrifiant ſon Fils. Il paſſoit le reſte du jour dans les prieres & dans la récitation ordinaire du Pſeautier.

Sage vieillard, que vous en confondez d'autres par votre exemple, en leur faiſant voir que leurs defauts ne viennent pas de l'âge, mais d'eux-mêmes. Qu'ils rougiſſent en vous voyant devant Dieu, & ſe comparant avec vos abſtinences ſi uniformes, eux qui n'ont preſque plus la force de vivre, & qui n'en ont que trop pour les excès du vin; qui ne peuvent par foibleſſe mettre un pied devant l'autre, & qui entaſſent les viandes l'une ſur l'autre; qui ſont chancellans lorſqu'il faut marcher, & qui dans leurs debauches s'emporteroient preſque aux danſes. Aveugles, ils ne craignent pas la mort qui eſt ſi proche, parce qu'ils ſont déja morts dans l'ame, & perdus avant que de venir enfin à leur derniere perte.

Mais je reviens à M. Fournier qui logeoit chez lui ce ſaint vieillard dont il prenoit & ſuivoit tous les conſeils. Il n'étoit pas du nombre de ces bénéficiers qui ne penſent qu'à dévorer dans la joie les revenus de leur bénéfice, ou ce qui eſt peut-être encore pis, à les menager avec une ſordide avarice, pour theſauriſer. Etant bien logé chez lui, il pouvoit avec ſes deux mille livres, bien venant, vivre en riche Chanoine, mais il avoit horreur de cette vie, & prenoit la frugalité pour ſon partage. Son application infatigable à exercer la charité lui fit prendre la réſolution de faire de ſa maiſon un hoſpice, où les Eccleſiaſtiques & tous les gens de bien qui venoient à Paris ſans y avoir de retraite, alloient ſans héſiter comme de plein droit. Pour mieux s'acquitter de l'hoſpitalité, M. Thibouſt s'étoit retiré dans un grenier, & M. Fournier dans un petit cabinet, ſur les montées, qui étant quarré, laiſ-

ſoit avec bien de la peine un eſpace libre pour un lit court & étroit. Etant ainſi retranchés M. Fournier laiſſoit trois chambres libres pour les ſurvenans qu'il recevoit très honnêtement, & ſans peine ni murmure. Ce que j'admire le plus dans ce ſaint homme, c'eſt qu'une vie ſi édifiante qui auroit pu en éblouir beaucoup d'autres, ne le ſatisfaiſoit pas encore. La delicateſſe de ſa conſcience lui donnoit de la peine à cauſe de ſes deux bénéfices, dont l'un tout ſeul auroit pu le nourrir. Il ſe rappelloit là-deſſus la regle de l'Egliſe, qu'il ne prenoit pas la liberté d'éluder, ni d'interpréter à ſa mode. Ainſi tout pénétré de ſes peines il venoit ſouvent à M. Singlin, le prier de le décharger d'un de ſes bénéfices, & de lui nommer quelqu'un entre les mains duquel il pût ſe demettre. M. Singlin qui avoit ſouverainement la ſageſſe en partage, voyant une volonté ſi pleine dont l'exécution ne dépendoit que d'un mot, crut que Dieu regardoit deja M. Fournier comme dépouillé d'un bénéfice, & ſachant à quoi ce ſage Eccleſiaſtique employoit ſon revenu, il ſe trouva dans une étrange irréſolution pour prononcer, & prenoit toujours du tems pour voir plus clair dans cette affaire.

Pendant ce tems là les peines de M. Fournier croiſſoient. Tout ce qu'on lui diſoit, pour le conſoler, de la regularité de ſa vie & du ſage emploi de ſon revenu étoit au contraire ce qui le tourmentoit davantage: „ Plus je tâche de „ vivre eccleſiaſtiquement, diſoit-il, & plus „ mon exemple nuit à l'Egliſe." Pendant que l'on balançoit ainſi, & qu'on tenoit les choſes en ſuſpens, M. Singlin mourut & M. de Saci bientôt après fut mis à la Baſtille. M. Fournier crut ne devoir pas ſe remuer dans ces fâcheux tems; mais auſſi-tôt après que M. de Saci fut ſorti de priſon, il le vint trouver, lui dit l'état des choſes,

&

& tout ce qu'il avoit repréſenté à M. Singlin, le priant de decider. M. de Saci qui peſoit tout, comme M. Singlin, crut devoir prendre du tems avant que de déterminer M. Fournier ou de lui nommer quelqu'un pour ſon bénéfice:

Mais M. Fournier, quoiqu'il n'eut guéres moins de reſpect pour M. de Saci, qu'il en avoit eu pour M. Singlin, eut un peu plus de peine à ſouffrir ce retardement. Je ne ſai ſi c'eſt qu'il s'ennuyoit de voir qu'on temporiſoit depuis ſi long-tems, ou ſi ſes ſcrupules ſur les deux bénéfices lui faiſoient plus de peine que jamais, il venoit ſouvent témoigner à M. de Saci des empreſſemens extraordinaires, deſorte que celui ci avoit peine à ſe défendre de ſes pourſuites ſi vigoureuſes. Ce qui rendoit M. Fournier plus ardent dans ſes empreſſemens, étoit le ſecret deſir qu'il avoit, & la ſecrete eſpérance dont il ſe flattoit, que M. de Saci, dont il voyoit les affaires un peu embarraſſées depuis la deroute de Port-Royal, voudroit bien accepter un de ces bénéfices pour lui-même. Il m'en découvrit quelque choſe; & je pris la liberté d'en dire un mot à M. de Saci. Il me répondit qu'il avoit aſſez entrevu cela; mais qu'il avoit cru devoir, en rejettant cet offre, ſe conſerver la liberté de donner aux autres en ce cas les avis qu'il leur croyoit néceſſaires. Ainſi après que M. Fournier l'eût long-tems preſſé là-deſſus, M. de Saci, qui ſe voyoit ſi vivement ſollicité, & qui vouloit une bonne fois mettre fin aux vues que M. Fournier avoit ſur lui, demanda en dernier reſſort s'il le croyoit obligé à lui nommer une perſonne pour lui reſigner un des bénéfices qu'il vouloit quitter. M. Fournier lui dit qu'il ſavoit aſſez ſa penſée là-deſſus, ſans qu'il eût beſoin de s'expliquer davantage. M. de Saci lui nomma donc M. le Tourneux, & auſſi-tôt M. Fournier l'alla trouver pour faire ce qu'il médi-

toit depuis ſi long-tems.

Quelque exemplaire que fût cette démiſſion, & quelque édifiante qu'elle fût, il ne laiſſa pas de ſe trouver des perſonnes qui plaignirent ce pieux Eccleſiaſtique, de ce qu'on l'avoit dépouillé d'un bien dont il faiſoit un ſi ſaint uſage. Lui-même dans la ſuite m'a témoigné, non pas qu'il regrettoit ce qu'il avoit fait, mais qu'il n'avoit pas la conſolation qu'il s'étoit promiſe, ayant eſpéré que celui à qui il reſigneroit ſon bénéfice, ſe joindroit avec lui & M. Thibouſt, pour mener enſemble une vie eccleſiaſtique.

Cela en effet auroit été aſſez doux, & un ternaire de cette ſorte auroit eu ſurement Dieu au milieu de lui: mais M. le Tourneux n'étoit pas né pour cette vie de Chanoine. C'étoit un eſprit de feu toujours dans l'action, d'une élevation qui par un ſaint orgueil, comme parlent les Peres, le mettoit au deſſus de tout, n'ayant rien & ne deſirant rien; il n'avoit point de baſſeſſe fade pour ceux qui lui donnoient, & ſelon qu'il nous parloit, il auroit été bien fâché qu'on eût cru qu'il avoit de grandes obligations à M. Fournier pour ſon bénéfice; enſorte que ceux qui n'entendoient pas ſon langage, & qui ne pénétroient pas bien le fonds de ſon cœur, me diſoient, qu'ils craignoient qu'on n'eût depouillé un honnête homme, pour revêtir un ingrat. Mais ce rare genie n'avoit point du tout ce vice. Il ſuivoit en parlant ainſi l'éminence de ſes penſées, & le ſentiment de ſon cœur, où il n'étoit pas aiſé d'atteindre.

Ce pieux Eccleſiaſtique étoit de Rouen en Normandie, où il avoit long-tems paru avec éclat. Ses prédications lui attiroient un grand nombre d'auditeurs qui admiroient ſes diſcours éloquens, tout pleins de la force de la verité; enſorte qu'une année qu'il étoit à Paris, quelqu'un

qu'un l'ayant pouſſé à faire quelque choſe ſur un ſujet *, que Meſſieurs de l'Academie avoient propoſé pour le prix de l'éloquence, un jour ſeulement avant qu'on en dût juger, il ſe rendit & fit en un moment un diſcours d'une telle force, que les Docteurs & les examinateurs en furent enlevés, & lui adjugerent le prix ſans héſiter. Ce Prédicateur rempliſſoit donc tout Rouen du bruit de ſon nom, comme M. du Foſſé qui l'avoit ſouvent oui, me l'a témoigné: enfin, ce qui eſt bien rare à ces grands eſprits, après avoir long-tems prêché les autres, il penſa tout de bon à ſe prêcher auſſi lui-même; il s'appliqua toutes les verités qu'il leur avoit dites. Celles qui regardoient la vocation au ſacerdoce l'embarraſſoient davantage, & comparant tout ce qu'il avoit vu ſur ce ſujet dans les Peres avec ce qu'il avoit fait, le peu de proportion qu'il y trouvoit le porta à ſe condamner lui-même, comme un uſurpateur du ſacerdoce de Jeſus-Chriſt, auquel il s'étoit pouſſé de lui-même avec aſſez d'inconſidération, ſans ſe mettre beaucoup en peine ſi c'étoit Dieu qui l'appelloit, comme c'étoit le Pere qui avoit appellé ſon Fils.

Il commença donc à concevoir une grande horreur de lui-même. Il fut aſſez ſage pour ne pas diſſimuler ſon état, ni pour l'excuſer par des raiſons vaines. Plus il ſe conſidéroit devant Dieu, plus il étoit convaincu de ſa faute; & cet homme que tout le monde admiroit, avoit peine à ſe ſouffrir lui-même. Sa crainte croiſſoit de plus en plus, & n'y pouvant plus reſiſter, comme il connoiſſoit la ſolidité de M. du Foſſé & les amis avec leſquels il avoit tant de liaiſon, il lui déchargea ſon cœur, lui découvrit ſes peines & lui

* C'étoit ſur ces paroles: *Que ſert à l'homme de gagner le monde entier s'il perd ſon ame?*

lui dit qu'il ne voyoit guéres que lui dont il pût eſpérer quelque remede, par le moyen de ſes amis, s'il vouloit bien lui donner accès auprès d'eux, lorſqu'il ſeroit retourné à Paris.

M. du Foſſé étoit trop chrétien pour ne pas tendre les bras à un tel homme, qui dans une telle extrémité venoit ſe jetter dans ſon ſein pour en recevoir du ſecours. Non ſeulement il lui promit de parler favorablement pour lui à ſes amis; mais comme il le vit dans la réſolution de quitter tout, & de ſortir d'un Vicariat de campagne, où il ſubſiſtoit aſſez pauvrement; après quoi n'exerçant plus aucune fonction eccleſiaſtique, il ne pouvoit être que denué de tout, & chargé de ſa ſeule pieté & de ſa ſcience, il lui offrit ſa maiſon à Paris, où il vint effectivement ſe retirer.

M. le Tourneux jugeant encore plus par la facilité & par l'honnêteté de M. du Foſſé, que c'étoit Dieu qui étoit l'auteur de ſon deſſein, ſe rendit auſſi-tôt à ſa voix, quitta la ſoutane avec joie, & par conſequent toutes les fonctions ſacrées, & ſe reduiſit à l'habit gris & à une vie très pénitente. Je l'ai vu, mon Dieu, dans ſon état d'humiliation, & en rendant viſite à M. du Foſſé, à ſon retour de Normandie, lorſque je parcourois avec lui les appartemens de ſon nouveau logis, j'entrevis dans un coin de galetas un petit homme rechigné, mal fait d'habit & de mine; & comme je ne le connoiſſois pas, je lui fis un fort petit ſalut. J'avoue que je me ſuis ſouvent reproché cela devant Dieu, & je me ſuis accuſé de juger des choſes d'une maniere bien animale, & ſeulement ſur le rapport de mes ſens, ſans rien pénétrer des treſors de graces qui étoient cachés ſous un exterieur ſi abaiſſé & ſi avili.

Cependant M. le Tourneux ſouffroit avec patience ce que les hommes penſoient de lui. Il n'étoit

n'étoit occupé, dans ſon état d'humiliation, que du deſir de ſatisfaire à Dieu pour ſa faute, & de reparer l'attentat qu'il avoit fait en uſurpant ſi témérairement ſon ſacerdoce. Il lui rendoit graces de ce qu'il lui avoit ouvert les yeux de bonne heure. Il n'ignoroit pas avec quelle promptitude Dieu qui eſt ſi patient envers les autres avoit puni des Prêtres qui portoient à ſon autel un feu étranger, ſans ſouffrir impunis preſque un moment ceux qui commettoient ce crime. Nadab & Abiu n'avoient pas plutôt péché qu'ils furent punis par un feu qui ſortit de ſa face, & qui n'attendoit que le moment de leur crime pour les devorer.

Ainſi dans la vue de ces terribles jugemens M. le Tourneux admiroit la miſericorde de Dieu ſur lui; & bien loin de trouver rien de pénible dans ſon humiliation & dans ſa pénitence, il adoroit ſa bonté qui lui accordoit le loiſir de la faire, qui lui donnoit la lumiere pour reconnoître ſes égaremens, & qui le ſoutenoit de ſa force pour le remettre dans la voie. Avec quelle joie enſeveliſſoit-il ſes rares talens dans la pouſſiere de ſa retraite? Avec quelle conſolation interieure cette voix qui étoit auparavant une éclatante trompette, ſe voyoit-elle reduite au ſilence pour n'avoir pas aſſez attendu que Dieu lui-même deliât ſa langue pour parler aux hommes? La douleur d'avoir abuſé de ſes dons le poſſedoit tout. Il trouvoit très juſte que Dieu lui en ôtat l'uſage pour le punir de ſon ingrate témérité. J'avoue que ces grands exemples me font trembler pour moi, en voyant dans ces modelles édifians avec quelle circonſpection Dieu veut être ſervi de nous. Quoi! des Prêtres ſont obligés de ſe dégrader, & ni le privilege de leurs fonctions ſacrées, ni l'onction ſacerdotale qu'ils ont reçue ne les diſpenſent pas d'entrer dans la voie de

de la pénitence pour punir ce qu'ils n'avoient fait que par une précipitation inconſidérée & par inadvertance, ſelon leur bonne inclination, & entrant dans ce rang d'honneur plutôt par ignorance que par malice: que devons-nous donc attendre nous autres, ſi nous gâtons le ſervice que nous rendons à Dieu par quelque legereté indiſcrete, & par un manque d'attention & de reſpect?

Pendant que cet humble pénitent vivoit de la ſorte, M. du Foſſé, ſelon la parole qu'il lui en avoit donnée, parloit à M. de Saci en ſa faveur, & ſe tuoit de lui en dire mille biens: M. de Saci ſelon ſa coutume l'écouta fort froidement. M. du Foſſé qui étoit glacé du froid de M. de Saci, crut pour lors s'en devoir tenir là, ſans paſſer outre. En une viſite il s'expliqua, & pria M. de Saci de vouloir bien ſe charger de la conduite de ſon pénitent. M. de Saci qui de lui-même étoit éloigné de cela, & qui de plus avoit appris de M. de S. Ciran & de M. Singlin à ne ſe pas engager aiſément à conduire perſonne, & encore plus particulierement les Prêtres, refuſa M. du Foſſé, & le pria de s'addreſſer pour cela à quelqu'autre de ſes amis. Mais la charité qui eſt patiente & qui ne ſe rebute pas, fit que M. du Foſſé ſe roidît contre tous les refus de M. de Saci. Il revint ſi ſouvent à la charge, & lui dit tant de particularités ſi édifiantes de M. le Tourneux, que malgré toutes ſes repugnances, il agréa qu'il le vînt trouver. Il eſt vrai qu'il fut ſurpris de voir d'un côté tant de mérite, & de l'autre une humilité ſi profonde, & peſant mûrement devant Dieu toutes choſes, il ne fut pas long-tems à lui tendre la main pour le tirer de cette place, où il s'étoit volontairement réduit, & l'élever dans les premieres d'où il s'étoit retiré. Il rendit à Dieu un ſerviteur fidelle, à la

chaire

chaire un prédicateur éclairé, à ſes autels un digne miniſtre, aux ames un paſteur vigilant, & à ſon Egliſe un ouvrier zelé.

M. le Tourneux ſortant de la pouſſiere de ſa retraite, parut tout d'un coup avec éclat dans Paris. Il ſemble que Dieu prenoit plaiſir à élever en honneur un homme qui s'étoit ſi ſagement humilié devant lui. On étoit ſi occupé par-tout de ſon grand mérite, qu'on ne parloit que de lui. M. de Saci qui n'ignoroit pas ce que peut l'envie, la craignoit pour M. le Tourneux, & lui conſeilla de ſe produire moins dans la prédication, & de ſe réſerver à ſervir les ames en particulier, ce qu'il feroit avec moins de bruit, & avec plus d'utilité. M. le Tourneux étoit aſſez porté à cela de lui-même, & voyoit bien que c'étoit le parti le plus ſûr; mais le moyen d'en venir à bout? Il falloit pour cela rompre avec une infinité de gens dont il étoit impoſſible de ſe défendre. Ainſi il ne put éviter un Carême qu'on lui demanda pour S. Benoit. Le concours prodigieux qui ſe fit de toutes les perſonnes de condition, & les applaudiſſements que tout le monde lui donnoit, irriterent plus que jamais ſes envieux, & on le chicana en tout ce qu'on put dans ſes prédications & dans ſes livres, dont on arrêta la vente, & que l'on défendit de continuer d'imprimer. *

Mais il ſemble que Dieu ſuſcita un autre Archevêque en ſa faveur, pour le delivrer des vexations de M. l'Archevêque de Paris. Ce fut M. de Rouen qui, croyant avoir un droit tacite acquis ſur lui, à cauſe de ſa naiſſance, voulut l'avoir dans ſon Dioceſe, & lui donna pour cela le

* M. Fontaine parle de l'Année chrétienne qu'on fit mettre à Rome dans l'*Index*, à cauſe qu'on y avoit mis l'ordinaire de la Meſſe en françois, & dont le Roi fit arrêter le debit à la priere du Nonce.

le Prieuré de Villers. Dieu ménagea ainſi d'une maniere admirable l'eſprit de M. de Rouen qui ſans pénétrer toutes les vues de la providence, penſoit ſeulement à s'attacher un homme de mérite pour ſe ſervir de lui dans le beſoin. Mais les ſecrets reſſorts de la providence conduiſirent les choſes à ce point afin de donner quelque tems à ſon ſerviteur pour s'appliquer à lui ſeul dans la ſolitude, & pour y mener une vie très pénitente avant ſa mort qui étoit proche: quoique ſa grande jeuneſſe empêchât perſonne d'y penſer.

Ses envieux le critiquoient en toute maniere; ils trouverent à gloſer de ce qu'ayant obtenu ce Prieuré de douze cens livres, il ne ſe defaiſoit pas de ſa Chapelle de S. Ouen. Ils diſoient qu'il imitoit bien mal celui de qui il tenoit ce bénéfice, & qu'après avoir eu un exemple ſi rare, ſi preſſant & ſi extraordinaire de deſintereſſement, il en profitoit bien peu.

Cela paroiſſoit aſſez plauſible, & montre en même tems combien il faut être reſervé à juger des gens de bien. Car les choſes étoient bien changées pour la collation de ces bénéfices qui dépendent de la nomination du Roi. M. le Tourneux ne fut pas ſi heureux que l'avoit été M. Fournier qui fut le dernier qui trouva grace, & qui obtint la permiſſion d'une demiſſion en faveur d'un autre, *in favorem*, comme ils diſent. Le Roi & ſon Conſeil de conſcience n'en voulant plus recevoir que de pures & de ſimples.

M. le Tourneux tenta pluſieurs fois d'obtenir cette permiſſion, & de ſe demettre de ſa Chapelle en faveur d'un ami. Il en ſollicita fort M. le Chancelier; car il a eu de grands accès auprès de trois Chancelliers, d'Aligre, le Tellier, & Boucherat, ayant eu auſſi de grandes liaiſons avec M. de Harlai, depuis Plenipotentiaire à la paix générale en 1697. Mais on lui diſoit toujours

que

que ce n'étoit point là le tems de faire cette derniere tentative. Ainſi M. le Tourneux attendoit toujours, parce que d'un côté il vouloit ſe defaire de ce bénéfice, & que de l'autre auſſi il croyoit devoir prendre garde qu'il ne tombât pas dans de mauvaiſes mains: il ſe contenta d'en employer le revenu à l'éducation de quelques jeunes hommes qu'il prit avec lui dans ſon Prieuré, pour les former pour l'Egliſe, & avec qui il mena juſqu'à la mort une vie très pénitente & très auſtere.

Car helas! Dieu l'enleva très promptement à ſes amis. Il ſe trouva obligé de faire un voyage à Paris, pour parler à M. l'Archevêque de ſon livre de l'Anné chrétienne; il le vit le ſoir, & reçut de lui beaucoup de marques d'eſtime, comme diſent les uns, & beaucoup de rebufades comme diſent les autres. Le lendemain matin en s'habillant, un laquais qui lui venoit parler de la part d'un ami, ouvrit la porte; M. le Tourneux le regarda, & au moment même en mettant un bas il mourut. * Sa mort ne fut ſurprenante que pour nous, car pour lui il y avoit long-tems qu'il s'y attendoit, & le ſoir d'auparavant il diſoit à M. Joſſet, qui imprimoit pour lui: „Priez Dieu „ que je vive encore aſſez pour achever l'Année „ chrétienne." Tous ſes amis furent dans les larmes, & comprirent la perte que faiſoit l'Egliſe: & il n'y eut que ſes envieux qui en eurent de la joie. Leur animoſité ne put finir à ſa mort même; ils voulurent l'étendre juſques ſur ſon corps mort. Une Dame de piété de ſes amies, ayant innocemment porté ſon corps à Port-Royal des champs, cela fit de groſſes affaires. Mais Dieu conduiſoit tout: il avoit remué le cœur de cette Dame, & il arrêta le bras de ces

* Le 28. Novembre 1686. âgé de 47. ans.

lâches perſecuteurs; ce cœur humble & pur, nonobſtant tous leurs murmures, repoſe paiſiblement avec une troupe de chaſtes vierges.

Lorſque que je conſidére le ſoin que Dieu a témoigné prendre de raſſembler en ce ſaint lieu les cœurs de tant de perſonnes de piété, & qu'il a fait même pour cela une eſpece de miracle à l'égard de quelques-unes, je ne puis que je ne trouve heureux ceux que Dieu a jugé dignes de cette grace: ce qui mettroit aiſément un ardent deſir en moi, que mon cœur après ma mort fût où il a toujours été pendant ma vie. Mais je me rends à la ſecrette diſpoſition de Dieu qui, m'ayant éloigné de ce ſaint & ſacré deſert pendant ma vie, m'avertit par-là que je ſuis indigne d'y avoir une partie de moi-même après ma mort. Sa ſainte volonté ſoit faite.

M. Herſan, ami intime de M. le Tourneux, auſſi bien que de tous les amis de la verité, qui n'avoit jamais accepté de bénéfice, voulut bien neanmoins recevoir le Prieuré de M. le Tourneux pour ſe ſouvenir de ſon ami, & continuer après ſa mort ſon ouvrage, & l'éducation de ces jeunes hommes que M. le Tourneux formoit pour l'Egliſe. *. On ne pouvoit guéres avoir de dévotion qui fut plus agreable à Dieu & plus utile à l'Egliſe que de travailler ainſi à élever de la jeuneſſe.

M. le Tourneux avoit été d'autant plus cher à M. de Saci, qu'il ſe déchargeoit ſur lui de pluſieurs perſonnes qu'il dirigeoit, & qu'avec ce ſecours, il étoit moins ſouvent obligé de venir les voir à Paris. Il faiſoit auſſi fond ſur lui pour la revue de ſes travaux, & j'étois fort occupé

* M. Louail a été un de ceux que M. le Tourneux avoit élevés & avec qui il diſoit l'office de jour & de nuit, ſe levant à deux heures après minuit.

cupé à les lui porter lorſque je les avois reçus, avant que de les donner aux Imprimeurs: car ce qui a peut-être été le plus admirable dans les ouvrages de M. de Saci étoit cette humilité profonde, qui faiſoit que par-tout il ſe defioit de lui-même, & que dans les choſes les plus claires, il ne pouvoit s'en tenir à ſon ſeul avis. Tout le monde a mille & mille fois admiré le ſoin qu'il avoit de conſulter les autres dans ce qu'il faiſoit; & quand les ſavans lui manquoient, il aimoit mieux prendre le ſentiment de ceux qui étoient infiniment au deſſous de lui, que de rien faire ſans avis, & ſans l'avoir fait examiner avant que de le faire paroître.

Mon Dieu, qui voyez quels ſont mes tremblemens en écrivant ceci, je reconnois tout couvert de confuſion devant vous, que j'ai mal copié en ce point un ſi ſaint homme, qui copioit lui-même ſi admirablement les ſaints Docteurs. J'avoue que je ne puis que trembler en voyant les fautes où je ſuis tombé, pour n'avoir pas eu cette humble & cette ſage defiance de moi-même, & pour n'avoir pas conſulté la lumiere des perſonnes qui étoient bien plus éclairées que moi. Que vos miſericordes me couvrent de toutes parts, ô mon Dieu, comme d'un bouclier; & que votre bonté infinie me mette ſur ce ſujet, auſſi bien que ſur beaucoup d'autres, à couvert de votre juſtice. Si je vis, je parlerai plus clairement. *

La perte de M. le Tourneux qui étoit grande, me fait auſſi ſouvenir de celle de M. Varet †

* Il parle ſans doute de ſes traductions de S. Chryſoſtome, & de la faute qu'il fit par inadvertence de faire dire à ce S. Docteur qu'il y a deux perſonnes en Jeſus-Chriſt.

† Il mourut le premier Août 1676. âge de 44 ans. Il eſt l'auteur de la *Relation de la paix de Clement IX.* en deux volumes.

ſur qui on avoit fondé de grandes eſpérances, quoiqu'arrivée long-tems auparavant. On eut raiſon de s'en affliger: car on n'a guéres vu d'Eccleſiaſtique qui fût plus ſage dans une ſi grande jeuneſſe, & qui eût plus toutes les vertus ſacerdotales, avant même que d'être Prêtre. M. de Sens (de Gondrin) l'avoit fait ſon grand Vicaire; ce qu'il n'avoit accepté qu'à condition qu'il ne reçevroit à cette occaſion aucun revenu, qui eſt ce que preſque tous les autres recherchent. On peut juger de lui par cela ſeul; & quelle fut, à cette mort, l'affliction de M. de Saci qui n'avoit pour objet de ſes tendreſſes ſur la terre que l'Egliſe & la joie de laiſſer après lui des perſonnes qui la ſerviſſent!

Je ne puis oublier la douleur qu'eut encore M. de Saci, vers ce tems-là, c'eſt-à-dire, en 1676. à la mort de M. d'Epinoi. Son cœur en fut ſenſiblement touché, auſſi bien que celui de tous les autres amis. M. de Saci avoit toujours eu une affection très particuliere pour lui depuis plus de vingt ans qu'il s'étoit venu retirer tout jeune à Port-Royal des champs. La ſainteté de Madame de S. Ange, dont il étoit fils, le lui rendit extrêmement conſidérable, & les rapports qu'il voyoit entre cette pieuſe mere & ſa mere propre, faiſoient qu'il aimoit le fils avec beaûcoup de tendreſſe: car étant veuve elle quitta ſes enfans, les ayant laiſſés en bonnes mains, pour ſe retirer à Port-Royal des champs, comme Madame le Maitre, quelques années auparavant, s'y étoit retirée. Elle ne compta pour rien une vie pleine de vertus & de bonnes œuvres que juſques-là elle avoit menée dans le monde, comme avoit fait avant elle la mere de M. de Saci; mais toutes deux ne penſerent qu'à ſe debarraſſer de leurs affaires dans le monde, pour aller vivre avec une entiere liberté d'eſprit dans ce monaſtere, où elles

elles n'étoient plus occupées qu'à offrir à Dieu leurs enfans.

Il eſt vrai que Madame de S. Ange en fut arrachée enſuite par violence. Elle fut compriſe dans cette douzaine de Religieuſes d'élite qu'on enleva de cette maiſon pour les diſperſer ailleurs, afin que la dureté des perſonnes chez qui on les mettoit priſonnieres, leur otât peu à peu leur fermeté, & que le reſte des Religieuſes de Port-Royal n'ayant plus avec elles ces fermes colomnes, s'affoibliſſent inſenſiblement & ſe rendiſſent aux perſuaſions des fauſſes Meres qu'on avoit intruſes à la place des veritables, & aux preſſantes ſollicitations de ces loups couverts de la peau d'agneau, qui dans leur faux zele ne cherchoient qu'à dévorer le troupeau de Jeſus-Chriſt.

Madame de S. Ange fut rappellée avec les autres après avoir été inébranlable dans le lieu de ſa priſon, & conſerva ſa fermeté juſqu'à ſa mort qui arriva dans le fort de la perſecution, ſans que la privation du ſaint Viatique qu'on eut la dureté de lui refuſer, l'affoiblît, ou que la menace de n'être point enterrée en terre ſainte, l'étonnât. *Jeſus-Chriſt a bien été enterré dans un jardin*, répondit-elle.

J'avoue que cette admirable veuve me charme. J'ai eu le bonheur de la voir long-tems avant qu'elle fut Religieuſe. Nous lui ſommes redevables de beaucoup de lettres que M. de S. Ciran lui a écrites du bois de Vincennes. Je ne ſai ſi c'eſt de lui qu'elle avoit ſucé le lait de la dévotion à l'ange gardien; mais elle l'avoit au ſouverain degré, & elle nous l'imprima à tous, en nous donnant à chacun une petite figure d'un ange d'argent, pour la pendre à notre col. M. de Saci fit enſuite cette priere, que je ne ſai ſi je n'ai pas déja rapportée: *Angele ſancte Patris ſummi, qui ſemper adoras, &c.*

On peut dire que la gravité de cette admirable femme, comme diſoit ſainte Paule de ſainte Melanie, & S. Jerôme de la veuve Paule, on peut dire, dis-je, que la gravité de cette ſainte femme imprima du reſpect pour elle aux vierges mêmes avec qui elle ſe retira : & qu'elles comprirent que l'ordre des veuves dans l'Egliſe étoit auſſi un état très excellent. Sur quoi je me ſouviens d'une parole remarquable de M. Singlin, ce ſage & admirable directeur, qui ſavoit tout peſer mûrement au poids du ſanctuaire, & qui étoit ſi équitable en toutes choſes. M. le Maitre avoit traduit & extrait des ſaints Peres un fort beau recueil touchant l'excellence de la virginité, pour les Religieuſes de Port-Royal : „ Tout ſe ſait, lui dit M. Singlin, & je crains „ que tant de bonnes veuves qui ſont dans cette „ maiſon, n'en ayent de la jalouſie, ou qu'elles „ ne croient qu'on a moins d'affection pour el„ les, ou qu'on fait peu d'eſtime de leur état. " C'eſt pourquoi il le pria de travailler à cela, & de faire quelque beau recueil ſur l'excellence des veuves vraiment chrétiennes, & il lui dit gaiement qu'il recevroit avec beaucoup de joie ce préſent, dont il ne ſeroit pas avare à ceux qui en pourroient profiter : il le ſupplia de s'appliquer particulierement dans ce recueil à chercher dans l'antiquité quelques endroits favorables, où les ſaints Peres fiſſent voir que ces ſortes de veuves chrétiennes devoient ſervir comme de meres aux vierges, & que celles-ci ſe devoient trouver heureuſes de les avoir dans leur compagnie, pour être aſſiſtées de leurs ſoins & ſoutenues de leur conſeil, comme ayant plus d'expérience dans les choſes temporelles que les vierges n'en pouvoient avoir. C'eſt ce que pouvoit faire admirablement Madame de S. Ange, qui avoit été ſi long-tems à la Cour ſans rien prendre de l'air qu'on

qu'on y reſpire, & ſans rien perdre de ſa vertu: de ſorte que la Reine Mere la reſpecta. Lorſqu'elle fut enlevée de Port-Royal avec les autres, elle la fit retirer à Chaillot, & recommanda à Madame de la Fayette, qui en étoit ſuperieure, de la traiter avec toute ſorte de douceur & d'humanité: ce qu'elle fit généreuſement, bien differente en cela des ſuperieures des autres maiſons où furent diſperſées les autres Religieuſes. *

Madame de S. Ange étant d'une ſi digne vertu, on peut juger ſi ſon fils fut chéri de tout Port-Royal. Elle auroit ſouhaitté que ſes deux enfans euſſent choiſi pour eux le même partage qu'elle prenoit pour elle, qui étoit celui de la piété; mais elle adora en tremblant les jugemens de Dieu qui, nonobſtant toutes ſes peines, toutes ſes larmes, tous ſes gémiſſemens, toutes ſes remontrances, tous ſes bons exemples, tous les ſoins d'une ſage éducation, où elle intereſſoit les premieres perſonnes de l'Égliſe, ſembloit avoir le même deſſein qu'il a eu dans tous les ſiecles ſur tant d'autres freres, de prendre le cadet & de laiſſer l'aîné.

Cette mere ſi tendre qui ne laiſſoit pas d'aimer ſon aîné, n'en eut pas la même conſolation que de ſon cadet qui ſe donna ſerieuſement à Dieu, & qui témoigna d'abord la ſolidité de ce deſir par le refus généreux & opiniâtre qu'il fit d'un bénéfice d'un revenu très conſidérable, & au milieu de Paris; lequel étant à ſimple tonſure, étoit envié de toutes les perſonnes de condition. Le refus de cette Abbaye & de quelques mariages, où la tendreſſe de quelques meres qui connoiſſoient ſon mérite tâcha de l'envelopper

* Voyez dans le recueil imprimé des *Relations de Port-Royal*, &c. un Memoire de M. d'Andilli touchant Madame de S. Ange, appellée en Religion *Sœur Anne Eugenie*, & la relation de ſa captivité faite par elle-même.

par les manieres du monde les plus engageantes, donna tant de joie à ſa mere qui l'enfantoit tous les jours à Dieu par ſes prieres, qu'elle ne ſe laſſoit point de le recommander très particulierement à M. d'Andilli & à ces autres Meſſieurs de Port-Royal. Toutes ſes lettres n'étoient que pour prier qu'on eût ſoin de lui; & comme tout Port-Royal avoit tant d'obligation à cette vertueuſe Dame, dont la piété avoit toujours été très uniforme, il ne faut pas douter que tout le dedans & le dehors ne s'intereſſât fort dans tout ce qui regardoit M. d'Epinoi.

La Mere Angelique entre autres avoit pour lui une tendreſſe qui ne ſe peut aſſez comprendre. Elle ſe chargeoit du ſoin de lui écrire, de faire toutes ſes commiſſions; en un mot elle portoit ſa condeſcendance & ſa charité pour lui juſqu'au plus haut point qu'on pouvoit la porter; & juſqu'au dernier ſoupir, puiſqu'on peut dire qu'elle eſt morte preſque en nommant ſon nom, & recommendant d'une voix ferme à ſa chere mere qui fondoit en larmes aux pieds de ſon lit, de lui dire de ſa part qu'il eût courage & que Dieu l'aideroit; ce qu'elle lui avoit toujours fait eſpérer pendant qu'elle vivoit, lui parlant toujours comme à une perſonne qui, Dieu aidant, (ce ſont ſes termes) ſeroit un jour avec elle en paradis.

Tant de raiſons portoient M. de Saci à lier une grande amitié avec lui. Elle étoit telle, que lorſqu'il venoit à Paris, il ne vouloit point prendre de logement ailleurs que dans ſa maiſon, où j'ai eu l'honneur de loger auſſi très ſouvent en y accompagnant M. de Saci. Car les affaires de Port-Royal ayant obligé ce jeune Gentilhomme d'en ſortir comme les autres, il ſe retira en divers lieux de Paris & de la campagne, & la providence le rappella enfin à Port-Royal un peu avant

avant qu'il tombât malade; car il n'y avoit que quelques mois qu'il s'y étoit retiré, lorſqu'il fut ſaiſi de la maladie dont il mourut. Il ſe crut, obligé de ſe faire tranſporter à Paris, & ce fut là que M. de Saci vint lui rendre tous les ſecours poſſibles. Il le viſitoit avec une aſſiduité très exacte, & le conſolant dans ces derniers momens juſqu'au dernier ſoupir, il le ſoutint même après ſa mort; car comme il vit quelques perſonnes douter ſi, pendant ſa vie, & en mourant, & dans les diſpoſitions teſtamentaires, il s'étoit aſſez acquitté de ſes devoirs, Monſieur de Saci répondit avec une fermeté qui venoit d'un grand fonds de confiance pour cet ami qu'il connoiſſoit bien, qu'on ne devoit point ſe mettre en peine de M. d'Epinoi: ce qu'il dit d'un ton qui faiſoit bien voir qu'il ſavoit des choſes ſi particulieres de cet ami mort, que ſi on les avoit connues, on auroit eu du reſpect & de la vénération pour ſa piété.

Auſſi il ne faut pas douter que le fonds de charité, que la Mere Angelique, que ſa ſainte mere, que bien d'autres perſonnes avoient pour lui, n'ait agi, & ne les ait portées à ſolliciter la bonté de Dieu dans le ciel de le conſerver au milieu de tant d'agitations, qui ont paru dans les dernieres années de ſa vie, & de le tirer bientôt à lui. Car c'étoit beaucoup d'être dans le cœur de la Mere Angelique, comme y étoit M. d'Epinoi, & il pouvoit avoir part à ce qu'elle dit à ſes ſaintes filles en mourant: *Priez Dieu qu'il me mettre en ſon ſaint paradis; quand je ſerai là, je ferai bien vos affaires.* Il mourut d'une diſſenterie âgé de 45 ans, le 12. Septembre 1676.

Mais en parlant d'un ami de M. de Saci qui mourut cette année, puis-je oublier la mort d'un autre perſonne qui lui étoit auſſi très intime, qui arriva cette même année, je veux

dire M. le Marquis de Sevigné, de l'une des plus nobles maiſons de Bretagne. Il avoit paſſé une grande partie de ſa vie en divers emplois conſidérables dans les guerres d'Allemagne & d'Italie, où il avoit couru mille & mille périls, dont Dieu qui avoit ſur lui des regards favorables pour l'avenir, le tira toujours par des eſpeces de miracles. On vit au milieu des emportemens de la guerre, quelque ſemence de cette bonté qui devoit un jour éclatter en lui. S'étant trouvé à la priſe d'une ville, il rencontra après le combat une petite fille de trois à quatre ans, que ſes parens, ou morts ou mis en fuite, avoient abandonnée ſur un fumier; ce triſte objet frappa ſon cœur; il fut touché d'un mouvement de miſericorde, qui étoit déja un effet de celle de Dieu ſur lui. Il prit lui-même cet enfant dans ſon manteau, & réſolut d'en avoir ſoin toute ſa vie: ce qu'il exécuta fidellement; & depuis cette fille s'etant faite Religieuſe, il a toujours payé ſa penſion à ſon monaſtere. M. de Sevigné s'engagea enſuite dans le mariage ayant trouvé un parti très avantageux; je parle ſelon le monde, car les grands biens dont il ſe vit maître lui cauſerent des périls ſans comparaiſon plus dangereux pour l'ame, que ceux dont Dieu l'avoit ſauvé dans les armes n'auroient été pour le corps.

Etant devenu veuf, Dieu fit luire un rayon de verité dans ſon ame, & comprenant tout d'un coup le néant du monde, de ſes richeſſes, de ſa nobleſſe & de ſes emplois, il réſolut d'y renoncer & d'embraſſer une vie retirée. Il choiſit Port-Royal de Paris, où il fit bâtir un logis fort propre, dans lequel M. de Saci & moi avons eu un appartement. Sa vie retirée & les entretiens de M. Singlin & de la Mere Angelique le firent entrer en de grands ſentimens de pénitence, que

M.

M. de Saci cultiva. Enſuite ſon repos lui fit mieux connoître la laideur de ſa vie tumultueuſe, & pour en mieux reparer les fautes, il voulut employer tout ſon bien en aumônes, dont quelques unes, & aſſez conſidérables, ont paſſé par mes mains; & je puis dire que je m'en ſuis quelquefois ſenti. Que Dieu qui ne laiſſe pas un verre d'eau ſans recompenſe, lui en tienne compte en ſon paradis!

Il ne voulut pas quitter ſon carroſſe, parce qu'il le regardoit comme étant moins à lui qu'à ſes amis, au ſervice deſquels il l'avoit entierement ſacrifié. On le voyoit fréquemment dans la route de Port-Royal de Paris à Port-Royal des champs. Lorſqu'il n'y eut plus guéres que M. de Saci qui s'en ſervoit, il vit que M. de Saci avoit peine que pour lui on fit la dépenſe de l'entretien d'un carroſſe; ainſi ſa charité trouva un milieu, qui fut de ſe defaire de ſes ſix chevaux & de ſon cocher, & de faire prix avec un homme de lui donner deux voyages par ſemaine avec un cocher propre & deux bons chevaux, moyennant ſix cens livres par an. Il avoit cependant retenu le corps du carroſſe. On ménageoit toujours ces deux jours de la ſemaine pour les viſites de M. de Saci: car pour M. de Sevigné, il ſortoit peu, à moins que ce ne fut pour mener M. de Saci promener. Il ſe contentoit d'aller prendre l'air au jardin des Capucins qui ſont proche de-là; il n'y avoit qu'une incommodité, qui eſt qu'allant là avec ſon paraſol, de peur du mal de tête, les petits enfans qui n'étoient pas accoutumés à voir un homme ainſi coiffé, le ſuivoient avec quelques cris deſagreables: ſur quoi il demanda à M. de Saci, s'il ne feroit pas bien de ſe faire ſuivre de ſon valet de chambre pour battre regulierement la meſure lorſque ces enfans commenceroient leur muſi-

fique, & pour leur faire changer de ton. Il eſt vrai que ce cas de conſcience fit rire M. de Saci, & que M. de Sevigné comprit que le meilleur ſeroit de ne point battre ſi devotement ces enfans qui ne feroient que s'irriter davantage par un traitement qu'ils n'attendoient pas.

M. de Sevigné demeura ainſi ferme dans ſa ſolitude de Paris, ne rendant guéres d'autres viſites qu'au révérend pere Dom de Loron Chartreux. Mais lorſque l'on fit la tranſmigration des Religieuſes de Paris à Port-Royal des champs, M. de Sevigné n'héſita point. Il voulut auſſi-tôt les ſuivre. Toute ſa maiſon qu'il s'étoit rendue avec tant de depenſes, ſi propre, ſi commode & ſi agreable, n'eut pas la force de le retenir. On ne vit jamais un ſi grand détachement de toutes les choſes de ce monde, pour ne s'attacher qu'à Dieu ſeul & aux perſonnes qui le ſervoient fidellement.

Dieu le recompenſa d'avoir pour lui voulu plus d'une fois quitter ſa maiſon. Il ſemble que la nouvelle ſolitude de ce ſaint deſert lui inſpira de nouveaux ſentimens pour la pénitence, la voyant ſi bien pratiquer devant ſes yeux par toutes ſortes de perſonnes. Il ſe regarda lui ſeul comme un grand champ de bataille, où il entreprit de remporter à l'avenir autant de victoires ſur ſon ennemi qu'il en avoit été terraſſé de fois. Il l'attaqua par ſon plus grand défaut, qui étoit un certain air impérieux, que lui avoit donné ſa nobleſſe & ſon commandement dans les armées, & qui depuis s'étoit nourri dans ſes grands biens. Il voulut vivre dans la dépendance, avec la ſoumiſſion d'un enfant, ſe faiſant regler juſqu'aux moindres choſes, & preſcrire toutes ſes obligations, qui étoient pour l'ordinaire de tranſcrire les traductions de M. de Saci. Ayant toujours juſques-là aſſez aimé la delicateſſe dans ſon vivre,

vre, il cultiva l'abſtinence & la mortification dans le manger. Il n'eſt pas croyable combien il gourmanda l'avarice, donnant toute ſa vaiſſelle d'argent, dont juſques-là il ne s'étoit point defait.

Mais ce qu'on admira le plus, fut la douceur qu'on lui vit avoir pour ſes domeſtiques; car il leur avoit été toujours extrêmement dur & fâcheux. Cependant à force de ſe combattre, il devint ſi bon envers ſes domeſtiques que ſes infirmités l'obligerent de garder, qu'il les ſervoit preſqu'autant lui-même, qu'il en étoit ſervi.

Je laiſſe M. de Sevigné qui mourut entre les bras de M. de Saci* avec la même piété qu'il avoit vécu, pour paſſer à d'autres de ſes intimes amis, dont la vie & la mort me rempliſſent d'admiration. J'avoue que je voudrois bien parler de M. le Duc & de Madame la Ducheſſe de Liancourt†; mais ce grand objet m'épouvante, & je crains qu'une main auſſi foible que la mienne ne le gâte en le touchant. Cependant quel moyen de ne rien dire de deux perſonnes qui ont eu une amitié ſi tendre pour M. de Saci; qui lui en ont donné tant de marques pendant leur vie, & qui à leur mort lui ont laiſſé mille livres de rente viagere, dont il a toujours été bien payé juſqu'à la ſienne.

M. de Liancourt eſt de ces perſonnes qu'on peut dire avoir été ſanctifiées par la ſainteté de leurs femmes. Car lorſqu'il vivoit en grand Seigneur, & qu'il trouvoit dans ſes grands biens de quoi ſatisfaire tous ſes plaiſirs, cette admirable femme laiſſoit doucement paſſer la premiere impétuoſité de ſes feux, ſans ſe plaindre jamais, non pas

* Le 16. Mars 1676. dans la ſoixante-ſixiéme année de ſon âge.

† Meſſire Roger du Pleſſis Duc de Liancourt. Jeanne de Schombert ſon épouſe.

pas même de ce qui eſt le plus ſenſible à une femme. Elle enduroit les infidelités de ſon mari ſans témoigner en rien ſavoir. Cela redoubla extrêmement le reſpect que M. de Liancourt avoit pour elle. On le vit un jour: car Madame s'étant fait apporter les comptes de ſon Intendant, elle vit ſur les parties du tailleur une robe de chambre d'une magnificence extraordinaire, & telle qu'elle même n'en avoit point de ſemblable, dont Monſieur ſon mari avoit fait préſent à une Demoiſelle qu'il voyoit. Elle ne dit pas un ſeul mot, & ayant enſuite parlé de ces comptes, M. de Liancourt fit venir l'Intendant, & lui demanda ſi cette robe de chambre avoit été miſe ſur ſes parties. Il lui dit qu'oui. Il en témoigna un très ſenſible regret & eut un chagrin mortel de ce que ſa femme avoit ce dégout. Il admira plus que jamais ſa modération; & inſenſiblement ſon exemple & ſa priere continuelle agiſſant ſur ſon cœur, il ſe dégouta de ſa vie paſſée, & conçut le deſſein d'en mener à l'avenir une plus reglée, qui pût cauſer autant de joie à ſa chere épouſe, qu'il lui avoit cauſé de douleur & fait répandre de larmes.

Cette admirable Dame toute tranſportée hors d'elle en voyant ce changement ſi deſiré, crut devoir menager ſagement une conjoncture ſi favorable, & ne s'abandonnant pas de telle ſorte à la joie pour le préſent, qu'elle ne craignît pour l'avenir, elle appliqua tous ſes ſoins à faire tomber Monſieur ſon mari en de bonnes mains, & à lui chercher un homme qui ſût tellement compatir à ſa foibleſſe, qu'il n'oubliât pas ce qui étoit du à Dieu, de peur que ce nouvel édifice qu'on méditoit de bâtir n'étant fondé que ſur le ſable, & non ſur la pierre ferme, ne fût pas de longue durée: elle en trouva en effet un tel qu'il lui falloit. Je ne ſai pas qui il étoit; & ce n'étoit

pas

pas aſſurément un de ces Meſſieurs de Port-Royal : mais il eſt aiſé de juger que c'étoit une perſonne fort éclairée & fort ſage, par les avis qu'il donna à ce Seigneur pénitent, pour le reglement de ſa perſonne & de ſa famille, pour la reparation du paſſé, & pour la conduite de l'avenir. Comme ces avis me ſont tombés entre les mains, j'y trouve tant d'édification, que je veux bien les rapporter ici.

Avis généraux pour un Seigneur de qualité.

VOus êtes homme; vous êtes pécheur; vous êtes chrétien; vous êtes marié; vous êtes pere de famille; vous êtes grand Seigneur.

Comme homme créé à l'image de Dieu, vous êtes obligé abſolument d'aimer Dieu, qui vous a fait ce que vous êtes, & vous a tiré du néant par ſa pure bonté; & comme il vous a fait pour lui, vous ne devez vivre que pour lui, même dans vos recréations innocentes, dans le boire, le manger & le repos.

Vous devez dépendre de ſa providence & de ſes ordres, y être totalement ſoumis ſans aucune reſerve, & lui dire ſouvent, *In manibus tuis ſortes meæ.* Comme vous êtes dans une abſolue indigence de lui dans tous les momens de votre vie, ſoit pour la conſerver, ſoit pour agir, vous devez le prier très ſouvent; & vous ſouvenir fréquemment de ces paroles, *Oportet ſemper orare & non deficere.* Voilà ce que vous devez principalement à Dieu comme ſa créature, avec action de grace jounaliere de ce qu'il a fait le monde pour vous & vous pour lui.

Voyons maintenant ce que vous lui devez com-

comme étant formé à ſon image & à ſa reſſemblance. Il eſt très clair que vous êtes obligé de lui reſſembler, & d'imiter ce qui eſt imitable en lui, & ſur-tout ce qu'il vous recommande plus particulierement, ſa ſainteté & ſa miſericorde: ſa ſainteté, en vous ſeparant de tout le monde préſent, & vous en détachant autant que vous pouvez, n'aimant rien que Dieu, ou pour Dieu: ſa miſericorde, dans toutes vos œuvres corporelles, ou ſpirituelles de charité. Et voici celles qui me ſemblent vous être plus proportionnées pour la pratique. La viſite des pauvres, au moins une fois la ſemaine; ne ſe contentant pas de leur donner l'aumône, mais les conſolant & même les inſtruiſant: procurer les accommodemens & les reconciliations entre les perſonnes qu'on connoit particulierement & qui ſont en diviſion: donner au moins une fois la ſemaine à diner aux pauvres, dans un lieu ſeparé; leur rendre quelques ſervices comme à Jeſus-Chriſt dont ils ſont les membres. Nous ne dedaignerions pas de le ſervir lui-même s'il étoit encore viſiblement ſur la terre; ne dédaignons pas de le ſervir en ceux dont il a dit, que ce qui leur eſt fait eſt fait à lui-même. Nous ne ſommes pas de meilleure maiſon que S. Louis. Les autres œuvres de charité ſeront marquées dans la ſuite.

Les obligations comme pécheur. Vous devez tous les jours vous reconnoître, au moins une fois le matin, dépouillé de tout bien veritable en Adam & en vous-même, aſſujetti à tout mal, incapable de recouvrer par vos forces les biens tendans à la vie éternelle, & de vous delivrer des maux qui vous en éloignent, enfin abſolument indigne d'être delivré de ces profondes miſeres; en ſorte que votre recours ſoit uniquement à Dieu par les mérites de Jeſus-Chriſt qui a dit, *Perſonne ne peut venir à mon Pere ſinon par moi;* & com-

comme dit S. Pierre, *Il n'y a point de ſalut en aucun autre*, c'eſt-à-dire, nulle delivrance du mal de la coulpe, & même de la peine, nulle donation des biens ſpirituels qui ſeuls nous rendent dignes des éternels, que par les ſeuls mérites de cet unique Redempteur; ce qui vous oblige à l'invoquer ardemment contre les mauvaiſes inclinations que vous reſſentez les plus vives, en diſant, *Quis me liberabit?* Et encore, *Libenter igitur gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Chriſti.*

Les obligations comme chrétien. Vous avez fait vos vœux au batême. Vous y avez renoncé au démon & vous y avez accepté Jeſus-Chriſt pour votre légitime Seigneur, en quittant l'infame ſervitude de ſon ennemi mortel, qui eſt auſſi le vôtre. Ainſi vous avez du & devez le reſte de vos jours être un fidelle eſclave de Jeſus-Chriſt. Vous avez renoncé aux œuvres de ſatan, qui ſont tous les péchés dont il eſt le maître & le pere, *omnis qui peccat ex diabolo eſt;* pour adherer aux œuvres de Jeſus-Chriſt, & imiter dans votre condition tout ce que vous pouvez de ſes ſaintes vertus: & il faut pour cela regarder tous les matins, non ſeulement le mal que vous avez à éviter, auquel vous avez renoncé au batême, mais encore le bien que vous pouvez faire pour imiter Jeſus-Chriſt faiſant tout pour la gloire de ſon Pere, comme vous l'avez promis dans le même ſacrement, lorſque votre parrein a dit pour vous, *Credo*, &c. Vous avez renoncé aux pompes du démon, qui ſont les dépenſes ſuperflues tant en votre perſonne qu'en votre train, vos maiſons & tout ce qui les accompagne; c'eſt pourquoi vous devez toujours gémir du paſſé à cet égard, auſſi bien que des autres péchés; & en même tems que vous avez renoncé à ces pompes que le démon ſuggere aux hommes,

vous devez embraſſer les humiliations de Jeſus-Chriſt auxquelles vous devez avoir une parfaite adherence. Vous êtes entré dans l'obligation exprimée par ces paroles de l'Apôtre, *Abſit mihi gloriari niſi in cruce domini noſtri Jeſu Chriſti.* Quand ſerons-nous tels? Tendons courageuſement à l'être, ſans nous deſeſpérer de ce que nous ne le ſommes pas encore.

Obligations comme marié. J'ai peu de choſes à vous dire ſur ce ſujet, Dieu vous ayant donné une très vertueuſe femme, qui a noblement contribué à vous retirer de la voie large de perdition. Vous l'aimez; mais ſouvenez-vous, s'il vous plait, que S. Paul vous enſeigne à l'aimer comme Jeſus-Chriſt a aimé l'Egliſe qu'il a acquiſe par ſon ſang, afin qu'elle fût ſon épouſe, & qu'il a ſanctifiée par les mérites de ſon ſang adorable répandu pour la poſſeder. Elle a ſervi à votre ſalut; contribuez au ſien, & ne l'écoutez pas quand elle a trop de ſoin de vous dans les choſes non néceſſaires. Elle le fait par bonté & par tendreſſe, mais ſoyez au deſſus de cela. Parlez ſouvent de Dieu enſemble; liſez des choſes ſaintes enſemble, priez notre Seigneur enſemble.

Obligations comme pere de famille. Vous avez des domeſtiques. Je ne vous propoſerai à leur égard que des motifs chrétiens & divins, dont Dieu par ſa miſericorde vous a rendu ſuſceptible. On ne parle point aſſez de Dieu aux domeſtiques. Il faudroit qu'on le fît ſolidement, au moins une fois la ſemaine. Vous le pouvez à Liancourt par le pere Deſmares. Vous le pourrez à Paris par M. de la Chaiſe, ou autre. Vous le pourrez ici par M. de Gonſſaiſeville, ou par un des autres. Madame pourra leur dire ſur quoi elle jugera à propos qu'ils ſe préparent. Il faut leur bien faire employer le tems. Les ordres en ſont

beaux,

beaux, mais il y a peu d'exécution. Pour y tenir la main, après avoir diſcerné vos gens depuis que j'ai eu l'honneur de vous ſervir, je ne vois que M. Gaultier, & M. Poncet que je devois mettre le premier, qui vous y puiſſent utilement ſervir. Il y a trop de bonté en M. de la Ferriere pour regir des pages & des laquais, & les contenir tout le jour. Vous pouvez lui laiſſer l'exterieur pour les envoyer, pour les reprendre & les corriger, & donner à M. Poncet le ſoin de leur faire employer leur tems. Ils s'écrieront un peu au commencement, mais dans peu ils s'accoutumeront à bien faire. Le ſieur Gaultier doit être, ce me ſemble, autoriſé pour reprendre tous les autres, & avoir ordre d'avertir Madame de tous les deſordres; enſorte que chacun ſache que vous l'autoriſez pour les reprendre en eſprit de charité, & que vous lui commandez de vous avertir ou Madame, de leurs manquemens; enſorte que vous vous fâcherez contre lui, s'il y manque. Il faut commander & faire en ſorte qu'on ne manque point aux prieres du matin & du ſoir. Commandez devant tous à M. Gaultier de vous dire ceux qui y manqueront, pour en uſer comme vous jugerez à propos. Il faut leur défendre abſolument le cabaret, excepté à ceux qui ont leur argent à depenſer; & commandez à tous qu'ils vous avertiſſent, ou Madame, quand quelqu'un y ſera allé. Il faut défendre tous juremens très expreſſément, avec menace de chaſſer celui aura juré le nom de Dieu deux ou trois fois, & pour la premiere de le mettre vingt quatre heures en priſon, chargeant toujours le petit homme d'y veiller. Il faut autant interdire les paroles deshonnêtes que les juremens. Il faut défendre les diviſions, les noiſes, avec menace de chaſſer les humeurs de diſcorde, & les querelleuſes, com-

mandant qu'on ſe reconcilie dès le même jour; & que Madame ſoit avertie, ou vous même, s'il y a quelqu'un qui demeure irréconciliable.

Vous êtes Seigneur de pluſieurs terres conſidérables, & ſur-tout de deux où vous reſidez le plus ſouvent, Liancourt, & la Roche-guyon. Vous devez abſolument faire veiller ſur les deſordres publics de blaſphême, de fréquentation de cabaret durant la grande Meſſe & les Vêpres, aux Fêtes & Dimanches, les diſſentions & les procès. Pour les deux premiers articles, faites veiller M. Poncet comme le petit homme, & rendez-les eſpions de vos maiſons, avec d'autres qu'il jugeront à propos, & vous en ferez bientôt punir quelques-uns ſelon les loix pour faire trembler les autres. Pour les deux derniers articles vous en avez bien du ſoin; mais il faudroit y aſſiſter quelque tems vous-même, quelques peines que vous y ayez. Vous vous mettez en colere, mais les choſes ſe font: & Dieu vous fera la grace qu'à la fin vous ne vous mettrez plus en colere, & que tout ſe fera. J'ai peine que M. le Maire étant Soudiacre & Chanoine s'applique à cette fonction, quoiqu'il s'en acquitte dignement. Cela mérite d'être peſé, & pour vous & pour lui, ſur-tout à cauſe que vous lui en donnez recompenſe, ce qui n'eſt point permis aux Eccleſiaſtiques. Il faut encore veiller ſur des deſordres de veilleries de la Roche-Guyon, où les filles s'aſſemblent les ſoirs après ſouper, pour travailler enſemble. Les garçons y viennent & y font des inſolences.

J'ai oublié en parlant des obligations comme chrétien de parler des tableaux. Je ne crois pas qu'on les puiſſe garder en conſcience. Il y en a pour un trop grand prix, & le cri des pauvres contre vous, qui ſont privés d'un grand ſecours qu'ils en recevroient, vous eſt entierement

à crain-

à craindre; car les Peres d'une voix commune nous obligent à donner le ſuperflu. J'avoue que le néceſſaire de votre condition eſt bien plus étendu, même ſelon Dieu, que celui d'un autre; mais je ne crois pas qu'on puiſſe l'étendre juſqu'à avoir des tableaux de quatre vingts mille livres ſans uſer de la doctrine de la probabilité de ces docteurs graves qui ſont à votre commandement quand il vous plaira de les conſulter. Vous devez donc, à mon avis, promettre à Dieu entre nos mains, puis l'écrire & le ſigner, que vous les vendrez, même avec perte, entre ici & Pâques, ou ſix mois au plus tard. Vous me direz que vous y perdrez trop: & moi je vous répons qu'en différant vous ne gagnerez pas davantage, & que cette eſpérance d'en avoir plus dans un autre tems, ne ſervira que de prétexte pour les conſerver, & pour nourrir la cupidité. Ceux qui ont commis des choſes illicites, doivent ſelon les Peres, particulierement S. Gregoire, s'abſtenir des licites, à plus forte raiſon de celles que les innocens ne peuvent innocemment garder, au moins ſelon ma penſée. Vous pouvez en conſerver quelques-uns pour votre divertiſſement innocent, mais qu'ils ne ſoient pas de grand prix. Quand vous en conſerverez juſqu'à la valeur de mille écus, ou de deux mille, ne ſera-ce pas aſſez? L'uſage du prix du reſte pourra être employé au payement de quelques dettes, ou à la recompenſe de quelques vieux ſerviteurs, ou à tous les deux enſemble. De quelque maniere que ce ſoit, ce ſera toujours l'interêt des pauvres.

J'ai oublié auſſi en parlant des obligations comme Seigneur, de vous dire que je crains qu'on n'afferme des terres trop haut, d'où procedent à mon avis tant d'inſolvabilités des fermiers, qui ne payent pas & qui ſe ruinent. Je vois

d'épouvantables ſommes qui vous ſont dues, comme de quatre vingts dix-mille livres, ſans grande eſpérance d'en être jamais payé. J'aimerois mieux un moindre bien plus aſſuré, qu'un grand revenu apparent & non réel.

Avis particuliers.

QUE ſi des avis généraux que je viens de vous donner, vous voulez que je deſcende plus dans le particulier, pour vous aider dans les ſentimens de pénitence que Dieu vous donne, voici quelques pratiques de piété qu'il me ſemble que vous pouvez faire.

La premiere ſera d'employer le matin une demie-heure à la priere, à ſavoir, un quart d'heure à rendre ſes devoirs à Dieu & l'autre quart d'heure à méditer un chapitre ou une partie d'un chapitre de l'Evangile, en s'appliquant avec reflexion les verités qui vous toucheront davantage, ou qui vous ſeront les plus propres dans la pratique, demandant inſtamment à Dieu la grace d'en faire un bon uſage dans le jour préſent. La priere conſiſtera, après s'être mis en la préſence de Dieu & lui avoir demandé ſon S. Eſprit au nom de ſon Fils, à l'adorer comme notre ſouverain, auquel nous ſommes par la creation, la conſervation & la redemption, nous ſoumettant abſolument à lui ſans reſerve, & nous abandonnant totalement & irrévocablement à ſa conduite; à le remercier de tous les biens de la nature & de la grace, communs & particuliers, s'arrêtant ſur ceux qui nous touchent davantage, & nous excitant nous-mêmes à aimer ce bienfaicteur univerſel; à lui offrir & nous-mêmes & tout l'uſage de nous-mêmes & du monde préſent, dans la journée préſente, & lui demandant par-

pardon de tous nos péchés en général & des plus grands en détail, qui conſiſtent en deux ou trois eſpeces; vous humiliant profondément de tant d'ingratitudes prodigieuſes; avouant ce que nous avons mérité; le béniſſant de ce qu'il nous a attendus à pénitence, & demandant pour l'avenir que, où le péché a été ſi abondant, la grace vienne à ſe répandre avec ſurabondance pour la gloire de Dieu, & tout cela par Jeſus-Chriſt notre Seigneur: à demander à Dieu la grace de renoncer à nous-mêmes, de porter notre croix tous les jours, & de le ſervir en l'imitant. Il faut, dis-je, demander de renoncer à nous-mêmes, particulierement à l'orgueil, à l'impatience, à toute cupidité de crainte au regard de la Cour, à l'attache à la vie préſente, aux vaines complaiſances en nous-mêmes & à tout ce qui peut contribuer à notre propre gloire. Il faut demander de porter nos croix ordinaires par amour envers Dieu, & pour faire pénitence, vous abandonnant à Dieu pour toutes les extraordinaires qu'il lui plaira de vous envoyer. Il faut demander d'imiter notre Seigneur Jeſus-Chriſt en toutes ſes vertus, particulierement en ſa charité envers Dieu ſon pere & le prochain, même envers ſes ennemis; dans ſon humilité au regard des humiliations; dans ſa patience, ſon détachement du monde préſent & des choſes du monde, le ſaint uſage qu'il a fait des créatures neceſſaires à la vie, & enfin ſon deſir de la vie éternelle & de ſon retour à Dieu ſon Pere. Ces cinq actes que je viens de marquer ici ne ſont que pour donner ouverture. On les fera en ſubſtance & dans l'ordre qu'on voudra & qu'on pourra, ſans aucun ſcrupule.

La ſeconde pratique de pénitence ſera de faire une lecture ſolide d'une demie-heure, de S. Auguſtin, ou de S. Bernard, ou de S. Gregoire,

goire, ou de S. Chryſoſtome, ſur des matieres morales. Il ſera bon de relire l'eſprit & la vie de S. Bernard traduite par ces Meſſieurs. Les lettres de M. de S. Ciran, M. de Geneve dans ſon Introduction, ſes quatre derniers livres de l'amour de Dieu, Grenade, les lettres d'Avila.

La troiſiéme ſera de reciter les Pſeaumes pénitentiaux & les Litanies des Saints chaque jour ouvrable; & en la place, les jours des Fêtes & de Dimanches, on recitera le breviaire ſans s'arrêter aux répons & aux antiennes, ni aux leçons qu'on aura peine à trouver. On lira auſſi l'Epitre & l'Evangile, & l'oraiſon du jour. On conſeille d'avoir un miſſel pour lire, en eſprit d'oraiſon, la Meſſe, en même tems que le Prêtre la celebre.

La quatriéme ſera d'entendre la Meſſe.

La cinquiéme pénitence ſera de dire un *Miſerere* avec *Pater* & *Ave*, les bras étendus en croix & à genoux, pour demander miſericorde, puis baiſer la terre avec ce même deſſein auſſi. Le ſoir les complies quand on le pourra.

La ſixiéme pénitence ſera de continuer de faire ce qu'on a accoutumé, le Vendredi & le Samedi.

La ſeptiéme ſera de lire le ſoir quelques ſentences de l'Imitation de Jeſus-Chriſt avant que de s'endormir.

Lorſque l'on ſera malade on ſera diſpenſé de toutes les pénitences exterieures, & on ſe contentera des Pſeaumes de la pénitence, & d'offrir ſon mal à Dieu. On conſeille d'unir toutes les pénitences qu'on fera, à celles du Sauveur, en s'humiliant de ce qu'on en mérite tant, & que l'on en fait ſi peu. On conſeille encore de ne point laiſſer paſſer une heure ſans lui demander ſon amour, la grace de deſirer & d'aſpirer ſincerement à la vie éternelle & d'eſtimer tout le

le monde comme du fumier, à l'imitation de S. Paul, pour gagner Jeſus-Chriſt. Pour le ſervice des pauvres dont j'ai parlé, il eſt bien important de n'y pas manquer. Rien n'attire davantage la miſericorde de Dieu que les actions de charité & d'humilité tout enſemble. On exhorte à prier tous les jours inſtamment pour l'Egliſe, tant pour ſes enfans perſecutés que pour ſes enfans perſecutans, demandant force pour les premiers, & lumiere pour les autres.

On conjure qu'on ne ſe décourage point pour ſentir des repugnances, ni des mouvemens d'ennui, ni même des chûtes. Le premier degré de la pénitence, eſt de ſe ſouffrir ſoi-même. Quand on eſt tombé il faut ou ſe relever ou prier qu'on nous releve. Ainſi quand notre ame a fait une chute ſpirituelle il faut nous en humilier, demander pardon à Dieu, & puis nous confier doucement en ſa miſericorde & nous remettre au train de la vertu, en nous encourageant.

On conſeille la communion tous les huit ou quinze jours; mais quand il arrive quelque emportement conſidérable contre les domeſtiques ou autres, & que cela a été la veille, il eſt à propos de s'en priver avec une profonde humiliation & douleur d'être privé de ſon ſouverain bien. Il eſt auſſi bien à propos de lire la veille de la communion un chapitre, ou partie d'un chapitre du quatriéme livre de l'Imitation, où il n'eſt parlé que de la communion, pour s'exciter au deſir de cette viande celeſte, & s'y préparer avec un reſpect infini. Il ſeroit auſſi à propos d'avoir moins joué la veille, & de le faire encore moins le jour. Retranchons-nous peu à peu, & par amour. Faiſons-nous quelquefois lire, en nous promenant, quelques hiſtoires divertiſſantes; mais neanmoins quand la mélancolie abat, prenons tout à la bonne foi ce petit divertiſſement.

Quand on voudra écrire de tems en tems un mot à celui qui donne ces avis, il ſe donnera l'honneur de répondre dans la ſimplicité, & s'il ne profite il ne nuira pas, Dieu aidant; & peut-être que Dieu bénira ſes réponſes pour relever le courage abattu. Preparez-vous à la tentation. Celui qui eſt avec vous eſt plus puiſſant que celui qui eſt dans le monde. Il l'a vaincu au deſert & à ſa croix, pour nous mériter la grace de le vaincre. Vous aurez des angoiſſes ſur la terre, dit notre Seigneur; anathême au découragement.

Madame de Liancourt ayant vu ces avis, quelques beaux & ſolides qu'ils lui paruſſent, comme elle ne vouloit rien omettre pour M. le Duc dans une choſe de cette importance, elle n'eut point de repos qu'elle ne les eut communiqués à ces Meſſieurs de Port-Royal. Elle appuya un peu ſur la recitation du Breviaire & des Pſeaumes. Elle craignit que cela n'ennuyât un peu Monſieur, & elle leur dit aſſez plaiſamment que recitant ſon breviaire quelques jours auparavant l'Eccleſiaſtique qui le diſoit tout haut afin qu'il recitât après lui, étant à cette antienne où il y a neuf *Alleluia*, il dit *Alleluia*. Monſieur répondit *Alleluia*: l'autre dit encore deux ou trois fois *Alleluia*. Monſieur ne répondant plus rien l'Eccleſiaſtique lui dit, comme dans un ſaint zele, que le ſervice divin ſe dît très exactement. „ Monſieur, il faut encore dire *Alleluia*, il y en „ aura neuf. Monſieur, s'ennuyant un peu de cette exactitude, lui dit d'un air un peu chagrin: „ Hé! Monſieur, que n'entrez-vous tous d'un „ coup en matiere? ”

Ces Meſſieurs crurent qu'il falloit prendre garde à cela, comme avoit fait auſſi ſagement celui qui avoit donné les avis, en marquant qu'on ne s'arrêtât ni aux repons, ni aux antiennes. Ainſi ayant examiné exactement les choſes,

M. Ar-

M. Arnaud fut chargé d'en mettre par écrit le reſultat, & c'eſt ſur ſon original même que j'écris ceci.

[On a vu les avis qui ont été donnés à la perſonne pour ſa conduite, & comme on les a trouvés fort ſolides & fort chrétiens, principalement en ce qui regarde les domeſtiques, je mettrai enſuite le reglement écrit de la main de la Mere Iſabelle Agnès le Feron. On n'a rien à y ajouter, & tout ce qu'on deſire, c'eſt que ces regles & ces inſtructions ſoient auſſi fidelement pratiquées qu'elles ſont ſaintes en elles-mêmes. On peut ſeulement y ajouter quelques avis particuliers à cette perſonne qui ne ſeront neanmoins que la confirmation de ceux qu'on lui a donnés.

Il doit avoir ſoin de ne laiſſer aucun jour ſans faire au moins un quart d'heure (M. Arnaud mit ici de ſa propre main ces deux mots, *moitié au matin & autant après diné*) de meditation, pour ſe remplir de Dieu, & ſe fortifier dans le deſſein qu'il a de le ſervir & de lui conſacrer toutes ſes actions, en quoi ce n'eſt pas tant l'eſprit & la penſée, que le cœur & l'amour qui doivent y agir. Quand il recitera les Pſeaumes, il doit prendre garde de ne le point faire à la hâte, & comme pour ſe décharger de ſa tâche, mais en goutant ce qu'il dit, & en s'occupant de ce qui l'aura touché davantage. C'eſt pourquoi il ſera peut-être bon que lorſqu'il dira les ſept Pſeaumes de la pénitence, il les ſepare en ſept divers tems, afin que n'en diſant qu'un à la fois, il y puiſſe faire attention; ou bien qu'il prenne un tems déterminé, comme d'un quart d'heure, pour dire des Pſeaumes, ſans ſe déterminer à aucun nombre; afin qu'il n'ait pas le ſujet de ſe hâter, mais qu'il en recite ou moins, ou plus, ſelon que ſa devotion le portera à s'arrêter

rêter davantage à ce qui élevera plus ſon eſprit à Dieu.

Les infirmités le rendant incapable de beaucoup de pénitence exterieure, il faut qu'il prenne les infirmités même en eſprit de pénitence. Mais pour cela il eſt néceſſaire qu'il les ſouffre en patience, & s'il le pouvoit même, avec quelque ſorte de joie ſpirituelle, dans la vue que c'eſt une marque de la bonté de Dieu, de nous châtier en ce monde & de ne nous pas châtier en l'autre. Et c'eſt ce qui l'oblige de retrancher autant qu'il lui eſt poſſible les petites plaintes qu'il fait de ſes maux; car s'il ſe reconnoit pécheur & grand pécheur, il doit conſidérer que méritant d'autres châtimens bien plus rigoureux, il ne ſe peut plaindre dans ſes maux ſans murmurer contre Dieu, qui les lui envoie par un effet de ſa miſericorde, plutôt que de ſa juſtice, puiſque c'eſt pour le purifier de ſes péchés, & lui donner moyen de rachetter par des peines temporelles les peines éternelles qu'il a tant de fois méritées. Il aura donc un ſoin particulier de garder le ſilence en ces rencontres, & de n'y point chercher de ſoulagement avec impatience & chagrin, mais avec humilité & reſignation à la volonté de Dieu, & d'avoir toujours dans l'eſprit qu'il n'y a rien qui lui puiſſe tant ſervir, pour engager Dieu de lui pardonner ſes péchés, que de pardonner aux hommes ceux qu'ils auront commis contre lui. Mais pour le bien faire, il faut même qu'il en parle le moins qu'il pourra; car la ſatisfaction que l'on ſent à dire qu'un tel nous a fait une injure, mais que nous lui pardonnons, nous fait perdre ſouvent la plus grande partie du fruit que nous aurions pu recevoir de notre pardon.

Il doit auſſi prendre garde à l'inclination qu'il a de parler de ſes fautes indifféremment devant tout le monde. Il peut y avoir en cela de l'amour

mour propre qui aime à ſe décharger, & il lui ſera meilleur d'en parler plus à Dieu & moins aux hommes, & de travailler davantage à ſe corriger qu'à s'excuſer.

Ce qu'on lui a deja repréſenté touchant le ſoin de ſes domeſtiques eſt très important. Il doit éviter ſur-tout deux extrémités. L'une de les trop tolérer dans les fautes qu'ils commettront contre Dieu, l'autre de ne les reprendre que par colere & par paſſion, & quelquefois pour des fautes de peu d'importance & qui ne regardent que ſa perſonne, & de parler de leurs defauts devant les autres, ce qui ne fait que les aigrir; au lieu de leur en parler à eux-mêmes ce qui les pourroit toucher. Etant fort impatient & fort prompt de ſon naturel, il doit prendre garde de ne rien réſoudre dans ſa premiere chaleur, mais attendre que ſon eſprit ſoit remis, afin d'en juger mieux après avoir invoqué la grace de Dieu.

L'un des principaux devoirs d'un chrétien étant de bien employer le tems, il doit prendre garde, autant qu'il pourra, de s'occuper à de bonnes choſes; comme lorſqu'il eſt dans ſes terres à ſoulager les pauvres, à appaiſer les querelles, à accommoder les procès & les différens. Mais il faut pour cela qu'il ſoit plus modéré & plus capable d'écouter tranquillement & ſans s'emporter des propoſitions injuſtes, que l'on entend ſouvent dans les procès. N'étant pas capable de ſe paſſer de tout divertiſſement, il faut au moins qu'il ait ſoin de n'en point prendre qui lui puiſſent reveiller ſes anciennes paſſions, & qu'il évite auſſi dans ſes entretiens de trop parler des diſputes du tems, à moins qu'il ne fût avec des perſonnes dont il pût eſpérer inſtruction & édification. Cet avis eſt de très grande conſequence, & on fait beaucoup de fautes ſous prétexte de ce zele, qui empêchent que Dieu ne beniſſe

au-

autant qu'il feroit l'amour qu'on a pour la verité. Si on eſt fidelle à pratiquer cet avis, il faut eſpérer que Dieu donnera lumiere & force pour entrer en d'autres plus importans, mais qui demandent une grande diſpoſition à ſuivre Dieu & à le préferer à toutes choſes.]

Il ne faut pas s'étonner ſi M. de Liancourt entrant dans ces ſentimens de pénitence aimoit tendrement ceux qui pouvoient le conduire avec tant de ſageſſe dans la voie du ſalut, & s'il prenoit tant de plaiſir à venir voir les ſolitaires de Port-Royal des champs qu'il regardoit comme autant de perſonnes qui s'étoient entierement conſacrées à la pénitence. Il ſe fit bâtir un petit appartement dans ce deſert, & le préferoit à toutes ſes belles terres.

L'extrême cordialité qu'il témoignoit pour tous ces Meſſieurs me rend encore aujourd'hui ſa mémoire vénérable; & je m'occupe de lui avec plaiſir devant Dieu qui lui a fait tant de graces, quoique je ne les connoiſſe que fort imparfaitement, & que je n'en puiſſe guéres juger par le peu que j'ai vu à l'exterieur, lorſque les malignités des tems ne lui avoient pas encore ôté la liberté d'aller à Port-Royal des champs. Tout le monde généralement y étoit édifié de ſon extrême civilité. Il ſaluoit la moindre perſonne qu'il rencontroit dans ſon chemin. Le Vacher lui paroiſſoit vénérable. Il ouvroit les yeux, & le regardoit fixement en le ſaluant, & il faiſoit rire ceux qui l'accompagnoient, en leur demandant ſi ce n'étoit point de ces Meſſieurs. Il croyoit toujours qu'il y avoit quelque pénitent de conſidération caché ſous le vil exterieur dont il ne ſe couvroit que pour mieux ſe déguiſer.

On a ſu ce qu'il a ſouffert de la part des faux zelés. Rien n'a été plus public. On lui a fait un grand crime de ce qu'il faiſoit élever Mademoiſelle

moiſelle de la Roche-Guyon, ſa petite fille, à Port-Royal de Paris. On ſait ce qu'il a eu à ſouffrir pour ſe déclarer généreuſement l'ami de ceux qu'on perſecutoit ſur le ridicule fantôme du Janſeniſme. On aura peine à croire dans les ſiecles à venir, que la folie des hommes ait été ſi loin que d'ôſer lui refuſer à ſa paroiſſe * l'abſolution à pâques, comme à un fauteur d'héréſies, voulant la lui faire achetter par des lâchetés indignes d'un homme d'honneur & de conſcience, tel qu'il étoit. On a vu ce ſcandale dans tout Paris, & on a vu avec indignation juſqu'où un zele peu ſage étoit capable de porter des têtes mal faites qui, comme diſoit ce Seigneur, étoient peu propres à conduire des hommes, & à qui à peine il auroit voulu confier la conduite de ſes poulets d'Inde. Mais cette ame vraiment généreuſe, & qui avoit bâti ſur la pierre ferme, vit ſans s'étonner tous ces vents & toutes ces tempêtes, & il témoigna encore plus d'amour à ceux à qui on vouloit qu'il renonçât. Ce fut à cette occaſion que M. Arnaud fit d'abord une premiere & enſuite une ſeconde lettre à un Seigneur de la Cour. J'en ai parlé plus haut (page 102.) auſſi bien que de la fameuſe cenſure que la Sorbonne fit de la ſeconde lettre.

Cette perſecution ſi injuſte & ſi violente lia une plus grande amitié que jamais entre M. de Liancourt & M. Arnaud. Ils avoient de la douleur reciproquement de ſe voir maltraités l'un pour l'autre. M. Arnaud ſouffroit de voir M. de Liancourt perſecuté; & lui-même de voir M. Arnaud chaſſé de Sorbonne pour avoir entrepris ſa défenſe. L'un voyoit avec douleur l'ornement de ſa paroiſſe rejetté de la communion des fidel-

les,

* C'étoit S. Sulpice.

les, & l'autre voyoit avec beaucoup de regret la gloire de la Sorbonne & l'ornement de ſon corps rejetté honteuſement de la ſociété des Docteurs.

Ce Seigneur ne put guéres depuis aller à Port-Royal. Mais M. Arnaud étoit comme l'entremetteur, & le lien qui lui répondoit de l'affection de cette ſainte maiſon, qu'il ne pouvoit plus honorer de ſes viſites & qui recevoit les aſſurances de la tendreſſe qu'il conſervoit toujours pour des perſonnes qu'il regardoit, diſoit-il, comme confirmées en grace. Il donnoit toujours chez lui des marques de ſon amitié & de ſon eſtime à l'égard de ces Meſſieurs; & qui que ce fût qui lui rendît viſite, ſi quelqu'un parloit mal d'eux en ſa préſence, il lui fermoit auſſi-tôt la bouche.

Un jeune Evêque dit un jour qu'il avoit envie de l'inſtruire & de le catéchiſer, pour le détacher d'avec ces Meſſieurs dont il diſoit que la doctrine étoit mauvaiſe & dangereuſe. M. de Liancourt plaignant ſa jeuneſſe, lui répondit avec modération, comme on le lui recommandoit toujours: „Monſieur, je ne vous conſeille „ pas de me rendre trop ſavant; car je commen„ cerois par vous montrer que vous feriez mieux „ d'aller reſider dans votre Dioceſe."

Une Dame qui n'avoit pas la modeſtie de Madame de Liancourt dit à M. de Liancourt que Madame ſon épouſe voyoit des gens dont le conſeil étoit bien préjudiciable à ſes Demoiſelles ſuivantes, qui étoient toutes fletries, n'ayant point de rouge. Elle ajouta d'un air guoguenard, qu'elle avoit feuilleté toute la Bible, & qu'elle y avoit trouvé l'hiſtoire de Suzanne qui autoriſoit cela. M. de Liancourt lui répondit froidement: „Si vous voulez bien tomber dans ce qui ar„ riva à Suzanne, vous pouvez uſer de ce „ dont

„ dont elle uſa alors." Elle eut la bouche fermée.

Lorſque M. Arnaud ſe fut retiré & devenu inviſible, Monſieur & Madame de Liancourt jetterent les yeux ſur M. de Saci. Il alloit ſouvent leur rendre viſite: Madame auſſi venoit ſouvent le voir, & ne pouvoit aſſez admirer la petiteſſe du logis où il étoit. " Petite maiſon, s'écria-t-elle, „ que tu renfermes de grandes choſes! "

Je ne ſache plus rien de ces deux admirables perſonnes. Seulement je puis dire qu'ayant toujours admiré leur vie, je n'ai pas moins admiré leur mort; car ils n'ont guéres ſurvécu l'un à l'autre, & s'étant aimés ſi tendrement pendant leur vie, ils n'ont pu même ſe ſeparer en mourant.

Monſieur étant tombé dans des infirmités plus grandes qu'à l'ordinaire, Madame auſſi redoubla ſes peines, ſes ſoins & ſes veilles; deſorte que ſes aſſiduités lui cauſerent à elle-même la maladie dont elle mourut. Cependant que fit-elle? & a-t-on jamais porté auſſi loin l'amour conjugal qu'elle a fait? Etant toute détachée d'elle-même, elle ne penſa qu'à cacher ſa maladie à ſon époux; & elle ſe la cachoit auſſi à elle-même, pour ne s'occuper que de celle de ſon mari, qui lui étoit plus ſenſible que la ſienne. Elle alloit le voir regulierement tous les jours, comme ſi elle ſe fût le mieux portée du monde. Elle tâchoit de lui faire porter doucement ſes infirmités. Elle l'exhortoit; elle l'animoit; elle le fortifioit; elle affectoit dans ſes paroles une joie qu'elle n'avoit pas dans le cœur. Etant toute pâle des approches de la mort qui la talonnoit, toute conſommée d'une maladie où il n'y avoit plus de remede, ſur-tout dans ſon âge aſſez avancé, toute tremblante du peu de force qui lui reſtoit, & ne pouvant preſque ſe ſoutenir, elle ne penſoit point neanmoins à ſon état, & ne ſongeoit

geoit pas même qu'elle fût malade. Hors l'application qu'elle donnoit à ſon ſalut & au ſoin de paroître bientôt devant Dieu, du reſte elle ſe levoit toute moribonde pour aller dans la chambre de ſon mari.. Juſqu'au jour même de ſa mort, dans la crainte qu'il ne fût effrayé de cette ſeparation qu'elle ſentoit être très proche, elle s'efforca encore de ſe lever pour lui aller dire les derniers adieux, mais ſans qu'il ſe doutât de l'affliction qui le menaçoit de ſi près.

Ainſi après avoir rendu à M. le Duc durant ſa vie ce qu'elle lui devoit, & preſque juſqu'aux derniers ſoupirs, elle ſe remit au lit, & ferma enfin les yeux à tout le reſte, pour ne plus penſer qu'à rendre ſon ame entre les mains de Dieu, & aller préparer la place à ſon cher époux qu'elle prevoyoit bien la devoir ſuivre de bien près.* Car on ne lui put pas long-tems celer cette mort, quelque precaution qu'on pût prendre, juſqu'à ne point chanter en enlevant le corps. Le tems augmenta de plus en plus ſes ſoupçons; il fit tant de queſtions & ſi preſſantes, qu'enfin on ne lui put cacher plus long-tems les choſes, & que l'on fut contraint de l'inſtruire de ſon malheur. Dès qu'il vit ſes ſoupçons trop bien fondés, & qu'il fut aſſuré de la mort de ſa chere épouſe, il ne penſa plus qu'à la ſuivre. Toujours Madame de Liancourt lui revenoit dans l'eſprit, ſon bon cœur, ſa modération, ſa ſageſſe, ſes prieres, ſes bons exemples, ſes ſoins charitables, ſes tendreſſes, mille choſes tout à la fois ſe repréſenterent à ſa mémoire, qui ne ſervirent qu'à lui groſſir la perte qu'il avoit faite, & à le rendre de plus en plus inconſolable.

Ainſi ſe voyant privé d'un ſi grand ſecours, la vie lui devint ennuyeuſe. Il ne voulut plus lui ſur-

* Elle mourut le 14. Juin 1674.

ſurvivre, & toute l'horreur de la mort, qui paroit ſi affreuſe à ces perſonnes de qualité, ne put arrêter l'impatience de ſes deſirs. Se laiſſant donc aller à la triſteſſe, l'eſpace de peu de ſemaines le joignit avec celle dont il ne pouvoit ſe voir ſeparé.* Que Dieu les comble de bénédictions l'un & l'autre en ſon paradis, & qu'il y releve en gloire ceux qui étant éclairés de ſa lumiere, & ſoutenus de la force de ſa grace, ont mis tout leur honneur à s'humilier profondément en ſa préſence! Ils ſont heureux de n'avoir pas attendu à ces derniers momens à racheter leurs péchés par leurs aumones, & de l'avoir fait de bonne heure, autant que leur revenu le pouvoit ſouffrir.

Ce qui m'a paru admirable, eſt cette peine qu'ils avoient à agir contre les fermiers, pour être payés. M. de Liancourt nous diſoit bonnement que ſon ſeul fermier de Liancourt étoit en arriere de plus de quatre-vingts mille livres. Cette ſeule conduite ſi chrétienne, & ſi conforme à l'Ecriture, peut faire juger de la retenue de M. de Liancourt. On trouveroit peu de communautés, mêmes des plus reglées, où on eût tant de charité & de patience pour ceux qui leur ſeroient redevables, & où l'on ne mît au contraire la piété à ſe faire payer avec une cruelle exactitude.

Qu'ils vous béniſſent à jamais dans le ciel, mon Dieu, de ce que par votre miſericorde vous les avez delivrés du piege de l'avarice, qui enveloppe preſque tous les hommes, & principalement les perſonnes de la Cour, qui remettent toutes leurs charités à la mort, & qui ne donnent de leurs biens à Dieu que lorſqu'ils ne peuvent plus les retenir & qu'ils leur échappent malgré

* Il mourut le premier Août 1674.

eux. Ils quittent leurs vices & leurs biens en même tems, ou plutôt, ils ne quittent ni les vices, ni les biens, puiſqu'ils y ont toujours le cœur attaché, lors même que la mort leur arrache ce qu'ils aiment.

Loin de nous, mon Dieu, l'erreur de ces perſonnes aveugles qui croient quitter le péché à leur mort, eux qui continueroient encore de pécher s'ils le pouvoient, & qui accumulent pendant leur vie offenſe ſur offenſe, dans la fauſſe eſpérance de rachetter l'effroyable maſſe de leurs iniquités par quelque petite aumone à la mort, s'aſſurant d'être ſauvés non parce qu'ils ſont vertueux, mais parce qu'ils ſont riches; comme ſi Dieu avoit égard à l'argent & non à la vie des hommes, & qu'il fût ſemblable à ces juges corrompus qui ſe laiſſent gagner par l'or.

Vous avez preſervé M. de Liancourt de ce double piege; & je ſouhaitte que ſon exemple ouvre les yeux à quelques perſonnes de ſa qualité. Il s'eſt reriré du péché de bonne heure, & a travaillé de bonne heure à rachetter ſes fautes par ſes aumones. Il a vu ſa maladie, il s'eſt hâté d'y remedier; il a connu ſes plaies, & ſans attendre la pourriture & la gangrene, il a eu ſoin de les guérir lorſqu'elles étoient encore toutes fraîches, étant perſuadé que votre miſericorde n'eſt guéres pour ceux qui péchent effrontément dans la penſée de rachetter leurs péchés en rendant les derniers ſoupirs; mais plutôt pour ceux que l'ignorance, ou le penchant de la jeuneſſe, ou la fragilité humaine ont jetté dans les péchés, & qui reviennent de cet état funeſte, comme ces malades qui ont quelque tems perdu l'eſprit & qui ſortent enfin de leur égarement & retournent dans leur bon ſens. Il y a cependant cette différence, que ces derniers n'ont que de la joie de leur guériſon,

au

au lieu que la joie des autres eſt mêlée de confuſion & de honte, parce que les uns ne doivent imputer leur état qu'à la maladie, & que les autres le doivent imputer à eux-mêmes & à leur propre corruption.

Que ceci ſoit dit en paſſant, en reconnoiſſance de la grace que Dieu a faite à M. de Liancourt, qui a avoué que le livre *de la fréquente communion* lui avoit été d'une très grande utilité, & qui dans le reſſentiment qu'il en avoit, a toujours eu une tendreſſe particuliere pour M. Arnaud qui en étoit l'auteur. Il le prioit ſouvent de venir chez lui, dans ſon hôtel de Paris, & dans ſa maiſon de Liancourt, où il prenoit plaiſir de lui ſervir des belles carpes de ſes canaux qu'il appelloit ordinairement des monſtres, qu'il ne ſervoit pas indifféremment à toute ſorte de perſonnes, mais qu'il faiſoit conſerver avec un très grand ſoin pour les amis choiſis pour qui il avoit une particuliere conſidération.

Il ſe plaiſoit extrêmement dans l'entretien de ce ſaint Docteur, & ouvrant ſon cœur à des amis qui avoient ſa confiance, il leur avouoit qu'il ne comprenoit pas avec quelle généroſité, voyant dans l'Egliſe le progrès funeſte de quelques erreurs, il s'étoit ſoulevé comme un lion pour les combattre, ſans neanmoins perdre ſa douceur d'agneau. Il admiroit qu'il ne s'arrêtât point à conſidérer à quoi l'expoſeroit ſon zele, en attaquant des erreurs avancées par des perſonnes puiſſantes & ſoutenues par toute l'autorité de la Cour. Il ne pouvoit douter que ce ne fût Dieu même qui étoit l'auteur de ſa réſolution, puiſque comme Joſeph, il s'expoſoit à paſſer pour criminel par cette ſeule raiſon qu'il n'auroit pas voulu le devenir. Il admiroit que la foi & la fidelité de M. Arnaud lui fiſſent fermer les yeux à tout, n'uſant d'aucune prévoyance hu-

maine, ne penſant qu'à faire ce qu'il devoit, & laiſſant à Dieu toutes les ſuites. Tout cela paroiſſoit grand à M. de Liancourt, de voir un homme qui ne s'occupoit d'abord qu'à s'armer dans le cœur contre tous les maux qui lui pouvoient arriver, & qu'il continuât de les mépriſer pendant toute ſa vie, ſans que ſa patience ſe laſſât des premiers, ou qu'elle en craignît de nouveaux. Enfin il ne pouvoit aſſez admirer que quelque ami qu'il fût de la paix il fut attentif à éviter les condeſcendances lâches, & les temperamens qu'il eût paru pouvoir ſuivre ſans s'expoſer à aucun reproche devant les hommes. En effet la ſimplicité de M. Arnaud a été la grande marque de ſa vertu, & il a fait voir que lorſqu'il s'agit de défendre la doctrine catholique que des novateurs veulent obſcurcir, on ne ſauroit guéres le faire, ſi l'on n'a cette ſimplicité chrétienne dans l'eſprit & dans le cœur.

Mais puis-je oublier le plaiſant entretien, où ce bon Seigneur ferma la bouche à M. Arnaud, tout ſavant qu'il étoit? On parloit de la philoſophie de M. Deſcartes, qui étoit alors l'entretien de toutes les compagnies. M. Arnaud qui avoit un eſprit univerſel & qui étoit entré dans le ſiſtême de Deſcartes ſur les bêtes, ſoutenoit que ce n'étoient que des horloges, & que quand elles crioient ce n'étoit qu'une roue d'horloge qui faiſoit du bruit. M. de Liancourt lui dit: „ J'ai là bas deux chiens qui tournent la broche „ chacun leur jour. L'un s'en trouvant embar„ raſſé ſe cacha lorſqu'on l'alloit prendre, & „ on eut recours à ſon camarade pour tourner „ au lieu de lui. Le camarade cria, & fit ſigne „ de ſa queue qu'on le ſuivît. Il alla dénicher „ l'autre dans le grenier & le houſpilla. Sont„ ce là des horloges?" dit-il, à M. Arnaud qui trouva cela ſi plaiſant, qu'il ne put faire autre choſe que d'en rire.

Je

Je ne dis rien davantage de M. de Liancourt. Je laiſſe ſeulement à juger quelle douleur M. de Saci qui étoit fort tendre, reſſentit à la mort de deux perſonnes qui ſe ſuivirent de ſi près, & qui lui avoient donné l'un & l'autre des marques ſi effectives de leur amitié. Il avoit quelque tems auparavant ſenti une douleur auſſi ſenſible à la mort de Madame la princeſſe de Conti, dont je crois avoir déja parlé. Mais je ne laiſſerai pas d'en dire un mot, parce que je me ſens tous enlevé, lorſque je rappelle à ma mémoire la piété de cette princeſſe. Auſſi M. de Saci en faiſoit il un tel état, que lui qui n'étoit pas flateur, crut neanmoins devoir, dans les Explications de la Bible, rapporter, en parlant du ſoin qu'on devoit avoir de ſecourir les pauvres dans les néceſſités publiques, le zele que témoigna en ce point cette admirable princeſſe. Car ayant un collier de perles d'une admirable beauté, & d'un très grand prix, dès qu'elle fut informée de la miſere des pauvres, jugeant ce filet de perles ſuperflu, elle en fit un ſacrifice pour les ſecourir. Il eſt vrai qu'en le donnant & le regardant pour la derniere fois, elle jetta un petit ſoupir; mais ſa foi l'étouffa bientôt, & demeura victorieuſe de la nature. Une ſeule action qui couta moins à une femme de l'Evangile, ſera racontée dans la ſuite de tous les ſiecles, celle-ci ne le meriteroit guéres moins: mais ſi la terre l'oublie, elle ſera écrite éternellement dans le ciel, à la gloire de cette princeſſe, & à la confuſion de pluſieurs Dames qui n'ont ni le même détachement de leurs vaines ſuperfluités, ni le même zele de ſecourir Jeſus-Chriſt dans les pauvres.

La mort de cette Dame fut d'autant plus ſenſible à M. de Saci, que c'étoit une grande perte pour l'Egliſe en général, mais ſans comparaiſon beaucoup plus grande en particulier pour les princes ſes enfans.

Cette princeſſe, & M. le prince de Conti ſon époux ſe diſputoient à l'envi à qui des deux ſerviroit Dieu avec le plus de ferveur. Ils n'eurent point de plus grande paſſion l'un & l'autre que de lui conſacrer les enfans qui naitroient de leur mariage; mais Dieu éprouva la fidelité de cette princeſſe par le promt enlevement de ſon époux qu'il avoit purifié par une exacte pénitence de dix ans, pendant leſquels il avoit ſuivi les conſeils de M. l'Evêque d'Alet le plus ſaint Prélat qui fût alors, & avoit donné à l'Egliſe une joie d'autant plus grande, qu'il eſt plus rare de voir un prince vraiment pénitent. La princeſſe ſe voyant ſeule chargée de l'éducation des princes ſes enfans, s'y appliqua avec un ſoin incompréhenſible, & n'omit rien de tout ce qui pouvoit contribuer à les élever chrétiennement, mettant auprès d'eux des perſonnes d'une très grande piété & d'une expérience conſommée.

Pour ce qui regarde ſa perſonne en particulier, ayant perdu un époux qu'elle aimoit ſi tendrement, & ne voyant plus que ſes enfans qu'elle pût aimer dans le monde, ſa dignité qui lui avoit toujours paru pénible, lui devint plus que jamais inſupportable. Elle penſa plus à devenir princeſſe par ſa vive foi qu'elle ne l'avoit été par ſon alliance; & elle eut dans l'eſprit d'autres lis qui paſſent de beaucoup la beauté de ceux dont elle ſe voyoit honorée. Elle ne regarda plus ce nom de princeſſe que comme un nom embarraſſant qui la fatiguoit. Elle ne vit que des ſujets d'apprehenſion & de crainte dans un état ou nous ne voyons que des ſujets d'admiration, & ſe dépouillant devant Dieu de cette dignité, elle rougiſſoit devant Jeſus-Chriſt pauvre, de ce comble de bonheur où il l'avoit élevée; & faiſoit ainſi ſervir à l'humilité un nom dont tant d'autres abuſent pour la vanité & pour l'orgueil.

Ainſi

Ainſi ſon cœur toujours humble, toujours abaiſſé devant Dieu, fit voir qu'il n'y a point de condition qui puiſſe nuire à ceux qui veulent ſincerement ſervir Dieu. Voyant en elle deux qualités différentes, celle de princeſſe & celle de veuve, elle aima mieux cette derniere que l'autre, & elle s'étudia plus à vivre en veuve qu'en princeſſe. Elle crut que ſon époux étant mort, ſon cœur ne devoit plus être diviſée; elle ne voulut pas qu'il brûlat d'un autre amour que de celui de Dieu; elle empêcha qu'un feu étranger, c'eſt-à-dire, celui de l'amour du monde, y eût à la venir la moindre place. Ainſi elle fit de ſon cœur un autel où elle ſe ſacrifioit toute à Dieu, n'aimant que pour lui ſes enfans mêmes. Elle uſa de ſes biens pour les pauvres. Elle n'étoit riche que pour eux, étant pauvre pour elle-même. Sa foi lui faiſoit enviſager dans la religion de Jeſus-Chriſt de plus grandes richeſſes; mais hélas! inconnues aux yeux des hommes charnels; & ſi en ſupportant ſon rang elle ſouffroit qu'on la traitât quelquefois ſelon que ſa qualité le demandoit, ce n'étoit que parce qu'elle ſe ſouvenoit qu'elle étoit encore mere, & que les princes ſes enfans l'obligeoient à garder quelques meſures. Ce furent eux auſſi qui la retinrent dans le monde, & qui l'empêcherent de ſe donner à Dieu avec une entiere liberté. Tous ſes deſirs l'y portoient, mais ſes engagemens la retenoient, & ce feu divin qui la brûloit lui faiſoit ſentir en même tems qu'elle n'étoit pas tout-à-fait maîtreſſe d'elle-même, & qu'elle devoit plus ſacrifier ſa liberté à ſes enfans, que ſa perſonne à Dieu qui les lui avoit donnés. Elle eut le courage de renoncer à ſa propre ſatisfaction pour acquerir ſes enfans à Jeſus Chriſt, dans l'amour duquel elle vouloit de tout ſon cœur qu'ils puſſent être élevés.

On n'a guéres vu de perſonne qui fût plus circonſpecte dans ſes paroles. Elle ne pouvoit ſouffrir que l'on dit rien devant elle, même en riant, qui s'éloignât le moins du monde de la verité. Il ſeroit à ſouhaitter que toutes les perſonnes qui tiennent un ſemblable rang dans le monde, euſſent la même averſion du menſonge & de la médiſance. Elle n'en pouvoit ſouffrir la moindre ombre, ni même les railleries & les moqueries qui peuvent porter quelque préjudice à l'honneur d'autrui. Elle ſavoit que plus ſon rang étoit conſidérable, plus elle étoit obligée de prendre garde à ce qu'elle diſoit, & de ne pas faire ſervir ſon autorité à donner du poids à des calomnies. Elle n'avoit garde de croire, comme font tant d'autres perſonnes de cette élevation, qu'elle fût maîtreſſe de l'honneur de ceux qui étoient au deſſous d'elle, & qu'elle ne fût pas obligée de reſtituer leur réputation, ſi jamais elle la leur raviſſoit par un trait de langue. Si elle avoit offenſé en ce point quelque perſonne, elle n'auroit pas rougi de lui témoigner combien elle en étoit fâchée, & d'effacer dans l'eſprit de ceux qui l'approchoient, par des paroles avantageuſes, les mauvaiſes impreſſions qu'ils pourroient avoir conçues. C'eſt pourquoi étant ſi éloignée par elle-même de la médiſance, il ne faut pas s'étonner qu'elle eût tant d'averſion de celles qu'on eut pu avancer devant elle. Elle les arrêtoit tout d'un coup par un viſage triſte & ſevere, ſelon le commandement de l'Ecriture. (Prov. xxv. 23.)

Tant de vertus qui lui firent rendre avec une application ſi chrétienne ce qu'elle devoit à Dieu, à l'Egliſe, à ſon mari, à ſes enfans, à ſon prochain & aux pauvres, furent couronnées par une mort très ſainte, où elle donna encore des marques de ſa tendreſſe pour ſes enfans, & de ſon grand

grand détachement pour ce qui ne regardoit que ſa perſonne.

J'ai marqué les égards qu'eut Madame de Liancourt pour Monſiéur ſon mari juſqu'au jour qu'elle mourut. Il ſe trouva quelque choſe d'aſſez ſemblable en cette princeſſe à l'égard de ſes enfans. Car Meſſieurs les princes l'étant venu voir la veille de ſa mort, après les premiers complimens de condoleance, comme leur extrême enfance n'étoit pas capable de comprendre la grandeur de la perte qu'ils alloient faire, ils revinrent bientôt aux amuſemens de leur âge & jouerent enſemble courant avec chaleur l'un après l'autre: le bruit qu'ils faiſoient fit craindre avec raiſon à tous ceux qui étoient là préſens, que Madame n'en fût incommodée; & par le zele de ſon repos, ils prirent la liberté de vouloir faire taire Meſſieurs les princes: mais cette bonne mere, quoique toute mourante, leur défendit de le faire. " Laiſſez, laiſſez-les, dit-elle; c'eſt „ l'heure de leur divertiſſement, il eſt juſte que „ ces pauvres enfans jouent. "

Ainſi mourut celle admirable princeſſe, par une mort bien promte à la verité pour Meſſieurs les princes, mais qu'on pouvoit ſans crainte appeller mûre pour elle-même. Ce fut un grand ſujet de douleur à M. de Saci qui avoit grande part à l'éducation de Meſſieurs les princes. Elle avoit prié qu'on leur donnât pour précepteur M. Lancelot, homme d'une piété conſommée, qui s'étant donné de bonne heure à Dieu, avoit fortement embraſſé la pénitence. Dans les premieres ferveurs de la retraite de M. le Maitre il lui prêtoit réſolument le collet, & le vouloit ſuivre d'un pas égal. Depuis, comme on reconnut ſon vrai talent pour l'éducation des enfans, on l'y appliqua, & après s'être ſanctifié long-tems dans cet emploi où il avoit donné de gran-

grandes marques de ſa ſuffiſance & de ſon travail dans les lettres, enfin on mit entre ſes mains Meſſieurs les princes de Conti. Il demandoit ſouvent les avis de M. de Saci qui vit avec joie ſes heureux ſuccès dans cet emploi. Il le pria même de lui envoyer par écrit la conduite qu'il tenoit avec Meſſieurs ſes éleves, afin qu'elle ſervît de modele pour l'inſtruction de quelques autres enfans dont il prenoit de loin quelques ſoins. Voici ce que M. Lancelot lui écrivit.

[Monſieur, Je n'ai encore pu depuis notre arrivée à l'Iſle Adam, me donner l'honneur de vous écrire pour vous préſenter mes très humbles reſpects, parce que je voulois les accompagner de ce que vous m'aviez demandé : & à peine ai-je encore pu y ſatisfaire. Il eſt vrai que l'embarras où l'on a été les premiers jours, & le tems qu'il a fallu donner à l'égliſe durant l'octave du S. Sacrement, en ont été en partie cauſe ; mais je vous avoue que ce qui m'a le plus arrêté eſt de voir que vous me demandez la maniere dont je me conduis auprès des Meſſieurs de Conti, pour en faire l'application à d'autres. Car encore que l'on puiſſe donner quelque regle générale pour la conduite de la jeuneſſe qu'on éleve d'une maniere commune dans un college ou ailleurs, la conduite neanmoins des enfans de condition qu'on éleve dans le particulier étant plus exacte, & même plus parfaite, lorſque c'eſt dans une famille plus reglée, doit auſſi être en quelque ſorte toute ſpécifique pour chaque enfant.

Ce que je vous puis donc marquer pour vous obéir, Monſieur, eſt que ſi un homme bien appellé à cet emploi, que le premier perſonnage de ces derniers tems appelloit un emploi de pénitence & de charité, conſidére les maximes de S. Gregoire qui nous aprennent que la conduite de la moindre ame a quelque choſe de plus grand

&

& de plus difficile que celle de tout le monde, il n'aura plus de peine à concevoir quelle eſt l'importance de ſon emploi, & la vigilance qu'il y doit apporter. On pourroit auſſi lui dire ce que Quintilien, quoique payen, a reconnu; que la premiere choſe qu'un précepteur doit faire, eſt de ſe conſidérer comme un pere à l'égard de ſes écoliers. Ce qu'il montre encore dans un autre endroit devoir être auſſi reciproque de la part des écoliers, *Diſcipulos iterum moneo*, dit-il, *ut præceptores ſuos ament.*

Voilà, Monſieur, quels ont été les ſentimens de l'antiquité ſur ce ſujet, & c'eſt ce qui a fait dire au plus grand conquérant qui fut jamais, qu'il s'eſtimoit plus obligé à ſon précepteur qu'au roi ſon pere. C'eſt ce qui avoit porté le grand Theodoſe à relever ſi fort l'emploi d'Arſene, & à vouloir que les princes ſes enfans euſſent tant de déferences à ſon égard. L'auteur que j'ai cité ajoute que cette piété, ainſi qu'il l'appelle, ſert extrêmement aux enfans pour leur avancement dans leurs études: & elle eſt encore plus avantageuſe pour les mœurs, puiſque ſelon S. Ambroiſe, rien n'eſt plus puiſſant que l'eſtime que l'on a d'un maître, pour exciter les enfans à s'avancer dans la vertu.

Je n'étens pas ceci: on nous accuſeroit peut-être d'y avoir des vues. On eſt dans un tems delicat pour ce qui regarde les hommes, & indifférent pour ce qui regarde Dieu & ſes ſerviteurs. On ſe croit même plus ſage que l'antiquité; on ſe perſuade qu'ils ne ſavoient pas vivre, & que ce qu'ils ont pratiqué n'eſt plus de ſaiſon. Perſonne ne ſait mieux que vous, Monſieur, combien ce principe a renverſé de choſes dans la conduite des ames. On ne peut pas nier auſſi qu'il n'ait rendu celle des enfans incomparablement plus difficile; & on ne doit pas douter que

ce

ce ne ſoit un artifice du démon, puiſqu'après cela il y en a ſi peu qui réuſſiſſent, & qui ſe ſauvent du naufrage; au lieu que l'on les conſerveroit preſque tous, comme diſoit autrefois feu M. de S. Ciran, ſi la bonne éducation étoit bien établie. Mais il ſera toujours preſque impoſſible d'inſpirer aux enfans cette bonne diſpoſition envers leurs maîtres, qui deviendroit en eux une ſource de bonheur, tant que l'on tiendra dans l'aviliſſement un emploi duquel dépendent preſque les plus grands biens de l'Etat & de l'Egliſe, & qui eſt ſi difficile que l'on trouvera plutôt des gens pour toutes les autres bonnes œuvres que pour celles là.

Il ne faut pourtant pas que les précepteurs ſe découragent: au contraire il faut qu'ils redoublent leur zele, qu'ils augmentent en eux cette charité de pere, & qu'ils s'eſtiment heureux de ſacrifier leurs travaux, leurs interêts & leur vie pour ces petits que Dieu leur a confiés. Ils ſont d'autant plus dignes de compaſſion, qu'ils ne peuvent encore connoître le bien qu'on leur procure; en quoi, diſoit M. de S. Ciran, ils ne ſont que la figure de nos plus grandes ingratitudes envers Dieu. Un précepteur qui ne ſera pas dans cette diſpoſition ne fera jamais rien. S'il y eſt au contraire, il ſentira bientôt, dit un Pere, que la grace n'eſt pas moins forte à opérer, que la nature; & cet amour lui fera trouver plus d'inventions pour ſervir utilement ſes écoliers, que tous les avis qu'on pourroit lui donner.

Pour ce qui regarde Meſſeigneurs en particulier, voici, Monſieur, l'ordre que je garde, qui n'eſt pas ſi ſtable qu'on ne le change quelquefois; mais qui eſt ſi peu de choſe que j'aurois honte que l'on voulût le prendre pour modele. Comme ils ſont fort jeunes & d'une complexion foible,

ble, on les laiſſe dormir autant qu'ils le peuvent; mais dès qu'ils ſont éveillés, ſans les laiſſer rendormir, on les leve, de peur qu'ils ne badinent dans leur lit. Ainſi quoique l'heure du coucher ſoit marquée, celle du lever ne l'eſt pas. Il va bien à une heure de différence, c'eſt-à-dire, à ſix ou à ſept heures environ. Dès qu'ils ſont levés ils prient Dieu, & enſuite pendant qu'on les habille ils déjeunent, & on leur lit l'hiſtoire. Ils vont enſuite chez Madame lui donner le bon jour, où ils ſont quelquefois quelque tems à faire leur petite cour. Je leur fais faire après quatre ou cinq tours de jardin, ou monter même les montagnes pour les fortifier & les mettre en belle humeur, après quoi nous venons étudier.

Il eſt toujours près de neuf heures quand on entre à l'étude que l'on commence par une petite priere & que l'on finit de même. Après cela ils font quinze ou vingt lignes de Bongars. Rien n'eſt mieux pour les enfans de condition que de les accoutumer au latin des auteurs de ce tems, auſſi-bien qu'à celui des anciens qui eſt fort pur & fort propre à cela. Je le prens phraſe à phraſe. Je leur en dis le françois mot à mot, & ils me le rediſent en latin. S'ils font quelque faute, je la leur fais voir; & s'ils ſe ſervent d'un mot qui ne ſoit pas propre, je leur en fais mettre un autre, & je le rejette toujours juſqu'à ce qu'ils aient trouvé celui de l'auteur ou un équivalent. S'ils manquent à attraper ſon tour ou ſa liaiſon, ils font la tranſition par un autre particule & donnent un autre tour par le relatif, par le participe, &c. Ainſi ils s'exercent ſans peine dans la pureté du latin, & au lieu d'un mot ils en apprennent quelquefois trois ou quatre.

M. de la Roche-ſur-yon qui n'a que ſept ans, & qui ne ſait pas écrire, ne laiſſe pas de faire la même choſe par cœur avec Monſieur ſon frere; &

& après que cette phraſe a été faite de la ſorte, je la dicte, & la laiſſe écrire toute entiere, pour ſe l'imprimer davantage, & je lui en fais remarquer la brieveté, en quoi cet auteur a excellé, & puis nous paſſons à un autre phraſe. Cela dure près d'une heure, parce qu'ils font application de ces phraſes à d'autres ſujets; après quoi je leur fais apprendre par cœur le latin de Bongars, afin que cela s'imprime dans leur eſprit, & leur ſerve d'ouverture pour d'autres leçons.

Enſuite ils écrivent un exemple, & ils appellent cela ſe délaſſer, quoique l'exercice précédent ſe faiſant de vive voix leur ſoit auſſi un divertiſſement. Le petit ſur-tout y prend grand plaiſir. Après l'exemple M. de Conti apprend quinze ou vingt vers de Virgile, car on ne le contraint point. Quand il eſt en bonne humeur, il en apprend trente, & s'y plait fort. Monſieur ſon frere n'en apprend que ſept ou huit, mais il les apprend avec tant de plaiſir, qu'il les déclame avec un petit geſte qui nous fait rire. Il commence toujours au même endroit que M. le prince de Conti, & nous reprenons les autres dans certains jours qu'il prend médecine, car le cadet a beaucoup plus de ſanté. Le Virgile fait, M. de Conti explique deux chapitres de Tite-Live. Il en eſt au ſixiéme livre, & il l'explique fort bien, ſans aucune aide du françois, & ſans l'avoir prévu auparavant; & M. de la Roche-ſur-yon explique une demie page de Juſtin. En leur faiſant voir leur auteur, on marque ſur un papier les mots & les phraſes difficiles, ou les expreſſions remarquables dont on peut avoir beſoin pour parler latin, & les ſoirs ils les répétent en ſe couchant.

Nous n'allons pas tous les jours à la Meſſe, mais ſeulement les Jeudis, les Samedis, ou lorſqu'il arrive quelque fête de devotion, ou enfin ſelon

ſelon que Meſſeigneurs le deſirent; car on eſt bien aiſe de donner lieu au S. Eſprit d'agir ſur leur petit cœur, & que leur dévotion ne ſoit pas forcée; & alors on eſt obligé de prendre quelque choſe ſur le tems de l'étude, qui va ordinairement à trois heures le matin & à deux heures & demie après diner. Mais tout cela ſe fait preſque en ſe divertiſſant, parce qu'ils ne travaillent jamais ſeuls, & qu'ils ne cherchent preſque jamais rien dans les livres. On eſt leur dictionnaire vivant, leur regle, leur commentaire; tout ſe fait par la parole.

Avant le diner les princes ont ordinairement une demie heure pour ſe divertir. On l'emploie ou à faire des armes, ayant un maître qui vient pour cela de deux jours l'un, ou à aller à l'eſcarpolette, pour leur dreſſer le corps, ou à les faire promener dans le jardin. On dine reglément à midi. Meſſeigneurs ſe divertiſſent juſqu'à trois heures & demie qu'ils font collation, pour commencer enſuite l'étude qui dure juſqu'à ſix heures. Mais on prend ſur leur divertiſſement le tems du maître à danſer, qui vient tous les jours entre une & deux; car encore qu'ils n'apprennent pas des danſes figurées, & qu'il n'y ait point de violon, ils ont neanmoins un des meilleurs maîtres de Paris, pour leur apprendre à bien marcher, à faire la révérence, à bien porter le corps, & pour leur denouer les bras & les jambes. Enfin on n'oublie rien de ce qui peut ſervir à former un honnête homme.

Vous avez ſu combien on a remué des choſes ſur cet article de la danſe: combien Monſieur le prince eut à parler, & comme l'affaire fut portée au Roi. Mais Madame de Conti de qui le don ſemble être la ſageſſe dont parle l'Ecriture, qui diſpoſe toutes choſes dans la douceur, ne laiſſa pas de tenir ferme juſqu'à la fin à re-

ſiſter à tout, & juſqu'à préſent elle a toujours emporté tout ce qu'elle a voulu; ſa vertu ayant été cauſe que le Roi a toujours conſidéré, & j'oſe dire même, reſpecté ſon Alteſſe.

Sur les quatres heures on commence à entrer à l'étude. L'on prend premierement l'hiſtoire, qui dure trois quarts d'heures. C'eſt une des choſes que M. Trevillos fait mieux quand il y eſt, ſe repandant particulierement ſur la morale & la politique. En ſon abſence je me jette plus ſur l'hiſtoire ancienne, parce que ſi Meſſeigneurs ne l'apprennent préſentement, ils ne la ſauront jamais. Ils ont déja lu Joſeph, Herodote, & une partie de Xénophon. Monſeigneur de Conti ne ſait pas ſeulement le canevas de ces hiſtoires; il ſait encore raiſonner deſſus, à quoi on l'accoutume particulierement. Il ſait encore accorder ce qu'il y a dans l'hiſtoire profane avec l'hiſtoire ſainte, & rendre raiſon de ſon opinion: en quoi une perſonne de mérite l'admiroit encore ce matin.

Après l'hiſtoire, on commence le latin, en ſuivant le même ordre que j'ai marqué, ſinon qu'on fait moins de chaque choſe, parce qu'il y a moins de tems; mais on ménage toujours un bon quart d'heure pour les divertir avant le ſouper qui ſe fait avant ſept heures; après quoi ils ont leur recréation juſqu'au coucher. En hiver Meſſeigneurs ſe retirent à neuf heures, & en été à neuf heures & demie. On leur fait faire la priere qui eſt courte; puis on leur demande leurs phraſes pendant qu'ils ſe deshabillent. Les Samedis ils diſent quatre ou cinq cens vers de Virgile pour leur ſemaine. Ils en ſont à la fin du ſecond livre de l'Eneïde. Après cela Monſeigneur de Conti fait quelque petite lettre latine de ſa façon, ou quelque dialogue. Le reſte du tems on leur apprend quelque choſe de chronologie

logie, d'arithmetique; & on fait de même l'après dinée.

Meſſeigneurs ſortent ordinairement tous les jours, quand le tems le permet, ſoit à la campagne, ſoit à Paris. Ils vont de deux jours l'un en viſites, afin de les former & les accoutumer à voir le monde; mais ce ſont des viſites choiſies, qui ne ſont que chez des perſonnes ſages & de mérite. Les autres jours ils ſe divertiſſent dans le jardin. Ils vont à la promenade, quand on eſt à la campagne. Leurs Alteſſes montent tous les jours à cheval, & donnent ce tems là au divertiſſement de la chaſſe, pour ſe fortifier le corps. Quand il fait chaud, on commence l'étude plutôt, & on remet le divertiſſement enſuite. Comme ils ont ſuffiſamment de tems chaque jour pour ſe divertir, on ne leur donne point d'ordinaire d'autre congé. Cela les entretiendroit dans une certaine oiſiveté, où ni eux ni ceux qui les ont avec eux ne ſauroient que faire pour attraper la fin de la journée. Ils ont neanmoins certains jours qui leur tiennent lieu de cela, comme lorſqu'on va à S. Germain, ou qu'il arrive quelque choſe d'extraordinaire. On ne leur plaint pas ces petites ſatisfactions; mais on eſt bien aiſe qu'ils ne ſoient pas dans une certaine vie, ou badine ou oiſive, capable de les déregler. Les fêtes même qui ne ſont pas ſolemnelles, on les fait un peu étudier, & après la Meſſe & Vêpres, ils ont ſeulement quelques heures de recréation ou de promenade; car pour la chaſſe on n'en parle point ces jours là. On change même la matiere de l'étude. M. de Conti explique Sévére Sulpice: Monſieur ſon frere explique quelques himnes ou quelques homelies des Peres; car on les rompt dans toute ſorte de latin; mais on ſe ſert adroitement de leurs diſpoſitions pour les faire venir où l'on

veut, & leur donner quelque lecture qu'on leur croit utile, ſur laquelle on leur dit quelque choſe.

Les Dimanches & les grandes fêtes on eſt fort aſſidu à la Meſſe de paroiſſe; & avant que d'y aller on n'a que le tems de leur expliquer l'Epitre & l'Evangile. Les Dimanches après Vêpres, on leur fait le catéchiſme; en quoi on a plus eu vue de leur expliquer les miſteres & les veritès de notre religion d'une maniere proportionnée à leur âge, & qu'ils puiſſent s'appliquer pour regler leurs petites mœurs, que de leur en faire apprendre des leçons par cœur; & comme cela ſe fait d'une maniere familiere, cet exercice leur plait; & c'eſt une choſe peut-être qui leur eſt la plus avantageuſe.

Voilà, Monſieur, ce que vous m'avez demandé: mais tout cet ordre ne ſeroit rien s'il n'étoit animé & ſoutenu par la piété & la ſageſſe de Madame, ſur qui Dieu verſe toujours beaucoup de bénédictions. Car elle a ce don qui eſt ſi rare en ce tems-ci, d'une fermeté, je ne dirai pas Romaine, mais vraiment chrétienne; & elle a cet avantage que tout le monde eſtime, mais que peu poſſedent, de joindre l'autorité à la douceur, de ſe faire craindre ſans bruit, & aimer ſans affectation. Quoiqu'elle ait beaucoup de tendreſſe pour les princes ſes enfans, jamais neanmoins elle ne le leur témoigne par des careſſes baſſes & trop familieres; & elle ne peut ſouffrir qu'on les épargne dans les fautes qui regardent les mœurs; de quoi je pourrois vous donner un exemple ſignalé & tout recent, où elle a été plus forte toute ſeule, que toute ſa maiſon, & que ſon Confeſſeur même.

Comme Son Alteſſe eſt entierement perſuadée de cette maxime des Saints, que les enfans ſe doivent plus inſtruire par le bon exemple que

par

par les paroles, *magis exemplis quàm verbis*, dit un Pere de l'Egliſe, auſſi elle ne croiroit rien faire ſi tout ne conſpiroit au bien de Meſſeigneurs, qu'elle regarde comme ſon unique affaire. Elle ne ſe contente pas de les édifier par ſa conduite qui leur eſt une leçon continuelle de ſageſſe, de douceur, de mépris du monde, du reſpect que l'on doit aux choſes de Dieu, du ſoin que l'on doit avoir de ſon domeſtique, & d'une charité preſque infinie envers les pauvres: elle veut encore qu'il n'y ait rien en toute ſa maiſon qui leur puiſſe imprimer quelques images contraires à la vie toute chrétienne, dans laquelle elle tâche de les faire élever. Ainſi je ne m'étonne pas que l'on compare quelquefois Son Alteſſe à la Reine Blanche, dans le ſoin qu'elle eut du Roi ſon fils. Cette princeſſe aſſurément va plus loin dans ſes lumieres, & par ſon exactitude dans l'éducation de Meſſeigneurs ſes enfans, qui ont l'honneur d'être du ſang royal de ce grand Saint.

Son Alteſſe ne neglige rien de ce qui peut ſervir à former l'exterieur de Meſſeigneurs les princes, & à les élever dans les ſciences; mais elle croit que ce n'eſt pas le capital, & que les peres & meres ſe peuvent perdre devant Dieu en rendant leurs enfans fort honnêtes gens devant le monde, parce qu'ils n'auront pas eu autant de ſoin de les rendre bons chrétiens, qui étoit leur unique neceſſaire; mais qu'ils ſe ſeront contentés de les envoyer dans la pouſſiere d'une claſſe & les deſordres d'un college, ou de leur procurer une éducation dans le particulier toute profane & toute mondaine. Son Alteſſe ſait que la plus grande aſſurance du ſalut a toujours été la conſervation de l'innocence, & qu'à cauſe de cela il n'y a point de ruſe dont le démon ne ſe ſerve pour la ravir aux jeunes gens.

C'eſt pourquoi elle pratique l'avis de ſaint Auguſtin qui dit, que notre vigilance ne doit pas être moindre que celle de cet ennemi de notre ſalut. Comme Jeſus-Chriſt nous apprend qu'il nous ſuit par tout, & qu'il n'y a point de lieu où il ne nous dreſſe des embûches, auſſi elle veut que Meſſeigneurs ayent toujours quelque ange viſible auprès d'eux, ſoit de jour, ſoit de nuit, ſoit à la chambre, ſoit à l'Egliſe, ſoit dans les divertiſſemens, ſoit dans les viſites, & enfin juſques dans les néceſſités les plus ſecrettes.

Je m'étendrois, Monſieur, à vous faire voir que cette vigilance a été dans l'antiquité en uſage, & qu'elle eſt un des plus grands points de l'éducation des enfans, ſi je n'avois déja été trop long, & ſi l'exemple de Madame n'étoit pas ſeul plus puiſſant que tout ce que je pourrois dire pour appuyer cette conduite.

Le ſoin qu'apporte Son Alteſſe à choiſir les perſonnes qui ont l'honneur d'être auprès de Meſſeigneurs ſes enfans, eſt encore au deſſus de tout ce qu'on en peut dire. Car que n'a-t-elle pas fait pour en chercher? Et où n'iroit-elle pas encore pour en trouver, ſur-tout reconnoiſſant de plus en plus qu'il n'y a pas de place ſi difficile à remplir dans les différens emplois de la vie? Je ne dis rien de ceux qui ont quelque rang auprès de leurs Alteſſes. Je dirai ſeulement que pour les valets de chambre, elle n'en a pas pris qu'ils n'euſſent été formés & éprouvés auparavant dans la maiſon, & dont elle ne fût très ſure; & que pour les valets de pied, je l'ai vue plus d'une fois apporter plus de précaution pour en donner un à Meſſeigneurs, quoiqu'ils ne ſoient que pour le ſervice exterieur, & qu'ils n'approchent preſque point de la perſonne des princes, que beaucoup d'Evêques n'en apportent pour donner un Prêtre à l'Egliſe.

Ces

Cette comparaiſon m'echappe, Monſieur, mais quelque vigilance que l'on ait pour Meſſeigneurs, Madame, & moi, & vous encore plus que nous tous, ſavez aſſez que ſi Dieu lui-même ne bâtît & ne garde la maiſon, en vain travaillent ceux qui bâtiſſent & qui veillent. C'eſt pourquoi j'eſpére qu'après vous avoir rendu ce petit compte de Meſſeigneurs les princes, vous ne trouverez pas mauvais qui je les recommande à vos prieres, afin de les offrir ſouvent à Dieu, & de ſeconder ainſi les pieuſes intentions d'une princeſſe vraiment chrétienne, & les petits travaux d'une perſonne qui ſent vivement ſon impuiſſance pour l'emploi où vous l'avez miſe, & qui a toujours mis ſon bonheur & ſa gloire à être du fond du cœur, &c. Claude Lancelot.]

On voit dans cette lettre autant de coups de maître qu'il y a d'articles. Tout y découvre la conduite d'un homme conſommé en ſageſſe & en expérience, qui ne propoſoit pas des idées en l'air ni de vaines ſpeculations, mais qui exécutoit très ponctuellement les regles qu'il s'étoit une fois preſcrites. On peut juger de ce qu'on devoit attendre d'une éducation ſi chrétienne.

Mais la mort de Madame la princeſſe de Conti changea les choſes, & leur donna bientôt une autre face. Il faut adorer les jugemens de Dieu qui voyoit combien la vie d'une telle mere étoit néceſſaire aux enfans, & qui ne laiſſa pas de la retirer pour couronner ſes mérites. Le démon n'eut garde de perdre cette conjoncture, & de ne pas ruiner une éducation dont il apprehendoit les ſuites. Il commença à attaquer M. Lancelot, prévoyant bien que tant qu'il ſeroit dans ce poſte, il ne pouvoit rien gagner ſur Meſſeigneurs les princes. Il indiſpoſa les eſprits contre lui. Il fit murmurer contre ſa conduite, & il fit tant enfin qu'on l'obligea à ſe retirer d'auprès

de Leurs Alteſſes. Il ceda à cette tempête, avec joie à la verité pour ſon regard particulier, mais en même tems avec une douleur profonde pour le regard des jeunes princes, qu'il laiſſoit comme de petits oiſeaux qui n'avoient pas encore de plumes, & qui avoient beſoin d'être rechauffés ſous l'aile de la mere.

Il abandonna donc tout à Dieu qui voyoit avec quelle injuſtice on ruinoit tous ſes travaux. Il ſe retira dans l'Abbaye de S. Ciran, où il ne ceſſa point d'offrir à Dieu pour ces princes ſes vœux & ſes prieres, & bientôt après ſes ſacrifices: car au bout d'un an M. l'Abbé qui depuis long-tems ſavoit ſon mérite, & qui le regardoit comme le meilleur appui qui après lui pouvoit ſoutenir ſa maiſon, n'heſita point, lui qui dans ces ſortes d'affaires n'avoit pas coutume de ſe preſſer, de lui faire faire profeſſion, & de l'élever au ſacerdoce. La ſuite fit bien voir combien cet Abbé étoit éclairé dans le diſcernement des eſprits: car ceux qui après ſa mort prirent à tâche de détruire tout le bien de cette Abbaye, s'apperçurent tout d'un coup qu'ils n'en viendroient jamais à bout tant qu'ils y laiſſeroient un Religieux d'une fermeté auſſi intrepide. C'eſt pourquoi le même eſprit ennemi de tout bien qui l'avoit fait chaſſer d'auprès de Meſſeigneurs les princes, le fit chaſſer encore de cette maiſon, & releguer par une lettre de cachet à Quimper en Bretagne, où il a édifié tout le monde par un long banniſſement, & où il eſt mort (en Avril 1695.) dans une grande odeur de piété. Dieu a voulu recompenſer ainſi ſes travaux d'une maniere qui paroiſſoit pénible au ſens humain, mais qui n'eſt regardée que comme précieuſe & honorable par ceux qui, comme ce Religieux & ce pieux Prêtre, ſavent juger des choſes ſelon la foi. Que ſon ame goute éternelle-

ment

ment la paix du ciel, & que ſa memoire ſur la terre ſoit dans l'honneur qui lui eſt du! Que de la gloire dont Dieu l'a revêtu, il jette des regards favorables ſur ceux qu'il a honorés de ſon amitié pendant ſa vie! Qu'il ſe ſouvienne maintenant lui-même à mon égard de cette parole de l'Ecriture, qu'il me pria autrefois de lui tranſcrive au ſujet de M. de S. Ciran qui l'avoit beaucoup aimé dès ſa plus grande jeuneſſe: *Beati ſunt qui te viderunt, & in amicitiâ tuâ decorati ſunt.*

Pour Meſſeigneurs les princes, ceux qui ne jugent des choſes que par la foi, les pleurerent. On voyoit dans eux les plus beaux commencemens du monde, on ne pouvoit que s'en promettre de grandes eſpérances. Les étincelles brilloient déja, & ſi quelques années euſſent pu donner le tems de fomenter encore ces petits feux naiſſans, on auroit pu voir quelque choſe de fort ſurprenant; mais, comme j'ai dit, le démon qui ſait ce qu'il y a à apprehender d'un prince établi dans une piété exemplaire, qui craint & ſert vraiment Dieu, fit ce qu'il put pour effacer de ces ames tendres les impreſſions ſi ſaintes que l'on avoit tâché d'y graver. On ne put s'oppoſer à ſes efforts. Il ne reſta à ceux qui aiment Dieu & ſon Egliſe, qu'à adorer les jugemens de Dieu qui avoit ôté à ces enfans un pere ſi chrétien & une mere ſi pieuſe dans un âge où ils leur étoient ſi néceſſaires, ſans leur laiſſer perſonne qui pût leur tenir cette place.

La mort de Madame la princeſſe de Conti n'auroit pas eu des ſuites ſi fâcheuſes pour Meſſeigneurs ſes enfans, ſi ces princes avoient été aſſez âgés pour prendre une réſolution ferme de ſe ſoutenir & pour prier ceux qui avoient autorité ſur eux, de leur permettre de rendre à Monſieur leur pere & à Madame leur mere, le reſpect

ſpect qu'ils leur devoient, en ne s'éloignant pas ſitôt de leurs ſentimens, & en ne témoignant pas publiquement qu'ils mepriſoient la conduite qu'ils avoient tenue ſur eux, & les inſtructions ſaintes qu'ils leur avoient données. S'ils euſſent été aſſez avancés en âge pour repréſenter cela avec ſoumiſſion à ceux qui leur faiſoient quelques contraintes, & qu'ils euſſent ainſi donné des marques de tendreſſe & d'affection pour ceux qui les avoient mis au monde, peut-être que l'on y auroit eu égard; & qu'on n'auroit pas voulu leur faire une violence que l'on auroit cru leur déplaire: au moins une obéiſſance forcée auroit en quelque ſorte excuſé beaucoup de choſes, s'ils avoient fait tout ce qui leur étoit poſſible pour éviter les engagemens contraires, & pour faire voir qu'ils leur étoient deſagreables. Mais hélas! ils n'avoient pas cette force, & les plus ſages craignoient qu'ils ne ſe laiſſaſſent aller trop facilement, & qu'ils ne ſe rendiſſent même avec joie à la conduite toute nouvelle qu'on vouloit tenir ſur eux. C'eſt pourquoi ils jugeoient aſſez qu'à l'avenir, il ſeroit difficile d'aider ceux qui ne s'aidoient pas eux mêmes; & qu'en diſcontinuant de vivre auſſi chrétiennement qu'ils avoient fait, ils deſcendroient peu à peu dans des relâchemens où il ſeroit inutile de les vouloir ſecourir.

M. de Saci, quoique touché juſqu'au cœur de tant de travaux ruinés, n'a jamais perdu ces princes de vue. Il a prié Dieu que ce nouvel état où ils étoient, ſi différent du premier, leur fît peine, & les fît rentrer en eux-mêmes, en ſe ſouvenant de ceux qui leur avoient donné la vie & l'éducation chrétienne. C'étoit dans ces rencontres qu'il admiroit lui-même & qu'il faiſoit admirer aux autres, combien Dieu eſt incomprehenſible dans la conduite qu'il tient ſur les hom-

hommes, & combien ſont aveugles ceux qui ne voient point quelle eſt ſa miſericorde & ſa juſtice.

La mort de Madame de Conti me fait ſouvenir de celle de Madame de Longueville qui arriva peu d'années enſuite, c'eſt à-dire, en 1679. le 15. Avril. Cette pieuſe princeſſe qui depuis vingt-ſept ans avoit réjoui l'Egliſe de la terre & du ciel par la ſolidité de ſa converſion, eut le bonheur de mourir comme elle avoit vécu depuis tant d'années, c'eſt-à-dire, dans des grands ſentimens de pénitence. Sa plus grande paſſion auroit été, d'abord qu'elle ſe ſentit touchée de Dieu, de ſe retirer dans un monaſtere, pour ne plus penſer qu'à y pleurer ſa vie paſſée; mais les engagemens de Monſieur ſon mari & de Meſſieurs ſes enfans ne le lui permirent pas. Tout ce qu'elle put faire, fut de ſe retirer ſouvent dans des monaſteres, où tout le monde étoit édifié de voir en elle une piété ſans déguiſement, une modeſtie ſans affectation, & une pénitence ſans artifice, dont elle donnoit l'exemple elle-même à celles qui en faiſoient profeſſion, & qui ſouvent trouvoient quelque choſe à imiter dans cette vertueuſe Dame, quoique ce ne fût pas-là ſa penſée, étant perſuadée au contraire juſques dans le fond de ſon cœur, que c'étoit beaucoup pour elle de pouvoir ſuivre de loin les épouſes de Jeſus Chriſt.

Dieu a des conduites différentes ſur chacun de ſes élus. Il attire les uns dans la ſolitude; il laiſſe les autres dans le monde. Il fait voir cela dans ces deux amies, Madame de Longueville & Mademoiſelle de Vertus, qu'il avoit unies depuis tant d'années, qu'il ſepara neanmoins l'une d'avec l'autre, appellant l'une dans la retraite * & &

* Mademoiſelle de Vertus ſe retira à Port-Royal où elle eſt

& laiſſant l'autre dans le monde.

Il n'y a qui celui qui étoit l'auteur de cette ſeparation qui ſache le douloureux ſacrifice que l'une & l'autre lui firent dans cette rencontre, mais elles avoient toutes deux beaucoup de vertu, & elles ſavoient que la veritable piété conſiſte à ſuivre Dieu par-tout où il lui plait de nous conduire, à ne rien faire que par ſes ordres, & à compter les amitiés les plus ſaintes au nombre des choſes qu'il faut quitter pour aller à lui. Car Mademoiſelle de Vertus avoit de ſon côté quelque douleur qu'une Dame pour qui elle avoit infiniment de la conſidération, & qu'elle preferoit à tout, excepté Dieu, ne pût la ſuivre dans la réſolution qu'elle prenoit de ſe cacher pour le reſte de ſes jours dans un monaſtere, où elle devenoit ſelon S. Paulin, *exul civium & civis effecta ſanctorum.* Madame de Longueville de ſa part lui portoit une ſainte envie, & ſe fût trouvée mille fois heureuſe, s'il eût plu à Dieu de rompre tout d'un coup les liens qui la mettoient dans l'impuiſſance de ſe retirer.

Mais enfin le capital n'eſt pas de quitter exterieurement le monde, quoique cela ſoit bien lorſqu'on le peut; le tout eſt de s'éloigner de ſon eſprit & de ſes manieres d'agir. Un habit religieux peut-être inutile, & un habit du monde peut-être innocent. Madame de Longueville trouvoit même beaucoup plus de peines & d'humiliations dans le monde qu'elle n'en eût trouvé dans la Religion, & ſa maiſon lui tenoit plus lieu de pénitence que les monaſteres les plus reformés; puiſqu'il étoit aiſé qu'elle y trouvât à ſouffrir davantage, & qu'elle y eût plus de ſujet de mortifier ſes paſſions & la delicateſſe de ſon eſprit.

eſt morte après vingt-un an de retraite. Ses infirmités l'empêcherent d'y prendre l'habit de Religieuſe.

eſprit. Le repos, la douceur, la gloire de la profeſſion religieuſe ſont ſouvent dangereuſes aux perſonnes de qualité, & flattent bien davantage leurs infirmités & leur orgueil naturel. Le monde au contraire avec ſes contradictions & ſes mépris, leur eſt bien plus utile, & plus propre pour expier leurs péchés par une douceur humble & perſevérante qui eſt la vraie pénitence. Elles peuvent ainſi ſe purifier davantage & ſatisfaire plus à Dieu en un jour, que dans la Religion pendant des mois entiers; lorſque, comme Madame de Longueville, elles ne ſont pas en danger d'être affoiblies dans le monde par l'attrait des choſes qui s'y rencontrent, & de s'y laiſſer amollir par ſes fauſſes douceurs.

C'eſt pourquoi M. de Saci qui étoit l'intime ami de Madame de Longueville auſſi-bien que Mademoiſelle de Vertus, me diſoit ſouvent que notre ſiecle étoit heureux d'avoir une princeſſe de cette dévotion qui montrât aux perſonnes de qualité qui ſont dans le monde, de quelle maniere elles y doivent vivre pour s'acquitter de leurs obligations, ſans y conſidérer ni leur contentement ni leurs peines, & pour accorder ce qu'elles doivent à Dieu avec ce qu'elles doivent au monde. Il admiroit en ce point la ſageſſe de Madame de Longueville, qui gardoit en tout un milieu & un tempérament ſi juſte juſques dans les moindres choſes, & qui voyoit tout d'un coup ce qu'elle devoit donner au monde en ce qui étoit des habits & des modes, ayant pour regle principale le ſoin d'y faire paroître la modeſtie & la retenue: car l'Ecriture l'ordonne aux femmes chrétiennes de quelque qualité qu'elles puiſſent être.

Ainſi par ſon exemple elle s'oppoſoit humblement au luxe & à la molleſſe du tems, & ſurtout à la vie delicieuſe des veuves de ſa qualité, qu'elle

qu'elle regardoit comme mortes, ſelon S. Paul. Que ſi le monde ſait mauvais gré à ces perſonnes, & s'il ne veut pas les laiſſer vivre de cette ſorte, elles ſont bien de laiſſer vivre le monde comme il lui plait, & elles doivent ſupporter humblement ſes mépris & ſes reproches, les prenant pour une partie de leur pénitence & pour une marque qu'elles ſont à Dieu; puiſque ſi elles ſuivoient le monde, le monde aimeroit ce qui eſt de lui. Pour Madame de Longueville elle s'appliqua toute aux ſoins des pauvres & à la conſtruction des temples. Elle prodigua ſes revenus en charités, & devint comme pauvre au milieu de ſes grands biens, prenant de ſon néceſſaire même pour ſatisfaire ſon avidité inſatiable de donner, ſans que neanmoins les pauvres qu'elle aſſiſtoit, ni les temples qu'elle bâtiſſoit puſſent rougir d'un bien qu'elle prodiguoit, puiſqu'il n'y avoit rien que de très pur, rien qui eût été ravi, ou même exigé avec trop de rigueur.

Il y avoit long-tems qu'elle étoit accoutumée à ces ſaintes profuſions, & dès ſa premiere converſion, elle donnoit à des œuvres de piété ce qui lui reſtoit de bien, après avoir ſatisfait aux reſtitutions auxquelles l'obligeoit la part qu'elle avoit priſe à la guerre civile. Ainſi elle ne vivoit plus pour elle-même, mais pour Dieu & pour ſon Egliſe, à laquelle il y avoit long-tems qu'elle avoit donné les plus tendres de ſes penſées.

Car quelques louanges magnifiques qu'on ait pu lui donner après ſa mort, on peut dire que la principale eſt le zele qu'elle a témoigné pour l'Egliſe, & ſa charité envers tous ceux qui la défendoient, & qui par une ſainte liberté s'expoſoient à la violence de ceux qui s'en déclaroient les perſecuteurs. Quoiqu'elle vît par la pé-

pénétration de ſon eſprit qui n'ignoroit rien, qu'elle n'auroit que des mépris à attendre de cette conduite, elle ne laiſſa pas de retenir chez elle, comme faiſoit autrefois ſainte Melanie, ſelon le témoignage de S. Paulin, ceux que l'on chaſſoit de toutes parts. Son hôtel étoit l'azile de ceux à qui tout le reſte de la France ſembloit fermé.

Elle y mettoit à l'abri des violences ceux qui étoient ſur le point d'y ſuccomber. Elle cachoit encore plus dans ſon cœur que dans ſon hôtel ceux à qui il ſembloit qu'il n'y avoit que les priſons qui fuſſent ouvertes; & elle ne craignoit point, par ſes charités, d'attirer ſur elle une partie de la haine que l'on avoit conçue contre ceux qu'elle protegeoit. Elle ne rougiſſoit point de leurs opprobres. Elle paroiſſoit ſans crainte devant ceux qu'elle ſavoit ne l'eſtimer pas beaucoup par cet endroit. Sa gravité ſi ſainte & ſi uniforme faiſoit plutôt rougir ceux qui lui avoient voulu faire un crime de ce qu'elle regardoit comme ſa gloire. C'étoit aſſez aux plus violens de la voir pour ſupprimer tout d'un coup ce qu'ils avoient dans le cœur. Sa préſence arrêtoit les plus emportés. Elle leur imprimoit du reſpect pour elle; & ſes plus grands ennemis n'oſoient lever les yeux pour l'enviſager.

C'eſt ainſi que ſa charité toujours douce, toujours humble, toujours amie de la pénitence & du ſilence, trouvoit le moyen de témoigner ſon zele à Dieu pour les interêts de ſon Egliſe, en ſoutenant de tout ſon pouvoir ceux qui s'expoſoient pour la défendre.

Mais que le monde ait traité comme il lui a plu ſa grandeur humaine, Dieu eſt maintenant la recompenſe de ſes vertus ſi chrétiennes, & il lui ouvre ſon ſein, comme elle a ouvert des entrail-

trailles de charité à ſes ſerviteurs. Que Jeſus-Chriſt qui fait de ſi grandes promeſſes à ceux qui le reçoivent, ou dans la perſonne de ſes pauvres qui ſont ſans logement, ou dans celle de ſes miniſtres qui ſont ſans retraite, lui rende à la vue des anges & de ſon Pere celeſte ce qu'elle a fait ſi long-tems dans un ſi grand ſecret, pour ménager la ſureté de ſes bonnes œuvres, encore plus que celle des perſonnes envers qui elle les exerçoit. Avec quels yeux aura-t-elle vu dans le ciel l'admirable M. de Bernieres dont Dieu s'étoit ſervi ſi avantageuſement dans la Normandie, comme je l'ai déja dit (page 224.) pour fomenter & nourrir les premiers feux de ſa converſion? & quelles actions de graces ce ſaint homme, en la voyant, aura-t-il rendues à Dieu qui avoit mis lui même la main à l'édifice pour l'affermir & l'achever, puiſque ſans ſon ſecours tout ſeroit tombé par terre?

Je ne ſai comment la mort de cette perſonne me fait ici ſouvenir de M. de Bernieres. Qui ſait ſi ce n'eſt pas la grande part que M. de Bernieres a eue à la converſion de Madame de Longueville qui a ſi fort irrité le démon & ſes émiſſaires contre lui? La rage qu'il avoit de la ſolidité de ce changement, les ſuites qu'il en apprehendoit, la crainte où il étoit que ce ſaint homme, par ſon exemple, par ſa franchiſe, par ſon affabilité, par ſa cordialité, par ſa ſimplicité, ne gagnât encore beaucoup d'ames à Dieu, lui fit mettre tout en uſage pour l'écarter de Paris, & le releguer à Iſſoudun, où il a fini ſa courſe pour aller ſe rejoindre avec ſon épouſe qu'il avoit tellement gagnée à Dieu, & qu'il avoit engagé à porter la piété & la pénitence ſi loin, que la révérende Mere Angelique, que l'on ne trompoit guéres, l'ayant vue, ne put s'empêcher d'en parler avec beaucoup d'eſtime.

M. de

M. de Bernieres qui le ſut, dit que c'étoit là la louange la plus avantageuſe que ſa femme pût recevoir, & que ce témoignage ſi favorable les obligeoit tous deux à s'humilier, en rendant graces à celui qui avoit fait cette bonne œuvre en eux; qu'il ne ſepareroit pas la grace de ſa femme de la ſienne, puiſque le ſacrement de mariage & le lien tout particulier d'un deſir tout nouveau de ſe conſacrer à Dieu, faiſoient qu'il pouvoit dire plus que jamais qu'ils n'étoient qu'un dans une même chair, & que rien ne pouvoit ſeparer ce que Dieu avoit uni en tant de manieres; qu'il ne ſouhaittoit plus qu'une choſe, qui étoit que leur union dans la piété paſſât juſqu'à leurs enfans, & qu'ils fuſſent encore plus à Dieu qu'ils n'y étoient eux mêmes, en quelque maniere qu'il lui plairoit & en quelque profeſſion qu'il voudroit; qu'il connoiſſoit mieux que jamais le néant du monde, & le peu de gens qui marchent dans la voie de l'Evangile.

C'eſt ce qui lui donna une ſi grande ardeur d'amour pour M. de Bagnols. Ils étoient d'une humeur différente à la verité. L'un étoit plein de feu, & l'autre étoit la douceur même: mais ils s'accordoient en une infinité de choſes. Tous deux prêterent l'oreille à la voix de la verité qui ſe faiſoit entendre à eux. Tous deux furent fidelles à Dieu qui les appelloit. Tous deux profiterent des grands exemples de vertu que Dieu fit paroître en leur tems. Tous deux ſe défirent de leurs charges de Maître des requêtes. Tous deux pratiquerent la pénitence; tous deux aimerent, ſervirent, & protegerent ceux qui la faiſoient. Tous deux furent prodigues de leurs biens aux pauvres. Tous deux ayant perdu leurs femmes un peu après s'être donnés à Dieu, n'eurent point de plus grand deſir que de les ſuivre; & mirent dans le peu qui leur reſtoit

de vie leur principale occupation à l'éducation de leurs enfans, M. de Bagnols ayant eu pour ce ſujet la maiſon de Troux, & M. de Bernieres celle du Chainai.

La mort de Madame de Longueville qui m'a donné lieu de parler encore de M. de Bernieres, fit bien-tôt voir quelle étoit la conſidération qui avoit long-tems fait garder quelques meſures à ceux qui n'aimoient pas Port-Royal, & qui les avoit empêchés de pouſſer les choſes aux dernieres violences. En effet on ne différa pas plus d'un mois à agir.

Je me ſouviens qu'alors M. de Saci & moi ménagions beaucoup notre union à Port-Royal des champs, où M. de Saci étoit venu s'établir trois ou quatre ans après ſa Baſtille, pendant que je demeurois à Paris, ou du moins près de Paris, pour veiller à ſes impreſſions.

Il m'écrivoit ſur ce ſujet beaucoup de lettres; & la paix qu'il goutoit dans cette bienheureuſe retraite lui faiſoit ſouhaitter que j'y euſſe part; parce qu'il m'avoit toujours honoré d'une affection particuliere. Tout l'hiver de cette année 1679. s'étoit paſſé dans ce commerce de lettres. J'avois toujours peine ſur cet établiſſement, parce que je n'y voyois rien de ſtable. Je fus dans cette ſuſpenſion pendant tout l'hiver juſqu'à Pâque, qui étoit le tems que M. de Saci avoit marqué pour une derniere déciſion. A Pâque il me pria de différer encore quelques ſemaines, juſqu'à ce que l'affluence des viſites fut paſſée: & mon jour enfin m'étant marqué, j'allai très réſolu de demeurer là, ſi on le jugeoit à propos, foulant aux pieds toutes les raiſons contraires. Dieu ſait avec quelle ſimplicité je m'offrois à lui pendant ce voyage, ne voulant que ſa gloire & ſa volonté, auſſi-tôt qu'il me l'auroit fait connoître. Lorſque j'arrivai là, & qu'entrant dans l'égliſe

l'égliſe j'adorai le ſaint ſacrement, je m'offris à Dieu comme une cire molle, pour obéir à tout ce qu'il m'ordonneroit par ſon ſerviteur. Mais lorſqu'il m'eût fait entrer dans ſon cabinet, & qu'il m'eût témoigné mille amitiés, je fus bien ſurpris, dès que je commençai à entrer en matiere ſur mon affaire, & que je lui demandai ce que j'allois devenir, d'apprendre que tout cela avoit été décidé d'une maniere à laquelle on ne s'attendoit pas. „ Vous ſavez, me dit-il, le voya-„ ge que M. de Paris (de Harlai) vient de faire „ ici, & les ordres qu'il nous a donnés de nous „ retirer" *. Je lui répondis, la larme à l'œil, que je n'en ſavois rien, mais que je l'avois toujours craint.

Auſſi-tôt, bien éloigné de penſer encore à venir me retirer avec lui à Port-Royal, je penſai au contraire en moi-même à ménager cette occaſion, & à faire tous mes efforts pour qu'il vînt ſe retirer avec moi à S. Mandé où je demeurois. Mais je ne me preſſai pas de lui faire cette ouverture; j'aimai mieux me répandre ſur la douleur que je reſſentois de ce nouvel ordre, qui alloit cauſer une ſeparation ſi ſenſible. Il me répondit avec une humilité qui venoit du fond du cœur, qu'il y avoit du plaiſir à témoigner à Dieu qu'on reconnoiſſoit qu'on n'eſt rien & qu'il n'a pas beſoin de nous; que Dieu ſait bien conduire ſes plus grands ouvrages par les hommes, ſans avoir beſoin de ces hommes qu'il y employoit; qu'il étoit heureux de ce que Dieu lui ouvroit une porte pour la retraite qu'il avoit

* Le 17. Mai 1679. M. de Harlai alla à Port-Royal des champs, d'où il fit ſortir toutes les penſionnaires & les poſtulantes, chaſſa les novices, après les avoir dépouillées de leur habit de Religion, fit défenſe d'en recevoir dans la ſuite, écarta les ſolitaires & chaſſa tous les confeſſeurs.

toujours dans le cœur, quoiqu'il eût peine à faire cette démarche par lui-même; qu'il étoit bon qu'après avoir travaillé pour les autres, il entrât dans un état où il n'eût plus qu'à penſer à Dieu & à ſoi, avant que de paroître devant lui; qu'il avoit toujours eſpéré de lui cette miſericorde, & qu'il ſe l'étoit preſque promiſe en jettant les yeux ſur M. de S. Ciran, ſur M. Singlin, ſur M. Rebours, ſur M. Dumont, & ſur d'autres que Dieu avoit éloignés de Port-Royal, où ils avoient tant travaillé, afin qu'ils ſe diſpoſaſſent mieux à la mort dans leur retraite; que c'étoit dans cette vue & avec cette joie qu'il avoit reçu l'ordre que M. de Paris venoit de lui donner; qu'il ſe trouveroit extrêmement honoré, ſi Dieu envoyoit un ange pour lui dire qu'il ſe retirât de Port-Royal; qu'au lieu d'un ange il lui avoit envoyé M. de Paris en qui il honoroit Dieu même; comme lorſque les Rois envoient des lettres de cachet par quelque valet de pied, c'eſt le Roi lui même que l'on honore & à qui on obéit, & non à ce valet de pied qui apporte l'ordre.

Il me dit beaucoup de choſes ſemblables qui me le faiſoient admirer de plus en plus, & je tombai enſuite ſur le deſir que je roulois en moi-même, qu'il me fît l'honneur de venir avec moi à S. Mandé pour s'y retirer. Je lui avouai qu'ayant pris une ſi grande maiſon, où il y avoit une chapelle fort propre & fort commode, avec permiſſion d'y dire la Meſſe, je l'avois eu en vue, parce que je me défiois toujours des choſes, & que j'appréhendois quelque renverſement. Il m'écouta paiſiblement, & conſidéroit avec beaucoup d'attention ce que je lui diſois, & je remarquois qu'il entroit aſſez dans mes propoſitions; mais il ne fut pas maître des choſes, & on le pouſſa avec tant de force de choiſir Pompone

pone pour ſa demeure, qu'il ne put y reſiſter. Comme il prévit qu'étant là il y auroit beaucoup de perſonnes qui ſouhaitteroient le voir, & qu'ainſi ſa retraite & celle des perſonnes qui ſeroient avec lui en ſeroit beaucoup troublée, il prit de grandes meſures d'abord pour empêcher qu'on ne le vînt viſiter. Il me fit l'honneur d'agréer que j'y fiſſe un petit tour, & je me ſouviens que comme je n'étois là que depuis quelque tems, & par conſequent encore dans le deſordre, je lui dis dans ma premiere ſurpriſe: Hé! Monſieur; ceci n'a pas tout-à-fait l'air de vos autres logemens. „Je ſuis fort bien, „ me répondit-il; ſi l'on ne prend garde à ſoi, „ l'on s'accoutume inſenſiblement à être trop à „ ſon aiſe. Au commencement, j'étois dans un „ petit cabinet auprès de M. Arnaud, on me donna enſuite une petite chambre dans un grenier; „ peu à peu mes logemens ſe ſont agrandis & „ embellis, *ab initio non fuit ſic.*

Je ne dirai rien de particulier de ce que faiſoit M. de Saci à Pompone: tout le public a ſu quelles y étoient ſes occupations, & on voyoit de tems en tems ſortir de ce lieu quelque nouveau volume de la Bible, à l'éclairciſſement de laquelle il avoit ſacrifié ce qui lui reſtoit de vie. Ainſi lorſque les hommes arrachoient M. de Saci à Port-Royal des champs, & ôtoient à ces ſaintes filles la pâture ſpirituelle que leur donnoit ce ſaint homme, la ſageſſe de Dieu, toujours admirable, trouva le moyen de leur faire continuer ce ſecours qu'il leur rendoit. Ses travaux qui le ſanctifioient lui-même, & qui ſanctifioient toute la France, étoient les ſaintes delices de ces ames religieuſes. Elles y trouvoient tout l'eſprit de leur pere qui ſe dépeignoit par-tout, & il leur ſembloit lire moins ſes ouvrages que l'entendre parler lui-même; tant

ſes ouvrages étoient ſemblables à ſon eſprit, & ſa main s'accordoit avec ſon cœur.

Comme la vue de ces ſaintes filles étoit ce qui l'encourageoit plus particulierement à ce travail, ces ames pieuſes regardoient auſſi les ouvrages de M. de Saci comme un bien auquel elles avoient un droit particulier. Elles regardoient ces livres qui leur venoient de tems en tems, comme autant de moyens, que leur Auteur trouvoit d'ajouter toujours de loin de nouveaux ornemens à l'édifice ſpirituel, à la conſtruction duquel il s'étoit toujours appliqué avec tant de ſoin. Après leur avoir donné pendant pluſieurs années l'exemple d'une ſainte vie, il leur donnoit enſuite le ſecours de ces ſaintes inſtructions, dans leſquelles il avoit le bonheur de trouver des ames dociles, qui ſe rendoient comme des copies vivantes des originaux qu'il leur traçoit.

J'avoue que j'ai admiré cent fois, qu'en un tems où toutes les bouches étoient muettes, & où perſonne n'oſoit plus faire paroître aucun Ecrit, M. de Saci eût ſeul cette liberté. On le pouvoit bien chaſſer de Port-Royal, & l'éloigner des Religieuſes qu'il y conduiſoit, comme s'il eût été capable de leur inſinuer des maximes dangereuſes, mais en même tems on ſouffroit qu'il publiât ſes Ecrits. Ceux mêmes qui lui interdiſoient la conduite des Religieuſes, les recevoient avec applaudiſſement; & s'ils ne les liſoient, ils en faiſoient au moins le ſemblant, & s'en faiſoient un mérite. Dieu ſembloit leur inſpirer dans le fond du cœur du reſpect pour cet ouvrage. Ils s'étonnoient eux-mêmes de leur facilité à le ſouffrir, & ne comprenoient pas comment ils donnoient la main à la publication de ces livres.

Faudroit-il de plus grandes marques pour faire voir que ce travail étoit dans l'ordre de Dieu,

&

& qu'il y répandoit ſes bénédictions de plus en plus? On a reconnu par la lecture de ces beaux ouvrages, avec quelle lumiere S. Jerôme, dont M. de Saci imitoit les travaux, avoit dit à une perſonne qu'il invitoit à venir auprès de lui, qu'il étoit difficile d'entrer dans le ſanctuaire de l'Ecriture, ſi quelqu'un ne nous y conduiſoit par la main. Ce livre pour la plûpart du monde, étoit un livre fermé & ſcellé, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture. On pouvoit le préſenter à lire, mais on répondoit: Je ne le puis, il eſt ſcellé. Combien aujourd'hui, s'écrie S. Jerôme, croient ſavoir l'Ecriture, & n'ont qu'un livre cachetté? Sur quoi ce ſaint Docteur rapporte l'exemple de l'Eunuque des Actes. Qui étoit plus docile que lui, dit ce Pere, ou plus affectionné à l'Ecriture? Il vient des extrémités du monde, quitte une Cour royale, aime ſi fort les livres ſaints, que dans ſon char même il s'en occupe. Cependant les liſant, les méditant, les honorant il ne comprenoit pas qui étoit celui dont elles parloient uniquement; & il dit à Philippe, qui lui demandoit s'il comprenoit ce qu'il liſoit: *Comment le puis-je, ſi quelqu'un ne me l'apprend?* Il ſemble, ſelon l'expreſſion du même Pere, que M. de Saci fut ſuſcité de Dieu dans notre ſiecle pour être cet homme, & qu'il a reçu la clef de cette porte orientale dont parle Ezechiel, par où nous vient la veritable lumiere, pour entrer dans ce ſacré temple, & pour découvrir les voiles qui couvrent de toutes parts l'ancien teſtament. Que ce ſiecle rende graces à Dieu, de ce qu'un ſi ſaint Prêtre a cru ſa vie bien employée à aider les hommes en ce point, pour leur faire recueillir ſans peine ces fruits ſacrés dont la racine vivante eſt dans le ciel, ſelon l'expreſſion de S. Jerôme.

La douleur que ce ſaint homme avoit dans les

lumieres que Dieu faiſoit briller dans ſon eſprit, étoit qu'elles ne fuſſent pas les mêmes dans tous les autres. Son amour pour le prochain lui faiſoit ſouhaitter que tous fuſſent auſſi éclairés que lui. C'eſt ce qui lui donnoit cette eſpece d'inſatiabilité de faire tant de préſens de ſes livres aux perſonnes des provinces éloignées, qui y manquoient d'inſtruction. Sa dévotion avoit toujours été de procurer des livres de piété à ceux à qui ils pouvoient être utiles. Il recommandoit cette pratique aux amis qui le conſultoient touchant les charités qu'ils pouvoient faire; & il deſiroit ſur-tout qu'on procurât des livres aux pauvres Eccleſiaſtiques de la campagne, qui n'en pouvoient avoir faute d'argent. „ On eſt homme avant que d'être ſavant, diſoit-il, avec ſa gaieté ordinaire „ Il faut vivre avant que d'étudier. On a beſoin d'acheter de quoi entretenir cette miſerable vie, & on ne peut avoir les ſecours dont „ on a beſoin pour acquerir une ſcience qui eſt cependant très néceſſaire; car il faut, ſans „ comparaiſon, préferer ce qui regarde l'ame, „ à ce qui ne regarde que le corps: " C'eſt dans ce deſſein que dans la derniere viſite que j'eus l'honneur de lui rendre, il m'offrit de ſa Bibliotheque tous les livres dont je pouvois avoir beſoin, & qu'il vouloit bien me dire que ſa penſée étoit en mourant de la laiſſer à M. du Foſſé, afin que ſans la démembrer, il en aſſiſtât ceux qui pouvoient utilement s'en ſervir, & qu'il eût ſoin en mourant de la laiſſer de même après lui à une perſonne qui en uſât de la même ſorte; contribuant ainſi après ſa mort à l'édification de l'Egliſe, qui étoit ſon plus grand deſir.

Il paſſa donc dans cette eſpece d'exil quatre ou cinq ans, travillant toujours ſur l'Ecriture, & croiſſant toujours dans l'amour de l'humilité; comme on peut voir dans ſes livres que c'eſt ſur cette

cette vertu & ſur celle de la charité, que roule tout ce qu'il dit. Je me ſouviens que pendant ces viſites que je lui rendois, il arriva une fois de furieux tonnerres qui épouvanterent tout ce qu'il y avoit de gens dans la maiſon. M. de Saci toujours tranquille, ſe repréſentant dans l'eſprit d'autres tonnerres bien plus terribles, prit ce moment pour nous dire, que la moindre penſée d'orgueil étoit plus à craindre que tous les éclats de tonnerres. Il reduiſoit toute l'humilité chrétienne aux ſentimens qu'il avoit exprimés dans ces vers:

Se mépriſer ſoi-même & mépriſer le monde,
Ne mépriſer perſonne & ſouffrir le mépris,
Ce ſont les quatre effets d'une vertu ſans prix,
Qui ſur Dieu ſeulement toute ſa gloire fonde.

M. de Saci étant à Pompone avoit peu d'entretiens les après-dinées qui puſſent le délaſſer de l'application qui étoit continuelle durant la matinée: il tomba l'été de l'année 1683. dans une fievre quarte qui allarma étrangement tous ſes amis. Lorſqu'il en eut eu ſix ou ſept accès tout le monde opina au Quinquina; & comme M. Denis étoit en vogue pour en ſavoir bien compoſer les priſes, on jetta les yeux ſur lui, & on lui en parla. Il dit fort réſolument qu'il le guériroit, & qu'on eût ſoin ſeulement de le faire venir promptement à Paris; ce qu'on fit. Je n'eus pas le bien de l'avoir au logis; parce que comme bien du monde l'accompagnoit, il n'y eut pas eu aſſez de place. Il alla deſcendre à l'hôtel de Bon-air, où l'on prit la réſolution de ne le laiſſer voir à perſonne. Je me preſentai auſſi, & on me refuſa de même, ce qui parut un peu dur à quelques-uns. Pour moi je n'en témoignai rien, & louai ſeulement la bonne intention des gens. La fievre ceſſa, comme M. Denis l'avoit dit, & je me ſouviens que M. Barail

me dit que ſi l'on n'y prenoit bien garde, cette fievre ainſi arrêtée joueroit un mauvais tour.

Cependant nous nous laiſſions tous aller à la joie de cette guériſon précipitée; & on ramena M. de Saci en triomphe à Pompone, comme arraché d'entre les bras de la mort, qui ne perdoit point de vue neanmoins ſa proie prochaine. Lorſqu'il fut de retour à Pompone, il ne fut pas long-tems ſans me faire l'honneur de m'écrire, pour me dire qu'il ſeroit bien aiſe de me voir, & qu'il avoit une affaire qu'il vouloit me communiquer. M'ayant marqué le jour, je ne manquai pas de m'y rendre. Il faut avouer que la maniere ſi obligeante dont il me reçut, ne s'effacera jamais de ma mémoire. On peut dire que m'ayant fait l'honneur de m'aimer depuis que j'eus l'honneur de le connoître, il m'aima juſqu'à la fin. Car helas! nous ne ſavions pas ni l'un ni l'autre, qu'il n'avoit preſque plus que huit jours à vivre.

Dès qu'il me vit entrer dans ſa chambre, il courut à moi pour m'embraſſer, & moi j'avançai & me jettai à ſes pieds pour lui demander ſa bénédiction. Il me tint embraſſé long-tems. Lorſque l'un & l'autre nous verſions des larmes, il me parla le premier, ce que le reſpect me faiſoit attendre. „ Hé bien! Monſieur, me dit-„ il, on vous a donc traité comme les autres?" comme pour me faire excuſe, de ce qu'on ne me l'avoit pas laiſſé voir à Paris; au lieu qu'il lui ſembloit qu'on auroit du faire un peu plus de diſtinction d'une perſonne qui étoit ſi particulierement à lui. Je lui répondis que, quelque ſenſible que cela m'eût été, je ſavois neanmoins toujours préferer ſon repos à ma ſatisfaction; & que dans cette vue je n'avois qu'à louer les bonnes intentions des perſonnes qui l'approchoient; que ſa ſanté m'étoit ſi prétieuſe, que je me croyois très

très obligé à ceux qui témoignoient en avoir de ſi grands ſoins. Ainſi j'excuſai le premier ceux qu'il ſe mettoit en peine d'accuſer lui-même. Il ne laiſſa pas de me témoigner que cela lui avoit fait beaucoup de peine; auſſi bien que le refus que l'on avoit fait à quelques autres perſonnes, comme à M. de Bournonville qui l'étoit venu voir avec Madame ſa fille. Il me dit qu'il lui en avoit écrit pour lui en demander pardon, qu'il en étoit très fâché, & qu'il prenoit ſur lui toute cette faute, parce qu'il ſavoit qu'on étoit aſſez porté à la faire retomber ſur d'autres perſonnes, qu'il avoit ainſi la bonté de tirer d'affaire. Il me témoigna auſſi qu'il avoit eu de la peine que M. le Docteur Roulland*, ne lui eût pas parlé, & il approuvoit le petit reſſentiment qu'il en témoignoit. Il me dit auſſi qu'il lui en avoit fait des excuſes, & qu'il l'avoit très humblement ſupplié qu'une choſe qui étoit ainſi arrivée par ſurpriſe, & dans un état de foibleſſe, où on dépend de beaucoup de perſonnes, n'alterât rien de l'amitié qu'il lui avoit juſques-là ſi obligeamment témoignée en toutes rencontres, dont il lui rendoit de très humbles actions de graces, & dont il ne perdroit jamais le ſouvenir. Qui pourroit ne pas excuſer une perſonne innocente, qui prend ainſi ſur ſoi les fautes des autres?

Après que nous eûmes fini ce ſujet, il vint à celui pour lequel il m'avoit demandé: il me dit qu'il y avoit trois ſemaines que toute la Cour paſſant par Pompone, beaucoup de perſonnes, entre autres M. de Montauſier & M. de Peliſſon lui avoient fait l'honneur de le venir voir. Il ajouta que ce dernier lui avoit propoſé un deſſein; qu'il avoit fait avec ſoin un gros volume

* Thomas Roulland qui eſt mort Prevôt de l'égliſe de Reims.

me des paſſages des Peres, qui combattoient les hérétiques & leur ſchiſme d'avec l'Egliſe; qu'il cherchoit quelqu'un pour les traduire, & qu'il le prioit de vouloir bien l'aider en cela. M. de Saci dit que tout d'un coup il avoit jetté les yeux ſur moi, mais qu'il n'avoit voulu rien engager ſans me parler; que M. Peliſſon attendoit ſa réponſe, mais qu'il ne pouvoit la lui faire qu'auparavant il n'eût ſu la mienne. Je lui répondis qu'il me connoiſſoit mieux que je ne me connoiſſois moi-même; qu'il ſavoit ſi j'étois capable de cet ouvrage dont il me parloit; que s'il me jugeoit aſſez fort pour cela, j'étois tout prêt de faire ce qu'il lui plairoit. Il m'en témoigna beaucoup de joie, & me dit même que ſi je voulois être inconnu, il ſe chargeroit d'envoyer lui-même prendre ces papiers chez M. Peliſſon, qui les avoit mis par ordre dans une caſſette. Je lui dis, que cela ſeroit encore mieux; & après pluſieurs choſes ſur les auteurs dont cet ouvrage étoit tiré, il gliſſa que M. Peliſſon lui avoit dit qu'il ne ſeroit pas ingrat envers le traducteur; qu'il étoit maître des penſions; que c'étoit lui qui les payoit; & que l'interêt qu'il prenoit à cet ouvrage, feroit qu'aſſurément la penſion due au traducteur ne ſeroit pas oubliée. M. de Saci ajouta, qu'il avoit d'autant plus de joie de cela, que j'avois depuis peu ma ſœur auprès de moi, & que ce ſecours nous mettroit l'un & l'autre plus au large. Dès qu'il eût dit cela; „Oh! Mon„ ſieur, lui dis-je, pour l'ouvrage je le ferai, „ puiſque vous le jugez à propos; mais pour la „ penſion je vous prie de ne m'en point parler. „ J'ai trop réſolu dans tous les ouvrages que je „ pourrois faire à l'avenir de ne recevoir jamais „ un double. Ma ſœur ne m'embarraſſe point, „ Dieu merci." Il me regardoit lorſque je diſois cela, & quand j'eus ceſſé de parler, il me dit

dit que c'étoit dans la crainte que je n'euſſe beſoin de ce ſecours qu'il me faiſoit cette propoſition, que puiſque cela n'étoit point, il ne croyoit pas à propos que je me commiſſe en me faiſant connoître ainſi. Cela finit l'affaire, & après avoir fait quelque tems reflexion ſur ce que je venois de dire, il alla querir ſur ſa table quelques papiers pour me les montrer; & en ſe levant promptement de deſſus ſon fauteuil, il s'écria en diſant d'une voix ni haute ni baſſe: oh! que vous étes heu . . . .! Il n'acheva par la derniere ſillabe. Nous nous mîmes enſuite ſur le ſujet de l'Ecriture qui étoit ſon ouvrage ordinaire, pour l'impreſſion duquel il prenoit toutes les meſures avec moi; & après avoir dit là deſſus pluſieurs choſes, il m'echappa de lui marquer l'eſtime que quelques perſonnes que je lui nommai, avoient temoignée du dernier ouvrage qui avoit paru de lui.

O mon Dieu! que ne puis-je me ſouvenir aſſez de tout ce que ce ſaint homme me répondit ſur ce ſujet, & des ſentimens d'humilité & de tremblement qu'il avoit continuellement pour les choſes mêmes que tout le monde admiroit tant!

„ Je ne m'étonne pas beaucoup, me dit il, que
„ bien des gens aiment ces traductions & ces
„ explications; je crains que ce ne ſoit, parce
„ qu'elles ſont dans un tel état qu'ils peuvent les
„ entendre ſans peine, & que leur curioſité y
„ peut être ſatisfaite à peu de frais. Une des
„ principales raiſons qui les porte à rechercher
„ ces livres, eſt qu'ils n'y voient plus les diffi-
„ cultés qu'ils trouvoient auparavant dans l'E-
„ criture. Ils ſouffrent bien de n'en pas com-
„ prendre les verités & les miſteres; mais ils
„ ne peuvent ſouffrir le langage obſcur & em-
„ barraſſé dont le ſaint Eſprit ſe ſert pour les leur
„ propoſer, s'ils n'ont une foi, un crainte de
„ Dieu

„ Dieu & une ſoumiſſion qui n'eſt pas ſi com-
„ mune: deſorte qu'ils ſont bien aiſes de trou-
„ ver dans mes traductions une nouvelle clarté,
„ qui les delivre des tenebres qui étoient aupa-
„ ravant ſi fâcheuſes & ſi pénibles à leur or-
„ gueil & à leur curioſité, que le S. Eſprit n'a
„ pas voulu flatter, mais combattre & guérir
„ par ſes paroles.

„ Que ſai-je, ajouta-t-il, ſi je ne fais rien en cela
„ contre les deſſeins de Dieu? J'ai tâché d'ôter
„ de l'Ecriture ſainte l'obſcurité & la rudeſſe: &
„ Dieu juſqu'ici a voulu que ſa parole fût enve-
„ loppée d'obſcurités. N'ai-je donc pas ſujet de
„ craindre que ce ne ſoit reſiſter aux deſſeins
„ du ſaint Eſprit que de donner, comme j'ai
„ tâché de faire, une verſion claire, & peut-être
„ aſſez exacte par rapport à la pureté du langa-
„ ge. Je ſai bien que je n'ai affecté, ni les agré-
„ mens, ni les curioſités qu'on aime dans le
„ monde, & qu'on pourroit rechercher dans
„ l'Académie françoiſe. Dieu m'eſt temoin
„ combien ces ajuſtemens m'ont toujours été en
„ horreur; mais je ne puis me diſſimuler à moi-
„ même, que j'ai tâché de rendre le langage de
„ l'Ecriture clair, pur, & conforme aux regles
„ de la grammaire; & qui peut m'aſſurer que
„ ce ne ſoit pas là une méthode différente de
„ celle qu'il a plu au ſaint Eſprit de choiſir; &
„ que je ne ſois repréhenſible en le faiſant parler
„ autrement qu'il n'a eu deſſein de parler par
„ les auteurs canoniques, & d'une maniere dif-
„ férente de celle qui a été ſuivie par ceux qui
„ ont traduit l'Ecriture ſainte avant moi? N'au-
„ rai-je donc pas ſujet de trembler, ſi le ſaint
„ Eſprit s'étant eloigné juſqu'ici des préceptes
„ de la grammaire, & les ayant ſi viſiblement
„ mépriſés, je prens la liberté maintenant de le
„ reduire à ces préceptes, de les lui faire garder

„ en

„ en parlant aux hommes? Je vois dans l'Ecri-
„ ture que le feu qui ne venoit point du ſan-
„ ctuaire étoit profane & étranger, quoiqu'il pût
„ être plus clair & plus beau que celui du ſan-
„ ctuaire. Ne pourrois-je pas craindre de même
„ que les manieres d'exprimer les oracles de Dieu
„ qui ne ſeroient pas conformes aux ſiennes,
„ ne duſſent être regardées comme profanes ou
„ oppoſées à ſes deſſeins & au reſpect qu'on
„ lui doit?

Je l'interrompis, & pris la liberté de lui dire: Mais faut-il donc, Monſieur, rejetter la pureté & même l'élegance du langage, lorſque l'Ecriture la ſouffre, que la forme de ſes diſcours n'en eſt point alterée, qu'il n'y a rien de hardi ni de recherché, & qu'elle eſt toujours modeſte & comme naturelle? „ Non,
„ me répondit-il, mais on a ſujet de craindre
„ de ne pas ſe tenir aſſez dans les bornes, &
„ de changer quelques fois l'ordre du S. Eſprit.
„ Car ſi on donnoit à l'Ecriture un tour & un
„ ajuſtement ſenſible que Dieu n'a pas voulu
„ qu'elle eût, on rabaiſſeroit ſon langage, on
„ le rendroit humain, & on défigureroit l'E-
„ criture en la voulant rendre plus belle & plus
„ agréable au hommes. Croyez-moi, Mon-
„ ſieur, s'écria-t-il, comme il n'y a rien de ſi
„ grand dans l'Egliſe, il n'y a rien auſſi de ſi
„ dangereux que de traduire ou d'expliquer pu-
„ bliquement l'Ecriture, & d'être l'interprete du
„ S. Eſprit & le miniſtre de ſa parole. Il faut
„ pour cela bien plus de lumieres que pour les
„ traductions des Peres, comme on doit incom-
„ parablement plus d'honneur, de reſpect & de
„ révérence à la parole de Dieu qu'à celle des
„ hommes. Je vois de quoi l'Ecriture menace
„ ceux qui ajoutent quelque choſe à la parole
„ de Dieu. Je ſai que cette hardieſſe paroit

„ d'el-

„ d'elle-même peu religieuſe & peu chrétienne: „ cependant combien y a-t-il d'endroits où l'on ſe „ voit preſque néceſſité de le faire pour les éclaircir. Or ne doit-on pas craindre, en les voulant éclaircir, de mêler l'eau avec le vin, contre la parole du prophete, c'eſt-à-dire, la foibleſſe de l'homme avec la force de Dieu & de ſes miſteres? Enfin je tremble quand je conſidére que le S. Eſprit a voulu que l'Ecriture, telle qu'elle a été dans les mains des fideles, fût juſqu'ici, en pluſieurs livres, remplie de mauvais mots, de mauvaiſes phraſes, & quelquefois de diſcours qui paroiſſent confus & embarraſſés, deſorte que l'on a toujours eu de la peine à les entendre & à les demêler. On y rencontre aſſez ſouvent des fautes contre la grammaire, & contre les regles du langage des hommes. Ai-je bien fait, lorſque j'ai eu deſſein au contraire d'éviter toutes ces fautes apparentes, qui peuvent dégouter bien des eſprits; & de rendre ma traduction la plus nette & la plus intelligible que j'ia pu. Il ne ſuffit pas de penſer faire le bien, ſi on ne le fait effectivement; & je ne ſai ſi c'eſt un bien, que de s'éloigner du ſtile que Dieu a choiſi en parlant aux hommes pour des raiſons très hautes & très dignes de lui. ”

Monſieur de Saci demeura là quelque tems dans le ſilence; pendant lequel je voyois bien qu'il parloit plus à Dieu qu'à moi, & j'admirois cependant en tout ce qu'il venoit de me dire, combien ſa profonde humilité étoit ingénieuſe pour lui fournir des ſujets de s'abaiſſer toujours de plus en plus. Je compris alors que c'étoit par un effet de ces ſentimens ſi humbles que ni tous les avantages de ſon eſprit, ni toutes ſes lumieres ſi pures, ni cette eſtime que tout le monde avoit pour ſes ouvrages, ni ſa vénération que toutes

les

les perſonnes de piété avoient pour lui, ne pouvoient l'empêcher de ſe regarder continuellement devant Dieu, comme n'ayant rien à lui ni de lui-même qui ne fut mauvais, & qu'il ne tremblât juſques dans les occupations les plus ſaintes & les plus divines où il paſſoit toute ſa vie. Lui qui craignoit juſqu'aux plus petites apparences du mal, pouvoit-il être en paix, lorſqu'il croyoit avoir ſujet de craindre de s'oppoſer à la conduite de Dieu, de reſiſter au S. Eſprit, de combattre le deſſein de Jeſus-Chriſt, & de contredire directement ſa ſageſſe? Il ne faut que connoître M. de Saci pour juger dans quelles frayeurs il a été toute ſa vie au ſujet de ſes ouvrages. Dieu ſait balancer divinement les choſes, & donner à ceux de ſes ſerviteurs qu'il a honorés de ſes plus grands dons, des contrepoids, ou viſibles de la part des hommes ou inviſibles dans eux-mêmes, pour les empêcher de s'en élever.

Comme ce ſilence de M. de Saci duroit toujours, je me hazardai de le rompre en lui repréſentant les ſentimens bien oppoſés de ſes amis, dont il avoit toujours eu la vertu encore plus que la dignité en une ſinguliere vénération. Je lui repréſentai la ſainteté de M. d'Alet, qui l'avoit tant exhorté à ce travail, auſſi-bien que pluſieurs autres d'entre Meſſieurs les Evêques; que M. Singlin qui peſoit ſi bien les choſes, n'avoit pas cru qu'il pût refuſer de ſe rendre à leurs deſirs. „ Ce „ n'eſt, me répondit-il, que par ces engage- „ mens là que j'ai entrepris cet ouvrage; & com- „ ment y aurois-je penſé autrement? Mais cela „ ne m'ôte pas la crainte dans laquelle j'ai ſujet „ d'être.

„ J'avois beau dire mes peines, ajouta-t-il: on „ ne m'écoutoit point. Tout ce que je diſois „ de mon incapacité paroiſſoit à M. d'Alet un

„ langage d'humilité, dont les plus habiles peu-
„ vent uſer, & qui ne paſſe pour l'ordinaire
„ que pour un compliment ſpirituel. Ainſi il
„ ne recevoit point mes excuſes. Si j'avois pu
„ l'entretenir de vive voix, j'aurois pu appuyer
„ davantage mes raiſons, après leſquelles il ne
„ m'auroit peut-être plus preſſé, ſe ſoumettant
„ plutôt à la verité qu'il auroit reconnue, que
„ de vouloir me ſoumettre abſolument à ſon au-
„ torité. Je ſai qu'il a agréé les livres que je lui
„ ai envoyés, & qu'un grand nombre de per-
„ ſonnes ont témoigné en être édifiés.

Oh! pour cela, lui dis-je en l'interrompant, cela eſt très vrai. Vous ne pouvez peut-être pas comprendre juſqu'où va l'édification que tout le monde généralement en retire. „ Oui, me
„ dit-il, mais il ne faut pas ſe tromper dans
„ cette belle penſée d'édifier les ames. Il y a
„ grande différence entre contenter & édifier.
„ Il eſt certain que l'on contente les hommes
„ en leur parlant avec quelque élégance; mais
„ on ne les édifie pas toujours en cette maniere.
„ On ne ſauroit les édifier ſi Dieu même ne le
„ fait avec ceux qui travaillent. Et qui ſait ſi je
„ ſuis propre à ſervir aux deſſeins de Dieu,
„ qui a voulu édifier les hommes par l'Ecriture,
„ en la rendant obſcure en quelques endroits &
„ claire en d'autres; afin que ce qu'il y a de
„ clair ſerve pour nourrir les ames; & que ce
„ qu'il y a d'obſcur ſerve pour les humilier &
„ les exercer? La nourriture ſans l'exercice n'eſt
„ pas plus dangereuſe au corps qu'elle l'eſt aux
„ ames; & l'inſtruction ſans humilité ne fait
„ qu'enfler, & ſe convertit en poiſon mortel
„ qui fait que ce qu'il y a de plus ſaint dans la
„ parole de Dieu, tue, comme elle le dit elle-
„ même. Ainſi ſelon ces principes que vous
„ avez vus ſi ſouvent avec moi dans S. Augu-
„ ſtin,

„ ſtin, l'obſcurité de l'Ecriture, n'eſt pas moins
„ utile & néceſſaire au ſalut des hommes que
„ la clarté. Dieu les a mêlées enſemble pour
„ en former un tempérament divin par lequel
„ il les édifie & les ſauve. La ſobriété ſpiri-
„ tuelle n'eſt pas de moindre importance, ni
„ de moindre obligation que la corporelle; &
„ c'eſt peut-être pour cèla que Dieu a voulu
„ qu'il y eut dans les livres ſaints beaucoup d'en-
„ droits obſcurs, témoignant par-là que les ames
„ chrétiennes ont beſoin, non ſeulement d'être
„ nourries par des verités manifeſtes, mais auſſi
„ d'être exercées & humiliées par ce qu'il y a
„ de plus caché & de plus profond dans l'Ecri-
„ ture. C'eſt ainſi que Dieu nous oblige à tra-
„ vailler, pour ainſi dire, à la ſueur de notre
„ front, afin de gagner le pain de l'ame auſſi-
„ bien que celui du corps. Il a choiſi de plus
„ la ſimplicité & la rudeſſe d'un langage negligé,
„ afin d'éprouver ſi nous cherchons la verité
„ pour elle-même : & les Peres ont témoigné
„ en cela ſi peu de delicateſſe, que les plus ha-
„ biles d'entre eux n'ont point fait de difficulté
„ de ſe ſervir de ces expreſſions peu élégantes des
„ traductions qu'ils avoient entre les mains, en di-
„ ſputant même contre les hérétiques. Si j'a-
„ vois donc pu expliquer tous mes ſentimens à
„ M. d'Alet & aux autres Evêques, ils ſe-
„ roient peut-être demeurés d'accord avec moi,
„ qu'il n'eſt point néceſſaire, qu'une traduction
„ ſoit ſi claire pour édifier les ames, & qu'au-
„ contraire on s'oppoſe peut-être par-là au
„ S. Eſprit qui eſt l'architecte & le principal
„ ouvrier de l'édifice celeſte, ſans lequel on ne
„ peut que détruire & ruiner les ames.

„ Vous voyez bien, me dit-il encore, qu'il
„ eſt impoſſible de faire un bâtiment materiel
„ qui ſoit ſolide ſi on ne garde les regles de

„ l'architecture. On ne ſauroit de même éta-
„ blir l'édifice de Dieu dans les ames, que par
„ les regles de l'architecture divine, que le
„ S. Eſprit a marquées par ſes paroles & par ſon
„ exemple, & qui ont été ſuivies dans tous les
„ ſiecles de l'Egliſe. Je me ſouviens toujours,
„ ajouta-t-il, que feu M. l'Abbé de S. Ciran
„ me diſoit autrefois que, comme Dieu a re-
„ duit ſa parole & ſon Verbe dans un état bas
„ & mépriſable par l'Incarnation, pour ſauver
„ les hommes par ce rabaiſſement; il a voulu
„ auſſi honorer ce miſtere dans ſon Ecriture,
„ en propoſant cette même parole ſous des ex-
„ preſſions foibles, informes & obſcures, afin
„ de guérir ainſi les eſprits ſuperbes des hom-
„ mes, & de les rendre capables de ſa grace.
„ Il a cru qu'il leur ſuffiſoit de leur faire gouter
„ en ce monde la bonté de ſa verité dans l'E-
„ criture, & il s'eſt reſervé à leur en faire voir
„ toute la beauté, tout l'éclat & toute la ma-
„ jeſté en l'autre vie, où ils ne ſeront plus en
„ danger d'en abuſer & de s'en éblouir, com-
„ me ils y ſont toujours ici.

„ Voilà l'ordre de Dieu, qu'on peut troubler
„ peut-être ſous prétexte d'édifier les ames qui
„ ne le peuvent être ſans Dieu, qui ne les édifie
„ que par ſes regles. Si la baſſeſſe & l'obſcuri-
„ té de l'Ecriture les choque, cela ne vient que
„ de ce qu'ils y cherchent leur plaiſir, plus que
„ leur ſalut. S'ils aimoient la verité, comme il
„ la faut aimer, & s'ils avoient faim & ſoif de
„ la juſtice & de leur ſalut, comme l'Evangile
„ l'ordonne, ils ne ſe rebuteroient pas par l'ir-
„ régularité apparente des diſcours de l'Ecriture;
„ comme ceux qui ont grand faim ne regardent
„ pas tant ſi les viandes ſont bien ou mal aſſai-
„ ſonnées, ſe contentant qu'elles ſoient bonnes
„ & ſaines. Ceux de même qui ont faim &

„ ſoif

„ ſoif de la verité divine, ne conſidérent pas en
„ quelle maniere elle leur eſt préſentée; mais ils
„ la cherchent avidement dans la parole de Dieu,
„ y recevant avec grande joie ce qu'elle leur
„ donne, & s'eſtimant heureux d'y pouvoir dé-
„ couvrir peu à peu le reſte par l'humilité &
„ par le travail de la bonne vie. Ainſi il ne
„ faudroit pas tant penſer à ſatisfaire à la delica-
„ teſſe des hommes par la forme ſous laquelle on
„ leur preſente l'Ecriture, qu'à changer les hom-
„ mes en leur donnant plus de faim & de ſoif,
„ c'eſt-à-dire, plus d'amour & de reſpect pour
„ la parole de Dieu; ce qui ne ſe peut faire
„ qu'en leur apprenant à ſe dégager des paſſions
„ & des deſirs de cette vie. Ceux qui liront
„ l'Ecriture avec cette diſpoſition en ſeront tou-
„ jours édifiés, quelque langage qu'ils y rencon-
„ trent; & une étincelle de la verité qu'ils y
„ verront leur fera révérer les obſcurités qu'ils y
„ pourront trouver, & en tirer autant de fruit
„ que des plus grandes lumieres: mais ceux qui
„ n'y pourront ſouffrir un mauvais mot, n'en
„ ſeront point édifiés; & la peine qu'on prendra
„ pour eux, leur nuira plus qu'elle ne leur ſer-
„ vira, puiſqu'elle ne fera qu'augmenter leur foi-
„ bleſſe & leur attachement aux plaiſirs ſenſibles
„ de l'eſprit, qui ne ſont pas moins dangereux
„ que ceux du corps. Ainſi on ne peut dire
„ qu'ils aient été vraiment édifiés des livres qui
„ ont paru juſqu'ici, qu'à meſure qu'ils en ſe-
„ ront devenus meilleurs, c'eſt-à-dire, plus hum-
„ bles, plus reglés & plus détachés d'eux-mê-
„ mes qu'ils n'étoient auparavant. Si un homme
„ de l'Academie traduiſoit l'Ecriture ſainte d'u-
„ ne maniere plus agreable que je n'ai fait, ils
„ diroient que cette traduction les édifieroit da-
„ vantage, parce que leurs ſens en ſeroient plus
„ ſatisfaits; ce qui montre le peu d'eſtime qu'il

„ faut faire de leurs jugemens & de leurs louan-
„ ges. ”

M. de Saci m'en alloit dire d'avantage, & me parler même des explications qu'il ajoutoit à ſes traductions. Il commençoit à me dire qu'il ne les avoit faites que par force, parce qu'autrement on n'auroit pu avoir de privilege; que c'étoit pour cela qu'il m'avoit prié d'y travailler, afin d'aller plus vîte, & de ne pas perdre l'occaſion de M. l'Abbé de S. Luc, qui vouloit bien à cette condition donner les permiſſions; que cette eſpece de précipitation étoit contraire à la conduite qu'il avoit toujours tenue pour lui-même & qu'il avoit recommandée aux autres, comme j'en pouvois être témoin. Mais on nous interrompit, & nous ne pûmes plus renouer cet entretien dans le peu de tems que je fus là. C'étoit, ſans que je le ſuſſe, pour la derniere fois que je devois l'entretenir; car il mourut huit jours après.

Après une ſanté ſi ſoudainement rétablie, & une fievre quarte ſi impérieuſement chaſſée, nous nous laiſſions imprudemment aller à la joie, & nous ne penſions pas à ce que nous devions craindre. Dieu nous cachoit ſous le ſuccès heureux des Médecins un malheur plus grand que ſa maladie qui nous avoit affligés; & ce rétabliſſement ſi prompt devoit nous couter un mois après une vie, que chacun de ſes amis auroit de bon cœur rachettée de la ſienne. Helas! Qu'étoit le peu qu'on avoit gagné, en comparaiſon de ce qu'on alloit perdre? Mais tout cela m'étoit caché auſſi bien qu'à tous les autres; & je n'avois garde de m'imaginer qu'un homme qui, quoique dans un âge où les forces commençoient un peu d'être languiſſantes, faiſoit encore paroître tant de force d'eſprit, fût ſi proche de ſa fin.

Je le quittai donc étant tout rempli de ce que j'a-

j'avois oui dire de ſi humble à un homme d'un ſi grand mérite : & lorſque peu de tems après on eut la nouvelle de ſa mort, je ne pus m'empêcher, dans la profonde douleur que j'en reſſentis, d'admirer de quelle maniere Dieu purifie ſes ſerviteurs avant que de les appeller à lui, & comme il trouve dans ſa miſericorde puiſſante des reſſources pour les humilier, dans les choſes mêmes qui ſembloient les relever davantage aux yeux des hommes. Rien ne ſembloit attirer plus d'eſtime à M. de Saci que les ouvrages qu'il faiſoit ſi ſaintement ſur la Bible ; & c'étoient ces ouvrages même qui l'abaiſſoient ſi profondément avant ſa mort.

Il me ſouvient de même que les hommes n'avoient rien tant admiré en M. le Maitre ſon frere que ſes plaidoyers ; & ce fut par ces plaidoyers mêmes que Dieu l'humilia ſi fort avant ſa mort, comme je crois l'avoir marqué. On ſe réjouiſſoit auſſi de ce qu'il entreprenoit à fond de travailler à la vie des Saints ; & un mois aprés cette entrepriſe, ſe voyant au lit de la mort, c'étoit cette vie même des Saints qui l'humilioit ſi fort devant Dieu. L'on fit connoître ſes tremblemens à M. de Saci ſon frere, & M. de Saci me fit l'honneur de me marquer quelque choſe de ſes craintes.

Tous deux ſe dépouillerent de tout l'honneur qui pouvoit leur revenir de leur plume. Tous deux furent uniquement occupés de la haute idée de Dieu, devant qui ce qu'ils pouvoient être diſparoiſſoit & s'effaçoit entierement à leurs yeux. Tous deux furent veritablement perſuadés qu'il n'y avoit que l'orgueil qui nous perd, & rien que l'humilité qui nous ſauve. Ils eurent le bonheur l'un & l'autre de rentrer juſqu'au fond de leur neant, par une humilité imprimée avec amour au fond de leur cœur : & il ſemble que

Dieu ayant voulu exaucer les deſirs de Monſieur le Maitre en le tirant à lui au commencement d'une entrepriſe ſi ſainte, il ait voulu de même accorder à l'humilité de M. de Saci ce qu'elle ſouhaittoit ſi ardemment, en le retirant à lui au milieu d'un ouvrage ſi ſacré, dont l'interruption qui le rendoit imparfait & qui faiſoit gémir toute la France, le combloit ſeul de joie, parce qu'il voyoit ſes deſirs enfin ſatisfaits. Ainſi l'un & l'autre de ces rares freres ne pouvoit pas mieux rendre la fin de ſa vie ſemblable à toute la ſuite, qui n'avoit été qu'un enchaînement continuel de pratiques d'humilité; & tout ce que l'un & l'autre ont laiſſé de cette vertu dans leurs Ecrits, eſt encore moins puiſſant & moins perſuaſif que leur exemple. Ils n'ont rien dit ſur ce ſujet que ce qu'ils portoient profondément gravé dans leurs cœurs, & leurs diſcours n'étoient qu'un rejailliſſement de cette ſource interieure qui ne tariſſoit point pour eux. C'eſt ainſi qu'ils nous ont appris que, particulierement à la fin de notre vie, nous devons réſiſter au démon; ou plutôt que nous avons beſoin, que Dieu lui même le combatte en nous; afin que, comme le démon tâche alors de prendre de ce qui éclatte le plus en nous aux yeux des hommes, des ſujets de nous faire tomber devant Dieu par des ſentimens d'orgueil; Dieu au contraire nous faſſe en ce tems là appliquer toute la lumiere de notre piété à en tirer des ſujets d'humiliation, pour devenir d'autant plus grands à ſes yeux, que nous nous aneantiſſons davantage à nos yeux propres & à ceux des hommes.

Mais helas! des perſonnes comme moi n'ont point beſoin de toutes ces reflexions pour s'humilier. Ils n'ont qu'à conſidérer ſerieuſement leurs defauts: & comme ils n'ont point de vertus qui leur puiſſent être un ſujet de tentation, que

que leurs vices au moins produiſent en eux plus naturellement l'humilité, que les ames parfaites cherchent dans leurs vertus même avec une ſi ſainte adreſſe.

J'oubliois encore une choſe qui me paroit importante, qui ſe paſſa entre M. de Saci & moi dans ce dernier entretien. Ce fut au ſujet d'un poëme qu'il avoit fait, il y avoit long-tems, ſur le S. Sacrement. Je lui demandai s'il ne croyoit pas que ce tems-là, où on parloit tant de l'extinction de l'héréſie, fût un tems propre pour le publier. " Ne me parlez pas de rien publier, me „ dit-il. Je n'écris que trop, & je ne fais que „ trop imprimer. Je voudrois pouvoir me diſ„ penſer de faire autant de livres que je fais; „ mais puiſque je ſuis engagé à la Bible, je me „ tiens là & ne penſe à autre choſe. Je vou„ drois plus ſervir les hommes par mon ſilence „ que par mes paroles. Je vois qu'un des exem„ ples les plus néceſſaires dont ils auroient be„ ſoin en ce tems, ſeroit celui du ſilence & de „ la retenue, pour s'oppoſer à la paſſion & à la „ liberté étrange de parler & d'écrire, qui a ſaiſi „ preſque tous les eſprits de ceux qui ont quel„ que inclination à l'un & à l'autre, & qui a „ rempli le monde de tant de diſcours & de „ tant de livres inutiles & dangereux. Si nous „ ne pouvons pas remedier à ce mal, nous de„ vons au moins nous eſtimer heureux de ne pas „ l'augmenter, & de ne pas l'entretenir; & re„ connoître la grace que Dieu nous à faite de „ nous en préſerver nous-mêmes, ſi nous ne „ pouvons pas en délivrer quelques-uns de nos „ amis & de nos freres.

„ De plus, diſoit-il, ces ſortes de pieces ont „ quelque choſe d'agreable & de riant; & il „ m'eſt peu ſeant dans l'état où eſt l'Egliſe, & „ où je ſuis ici moi-même comme dans une eſ-

„ pece d'exil, de rien faire paroître de ces en-
„ jouemens, par leſquels il me ſembleroit que je
„ voudrois inſulter à ceux qui nous perſecutent.
„ Il eſt bon, ajouta-t-il, d'honorer Dieu en ſe-
„ cret, en cachant les talens qu'il nous a donnés;
„ & tout ce que nous faiſons pour lui doit, ſe-
„ lon les regles de l'Evangile, demeurer dans
„ le ſecret. J'ai ſouvent conſeillé à pluſieurs de
„ ne pas laiſſer perdre les dons naturels ou acquis
„ qu'ils avoient reçus de Dieu, & de les exer-
„ cer autant qu'ils le pourroient, afin de le louer
„ de toutes leurs forces; mais ſans deſſein de les
„ porter de donner leurs ouvrages au public.
„ M. de S. Ciran m'avoit exhorté de même de
„ conſerver l'inclination que j'avois de faire des
„ vers, mais non de les publier. De plus, com-
„ me je viens de dire, la conjoncture du tems
„ repugne à cette publication; puiſque nous
„ ſommes dans la ſouffrance, qui demande le ſi-
„ lence & l'humilité, & qui n'a nul raport à
„ l'air & aux jeux de la poëſie, qui ne tendent
„ qu'au plaiſir & au contentement de l'eſprit
„ & des ſens. Nos ennemis en pourroient être
„ bleſſés; & comme ils ont cru qu'une ſatire
„ qui vient de paroître contre eux, venoit de
„ Port-Royal, la publication de ces vers pour-
„ roit ſervir à confirmer leur conjecture. ”

En lui diſant adieu, je lui demandai s'il ne feroit pas un petit remerciement à un auteur, qui lui avoit fait préſent d'un livre que je lui avois porté. ” Je ne ſuis guéres en état d'écrire, me
„ répondit-il, & je crois que M. *** eſt comme
„ moi. La plus grande grace que je demande à
„ ceux à qui je donne des livres, eſt qu'ils ne
„ m'écrivent point. Jugez quel embarras ce ſe-
„ roit de lire les lettres de quatre cens perſon-
„ nes, & de faire autant de réponſes. ” Ne croira-t-il pas, lui dis-je, que c'eſt que vous ne trou-

trouvez pas beau ſon ouvrage, & que vous le mépriſez? " Cela ſeroit bien injuſte, me re-
„ pondit-il: vous pouvez m'être témoin vous-
„ même avec quelle précautiou j'ai toujours pris
„ garde de parler favorablement, autant que je le
„ pouvois, des ouvrages de tout le monde, ſoit
„ ſaints ſoit profanes, ſoit en vers ſoit en pro-
„ ſe. J'ai toujours eſtimé tout, juſqu'au poëme
„ *de la pucelle*, parce qu'il ſemble qu'ayant quel-
„ que reputation d'éloquence, on mépriſeroit les
„ autres. Cependant nous n'avons pu éviter quel-
„ quefois qu'on ne nous accuſât de cela. Vous
„ avez vu Meſſieurs de Valois. Je ne ſai com-
„ ment ils s'étoient mis dans l'eſprit qu'on n'eſ-
„ timoit pas leurs livres; & ſur cette penſée,
„ quoique fauſſe, ils ſe ſont un peu emportés
„ contre nous. Mais le révérend Pere Dom
„ Luc d'Acheri les a détrompés là-deſſus. Ils
„ allerent lui dire que ces Meſſieurs les mépri-
„ ſoient, parce qu'ils blâmoient indifféremment
„ tout ce qui ne ſortoit pas de leur plume, &
„ qu'en particulier ils avoient une dent contre
„ eux. Ce Pere avec ſa ſageſſe & ſon équité
„ ordinaire, leur montra par beaucoup d'exem-
„ ples, que l'on remarquoit cette différence en-
„ tre nous & ceux qui ne nous aiment pas, que
„ nous approuvions tout ce qui étoit digne de
„ louanges, & que les autres au contraire blâ-
„ moient ce qui étoit univerſellement loué, ſeu-
„ lement parce qu'il ne ſortoit pas de chez eux.
„ Quand je vois quelqu'un, ajouta-t-il, qui s'efforce de travailler pour l'Egliſe, quoique d'une
„ maniere foible, j'ai peine à ſouffrir ceux qui
„ n'en témoignent pas aſſez d'eſtime. Quand
„ je vois que S. Auguſtin, un ſi grand eſprit,
„ approuve, loue, & encourage à travailler des
„ gens qui ne ſembloient pas grand choſe, un
„ Oroſius, un Licentius qui mettoit ſept pieds

„ à

„ à un vers hexametre, cela me fait voir quelle
„ modération on doit garder avec toutes ſortes
„ de perſonnes: & il n'y a rien dont nous au-
„ tres devions paroître plus éloignés, que de n'a-
„ voir pas aſſez de conſidération pour ceux qui
„ écrivent. On me diſoit une fois, touchant
„ une piece de poëſie dont je parlois avec eſti-
„ me, qu'on s'étonnoit, comment celui qui avoit
„ traduit le poëme de S. Proſper, pouvoit ap-
„ prouver un ſi pauvre ouvrage. C'eſt à cauſe
„ de cela même que je l'approuve, repondis-je.
„ J'avoue que j'ai quelquefois beſoin de toute
„ ma modération, lorſque je vois quelques amis
„ qui aiment la chicane de la ſcholaſtique, faire
„ peu de cas des ouvrages des autres qui fuient
„ cet embarras de l'Ecole. Ils mépriſent quel-
„ que fois le commencement, le milieu & la
„ fin d'un Ecrit que S. Auguſtin auroit admiré. Si
„ la ſcholaſtique va là, je n'en veux point, je re-
„ nonce à une ſcience qui enfle ſi fort. Si je
„ ſavois que demain je duſſe tomber dans ce
„ malheur, je prierois Dieu de me faire mou-
„ rir aujourd'hui. Il faut bien de la préſomption
„ pour oppoſer ſes ſentimens à celui des perſonnes
„ de bon ſens. Il n'y a pas même d'eſprit ni
„ de jugement naturel en cela; puiſque l'eſprit
„ naturel va à eſtimer ceux que tous les autres
„ eſtiment, & qui ne paſſent pas pour n'avoir
„ pas de jugement & de ſcience. Rien n'eſt
„ plus déplorable que ces égaremens. Si on étoit
„ auſſi peu équitable à l'égard de leurs ouvra-
„ ges, que diroient-ils? Cependant leurs Ecrits
„ ſont ſavans, ils ſont excellens, ils ſont bien
„ raiſonnés: on en demeure d'accord. Ils n'ont
„ qu'un malheur, qui eſt que perſonne ne les lit.
„ Ils font leurs ouvrages aiſément; mais ce qui
„ ſe fait ſans peine, ſouvent ne ſe lit qu'avec
„ peine; & ce qui ne coute guéres à écrire,

cou-

„ coute beaucoup à lire. Rien n'eſt plus éloi-
„ gné de l'eſprit de Dieu que ces jugemens de
„ travers, & ces manieres de raiſonner. Il eſt
„ difficile d'entrer ainſi dans la verité. Ils la
„ cherchent en critiquant les autres; & au con-
„ traire on n'y entre que par la charite & avec
„ un eſprit de paix. "

Je ſens que la joie que j'eus de ce dernier entretien de M. de Saci, fait que je me ſuis beaucoup étendu ſur tout ce qui s'y paſſa, & que j'ai peine à le quitter, ſur-tout pour entrer dans le recit de ſa mort qui arriva peu de tems après. Je n'y étois pas préſent, ni aucun autre ami de Paris. Ainſi je ne ſai que par le rapport de ceux qui demeuroient avec lui, tout ce que j'en ai pu apprendre. Il arriva un Jubilé alors, qu'il ſemble que Dieu avoit procuré, pour ouvrir avant ſa mort tous les treſors de l'Egliſe à un homme, qui pendant toute ſa vie lui avoit donné tout ſon cœur, & ſacrifié tous ſes travaux dès ſa plus tendre jeuneſſe. M. de Saci reçut cette grace avec une humilité édifiante; & ſe ſoumit au delà de ſes forces aux loix, que l'Egliſe avoit preſcrites pour mériter ces graces. Jamais jeûnes ne furent ſi régulierement obſervés que ceux qu'il fit alors; & il donna l'exemple à tous ceux de la maiſon de la joie & de la fidelité, avec laquelle l'on doit ſe rendre à ce que l'Egliſe preſcrit, quelque peine que le corps en puiſſe ſentir.

Cela fut achevé le dernier jour de l'année 1683. qui étoit bien proche du dernier jour de ſa vie: car il mourut le 3. Janvier 1684. qui eſt le jour de ſainte Geneviéve. Il dit la Meſſe dans ſa chapelle domeſtique. Il avoit eu de tout tems une dévotion très particuliere pour cette Sainte, & comme il étoit ingenieux à remarquer dans tous les Saints ce qu'il y avoit de

plus

plus conforme à ſa piété interieure, il me faiſoit ſouvent remarquer ce qui eſt dit de cette Sainte, que toutes les fois qu'elle levoit les yeux, elle répandoit auſſi-tôt des torrens de larmes; en quoi il l'imitoit beaucoup. Il dit donc ce jour là la Meſſe avec une ferveur telle, que toutes les perſonnes qui y étoient préſentes crurent que lorſqu'il diſoit l'*Agnus Dei*, & *Domine non ſum dignus*, il voyoit de ſes yeux celui à qui il parloit, ſans ombres & ſans voile. Il n'y avoit que l'eſprit qui fût rempli de cette divine chaleur; car le froid épouvantable qu'il faiſoit alors ſaiſiſſoit juſqu'au fond des entrailles; & depuis quelque tems, lorſqu'il revenoit de la chapelle, il pouvoit à peine marcher pour deſcendre une douzaine de degrés qu'il y avoit juſqu'à ſa chambre. Il lui falloit un très long-tems pour reprendre ſes eſprits, & pour donner à des mains toutes tremblantes & à un corps tout gelé, la parole & le mouvement que la rigueur ſi âpre de la ſaiſon lui avoit ôtés. A midi qui étoit l'heure du diner, il ſe mit à table, & une heure après ſon repas il fit un entretien ſpirituel aux perſonnes de la maiſon qui l'en avoient prié.

Il fut tout ſur la Sainte, qui étoit pour lui un ſujet inépuiſable; enſorte que ſon zele, la grandeur de la matiere, & je ne ſai quels preſſentimens l'emporterent au delà des bornes accoutumées. Il tint pendant deux heures les oreilles & le cœur de tout le monde attentifs aux dernieres paroles qu'il devoit proferer aux hommes. Dès qu'il ſe fut levé de ſon ſiege, tout rempli de Dieu & des choſes qu'il venoit de dire aux autres, il alla ſur le degré appeller doucement Madame Hippolite, qui venoit de ſortir toute pénétrée de ce qu'elle venoit d'entendre, & qui diſoit à M. de Luzanci: „ Vous ve-„ nez d'entendre cet homme là; croyez-moi,

„ nous

„ nous le perdrons bientôt, il ne vivra pas long-
„ tems."

Madame Hippolite donc entendit cette voix foible qui l'appelloit : elle remonte auſſi-tôt : „ Je ne ſai comment je me ſens, dit M. de „ Saci ; je ne ſuis pas bien, je vous prie de voir „ ce qu'il me faudroit faire : mais que ſur-tout „ mon couſin de Luzanci ne ſache rien." Madame Hippolite, comme frappée d'un coup de tonnerre, dit auſſi-tôt en elle-même, que ce qu'elle avoit cru n'étoit que trop veritable, & plus proche qu'elle ne le croyoit. Elle étouffa neanmoins ſa douleur ; & promettant le ſecret qu'il avoit demandé, elle ne laiſſa pas de le prier de ſe mettre au lit, afin de connoître mieux ſon mal.

Cet homme doux comme un agneau, & accoutumé toute ſa vie à faire ce qu'on vouloit de lui, ſe mit au lit qui alloit être le lendemain le lieu de ſon dernier ſacrifice ; car le mal devenoit ſans ceſſe plus violent. L'humeur maligne de la fievre, qui un mois auparavant s'étoit vue fixée avec force, ſe reveilla en un moment, & fit des deſordres que l'on ne put arrêter. La nuit ſe paſſa à eſſayer tout, mais inutilement ; & le mal prenant toujours de nouveaux accroiſſemens, M. de Saci qui ſe ſentoit, preſſa qu'on lui apportât les ſacremens.

C'eſt une choſe à laquelle il s'étoit preparé toute ſa vie, & à laquelle il avoit aidé beaucoup d'ames ſaintes. Il s'offrit lui-même comme une victime, à cette victime ſainte qui venoit ſe donner à lui ; & il ſe dépouilla de tous les dons qu'il en avoit reçus, pour ſe jetter nud entre ſes bras. Après cette action ſi ſainte & ſi ſaintement faite, il ne penſa plus qu'à la mort qu'il ſentoit ne pouvoir être éloignée. Tous ces ſentimens de pénitence qui ne l'avoient jamais quitté, pa-

ru-

rurent alors, & ſurprirent tous ceux qui étoient préſens; & les larmes que l'on voyoit couler de ſes yeux venoient moins de la violence de ſon mal, que de la vehémence de ſa componction interieure. Je fus témoin un peu avant cette ſurpriſe, qu'il avoit toujours dans le cœur cette parole d'un Pere, qu'il ſuffiſoit aux plus juſtes d'avoir reconnu dans leur vie quelque péché, pour être obligés de pleurer juſqu'à la mort.

Ainſi, mourant dans ces ſentimens comme il y avoit toujours vécu, & enviſageant comme rien tout ce qu'il ſouffroit alors, auſſi-bien que tout ce qu'il avoit jamais ſouffert, lorſque ſa grande foi lui repréſentoit dans quelle pureté on devoit être pour paroître devant Dieu, il trouvoit ſa conſolation dans l'aſſurance, qu'il y avoit dans l'autre vie des flammes purifiantes, pour achever ce qu'on avoit commencé ſi imparfaitement en ce monde. C'eſt pourquoi on lui entendoit dire très ſouvent dans ſon lit: O *bienheureux purgatoire!*

J'ai admiré cent fois ce qu'on me dit qu'il fit alors avec tant de ſoin. La violence de ſon mal l'obligeoit à ſe tourner ſouvent de côté & d'autre; & comme dans ſes fréquentes agitations il craignoit que le mouvement des couvertures ne laiſſât paroître de lui quelque choſe avec indécence, il dit à celui qui s'approchoit pour le ſervir, qu'il eût ſoin de tenir les rideaux toujours fermés. Le plus chaſte de tous les hommes, deſtiné de Dieu à la conduite des plus chaſtes filles du monde, put bien être tourmenté de la maladie, & ſe voir aux portes de la mort; mais il ne put pas ceſſer d'être modeſte, & de porter cette vertu juſqu'au tombeau. Il oublie toutes ſes douleurs, de peur de s'oublier en ce point à ce moment, & il ne veut pas que la mort, qu'il enviſage comme préſente, imprime la moindre tache à ſa gloire.

Le

Le reſte du jour ſe paſſa à répondre à ſes amis qui le prioient de les offrir à Dieu lorſqu'il ſeroit allé à lui. On lui nomma beaucoup de perſonnes pour les lui recommander. Je fus dans le nombre de ceux qu'on lui recommandoit, & pour qui il promit le ſecours de ſes prieres. Qu'il s'en ſouvienne dans le ciel, ce cher pere! C'eſt une eſpece de teſtament qu'il nous a laiſſé en mourant. C'eſt un prétieux héritage qu'il nous a confié par ſa derniere volonté, laiſſant auſſi comme Jeſus-Chriſt fit en mourant, la paix à ſes diſciples, & ſa bénédiction à ceux qu'il avoit honorés de ſon affection pendant ſa vie. J'avoue que dans le ſaiſiſſement où je me trouve en écrivant ceci, je ne puis m'empêcher de m'écrier avec S. Jerôme dans une ſemblable rencontre: Qui croiroit qu'un homme de ce merite, déja dans l'ombre de la mort, eût pu ſe ſouvenir de moi, & que notre ancienne amitié lui fut encore toute préſente? Il a fait voir, comme dit S. Paul, que la charité ne meurt jamais, *Caritas nunquam excidit.* Ah! s'il s'eſt ſouvenu de moi en mourant, je me ſouviendrai de lui juſqu'à la mort. L'amour me le rendra toujours préſent. Je ne puis plus l'embraſſer de corps, je le tiendrai toujours embraſſé d'eſprit, & comme diſoit S. Jerôme d'un ami mort, puiſque je ne puis plus parler à lui, je ne ceſſerai de parler de lui.

Ainſi mourut M. de Saci, ainſi paſſa-t-il de cette vie à celui qui avoit été l'objet de tous ſes deſirs, & qu'il avoit attendu comme s'il lui eût été viſible. La nouvelle de cette mort ſe répandit auſſi-tôt de toutes parts, & la ſurpriſe tint pendant quelque tems tous ſes amis comme ſaiſis, comme muets & comme immobiles. On ſe regardoit ſans ſe parler, en voyant une mort ſi ſurprenante qui ſuſpendoit le cours du plus bel

ouvrage du monde, & qui arrêtoit la conſolation & l'édification de toute l'Egliſe. Lorſqu'on fut revenu de ce premier étonnement & que le cœur qui étoit reſſerré de douleur put laiſſer échapper quelque parole, toutes les bouches ne furent occupées qu'à louer la vie & la mort de ce ſaint homme. On pleura avec des larmes veritables & non feintes la perte d'un grand ſerviteur de Dieu, qui avoit été le canal de ſes bénédictions & de ſes graces pour tant de perſonnes. Toute la France le regretta. L'un pleuroit un ami; l'autre un proche; beaucoup, comme moi, un pere; l'Egliſe un excellent Prêtre, & toute la troupe des fideles un Docteur très édifiant. Chacun ſe repréſentant le ſecours qu'il avoit tiré de lui, mêla dans ce ſouvenir du paſſé la douleur du préſent & les craintes pour l'avenir; & on ſe pleura ſoi-même en pleurant un homme qui ne vivoit plus que pour ſes amis, & pour le ſalut de leurs ames. En effet on ne peut aſſez comprendre quel bonheur c'étoit que d'être conduit par les lumieres de ce ſaint homme. On ne là bien connu que lorſqu'on a été ſevré de ſes conſeils. Les autres conducteurs, que chacun de ceux qui le conſultoient avoient choiſis après ſa mort, ont ſervi à faire regretter de plus en plus celui-là. Car helas! le peut-on diſſimuler? On ne voit que trop de pilotes à demi ſavans qui conduiſent très foiblement le vaiſſeau dont ils ſe chargent. Je ne marque perſonne. J'ai paſſé par bien des mains, & je dois rendre ce témoignage à la verité, que j'en ai trouvé de très ſages, dont j'éprouve encore tous les jours la lumiere & la ſageſſe.

Dès qu'on ſut cette mort il n'y eut point d'amis qui n'eût deſiré d'aller à Pompone pour rendre à ce ſaint homme les derniers devoirs, & pour embraſſer encore une fois un mort que l'on

l'on portoit encore vivant dans le cœur; mais la raiſon arrêta ces tranſports, & ſupprima tous ces voyages.

M. de Saci avoit marqué par ſon teſtament, qu'il deſiroit d'être enterré à Port-Royal des champs. Il voulut laiſſer ſon corps où ſon cœur avoit toujours été, & ſe joindre après la mort avec les épouſes de Jeſus-Chriſt, d'avec qui une violence étrangere l'avoit ſeparé. Il falloit donc pour cela faire porter ce corps à Paris: mais vous vîtes alors, mon Dieu, l'effroi de ceux qui l'aimoient le plus, & que la mort n'étoit pas la fin des inquiétudes que l'on reſſentoit pour votre ſerviteur. Ces ſaintes filles qui ſouhaittoient avec tant d'ardeur de poſſeder ce treſor dont elles connoiſſoient le prix, ne laiſſerent pas d'avoir des allarmes ſur ce ſujet & de craindre qu'il ne leur échappât. Elles ſurent que les animoſités n'étoient pas encore éteintes, & qu'autant pour mortifier les vivans, que pour agir contre les morts, on penſoit à ne pas donner les permiſſions néceſſaires pour ce ſujet. Ce qui fut cauſe, comme il falloit que ce corps paſſât par Paris, que quelques Dames de conſidération n'oſerent lui donner, comme elles l'auroient deſiré, des marques de leur reſpect en envoyant un grand nombre de flambeaux à la porte S. Antoine, pour le conduire avec décence au travers de la ville juſqu'à S. Jacques du haut-pas, où on le devoit mettre en dépôt, juſqu'au lendemain matin. Mais ceux qui conduiſoient cette affaire crurent qu'il étoit de la ſageſſe d'éviter l'éclat. On l'amena donc ſourdement à S. Jacques, ſans que perſonne en fût averti. Les harangues des Curés qui le dépoſoient, & qui le recevoient, étoient pleines de louanges d'un homme qui y avoit été toujours preſque auſſi ſourd durant ſa vie qu'il l'étoit alors. Tous ſes amis paſſerent

auprès de lui une bonne partie du ſoir, & ſe promettoient bien le lendemain matin d'avoir l'honneur de l'accompagner juſqu'au lieu de ſa ſepulture. Mais les frayeurs agiſſoient encore. On craignoit toujours les puiſſances, & les morts mêmes ne ſembloient pas être en ſureté. On fit apprehender aux épouſes de Jeſus-Chriſt qu'on ne leur enlevât, par une violence trop dure, un dépôt qu'elles ſe promettoient de conſerver au milieu d'elles, comme la triſte conſolation de leur douleur; & elles eurent encore pour nouveau ſurcroît à l'affliction que cette perte leur cauſoit, la crainte de ne poſſeder pas ſon corps; mais Dieu vouloit qu'elles le poſſedaſſent. Les hommes n'avoient plus de pouvoir ſur M. de Saci. Ils l'avoient traité comme il leur avoit plu pendant ſa vie. Ils lui avoient fait ſentir la rigueur des priſons & des exils; mais leur puiſſance étoit finie à ſa mort, & quoiqu'ils l'euſſent éloigné de Port-Royal pendant ſa vie, Dieu ne permit point qu'ils puſſent l'en ſeparer après ſa mort.

On y mena ce corps au travers des glaces, & des neiges les plus effroyables du monde, & il n'y eut pas un de ſes amis qui comptât comme une fatigue le bonheur de l'accompagner & de le ſuivre dans ces pénibles chemins. Lorſqu'il fut arrivé aux portes de cette égliſe pour laquelle il avoit été conſacré Prêtre, & où il avoit offert à Dieu ſon premier ſacrifice, on alla au devant de lui. On y rendit de grands témoignages à ſa ſainteté qui étoit encore plus connue en ce lieu, par les preuves qu'on y avoit vues de ſes yeux, que par celles qu'en rendit le Curé de Pompone entre les mains duquel il avoit rendu à Dieu ſa bienheureuſe ame, & qui l'avoit accompagné pendant tout le chemin du convoi. On le fit enſuite entrer dans l'égliſe, où une

cen-

centaine de Religieuſes plus brillantes de charité que les cierges qu'elles portoient dans les mains, le reçurent en pleurant, & on le poſa au milieu d'une chapelle ardente.

Moi cependant, & pluſieurs autres perſonnes qui s'attendoient à l'accompagner, fûmes bien ſurpris lorſque, nous trouvant ſur les ſept heures du matin à l'égliſe, on nous dit qu'on l'avoit tranſporté pendant la nuit. Nous marchâmes avec bien de la douleur ſur les traces du carroſſe qui étoient bien avant marquées ſur la neige. Etant arrivés à Port-Royal, nous vîmes ſon corps dans l'égliſe, & que tout ſe diſpoſoit pour l'enterrer. On craignoit encore ſi fort, qu'on ne voulut pas attendre au lendemain pour dire la ſainte Meſſe ſur ſon corps. Je me tenois donc là bien triſte auprès de ſon corps ſans penſer ni au froid qui étoit fort grand, ni à la faim qui étoit aſſez preſſante. On me vint prier d'aller me chauffer, je remerciai. On me vint preſſer d'aller diner, je n'écoutai rien. J'étois auprès de M. de Saci, c'étoit aſſez. Ma perſevérance fut heureuſement recompenſée, car pendant que j'étois là, on delibéroit au dedans du monaſtere, ſi on ne lui donneroit pas la ſepulture eccleſiaſtique, avec les habits ſacerdotaux. Il n'y avoit qu'une difficulté, qui étoit de ſavoir comment paroitroit ſon viſage, car il y avoit deja ſix à ſept jours qu'il étoit dans le cercueil. Il falloit donc le viſiter, & je fus ſurpris de voir ſortir du dedans Madame de Fontpertuis pour travailler à cela. Je vis fermer en même tems les portes de l'égliſe, & un menuiſier s'approcher du cercueil avec des marteaux. Quand je vis ce qu'on vouloit faire je demandai la permiſſion d'aller querir Mademoiſelle de Laiſtre qui m'avoit amené. On ne craignit point de violer les droits ſi inviolables du ſepulcre. Je fus le premier qui paſſai la main

dans la biere pour retirer du ſejour affreux de la mort un viſage qui y avoit déja paſſé tant de jours. Dès que l'on eut developpé les linceuls & détourné le ſuaire, on ne méconnut en rien cette face, & la paix que la mort y faiſoit regner alors étoit ſemblable à celle que la grace y avoit toujours fait regner pendant ſa vie. Il ſembloit encore reſpirer cette modeſtie que ſa ſeule vue imprimoit dans tous les cœurs. J'avoue que mes yeux auſſi bien que ceux de beaucoup d'autres ne pouvoient ſe raſſaſier de voir celui que l'on auroit deſiré de toujours voir, & qu'on avoit deſeſpéré de voir jamais.

Où étoit alors cette crainte naturelle que nous avons de voir un corps mort? Nous fuyons cet objet avec une certaine horreur dont nous ne ſommes pas les maîtres: & au contraire nous mettions notre joie à contempler celui-ci. Toute l'idée de M. de Saci nous revenoit dans la mémoire, & nous le regardions plus comme vivant encore que comme n'étant plus. On lui parloit comme s'il nous avoit tous écoutés. On l'embraſſoit comme s'il eût été ſenſible aux témoignages de tendreſſe que nous lui rendions.

On le revêtit donc pour la derniere fois de ſes habits ſacerdotaux; on chanta les pſeaumes ordinaires; on fit les aſperſions & les encenſemens, & enſuite on ouvrit les portes du couvent pour nous le laiſſer porter au lieu qu'on lui avoit préparé au dedans pour ſa ſepulture. Nous portâmes ce corps au travers d'une longue haie de ſaintes Religieuſes, qui étoient venues le recevoir à leur porte le cierge à la main. Leurs yeux ſi mortifiés, ſi accoutoumés à ſe fermer à tout le reſte, ne purent, tout mouillés de larmes qu'ils étoient, s'empêcher de s'arrêter ſur ce ſaint corps pendant qu'il paſſoit ſeulement au travers d'elles, afin de demêler dans ces petits in-

intervalles que nous leurs donnions, les traits d'un viſage qu'elles ne devoient plus voir. Elles lui témoignerent toutes le profond reſpect qu'elles avoient pour lui, par les inclinations que chacune faiſoit lorſqu'il paſſoit devant elle; & lorſqu'enfin il fut au lieu, les principales s'empreſſerent en l'accommodant pour le deſcendre dans la foſſe, de lui donner de ſaints baiſers, pendant que tout le chœur continuoit le chant avec une gravité que je n'ai pu aſſez admirer depuis toutes les fois que j'y ai penſé. Il me ſembloit que ma joie étoit pour lors cachée en terre avec celui que je voyois enterrer. Comment domptiez-vous le cœur de vos ſervantes, mon Dieu? Il n'y en avoit pas une qui au lieu de leurs chants n'eût mis ſa joie à pleurer ſur ce ſaint corps. Leurs voix auroient été toutes étouffées, & elles n'auroient fait entendre que leurs ſoupirs. Cependant elles ſe font une ſainte violence; & leur reſpect pour leur ſaint pere retenant leurs ſanglots, delie ſeulement leurs langues pour honorer ſes funerailles d'une maniere grave, digne de lui, & ſemblable à celle dont lui-même avoit honoré les funerailles de leurs Sœurs. Auſſi l'admirable Abbeſſe * qui conduiſoit ces ſaintes filles, me dit que, prévoyant bien leur douleur, elle leur avoit recommandé avec ſoin de combattre ces tendreſſes, & de ne laiſſer point interrompre leur chœur par la defaillance de leurs voix. Cette ſage ſuperieure croyoit qu'il étoit indigne de celui à qui on rendoit ces derniers honneurs, de le pleurer; & elle ſe ſouvenoit de ce que faiſoit S. Auguſtin aux funerailles de ſa mere Monique, où il tança ſeverement ſon fils Adeodat, lorſqu'il éclatoit en ſanglots. Je me

* La Mere Angelique de S. Jean Arnaud, couſine germaine de M. de Saci.

ſouviens que le lendemain, lorſque j'eus l'honneur avant que de partir de voir Madame l'Abbeſſe, elle quitta toutes ſes affaires & toutes les autres perſonnes, pour m'entretenir à fond dans le peu de tems qu'elle avoit, & me prier de mettre par écrit ce que je ſavois de ce ſaint homme. Je me plaignis de ce qu'elle l'avoit retiré du milieu de nous avec tant de promptitude; & comme je lui témoignois que j'aurois paſſé non ſeulement la nuit, mais même toute ma vie auprès de ce corps, elle me répondit d'un ton grave & d'une voix un peu baſſe, mais avec cette profondeur d'eſprit qui lui étoit ſi naturelle, & cette pente prodigieuſe qu'elle avoit à s'aneantir à ſes yeux avec toutes les creatures, afin qu'il ne parût plus que Dieu ſeul: "Qu'il falloit cacher en ter„ re ce qui n'étoit que terre, & faire rentrer dans „ le neant ce qui en ſoi n'étoit que neant." Qu'elle voyoit de choſes en me parlant de la ſorte!

Cette admirable vierge comptant pour rien les rares talens que Dieu lui avoit ſi abondamment donnés, aimoit à rentrer par une profonde humilité dans le neant d'où il l'avoit tirée, & à conſidérer en la perſonne de M. de Saci qu'il venoit de retirer à lui, qu'il ſe ſert des hommes quand il lui plait, & les emploie à quoi il lui plait, ſans que neanmoins ils lui ſoient le moins du monde néceſſaires. Cette penſée & ce deſir la pénétroient toute, & ſe mêlant avec la douleur que lui avoit cauſé la mort d'un couſin ſi cher, qu'elle reſpectoit comme ſon pere, & à la difficulté qu'elle enviſageoit de pouvoir à l'avenir exercer ſa charge d'Abbeſſe, n'ayant plus les avis de celui qu'elle conſultoit ſur toutes choſes, elle ſentit des déchiremens dans ſon cœur dont elle n'eut pas de peine à prévoir les ſuites.

Sa modération ſi uniforme & ſi exemplaire put bien regler la douleur de ſes filles; mais elle

elle ne put en quelque ſorte modérer la ſienne propre. Elle put commander à leur triſteſſe, mais non à la ſienne. Elle qui, dix ans auparavant, avoit pu ſurvivre à la mort de M. d'Andilli, de ce pere ſi tendrement aimé, eut peine à ſurvivre à un autre pere, non du corps, mais de l'ame. Elle ſentoit qu'elle ſuccomboit ſous la peſanteur de ce coup, & dans cet abattement ſi profond, elle ne craignoit plus que de vivre. Elle prodigua ſaintement le peu de tems qui lui reſtoit encore de vie, en paſſant les jours & les nuits auprès du tombeau de M. de Saci, & dans les empreſſemens que la brebis ſentoit pour ſuivre ſon paſteur, elle pria ce cher pere de joindre ſes vœux avec les vœux de ſa fille, & de lui obtenir une grace qu'elle demandoit à Dieu avec tant d'inſtance.

La douceur de M. de Saci ne fut point bleſſée d'une priere qui pouvoit paroître cruelle, puiſqu'en contentant les deſirs de celle qui étoit à la tête d'une ſociété angelique, ſa mort alloit devenir un nouveau ſurcroît de douleur à tout le corps.

M. de Saci, tout mort qu'il étoit, fit ſentir qu'il étoit encore attentif aux deſirs des vivans; & les prieres ſi ardentes que cette ſainte épouſe de Jeſus-Chriſt faiſoit ſur ſon tombeau, furent helas! bien promptement exaucées. Elle ſe releva de deſſus ce ſepulcre qu'elle arroſoit de ſes larmes. Elle ſe ſentit frappée du coup de la mort, & en s'en retournant toute tranſportée de joie dans ſa chambre, elle rendit à Dieu des actions de graces pour ce qui alloit plonger ſon monaſtere dans la conſternation. Ne peut-on pas dire d'elle ce que S. Jerôme dit de ſainte Euſtoquie à la mort de ſainte Paule ſa mere: *Quibus illa precibus, quibus lamentis & gemitu .... diſcurrit, ne privaretur tanto contubernio, ne illa abſente vive-*

ret, ut eodem feretro portaretur; & ce que le même Saint dit ailleurs de Conſtance à la mort de S. Hilarion: *Statim exanimata eſt, veram in ſervum Dei dilectionem etiam morte comprobans?*

Enfin à peine quelques jours ſe paſſerent, que cette ſainte ame, toujours dans la joie, toujours dans les tranſports d'allegreſſe, alla ſe rejoindre avec celui dont la mort même ne la pouvoit ſeparer. *

Mais puis-je ne pas parler ici de M. de Luzanci, ou plutôt en puis-je parler comme il faudroit? Ce ſaint homme venoit de voir M. de Saci ſon couſin mourir à Pompone entre ſes bras. Il ne voyoit plus rien qui pût le conſoler en ce lieu qui étoit celui de ſon exil; & y ayant perdu celui qui en adouciſſoit toute l'amertume, il ne pouvoit plus ſe promettre que d'y traîner une vie triſte & languiſſante.

Il lui reſtoit neanmoins une grande reſſource dans ſa bonne ſœur la Mere Angelique de S. Jean, cette admirable Abbeſſe dont je viens de parler, qui d'un mot de lettre avoit la force de diſſiper tous ſes ennuis, & qui étoit encore plus angelique par ſes diſcours brûlans, auſſi-bien que par ſa vie pure & ſainte, que par le nom qu'elle portoit. Il ſe promettoit en déchargeant ſouvent ſon cœur dans le ſien par lettres, ne lui étant pas permis de le faire de vive voix, qu'elle pourroit calmer au moins de tems en tems ſa douleur, en attendant que le tems refermât un peu ſa plaie. Mais quand, comme un coup de tonnerre ou de foudre, la nouvelle lui vint de ſon agonie, il fut tellement ſaiſi, qu'étant immobile il ne voyoit plus rien, il n'entendoit rien; & étant tout conſterné, il fit promptement ſeller ſon

* Elle mourut le 29. Janvier 1684. dans la ſoixantiéme année de ſon âge.

ſon cheval afin d'aller recueillir ſes derniers ſoupirs. Combien ſouhaitta-t-il de fois de rendre l'ame avec elle, & de joindre ſes funerailles à celles d'une ſœur, à qui la grace l'avoit lié depuis ſi long-tems par un nœud incomparablement plus fort que celui de la nature! Tout lui déplut en ce monde après cette mort. Tout lui devint inſupportable. Il ne pouvoit plus ſouffrir la vie. Le feu de l'ardent amour qu'il avoit toujours eu pour ces deux perſonnes ſe rallumant plus que jamais dans ſon cœur, fit d'étranges ravages dans ſon corps, & leur abſence lui cauſa un ſi grand renouvellement d'ardeur, que ſa chair eut peine à en ſouffrir l'impetuoſité. Elle ſe rendit; elle tomba; tous ſes ſens furent éteints; & étant déja mort par avance avec ſon cher couſin, & enſuite avec ſa chere ſœur, il ne penſa plus qu'à conſommer ſa mort par celle de ſon corps.

Ainſi tout poſſedé de ces penſées, il partit de Port-Royal, & revint à Paris chez M. de Pompone ſon frere. Dès qu'il y fut arrivé, il ſe mit au lit. La fievre s'étant ſaiſie de lui ſans qu'il en eût aucun effroi, il s'offrit de bon cœur à ſa violence, afin qu'elle achevât ce qu'elle avoit ſi bien commencé, & un reſte de liberté d'eſprit le faiſant penſer à quelque reglement avant que de mourir, il eut la bonté de me mander, afin que nous concertaſſions toutes choſes enſemble. Mais quelque diligence que je fiſſe, ſa fievre s'étoit rendue ſi forte pendant la nuit, qu'il me pria de l'excuſer, & que je voyois bien qu'il n'étoit point en état de m'entretenir. Ainſi il me dit en un mot l'eſſentiel: je me retirai, & M. de Pompone m'ayant fait l'honneur de me faire repoſer dans ſa chambre, & de m'entretenir auprès de ſon feu, je m'en revins au bout d'une heure. Deux jours après allant ſavoir de

ſes

ſes nouvelles, & paſſant par ſaint Euſtache ſur les huit heures, je le vis dans la biere où on l'avoit apporté de grand matin au milieu du chœur, en attendant qu'on le prît pour le mener à Port-Royal des champs. *

Avec quels tranſports, mon Dieu, m'approchai-je de ce corps pour le baiſer; car n'y ayant perſonne à cette heure-là dans le chœur de cette égliſe, rien ne m'empêchoit de ſatisfaire mes deſirs. Combien de choſes que j'avois preſque oubliées me revinrent alors dans l'eſprit? Il me ſembloit que ce mort, tout mort qu'il étoit, me parloit, & que je lui prêtois mon cœur pour écouter ce que le ſien me diſoit. Il me ſembloit que ce corps qui n'avoit pu être ſéparé de ſon ame que par la violence de ſon amour, m'apprenoit à aimer avec plus de chaleur Dieu & ceux qui le ſervent; & cette biere devint pour moi une école pour m'inſtruire du point le plus important de notre religion, qui eſt celui de la charité.

J'avoue qu'en voyant & ce frere & cette ſœur frappés à mort par celle de M. de Saci, je rougiſſois, moi qui croyois l'avoir toujours aimé, de ne le ſuivre pas comme ces perſonnes; & je revins de-là deſeſpéré contre moi-même, d'aimer ſi peu en me comparant à ces deux perſonnes dont l'amour avoit été fort comme la mort. J'étois tout tranſporté de ce triomphe d'amour, qui ſurmonte tout & qui briſe tous les liens du corps qui le retiennent & l'empêchent de ſuivre celui qu'il aime. J'étois tout humilié d'y avoir ſi peu de part. Ces trois perſonnes ne partoient point de mon eſprit, comme elles y ſont encore bien préſentes. Qu'ils ſe réjouiſſent à jamais de

* M. de Luzanci mourut le 10. Fevrier 1684. agé de 61. an.

de ſe voir réunis en Dieu pour toujours, ſans craindre que rien les ſepare. Qu'ils lui rendent graces des riches effuſions qu'il leur a faites de ſes miſericordes. Que de-là ils plaignent ceux qu'ils ont honorés de leur affection pendant leur vie, les voyant environnés d'une infinité de périls; & que par le ſecours de leurs prieres, ils travaillent à les raſſembler éternellement avec eux.

Il faut que je diſe encore au ſujet de cette mort de M. de Luzanci, que je n'ai jamais mieux compris qu'alors juſqu'où va la peine d'une ame qui craint Dieu veritablement, lorſque, perdant des perſonnes qui par la ſageſſe de leurs conſeils lui étoient utiles pour ſon ſalut, elle apprehende d'être ſans ſecours, & de ſe trouver dans la main de ſon conſeil. C'étoit au vrai l'état de M. de Luzanci: car encore que ſon bon cœur eût reçu une terrible plaie dans la mort de deux perſonnes avec qui il n'étoit qu'un même eſprit, il eſt certain neanmoins que la privation de leurs ſecours, & les inquiétudes qu'il prévoyoit pour l'avenir, acheverent de lui donner le dernier coup.

Ce fut dans cette frayeur que voyant M. de Saci ſon cher couſin au lit de la mort, il lui demanda en pleurant, à qui il croyoit qu'il pourroit à l'avenir s'addreſſer pour ſa conſcience: *Cui nos pater deſolatos relinquis?* M. de Saci qui avoit encore dans ces derniers momens toute ſa préſence d'eſprit & toute ſa vivacité, ne répondit à cela que d'une maniere qui faiſoit voir combien il étoit perſuadé de la rareté de ces perſonnes, & qui devoit faire eſtimer infiniment heureux ceux qui, par la fidelité qu'ils avoient eue pour ſes avis, pouvoient eſpérer avec la grace de Dieu de n'être plus du nombre de ceux à qui l'aſſiſtance d'un conducteur fût abſolument néceſſai-

ceſſaire; mais qui ſont ſi bien retournés à Dieu, qu'ils ne manqueroient jamais, quand il n'y auroit dans le monde que Dieu & eux, de lui rendre tout ce qu'ils lui doivent par le ſeul ſecours interieur de ſa grace.

C'eſt ce que M. de Saci diſoit ſouvent pendant ſa vie. Bien loin d'aimer que les ames qui le conſultoient euſſent aucune attache à lui, il ſouhaittoit au contraire qu'ils fuſſent bientôt en état de s'en paſſer, & de ne les voir pas comme des enfans, qui tout grands qu'ils ſont veulent toujours la mammelle, comme il me diſoit ſouvent après S. Auguſtin. Il vouloit que les membres de Jeſus-Chriſt puſſent dire à ſon imitation, qu'ils ne ſont pas ſeuls étant ſeuls, parce que leur Pere eſt avec eux; de quoi Jeſus-Chriſt ne rend pas d'autre raiſon, que le ſoin qu'il a de lui plaire en toutes choſes.

M. de Saci diſoit ſouvent qu'il ne ſouhaittoit pas de meilleures diſpoſitions dans les plus grandes peines d'eſprit, que de recevoir de ſon cœur une réponſe favorable qui lui fît ſentir que Dieu étoit en lui avec toutes ſes aſſiſtances & ſes ſecours. Il conſentoit de bon cœur de ſe paſſer du ſecours des hommes, s'il plaiſoit à Dieu de lui conſerver celui-là; & en quelque extrémité qu'il pût tomber, il diſoit que dès à préſent il s'en conſoloit, s'il plaiſoit à Dieu de lui donner cette diſpoſition qui met la paix & la joie dans l'ame. Il diſoit que ſi les hommes nous avoient ſervi autrefois par leurs avis, c'étoit pour nous mettre en cet état, dans lequel s'ils nous avoient une fois établis, nous n'avions plus beſoin néceſſairement d'eux; qu'ils pouvoient aller à Dieu s'il les appelloit a lui, ou aller aſſiſter d'autres ames qui n'étoient pas encore parvenues à l'état où étoient celles qu'ils quittoient; que nous avions ſujet d'eſpérer que nous vivrions bien & que nous mour-

mourrions bien ſans eux, en obſervant ſeulement les inſtructions que nous en avions reçues. Il ajoutoit que quelquefois même ces hommes de Dieu agiſſent mieux dans leur abſence ſur les ames qu'ils ont conduites, & qu'un fidelle paſteur devoit dire de ceux qu'il dirige, ce que Jeſus-Chriſt dit à ſes diſciples : *Il vous eſt expédient que je m'en aille ; car ſi je ne m'en vais pas, le S. Eſprit ne viendra pas à vous.* Vous demeurerez toujours dans l'enfance de la grace, & ne pourrez vous remuer comme des hommes forts parvenus à l'âge parfait de Jeſus-Chriſt.

M. de Saci parloit de la ſorte afin qu'on ſe détachât de lui, & qu'on ne demeurât attaché qu'à Dieu, eſpérant tout de lui ſans l'entremiſe des hommes, lorſque tout nous manquoit de leur part. „ La foi nous apprend, diſoit-il, que „ celui qui plante & celui qui arroſe ne ſont „ rien, & que tout vient de l'operation inviſible „ de Dieu qui donne l'accroiſſement aux ſemences & à l'arroſement des hommes : " Il ajoutoit qu'il falloit commencer dès ce monde à nous familiariſer avec Dieu ſeul, & ne regarder que lui ; puiſque nous eſpérions d'entrer dans l'éternité pour n'y vivre que de lui ſeul & de ſon regard ; que c'étoit-là le grand ouvrage de Jeſus-Chriſt en ce monde, qui diſoit qu'il étoit toujours dans la compagnie de ſon Pere : ce qui faiſoit qu'il étoit en la compagnie des hommes, comme n'y étant pas, ne conſidérant que celle de Dieu ; que cela ſeul nous devoit apprendre à nous détacher des hommes & nous faire vivre, comme nous devions mourir, avec Dieu ſeul.

M. de Luzanci écoutoit cela avec reſpect ; mais plus M. de Saci le portoit à ſe détacher de lui, plus toutes les belles choſes qu'il lui diſoit l'y attachoient encore davantage ; deſorte qu'il ne put ſurvivre à ſa perte.

Après

Après la mort de M. de Saci, la vie retirée que j'ai menée m'a empêché d'avoir beaucoup de connoiſſance de ce qui ſe paſſoit dans le monde. Ainſi le ſilence de ma ſolitude m'oblige à mettre fin à ces Memoires.

Je ne puis neanmoins m'empêcher de parler ici de deux ou trois perſonnes qui ſont mortes depuis M. de Saci, dont le ſouvenir m'édifie extrêmement.

Le premier eſt le fidele ſerviteur de Dieu, M. l'Abbé de Pont-Château de la maiſon de Cambout. Je ne dirai rien de ſa nobleſſe, elle eſt aſſez connue, puiſqu'on ſait qu'il étoit proche parent de M. le Cardinal de Richelieu. Mais ce que j'ai admiré cent fois, eſt que lorſqu'il étoit dans le monde, donnant à ſa propreté & à ſa magnificence tout ce que vouloit le rang qu'il tenoit, il ne dedaignoit pas neanmoins les perſonnes du commun qui ne faiſoient nulle figure dans le monde où il paroiſſoit avec éclat.

J'en ſuis un exemple moi-même: car avec quelle bonté me recevoit-il lorſque je l'allois voir dans ſes appartemens magnifiques du petit Archevêché, comme on l'appelloit à Paris, où il logeoit avec M. de Coiſlin depuis Evêque d'Orleans ſon proche parent? Qui lui ouvroit dès-lors les yeux, ſinon Dieu, qui lui découvroit le bonheur de la ſimplicité chrétienne qu'il a depuis tant aimée, & qui lui avoit gravé dans le cœur les paroles de S. Cyprien que j'ai vu écrites de ſa propre main pour ne les perdre jamais de vue? „ Perſonne ne peut appauvrir celui que „ Dieu lui même a rendu riche. On ne craint „ plus l'indigence lorſqu'on a une fois l'ame en- „ graiſſée d'une pature celeſte. Les dorures des „ plafons paroiſſent fades à qui ſe ſouvient qu'il „ a dans lui une maiſon, où Dieu même daigne „ habiter comme en ſon temple."

Ce

Ce fut dans ces vues qu'il quitta bientôt ces logemens magnifiques, & qu'il commença à ſe retirer dans un petit pavillon du fauxbourg S. Marceau, où j'ai eu l'honneur de l'aller voir aſſez ſouvent, & où il avoit un fort petit jardin où il commençoit à faire eſſai de ſes forces pour la vie à laquelle Dieu le deſtinoit.

Il fallut pour cette premiere démarche faire de grands ſacrifices, en ſe ſeparant de ſes proches qu'il aimoit tendrement, & à qui ſa douceur & l'agrément de ſon eſprit l'avoient auſſi rendu très aimable ; mais l'épée de ſeparation agit puiſſamment alors, & il quitta tout d'un coup ſes amis du monde, dans le deſſein de ſe donner tout à Dieu. Sur quoi il me dit un jour cette parole celebre de S. Baſile: qu'une perſonne qui vit de la foi doit être ſeparée de ſes parens, comme une perſonne vivante doit être ſeparée d'une perſonne morte; qu'il étoit à craindre qu'en vivant avec eux on reprit enfin leurs ſentimens, & que pour ſe bien convertir il ne falloit par ſeulement quitter le péché, mais encore le pécheur, ſelon ce que dit David dans un Pſeaume de la pénitence : *Diſcedite à me omnes qui operamini iniquitatem.*

J'admirois en lui rendant viſite dans ce petit pavillon, comment inſenſiblement tous ſes meubles ſi propres diſparoiſſoient. Tous ſes tableaux, toutes ſes mignatures de prix ne ſe faiſoient plus voir. Cette Bibliotheque ſi curieuſe, ſi nombreuſe, ſi parée de tout, ſi riche, ſi bien dorée, diminuoit tous les jours; parce qu'il faiſoit paſſer ſes livres en celle de M. Arnaud qui en pouvoit faire uſage.

Il me ſemble, ſi je ne me trompe, que l'excellence de ſon eſprit & l'agrément de ſon humeur lui fut un grand piege, & qu'il eut quelque peine à ſe rendre à la voix de Dieu. Il fal-

lut que ſa miſericorde vînt heurter pluſieurs fois à la porte de ſon cœur. Il fit, après cette premiere retraite, des voyages à Rome dont ſes amis gémiſſoient. J'ai oui dire à une perſonne qui diſoit le bien ſavoir, que peu s'en fallut qu'il ne ſe laiſſât prendre aux pieges d'une Demoiſelle qui avoit une furieuſe envie de contracter avec lui un mariage qui lui auroit été avantageux en toutes manieres.

Avec combien de larmes a-t-il repaſſé enſuite devant Dieu toutes ſes reſiſtances à la grace? & avec quelle reconnoiſſance a-t-il adoré la main de ſon libérateur? Il en mit même quelque choſe par écrit dans un papier où il y avoit en tête, en groſſes lettres: *Venite, audite & narrabo omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ*, comme éprouvant ce que dit S. Auguſtin, que plus les périls ont été grands, plus Dieu qui nous en a tirés nous paroit aimable.

J'avoue que s'il fut long-tems à ſe determiner, c'eſt parce qu'il enviſageoit plus ſerieuſement la vie qu'il méditoit d'embraſſer, qu'il prenoit en main les jettons, & qu'il ſondoit ſes forces pour voir s'il y pouvoit reſiſter. Mais enfin le moment étant venu, avec quels tranſports de joie le vîmes nous à Port-Royal où Dieu l'amenoit comme par la main! Quelle fut ma ſurpriſe lorſqu'au lieu de ces habits propres que je lui avois toujours vus, je le vis deſcendre des granges en l'Abbaye avec un habit de jardinier, un petit panier en ſon bras. Il vit ma ſurpriſe, & s'approchant de moi il me dit en ſouriant, avec un air gai qui lui étoit naturel: *Petit mercier petit panier*, me montrant ſon panier, & m'avertiſſant qu'en changeant d'habits il avoit changé de nom & s'appelloit Mercier.

J'allois ſouvent le voir travailler avec M. de Bouilli, & prêter le collet à ceux qui labouroient

roient le plus. La delicateſſe de ſon corps ne l'empêchoit pas de s'y mettre. Sa fievre quarte ne le retenoit en rien. " Elle me tourmente „ bien, me dit-il un jour, mais je lui donne „ auſſi bien de l'exercice: " car lorſqu'il me diſoit cela, il y avoit déja deux ans qu'il l'avoit. Son lit, pour la bien recevoir, étoit un peu de ſarment. Il n'interrompoit point ſon jeûne ordinaire, & ne quittoit point ſon cilice. Cela m'épouvantoit quelquefois, & je jugeois de-là qu'il falloit que la foi de cet humble pénitent fût grande. Auſſi allant quelquefois dans ſa cellule, je voyois écrit de ſa main cette parole de S. Cyprien: *Noſtrum tantum ſitiat pectus & pateat. Quantum illuc fidei capacis afferimus, tantum gratiæ inundantis haurimus.* (Epiſt. ad Donat.) Que nous recevions du ſecours de la grace toute-puiſſante à proportion que nous avions de la foi. Il s'encourageoit dans ce genre de vie par le preſſant deſir qu'il avoit, non ſeulement de ſatisfaire à Dieu, mais encore de ſe faire aimer de lui, qui étoit un bonheur vers lequel il ſoupiroit ardemment.

J'admirois ſon égalité d'eſprit. Il aimoit tous les ſolitaires de ce lieu là, ſans ſe lier plus avec l'un qu'avec l'autre: ce qu'il diſoit que S. Baſile appelloit plus un cabale & une conſpiration qu'une union. Mais ce qui ſurprenoit le plus dans ce ſaint pénitent, étoit ſon humilité profonde. Il étoit ſi perſuadé que c'étoit Dieu qui faiſoit tout le bien qui étoit en lui, que toute ſa crainte étoit de s'en attribuer quelque choſe. Et combien en nous parlant nous imprimoit-il cette verité? Il me ſemble que j'entends parler ce ſaint homme; car c'eſt de lui que je tiens tout ce que je dis ici.

Il avoit une telle attache à Jeſus-Chriſt d'où lui venoit toute ſa force, qu'avec cet apppui il ne craignoit rien ni de ſa propre foibleſſe ni des

pieges du démon. " On eſt invincible, diſoit-il, „ en s'attachant fortement au Sauveur. "

Il travailloit cependant toujours au jardin, & en y allant promener, je le voyois tantôt labourer la terre, tantôt dreſſer des planches, tantôt ſemer, planter ou arroſer, & faire les autres choſes du jardinage. Il étoit extrêmement recueilli en travaillant. Il ne parloit à perſonne, & ne regardoit perſonne. On le voyoit tout occupé de Dieu, qu'il admiroit peint dans les ouvrages de la nature. Il croyoit que c'étoit un grand mal de ne pas faire aſſez de reflexion ſur ſes ouvrages que nous voyons de nos yeux, puiſque Dieu s'en plaint lui-même par ſes prophetes." C'eſt „ un péché, me diſoit-il, de ne point conſidérer „ ce que Dieu a fait, & nous ne devons point „ nous borner aux ouvrages de ſa grace dans les „ ames, mais regarder encore toute la nature „ comme un livre. C'eſt à quoi je tends dans „ tous mes ouvrages de la campagne. "

J'avois une grande pente à me joindre à lui quand il travailloit, afin d'attrapper de lui quelque mot qui m'édifiât. Il aimoit ma ſimplicité; mais il aimoit encore plus le ſilence. " Notre „ travail, me dit-il un jour, doit être différent „ de celui des payſans; & il l'eſt lorſque nous „ nous taiſons en travaillant. J'ai lu dans ſaint „ Baſile, ajouta-t-il, que lorſqu'Iſaïe dit qu'il „ avoit les levres impures, c'étoit peut-être par- „ ce qu'il avoit parlé des affaires du monde, qui „ ſouillent la langue d'un ſolitaire qui doit tou- „ jours louer Dieu. Cependant on a de la pei- „ ne à ne le pas faire dans les converſations, & „ c'eſt pour cela que je les fuis. Je tremble „ quand je vois dans l'Evangile que nous ren- „ drons compte de toute parole oiſive: & tou- „ tes paroles oiſives, dit S. Baſile, ſont celles „ qui ne ſervent de rien pour notre ſalut, quel-

„ que

„ que innocentes qu'elles ſoient en elles-mêmes;
„ outre que dans les entretiens il eſt aiſé qu'il ſe
„ gliſſe quelque parole de louange, ce qui eſt la
„ perte des ames, mais une perte neanmoins où
„ l'on prend plaiſir. J'ai toujours dans la pen-
„ ſée cette parole de S. Paul, *Si je plaiſois aux*
„ *hommes, je ne ſerois pas ſerviteur de Jeſus-Chriſt.*
„ Sur quoi S. Baſile ſe demande à lui-même, com-
„ ment nous pouvons connoître ſi nous voulons
„ plaire aux hommes. Une marque que nous
„ le voulons, dit-il, eſt quand nous ſentons une
„ ſecrette froideur pour ceux qui nous blâment.
„ C'eſt pourquoi il ajoute qu'on a raiſon, dans
„ les Religions bien reglées, de ne point ſouffrir
„ aucun entretien aux freres, ſi on ne croit qu'ils
„ en ſeront édifiés. ”

Ce qui me ſurprenoit dans les travaux de M. de Pont-chateau, étoit la dépendance qu'il avoit pour M. de Bouilli qui étoit avant lui au jardin, & comme le maître jardinier. Il ne le contrediſoit en rien. Et il me diſoit ſur cela qu'entre les perſonnes qui ſervent Dieu, il ne devoit point y avoir de contrariété d'eſprit ni de ſentimens.
„ Tous, ajoutoit-il, ne doivent être qu'un & com-
„ me pluſieurs corps qui ſervent d'organe à une
„ ſeule & même ame. Il faut de la ſubordina-
„ tion & ſe laiſſer conduire de la même ſorte
„ qu'un artiſan conduit les inſtrumens qu'il choi-
„ ſit à l'ouvrage où il eſt employé. Ce doit
„ être un autre qui ordonne à un pénitent ce
„ qu'il doit faire. Ma bêche dépend de moi,
„ & moi en m'en ſervant je dépends de celui
„ qui m'applique à mon travail. S. Baſile dit qu'un
„ ſolitaire doit obéir avec autant de promptitude
„ à celui qui a inſpection ſur lui, que fait un en-
„ fant qui a ſoif, à ſa nourrice qui lui préſente la
„ mammelle. Pour moi ſi on me commandoit
„ quelque choſe de pénible qui fût au-deſſus de

„ mes forces, j'obéirois en me ſouvenant que „ Jeſus-Chriſt a obéi juſqu'à la mort. Que ne „ fait-on point dans le monde, dans les armées, „ & où ne porte-t-on point l'obéiſſance ? La „ beauté de cette profeſſion eſt que chacun tien- „ ne bien ſon poſte ; & toute la beauté dans „ une communauté, eſt que, comme dans nos „ corps, chaque membre faſſe exactement ſa fon- „ ction, & non point celle d'un autre.

En le voyant travailler, & écoutant avec avidité ce qu'il vouloit bien me dire, j'admirois ſon exactitude juſqu'aux moindres choſes. Une herbe qui n'étoit pas à ſa place n'y demeuroit pas long-tems. Il faiſoit tout avec application. Que vous êtes exact, m'écriai-je une fois ! Un point ne paſſe pas l'autre. „ Celui-là, me ré- „ pondit-il avec la douceur qui lui étoit natu- „ relle, montre qu'il ne penſe pas aſſez à Dieu, „ qui accomplit moins parfaitement qu'il ne „ doit l'œuvre de Dieu. Quand on l'a devant „ les yeux, on ne fait plus négligeamment ce „ qu'on fait. Tout ce qui ne ſe fait point dans „ ſa vue & ſelon lui, eſt horrible devant ſes „ yeux. Si on l'aime veritablement, on l'aime „ en tout. Tout paroit grand quand on conſi- „ dére ſa grandeur. Il ſemble qu'il la commu- „ nique à tout ce qu'on fait pour lui. Toute la „ philoſophie du chrétien eſt de bien travailler „ en ſa préſence : les paſſions ne trouvent point „ lieu de s'élever contre une ame qui s'occupe „ de lui tout le jour. Quand nous penſons bien „ attentivement à quelque choſe, nous ou- „ vrons les yeux ſans rien voir, & les oreilles „ ſans rien entendre, le cœur étant poſſedé de „ ſa penſée & laiſſant ainſi les ſens vuides & „ ſans action. Que doit-ce être donc lorſque „ l'amour de Dieu s'empare de tout notre „ cœur ? Comment pourrions-nous penſer en- „ core à autre choſe ? J'ad-

J'admirois avec quel ſoin il rejettoit de ſon jardin ce qui n'eſt propre qu'à flatter les ſens. On ne ſavoit là ce que c'étoit que de cueillir des fleurs; & d'un ſeul coup d'œil on remarquoit que c'étoit les jardins de perſonnes pénitentes, où il ne falloit point chercher d'autres fleurs que les vertus de ceux qui les cultivoient.

Dans quelles inquiétudes étoit ce ſaint ſolitaire, lorſque les malheurs des tems le mettoient en danger d'être bientôt privé de ſa retraite? Bien loin de s'appuyer ſur le paſſé, cette vue ne ſervoit au contraire qu'à l'effrayer davantage pour l'avenir. Il avoit écrit cette parole de S. Cyprien, que dans les périls il y avoit encore plus de danger pour les Saints que pour les autres; qu'ainſi l'unique reſſource étoit la priere continuelle. Comme il avoit connu par expérience les artifices du diable, il les craignoit davantage: car il s'inſinue en nous de toutes parts, diſoit-il. Ce qu'il voyoit à craindre dans cette ſeparation de Port-Royal, étoit que par-là il ſeroit privé de la préſence de ceux dont l'exemple lui avoit été d'un très grand ſecours. Il avouoit que la vue de ces pieux ſolitaires étoit une choſe dont Dieu s'étoit le plus ſervi pour le gagner. C'eſt ce qui lui donnoit cette ardeur de les copier dans le bien qu'ils faiſoient; & lorſqu'il ne pouvoit y atteindre, il ſe réjouiſſoit au moins de leur vertu, pour y avoir part. Il diſoit ſouvent que l'amour que nous avons pour le bien que font les autres, nous y fait participer. Il craignoit de plus l'artifice du démon qui voyant qu'il ne peut nous ſurmonter étant unis, tâche de nous diviſer pour nous combattre ſeul à ſeul. La privation qu'il prévoyoit des ſages lumieres de ceux dont il prenoit ſa conduite, étoit pour lui une étrange choſe. Il étoit perſuadé qu'il n'y avoit rien de ſi néceſſaire dans la vie que le con-

ſeil; qu'un homme qui n'en prend que de ſoi-même étoit comme un vaiſſeau ſans gouvernail; & que ſi nous en devions prendre dans les choſes temporelles, à plus forte raiſon le devions-nous dans les ſpirituelles; que c'étoit être prudent à ſes yeux, que de ſe conduire ſelon ſon raiſonnement; & que pour ce ſujet il feroit tout ce qu'il pourroit dans le deſordre de Port-Royal, afin d'entrer dans un lieu où il pût toujours être dans l'ordre.

C'eſt pourquoi dans ces déroutes univerſelles de Port-Royal, dont les auteurs doivent craindre un terrible jugement, il penſa à aller à S. Ciran; mais les apprehenſions qu'avoit auſſi cette maiſon de la perſecution de Port-Royal, dont les étincelles pourroient voler juſqu'à elle, firent ſuſpendre ce deſſein. Ainſi il fut reduit à ſe joindre à ce qu'il y avoit de meilleur à Port-Royal, c'eſt-à-dire à M. de ſainte Marthe & à M. de S. Gilles, & à prendre avec eux un appartement dans un lieu écarté.

J'ai déja dit que je lui vis porter le dais du S. Sacrement, de la Baſtille où j'étois, la fenêtre de ma chambre donnant droit ſur le repoſoir où il s'arrêta. Il m'en parla enſuite lorſque nous fûmes ſortis. Il me dit en riant qu'il étoit tout glorieux d'avoir acquis le droit de bourgeoiſie dans le fauxbourg, & qu'il étoit bien obligé à Meſſieurs les Marguilliers de ce lieu, de lui avoir fait cet honneur: & dans la verité il falloit être bien bêtes, comme des perſonnes d'eſprit l'ont dit, pour ne pas voir quelque choſe de grand en lui; car lorſqu'il travailloit le plus à ſe déguiſer, tout l'air de ſon viſage le démentoit, toutes ſes manieres le trahiſſoient malgré lui, & publioient ce qu'il étoit: ce qui étoit bien contraire à ceux qui n'étant rien d'eux-mêmes, le plus ſouvent ſont aſſez vains neanmoins pour affecter de paſſer pour

pour quelque choſe de grand.

J'eus l'honneur de l'aller voir en ce logis au ſortir de la Baſtille; mais il n'y demeura plus guéres; car la mort de M. de S. Gilles qui ſembloit n'attendre que la delivrance de M. de Saci pour mourir, manifeſta trop cette maiſon par le concours des amis qui le viſiterent dans ſa maladie, & qui allerent honorer ſes funerailles: c'étoit en 1668.

Je perdis alors M. de Pont-chateau de vue. Tout ce que j'en ai ſu depuis, eſt que la fin de cette transfiguration, ſi je puis me ſervir de ce terme, devint le commencement d'une nouvelle métamorphoſe, qui retablit pour un tems ce jardinier pénitent dans ſon premier état. Ce n'eſt plus maintenant un garçon jardinier dont je parle, je parle d'un homme conſommé en ſcience & en ſageſſe qui eſt dans le maniement des plus grandes affaires de l'Egliſe. Celui qu'un coin de jardin cachoit à tout le monde reparut à la lumiere de Rome, ou plutôt éclairoit lui-même de ſa lumiere ceux qui en étoient le plus grand éclat.

Le plus grand théatre où la providence de Dieu & la néceſſité des affaires de l'Egliſe le mena, ne l'étonna point. S'appuyant ſur Dieu qui l'y avoit conduit, il lui prêta ſon ſecours, ſon eſprit & ſa langue, afin qu'il la maniât lui-même pour agir puiſſamment. La verité dont l'amour le poſſedoit tout entier le rendoit éloquent & perſuaſif; & le charme de ſes entretiens étoit tel, que nul ne pouvoit lui reſiſter. Il étoit l'oracle de ceux qui étoient les oracles du monde. Il donnoit conſeil à ceux de qui les autres le prennent. On étoit ſurpris à Rome de voir un François qui tournoit ainſi les eſprits, & s'en rendoit le maître. On s'informoit qui il étoit; mais il avoit caché ſon nom, & en avoit pris un au-

tre qu'on m'a dit, mais dont je ne me ſouviens plus.

La verité trouva en lui un défenſeur digne d'elle, & l'Egliſe un Avocat à qui rien ne manquoit pour ſoûtenir ſes interêts. Il éblouiſſoit tout le monde par ſes graves raiſonnemens. Il n'y avoit que lui ſeul qui n'étoit point ébloui de cet éclat. J'ai un Ecrit de ſa main des paſſages des ſaints Peres ſur les ſolitaires qui entrent dans les emplois de l'Egliſe. Je ne ſai pas dans quelle vue & à quelle occaſion il l'a fait, mais il y a tout lieu de croire qu'en travaillant ſi glorieuſement aux interêts de l'Egliſe, il ne travailloit pas avec moins de ſoin pour éloigner de lui la tentation d'entrer dans les emplois, & d'être élevé à ces dignités qui ne lui auroient pas manqué s'il les avoit recherchées. Il faiſoit donc un perſonnage qu'on lui avoit donné à faire, mais il le faiſoit en tremblant; & en rentrant dans ſon cabinet & dans le fond de ſon cœur, il revoloit en eſprit vers ſon cher Port-Royal, éloigné de lui de trois cens lieues, & oublioit Rome au milieu de Rome.

Dieu écouta trop tôt ſes deſirs ſecrets, pour la conſolation de ſon Egliſe & pour l'édification des amis de la verité. Il permit qu'il s'élevât contre cet inconnu une envie effroyable. Tous les ennemis de la verité éclaterent en murmure. On ſollicita les Cardinaux: on ſollicita le Saint Pere; mais les Cardinaux & le Saint Pere étoient trop prévenus en ſa faveur, pour que ces plaintes fiſſent la moindre impreſſion ſur leurs eſprits. M. de Pont-chateau ſavoit toutes ces menaces. Il entendoit tous ces vacarmes & n'ignoroit rien de toutes ces démarches; mais elles ne faiſoient que rendre plus intrépide un homme qui s'étoit cent & cent fois voué à la mort. Enfin tout manquant à ſes ennemis du côté de l'E-

l'Egliſe ils furent reduits à ſe jetter du côté de la Cour de France. On engagea l'Ambaſſadeur de France qui étoit à Rome, d'écrire en Cour des lettres terribles. Il donnoit avis qu'il y avoit à Rome un François inconnu qui remuoit tous les eſprits comme il vouloit, & qui diſſipoit par ſes raiſons tout ce qu'il avoit ordre de propoſer à ſa Sainteté; qu'il ne pouvoit rien eſpérer du Pape pendant que cette perſonne demeureroit à Rome, & qu'il falloit que le Roi priât le Pape de le faire ſortir de cette ville.

Il eſt vrai que je ne puis m'empêcher d'admirer ici ce pauvre jardinier qui ſortant de ſon marais devient en même tems l'amour de l'Italie & la terreur de ceux qui mettoient en mouvement la Cour de France. Sa douceur le fait aimer des Italiens. Sa ſageſſe le fait apprehender de quelques François. On ne peut lui rien reprocher; tout ſon mal eſt d'avoir trop d'eſprit & de pénétration, & de perſuader plus agreablement au Pape & aux Cardinaux la verité. Il fallut neanmoins ceder aux démarches d'un ſi grand prince, & donner la joie aux ennemis de M. de Pont-chateau de le voir ſortir de la ville, pendant que les Cardinaux ne pouvoient ſe conſoler de ſon éloignement. Pour lui il ne pouvoit ſouhaitter de plus glorieuſe récompenſe de ſes travaux pour l'Egliſe que celle qu'il en recevoit, & que d'autres moins amis de Dieu & de la retraite auroient trouvé malheureuſe. Il ſe trouvoit heureux de ſoutenir l'Egliſe avec l'applaudiſſement des Romains; mais il ſe trouva ſans comparaiſon plus heureux de rentrer dans la ſolitude par le mécontentement des François. Il laiſſa à Rome ſa mémoire en bénédiction, & revint pour être oublié de la France, allant ſe cacher de nouveau dans le monaſtere d'Orval, où changeant de vie, & non pas de cœur, il apprit à

ces

ces ſaints Religieux ce que c'étoit que leur profeſſion, & les encouragea à la perfection par ſon exemple. Que Dieu ſoit béni d'avoir des ſerviteurs ſi propres à toutes ſortes de miniſteres & ſi humbles dans tant de différens états.

Lorſque M. de Pont-chateau avoit déja paſſé quatre ou cinq ans à Orval, on le pria de venir à Paris pour quelques affaires. Il ne put refuſer ce voyage. Il me fit l'honneur de me faire ſavoir de ſes nouvelles; & il parla ſi obligeamment de moi en quelque rencontre, que je me crus obligé de lui en faire un petit remerciement par un billet, auquel il me fit l'honneur de faire cette réponſe, dont je garde l'original, & que je ne relis jamais ſans en être extrêmement édifié.

[Monſieur, Je ne penſois pas que ce que j'avois dit à votre ſujet, pût aller juſqu'à vous; mais je n'en ſuis pas marri, puiſque cela a contribué à vous perſuader de mes ſentimens à votre égard. Ils ont toujours été les mêmes; & j'ai toujours dans le cœur la même affection pour vous. Vous pouvez juger de la joie que j'aurois de nous voir réunis encore comme autrefois. Je ne doute pas que cela ne ſoit en un ſens: mais je vous avoue que je ne ſuis point un ange, & auſſi je ſuis touché de ce que je vois exterieurement. Je ſuis tout à vous, Monſieur. Je vous ſupplie d'en être perſuadé, quand même je ne vous le dirois jamais. C'eſt aſſez que Dieu le voie, & que vous croyiez que je vous le témoigne en toutes rencontres.

Je rouvre ma lettre parce que je ne puis laiſſer paſſer cette occaſion, ſans vous prier de nous donner quelques Memoires de ce que vous avez vu à Port-Royal. Comme je n'y ſuis venu que fort tard, vous qui y êtes venu de bonne heure pourrez nous donner bien

des

des connoiſſances. Il y a du pour & du contre, ſi nous devons parler ou nous taire au ſujet de ceux qui nous ont précédés. Si tous les Saints qui ont écrit les vies des autres Saints avoient été dans le ſentiment de ceux qui croient qu'il vaut mieux laiſſer mourir avec ceux qui meurent, tout ce qu'ils ont fait de bon en leur vie, nous n'aurions pas tant d'hiſtoires édifiantes qui ſont ſi utiles à un grand nombre de perſonnes.

Ce n'eſt pas, que je n'euſſe peut-être raiſon de craindre de me chercher un peu moi-même, en m'honorant de la liaiſon ſi particuliere que j'ai eue avec un ſi grand nombre de gens de bien; mais d'un autre côté je vois une ſi étrange différence entre la ſainteté de leur vie & les infidelités & les miſeres de la mienne, que je ne ſaurois trouver pour moi en eux que des ſujets de confuſion. Je crois neanmoins que ſans avoir égard à tout cela, ce ſeroit une bonne œuvre, d'amaſſer quelques Memoires de ce qui pourroit ſervir un jour à l'édification de l'Egliſe. Pour moi, Monſieur, je n'aurois pas ſujet de dire, comme M. le Maitre, *ſe quoque principibus*; car vraiment je ne ſerois pas ſeulement un goujat dans cette armée.

Vous pourriez nous dire donc, Monſieur, comment & quand M. Hillerin fut touché. Il me ſemble qu'il m'a dit avoir connu M. de S. Ciran; mais qu'il n'avoit jamais été ſous ſa conduite. En quelle année quitta-t-il ſa Cure? Si ce ne fut pas lui qui parla le premier à M. de S. Gilles, étant à ſon prieuré de S. Aud? Ne ſavez-vous rien de M. François, qui s'en ira ſans qu'on ſache même ſon nom? Je penſe neanmoins qu'il eſt dans les plaidoyers de M. le Maitre. Ne connoiſſez-vous pas M. Char-

M. Charles pour ce qu'il étoit? Il y a une hiſtoire qui lui arriva & qui le toucha; mais je ne la ſai que confuſément, d'une femme qu'il avoit aſſiſtée à la mort, & qui lui parut toute en feu. Ne ſavez-vous rien non plus du détail de la converſion de M. de la Riviere, & de celle de M. Baſcle, & de quelques autres de ces premiers freres & fondateurs de notre ſolitude?

Si Dieu vous met au cœur de me répondre, je ne vous demande pas une hiſtoire ni de longs diſcours. Je remarque ce que je ſai, & dont je me ſouviens: car j'ai oublié pluſieurs choſes que M. Hamon & M. Charles m'avoient confiées, ayant eu le bonheur d'être aimé & chéri d'eux comme leur frere. Si je n'obtiens rien de vous, Monſieur, je me ſerai acquitté d'un devoir, dont je me crois redevable par pluſieurs raiſons qui ſeroient trop longues à écrire.

Je ne blâme point ceux qui veulent tout garder ſous le ſecret; mais je vous avoue que je ſuis plus porté à faire connoître les perſonnes que Dieu a cachées pendant leur vie: car pendant qu'on vit, il me ſemble qu'on n'en devroit jamais parler. J'aurois interêt que tout le monde eût été perſuadé de cette maxime: j'aurois été plus en repos. Dieu ſoit loué de tout; au moins priez-le pour moi, je vous en ſupplie. J'aurai toujours gagné à ce petit renouvellement de commerce l'aſſurance que vous ne m'oubliez pas. Je ſuis tout à vous.]

M. de Pont-chateau me demandoit ces Memoires, parce que jamais on n'a vu un eſprit plus net pour mettre bien des papiers en hiſtoire & en ordre. Et je me ſouviens qu'à la foule des miracles de la ſainte Epine, il fut choiſi pour en dreſ-

dreſſer la relation, ce qui fit que la révérende Mere Agnès l'appelloit le Greffier de la ſainte Epine.

Je ne pus faire réponſe à cette lettre, qu'il me fit l'honneur de m'écrire, ou au moins je ne pus la lui envoyer; car il tomba malade auſſi-tôt, & mourut peu de jours après *. Deſorte que demandant par-tout par qui je lui ferois tenir ma réponſe, on me dit qu'il falloit la lui faire tenir en l'autre monde.

Dieu éleva en gloire auſſi-tôt après ſa mort ce fidele ſerviteur, qui s'étoit humilié ſi bas ſous ſa main puiſſante. Il s'éleva tout d'un coup un grand éclat dans Paris. On vit les Ducs & Pairs, & les Ducheſſes ſes proches, aller verſer leurs larmes ſur ſon corps mort. Il ſe répandit par-tout qu'il étoit mort un Saint dans la paroiſſe de S. Gervais. Tout Paris alloit en foule pour le voir. M. le Curé de cette paroiſſe ſe plaignit au bon M. Boué chez qui il mourut, qu'il avoit eu de grands treſors cachés, ſans l'en avertir. Cet homme dangereux qui déplaiſoit au monde eſt regardé en public comme un Saint dans la capitale du royaume, & toutes les gazettes furent remplies du recit de ſa ſainteté. Son corps ayant été quelque tems à S. Gervais en dépôt, fut enfin porté à Port-Royal des champs, qu'il avoit ſi tendrement aimé, où il repoſe chez les ſervantes & les épouſes de Jeſus-Chriſt. Qu'il prie pour elles.

Mais puis-je finir de parler de ces Meſſieurs de Port-Royal, ſans dire un mot d'un d'entre eux qui en a été un des plus grands ornemens, quoique ſon humilité extrêmement ingénieuſe en ce point, ait toujours arrêté tout ſon éclat. Je veux dire l'admirable M. Hamon qui, comme-

* Le 27. Juin 1690. dans la cinquante-ſeptiéme année de ſon âge.

me nous l'avons marqué ailleurs, voyant des applaudiſſemens à moiſſonner à pleines mains dans le monde, préfera un deſert tranquille & ſilentieux à tous ces honneurs, pour y venir remplir la place d'un Médecin qui l'y avoit précédé. Il la remplit de telle ſorte, que nul après lui ne pouvoit remplir la ſienne. Sa modeſtie toujours humble qui nous a caché mille choſes, m'empêche d'en parler beaucoup. Je l'ai toujours admiré comme un bon chrétien, comme un grand pénitent, comme un excellent Médecin; mais ſur-tout comme un Theologien très habile, puiſque toute la médecine étoit pour lui une continuelle Theologie, & qu'il ne regardoit que Dieu dans la nature, que les maladies des ames dans celles du corps, que les remedes d'une pénitence ſalutaire dans l'amertume des remedes de ſon art, & que la force de la grace & le vrai pain de la vie dans la nourriture materielle. La haute idée qu'il avoit des verités ſaintes, faiſoit que les paroles lui manquoient pour les exprimer autant qu'il les ſentoit, quoiqu'il eût une éloquence extraordinaire, & que tout ce qui a paru de lui faſſe voir la grandeur de ſon génie. Que n'a-t-il point lu? Que n'a-t-il point ſu? Que n'a-t-il point écrit? Quelles découvertes n'a-t-il point faites dans l'Ecriture ſainte? De combien de talens Dieu l'avoit-il enrichi? Et combien de fois a-t-il été prêt de les lui rendre pour demeurer dans le ſilence? Mais au lieu de cultiver la terre comme il le deſiroit & le faiſoit, on l'engagea de cultiver ſon art & ſes livres pour Dieu & le ſervice des ſiens; on craignit, en contentant ſes deſirs ardens pour la pénitence, de priver les ames & les corps des ſecours ſi conſidérables qu'il leur a rendus, étant doublement Médecin lui-même, comme il le diſoit ſouvent de S. Luc: *Lucas bis medicus.*

Com-

Combien de personnes dans ce saint desert, & combien moi avec les autres lui sommes-nous redevables de la santé qu'il nous a rétablie? Avec quelle gravité nous voyoit-il dans nos infirmités? Il nous apprenoit à n'être jamais meilleurs que dans un état où les autres se relâchent; & pour être parfaitement chrétien, on n'avoit qu'à perseverer, étant sain, dans les bonnes dispositions où il avoit mis les malades. On auroit rougi, ayant un tel Médecin, de faire ou de dire quelque chose dont on eût pu se repentir. On composoit son esprit aussi bien que son visage, pour accepter paisiblement tout ce qu'il jugeoit à propos. En un mot c'étoit notre gloire & notre exemple. Dieu veuille qu'il ne soit pas notre condamnation un jour.

Dieu a fait voir le discernement qu'il faisoit de ce fidele serviteur d'avec nous autres, en le laissant toujours stable dans ce saint desert dont la tempête nous a chassés, & l'y faisant subsister malgré les orages & les violences des hommes. Il étoit vraiment cet homme sage affermi sur la pierre. Dieu savoit les raisons de sa stabilité en ce lieu, & l'usage qu'il y vouloit tirer de lui quelque jour pour ses servantes affligées; car il a parfaitement accompli ce qu'il avoit si ingénieusement remarqué dans l'histoire sainte, que quelques fois Dieu ne se sert point des princes de son peuple, pour confondre ses ennemis, *Per pedissequos principum.* Il a fait ce qu'auroient du faire les Evêques & les plus saints Ecclesiastiques. Dieu en quelque sorte l'a tiré du rang des laïques pour le faire passer au rang des Docteurs les plus éclairés; il tiroit plus toutes ses lumieres du fond de sa piété & de ses saintes méditations, que de la lecture des livres. Armé de ces armes de lumiere, & toujours prêt à combattre pour ces saintes filles auxquelles Dieu l'avoit donné

aux pauvres, pour les aller viſiter? Il faiſoit tous les jours à pied ſept ou huit lieues pour ces exercices de charité, & les faiſoit à jeun & dans toute l'incommodité des tems: & tout épuiſé de forces & fatigué du chemin, il revenoit le ſoir prendre un morceau de pain de ſon qu'il mangeoit debout.

Qui d'entre les chrétiens a jamais pénétré plus avant dans cette intelligence bienheureuſe dont Dieu parle par le prophete, *Beatus qui intelligit ſuper egenum & pauperem?* Heureux celui qui comprend par la lumiere & le ſentiment de la foi, par cette intelligence qui eſt un don du ſaint Eſprit, que ſervant un pauvre il ſert Jeſus-Chriſt même, & que donnant ſes ſoins à une perſonne malade & mourante, il les donne au Sauveur même qui eſt immortel & tout puiſſant! Cette foi eſt rare. Il eſt aiſé d'en avoir la penſée dans l'eſprit, mais il n'eſt pas aiſé d'en avoir les ſentimens gravés dans le cœur.

Avec quel reſpect M. Hamon recevoit-il Jeſus-Chriſt lorſqu'il venoit à lui? Et avec quelle conſolation aura-t-il entendu ces paroles en paroiſſant devant ſon Juge & ſon Sauveur, *J'ai été malade & vous m'avez viſité?* Plus ce pieux ſolitaire voyoit le nombre des malades ſe multiplier, plus il redoubloit ſa joie, eſpérant que Jeſus-Chriſt qu'il adoroit dans eux comme ſon Roi & ſon Dieu, multiplieroit à proportion ſes graces. La mort ſeroit devenue glorieuſe pour lui dans cet exercice, & il auroit été vraiment un martir de la charité. Il trouvoit ſon repos dans leur rafraichiſſement, & ſa conſolation dans la conſolation qu'il leur rendoit. Il entroit dans les cabanes puantes des pauvres de la campagne avec plus de reſpect que les Médecins des Rois n'entrent dans leur Louvre. Il n'étoit rebuté ni des chemins pénibles, ni des dégouts qu'il

falloit eſſuyer avec ces perſonnes. Il apprenoit en les voyant à diſputer de la pauvreté avec eux. On a ſouvent vu des larmes de joie aux yeux de ces malades. Ils avoient moins de douleur de ce que leurs maladies leur faiſoient ſentir qu'ils étoient hommes, que de joie de ce qu'elles leur attiroient la préſence d'un ſi ſaint homme. Combien tâchoit-il de ſe rendre en tout ſemblable à eux! Il ſembloit qu'il alloit étudier chez eux, comme dans autant d'écoles, des leçons toujours nouvelles de pauvreté.

Combien ſon exterieur faiſoit-il voir le grand amour qu'il avoit pour cette vertu? Qui a jamais vu un homme habillé plus pauvrement? Nous avions de la peine de voir que tant de mérite fût caché ſous un exterieur ſi mépriſable. Ses propres freres, quoique vêtus auſſi très modeſtement, pouvoient à peine approuver ſa modeſtie, & en étoient preſque ſcandaliſés. Je me redemande encore aujourd'hui, s'il eſt poſſible qu'un ſi grand homme ait traverſé ſouvent tout Paris dans cet équipage. J'avoue ma foibleſſe: j'ai rougi quelque fois de ſa pauvreté; & lorſqu'il nous venoit voir, je lui ai caché ſes vêtemens uſés, pour y en ſubſtituer adroitement de moins pauvres. Mais helas! Avec quelle force reſiſtoit-il à mes artifices? Avec quelle aſſurance paroiſſoit-il en cet état devant les princes? Avec quelle ſainte audace ſe faiſoit-il voir ainſi traveſti à ſes confreres les Docteurs en médecine, qui contemploient en lui des robbes & des habits de doctorat inconnus à toute la Faculté, dont ils ſavoient pourtant qu'il étoit le plus grand ornement & la principale gloire. Ils diſoient qu'il n'avoit d'un Médecin que la grande charité & la profonde ſcience: du reſte on l'auroit pu prendre, à ne voir que ſes habits, pour un payſan fort ignorant & fort groſſier. Ils ſouhaittoient qu'il prit des vêtemens plus pro-

propres, & quoique ces habits ne lui euſſent pas donné plus de lumiere pour dreſſer ſes ordonnances, ils croyoient qu'un exterieur un peu plus poli en auroit mieux ſoutenu la gravité.

Que ſa mémoire ſoit à jamais en bénédiction dans l'Egliſe & particulierement dans le deſert où il a fini ſa bienheureuſe courſe! Dieu le recompenſera du zele qu'il a eu pour lui donner en ce lieu une épouſe en la perſonne de ſa niece. Que n'a-t-il point fait? Quelles prieres, quelles larmes n'a-t-il point repandues? Quelles exhortations preſſantes, afin que Dieu ſecondât ſes deſirs? Il deſiroit, il demandoit que Dieu ſe procurât en elle une victime. C'eſt ce qu'il me dit à moi-même en la recommandant à mes prieres, *Deus provideat ſibi victimam:* & en empruntant cette parole d'Abraham, il me paroiſſoit auſſi en avoir la gravité & la foi. Quel pere auroit pu faire pour une fille ce qu'il a fait pour cette niece? Qu'il en reçoive dans le ciel une éternelle recompenſe.

Ce ſaint ſolitaire a prêté ſa plume pour louer tous ſes amis morts; & tous ſes amis morts enſemble, s'ils revenoient au monde, auroient peine à faire pour lui un éloge tel qu'il mérite. Sa mémoire vit de toutes parts dans les belles, les ſages, les juſtes & veritables louanges * qu'il leur a données; & ces chefs d'œuvres d'eſprit & de piété ſont comme autant de fleurs qui le couronnent lui-même, & conſacrent ſes amis defunts. †

Mais après le malheur de ſurvivre à tant de perſonnes d'un ſi grand merite, je n'attendois pas encore celui de ſurvivre à M. de Tillemont, ‡

* Il parle des Epigrammes qu'a fait M. Hamon & qu'on voit dans le Necrologe de Port-Royal.

† M. Hamon eſt mort à Port-Royal des champs le 22. Fevrier 1687. âgé de 69. ans.

‡ M. de Tillemont eſt mort à Paris âgé de 61. an le 10. Janvier 1698. & a été enterré à Port-Royal des champs.

& de perdre en lui une des plus douces conſolations que j'euſſe. C'étoit d'avoir de tems en tems la joie de l'embraſſer.

Je l'ai connu lorſqu'il étoit encore enfant. Il avoit dans ſes tendres années l'innocence qu'on peut ſe figurer que lui avoit conſervée la maiſon d'un pere chrétien: mais à cette innocence il joignoit une gravité & une ſageſſe qui ſurprenoit. Lorſqu'il croiſſoit en âge, ſous nos yeux & notre conduite, il apprenoit les langues qui lui donnoient alors l'éloignement des jeux innocens. Pendant que les autres enfans qui étoient avec lui donnoient quelque relâche à leur eſprit, aux jours deſtinés à cela, & ſe donnoient tout entiers à leurs petits divertiſſemens, il s'enfermoit lui ſeul dans la chambre. Voyant l'hiſtoire & la geographie, il reduiſoit par Alphabets tous les noms marqués dans une carte, & jettoit ainſi dès l'âge de neuf à dix ans les fondemens de cette ſcience hiſtorique, où il a fait voir ſon extrême pénétration & ſon incroyable exactitude.

J'eus la conſolation d'être préſent à ſon ordination, lorſqu'il reçut la prêtriſe. J'eus même l'honneur de l'avoir chez moi en retraite, lorſqu'il ſe diſpoſoit à cette grande action. Il quitta la maiſon de Monſieur ſon pere & de Meſſieurs ſes parens, pour ſe retirer avec moi. J'eus l'honneur enſuite d'aſſiſter à ſon premier ſacrifice. Avec quelle longue ſuite de retraites & d'actions de piété s'y prepara-t-il? Quelle odeur de ſainteté répandoit-il dans tout le monde qui y étoit préſent, & qui l'attendoit avec autant d'impatience qu'il avoit tâché d'y apporter de retardement? Avec quelle joie reçut-on l'impoſition de ſes mains à la fin du ſacrifice? Je puis dire que je n'ai vu perſonne frappé d'un plus profond reſpect pour Dieu, ni le ſervir à l'autel ou ailleurs avec plus de révérence. Faut-il donc tant s'étonner qu'on

qu'on l'ait tant honoré pendant ſa vie & après ſa mort, lui qui a tant honoré le Seigneur? Sa mémoire ſans doute ſera en vénération dans la ſuite de tous les ſiecles. Heureux dans ce malheur des tems, qui rendoit les plus honnêtes gens inutiles & les obligeoit à ſe tenir renfermés, qu'il ait pu au moins former pour Dieu quelques jeunes gens, qui pour devenir très avancées dans la piété n'avoient beſoin d'autre choſe que de l'exemple de celui avec lequel ils vivoient! Ils lui liſoient les Ecrits des ſaints Peres, mais il leur en faiſoit voir la pratique en ſa perſonne; & ſa vie toujours uniforme, toujours grave, toujours ſemblable à elle-même étoit pour ceux qui en étoient témoins, une leçon puiſſante qui emportoit les cœurs en éclairant les eſprits, & qui faiſoit imiter avec joie ce qu'on voyoit avec admiration. Quelle force d'eſprit! Quel amour pour la régularité! Il vivoit ſeul & ſans témoins, mais Dieu ſeul qui lui étoit toujours préſent lui tenoit lieu de tout. Le reſpect qu'il avoit pour ſa préſence, étoit plus puiſſant ſur ſon eſprit, que tout ce qui auroit pu le ſoutenir à l'exterieur. Ce qu'il avoit fait dans les premieres années, il a toujours continué de le faire, ſans aucun relâchement juſqu'à la fin de ſa vie.

J'ai eu l'honneur de l'aller voir aſſez ſouvent à ſa maiſon de campagne. J'avoue que toutes les fois que j'approchois de ce château, je me ſentois tout ſaiſi d'un certain reſpect qui me faiſoit trembler; & qu'en mettant le pied dans les premiers avenues, le ſilence & la ſolitude qui y regnoient m'imprimoient un je ne ſai quoi qui mêloit un certain tremblement à la joie que je ſentois. Un effroyable tonnerre me ſurprit une fois lorſque j'étois en chemin pour l'aller voir; mais il me ſuffiſoit d'enviſager de loin ſa maiſon pour n'être plus occupé d'au-

tre choſe. Avec quelle gravité recevoit-il ſes amis? En le voyant ſortir ſi ſerieux de ſa ſolitude, on ſe reprochoit de le venir troubler, & on s'accuſoit d'avoir été pouſſé par un eſprit trop humain à viſiter un homme, que Dieu lui-même avoit placé dans cette retraite, & qui y tenoit Dieu avec lui, à qui il offroit frequemment ſes ſacrifices, s'y preparant toujours par des prieres ferventes, par des deſirs embraſés, & par des larmes abondantes.

Quelle joie auſſi lorſque j'avois le bonheur de le recevoir chez moi! grace qu'il m'accordoit tous les ans vers les vacances, lorſqu'il interrompoit un peu ſes travaux pour faire une revue générale de ſes amis à Paris & en pluſieurs endroits de la campagne. N'étois-je pas tout parfumé de ſes viſites? Son entretien toujours reſervé, mais toujours plein d'onction, ne pénétroit-il point juſqu'au cœur? Ne ſuis-je pas encore tout rempli au moment que j'écris ceci, de la ſageſſe de ſes réponſes, lorſque je lui demandois quelques avis? Et la ſolitude opiniâtre où je me tiens comme cloué, n'eſt-elle pas le fruit de ſes conſeils? Lorſque je le conſultai ſi je pouvois ſatisfaire le deſir que ma ſœur religieuſe témoignoit pour que je l'allaſſe voir: „ Ma vie, „ me dit-il, me permettroit à moi cette viſite; „ mais pour vous vous vivez de telle ſorte que „ vous ferez mieux de ne la pas faire." La derniere fois que je le vis ici à Melun, il me trouva dans mon appartement qui eſt aſſez retiré. J'avois la canne à la main prêt à partir. Après les premiers complimens & embraſſemens, il me demanda où j'allois. Je lui répondis que j'allois d'ordinaire tous les jours paſſer la journée à la campagne. Il m'écouta tranquillement, & me dit enſuite avec ſon air grave & poſé, mais qui en peu de paroles diſoit beaucoup: „ Vous êtes

„ bien

„ bien ici, mais vous êtes encore mieux à la „ campagne." Je puis dire que je reçus cette réponſe comme ſi elle fût venue de Dieu même, & je l'ai toujours regardée comme la regle de ma conduite. Si j'avois une priere à faire à Dieu pour ſon Egliſe qui eſt l'objet de mes penſées & de mes ſouhaits ſur la terre, quelle meilleure demande pourrois-je faire, que de lui donner des Prêtres ſemblables à celui dont nous parlons, & de lui donner en même tems des jours plus tranquilles, afin que dans ſa paix elle pût faire jouir en repos ſes enfans des conſeils & des lumieres de ces hommes pacifiques ?

Il vivoit de telle ſorte dans ſa ſolitude & avec une ſi grande circonſpection, que comme on ne craignoit rien de lui, on l'y laiſſoit en repos, parce qu'il y laiſſoit les autres. On ne craignoit rien d'une plume qui étoit toute conſacrée à un travail innocent. Lorſque preſque tous les honnêtes gens étoient dans un ſilence forcé, il parloit par ſes livres & faiſoit revivre l'antiquité dans un ſiecle où elle étoit bien oubliée, & qui étoit fécond au contraire en beaucoup de nouveautés. Il ne s'eſt point épouvanté de cette vaſte entrepriſe. Il a ſu par ſa lumiere demêler le vrai d'avec le faux. Il a purgé l'hiſtoire d'une infinité de fables que des auteurs peu habiles avoient inventées ou debitées, & auxquelles la crédulité d'un peuple ſuperſtitieux & ignorant avoit pendant long-tems donné du poids, & laiſſé prendre d'aſſez profondes racines.

Quel fonds de reconnoiſſance a-t-il témoigné pour toutes les perſonnes qui lui avoient rendu le moindre ſervice ! J'en ſuis un exemple ; & la confuſion que j'en ai, m'empêche de m'expliquer davantage. Il croyoit avoir obligation à Port-Royal, & il y avoit tellement fixé ſon cœur, qu'ayant ſa maiſon de campagne où il

vivoit très retiré, il l'avoit quittée pour en faire bâtir une dans ce deſert, où il avoit reſolu de s'enfermer avec ſes livres pour le reſte de ſes jours. Lorſque le malheur des tems l'obligea de la quitter, il ſoupiroit vers elle. Il n'employoit point le grand credit de Monſieur ſon pere, ni la faveur de Meſſieurs ſes parens auprès des Grands pour avoir des bénéfices ou des emplois dans l'Egliſe, mais pour retourner à ſa maiſon de Port-Royal. C'étoit-là toute ſon ambition. Il eſt vrai qu'il a trouvé tout inexorable: cette porte lui a toujours été fermée. Il a eu la même recompenſe que tant d'autres gens de mérite qui y étoient, qu'on n'a eu aucun égard à ſa capacité, & qu'on la laiſſé comme banni, ſans aucun emploi, & inutile à l'Egliſe, hors le ſervice qu'il lui rendoit par ſes livres; ce que même on lui refuſa pendant quelques années, & qu'on ne lui accorda enfin qu'avec peine.

Mais j'ai tort de me plaindre qu'on vous ait laiſſé inutile, Serviteur de Dieu. Vous avez rempli une place unique, & vous avez donné à l'Egliſe un exemple ſingulier qui arrêtera tous ceux qui le conſidéreront mûrement, & qui tempetera un peu cette démangeaiſon ſi univerſelle qu'on a dans ce ſiecle, de s'ingerer de ſoi-même dans la conduite des ames, de briguer des charges eccleſiaſtiques, & de ne point ſouffrir le repos. Vous avez été dans votre maiſon de campagne comme une ville ſituée ſur une montagne, comme une lampe élevée ſur le chandelier, comme une voix qui crioit de-là, qu'un chacun ſe tînt dans l'ordre & qu'on ne ſortît point de ſa place par impatience.

On ne vous auroit pas laiſſé ſi tranquille dans ces premiers ſiecles que vous nous avez rendus ſi préſens. On auroit pu abréger un peu vos hiſtoires, afin que vous-même puſſiez devenir une par-

partie conſidérable de l'hiſtoire. Mais vous ne vous apperceviez point de votre mérite, & étant par votre ſageſſe, par votre ſcience, encore plus par votre vertu, capable de toutes choſes, votre humilité vous a toujours fait croire que vous étiez inutile à tout. Que votre exemple un jour confondra de monde! La ſeule vue de cette retraite ſi ſilentieuſe où vous avez vécu, doit faire rougir ces eſprits ardens, qui n'ayant ni la verité dans l'eſprit, ni la charité dans le cœur, ni la ſainteté dans les mœurs, ni les lumieres dans l'ame tâchent de s'élever comme des lampes pour jetter de cette élevation où ils ſont montes par tant de baſſeſſes, une fumée noire qui les deshonore eux-mêmes & qui bleſſe ceux qui les voient. Votre maiſon de Tillemont reprochera éternellement à notre ſiecle la honte d'avoir été ſi peu frappé des vertus les plus nobles, & de les avoir laiſſées ſe cacher & comme s'éteindre dans un coin du monde, pendant qu'il s'empreſſoit à élever aux emplois, la baſſeſſe, l'ignorance, & le vice.

Mais puis-je ceſſer de parler du fils, ſans dire auſſi un mot du pere, de ce vénérable vieillard, qu'on peut regarder comme un veritable patriarche, par ce grand nombre de perſonnes ſaintes qui rempliſſoient ſa famille. Cet admirable pere, qui cent fois s'étoit promis de voir cette perle de ſes enfans l'aſſiſter à la mort, & le ſecourir à ce triſte & terrible paſſage, de ſes ſacrifices, de ſes prieres, de ſes exhortations, ne put ſans une extrême douleur le voir enlever à ſes yeux, & rendre lui-même les honneurs funebres à celui qui devoit être le principal ornement de ſes funerailles. Ce coup ſi peu attendu, & qui paroiſſoit ſi contraire à l'ordre de la nature, l'accabla de telle ſorte qu'il y ſuccomba. Il ne put ſurvivre à celui qui faiſoit toute la joie de ſon cœur. Il ſemble que la mort en fermant les yeux

yeux du fils, eût ouvert ceux du pere pour lui faire encore mieux connoître l'excellente vertu du fils qu'il perdoit. Son cher fils de Tillemont lui revenoit ſans ceſſe dans l'eſprit : ſon grand mérite l'occupoit tout, ſans neanmoins qu'il s'attribuât rien des rares qualités que Dieu lui avoit données. Il ſe ſouvenoit en pleurant que ce fils ne lui avoit jamais fait de peine, ni cauſé le moindres chagrin par une ſeule parole mal reglée; & c'étoit cette vertu qui lui rendant ſon fils plus prétieux lui en rendoit la perte plus amere. En voyant cette ſource de conſolations qu'il tiroit ſi ſouvent de lui, comme tarie, ſon ame en reçut une plaie qui devint mortelle.

Après avoir donné à ce cher fils la vie du corps, il s'étoit mis en peine de lui conſerver celle de l'ame, en lui procurant une éducation très chrétienne. Sa propre maiſon, quoique bien reglée & ſi ſainte, ne lui parut pas encore aſſez bonne pour cela. Il chercha d'autres lieux où ce fils pût encore mieux ſucer la piété en même tems qu'il étudioit les langues.

Dieu recompenſa ce ſoin ſi religieux, & lui donna ſans comparaiſon plus qu'il n'eſpéroit. Il ne deſiroit que de voir ſon fils vivre en bon chrétien, & il le voyoit vivre en excellent Prêtre. Il deſiroit de le voir bien inſtruit, & il le voyoit capable d'inſtruire l'Egliſe. Ainſi en le pleurant comme un fils, il le pleuroit preſque comme s'il eût perdu un pere. Il gémit de ſe voir obligé de prêter ſes mains tremblantes au triſte office de lui fermer les yeux, & de recevoir ſes derniers ſoupirs, lui qui étoit ſur le point de rendre les ſiens. Il regrettoit d'avoir ſi long-tems differé de mourir pour recevoir ce rude coup. Mais il ne faut point s'étendre ſur ſa douleur, ni chercher des paroles pour l'exprimer : ſa mort qui ſuivit peu de jours après, dit plus que tout

ce

ce qu'on en pourroit dire.

Falloit-il, mon Dieu, que vous prolongeaſſiez la vie de ce pieux vieillard, afin que ſon autorité caſſât la derniere diſpoſition teſtamentaire du fils, par laquelle il avoit ordonné qu'on l'enterrât dans le cimetiere de Port-Royal des champs? La piété de ces ſaintes Religieuſes ſe trouva un peu bleſſée de cet ordre du ſaint Prêtre. Elles étoient ravies d'avoir ce ſacré dépôt chez elles; mais elles étoient fâchées que cet oint du Seigneur fut enterré dans un lieu qui leur paroiſſoit peu convenable à ſon caractere. Elles s'addreſſerent à ce ſage pere pour trouver bon que l'on appellât à lui du teſtament du fils, que lui ſeul étoit capable de reformer: & il leur donna la permiſſion qu'elles ſouhaittoient de l'enterrer au dedans. Je ne veux pour faire voir la piété de ce ſaint vieillard qui ſurvecut à ſon fils de peu de jours, que mettre ici un Ecrit qu'il avoit continuellement en vue, & où il marque de quels yeux il regardoit la mort, qu'il voyoit bien n'être pas eloignée.

[J'adore, ô mon Dieu, votre Etre éternel. Je remets entre vos mains celui que vous m'avez donné, pour être détruit quand il vous plaira par la mort que j'accepte avec ſoumiſſion, en union de celle de Jeſus-Chriſt, en eſprit de pénitence; & dans cette vue je m'en réjouis, & j'eſpére que l'acceptation que j'en fais, attirera ſur moi votre miſericorde pour me faire heureuſement arriver à ce redoutable jour. Je deſire, mon Dieu, par ma mort, vous faire un ſacrifie de moi-même, pour rendre hommage à la grandeur de votre Etre par l'aneantiſſement du mien. Je deſire que ma mort ſoit un ſacrifice d'expiation qui vous agrée, ô mon Dieu, pour ſatisfaire à votre juſtice pour tant d'offenſes que j'ai commiſes; & dans cette vue, j'accepte tout ce que la mort a

de

de plus affreux aux ſens & à la nature.

Je conſens, ô mon Dieu, à la ſeparation de mon ame d'avec mon corps, en punition de ce que par mon péché je me ſuis ſéparé de vous. J'accepte la privation de l'uſage de mes ſens en ſatisfaction des péchés que j'ai commis par eux. J'accepte, ô mon Dieu, que je ſois foulé aux pieds & caché en terre pour punir mon orgueil qui m'a fait chercher à paroître aux yeux des creatures. J'accepte qu'elles m'oublient & ne ſe ſouviennent plus de moi, en punition du plaiſir que j'ai eu d'être aimé d'elles. J'accepte la ſolitude & l'horreur du tombeau, pour réparer mes diſſipations & mes amuſemens. J'accepte enfin la reduction de mon corps en poudre & en cendres, & qu'il ſoit la pâture des vers, en punition de l'amour deſordonné que j'ai eu pour mon corps. O poudre, ô cendre, ô vers, je vous reçois, je vous cheris, & vous regarde comme les inſtrumens de la juſtice de mon Dieu, pour punir l'orgueil qui m'a rendu rebelle à ſes ordres. Vengez ſes interêts, reparez les injures que je lui ai faites, détruiſez ce corps de péché, cet ennemi de Dieu, ces membres d'iniquité, & faites triompher la puiſſance du Createur ſur la foibleſſe de ſon indigne creature. Je m'y ſoumets, ô mon Dieu, & au jugement que vous ferez de mon ame au moment de ma mort.]

Il faut que je me borne ici. Je voudrois marquer tout ce qui me reſte dans l'eſprit, de ces grands hommes; mais je crains de les rabaiſſer en parlant d'eux. J'ai de la douleur que ma plume ne puiſſe ſuivre ni mon eſprit ni mon cœur, & qu'un auſſi foible pinceau que le mien ne puiſſe tracer un tableau qui ait quelques traits de ces Meſſieurs. Je ne puis ni les effacer de mon imagination, ni les repréſenter au dehors tels que je me les repréſente au dedans de moi. Il faudroit

droit un M. Arnaud, un M. de Saci, ou un M. le Maitre pour parler dignement de ces grands hommes. On les avilit par des eſſais imparfaits & par de foibles tentatives, & je trouve que le plus ſûr pour moi, eſt de ne point parler d'eux, mais de me taire. Il vaut mieux les entendre parler eux-mêmes dans leurs ouvrages & dans les productions celeſtes de leur eſprit : j'y trouve par tout un tableau fidele de leur piété & de leur ſcience. Je me fais une grande joie de l'eſpérance dont je me flatte d'être un jour réuni avec ces ſerviteurs de mon Dieu.

Mais, mon Dieu, que je ne me trompe point moi-même par des eſpérances malfondées; que j'écoute plutôt cette ſecrette agonie que je reſſens, lorſque je rappelle en ma mémoire tout ce que j'ai vu dans votre ſainte maiſon. La frayeur me ſaiſit ſi fort à ce ſouvenir que je ne ſai plus où j'en ſuis. Autant de perſonnes qui me reviennent dans l'eſprit ſont autant de témoins que vous ſoulevez contre moi, *Inſtauras adverſum me teſtes tuos.* Je ſuis moi-même en les voyant un de ces témoins, & je me joins à eux pour porter témoignage contre ma lâcheté. La diſproportion de la vie que je mene, avec celle que je leur ai vu mener, m'épouvante, & j'avoue que je préviens par avance votre jugement. Je ſuis le premier à condamner ma pareſſe, comme j'ai bien ſujet de craindre que vous ne la condamniez un jour. Il me ſemble que vous dites du ciel ce que S. Paul diſoit aux fideles : *Non ita didiciſtis Chriſtum.* Ce n'eſt pas ainſi que vous avez appris à pratiquer la pénitence, ſi neanmoins vous l'avez jamais appris. Mon Dieu, rien ne vous eſt caché, & vous voyez là-deſſus quels ſont mes gémiſſemens. Je vous laiſſe parler, mes yeux & mes ſoupirs : la plume me tombe des mains. J'avoue que ma frayeur eſt juſte,

& je crains de ne pas aſſez craindre.

Quoi! M. Arnaud, cet homme unique en notre ſiecle, qui a conſommé toute ſa vie depuis ſa premiere jeuneſſe juſqu'à ſa derniere vieilleſſe à défendre votre verité: M. Arnaud, ce prodige de nos jours, & encore plus grand par ſa vertu que par ſa ſcience: M. Arnaud dont toute la vie a été un enchaînement de perſecutions, ne laiſſe pas en penſant à la mort, & en repaſſant devant vous toute ſa vie en abrégé, de vous témoigner & de le témoigner en même tems à toute l'Egliſe par une eſpece de Teſtament, qu'il a un regret ſenſible de n'avoir pas profité autant qu'il le devoit de ces exemples de vertus. Il porte cette douleur devant ſes yeux, & la repréſente devant les vôtres dans cette eſpece d'exil qui le ſeparoit d'avec ſes amis, & dans la vie du monde la plus ſanctifiante. Les colomnes tremblent de la ſorte, les cedres du Liban ſont agités juſques dans leurs racines profondes: que doit donc faire un vil arbriſſeau comme moi? Et que ne dois-je point craindre de l'abus de tant de graces, de tant de connoiſſances, de tant d'exemples qui m'ont appris à marcher dans la voie étroite, où je n'ai pas le courage de marcher auſſi ferme que je le devrois, & avec autant de zele qu'ils le faiſoient?

Que dirai-je à Dieu quand il me repréſentera tant d'années paſſées avec ſi peu de fruit, en un lieu où des perſonnes que vous aviez touchées venoient de tous les endroits du monde, & ſe tenoient heureuſes d'avoir ſeulement une vue paſſagere d'un lieu qui renfermoit dans ſon ſacré ſilence tant de ſaints Prêtres, tant d'excellentes Religieuſes, tant de vertueux Solitaires? Un lieu qui a vu ſortir de ſon ſein tant d'ames généreuſes qui, par l'exemple de leur vie uniforme, ont appris en divers endroits du monde de quel-

le

le maniere on y vivoit, un lieu que non ſeulement les perſonnes de piété, mais que les ſages mêmes du monde venoient voir avec admiration; un lieu enfin qui étoit vénérable non ſeulement aux perſonnes d'une naiſſance commune, mais aux gens mêmes de la plus haute qualité, qui y venoient apprendre de quelle maniere il falloit préferer la ſimplicité chrétienne au faſte du monde, & la croix de Jeſus-Chriſt aux vains plaiſirs d'ici bas?

Que pourrai je donc vous répondre, ô mon Dieu, lorſque vous me demanderez l'uſage que j'ai fait de la vue; des avis & de la conduite de ces admirables perſonnes? Il eſt vrai que je mene la vie la plus retirée qu'il m'eſt poſſible, comme je l'ai vu faire; & c'eſt peut-être à cela ſeul que ſe reduit tout le ſoin que je prends de les copier. Il eſt vrai que je me tiens renfermé & reſſerré le plus étroitement que je puis, au milieu d'une ville dont je connois à peine les rues, ſans connoître d'autre chemin que celui de l'Egliſe, & ſans me donner la liberté de faire bien des viſites où je pourrois même trouver aſſez de néceſſité. Je tâche dans cette retraite de garder le ſilence; mais je ne laiſſe pas de trembler lorſque je me demande ce que c'eſt que ma retraite. Mon corps y eſt à la verité, mais où eſt mon ame? Ma ſolitude eſt ſtérile & oiſive: quel ſolitaire ſuis-je; ô mon Dieu? Je me conſidére en parlant avec les perſonnes qui ont été mes maîtres & mes peres dans la piété, comme ces valets faineans, comme ces ſerviteurs lâches & pareſſeux qui, lorſque leur maître leur apprend leurs devoirs, choiſiſſent ce qui leur plait dans ce qui leur eſt marqué, en laiſſant le reſte. Ils cherchent dans ce qui leur eſt ordonné ce qui eſt de leur gout, & le font, & ne penſent plus à exécuter les autres ordres qu'ils avoient reçus.

Ils obéiſſent à une partie de leurs devoirs en mépriſant l'autre; & ne faiſant ainſi que ce qui eſt de leur fantaiſie, ils ne font jamais à proprement parler la volonté de leur maître, mais ſeulement la leur propre.

Voilà mon état & l'état où votre fidele ſervante la Mere Angelique reduiſoit preſque tout le bien des perſonnes de piété qui vivent dans le monde. „ Ici, diſoit-elle de ſon monaſtere, „ on fait toujours la volonté de Dieu, & vous „ dans le monde vous faites la vôtre depuis le „ matin juſqu'au ſoir." Vos fideles ſerviteurs, mon Dieu, gardoient la retraite, & m'apprenoient à la garder: mais combien la rempliſſoient-ils de prieres vives, de gémiſſemens pouſſés avec violence, & de votre préſence continuelle? Qu'a ma retraite de tout cela? Qu'elles le ſavoient bien ces ames éclairées de vos lumieres! C'eſt qu'elles connoiſſoient bien le dedans de l'homme. Combien de fois leur ai-je oui faire la peinture, & comme une eſpece d'anatomie de toutes les ſortes des retraites? Les unes, diſoient-ils, ſont des retraites de philoſophes, & d'orgueil; les autres de chagrin; celles-ci de timidité; celles-là de molleſſe, de commodité, de pareſſe, de delicateſſe. Il y a des retraites de gens qui comme moi ſe tiennent retirés parce qu'ils ne ſont propres à rien, qu'ils aiment une paix molle, & qu'ils ſont incapables de rien faire dans le monde: croirai-je, ô mon Dieu, que cette ſorte de retraite ſoit d'aucun mérite devant vous? ou puis-je me glorifier que j'imite en quelque choſe mes bienheureux peres?

Etant le fils ſpirituel de ces bienheureux hommes, je devrois porter en moi l'image de leurs vertus par la reſſemblance de mes mœurs; mais ma vie eſt ſi différente de la leur que je n'oſe preſque croire qu'ils me reconnoiſſent pour leur fils.

fils. Je laiſſe avilir en moi ce titre d'honneur par l'indignité de ma conduite, je me flatte en vain d'avoir été honoré de l'amitié de ceux dont la connoiſſance ne ſervira qu'à me rendre plus coupable, ſi je n'ai plus de fidelité à retracer leurs vertus. Je rougis quand je vois quelquefois des perſonnes qui voudroient juger de moi par vos ſerviteurs, & me croire quelque choſe parce que j'ai eu le bonheur d'être long-tems avec eux. Ils regardent comme un ſujet de gloire pour moi ce qui fait ma plus grande confuſion.

Ces pieux ſolitaires avoient les caracteres de la ſainteté gravés bien avant en eux : pour moi je ne ſuis que cendre & que boue. La foibleſſe de mes yeux ne peut ſoutenir l'éclat de leur vertu. Ils ſe ſont lavés & ſont blancs comme de la neige: je ſuis tout noir de péchés. Je n'ai jamais mieux compris que Port-Royal étoit veritablement comme un deſert, que lorſque je n'y ai plus été. Dans quel oubli des choſes du monde y vivois-je? Et de quelle paix y jouiſſois-je quand j'y demeurois? Depuis ce tems-là, quelles agitations? Les relations qu'il faut avoir dans le monde, & les perſonnes avec qui je ſuis, quoique très ſages & d'un grand mérite, m'embarraſſent, & me diſtraient. Je ſuis pour ma perſonne particuliere dans une grande liberté, ſans aucun lien qui m'engage. Cependant des perſonnes qui par l'affection qu'elles veulent bien avoir pour moi, me regardent comme leur tenant lieu de pere, me tiennent par leur amitié dans les chaînes. Je ſuis dans ma vieilleſſe ſans parens ſelon la chair, & je me laiſſe enlever cette liberté avec laquelle je devrois reſpirer vers Dieu.

Voyez, mon Dieu, ſi je dois me plaindre de mon état, ou ſi je m'en dois louer? S'il doit m'arracher les larmes, ou exciter ma joie. O heureux port! où je n'avois rien de ces embar-

ras d'eſprit, où je pouvois dire que toutes mes affaires étoient renfermées en moi-même, & où je n'avois point d'autre ſoin que celui de me ſanctifier. Heureux port! On goute encore en vous la même tranquillité que j'y goutois autrefois.

Puiſſent ces ſaintes ames qui y vivent ſi paiſiblement jetter ſur moi un regard de compaſſion, afin que dans ma vieilleſſe je tire le ſecours de mon ame du même lieu d'où je l'ai tiré dès ma jeuneſſe. Que ces grandes ames n'en mépriſent pas une petite qui eſt bien foible. Que le troupeau de Jeſus-Chriſt ne dédaigne pas une brebi malade & égarée. Quel deluge de maux a fondu ſur ces brebis innocentes! Avec quelle avidité voudroit-on devorer ces reſtes prétieux qui ſoutiennent encore une maiſon qu'on voudroit raſer juſqu'aux fondemens!

Juſqu'ici cet édifice eſt demeuré ferme. On a pu y faire des bouleverſemens, en arracher les colomnes & les tranſporter ailleurs; mais il étoit bâti ſur la pierre ferme. On n'y voit plus ce grand nombre de temples vivans qui s'y bâtiſſoient, mais on y voit la même ferveur. Ces ſacrés chœurs de vierges, plus redoutables aux démons que les armées rangées en bataille ne le ſont aux hommes, n'y ſont point ſi nombreux. Il n'y a que leur piété qui ſoit augmentée. Il ne leur eſt demeuré de leurs perſecutions paſſées que la vertu qui les leur avoit attirées. Ceux qui les combattoient ſi violemment n'ont fait autre choſe que de leur procurer de grands biens malgré eux. Voulant les détruire ſur la terre, ils ne voyoient pas qu'ils tailloient pour le ciel des pierres vivantes, & qu'il les rendoient propres à y occuper la place que le celeſte architecte leur avoit deſtinée.

Et pour nous, mon Dieu, qu'ont fait ceux qui

qui nous ont chaſſés de ce lieu? Ont-ils été aſſez aveugles pour ne pas voir l'inutilité de leurs projets? Ne devoient-ils pas comprendre que c'étoit en vain qu'ils nous éloignoient de ce ſaint lieu, & que nos corps en étant arrachés nos cœurs y étoient attachés plus étroitement? Ont-ils cru pouvoir agir ſur l'ame au même tems qu'ils ont agi ſur le corps, & en ôtant la liberté à l'un, l'ôter auſſi à l'autre? J'avoue que quelquefois, ſentant les tranſports où je me trouve pour cette ſainte maiſon, j'ai peine à croire que ſi j'y étois préſent je l'aimaſſe davantage. Au contraire comme notre malheur eſt de nous accoutumer peu à peu aux meilleures choſes, & de n'en être plus ſi touchés, peut-être que ſi j'y étois demeuré toujours, j'aurois perdu quelque choſe de ce gout & de cette tendreſſe que je ſens de loin pour cette chere ſolitude. Ainſi peu s'en faut que je ne trouve que la colere de ces perſonnes, toute injuſte qu'elle eſt, ne laiſſe pas de nous être ſalutaire, & que Dieu par ſa miſericorde tourne à notre avantage ce qu'ils avoient fait pour nous affliger. Nous leur ſommes obligés malgré eux de ce redoublement d'amour que nous ſentons pour ce lieu, qu'ils cauſent dans nous par l'éloignement forcé où ils nous retiennent; & nous déplorons la vanité des penſées des hommes qui font preſque toujours le contraire de ce qu'ils prétendent. Heureux ceux qui ont trouvé le ſecret d'être auſſi ſolitaires dans le monde, que nous l'étions à Port-Royal, & qui ne perdant pas beaucoup de ce côté-là, gagnent peut-être de l'autre en conſervant un feu toujours nouveau pour un lieu qui ne peut s'effacer de notre mémoire, & que ni l'éloignement des lieux, ni la longueur du tems ne nous feront jamais oublier. Non, le ſouvenir de ce que nous y avons vu, & des vertus dont nous y avons été té-

témoins, ne partira jamais ni de notre eſprit, ni de notre cœur.

F I N.

TABLE

Des noms & matieres du ſecond volume des Memoires ſur MM. de Port-Royal.

A.

ABSOLUTION, à qui il n'eſt ni néceſſaire ni utile de la différer. 252-254

ACHERI (Luc d') Bénédictin, détrompe Meſſieurs de Valois qui avoient quelque peine ſur Meſſieurs de P. R. 523

AKAKIA: (Meſſieurs) quatre freres fils de M. Conſtant Docteur en médecine. *voyez* Dumont.

ANDILLI. *voyez* Arnaud d'Andilli.

ANNAT (le Pere) Jeſuite, Confeſſeur de Louis XIV. obtient du Roi à force de crieries qu'on mette à la Baſtille M. de Saci. 324

ARMES: ſi des pénitens peuvent ſe défendre par les armes en tems de guerre. 18-21

ARNAUD D'ANDILLI (Robert) ſolitaire à P. R. des champs, propoſe aux ſolitaires de P. R. un Médecin en la place de M. Hamon. 43

Ecrit au ſujet de l'éducation des enfans de M. de Bagnols. 158-160

Sa bonté & ſa facilité, les étrangers qui viſitoient P. R. s'addreſſoient à lui. 191

Sa triſteſſe en voyant partir pour la derniere fois la Mere Angelique pour Paris. 201

Répond à M. de Saci au ſujet de la mort de la Mere Angelique. 209. 210

ARNAUD (Marie Angelique) Abbeſſe de P. R. rétablit P. R. des champs, ſa fermeté au tems de la premiere guerre de Paris. 1. 2

Vient à Paris avec les Religieuſes des champs au tems de la ſeconde guerre, & retourne l'année ſuivante. 12

Parole admirable qu'elle dit à M. Arnaud. 94

Son amitié pour M. Iſſali. 116

Fortifie M. le Maitre quelques mois avant qu'il meure. 164. 165

Après avoir retabli les deux monaſteres vient des Champs à Paris, où ſe donnoient les grands aſ-

sauts, son humilité, sa grande foi. 200-202
Sa santé s'affoiblit considérablement, ses lettres à M. Singlin. 202-205
Sa mort, ses dispositions, son éloge. 206-208
Son affection pour M. d'Epinoi, elle la témoigne à la mort. 440. 441
Jugement qu'elle porte des personnes qui vivent avec piété dans le monde. 578
ARNAUD (Agnès de S. Paul) Abbesse de P. R. écrit à M. le Maitre sur le desir qu'il avoit de quitter M. Arnaud. 126
ARNAUD (Angelique de S. Jean) d'Andilli, Abbesse de P. R. sa maladie, guérie par l'interceſſion de M. de Bagnols. 155-157
Avis qu'elle donne à M. le Maitre peu avant qu'il meure. 163-164
Encourage M. de Saci son cousin avant qu'il entre à la Bastille. 323
Ses sentimens à la mort de M. de Saci, elle meurt peu après. 535-538
ARNAUD (Antoine) Docteur, accusé de travailler pour M. Fouquet, repousse par une lettre cette calomnie. 26-30
Ses soins extraordinaires pour les solitaires malades, ses exhortations. 32-40
Défend courageusement la saine doctrine, effet de ses Ecrits, dispositions de ceux qu'il combattoit, son caractere. 86-102. & 469. 470
Se dispose à faire un ouvrage sur l'amour de Dieu. 97. 98
Engage M. le Maitre à travailler avec lui. 102
Condamné par la Sorbonne, son intrepidité, un grand nombre de Docteurs se déclare en sa faveur, Rome l'absoud. 103-109. & 463
Expose dans son Testament spirituel, ses sentimens sur sa conduite au sujet du Formulaire & de la Censure de Sorbonne. 109-112
Précautions qu'il est obligé de prendre pour se cacher. 112-114
Met son bien sur l'Isle de Nordstrand, trompé dans son attente. 188. 189
Refute les horribles calomnies de M. l'Archevêque d'Am-

d'Ambrun, par une requête au Roi : effet admirable de cette requête. 269-271. & 373-376
Va remercier le Roi, qui le reçoit bien : concours pour voir ce grand homme : ſes admirables diſpoſitions. 402-405
Sa retraite de France, ce qu'on en penſe, ſes grandes vertus, ſon éloge, il meurt en pays étranger. 407-419
Avis de conduite qu'il donne à M. le Duc de Liancourt, ſon attachement à ce Seigneur. 459-463
ARNAUD DE LUZANCI (Charles Henri) va voir M. Arnaud dans ſa retraite & donne lieu à un bon mot de M. de Saci. 112
Ne peut ſurvivre à M. de Saci ſon couſin & à la Mere Angelique de S. Jean ſa ſœur : ſa mort. 538-543
ATTACHE aux directeurs, comment elle peut être bonne, il faut s'accoutumer à ne s'attacher qu'à Dieu. 541-543
AUBRAI (M. d') Lieutenant civil fait ſortir les penſionnaires, poſtulantes & novices de P. R. de Paris. 202
Fait arrêter M. de Saci & l'interroge, auſſi bien que ceux qui demeuroient avec lui : manieres d'agir de ce Magiſtrat. 308-322
Avis & regle de conduite pour un Seigneur de qualité. 447. 448. & 459-462

B.

BAGNOLS (Guillaume du Gué de) Maitre des requêtes, ſolitaire à P. R. s'entremet pour le mariage de M. Iſſali. 116
Sa mort, ſon éloge, ſes grandes vertus. 143-154
Ses cendres ont une puiſſance miraculeuſe. 154-157
Sa liaiſon étroite avec M. le Maitre. 160-162
Parallele de ce ſaint homme avec M. de Bernieres. 497. 498
BARAIL (Monſieur) officier de la Baſtille, quel étoit ſon mérite, rend de bons ſervices, ſa mort. 330-333
Fait joindre M. Fontaine à M. de Saci. 336. & 338
Dieu recompenſe ſa piété. 342. 343
Sa bonté naturelle. 367
Ses inquiétudes ſur la ſanté de M. de Saci. 505. 506

BARCOS (Martin de) Abbé de S. Ciran après ſon oncle M. du Verger, retiré à ſon Abbaye y éprouve les malheurs des guerres civiles, ſa conſtance & ſa charité. 2-7
Ses égards pour la maiſon de P. R. 353. 354
BARGELLINI (Monſieur) Nonce du Pape Clement IX. témoigne beaucoup d'eſtime pour M. Arnaud. 98
BAUDRI D'ASSON (Antoine de S. Gilles) Gentilhomme de Poitou: ſolitaire à P. R. Ses bonnes qualités, ſon amour pour la pénitence, ſa mort. 352-355
BEAUMONT (M. de) ancien officier ſolitaire à P. R. 14
BERNAI l'Abbé de) veut ſe charger de l'éducation des enfans de M. de Bagnols ſes neveux: tracaſſe à ce ſujet Meſſieurs de P. R. 157. 158
BERNIERES (Charles Maignart de) Maitre des requêtes, premier inſtrument de la converſion de Madame la princeſſe de Longueville. 224
Ses vertus, perſecutions qu'on lui ſuſcite, ſa mort. 496-498
BESSI (Julien Girouſt de) ancien Officier, ſolitaire à P. R. 14
BIENAISE' (M. de) Chirurgien ſe prepare à faire l'opération à Mademoiſelle Perrier, ſa fauſſe ſageſſe l'empêche de rendre témoignage du miracle. 132-134
BLANCMENIL, (René Pottier de) Préſident aux Enquêtes, reçoit chez lui M. Rebours Confeſſeur de P. R. qui étoit obligé de ſe cacher. 213
BOREL (Pierre) Eccleſiaſtique de Beauvais, précepteur des enfans de M. de Bagnols: ſoins de M. de Saci pour lui, ſon deſintereſſement (il fut dans la ſuite Chapelain & Confeſſenr à Port-Royal des champs.) 153. 154
BOUILLI (François) Chanoine d'Abbeville, ſolitaire à P. R. Sa mort & ſon éloge. 350. & 549
BOURNEAU (Mademoiſelle) Tourriere de P. R. Sa ſurpriſe & ſon affliction de la mort de M. Singlin. 291
BOURZEIS (l'Abbé de) loue le Cardinal Mazarin, trompé dans ſon attente. 195. 196
BRINVILLIERS (Mademoiſelle de) fille du Lieutenant civil d'Aubrai, fameuſe empoiſonneuſe, donne

donne à ſon pere un poiſon lent qui lui cauſe la mort. 313

C.

CLAUDE (Monſieur) Gentilhomme de Normandie retiré avec M. de Saci, interrogé par le Lieutenant civil & mis à la Baſtille d'où il ſort un mois après. 314. 325. & 334

COLBERT (Monſieur) Miniſtre d'Etat ſous Louis XIV. ſa ſeverité contre un commis. 363. 364

COMEDIE. Ce n'eſt pas un divertiſſement innocent: pourquoi des chrétiens ne peuvent y aſſiſter, ſur tout les jeunes gens. 258-261

COMMUNION: à quelle condition il eſt bon à des perſonnes de piété de rendre les communions moins fréquentes. 255. 256

CONDUITE d'un Seigneur. *voyez* Avis & regle de conduite pour un Seigneur.

CONTI (Armand Jules prince de) converti par les prieres de ſa femme, tendreſſe de ſa conſcience. 267. 268. & 472

Repare les torts qu'avoient fait les guerres civiles, auxquelles il avoit eu part. 269

CONTI (Anne Marie Martinozzi, princeſſe de) niece du Cardinal Mazarin, ſon caractere, ſes grandes vertus, ſoins qu'elle prend pour l'éducation de ſes enfans, ſa mort. 266, 267. 471-475 481. & 484-486

CONTI: (les jeunes princes de) leurs belles diſpoſitions, le démon fait ce qu'il peut pour ruiner leur éducation. 466. 479. 480

CONVERSION: ce qu'on doit faire après la converſion. 303. 304

CORNET (Monſieur) Ex-jeſuite, Sindic de Sorbonne auteur des V. fameuſes propoſitions attribuées à Janſenius. 89

CRAINTE des jugemens de Dieu: ſon utilité, ſes bornes. 257

D.

DALENCE' (Monſieur) Chirurgien, opine à faire l'opération à Mademoiſelle Perrier, ſa ſurpriſe à la vue de ſa guériſon, qu'il reconnoit miraculeuſe. 132-134

Rend,

Rend témoignage du miracle à M. le Maitre qu'il ne connoiſſoit pas. 141. 142
DESTOUCHES, *voyez* Pelletier Deſtouches.
DISPENSES pour mariage; leur origine, ce qu'on en doit penſer. 246-250
DUCLOS, (Monſieur) Médecin propoſé pour les ſolitaires de P. R. 43-45
DUMONT, (Monſieur) l'ainé des quatre Meſſieurs Akakia fils de M. Conſtant Docteur en médecine de Paris: ſon éloge (il vivoit encore lorſque M. Fontaine écrivoit.) 183
Compagnon de retraite de Meſſieurs Singlin & de Saci. 195

E.

ENFANS. L'éducation des enfans eſt un emploi conſidérable, détail de la maniere dont M. Lancelot gouvernoit les jeunes princes de Conti, qui peut ſervir de modele pour d'autres. 476-487
EPICTETE, Philoſophe, a bien connu les devoirs de l'homme, mais non ſon impuiſſance. 56-58. & 68-73
ESPINOI (Raphael le Charron d') fils du Baron de S. Ange, ſolitaire à P. R. Sa mort, affection de M. de Saci & de la Mere Angelique pour lui. 436-441
EVESQUE. Vertus & qualité d'un Evêque. 387-390.
EXHORTATIONS pour une perſonne malade à qui on adminiſtre les ſacremens. 274-282

F.

FEUILLADE (M. d'Aubuſſon de la) Archevêque d'Ambrun prête ſon nom à une horrible requête au Roi contre Meſſieurs de P. R: ſes effets. 23. 69. & 371. 372
FONTAINE: (Monſieur) Auteur de ces Memoires, compagnon de retraite de M. Arnaud, deſire de retourner à P. R. 126
Ses incomodités. 140. & 295
Refuſe une penſion de M. de Saci. 189
Compagnon de retraite de Meſſieurs Singlin & de Saci. 195
Jugement qu'il porte de Mademoiſelle Vitart. 220-222
Voit mourir entre ſes bras M. Singlin, ſes reflexions. 290-296

Arrêté avec M. de Saci & mené chez un Commiſſaire. 306-311
Ramené à ſon logis & interrogé par le Lieutenant civil. 319. 320
On viſite ſes coffres. 321. 322
Eſt mené à la Baſtille, paroit devant le Gouverneur. 325. 326
Eſt mis dans la même chambre que Monſieur de Saci. 334-338
Sort de priſon avec M. de Saci, qu'il accompagne chez ſes amis. 583. & 599
Se retire dans la maiſon de campagne de M. Barail. 331. 332
Se fait un plan de vie fort retirée. 395
Ses ſentimens ſur les diſpoſitions de M. de Saci. 399-402
Sa priere à M. Arnaud pour ſoi-même & pour ceux qui ont perſecuté ce ſaint Docteur. 414-419
Demeure à Paris ou au voiſinage pour veiller à l'impreſſion de la Bible de M. de Saci. 420. & 498
Se croit coupable de n'avoir pas aſſez conſulté. 435
Fait ce qu'il peut pour demeurer avec M. de Saci, n'y réuſſit point. 498-500
Aſſiſte à l'enterrement de M. de Saci à P. R. des champs: ſon entretien avec la Mere Angelique de S. Jean Abbeſſe. 533-536
Va voir M. de Luzanci mourant, part qu'il prend à ſa mort. 539-541
Sa vie retirée depuis la mort de M. de Saci, ce qui l'oblige de mettre fin à ſes Memoires. 544
Ses liaiſons avec M. de Pont-Château, qui l'engage à écrire ce qu'il ſavoit de Meſſieurs de P. R. 544-553. & 556-559
Son union étroite avec M. de Tillemont. 565-569
Ses beaux ſentimens dans le ſouvenir des grandes graces que Dieu lui a faites. 575-581
FONTPERTUIS (Madame de) aſſiſte à l'enterrement de M. de Saci à P. R. des champs. 533
FORMULAIRE: piege tendu aux honnêtes gens par les Jeſuites. 283-286
FOSSE' (Gentien Thomas du) Maitre des requêtes de Rouen: homme rare en toutes manieres, converti par

par M. de S. Ciran, donne ſes enfans à élever à Meſſieurs de P. R. 174. 175
Fosse (Pierre Thomas du) troiſiéme fils du precédent qui eſt devenu l'ainé, formé par M. le Maitre, qui fait en ſa faveur d'excellentes regles de Traduction. 174-178
Ses travaux édifians, ſa mort. 175
Reçoit une eſpece d'avertiſſement de la mort de M. le Maitre. 178. 179
Sa piété également éclairée & uniforme. 180-183
Retiré avec M. Singlin qu'il veille dans ſa derniere maladie. 290
Etonné de l'irruption des Suiſſes du Lieutenant civil dans la maiſon de M. de Saci, où il demeuroit. 313
Interrogé pendant trois heures par le Lieutenant civil. 314
Mis à la Baſtille en même tems que M. de Saci, ſort peu après. 325. 326. & 334
Ses ſoins & ſa charité pour M. le Tourneux. 427. 428. & 430
Fosse' (M. du Beroger du) frere cadet du precédent, interrogé lors de la viſite de la maiſon de M. de Saci. 314
Mis à la Baſtille, en ſort peu après avec ſon frere. 325. 326. & 334
Fouquet (Monſieur) Surintendant des finances, que Louis XIV. fit arrêter, a grande part à l'injuſtice faite à M. Arnaud & aux Docteurs exclus à cauſe de lui. M. Arnaud n'en a aucun reſſentiment. 27. 28
Fournier (Louis) Chapelain de la S. Chapelle de Paris: ſes liaiſons avec M. de Saci, ſon éloge, ſa vertu, ſe demet d'un bénéfice en faveur de M. le Tourneux. 420-426

G.

Gaillard (l'Abbé) ami de M. Barail, ſa grande charité. 332. 333
Gallois (Philippe) Notaire, lequel eut ſeul le courage de recevoir la proteſtation de M. Arnaud contre la cenſure de Sorbonne: homme d'une grande probité & très eſtimable. 188

GOMBERVILLE (M. de) fait quelques vers ſur les plaidoyers de M. le Maitre. 124
Fait des vers pour M. de Pontis. 321
GONDRIN (Louis Henri de) Archevêque de Sens édifié de la haute piété de Madame de Longueville, négocie par ſon avis la paix de l'Egliſe. 377-382
Sa prévoyance. 383
Eſtime qu'il témoigne à M. de Saci, confiance qu'il a dans ſes lumieres & ſes avis. 386. 387
Honneur qu'il ſe fait en différentes occaſions, ſa charité. 406. 407
GUERRES. *voyez* Armes: les enviſager chrétiennement. 17
GUILLEBERT (Monſieur) Docteur de Sorbonne Curé en Normandie, dirige M. Thomas du Foſſé. 175
Sa mort, enterré à Paris à S. Medard. 307

H.

HAMEL (M. du) Curé de S. Merri à Paris, ſucceſſeur de M. Hillerin, travaille à la converſion de M. Hamon, & en vient à bout. 44
HAMON (Jean) Docteur en médecine, ſolitaire à P. R. ſa ſcience, ſa converſion, devient Medecin de P. R. ſa vertu. 42-45
Sa grande charité, ſa lumiere dans les choſes de Dieu, rend de grands ſervices aux Religieuſes de P. R. des champs pendant leur captivité, ſon amour pour la pauvreté, ſa mort. 559-565
Ses épitaphes pour les amis de P. R. chefs d'œuvres d'eſprit. 565
HARLAI (François de) Archevêque de Paris, fait ſortir les penſionnaires, poſtulantes, novices, confeſſeurs & ſolitaires de P. R. des champs. 499
HERSAN (Monſieur) continue une œuvre de charité commencée par M. le Tourneux. 434
HILLERIN (Charles de) ancien Curé de S. Merri, retiré en Poitou, fait une belle conquête d'un Gentilhomme qu'il amene à P. R. 352
HIPPOLITE (Antoinette Clement) qui fut d'abord Tourriere à P. R. puis ſe retira à Pompone, prévoit la mort de M. de Saci. 526. 527

TABLE.

I.

JACQUES. Empirique. 43. 45
JANSENIUS (Corneille) Evêque d'Ipres, la verité qu'il developpe ſouffre des contradictions, troubles que le démon excite à cette occaſion dans l'Egliſe. 86. 87. & 284
JESUITES *voyez* Annat, leur fureur contre Meſſieurs de P. R. & M. de Saci. 324. & 339. 340
Font bientôt perdre le fruit de la paix à laquelle ils n'avoient point pris de part. 405-408
Leur dépit de ce que M. Arnaud leur étoit échappé. 409. 410. & 417. 418
INNOCENT XI. eſtime qu'il fait de M. Arnaud, il veut le faire Cardinal. 108. 111. 112.
INQUIETUDES ſur le ſalut, & excès de crainte: conſidérations qui doivent tempérer la crainte. 256. 257
INVOCATION des Saints, preuves de ſa néceſſité. 243. 245
ISABELLE DE S. AGNES (Sœur) fille ſpirituelle de M. de Bagnols, Religieuſe à P. R. fait une neuvaine au tombeau de M. de Bagnols pour la Mere Angelique de S. Jean, qui eſt guérie. 156
ISSALI (Jean) Avocat ami de P. R. chargé de faire imprimer les plaidoyers de M. le Maitre. 115-118
Son caractere, ſon mariage, ſon attachement à Meſſieurs de P. R. Ibid.

L.

LAIGUE (M. de) beaufrere de M. de Bagnols, reçoit une lettre de M. d'Andilli. 158-160
LANCELOT (Claude) d'abord ſolitaire à P. R. chargé enſuite de quelques enfans. 475
Précepteur des princes de Conti, quelle étoit ſa conduite à leur égard. 476-487
Son mérite, on s'indiſpoſe contre lui, on lui ôte les jeunes princes il ſe retire à S. Ciran, & y fait profeſſion, ſon exil, ſa mort, ſon éloge. 487-489
LANDES (Charles des champs des) Gentilhomme de Normandie, ſolitaire à P. R. ſa mort, ſa pénitence, ſon humilité. 351

LAUZUN, (Peguillin *depuis* Comte de) pénitent de Cour. 365. 366
LIANCOURT (Roger du Pleſſis Duc de) touché de Dieu. 446
Avis & regle de conduite qu'on lui donne. 447-462.
Son attachement pour Meſſieurs de P. R. qu'il viſitoit ſouvent & qu'il logeoit chez lui. 462. 464. 469. & 470
Il en ſouffre, on lui refuſe l'abſolution à ſa paroiſſe, M. Arnaud prend ſa défenſe. 463
Sa mort, ſon caractere, ſon éloge. 466-470
LIANCOURT (Jeanne de Schomberg Ducheſſe de) obtient par ſes prieres & par ſa douceur la converſion de ſon mari, ſes ſoins pour lui, ſes vertus, ſa mort. 445. 446. 458. 465. & 466
LONGUEVILLE (Monſieur le Duc de) paſſe de l'indifférence à l'admiration en voyant la ſolidité de la converſion de Madame la Ducheſſe de Longueville. 233
Ses plaintes au ſujet de ſes abſtinences. 234. 235
Sa mort. 235
LONGUEVILLE (Anne Genevieve de Bourbon Ducheſſe de) ſœur du grand prince de Condé, ſa parfaite converſion par Meſſieurs de P. R. qu'on perſecutoit alors. 224-226
Sa docilité, ſa réſolution, ſes pénitences & autres belles diſpoſitions. 234. & 251
Ses ſoins pour ſes enfans, Dieu les bénit ſur le cadet. 236-238
Sa retraite, ſa conduite édifiante. 238. 239
Conſulte M. Singlin ſur l'oraiſon mentale, ſon entretien avec lui ſur l'invocation des Saints, & ſur les diſpenſes de mariage. 240-251
Son étonnement de ce que M. Singlin lui donne l'abſolution, reçoit quelques avis à ce ſujet. 252-255
Son abattement dans la conſidération des jugemens de Dieu, conſolée par M. Singlin. 256
Témoigne ſa peine à M. Singlin du gout de M. ſon fils pour la comedie, excellens avis ſur cette matiere. 258-261
Tombe malade, prie M. Singlin de l'inſtruire de

la maniere de se préparer à la mort. 261
Sa consolation de voir Dieu agir sur plusieurs personnes de sa famille. 266
Son zele pour le bien spirituel de ses parens. 267. 268
Repare conjointement avec le prince de Conti son frere les torts causés par les guerres civiles dont ils avoient été les auteurs. 269
Ses occupations avec Mademoiselle de Vertus, que M. Singlin lui unit, modele des Dames chrétiennes. 271-274
Son zele pour l'Eglise, dont elle procure la paix; comment elle s'y prepara, opprobres dont les hommes la couvrent. 376-386
Sa mort, ses grandes vertus. 491-496
On n'attendoit que sa mort pour agir contre Port-Royal. 498
Lorge: (le Comte de) secret dont il se sert à la Bastille pour se donner de l'exercice. 364
Louail (Monsieur) l'un des éleves de M. le Tourneux. 434
Louis XIV. Roi de France, sa douceur naturelle. 324. 365. & 374
Laissé à lui même se porte à ce qui est juste. 378. & 382
Témoigne de l'estime à M. de Saci. 384
Donne à M. Arnaud de grands témoignages de bienveillance & d'estime. 402. 403
Luines (Louis Charles d'Albert Duc de) conçoit le dessein de se retirer à P. R. des champs, y fait bâtir un château. 8. 9
Sa sensibilité à la mort de Madame la Duchesse son épouse. 9-11
Ses soins pour P. R. au tems des guerres de Paris. 12
Donne pour Médecin aux solitaires un Empirique. 43. & 45
Reçoit chez lui M. Richer & sa famille. 81
Luines (Marie Louise Seguier Duchesse de) son union avec P. R., ses grands sentimens de piété. 8
Sa mort chrétienne. 9

M.

MAITRE (Antoine le) Avocat & Conſeiller d'Etat, ſolitaire à P. R. écrit à M. de Luines au ſujet de la mort de Madame ſon épouſe. 10. 11
Guéri de ſes préventions contre M. Richer par M. Singlin. 82 83
Fait des recueils ſur la virginité & ſur l'excellence de la viduité. 438
Travaille avec M. Arnaud à défendre la cauſe de l'Egliſe. 102
Quitte P. R. & accompagne M. Arnaud dans ſa retraite. 112. 114. & 125
Eprouve de grandes peines au ſujet de l'impreſſion de ſes plaidoyers: reflexions qu'on fait dans le monde à ce ſujet. 114. 125. & 129
Donne à M. Iſſali des marques ſenſibles d'amitié. 115-118.
Tombe malade, ſes diſpoſitions par rapport aux remedes. 120. 121
Engagé à demeurer avec Meſſieurs Arnaud & Nicole, & à écrire beaucoup, il ſoupire après ſa ſolitude, en écrit à la M. Agnès. 125-131
Adreſſe qu'il emploie pour faire parler avec franchiſe le Chirurgien témoin du miracle de Mademoiſelle Perrier. 140-142
Part qu'il prend à la guériſon miraculeuſe de la Mere Angelique de S. Jean. 156. 157.
Sa liaiſon étroite avec M. de Bagnols. 160-162
Entre dans de nouveaux ſentimens de componction peu de tems avant ſa mort, reçoit quelques avis des deux Meres Angelique. 163-165
Sa mort, ſes diſpoſitions admirables, ſes derniers ſentimens. 162. 166-174. & 518-520
MAITRE DE SACI (Iſaac Louis le) demeure à P. R. des champs pendant les guerres de Paris, ſa tranquilité au milieu du bruit des armes, ſervices qu'il rend aux ſolitaires. 15-17
Réſolution qu'il donne d'un cas propoſé par les ſolitaires. 17-21
Ses ſoins extraordinaires pour les malades. 32. 40. 41. 82. & 83
Sa ſageſſe pour appaiſer de petits troubles, ſon

amour pour la retraite & la paix, inſpire aux autres ſes ſentimens. 45-52
Son éloignement pour les diſputes dans les ſciences, ce qu'il penſoit de la philoſophie de Deſcartes. 52-54
Ses ſentimens ſur M. Paſcal, ſon long entretien avec lui ſur la philoſophie. 55-73
Ses ſoins pour M. Richer. 82. 83
Dans quel ſiecle il eût choiſi de naître s'il eût dépendu de lui. 96
Bon mot ſur l'enſeigne à laquelle étoient logés Meſſieurs Arnaud, Nicole & le Maitre. 112. 113
Son eſtime pour M. Iſſali, qu'il fait ſon exécuteur teſtamentaire, ſes ſentimens ſur le mariage à ſon ſujet. 116-118
Négocie l'affaire de l'impreſſion des plaidoyers de M. le Maitre. 121. 122
Ses ſentimens au ſujet de ces plaidoyers. 124. 125
Ce qu'il penſoit de la multitude des ouvrages en faveur de la verité. 127. 128
Ses reflexions à l'occaſion du miracle opéré ſur Mademoiſelle Perrier. 135-140
Combat de la grace & de la nature en lui à la mort de M. le Maitre ſon frere. 170. 171
Entretient la paix dans les eſprits des ſolitaires au milieu des frayeurs, ſes admirables diſpoſitions. 184-187
Son deſintereſſement & ſa prudence. 187-189
Quitte P. R. des champs pour ſe cacher à Paris. 190. 191. & 194
Sa grande humilité. 194
Ecrit à M. d'Andilli pour le conſoler de la mort de la Mere Angelique. 209
Son embarras à la mort de M. Singlin, précautions qu'il prend, exhortations qu'il fait aux amis. 297-302
Sa conduite à l'égard de Madame de Longueville & de Mademoiſelle de Vertus dont il ſe charge avec peine. 302-305
Son intrepide charité; il eſt arrêté, conduit chez un Commiſſaire, où il eſt traité indignement, ramené chez lui & interrogé par le Lieutenant civil. 304-318

Gardé chez lui pendant 15 jours par une troupe d'Archers, ſes préparations à la priſon. 320-323
Eſt mené à la Baſtille, ne peut dire la Meſſe, ſes admirables diſpoſitions. 324-328 & 333
Précautions du Gouverneur à ſon ſujet. 328-330
On lui donne pour compagnon M. Fontaine. 334 338
Occupations de M. de Saci dans ſa priſon, ſon intrépidité, ſa charité pour les priſonniers. 339-349
Son profond reſpect pour le Roi. 341. 342
Eſt fort touché de la mort de pluſieurs ſolitaires, ſon attachement aux autres. 355. & 360-362
Eſt viſité par Madame de Pompone ſa couſine. 356
Beaux ſentimens dont il étoit pénétré. 375-360
Part qu'il prend aux diſcours des officiers de la Baſtille. 362-368
Sort de priſon, va ſaluer M. l'Archevêque de Paris qui le préſente au Roi. 382-384
Remercie Madame de Longueville des ſoins qu'elle avoit pris pour lui. 384
Sa reconnoiſſance pour Mademoiſelle de Vertus. 386
Remercie M. de Gondrin, le va voir, lui donne quelques avis ſur les vertus d'un Evêque. 386-390
Refuſe des bénéfices, ſes grands ſentimens, ſa charité. 392-395
Ses diſpoſitions lors de ſa delivrance. 395-399
Son reſpect pour nos redoutables miſteres. 400-402
Se retire à Pompone, puis à Paris, enfin à P. R. des champs. 402. & 420
Tout le poids des affaires retombe ſur lui, M. Arnaud s'étant retiré. 419
On imprime ſa traduction de la Bible qu'il avoit fait à la Baſtille, ſes voyages à Paris. 420
Sa prudence à l'égard de M. Fournier, ſes liaiſons avec M. le Tourneux: 424. 425. 430. 431
Son affection & ſa charité pour M. d'Epinoi. 436 & 440. 441
Aſſiſte à la mort M. de Sevigné ſon intime ami. 445
Sa douleur de la mort de Monſieur & de Madame de Liancourt qui lui avoient donné leur confiance. 465. & 471
Sa ſenſibilité à la mort de Madame la princeſſe de Conti, ſes attentions pour l'éducation des jeunes

princes. 471. 475. 476. & 490
A ordre, comme les autres Confeſſeurs, de ſortir de P. R. ſes diſpoſitions. 499
Se retire à Pompone, ſes ouvrages ſur l'Ecriture, eſtime qu'on en fait, ſes humbles ſentimens. 501 505. & 509-517
Tombe malade, rétabli en apparence. 505. 506
Viſité par quelques perſonnes de la Cour. 507. 508
Son entretien avec M. Fontaine principalement au ſujet de ſes ouvrages ſur l'Ecriture. 505-513. & 521-525
Parallele de ſes diſpoſitions peu de tems avant ſa mort avec celles de M. le Maitre. 518-520
Sa mort & ce qui la préceda immediatement. 525-529
Deuil univerſel. 530
Son corps porté à P. R. des champs où il eſt enterré en habits ſacerdotaux. 531-534
Ses deſirs étoient qu'on fût attaché à Dieu & non à lui. 541-543
MAITRE DE SERICOURT (Simon le) tient pendant quelque tems compagnie à M. Arnaud dans ſa retraite, rendu enſuite à ſa ſolitude de P. R. 128
Fait ce qu'il peut par ſes auſtérités pour avancer ſa mort, auſſi bien que M. le Maitre. 169
MALADES & MALADIES: comment on doit regarder les maladies & la mort, diſpoſitions dans leſquelles doivent entrer les malades & ceux qui les aſſiſtent. 31-40
Exhortations (diverſes) aux malades en recevant les ſacremens. 274-282
MASQUE (M. le) Officier de la Baſtille tente M. de Saci, puni de Dieu. 341. 342
MAZARIN. (Jules) Cardinal Miniſtre; réponſe chrétienne qu'il fait à M. de Bourzeis qui avoit fait une piece où il le louoit beaucoup. 195. 196
MESSIEURS de P. R. *voyez* Solitaires & Meſſieurs.
MOLODIN: (M. de) Colonel Suiſſe, eſcorte avec ſa compagnie M. le Lieutenant civil à la viſite de la maiſon de M. de Saci. 311-313-320
MONTAGNE, Philoſophe, a chercé une morale fondée ſur la raiſon ſeule, idée qu'on doit ſe former de cet Auteur. 59-73

MONTAUSIER (le Duc de) voit M. de Saci à Pompone avec plusieurs personnes de la Cour. 507
MONTESPAN (Madame la Ducheſſe de) niece de M. de Gondrin Archevêque de Sens, comment traitée par ſon oncle. 406
MOREAU (Raphael) Chirurgien, ſolitaire à P. R. ſa mort, ſon caractere. 351
MORT: quelle doit être la préparation à la mort. 167. & 261-264
Sentimens ſur la mort. 573. 574

N.

NICOLE (Pierre) profond Theologien, compagnon de M. Arnaud dans ſa retraite. 112
Son caractere, exemple de ſes abſtractions. 125. 126
Place ſon bien ſur l'Iſle de Norſtrand, trompé dans ſon attente. 188. 189
NOIR (M. le) ami très lié à P. R. ſes enfans ſont ſa gloire. 183

O.

OBEISSANCE à Dieu (humble) néceſſaire pour toutes ſortes d'états, la meilleure préparation à la mort. 262
ORAISON mentale: ce qu'on en doit penſer, quelles idées avoient ſur cela les Anciens. 241-243

P.

PALUS (Victor) Médecin, ſolitaire à P. R. ſon caractere. 24
PASCAL (Blaiſe) ſe retire à P. R. des champs, ſon caractere, élevation & pénétration de ſon eſprit. 54-56. & 73
Son long entretien avec M. de Saci ſur la Philoſophie. 56-73
Sa joie du miracle opéré ſur Mademoiſelle Perrier ſa niece, effet qu'il produit en lui. 134
PAVILLON (Nicolas) Evêque d'Alet, dirige le prince de Conti & le fortifie dans ſon deſſein de reparer les torts des guerres civiles auxquelles il avoit eu part. 269-472
Ecrit à M. de Saci ſur ſa delivrance. 391. 392
L'engage avec d'autres Evêques à travailler ſur l'Ecriture ſainte. 513-515
PELISSON (Monſieur) mis à la Baſtille: impiété commiſe à ſon ſujet qui fait frémir M. de Saci. 366

Rend visite à M. de Saci pour l'engager à traduire des passages des Peres, qu'il avoit recueillis. 507. 508
PELLETIER DESTOUCHES (Paul le) ami de P. R. son attachement pour M. de Barcos, se retire à l'Abbaye de S. Ciran où il souffre beaucoup des guerres civiles. 2-4
Son caractere. 138
PÉNITENCE: en quoi elle consiste. 254
PEREFIXE (Hardouin de Beaumont de) Archevêque de Paris: ce qu'il étoit avant que d'être Archevêque: quel étoit son zele. 362. 344. & 400
Comment il reçoit M. de Saci, & le présente au Roi. 383. 384
PERRIER (Florin) Conseiller en la cour des Aides de Clermont en Auvergne: on le fait venir d'Auvergne pour être témoin de l'opération sur sa fille. 132
Sa joie de sa guérison miraculeuse. 134
PERRIER (Marguerite) fille du précédent, pensionnaire à P. R. guérie miraculeusement d'une fistule lacrimale. 131
Miracle contredit par les uns, avoué par les autres. 136. 137
Effet de ce miracle, la persecution se rallentit un peu. 142
PETIT. (Monsieur) Son jardin servoit de rendez-vous à M. de Saci & à ses amis. 304
On visite sa maison, il s'échappe, ses domestiques interrogés, sagesse de sa femme. 312-314
PETITIERE (André Pizon de Betoulat de la) ancien officier, solitaire à P. R. 14
PHILOSOPHE. Poison que renferment les livres des Philosophes, on ne doit les lire qu'avec beaucoup de précaution. 65. 69-72
PIETE' en quoi consiste la vraie piété. 230. 231
POMPONE (Simon Arnaud d'Andilli Marquis de) Ministre d'Etat, mene M. de Saci son cousin chez M. l'Archevêque de Paris & ensuite avec ce Prélat le présente au Roi. 383. 384
POMPONE (Madame de) se donne de grands mouvemens pour M. de Saci. 320. 321

Elle le visite à la Bastille. 356
PONT-CHATEAU (Sebastien Joseph du Cambout de) solitaire à P. R. sa conversion s'opére peu à peu au milieu des grandeurs, ses occupations à P. R. ses dispositions admirables. 544. 552
Sort de P. R. (où il étoit jardinier) à cause des troubles, son grand mérite brille à Rome où il est envoyé, il se retire enfin à Orval. 354. & 552 556
Engage M. Fontaine à écrire ce qu'il savoit des premiers solitaires; quelle étoit son exactitude. 557. 559
Sa mort, le bruit de sa sainteté se repand, son corps apporté à P. R. 559
PONTIS (Louis de) ancien Officier qui avoit servi sous trois Rois, solitaire à P. R. 14
Vers faits pour lui. 321. 322
POTHERIE (Pierre le Roi de la) Prêtre: son respect pour les reliques, fait present à P. R. d'une épine de la couronne de Jesus-Christ par laquelle s'opérent plusieurs miracles. 131. 132
PRIERE: comment se fait la bonne priere. 241. 243
PROVIDENCE: marque sensible de la providence de Dieu. 369. 370

R.

REBOURS (Antoine de) Confesseur de P. R. de Paris, son éloge, vient demeurer avec M. Singlin dans sa retraite, meurt, son corps porté à P. R. de Paris. 211. 216
REJOUISSANCES extraordinaires pour la paix & le mariage du Roi; on consulte Messieurs de P. R. si on pouvoit les aller voir. 195. 196
RELIGIEUSES de P. R. Les Religieuses des champs sont dans de grands embarras pendant les guerres de Paris; leur sensibilité pour l'Abbaye de S. Ciran, viennent à Paris à la seconde guerre, puis retournent, 1. 2. 7. 11. & 12
Reçoivent au tems des troubles de grands services de M. Hamon. 44. & 561. 562
Leurs sentimens à l'enterrement de M. le Maitre. 170
On fait sortir de P. R. les pensionnaires, novices & postulantes; lettre d'une des novices arrachées

de P. R. 196-200. & 202
Les Religieuſes de Paris reçoivent ſecrettement le corps de M. de Rebours. 215
Et celui de M. Singlin. 296
Celles des champs demandent le cœur de M. de Rebours. 296
Elles obtiennent le cœur de M. Singlin demandé de ſon vivant. 299-298
Leurs diſpoſitions à l'enterrement de M. de Saci. 534. 535
Elles font changer une diſpoſition teſtamentaire de M. de Tillemont. 513
RICHER (Nicolas) Avocat irrité de la retraite de M. le D. de Luines s'emporte contre Meſſieurs de P. R. 73. 74
Son admirable converſion: d'ennemi furieux il devient ami. 75-77
Se met entre les mains de M. Singlin. 78
Vient demeurer à P. R. des champs avec ſa femme & ſes enfans, attention qu'a pour lui M. de Saci pendant ſa maladie: ſa mort 81-84
RICHER (Madame) ſes prieres pour ſon mari exaucées. 74-77
Elle le mene à M. Singlin. 78
Elle l'engage à aller à P. R. des champs où elle l'accompagne & où elle lui continue ſes ſoins. 80-82
RIVIERE (Pierre de Pertuis d'Eragni de la) Gentilhomme de Normandie, ſolitaire à P. R. & garde bois, ſa mort, ſon caractere. 14-351
ROBERT (Suzanne) Religieuſe de P. R. obtient par ſes prieres ſur le tombeau de M. de Bagnols la guériſon de la Mere Angelique de S. Jean. 155. 156
ROLLAND (Thomas) Docteur: eſtime que M. de Saci faiſoit de lui. 507

S.

SACI. *voyez* Maître de Saci.
SAINT-ANGE (Madame de) enlevée de P. R. au tems de la perſecution, bien traitée dans ſa captivité, puis ramenée à P. R. des champs, 437. 439
Sa mort, ſa charité pour ſes enfans, ſes vertus. 436-442

SAINTE-BEUVE : (Jacques de) Docteur: dirige Monsieur le Duc & Madame la Ducheſſe de Luines. 8

SAINTE-MARTHE (Claude de) ſolitaire de P. R. enſuite Confeſſeur, ſe retire pendant les troubles au Fauxbourg S. Antoine à Paris : honneur qu'on lui fait à lui & à ſes compagnons ſans les connoître. 354. & 552

SAVREUX (Charles) Imprimeur & Libraire, eſt longtems à la Baſtille. 308

SEGUIER (Monſieur) Chancelier, vient préſider en Sorbonne pour la condamnation de Monſieur Arnaud. 103

SERICOURT. *voyez* Maitre de Sericourt.

SEVIGNE' (Renauld de) touché de Dieu ſe retire à P. R. de Paris, enſuite aux champs où il meurt plein de vertus. 441-445

SINGLIN (Antoine de) Confeſſeur & Superieur de P. R. ſes inquiétudes ſur ce qu'on devoit faire à l'occaſion des guerres de Paris. 7

Ses ſoins pour Monſieur & Madame de Luines. 40. 41

Envoie M. Paſcal à P. R. des champs. 55

Ses ſentimens ſur la converſion des gens du monde à l'occaſion de celle de M. Richer, 78. 79

Ecrit aux ſolitaires de P. R. au ſujet de cet Avocat converti. 82. 83

Ses prieres pour le mariage de M. Iſſali. 116

Ecrit à M. le Maitre au ſujet de ſes plaidoyers, le conſole pendant ſa maladie. 119-121

Ses ſoins pour M. de Bagnols mourant & enſuite pour l'éducation de ſes enfans. 152. & 157. 158

Engage M. le Maitre à faire un recueil des ſentences des Peres ſur l'excellence des veuves. 438

Obligé de ſortir de P. R. de Paris évite une lettre de cachet, ſe cache avec M. de Saci. 194. 195

Dechirement de cœur que lui cauſent à lui, & aux amis les lettres des jeunes Demoiſelles obligées de ſortir de P. R. 196. & 200

Ecrit à la Mere Angelique mourante, laquelle il ne pouvoit voir, s'offre cependant de le faire. 202-204

Ses

Ses reflexions ſur cette mort. 206. 207
Diverſes afflictions par leſquelles Dieu l'éprouve dans ſa retraite. 223
Se charge après bien des reſiſtances de la conduite de Madame de Longueville. 223. 224
Précautions qu'il prend pour la voir, il admire l'œuvre de Dieu en elle, ſa conduite à ſon égard, divers avis qu'il lui donne. 226-236. & 251
Ses ſentimens ſur certaines auſterités de cette princeſſe. 239. 240
Son entretien avec elle ſur l'oraiſon mentale, l'invocation des Saints & les diſpenſes de mariage. 241-251
Avis qu'il lui donne au ſujet des abſolutions, communions, & inquiétudes ſur le ſalut. 252-257
Ses ſentimens ſur la comédie. 261-264
Unit à Madame de Longueville une perſonne d'un grand mérite. 271. 272
Ses peines au ſujet des diviſions des amis ſur le Formulaire, ſon ame engraiſſée des ſouffrances. 285. 287
Il eſt dans les traverſes, & c'eſt ſa joie. 287. 289
Son avidité pour la pénitence. 289
Sa derniere maladie, ſa mort. 289-291
Son éloge, ſes grandes & belles qualités. 291-296
Son corps tranſporté à P. R. de Paris. 296
Son cœur porté à P. R. des champs; on lui en avoit demandé la permiſſion de ſon vivant ſur la repugnance qu'il témoigna au ſujet de M. de Rebours. 296-298
SOLITAIRE, quelles doivent être ſes diſpoſitions, ſon humilité, ſon amour pour le ſilence, la promptitude de ſon obéiſſance, ſon exactitude, &c. 547-552
SOLITAIRES & MESSIEURS de Port-Royal, deſcendent des Granges en la maiſon que les Religieuſes quittent à cauſe des guerres. 8. & 12
Leur ſenſibilité à la mort de Madame la Ducheſſe de Luines. 10
Leurs doutes ſur un ſujet important diſſipés par M. de Saci. 17-21
Calomnies contre eux refutées, leurs diſpoſitions au

au milieu des perſecutions. 21-30. & 269-271
Réſolutions qu'ils prennent, malades en quantité. 31
Leur veritable caractere. 31-41
Petits troubles au ſujet de leur Médecin, leurs innocentes querelles. 41-48
Leurs diſpoſitions à l'égard de leurs ennemis. 84. 85
Ne voyoient point en eux ce que tout le monde y voyoit. 96
Réponſe au reproche qu'on leur fait de ne pas mettre leurs noms à leurs livres. 100-102
Leur équité à l'égard de ceux qui ne prenoient pas le même parti qu'eux. 117. 118
Après le miracle ſur Mademoiſelle Perrier ceux qui étoient ſortis de P. R. reviennent. 142
Leur ſenſibilité à la mort de M. le Maitre. 168. & 174
Biens infinis que produiſent dans le monde les liaiſons avec eux, la ſainteté de vie fait connoître les amis de P. R. 179-183
Leur paix au milieu des allarmes, la foi des foibles ranimée par M. de Saci. 183-187
Grand nombre de perſonnes viennent les voir avec déguiſement, la vue de ces ſortes de gens leur étoit auſſi utile que celle des perſonnes vraiment touchées. 190-194
Obligés une ſeconde fois de ſortir de P. R. des champs ſe diſperſent. 440
Meurent la plûpart dans la perſecution. 287
Leur douleur à la priſe de M. de Saci, mort de pluſieurs, diſpoſitions des autres. 349. 350
Leur joie à la delivrance de M. de Saci. 399
Leurs ſentimens ſur la retraite de Monſieur Arnaud. 409-414
Eſtime qu'ils faiſoient des ouvrages des autres. 323-525

SOLITUDE. *voyez* Retraite.
SORBONNE. Faculté de Theologie de Paris. Cenſure d'une partie des Docteurs contre M. Arnaud, l'élite s'y oppoſe & eſt violemment chaſſée. 103-108

T.

TELLIER (M. le) Chancelier & Miniſtre d'Etat Donne une bonne leçon au Lieutenant civil

vil au ſujet des papiers de conſcience pris à M. de Saci. 310
Fait ſortir de la Baſtille Meſſieurs du Foſſé, arrêtés avec M. de Saci. 334
Son affection particuliere pour M. de Saci. 392 394
THIBOUST (Nicolas) Chanoine de S. Thomas du Louvre : ſa vertu, il ſe retire à P. R. des champs où il meurt. 421-423
THOMAS du Foſſé Maître des requêtes de Rouen. *voyez* Foſſé.
TILLEMONT (M. de) le pere ne peut ſurvivre à ſon fils, dont il admiroit la vertu. 571
Quelles étoient ſes penſées ſur la mort. 573
TILLEMONT (Sebaſtien le Nain de) fils, Prêtre, ſes diſpoſitions dans ſa jeuneſſe, ſon ordination, ſes vertus, ſon amour pour la ſolitude, ſes ouvrages. 566-569 & 578. 572
Viſitoit tous les ans ſes amis. 306. 307. & 568
Son attachement pour P. R. qu'il eſt obligé de quitter. 570
On le laiſſe tranquille. 570. 571
Sa mort. 565
Diſpoſition teſtamentaire changée par Monſieur ſon pere. 572
Tourneux (Nicolas de) Prêtre Confeſſeur de P. R. des champs, nommé à un bénéfice, touché de Dieu, ſa pénitence, ſes prédications, traverſes qu'on lui ſuſcite. 425-433
Eleve de jeunes gens, ſes ouvrages, ſa mort, enterré à P. R. des champs. 433-434
TRESORIERS GENERAUX (les) mis à la Baſtille, étonnés des précautions du Gouverneur à l'occaſion de M. de Saci. 380
Reflexions qu'ils y faiſoient. 362

V.

VALOIS (Meſſieurs de) freres, ſavans Auteurs, détrompés de la penſée qu'ils avoient que Meſſieurs de P. R. n'eſtimoient pas leurs ouvrages. 523
VARET (Alexandre) Prêtre, Grand-Vicaire de Sens, ſa vertu, ſa mort. 435. 436
VENDOME. Commiſſaire. M. de Saci eſt mené chez lui

lui & traité d'une maniere indigne. 309-311
VERGER DE HAURANNE (Jean du) Abbé de S. Ciran écrit de Vincennes plusieurs lettres à Madame de Saint-Ange. 437
VERTUS : (Catherine Françoise de Bretagne de) sa converſion & pénitence fervente, compagne de Madame de Longueville dans ſes exercices ſpirituels, leurs occupations modele des Dames chrétiennes. 271-274
Sa douleur de la mort de M. Singlin, elle lui baiſe le viſage. 296
Ses grandes vertus, Dieu bénit ſon zele pour l'Egliſe. 385. 386
Se retire à P. R. des champs où elle meurt. 491. 492
VITART (Madame) veuve, loge chez elle à Paris M. Singlin & M. de Saci. 199
Dieu repandit ſa bénédiction ſur elle & ſur ſa famille parce qu'elle avoit autrefois donné retraite en Picardie à M. le Maitre. 217
Tombe malade après ſa fille. 222
VITART (Nicole Magdelaine) fille de la precédente, épouſe un jeune homme de grand mérite, qu'elle perd bientôt. 218. 219
Tombe dans d'étranges maladies, ſentimens que Dieu lui inſpire, va mourir à Port-Royal des champs. 219-222

FIN DE LA TABLE.

Fautes à corriger.

Page 13.	*ligne* 1.	entreprenoit *lisez*	prenoit.
21	18	de loi	de la loi
46	20	qu'elle	quelle
68	1	dan	dans
111	12	qu'il y des	qu'il y a de
166	12	veçu	vecu
176	23	caa	car
189	18	ſe	je
202	*à la note*	1667.	1661.
260	31	autrec hoſe	autre choſe
266	21	heureux un *otez*	un
306	37	pas	par
329	3	véçu	vécu
395	34	notre	de notre
404	36	comliment	compliment
451	31	aura	qui aura
473	7	diviſée	diviſé
479	31)		
480	5)	un	une
492	2	qui	que
504	36	travillant	travaillant
512	22	j'ia	j'ai
525	33	le 3.	le 4.
530	22	la	l'a
Ibid.	35	amis	ami
545	21	par	pas
565	*à la note*	Epigrammes	Epitaphes
567	8	avancées	avancés.
570	15	la	l'a
572	9	moindres	moindre.

005676236